

**REVUE**  
**ARCHÉOLOGIQUE**

---

JANVIER-JUIN 1938

## COMITÉ DE RÉDACTION

### DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

- I. *Préhistoire et Antiquités nationales*. — R. LANTIER, conservateur du Musée des Antiquités nationales, professeur à l'École du Louvre.
- II. *Orient asiatique*. — R. DUSSAUD, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux.
- III. *Préhellénisme et Religions antiques, Art grec et romain*. — Ch. PICARD, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- IV. *Sculpture grecque et romaine*. — E. MICHON, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux.
- V. *Céramiques antiques*. — Ch. DUGAS, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.
- VI. *Histoire et Institutions grecques*. — P. ROUSSEL, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- VII. *Épigraphie grecque*. — G. DAUX, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon.
- VIII. *Épigraphie latine*. — A. MERLIN, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre. — J. GAGÉ, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg.
- IX. *Histoire et Antiquités romaines*. — J. CARCOPINO, membre de l'Institut, Directeur de l'École française de Rome.
- X. *Épigraphie et Antiquités gallo-romaines*. — E. ESPÉRANDIEU, membre de l'Institut, conservateur des Musées archéologiques de Nîmes.
- XI. *Art gallo-romain et Numismatique*. — A. BLANCHET, membre de l'Institut, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale.
- XII. *Religions orientales*. — F. CUMONT, membre de l'Institut.
- XIII. *Antiquités chrétiennes*. — P. MONCEAUX, membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France.
- XIV. *Histoire et Art byzantins*. — Ch. DIEHL, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Paris.
- XV. *Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance*. — M. AUBERT, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre, professeur à l'École des Beaux-Arts.
- XVI. *Histoire générale de la Peinture*. — P. JAMOT, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux.
- XVII. *Musées et Collections*. — SEYMOUR DE RICCI.

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER

Conservateur  
du Musée des Antiquités nationales,  
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD

Membre de l'Institut,  
Professeur à la Sorbonne,  
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

---

SIXIÈME SÉRIE. — TOME XI

JANVIER-JUIN 1938

6. ser  
11-12  
1938  
1



PARIS  
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX  
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VI<sup>e</sup>

—  
1938

TOUS DROITS RÉSERVÉS

59747

## PLUTARQUE, MORALIA 409 A-B ET LE PRÉTENDU FAUBOURG DELPHIQUE DE « PYLAIA »

---

Depuis un siècle, les études consacrées aux ruines de Delphes mentionnent et décrivent un faubourg dit de *Pylaia* ; le *Baedeker* et le *Guide bleu* enregistrent naturellement une appellation admise par l'unanimité des savants. Au vrai le prétendu faubourg delphique de *Pylaia* doit l'existence à une glose téméraire du grand helléniste Reiske, dans son édition — posthume — de Plutarque, et cette interprétation, vieille de cent cinquante ans, a survécu, par une chance qui n'est pas sans exemples, au progrès des découvertes épigraphiques, qui pourtant achèvent de la condamner.

Théon, porte-parole de Plutarque dans le dialogue *Sur les oracles de la Pythie*, exalte le prestige de la mantique apollinienne ; elle a autrefois rempli d'offrandes barbares et grecques le téménos prophétique, et elle provoque aujourd'hui à Delphes une véritable renaissance (409 A) :

Ὅρατε δῆπουθεν αὐτοὶ πολλὰ μὲν ἐπεκτισμένα τῶν πρότερον οὐκ ὄντων, πολλὰ δ' ἀνειλημμένα τῶν συγκεχυμένων καὶ διεφθαρμένων. Ὡς δὲ τοῖς εὐθαλέσι τῶν δένδρων ἕτερα παραβλαστάνει, καὶ τοῖς Δελφοῖς ἡ Πυλαία συνηβῶ καὶ συναναβόσκειται διὰ τὰς ἐντεῦθεν εὐπορίας σχῆμα λαμβάνουσα καὶ μορφήν καὶ κόσμον ἱερῶν καὶ συνεδρίων καὶ ὑδάτων οἷον ἐν χιλίοις ἔτεσι τοῖς πρότερον οὐκ ἔλαβεν.

Pour servir à l'exposé qui va suivre, je propose de ces deux phrases une traduction aussi neutre que possible<sup>1</sup>, une

---

1. J'évite le plus possible d'y prendre parti, notamment pour le groupe κόσμον... ὑδάτων.

traduction de travail : « Vous voyez vous-mêmes combien d'édifices nouveaux se dressent, combien qui s'étaient écroulés ont été relevés de leurs ruines. Et, tout comme à côté des arbres florissants d'autres se développent, ainsi verdoie et grandit du même élan que Delphes la Pylée : grâce aux ressources venues d'ici, elle prend forme et figure, elle se pare — monuments sacrés, salles de séances, eaux — comme elle ne l'avait point fait dans les mille années qui précédent<sup>1</sup>. »

Les premiers éditeurs et traducteurs du texte voyaient dans *Pylaia* l'assemblée amphictionique. Citons seulement Amyot, toujours plaisant à relire : « Et tout ainsi comme nous voyons qu'auprès des grands arbres bien branchus et bien verdoyants, il en germe et pullule d'autres petits : aussi voyons-nous qu'auprès la ville de Delphes, l'assemblée de Pylaeae florit et vient en vigueur, prenant pasture de l'abondance et affluence qui est icy...<sup>2</sup> » Mais, au XVIII<sup>e</sup> siècle, Reiske propose une explication dérivée<sup>3</sup> : « *Ex. h. l. colligo, Pylaeam non solummodo nomen fuisse convenlus Amphictygonum, sed etiam suburbii Delphici, in quo Amphictyones convenire solebant* ». Cette hypothèse a été retenue depuis lors par tous les exégètes de Plutarque et par tous les archéologues

1. Je suis en désaccord, sur plusieurs points, avec les traductions de ce dialogue, et notamment avec la plus récente (par R. FLAGELIÈRE : PLUTARQUE, *Sur les oracles de la Pythie*, texte et traduction avec une introduction et des notes, 1937) : elle est citée ci-après, p. 12. Dans la première phrase, ὁρᾷτε, accompagné de δῆπουθεν, est sûrement un indicatif, et non un impératif. La seconde phrase, qui surtout nous importe, est un bon exemple du style verbeux de Plutarque, difficile non seulement à rendre, mais à comprendre. Nous essaierons plus loin de définir exactement la portée de la comparaison ὥς δέ..., καὶ ... Signalons seulement que συναναθίσκεται est un hapax et que le composé au premier degré, ἀναθίσκομαι, n'est lui-même pas attesté.

2. Réédition de 1820 (la suite de la phrase comporte un étrange contre-sens). Cette interprétation ancienne se retrouve en 1874 dans la traduction anglaise de W. W. GOODWIN (*Plutarch's Morals*, tome III) : il rend Πυλαίαι par « the assembly of the Amphictyons ».

3. *Plutarchi vol. sept. cum notis Gul. Xylandri, H. Stephani et Io. Iac. Reiskii textu subjectis*, Lipsiae, 1777. — J. G. Hutten, en 1797, reproduit l'opinion de Reiske. — Quant au commentaire des *Moralia* entrepris par WYTTEBACH, on sait qu'il s'interrompt précisément avant le *De Pythiae oraculis*.

qui se sont occupés de Delphes<sup>1</sup> ; elle n'a jamais fait l'objet d'une discussion ni d'une réserve. J'indique tout de suite les trois raisons qui, groupées, la rendent inacceptable : aucun texte ne nous fait connaître un faubourg delphique du nom de *Pylaia* ; le seul sens attesté pour *Pylaia*, en tant que terme topographique, est : « Thermopyles », ou plutôt « partie des Thermopyles où se trouve le sanctuaire de Déméter Pylaia et lieu de réunion de l'Amphictionie » ; ce sens s'accorde beaucoup mieux avec le texte de Plutarque que l'interprétation conjecturale de « faubourg delphique ».

\*  
\* \*

Aucun faubourg, ni d'ailleurs aucune partie du territoire de Delphes, n'est, à ma connaissance, appelé *Pylaia* par aucun texte. Du moins les lexiques ni les auteurs modernes, qui citent le passage de Plutarque, ne donnent pas d'autre référence<sup>2</sup>. J'entends bien que *πυλαία* désigne couramment les

---

1. Voici quelques références : H. N. ULRICH, *Reisen in Griechenland*, I (1840), parle couramment de la « Vorstadt Pylaea », pp. 26, 36, 42, 109, 110, 115 (« dass die Delphische Pylaea eine Vorstadt war, geht besonders aus Plutarchs Ausdruck hervor, dass sie wie ein Schössling neben Delphi aufblühe » ; Ulrichs dit « besonders », mais serait fort empêché de donner une autre référence) ; C. BURSIA, *Geographie von Griechenland*, I (1862), p. 179 ; P. FOUCART, *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes* (Extrait des *Archives des missions scient. et litt.*, 2<sup>e</sup> série, tome II, 1865), pp. 107-110 (p. 108, l'appel de note qui semble attribuer à Eschine une mention du faubourg de Pylaia doit être déplacé et reporté à la ligne 4) ; H. POMTOW, *Beiträge zur Topographie von Delphoi* (1889), pp. 74-80 et *Philologus*, 1912, p. 48, n. 9 (« [die] Pylaia-Vorstadt, die zu Plutarchs Zeit zu besonderer Blüte gelangte ») ; Th. HOMOLLE, *BCH*, 1896, pp. 718-719 ; E. BOURGUET, *Ruines de Delphes* (1914), pp. 135, 288-290, 310. — Parmi les traductions il suffira de renvoyer à celle de RICARD (1786), nouvelle édition revue et corrigée, t. II (1845) : « le Pylée de Delphes » (en note : « le Pylée désigne non seulement l'assemblée des amphictyons, mais encore le faubourg de Delphes où ils s'assemblaient »), et à celle de R. FLACELIÈRE (1937), déjà citée, pp. 75-76, 78, 174. — En empruntant pour *Pausanias à Delphes* (1936), fig. 1, le plan du *Guide bleu*, j'ai accepté, comme tout le monde, cette appellation arbitraire ; si je n'ai pas eu à imprimer le mot, c'est que Pausanias passe sous silence la partie de la ville où l'on s'accorde à situer le prétendu faubourg de Pylaea.

2. Au vrai, le PAPE-BENSELER en donne deux ; mais, quant à l'une (*El. M.* 243, 4), il n'y est nullement question de Delphes (cf. ci-après, p. 8, n. 1) ; et quant à

sessions amphictioniques, qui ont lieu deux fois par an, au printemps et en automne, aux Thermopyles et à Delphes ; l'appellation qui ne valait d'abord que pour les Pyles fut étendue à Delphes. J'entends encore que *Pylaia* s'applique aux Thermopyles — nous venons de le rappeler et nous allons y revenir — en tant que siège de l'Amphictionie. Ne peut-on admettre pour le lieu de la réunion la même extension de sens qui s'est produite pour la réunion elle-même ? Bref, si *πυλαία*, nom commun, s'applique indifféremment à la session des Pyles et à la session de Delphes, pourquoi *Πυλαία*, nom de lieu, ne désignerait-il pas le quartier de Delphes où siège l'Amphictionie, comme il désigne la région des Pyles où elle siège aussi ?

Mais ce raisonnement analogique n'est pas rigoureux. Le concept d'« assemblée » ou de « session amphictionique » représente un effort d'abstraction et admet tous les développements propres à ce genre de mots. Dans les conventions qui interviennent entre la ville phocidienne de Drymos et la confédération oetéenne<sup>1</sup>, nous voyons que les sessions de l'assemblée de la confédération s'appellent *πυλαία*<sup>2</sup>. D'autres

l'autre (*Arist. or.* 243, 4), j'ai vainement cherché à quel texte elle se rapporte. — De son côté H. BÜRGEL, dans sa monographie aujourd'hui à peu près inutilisable sur l'Amphictionie (*Die pyläisch-delphische Amphictygie*, 1877), écrit sans hésitation : « Der Name *Pylaea*... wurde auf die Versammlung und den Versammlungsort in Delphi übertragen », mais les références qu'il donne en note sont, en ce qui concerne le « Versammlungsort », dénuées de toute valeur.

1. Se reporter à l'édition des *Inscr. jurid. gr.*, n° 37, reproduite par CAUERSCHWYZER, 355 ; date : 161-157 av. J.-C. (cf. G. DAUX, *Delphes au II<sup>e</sup> et au I<sup>er</sup> siècle*, pp. 118 sqq.).

2. Col. II, ll. 1, 5, 27. — En reproduisant le texte dans *GDI*, 1529, BECHTEL a proposé l'étymologie suivante, qui ne saurait être retenue et qu'il n'a d'ailleurs pas reprise, je crois : « Zu *πυλαία* bemerke ich, dass das Wort mit *πύλη* nichts zu tun sondern seine Verwandten in *ἀπέλλα* · ἐκκλησίαι, *πελεόν* · τὸ συλλέγεσθαι (Hes.), in *τέλος* (Schaar) und weiterhin in sskr. *kūla*- (Haus, Familie) hat ». — L'opinion de DITTENBERGER selon qui *πυλαία*, dans ce texte, désignerait la session amphictionique (*IG*, IX, 1, 227-230, commentaire) ne résiste pas à un examen attentif du texte. — STÄHLIN, *Hell. Thess.* (1924), p. 198, n. 8 (où STÄHLIN distingue entre *GDI* 1529 et *IG*, IX, 1, 230, alors qu'il s'agit du même texte) et p. 200, n. 4, ainsi que dans *RE*, V A2 (1934), p. 2406, fait de *Πυλαία* un nom propre et l'entend dans le sens que nous allons définir (« sanctuaire des Thermopyles »), mais cette interprétation ne me paraît pas davantage recevable.

développements sémantiques sont bien attestés pour *πυλαία* et pour des dérivés comme *πυλαιαστής*<sup>1</sup>. Mais, en tant que désignation géographique, le mot *Πυλαία* était beaucoup moins souple et se prêtait mal à être transporté jusqu'à Delphes. Il s'y prêtait si mal que, nous le verrons tout à l'heure, dans plusieurs inscriptions, les deux termes, Delphes et *Pylaia*, sont employés côte à côte, sans aucune addition, pour désigner les deux centres amphictioniques. Une nuance existe d'ailleurs, précisons-le bien, entre *Πύλαι* (ou *Θερμοπύλαι*) et *Πυλαία* ; *Πύλαι*, c'est le site, la passe ; *Πυλαία*, c'est le sanctuaire de Déméter Amphictionis<sup>2</sup> ou Déméter *Pylaia*<sup>3</sup>, le siège du conseil amphictionique, aux Pyles, et les établissements qui dépendent à la fois de ce culte et de ce centre politique.

Du reste la question essentielle n'est pas de savoir si le terme de *Pylaia* aurait pu, par migration, s'appliquer à un faubourg de Delphes, mais bien de savoir ce qu'il signifie en effet. Il me suffira d'indiquer, en suivant *grosso modo* l'ordre chronologique, la série des inscriptions où apparaît le mot *Πυλαία* ; le sens que nous venons d'indiquer y est incontestable.

*IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.* — *FD*, III, 5 (*Les comptes du IV<sup>e</sup> siècle*), n° 50, col. II, l. 7, col. III, ll. 4, 12, 16, 18 ; n° 58, l. 71 ; n° 78, l. 31 : mention de travaux exécutés ἐν *Πυλαίαις*<sup>4</sup> ; on se sert d'ailleurs plus souvent encore, dans ces comptes, du terme géographique ἐν *Πύλαις* (cf. l'index de E. Bourguet), sans aucune nuance entre les deux mots.

*III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.* — *SIG*<sup>3</sup>, 483, l. 2 et l. 14 (mais la

1. Voir les dictionnaires (*Thesaurus*, LIDDELL-SCOTT-JONES, etc.) et, par exemple, E. BOURGUET, *Adm. fin.* (1905), p. 132, n. 6. On peut se reporter aussi au vieil ouvrage de K. O. MÜLLER, *Die Dorier*, 2<sup>e</sup> éd. (par les soins de F. W. SCHNEIDERWIN), t. II (1844), p. 389-390 (Müller est, bien entendu, de ceux qui font de *Pylaia* « eine ansehnliche Vor- oder Neu-Stadt in Delphi »).

2. Déméter Amphictionis et Amphiction, cf. HÉRODOTE, VII, 200.

3. CALLIMAQUE, *Epigr.* 39 ; *BCH*, 1909, p. 446 (inscription d'Argos) ; Δημήτηρ ἡ ἐν Πύλαι[ς] ou ἐν Πυλαί[αι], *FD*, III, 5, 22, l. 68.

4. Ajouter peut-être la dernière référence de la note précédente et *FD*, III, 5, 22, l. 35 avec le commentaire.

désinence est restituée dans les deux cas). — *GDI*, 2507 (= *SIG*<sup>3</sup>, 436, l. 5) : [Ἡρέ]ας ὑπηρετῶν τοῖς ἱερομνήμοσι ἐν Πυλαίαι καὶ ἐν Δελφοῖς. — *GDI*, 2524, ll. 10-12 : χρεῖας παρεχόμενος διατελεῖ τοῖς ἱερομνάμοσιν ἐν τε Πυλαίαι καὶ ἐν Δελφοῖς. — *GDI*, 2503 (cf. E. Bourguet, *BCH*, 1902, p. 33, n. 1, et *Adm. fin.*, p. 108, n. 2), l. 2 : [τὰ ἔργ]α [τὰ] ἐμ Πυλαίαι.

*II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.* — *BCH*, 1890, pp. 19 sqq. (= *SIG*<sup>3</sup>, 635), texte amphictionique trouvé au Ptoïon (sur la date, cf. G. Daux, *Delphes au II<sup>e</sup> et au I<sup>er</sup> siècle*, p. 293, n. 1), ll. 16-19 : ἀναγράψαι δὲ τὸ ψήφισμα ἐν στήλαις ... καὶ ἀναθεῖναι τῇμ μὲν ἐν Δελφοῖς ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἀπόλλωνος, τὴν δ' ἐν Ἀχραιφίοις ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Πτωῦτου, τὴν δὲ ἐμ Πυλαίαι.

*I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.* — *Klio*, XVI, p. 176 (traité entre les Ἐγγαιοι et Thronion) ; les Ἐγγαιοι feront graver le traité ἐν Δελφοῖς, les Throniens ἐν Πυλαίαι (ll. 1-4), et on ajoute, ll. 11-13 : ἐν δὲ τὰν ἀναγραφὰν τᾶς ὁμολογίας τᾶς μὲν ἐν Δελφούς δόντω τὸ ἀνάλωμα οἱ Ἐγγαιοι, τᾶς δὲ ἐν Πυλαίαι Θρονοιεῖς.

On le voit, ces textes s'échelonnent sur quatre siècles et ils émanent tous, sauf le dernier, de l'Amphictionie elle-même ou des organismes qui s'y rattachent. Le traité entre les Ἐγγαιοι et les Throniens montre en outre que le terme était en usage dans des villes de la Grèce centrale, voisines des Thermopyles. A cette série d'inscriptions il convient peut-être d'ajouter une glose de l'*Etymologicum Magnum*<sup>1</sup>. En tout cas le problème est nettement posé. Aucun texte ne parle d'un faubourg de Delphes qui s'appellerait *Pylaia*.

1. 243, 4 : Γυμνοπαῖδια· ἐορτὴ Λακεδαιμονίων, ἐν ἣ παῖδες ἦδον τῷ Ἀπόλλωνι παιᾶνας γυμνοὶ εἰς τοὺς περὶ Πυλαίαν πεσόντας. On corrige parfois Πυλαίαν en Θυρέαν parce que Suidas et Athénée parlent en effet de Θυρέα ; mais pourquoi les péans ne célébreraient-ils pas aussi les défenseurs des Pyles ? C'est ce qu'admet M. P. NILSSON, *Griech. Feste* (1906), p. 141, n. 5. Πυλαία désignerait donc ici la partie pour le tout, ou simplement « la terre des Pyles », « les Pyles » comme Scymnos, 600, dit — en vers, il est vrai : τρύτης [de Trachis] Πυλαία δ' ἐστὶν ἐξῆς παράλιος· ἀγορὰ δ' ἐν αὐτῇ γίνετ' ἀμφικτυονική. On voit bien par cet exemple, comme par les comptes delphiques du IV<sup>e</sup> siècle, que la nuance qui sépare Πύλαι et Πυλαία s'atténue parfois jusqu'à disparaître. — C'est par erreur que STÄHLIN (*Hell. Thess.*, p. 198, n. 8) cite ESCHINE, *Contre Ctésiphon*, 126, parmi les références de Πυλαία : on ne trouve là que Πύλαι ; cf. en outre ci-dessus p. 6, n. 2, fin.

La seule valeur topographique qui soit attestée pour ce mot par les textes est celle que nous avons définie. Revenons, après cette enquête, au dialogue de Plutarque.

Τοῖς Δελφοῖς ἢ Πυλαία συνηδῶ. Il est clair que les deux termes de l'association, Δελφοί et Πυλαία, ne se recouvrent pas, qu'aucun des deux ne peut contenir l'autre, que Πυλαία par conséquent ne saurait être une partie de Δελφοί. Or quelle est l'extension du terme Δελφοί ? Reiske (mort en 1774) pouvait l'ignorer, et les premiers voyageurs ; nous savons aujourd'hui qu'il recouvre exactement tout le territoire occupé par les Delphiens. Si l'on veut opposer la campagne delphique à l'agglomération urbaine, on se servira par exemple du mot Δελφίς<sup>1</sup> ; et l'agglomération urbaine pouvait être désignée, dans un langage non technique, par πόλις. Mais la πόλις, au sens officiel, c'est l'état delphique tout entier. L'emploi familier de πόλις comporte lui-même quelque imprécision ; Pausanias, visitant Delphes, se sert à deux reprises du mot (X, 8, 6 et 9, 1) avec deux acceptions différentes, l'une plus large, l'autre plus étroite. L'emploi de Δελφοί par Strabon dans la phrase où il décrit le site de Delphes n'est pas tout à fait canonique, mais on voit bien que le χωρίον qu'il nomme ainsi dépasse largement ce qu'il appelle la πόλις (IX, p. 418) : « τὸ δὲ νότιον [τοῦ Παρνασσοῦ κατέχουσιν] οἱ Δελφοί, πετρῶδες χωρίον θεατροειδές, κατὰ κορυφὴν ἔχον τὸ μαντεῖον καὶ τὴν πόλιν ». Que dans l'usage courant Δελφοί finisse par désigner plus spécialement la partie du territoire où est groupée la majeure partie de la population, nous n'y contredirons point ; mais il est sûr que n'existe ni en droit ni en fait un centre urbain appelé « Delphes » dont les limites précises excluraient des « faubourgs ». Il y avait divers quartiers et divers « faubourgs », dont l'ensemble forme Delphes.

Que dit Plutarque ? « *La Pylée se développe en même temps que Delphes.* » Je vois mal, ici, ce que représente Δελφοί

---

1. Peut-être même serait-il plus exact de dire que Δελφίς, tout en désignant — comme Δελφοί — l'ensemble du territoire de Delphes, met l'accent sur la partie rurale : ἐπινομίαν ἐν τᾷ Δελφίδι (FD, III, 1, 451 et décrets similaires).

aux yeux des érudits qui font de la *Pylaia* un faubourg. Δελφοί ne peut pas désigner le sanctuaire d'Apollon, l'oracle ; pour celui-ci Plutarque disposait d'ailleurs de plusieurs expressions non équivoques ; et enfin comment croire que dans cette fresque éclatante il ait laissé de côté le sanctuaire d'Athéna Pronaia, qui profita, en même temps que le sanctuaire d'Apollon, de la renaissance célébrée par Théon ? Si *Delphoi*, par impossible, désignait le χρηστήριον, le ἱερὸν Ἀπόλλωνος, Plutarque aurait sans peine poussé plus loin sa comparaison ; autour de ce grand arbre, que de pousses vigoureuses : le faubourg amphictionique, Castalie, le gymnase, le sanctuaire d'Athéna ! En réalité Δελφοί englobe déjà tout cela. Je n'oublie pas que les personnages du dialogue sont assis sur les degrés du temple d'Apollon (ἐπὶ τῶν μεσημβρινῶν καθεζόμεθα κρηπίδων < τοῦ > νεῶ πρὸς τὸ τῆς Γῆς ἱερὸν τό θ' ὕδωρ ἀποδλέποντες) ; et je veux bien croire, sans en être sûr, qu'en prononçant « ἐντεῦθεν » Théon frappe du pied la *krépis* et désigne du geste la *cella* ; mais c'est simplement que le temple est à la fois le centre spirituel et matériel du culte ; le mot ἐντεῦθεν reprend Δελφοί ; c'est de Delphes, où le prestige de l'oracle attire les pèlerins et les offrandes, que sont sorties les ressources grâce auxquelles on a pu donner à la *Pylaia* un lustre inouï.

Les pluriels accumulés ensuite par Plutarque (ἱερῶν καὶ συνεδρίων καὶ ὑδάτων) peuvent être, pour une part, emphatiques. Cet excès lui est familier et mérite à peine qu'on s'y arrête. Mais le premier mot, ἱερῶν, s'entend mieux du sanctuaire des Pyles que d'un faubourg de Delphes<sup>1</sup>, où il ne semble pas

---

1. Il est temps de rappeler que nous connaissons au v<sup>e</sup> et au iv<sup>e</sup> siècle av. J.-C. le nom de ce « faubourg » ou, pour être à la fois plus prudent et plus exact, de la région où se tenait l'assemblée amphictionique à Delphes : le nom se présente sous la forme Θύρι chez Hérodote, Θύρι dans les comptes du iv<sup>e</sup> siècle, Θυτεῖον ou plutôt Θύστιον chez Eschine, voir E. BOURGUET, ΘΥΙΑΙ-ΘΥΣΤΙΟΝ, *Mélanges Perrot* (1903), pp. 25-29. — Observons-le en passant et sans en tirer un argument formel en faveur de notre thèse, il n'y a aucune raison de supposer — en l'absence de textes contraires — que ce nom ait été abandonné sous l'Empire et remplacé par celui de *Pylaia*.

que des cultes nombreux ni importants aient eu leur siège<sup>1</sup>. Quant à la mention des « mille années qui précèdent », elle offre un sens beaucoup plus intéressant si elle concerne le vénérable sanctuaire des Pyles, et non pas un fragment de l'agglomération delphique. Plutarque et son ami Petraios (*Ibid.*, 409 B) ont été, nous le savons, épimélètes des Amphictions ; ils ont contribué, avec d'autres, à remettre en état les deux sanctuaires amphictioniques ; c'est une politique bien digne à la fois de leur piété et bien conforme à l'esprit du temps. A cinq siècles de distance, le texte du *De Pythiae oraculis* fait écho aux comptes amphictioniques qui mentionnent les travaux exécutés dans le sanctuaire des Pyles<sup>2</sup> : il est pour nous le dernier maillon d'une chaîne, la dernière trace de la communauté pyléo-delphique, et nous ne nous étonnerons pas que mention en soit faite par Plutarque dans un dialogue qui exalte les traditions religieuses de Delphes.

Peut-être n'est-il pas inutile de relever encore dans l'interprétation que l'on donnait jusqu'ici de la phrase de Plutarque un véritable postulat : on veut que la Pylée soit au voisinage immédiat, au contact de Delphes. Rien de tel n'est suggéré par les expressions dont se sert l'écrivain. L'idée de proximité n'est ni formulée, ni impliquée dans le second terme de la

1. Il y avait là un autel des vents, selon HÉRODOTE, VII, 178 : οἱ Δεῖφοι τοῖσι ἀνέμοισι βωμόν τε ἀπέδεξαν ἐν Θυίῃ... Par contre le *Damatrion*, connu par un compte du III<sup>e</sup> siècle, se trouvait au voisinage immédiat du gymnase, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la ville (*BCH*, 1899, p. 566, ll. 11<sup>e</sup> et 20, et 1936, p. 464, n. 1). Précisons qu'il n'y a à Delphes qu'un gymnase (cf. J. JANNORAY, *BCH*, 1937, p. 53-56). — Aux Pyles sont attestés des cultes de Déméter, Coré, Héraclès, Amphiction.

2. Passant en revue, d'après les comptes du IV<sup>e</sup> siècle, « les principaux objets sur lesquels s'est portée [aux Pyles] l'activité de l'architecte et des entrepreneurs, exécutant les ordres de l'amphictionie pyléo-delphique », E. BOURGUET aboutit (*FD*, III, 5, p. 103) à l'énumération suivante : « temple de Déméter, péribole particulier de Cora, palais de l'amphictionie et bâtiments de service, conduites d'eau, réservoir et canaux d'abduction, établissement thermal et bornes-frontière du territoire sacré ». Si l'on excepte ce dernier article, c'est exactement le programme d'embellissement dont Plutarque célèbre la réalisation : ἱερῶν καὶ συνεδρίων καὶ ὑδάτων (qu'il ne faut point traduire par « fontaines » : λεχώσμοι ὑδάτων, c'est l'aménagement des eaux : cf. d'ailleurs ci-après, p. 14, n. 3).

comparaison. Le rapport entre le grand arbre et ceux qui se développent autour de lui est un rapport de dépendance topographique (παρὰ)<sup>1</sup> ; il s'agit ensuite de dépendance morale et de concomitance (συν-). D'un terme à l'autre la transposition ne porte pas seulement sur les objets de chaque groupe, mais sur le rapport qui les unit ; la figure est double ; et la langue française elle-même, plus stricte que le grec en matière de comparaison, admet aisément ce procédé.

\*  
\* \*

La suite du texte pose encore un autre problème qui est dans une certaine mesure lié au sens du mot *Pylaia*. Pour me faire mieux comprendre, tout en évitant de solliciter le lecteur, je reproduis ici la dernière traduction française<sup>2</sup> de l'ensemble que nous devons maintenant considérer : « Voyez plutôt de vos yeux combien de monuments se dressent qui n'existaient pas auparavant, et combien d'autres, ruinés et détruits, ont été restaurés ! Comme les arbres vigoureux font surgir de nouvelles floraisons, Delphes de même fait grandir et croître avec elle la Pylaia, qui, grâce aux ressources venues d'ici, s'orne d'édifices sacrés, de salles de réunions, de fontaines et prend un aspect et un développement qu'elle n'a jamais connus auparavant dans un espace de mille années. Ceux qui habitent près du Galaxion en Béotie reconnaissent la présence

1. Tout à fait en marge du problème qui nous occupe, je dois avouer que je suis fort incertain sur le sens précis de l'image botanique contenue dans ce premier terme. D'abord le pluriel ἔτερα est-il distributif, et faut-il entendre : « comme à côté d'un arbre florissant un autre se développe » ? Ou ἔτερα est-il un pluriel absolu : « comme à côté d'un arbre florissant d'autres se développent » ? Et παραβλαστάνει signifie-t-il « se développe en rejeton », ou s'agit-il d'une graine ? Plutarque a-t-il pensé au gland tombé du chêne (et qui se développe à l'abri du chêne) ou à un surgeon ?

2. Par R. FLACELIÈRE, cf. ci-dessus, p. 4, n. 1, p. 10, p. 11. Voici la partie du texte grec qui suit les deux phrases déjà reproduites ci-dessus, p. 3 : Οἱ μὲν οὖν περὶ τὸ Γαλάξιον τῆς Βοιωτίας κατοικοῦντες ἥσθοντο τοῦ θεοῦ τὴν ἐπιφάνειαν ἀφθονίᾳ καὶ περισσίᾳ γάλακτος... ἡμῖν δὲ λαμπρότερα καὶ κρείττονα καὶ σφέστερα σημεῖα τούτων ἀναδίδωσιν, ὥσπερ ἐξ αὐχμοῦ τῆς πρόσθεν ἐρημίας καὶ πενίας εὐπορίαν καὶ λαμπρότητα καὶ τιμὴν πεποιηκώς.

du dieu à une abondance extraordinaire de lait [*suivent cinq vers*]<sup>1</sup> ; mais à nous, ce sont des signes plus magnifiques, plus forts et plus clairs que ceux-là qu'il prodigue, en créant, pour ainsi dire, d'un sol auparavant desséché, pauvre et désertique, l'abondance, la magnificence et la gloire. »

R. Flacelière, en tête du chapitre de son introduction intitulé « La renaissance de Delphes », reproduit intégralement ce passage et en résume d'abord la signification profonde<sup>2</sup> : « C'est, en somme, sur cette vision optimiste du présent et de l'avenir de Delphes que s'achève le *De Pythiæ oraculis*, qui termine lui-même, très probablement, la série des dialogues pythiques de l'auteur. Nous sommes donc autorisés à croire que nous trouvons exprimés ici les sentiments qui étaient ceux de Plutarque à la fin de sa vie, et nous pouvons y voir, en quelque sorte, son testament delphique. » Puis il passe à l'étude du détail : « Τοῖς Δελφοῖς ἡ Πυλαία συνηθῆ καὶ συνανα-δόσκεται : ce faubourg de Delphes s'élevait dans un endroit autrefois désert et sans végétation (ἐξ αὐχμοῦ τῆς πρόσθεν ἐρημίας καὶ πενίας), à l'Ouest du sanctuaire, sur l'éperon rocheux détaché de la haute falaise de Rhodini. »

Voit-on maintenant où je veux en venir ? Tout le « testament delphique » de Plutarque<sup>3</sup>, à l'exception de la première phrase, serait consacré au « faubourg de *Pylaia* » ! La chose paraîtra inadmissible. Après la phrase où est nommée la *Pylaia*, il n'est plus question d'elle en particulier ; c'est à l'ensemble des transformations intervenues que s'appliquent la suite du développement et la comparaison avec le Galaxion. Il en résulte que l'expression ἐξ αὐχμοῦ τῆς πρόσθεν ἐρημίας καὶ πενίας ne s'applique pas à la *Pylaia* — que celle-ci d'ailleurs soit faubourg ou Thermopyles — ; elle a une portée plus

1. Attribués généralement à Pindare. Je dois dire qu'ils me paraissent fort peu pindariques et qu'on n'a proposé aucune raison sérieuse pour cette attribution. A. Puech les a rangés à bon droit parmi les fragments douteux, dans l'édition Budé.

2. *L. I.*, p. 74.

3. Et non seulement le passage que je viens de citer, mais encore toute la suite du chapitre 29, qui dépend strictement, sans contestation possible, de la phrase ἡμῖν δὲ λαμπρότερα κ.τ.λ.

générale et concerne tout le groupe Delphes-Pylaia. On arrive aussi, me semble-t-il, à la même conclusion en serrant de près le texte : « Le dieu a créé l'abondance, la splendeur et la gloire ὥσπερ ἐξ αὐχμοῦ τῆς πρόσθεν ἐρημίας καὶ πενίας. » De ces trois substantifs, ainsi construits<sup>1</sup>, le premier doit être entendu au figuré ; il ne s'agit point ici de la sécheresse<sup>2</sup> d'un coin de terre, mais de cette aridité-symbole que constituent l'abandon et le dénuement : en ce sens, oui, mais en ce sens métaphorique seulement, désert où le dieu, par miracle, a fait pousser une riche moisson ; Plutarque ne nous entretient pas d'un éperon rocheux où quelque empereur romain aurait amené une canalisation d'eau, mais bien de Delphes en général et des territoires qui relèvent de l'administration amphictionique : naguère désolés, ils connaissent aujourd'hui, de nouveau, la prospérité.

\*  
\* \*  
\*

Si je m'attarde ainsi à réfuter toutes les objections et les malentendus possibles<sup>3</sup>, à démontrer ce qui me paraît être l'évidence même, c'est que les erreurs, avec le temps, s'ins-

1. Plutarque n'a pas écrit ἐξ αὐχμοῦ καὶ ἐρημίας καὶ πενίας; αὐχμός, c'est l'état qui résulte de l'ἐρημία et de la πενία : quelle meilleure preuve qu'il s'agit d'une image ? Un mot à mot tel que « la sécheresse (au propre) de ce lieu autrefois désolé et pauvre » ne ferait que tourner la difficulté par un contre-sens.

2. Je crois en effet qu'il faut traduire αὐχμός par « sécheresse » (au figuré) et non par *squalor* (comme le fait l'édition Didot). Dans le passage de Platon que l'on cite toujours comme exemple de ce dernier sens (*Rép.* 614d, ψυχὰς ... μεστὰς αὐχμοῦ τε καὶ κόνεως), rien n'empêche d'entendre, avec E. CHAMBRÉ (éd. Budé), « âmes exténuées et poussiéreuses ».

3. N'en ai-je négligé aucun ? Quelqu'un fera-t-il observer que Plutarque, partout ailleurs, dit Πύλαι (quatre exemples dans le lexique de l'édition Didot) ou Θερμοπύλαι (deux exemples) ? Il serait aisé de répondre que Plutarque avait le choix, exactement comme au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (cf. ci-dessus, p. 7) ; aisé, mais non pertinent : la vérité est que dans tous les cas où Plutarque emploie Πύλαι ou Θερμοπύλαι, il s'agit de la passe, du site géographique ; Πυλαία, ici comme ailleurs, désigne le lieu de culte et le siège de l'Amphictionie. — Surtout qu'on ne m'oppose pas les données archéologiques : elles n'ont aucun rôle à jouer dans la question qui nous occupe. Avec cette réserve que la partie occidentale du site de Delphes n'a pas encore été fouillée et reste mal connue, les descriptions que l'on a faites du

tallent et font figure, εὐθαλῇ δένδρα. On aperçoit bien la genèse de celle qui nous occupe, et Reiske, encore une fois, avait tous les droits de la commettre ; sa remarque ne constituait, à l'époque où il écrivait, qu'une suggestion et qu'une hypothèse. Mais elle a eu une curieuse fortune, et elle a d'abord entraîné une série de fausses interprétations. En effet le texte de Plutarque, glosé par Reiske, a tout naturellement servi de référence lorsqu'on découvrit les premières inscriptions contenant la mention de *Pylaia*. En publiant une de ces inscriptions (*GDI*, 2524), P. Foucart la rapprochait d'une autre (*GDI*, 2507), déjà copiée par Fauvel, et il écrivait, à propos du groupe ἐν Πυλαίαι καὶ ἐν Δελφοῖς<sup>1</sup> ; « Leake paraît avoir pris Πυλαία comme un équivalent de Πύλαις. Le plus simple serait en effet de voir dans cet endroit la mention de la double

---

« faubourg de *Pylaia* » gardent leur valeur (une fois mises à part — est-il besoin de le dire ? — certaines exagérations où le « faubourg » de Reiske a quelque responsabilité : l'entrée du « synédriion que Plutarque désigne par un pluriel emphatique », était, selon P. FOU CART, *l. l.*, p. 109, « ornée d'une colonnade d'ordre dorique de grande dimension et en marbre pentélique ; la dimension de chaque cannelure (vingt-cinq centimètres) fait supposer une circonférence de six mètres »). Je demande seulement qu'on cesse d'appeler de ce nom l'extrémité occidentale de la ville (il me semble d'ailleurs que les archéologues ne sont point d'accord entre eux sur l'étendue du pseudo-faubourg) et d'évoquer Plutarque à son propos. Nous dirons simplement qu'on a travaillé, sous l'Empire, dans cette région comme dans les autres parties de Delphes. On a pu croire qu'il y avait dans telle inscription delphique une allusion à des travaux poursuivis par Hadrien au « faubourg de *Pylaia* » (BOURGUET, *De rebus delph. imp. æt.*, 1905, p. 43 et p. 86, suivi par POMTOW, *SIG*<sup>3</sup>, 830, et FLACELIÈRE, *l. l.*, p. 10 et p. 78) ; mais seule la glose de Reiske est une fois de plus responsable de cette interprétation ; aucun des textes de l'époque impériale ne nous oriente particulièrement vers le « faubourg » occidental ; c'est toute la ville qu'Hadrien a ressuscitée : ὠρθῶκας τὴν πόλιν, lui écrivent les Delphiens, éperdus de reconnaissance (BOURGUET, *De reb. delph.*, pp. 85-86). Quant aux Thermopyles, l'exploration archéologique en est à peine commencée (cf. les recherches d'Y. BÉQUIGNON, résumées par lui dans *La Vallée du Spercheios*, 1937) ; en tout cas des χῦτροι, semblables à ceux que mentionnent Hérodote et les comptes amphictioniques du IV<sup>e</sup> siècle (cf. E. BOURGUET, *FD*, III, 5, p. 103) étaient en activité au temps de Pausanias, qui les a vus (IV, 35, 9 : ... τὴν κολουμένην θήναι ὀνομάζουσιν οἱ ἐπιχώριοι χῦτρος γυναικείους) ; la générosité d'Hérode Atticus s'était manifestée aux Pyles comme à Delphes, et il y avait aménagé de nouvelles « baignoires » : PHILOSTRATE, *Vitæ Soph.*, II, I, 9, éd. Didot ; cf. P. GRAINDOR, *Hérode Atticus* (1930), p. 227.

1. *BCH*, 1883, p. 418-419.

assemblée des Thermopyles et de Delphes ; mais aucun exemple n'autorise à donner ce sens au mot *πύλαια*. Dans les inscriptions contemporaines, il désigne l'assemblée des hiéromnémons, *πυλαίας ἡρινῆς, ὀπωρινῆς*, et aussi l'endroit dans lequel elle se tient, c'est-à-dire l'espace qui s'étend à l'Ouest du village de Castri ; là campaient aussi les pèlerins qui venaient pour la fête des jeux Pythiens et les marchands qu'attirait cette solennité. Plus tard, au temps de Plutarque, des constructions s'y étaient élevées et ce faubourg de Delphes portait le nom de Pylæa. La police de la foule agglomérée à l'occasion des jeux Pythiens appartenait aux Amphictions ; nous voyons en effet un décret des hiéromnémons attribuer à un bienfaiteur du dieu *σκανὸν πρῶταν ἐν Πυλαίαι* ». J'ai tenu à citer ces quelques lignes, très claires, très assurées, très convaincantes ; mais c'est en vain que l'on chercherait *les inscriptions*, « contemporaines » ou autres, dans lesquelles le mot *Πυλαία* désignerait « l'espace qui s'étend à l'Ouest du village [moderne] de Castri » ; dans la seule que mentionne Foucart, l'accord est fait aujourd'hui pour entendre *σκανὸν πρῶταν ἐν πυλαίαι* (*GDI*, 2513 = *SIG*<sup>3</sup>, 422) comme « la première tente à la session amphictionique »<sup>1</sup>, et ce sens est certain.

Mais l'exposé de Foucart devait entraîner une erreur plus étrange. Lorsque M. Holleaux découvrit et publia le décret amphictionique du Ptoïon, il accepta pour *ἐν Πυλαίαι* le sens de « faubourg delphique »<sup>2</sup>, sans prendre garde à l'ordre de l'énumération : ... *ἐν Δελφοῖς* ... *ἐν Ἀκραϊφίοις* ... *ἐν Πυλαίαι* ; et Dittenberger, en 1900, persévérait dans cette erreur<sup>3</sup>. Pourtant Pomtow, dès 1894, avait fait observer<sup>4</sup> que, si

1. Cf. E. BOURGUET, *BCH*, 1900, p. 139, n. 2. En donnant cette inscription dans la 1<sup>re</sup> édition de sa *Sylloge* (1883), n° 189, Dittenberger écrivait déjà : « Simplicius videtur ipsum conventum Amphictyonicum intelligere. »

2. *BCH*, 1890, p. 26 : il renvoie simplement au passage de Foucart que nous avons cité.

3. *SIG*<sup>2</sup>, 557 (tome II, p. 255, n. 12) : « Suburbium Delphorum ubi conventus Amphictyonum, qui ipsi quoque *πυλαῖαι* vocabantur, haberi solebant. Cf. K. BURSIAN... »

4. *Jahrbücher für class. Philol.*, 1894, p. 667.

Πυλαία, dans le texte du Ptoïon, désignait le faubourg de Delphes, on en devrait trouver la mention avant celle d'Akraiphia ; en outre il était peu vraisemblable, en soi, qu'on ait dressé deux stèles à Delphes à quelques centaines de mètres l'une de l'autre. Avec la publication des comptes du iv<sup>e</sup> siècle par E. Bourguet, la vérité éclate et s'impose dans le domaine épigraphique : toutes les mentions lapidaires de la *Pylaia* sont rapportées désormais, sans hésitation possible, aux Pyles<sup>1</sup>. Il ne restait plus à dénoncer qu'un fantôme du prétendu faubourg delphique, le plus ancien, le plus tenace<sup>2</sup>. Je sou-

1. *BCH*, 1900, p. 139.

2. Pourquoi ce fantôme a-t-il résisté si longtemps ? Un certain nombre de raisons se dégagent aisément de notre exposé. L'interprétation de Reiske a été reproduite et acceptée souvent sans contrôle : l'érudition est moutonnaire. Qui lit rapidement le texte de Plutarque, risque d'appliquer au second terme de la comparaison un point de vue topographique qui ne vaut que pour le premier terme. Surtout il y a les impondérables qui résultent d'« à peu près » involontaires (le « besonders » d'Ulrichs, un pluriel équivoque de Foucart) ou de fausses références : à moins de rouvrir le *Contre Ctésiphon* en lisant le *Mémoire* de FOUCART (cf. ci-dessus p. 5, n. 1), à moins de contrôler les pseudo-références du Pape-Benseler et de Bürgel, comment concevoir le moindre doute sur l'existence du faubourg de *Pylaia* ? Et c'est ainsi que peu à peu il s'installe dans les descriptions archéologiques. — Mais, à ces éléments psychologiques, est venue s'ajouter en 1896 une inscription, expressément invoquée par E. BOURGUET, dans son article des *Mélanges Perrot*, p. 27 : « Cette partie de la ville... n'était pas seulement « ornée « de temples de synedria et de fontaines, plus que dans les mille années antérieures » ; elle était habitée, comme le prouve maintenant une inscription : le premier mot, Πυλαῖοι, a été ajouté, vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. ou le début du 11<sup>e</sup>, à une dédicace archaïque que les habitants de Pylæa ont, en effet, reprise à leur compte et offerte de nouveau à Poseidon et à Athéna. » En voici d'ailleurs le texte (*BCH*, 1896, p. 721) : Πυλαῖοι | Ποσειδῶνι Ἀθ[ηνῶν] E... (après Athéna venait soit une *épiclesis* de la déesse, soit une autre divinité) ; à ce document il faut joindre la dédicace publiée dès 1863 par WESCHER et FOUCART, 479 (= POMTOW, *Philologus*, 1912, p. 48, n. 9) : ...AMAXOI (P. : [Ἀξ]μαχον) | Ἐπαφροδεί|του Πυλᾶοι (je n'ai pas vu la pierre ; W.-F. indiquent une écriture tardive, mais disposent les trois lignes στοιχηδόν). Que sont ces Πυλαῖοι ? En tout état de cause le sens : « habitants du faubourg delphique de *Pylaia* », proposé d'abord par HOMOLLE (*BCH*, 1896, p. 721), me paraît tout à fait invraisemblable. Delphes n'est pas une grande ville et elle est, au point de vue politique, fortement unifiée ; il serait très surprenant que les habitants d'un quartier de Delphes fassent acte de particularisme et témoignent, en tant que tels, leur piété à Poseidon et à Athéna, leur reconnaissance à tel ou tel personnage. Je pourrais me contenter de cette conclusion négative : les Pylaioi ne sont pas les habitants d'un faubourg de Delphes appelé *Pylaia*. Si l'on exige cependant une hypothèse à la place de celle que je récusé, je

haiterais qu'on tînt cette liquidation pour accomplie. Ainsi s'achèverait l'évolution marquée depuis un demi-siècle, grâce aux découvertes épigraphiques, dans notre conception de l'activité amphictionique. Le sanctuaire des Pyles a continué de jouer un rôle à travers toute l'époque classique et hellénistique. Tel est bien, aux yeux d'E. Bourguet, l'un des résultats les plus sûrs et les plus nouveaux de l'enquête qu'il a menée à travers les textes du iv<sup>e</sup> siècle : « [Ils ont fait connaître...] encore et surtout l'importance que prend et que garde pendant de longues années l'autre sanctuaire fédéral. Nous savions que les hiéromnémons faisaient un sacrifice aux Pyles, à chaque session semestrielle ; mais les comptes nous ont appris les grands travaux qu'ils y ont fait exécuter. La revision des frontières, pour ce second domaine amphictionique, précéda celle qui fut faite à Delphes, et, quand le conseil fédéral décida en 338 la frappe d'une monnaie nouvelle qui fût vraiment sienne, Ἀμφικτιόνων, c'est le profil de Déméter Pylæa qui en a été l'effigie principale<sup>1</sup> ». Les témoignages épigraphiques cités au cours de cet article permettent d'affirmer que le sanctuaire des Pyles garde une certaine importance dans les siècles qui suivent. Et Plutarque maintenant nous prouve que la renaissance amphictionique, de Domitien à Hadrien, ne s'est pas bornée au sanctuaire de Delphes.

Georges DAUX.

---

dirai que les Pylaioi peuvent constituer un groupe, une association (πυλαισταί ou πυλαιασταί, dérivé de type courant, était rendu impossible par le sens péjoratif attaché à ce mot, cf. les références données ci-dessus, p. 7, n. 1). De quelle espèce ? Rien ne permet de le conjecturer, mais il est possible que l'activité des Πυλαῖοι soit en rapport avec le renouveau du sanctuaire de Déméter à l'époque de Plutarque ; ce pourraient être simplement les fonctionnaires employés aux Pyles. — Ce n'est là qu'une hypothèse, en marge de mon propos, et je ne la formule qu'à regret, tant il me paraît que nous manquons d'éléments pour nous prononcer.

1. *Adm. fin.*, p. 150.

## ESCHYLE ET LA PURIFICATION D'ORESTE

---

A la mémoire de J. Chamonard,  
mon maître.

La liste des « purifications » d'Oreste s'est abusivement allongée<sup>1</sup>; une stricte et nécessaire discrimination l'allège des mésaventures de toute espèce que subit Oreste après le meurtre de sa mère et qu'on a rangées pêle-mêle dans ce chapitre, sans tenir compte de la diversité foncière des traditions : exil et servitude en pays étranger, jugement par des tribunaux divins ou humains, etc.

Textes et peintures de vases livrent les renseignements avec parcimonie. Il est téméraire de restituer une purification dans les *Nostoi* d'Agias de Trézène<sup>2</sup>, sous prétexte qu'au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., les compatriotes du poète se vantaient d'avoir purifié Oreste<sup>3</sup>. L'existence d'un poème officiel, composé à Delphes au VIII<sup>e</sup> ou au VII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>, demeure, en l'absence de tout document, littéraire ou céramique, plus problématique encore. Dans l'*Orestie* de Stésichore, souvent invoquée, Apollon remet à Oreste un arc<sup>5</sup>, l'aide divine ne se manifeste pas autrement, à notre connaissance. Muette avant Eschyle,

---

1. Cf. DE WITTE, *L'expiation d'Oreste* (*Ann. dell' Inst.*, 1847, p. 413-434) et HÖFER, *Lex. Roscher.* s. v. Orestes, col. 955-1014.

2. Hypothèse présentée par A. OLIVIERI, *Il mito di Oreste nel poema di Agia di Trezene* (*Riv. d. filol. class.*, 25, 1897, p. 570-576).

3. PAUS., II, 31, 4 à 8.

4. Hypothèse formulée par WILAMOWITZ, *Aischylos, Orest.*, II, p. 25 et 246 sqq.; *Griech. Tragöd.*, II, p. 135 sqq.; *Aisch. Interpretationen*, p. 193.

5. *Schol. Eur. Orest.* 258 : Στησιχόρω ἐπόμενος (Εὐριπίδης) τόξα φησὶν αὐτὸν (τὸν Ὀρέστην) εἰληφέναι παρὰ Ἀπόλλωνος. Cité dans BERGK, *Poet. lyr. græc.*<sup>3</sup>, III, p. 986, frag. 40.

Ne pas écrire : dans le poème de Stésichore, « le dieu lui accorde les rites de la purification et lui donne son arc pour chasser les Érinyes » (M. DELCOURT, *Eschyle*, p. 76).

la tradition littéraire ne l'est pas moins, après lui, jusqu'à Pausanias. Les nombreuses « purifications » recensées par le Périégète<sup>1</sup> témoignent de la popularité de la légende, en son temps : jusqu'en Grande-Grèce et en Asie Mineure, on se dispute les souvenirs d'Oreste et ses cendres ; mais une seule purification rituelle, avec intervention d'Apollon, est relatée à Trézène, sans que rien laisse préjuger de l'ancienneté de la légende. En dix siècles de tradition littéraire, Eschyle est singulièrement isolé. Les vases sont tout aussi avares de documents. Avant 450, les céramistes ignorent les suites du meurtre de Clytemnestre. Une série de peintures procède d'une tradition distincte<sup>2</sup> : Oreste reçoit d'Apollon l'asile, et non la purification ; réfugié auprès du dieu, que l'omphalos localise ou non la scène à Delphes, il se défend contre les Érinyes, le buste redressé, l'épée tendue. Trois vases seulement

1. PAUS., I, 28, 5 (Aréopage; il s'agit aussi là de jugement); II, 31, 4-8 (Trézène); III, 22, 1 (Gythion); VII, 25, 4 (Kéryneia); VIII, 5, 3; 34, 1-4 (Arcadie).

2. Cratère de l'Italie méridionale, REINACH, *Rép. vas.*, II, 9, 5. — Amphore de Naples, *ibid.*, I, 390, 2. — Col d'une amphore apulienne de Naples, OVERBECK, *Bildwerke*, p. 707, pl. 29, 5. — Vase Hamilton, REINACH, *Rép.*, II, 316, 4. — Cratère de Vienne, *ibid.*, I, 419, 2. — Rhyton de la coll. Hamilton, OVERBECK, *op. cit.*, p. 707. — Cratère de Leningrad, REINACH, *Rép.*, I, 19. — Amphore apulienne de Berlin, L. SÉCHAN, *Étude sur la tragédie grecque dans ses rapports avec la céramique*, fig. 32. — Vase de Copenhague, OVERBECK, *op. cit.*, p. 710. — Amphore de Leningrad, REINACH, *Rép.*, I, 467, 2. — Hydrie de Nola, à Berlin, *ibid.*, I, 453, 1. — Amphore de Ruvo, à Naples, SÉCHAN, *op. cit.*, fig. 31. — Hydrie de Capoue, à Berlin, *ibid.*, p. 99-100. — Amphore apulienne du Vatican, REINACH, *Rép.*, I, 390, 1. — Amphore de la coll. Campana, au Louvre, K 343, FURTWÄNGLER-REICHOLD, *Gr. Vasenmalerei*, III, p. 364, n. 6, fig. 174. — Cratère de la coll. Hope, SÉCHAN, *op. cit.*, p. 100, pl. II.

La longueur de cette liste, incomplète, contraste avec la rareté des documents relatifs à la purification. A quelle tradition se rattachent ces vases ? Tradition littéraire, tradition orale, tradition graphique ? (Cf. Ch. DUGAS, *Tradition littéraire et tradition graphique dans l'antiquité grecque. L'Antiquité class.*, 6, 1937, p. 5 sqq.) On a pensé à Stésichore, mais ces peintures datent du IV<sup>e</sup> siècle, et Oreste se défend toujours de l'épée, jamais de l'arc. Il n'est même pas certain que, dans le poème de Stésichore, Oreste ait cherché refuge à Delphes : c'est peut-être l'arme de la vengeance que le dieu lui remet, au moment où il quitte la Phocide. De même qu'une amphore lucanienne, de Naples, REINACH, *Rép.*, I, 390, 3, souvent interprétée comme une purification, représente en fait la consécration de l'arme : l'épée, qu'Apollon touche d'un rameau de laurier, reste au fourreau ; Oreste n'est pas réfugié à l'omphalos, qui sert de trône au dieu. Cf. SÉCHAN, *l. l.*, p. 97, n. 6.

représentent la purification : le cratère d'Armento, au Louvre<sup>1</sup>, illustration directe des *Euménides* ; deux cratères, au British Museum et à Leningrad, très voisins l'un de l'autre.

Sur le cratère apulien de Leningrad<sup>2</sup>, au-dessus de la tête d'Oreste, agenouillé sur l'autel, l'épée dans la main droite, Apollon élève deux branches de laurier croisées et tient, de la main gauche, une patère. La Pythie et une Érinie ailée, très paisible, assistent à la scène. Sur le cratère du British Museum<sup>3</sup>, les comparses ont disparu ; l'omphalos est monté sur une base ; Oreste, l'épée dans une main, le fourreau dans l'autre, est adossé à la pierre sacrée. Derrière lui, Apollon, une longue branche de laurier reposant sur le bras gauche, tient une patère dans la main gauche et, de la main droite, au-dessus de la tête du parricide, un objet qui a intrigué les commentateurs : une paire de ciseaux selon les uns<sup>4</sup>, deux feuilles de laurier selon les autres<sup>5</sup>. La première explication ne tient compte ni du vase précédent, ni de la patère, dont l'emploi se justifierait mal ; il faut préférer la seconde.

Cette élimination ne laisse subsister que quatre documents assurés et datés : une allusion de l'*Orestie* et une peinture tributaire de la tragédie d'Eschyle ; deux vases du iv<sup>e</sup> siècle

1. L. SÉCHAN, *l. l.*, pl. I, 2, p. 92 ; ce beau vase rapproche deux scènes des *Euménides* : la purification d'Oreste par Apollon, le réveil des Érinyes par l'ombre de Clytemnestre. L'influence phidiesque y est si prononcée qu'on l'a attribué à un émigré attique : cf. HUDDILSTON, *Greek tragedy in the light of vase paintings*, p. 66 ; SÉCHAN, *l. l.*, p. 97, n. 1. Tillyard, Huddilston, Furtwängler, Séchan le datent du dernier tiers du v<sup>e</sup> siècle, aux environs de 420 ; seul MACCHIORO, *Arch. Jahr.*, 27, 1912, p. 278, l'abaisse au iv<sup>e</sup> siècle.

2. Cf. STEPHANI, *Compte rendu Comm. impér. Saint-Petersbourg*, 1863, p. 259, pl. 5 ; REINACH, *Rép.*, I, 53, 3.

3. Cf. *Catal. of the Greek vases*, IV, p. 84 ; *Annali*, 19, 1847, pl. X ; *Arch. Zeit.*, 18, 1860, pl. 137, 3 ; OVERBECK, *Bildwerke*, pl. 29, 12, p. 716 ; REINACH, *Rép.*, I, 276.

4. DE WITTE, *Annali*, 19, 1847, p. 430 ; STEPHANI, *Compte rendu*, 1863, p. 271 ; HÖFER, *Lex. Roscher*, s. v. *Orestes*, col. 983.

Oreste avait coupé ses cheveux, qu'il avait laissé pousser en signe de deuil, à Mégalopolis (PAUS., VIII, 34, 2), et à Comana de Cappadoce. Sur ce rite, cf. L. SOMMER, *Das Haar in d. Religion u. Aberglauben d. Griechen*, Münster, 1912, et P. W., s. v. Haaropfer.

5. BÖTTICHER, *Arch. Zeit.*, 18, 1860, p. 62 ; REINACH, *l. c.*

issus d'une même version de la légende. Restent donc en présence deux traditions qui s'affrontent, car l'eau lustrale et le laurier d'une part, le sang d'une victime d'autre part, orientent l'enquête vers des cultes absolument distincts.

\* \* \*

L'eau, destinée, par sa pureté, à laver les souillures, physiques et morales, était d'un usage constant à Delphes, à la fois purificatrice et inspiratrice : une source sacrée jaillit dans l'adyton même, comme dans les autres sanctuaires oraculaires d'Apollon<sup>1</sup> ; avant de prophétiser, la Pythie se lave dans l'eau de Castalie, puis boit l'eau de Cassotis. — Le laurier appartient en propre à Apollon. Il se devine aux origines confuses de l'oracle : prophétesse Daphné, « temple de laurier »<sup>2</sup>, peut-être révélation par le bruissement des lauriers sacrés<sup>3</sup>. La Pythie, dans ses transes, secoue le laurier planté près du trépied. La vertu purifiante du laurier préserve le blé de la rouille<sup>4</sup> ; de ses branches sont faits les balais du temple de Delphes<sup>5</sup> ; plus tard, le laurier triomphal purifiera du sang versé les vainqueurs aux jeux<sup>6</sup>. L'usage du laurier comme goupillon est attesté à Rome par les textes<sup>7</sup>, à Pompéi par les peintures<sup>8</sup>, en Grèce par les vases. — Les deux cratères illustrent à coup sûr une forme purement delphique de la légende. Mais leur témoignage, trop isolé, date du iv<sup>e</sup> siècle.

Le double témoignage des *Euménides* et du cratère d'Armento se réduit à un seul, celui d'Eschyle :

ποταίνιον γάρ ὃν πρὸς ἐστίᾳ θεοῦ  
Φοίβου καθαρμοῖς ἤλάθη χοιροκτόνοις.

(*Eum.* 282-283.)

1. Claros, Didymes.

2. PAUS., X, 5, 9.

3. Cf. *BCH*, 1930, p. 294, n. 8.

4. PLIN., *Hist. nat.*, XVIII, 161.

5. EUR., *Ion*, 111 sqq.

6. PLIN., *Hist. nat.*, XV, 135-138 ; FEST., s. v. *Laureati*.

7. OVIDE, *Fast.*, IV, 728 ; JUV., *Sat.*, II, 158.

8. Cf. SAGLIO-POTTIER, *Dict. Ant.*, fig. 4685.

Ce mode de purification diffère radicalement du précédent : le laurier n'y figure que comme attribut d'Apollon et reste en dehors de la célébration du rite<sup>1</sup>.

Le porc possède plus qu'un autre animal la vertu lustrale, surtout jeune<sup>2</sup> (χοιρίσκος, χοιρίδιον, δέλφαξ, ὀρθαγορίσκος). Les sacrifices expressément désignés comme purificateurs se font par immolation d'un porc. Ce rite aiguille vers un domaine bien défini : le sang du porc passait pour guérir de la folie<sup>3</sup>, et la folie dénonce la vengeance des divinités infernales. Quand un autre meurtre, celui d'Apsyrtos par Jason et Médée, est lavé dans le sang d'un porc, c'est la magicienne Circé qui opère<sup>4</sup>. Toujours consacré à des divinités chthoniennes<sup>5</sup>, le porc est naturellement une offrande fréquente à Déméter : à Myconos<sup>6</sup>, à Andanie<sup>7</sup>, à Éleusis surtout. Aux Thesmophories se déroule une cérémonie dont les railleries répétées d'Aristophane<sup>8</sup>, les critiques de Socrate<sup>9</sup>, et le grand

1. La double purification, par le sang d'un porc et l'eau lustrale, se pratiquait en Élide. Cf. PAUS., V, 16, 5. Mais le cratère d'Armento ne suggère rien de pareil. Ne pas répartir les fonctions entre le sang, qui expierait le parricide, et l'eau, qui purifierait les mains (DE LA VILLE DE MIRMONT, *La mythologie et les dieux dans Apoll. de Rhodes et Virgile*, p. 124). Ne pas prétendre que le laurier sert à asperger, du sang de porc, la tête et les mains d'Oreste (OLIVIERI, *Riv. d. filol. class.*, 25, 1897, p. 575). Ne pas écrire : « c'est Apollon lui-même qui purifie Oreste à Delphes, avec l'eau lustrale et le sang d'un porc » (*Dict. Ant.*, s. v. *Lustratio*, p. 1413-1414).

2. A dix jours, selon VARRON, *De re rust.*, II, 4, 16, les pourceaux sont *puri ad sacrificium*; *ibid.*, II, 1, 20 (deux mois) ; le sacrifice du porc serait le premier en date.

3. Cf. HOR., *Sat.*, II, 3, 164-166 ; PLAUTE, *Men.*, II, 2, 15-18 et 38-39 ; VARRON, *De re rust.*, II, 4, 16. C'est en immolant un porc que Melampous a sauvé les Proetides : PAUS., VIII, 18, 7. Cf. la scène sur un camée du Cabinet des Médailles : *Gaz. Arch.*, 1879, p. 127 sqq., pl. 19 ; *Dict. Ant.*, fig. 4689.

4. Cf. APOLL. RHOD., *Arg.*, IV, 704-707, et la scholie.

5. Par exemple à Ζεύς Εὐβουλεύς, à Myconos (*Syll.*<sup>3</sup>, 1024, l. 17), à Dionysos Σκυλλίτης, à Cos (*Syll.*<sup>3</sup>, 1025, l. 45 = HERZOG, *Abh. Pr. Akad. Berlin*, 1928, n° 6).

6. *Syll.*<sup>3</sup>, 1024, l. 16 : Δήμητρι ὕν ἐγκύμονα πρωτοτόκον.

7. *Syll.*<sup>3</sup>, 736, l. 33-34 : ταῖ μὲν Δάματρι σὺν ἐπίτοκα, Μεγάλοις θεοῖς δάμαλιν σὺν. De même, l. 68-69, et pour la purification du théâtre : ὅταν ἐν τῷ θεάτρῳ καθαίρει, χοιρίσκους τρεῖς.

8. ARISTOPH., *Acharn.*, 747, 764, *Paix*, 374, *Gren.*, 338, et les scholies à ces divers passages.

9. Symbole, pour Socrate, d'une religion populaire, à la portée de toutes les bourses et de tous les esprits. PLATON, *Rép.*, II, 378 A.

nombre des représentations figurées<sup>1</sup> soulignent la popularité à Athènes : le 16 Boedromion, chaque myste, en se baignant à la mer, lave en même temps le porc qu'il sacrifiera le lendemain. Le jour de la fête, à Éleusis, on jetait des porcs, des gâteaux et des branches de pin dans une crevasse, qui se serait ouverte, en engloutissant un troupeau de porcs, au retour de Coré. Éleusis, autorisée à frapper sa propre monnaie (350-327), prit pour symbole de ses mystères le porc debout sur la torche<sup>2</sup>. Le sacrifice d'un porc purifiait la plaine sacrée souillée par un cadavre<sup>3</sup>, et aussi le sanctuaire<sup>4</sup>. Sur une ciste de bronze, représentant le sacrifice de Polyxène, Déméter, debout près d'une fontaine, tient un porc<sup>5</sup> : cérémonie expiatoire après le meurtre. Dans la geste éleusinienne d'Héraklès, le héros a reçu le sacrement du porc<sup>6</sup> et sacrifié lui-même le porc mystique<sup>7</sup>. L'immolation du porc n'a été nulle part pratiquée plus constamment qu'à Éleusis.

\*  
\* \* \*

Une question reste à résoudre, capitale et délicate, car elle touche au secret de la création poétique : y a-t-il, de la part d'Eschyle, choix réfléchi entre deux versions ? et dans quelle intention ? Deux hypothèses sont à envisager : ou bien le rite du rachat par le sang ne se pratique pas ailleurs qu'à Éleusis, ou bien il a cours également à Delphes.

A Delphes, les anciens cultes auraient légué ce rite à

1. Série de bas-reliefs et de peintures. Cf. *Dict. Ant.*, fig. 4688, 4690 ; une coupe du Louvre, G 112 ; cf. P. ROUSSEL, *BCH.*, LIV, 1930, p. 60.

2. C. HARRISON, *Prolegomena*, p. 153, fig. 14 ; HEAD, *A guide to the principal coins of the Greeks*, 1932, pl. 30, n° 18 ; K. KOUROUNIOTIS, *Éleusis*, 1934, p. 20, fig. 8 ; un lécythe du musée d'Athènes associe le porc à la torche : *Dict. Ant.*, fig. 4687.

3. *Syll.*<sup>2</sup>, 587, l. 120.

4. *Ibid.*, l. 126.

5. Cf. ROCHETTE, *Mon. inéd.*, pl. LVIII ; DE WITTE, *Annali*, 1847, p. 433, n. 1.

6. Le sarcophage de Torre-Nova, Rizzo, *Röm. Mitt.*, 25, 1910, p. 89-167, pl. II-VII, de 170 environ ap. J.-C., traduisait une donnée ancienne de la mythologie ; cf. LAPALUS, *REG*, 47, 1934, p. 15 ; J. BAYET, *Origines de l'Hercule romain*, p. 396 sqq. ; il n'y est fait nulle place au sacrifice du porc.

7. Cf. un vase publié par GERHARD, *Auserles. Vasenb.*, II, pl. 128-142.

Apollon, qui l'aurait assimilé, et non éliminé, et il coexisterait avec la forme proprement apollinienne de la purification : l'adyton est proche du sanctuaire de Gè. Le sang d'une victime, substitué au sang humain et équivalent, aurait plus de titres que l'eau lustrale à effacer la souillure d'un meurtrier. Mais la persistance, et même l'existence, à une époque ancienne, d'un pareil rite à Delphes, nulle part attestée, est une hypothèse trop gratuite pour qu'on soit en droit de la retenir.

D'ailleurs un fragment d'une tragédie perdue<sup>1</sup> établit que, dans la pensée d'Eschyle, nul lien nécessaire ne met le rite en relation avec Delphes :

πρὶν ἂν παλαγμοῖς αἵματος χοιροκτόνου  
αὐτός σε χράνῃ Ζεὺς καταστάξας χεροῖν.

Ixion<sup>2</sup> n'est pas purifié par Zeus autrement qu'Oreste par Apollon, et cette purification n'a jamais été localisée à Delphes. Éleusis est la patrie d'Eschyle ; on ne saurait affirmer qu'il fut initié ; mais le respect et l'intérêt qu'il portait aux mystères le donnent à penser ; on contait que des allusions trop précises lui avaient valu des désagréments<sup>3</sup> ; dans l'*Orestie*, des expressions reflètent la langue des mystères<sup>4</sup>. La purification par le sang d'une victime est, pour Eschyle, un rite éleusinien ; mais la mention de ce rite est-elle intentionnelle ou non ?

Ou bien la doctrine delphique, au v<sup>e</sup> siècle, est trop flottante pour s'être répandue et imposée : les deux vases au laurier sont peints près d'un siècle après Eschyle. Le poète, ne recevant pas de la tradition une matière déjà fixée, décrit

1. Ce fragment a été conservé par EUSTATHE, *Schol. ad Hom., Il., XIX*, 251. Cf. NAUCK, *Trag. gr. fragm.*<sup>2</sup>, p. 327. Trois mentions du χοῖρος (fr. 309, 310, 311) n'ont aucun rapport avec des pratiques religieuses.

2. Ixion, πρωτοκτόνος (*Eum.*, 718) et premier suppliant, avait été purifié par Zeus. Cf. PHÉRÉCYDE, ap. *Schol. Apoll. Rhod., Arg.*, III, 62 et MAZON, *Orestie*, p. 149, note.

3. Cf. NAUCK, *l. l.*, p. 28.

4. Cf. THOMSON, *Mystical allusions in the Oresteia*, *JHS*, LV, 1935, p. 20-34.

naturellement le rite que les processions éleusiniennes et les séances de l'assemblée du peuple<sup>1</sup> mêlent si intimement à la vie religieuse et politique des Athéniens.

Ou bien à une doctrine delphique constituée, Eschyle oppose délibérément une version rivale. Le jugement d'Oreste à l'Aréopage et le rôle prépondérant d'Athéna, les détails de l'histoire de l'oracle présentée par la Pythie au début des *Euménides* trahissent le souci d'exalter Athènes. Or la fortune d'Éleusis est solidaire du destin d'Athènes : jusqu'aux guerres médiques, la renommée des mystères n'a guère dépassé les frontières de l'Attique ; après Salamine, Éleusis bénéficie du prestige d'Athènes ; en 458, le sanctuaire éleusinien, loin encore de son apogée, est déjà entré en concurrence avec Delphes, qui a trop longtemps laconisé, et Déméter dispute à Apollon le monopole de la purification. Eschyle, Éleusinien par la naissance et peut-être par la foi, passionné de la grandeur d'Athènes, n'aurait-il pas apporté sa contribution à la propagande éleusinienne et athénienne ? La première explication rend compte également des faits<sup>2</sup> ; celle-ci séduit davan-

1. Les *περιστάρχοι* purifiaient le lieu de l'assemblée et les assistants, avant l'ouverture de la séance, en répandant le sang de cochons de lait ; les animaux étaient ensuite jetés à la voirie comme *καθάρματα*. Cf. Esch., *Contre Tim.*, 23 ; *Schol.*, *ibid.*, *Schol.* ARISTOPH., *Eccl.*, 128, *Acharn.*, 43-44 ; POLLUX, VIII, 104 ; SUIDAS, s. v. *καθάρσιον*, *περιστάρχος*.

2. Elle a en outre l'avantage de s'accorder mieux avec une chronologie généralement admise : si l'on hésite, faute de preuves, à remonter, avec Wilamowitz, jusqu'au VII<sup>e</sup> et même au VIII<sup>e</sup> siècle, la version delphique n'en serait pas moins largement antérieure à Eschyle. Sinon, si l'on suppose cette version encore mal établie au milieu du V<sup>e</sup> siècle, il faudra réviser des notions qu'on croyait acquises.

Après la rédaction de cet article, M. TIERNEY, *The mysteries and the Oresteia*, *JHS*, 57, 1937, p. 11-21, a présenté des objections à l'article de Thomson cité plus haut. Il ne conteste pas les allusions aux mystères, mais les revendique pour l'orphisme ou le pythagorisme ; à mon sens, quand l'attribution est incertaine, les probabilités sont en faveur de la filiation par Éleusis. Après quoi M. Tierney fait encore la part plus belle aux allusions mystiques dans l'*Orestie* : il met en parallèle le calvaire d'Oreste avant la purification et le jugement final, et les souffrances, dans l'autre monde, de l'âme de l'*ἄμύητος*, qui a refusé la purification ; jusqu'à l'absolution, Oreste n'est qu'un cadavre ambulant : de Delphes à Athènes, Hermès l'accompagne, Hermès *πομπαῖος*, le messenger, mais aussi le conducteur des âmes,

tage, parce qu'elle prête à Eschyle le dessein concerté d'infléchir le mythe dans un sens qui flatte ses convictions religieuses et civiques.

P. AMANDRY.

---

ψυχοπομπός. Si ces rapprochements, fondés sur un mot ou une formule, n'emportent pas l'adhésion, on admettra plus aisément l'emprunt d'un rite tout extérieur.

M. Tierney écrit encore, p. 17 : « in the earliest versions of the story, the pursuit of Orestes *must* have ended with his purification at Delphi ».

## LA CORSE DE PTOLÉMÉE

---

L'étude de la Corse d'après Ptolémée répond à un désir exprimé par Adrien Blanchet dans son introduction au fascicule de la *Carte archéologique de la Gaule romaine* consacré à la Corse par Ambrosi (Paris, 1933).

Elle a pour objet de localiser sur la carte moderne les noms cités par Ptolémée (fig. 1-2).

La méthode est celle que nous avons appliquée aux travaux antérieurs sur l'*Asie ancienne* (1930, éd. Payot), sur l'Irlande de Ptolémée (*Revue celtique*, tome L, 3 ; 1933), la côte océanique de Gaule (*Revue des études anciennes*, tome XXXV, 1933), la carte de Gaule (*R. E. A.*, XXXV, 1933 et XXXVI, 1934), l'orographie de la Germanie (*R. E. A.*, XXXVII, 1935), la côte méridionale de l'Iran (*Mélanges Navarre*, Toulouse, 1935).

Elle a été exposée dans l'article sur les *Données numériques fondamentales des géographes grecs d'Ératosthène à Ptolémée*, publié par la *Revue archéologique*.

Le premier devoir est l'établissement du texte ; faute d'édition récente, nous nous tiendrons en principe à celle de Müller. Toutefois elle doit être corrigée sur un point : Müller adopte pour l'emplacement du cap Tilox et du rivage de Kaisia la version des mss. de la classe RW ; Mommsen a montré et Cuntz confirmé que celle du ms. X et de son groupe est préférable. Nous la suivrons donc. En l'espèce, elle répond mieux aux conditions géographiques permanentes, laissant le cap Tilox à 25 minutes sud du cap Sacré (cap Corse) et restreignant un allongement fautif du périmètre total de l'île.

Voici la traduction du texte à interpréter (livre III, chap. 2).

« L'île Kurnos, dite aussi Korsika, est entourée à l'Ouest et au Nord par la mer Ligustique, à l'est par la mer Tyrrhénique, au sud par celle qui se trouve entre elle et l'île de Sardô.

Son rivage a le contour suivant ; en partant du milieu du côté boréal :

	Longitude	Latitude
Embouchure du fleuve Oualerios <sup>1</sup> ..	30°40	41°
Cap Tilox .....	30°30	41°10
Rivage Kaisia .....	30°	41°

*Contour du côté occidental*

Cap Kattios.....	30°	41°10
Golfe Kasalos.....	30°15	40°35
Cap Ouriballon.....	30°10	40°30
Embouchure du fleuve Kirkidion..	30°10	40°25
Mont Rhoition.....	30°	40°20
Cap Rhion.....	30°	40°15
Ourkinion ville.....	30°10	40°10
Grève sablonneuse.....	30°15	40°
Embouchure du fleuve Lokra.....	30°10	39°55
Pauka ville.....	30°15	39°45
Embouchure du fleuve Tikarios...	30°15	39°40
Port Titianos.....	30°10	39°35

*Contour du côté méridional*

Ficaria ville.....	30°30	39°30
Embouchure du fleuve Pitanos....	30°45	39°20
Marianon cap et ville.....	31°	39°10

---

1. Pour simplifier la typographie, nous ne spécifions pas la désignation des minutes qu'exprime le chiffre placé à la suite de celui des degrés.



Fig. 1. — La Corse.



Fig. 2. — La Corse de Ptolémée.

	Longitude	Latitude
<i>Contour du côté oriental</i>		
Palla ville.....	31°20	39°20
Port Syracusain.....	31°20	39°25
Roubra ville.....	31°20	39°30
Cap Granianon.....	31°30	39°40
Alista ville.....	31°20	39°45
Port de Philônios.....	31°30	39°55
Embouchure du fleuve Sacré.....	31°30	40°
Aleria colonie.....	31°30	40°5
Embouchure du fleuve Rhotanos..	31°30	40°10
Port d'Artemis.....	31°20	40°20
Autel de Tutela.....	31°30	40°30
Embouchure du fleuve Gouola....	31°30	40°35
Mariana ville.....	31°20	40°40
Cap Ouagon.....	31°30	40°45
Mantinôn ville.....	31°20	41°
Klounion ville.....	31°20	41°10
<i>Contour du côté boréal</i>		
Cap Sacré.....	31°30	41°35
Kentourinon ville.....	31°15	41°30
Kanelate ville.....	31°	41°20

Les peuples suivants habitent l'île, répartis en bourgades : les Kerouinoi<sup>1</sup> sur la face Ouest au-dessous du mont d'Or dont la position est 30°45, 40°45 ; au-dessous d'eux les Tara-bênioi, puis les Titianoï, puis les Balatinoï. A la pointe Nord extrême les Ouanakinoï ; au-dessous d'eux les Skilibensioï, puis les Likninoï et les Makrinoï ; au-dessous d'eux, les Opinoï, puis les Surboï ; au-dessous d'eux à l'extrême-Sud, les Tebou-sanoï (ou Soubasanoï).

---

1. Le ms X écrit Merouinoi.

Dans l'intérieur sont les villes :

	Longitude	Latitude
Ropikon .....	30°15	41°
Kersounon .....	30°30	41°
Palania .....	30°20	40°45
Lourinon .....	31°	40°45
Alouka .....	30°20	40°30
Asinkon .....	30°30	40°30
Sermigion .....	30°20	40°20
Talkinon .....	30°45	40°30
Ouenikion .....	30°50	40°20
Keneston .....	31°	40°15
Opinon .....	31°20	40°25
Moursa .....	30°30	40°
Matisa .....	30°45	39°35
Albiana .....	31°	39°30

Pour l'interprétation de ce texte, nous appliquerons les mêmes règles que pour les pays de l'Asie méridionale, de la Gaule et de l'Irlande. Suivant l'ordre employé par Ptolémée, nous examinerons en premier lieu le périmètre côtier et nous traduirons en distances les chiffres que le géographe de Canope a exprimés en degrés de longitude et de latitude, nous conformant au fait bien établi que son degré de latitude vaut uniformément 500 stades de 157 m. 50, soit 78.750 m. alors que son degré de longitude sur la carte de Corse n'en vaut que les trois quarts, soit 375 stades, 59.062 m. 50 (livre VIII, chap. 8).

Mais pour la Corse, comme pour l'Irlande (v. *Revue celtique*, 1933, p. 248), les mesures du périmètre de l'île offrent moins de sécurité que pour la côte d'un pays continental. Celle-ci peut avoir été repérée lors d'un voyage unique ou bien en raccordant des informations soudées du même port d'origine ou de départ. Dans le cas de la Corse, au contraire, il semble évident que les distances nautiques

exprimées par les coordonnées des lieux du périmètre de l'île n'ont pas été recueillies par un observateur unique, ni par plusieurs navigateurs dont on peut raccorder les journaux en les ramenant à un même port, d'autant plus que la Corse ne possédait pas de port d'importance prépondérante. Il s'ensuit que les informations proviennent de sources multiples, de valeur peut-être inégale. Le géographe a dû les assembler dans son cabinet, en soudant des itinéraires divers ; ce travail de soudure a comporté des interprétations pour le calcul des distances et pour la traduction de ces chiffres en écarts de longitude et de latitude. La chose est manifeste pour la côte orientale, la mieux connue alors et celle où les chiffres de Ptolémée paraissent le plus conformes à la réalité des faits, les positions qu'il a définies se retrouvant aisément sur la carte moderne.

Il a tracé ce rivage sur un méridien le 31°30, et il a uniformément défini la situation des ports ou villes placés à l'Ouest de l'alignement général en les supposant sur le 31°20 donc à 10 minutes Ouest : neuf positions de caps, ports, embouchures sont ainsi mises sur le 31°30 depuis le cap Granianon jusqu'au cap Sacré, tandis que les huit autres sont mises sur le 31°20. L'intervalle uniforme de 10 minutes ne peut pas être pris à la lettre et traduit en 9.843 ou 10.000 m. ; il signifie simplement que les localités énumérées étaient à l'intérieur de la ligne générale du rivage, tantôt sur des golfes ou lagunes qui s'y creusaient, tantôt en des lieux dominant une « marine » qui les desservait, ainsi que c'est encore le cas aujourd'hui pour Porto-Vecchio, pour les marines de Sisco, de Pietracorbara, etc.

D'autre part, on sait que la plus petite unité employée par Ptolémée dans ses coordonnées est de 5 minutes ; celles-ci, en latitude valent 6.562 m. 50 ; il s'ensuit que l'approximation théorique est d'un peu plus de 3 km. en plus ou en moins. Mais il faut aller au delà ; en effet pour dire que deux positions voisines sont pourtant clairement séparées et distinctes, Ptolémée écrit un intervalle de 5 minutes alors qu'il peut fort bien n'être que de 1 ou 2 km. et non de 3 1/2 au moins

et de 9 au plus. Le fait est parfaitement établi dans les cas suivants :

Entre Mariana, la grande colonie romaine qui tint le rôle de capitale de la Corse, et l'embouchure du Golo, l'intervalle noté est 5 minutes en latitude : on mesure à peine 3 km. entre la Canonica, ancienne église archiépiscopale et l'embouchure du Golo ; or les coordonnées spécifient 10 minutes long. pour exprimer la position intérieure de Mariana et 5 minutes lat. pour signifier qu'elle était à quelque distance Nord de l'embouchure ; traduites à la lettre ces différences vaudraient 13 km., quadruplant l'intervalle réel.

Entre Aleria et l'embouchure du Tavignano, la distance est à peine de 2 km. ; le géographe écrit 5 minutes de latitude.

Ces considérations théoriques sur l'interprétation des coordonnées de la côte orientale sont corroborées par les comparaisons entre les chiffres ainsi induits de Ptolémée avec ceux que fournit l'itinéraire et avec les constatations relevées sur la carte actuelle, tant au point de vue des distances à vol d'oiseau qu'à celles mesurées le long des routes à l'aide de la carte Michelin. L'itinéraire (p. 14 de l'éd. Cuntz qui efface les précédentes) porte :

A Mariana. Palmas.....	mp. CXXVI
Aleria .....	mp. XL
Præsidio .....	mp. XXX
Portu Favoni .....	mp. XXX
Pallas .....	mp. XXV

Ce texte est visiblement incorrect. Pallas (ou Palmas) est la Pallas de Ptolémée. Præsidio et Portus Favoni font double emploi, désignant la même étape, de sorte que la distance qui la sépare d'Aleria est comptée deux fois. Cette distance de 30 milles, 44 km. est celle mesurée entre Aleria et l'anse de Favone, à l'ouverture d'une vallée bien dessinée par laquelle s'exportent les produits forestiers de cette région (*Instructions nautiques*, tirage de 1930, *Côtes de Corse*, p. 313). Sur la route moderne le trajet depuis Aleria est de 42 km.

Le surnom de *præsidium*, poste de garde, survit dans le nom du col de Guardia qui domine ce port au midi.

La distance de 25 milles, 37 km., qui sépare Favona de Palla conduit à 7 km. Sud de Porto-Vecchio sur le bord méridional de l'étang et du golfe de Santa-Giulia encore fréquenté par quelques navires charbonniers (*Instr. naut.*, p. 328 et 329). A 2 km. Sud s'ouvre la baie de Porto-Nuovo, c'est le point extrême où les mesures de l'itinéraire et de Ptolémée permettent de chercher l'antique Pallas. Cette opinion (golfe de Santa-Giulia) a été admise par la *Carte archéologique* au millionième (cf. *Carte archéologique de Corse*, p. 12).

Les positions citées par Ptolémée sur la côte orientale s'offrent comme suit au Sud de Mariana. De cette colonie il mesure 35 minutes lat. et 10 minutes long. jusqu'à celle d'Aleria, soit 47 km. C'est la distance exacte à vol d'oiseau. Entre les embouchures de Rhotanos (Tavignano) et du fleuve Sacré (Fiumorbo) 14 km. selon Ptolémée, comme à vol d'oiseau. Du fleuve Sacré au port de Philônios 5 minutes de latitude, 6 km.  $1\frac{1}{2}$  selon Ptolémée ; nous en trouvons 6 du Fiumorbo à l'accès maritime de l'étang de Palo. De celui-ci au promontoire franchi par le col de Guardia nous chiffons à vol d'oiseau un peu plus de 19 km. ; Ptolémée indique 15 minutes de latitude valant 19.687 m. jusqu'à son cap Granianon. La concordance est manifeste, montrant que le cap Granianon correspond au *præsidium* de l'itinéraire, gardant le port de Favonius, aujourd'hui Favone.

Le Port Syracusain situé en arrière de la ligne du rivage à 15 minutes lat. et 10 long. du cap Granianon est Porto-Vecchio à 21 km. à vol d'oiseau, du port de Favone ; prise à la lettre l'indication de Ptolémée signifierait 22 km. ; 7 km. la séparent de la baie et de l'étang de Santa-Giulia ; le géographe grec en spécifie  $6\frac{1}{2}$  (5 minutes lat.) entre son port Syracusain et Palla, indication confirmée par l'itinéraire. De Palla au cap et à la ville de Marianon il suppose 20 minutes long. et 10 minutes lat. soit à peu près 24 km. La ville édifiée sur un promontoire doit être Bonifacio qui occupe entièrement la table de calcaire blanc qui forme sa presqu'île dominant un

port naturel. Les vestiges romains y abondent, attestant qu'elle existait bien avant l'époque où elle reçut le nom du marquis Boniface de Toscane (828, dit-on). La distance à vol d'oiseau n'est que de 18 km. au lieu des 24 allégués par Ptolémée ; mais elle les atteint si on contourne le littoral en passant à la pointe Pertusato, véritable extrémité Sud de la Corse. L'erreur n'est pas bien grave ; il faut toutefois en retenir que c'est à tort que Marianon est placée au bout de l'alignement rectiligne de la côte orientale. Cette faute implique une erreur sur la direction de la dernière étape parcourue par le navire accomplissant le périple de ou vers Bonifacio, une méconnaissance d'un changement de direction de plus d'un quart de cercle : elle ne surprendra aucun de ceux qui sont familiers avec l'œuvre de Ptolémée où des cas analogues ne sont pas rares.

C'est un des motifs pour lesquels nous nous attachons d'abord à chiffrer les distances, tandis que beaucoup de commentateurs, croyant exactes les directions indiquées, s'efforcent d'interpréter les cartes de Ptolémée d'après leur ressemblance avec l'image de la carte moderne où les angles sont exactement mesurés, ce qui n'était pas le cas sur les cartes antiques.

Une faute similaire affecte la situation de la pointe Nord de l'île, le cap Sacré, lequel est en fait à l'Ouest de l'alignement général de la côte orientale ; mais dans ce cas l'écart est faible.

Quant aux positions secondaires, la ville de Roubra (Rubra) se placerait vers le passage du torrent Oso ; celle d'Alista du côté de Sari-di-Porto-Vecchio, aux abords de la vallée de Solenzara. Il est à peine besoin de dire que cette situation n'a rien à faire avec celle du phare d'Alistro, quoi qu'en aient pu dire les amateurs de calembours. Le port d'Artémis se retrouve évidemment dans l'étang de Diane, sans doute vers le Nord ; la distance qui le sépare du Tavignano et d'Aleria est exagérée, de même que celle supputée entre l'embouchure du Golo et Mariana. L'autel de Tutela érigé sur le rivage au Sud du Golo n'a pu être identifié. Peut-

être se trouvait-il à l'embouchure du Fiumalto, issue de la vallée d'Orezza. C'était l'opinion de Cluvier qui le situait à San-Pellegrino.

La fraction du littoral oriental au Nord de Mariana entre cette colonie et le cap Sacré est évaluée par Ptolémée à 55 minutes de latitude, équivalant à un peu plus de 72 km. A vol d'oiseau nous en mesurons seulement 52 entre l'église de la Canonica et la saillie extrême du cap Corse, à l'Ouest de la presqu'île de l'Agnello. Il semble peu probable qu'un périple soigneux de la longue presqu'île du cap Corse ait été effectué. Il est donc malaisé d'interpréter des chiffres dont le total est exagéré : le cap Ouagon (Vagum) est mis à 13 km. du Golo. La carte de Maillebois indique une saillie de la dune qui isole l'étang de Biguglia, à une dizaine de km. Nord de l'embouchure fluviale.

La ville de Mantinôn, à une vingtaine de km. au delà, pourrait correspondre à Brando où la célèbre chapelle de Lavasina aurait remplacé un ancien temple païen. Ambrosi (p. 3 de la *Carte archéologique de la Corse*) incline vers cette hypothèse.

Klouion pourrait être Pietra-Corbara, auquel cas l'exagération des distances concernerait surtout ce secteur, où l'intervalle entre Clunium et le cap Sacré aurait été doublé.

La côte boréale, à l'Ouest ou plutôt au Sud-Ouest du cap Sacré paraît mieux jalonnée, mais seulement à partir de Centuri, le Kentourinon de Ptolémée. Il suppose un intervalle de 20 km. entre le cap septentrional et celle ville ; il n'est que de 7 km. à vol d'oiseau, une dizaine en contournant le rivage.

Kanelate est mis à même distance de Kentourinon ; nous comptons à vol d'oiseau 15 km. jusqu'à la marine de Canelle, beaucoup plus par la voie de terre.

Entre cette ville et l'embouchure du Ouoleros, point de départ de la description côtière de Ptolémée, celui-ci spécifie un écart de 40 minutes long. et 20 minutes lat. équivalant à 47 km. En longeant la côte à partir de Canelle, sans pénétrer dans les anses, ni même au fond de la baie de Saint-Florent (Nebbio), qui n'est pas mentionnée, un parcours de 47 km.

conduit à l'embouchure de l'Ostriconi ou, si l'on coupe un peu plus, à celle du Regino, dominée par la tour de Lozari. A 5 km. près on peut hésiter sur l'identification du Ouoleros : la vallée de l'Ostriconi très profonde limite le désert des Agriates, ouvrant un accès naturel vers la vallée du Golo : sa plage est bien accentuée : le Regino arrose la fertile Balagne dont sa vallée put être le débouché avant que Paoli organisât l'île Rousse.

Le cap Tilox à 16 km. du Ouoleros se retrouve à la pointe Vallitone à 16 km. de la plage d'Ostriconi.

La plage Kaisia à 32 km. marque la fin de la face boréale de l'île, dont l'angle N.-O. semble jalonné par le cap Kattios à 13 km. plus loin. Selon que l'on accomplit le périple du Nord au Sud ou bien du Sud au Nord ce cap Kattios devrait être assimilé à la pointe Palazzo ou à la pointe Scandola : la première conjecture est conforme au sens adopté pour la description. La plage Kaisia répondrait alors à la baie de Crovani qui se rencontre à 32 km. de la pointe Vallitone quand on côtoie le littoral : si on mesure la distance à vol d'oiseau elle conduit à la baie de Galeria. L'intervalle entre la plage Kaisia et le cap Kattios s'accorde mieux avec la localisation de ce cap à la pointe Palazzo. Cette pointe qui est la plus occidentale de la Corse « est désignée dans le pays sous le nom de cap Spartivento. Elle sépare non seulement deux régimes différents de vents d'ouest, N. W. au Sud et S. W. au Nord de la pointe, mais aussi deux états de la mer souvent opposés : la mer est habituellement calme au Sud du cap et la houle du golfe de Gênes se fait sentir au Nord ». (*Instr. naut.*, p. 261.)

Ces précisions nautiques nous semblent décisives pour l'identification de la pointe avec le cap Kattios, borne divisant la côte Nord de la côte Ouest selon Ptolémée.

Ensuite se succèdent le golfe Kasalos à 36 km. du cap Kattios ; le cap Ouriballon 8 km. au delà ; l'embouchure du Kirkidion à 6 ou 7 km. Celle-ci nous paraît répondre à celle du Liamone, l'un des principaux cours d'eau de la Corse, débouchant sur une belle plage d'approche facile aux navires devant une plaine féconde. La pointe de Puntiglione à 6 km.

au Nord-Ouest serait le cap Ouiriballon. Le golfe Kasalos rencontré 8 km. avant serait la baie de Pero, où s'aperçoit le tombeau de Paoli ; elle offre une plage de 1.300 m. où finit une petite vallée. Au revers du promontoire méridional s'élève le bourg de Cargèse créé en 1764 par Marbeuf afin de grouper les familles grecques de l'île.

La côte qui s'étend au Nord du golfe de Pero jusqu'au Nord du golfe de Sagone est dominée par des monts abrupts d'aspect tourmenté ; rien d'étonnant à ce que les marins anciens l'aient évitée ; pire encore est celle des falaises du cap Rosso, et des golfes de Porto et de Girolata, « la région la plus inhospitalière de la Corse au point de vue nautique », frangée d'escarpements en granit rouge ; par vent d'Ouest un navire qui s'engagerait dans le golfe de Porto n'en pourrait sortir et « irait infailliblement à la côte faute d'abri » (*Instr. naut.*, p. 389). On comprend que les notes géographiques recueillies sur ces parages n'y aient rien retenu entre le cap angulaire qui divisait les vents et la facile baie de Pero.

Le mont Rhoition à 12 km. du fleuve Kirkidion pourrait être le cap de Feno à 16 km. du Liamone, terminus du massif assez élevé qui couvre au Nord le golfe d'Ajaccio. A 6 km. Sud le cap Rhion serait la pointe Parata. Les îles Sanguinaires sont passées sous silence de même que tous les flots côtiers de Corse.

La ville d'Ourkinion (*Urcinium*) à 12 km. environ de la Parata aurait précédé Ajaccio. Cette hypothèse s'accorde mieux avec les données de Ptolémée que celle fondée sur une ressemblance onomastique l'assimilant à Orcino qu'on doterait d'un port au fond de la baie de la Liscia, car Sari-d'Orcino est à 7 km. de la mer ; dans cette hypothèse, le rivage sablonneux à 14 km. devrait être cherché dans les falaises qui frangent le golfe de Lava ; et comment situer le cap Rhion, le mont Rhoition, le fleuve Kirkidion ?

Le nom de pays d'Orcino désigne maintenant le bassin de la Liscia, noyau de l'ancienne pieve de Cinarca dont le château comtal dominait l'embouchure du petit fleuve. Sur la carte de Maillebois la région est comprise dans la juridiction

d'Ajaccio dont une douzaine de km. la séparent. Il est possible que le territoire de la cité d'Ourkinion se soit étendu jusque-là et que le nom s'y soit fixé lorsque la ville nouvelle d'Adjacium remplaça l'ancienne et prévalut pour la zone méridionale dont celle du Nord fut détachée. Dès l'époque de Grégoire le Grand, en 601, Ajaccio était le siège d'un évêché *Greg. Reg.* 11, 55 ; on sait que l'île en comprit cinq autres au commencement du Moyen âge : Aleria et Mariana naturellement, puis Sagone, Nebbio remplacé par Saint-Florent édifié à 1 km. et Accia détruit au xve ou xvre siècle dans la Castagniccia entre Porta et Morosaglia. L'évêché d'Ajaccio ne comprenait pas la pieve de Cinarca, c'est-à-dire le pays d'Orcino ; si donc l'ancienne cité d'Urcinium réunissait les districts d'Ajaccio et d'Orcino on pourrait supposer que la division constatée dans les circonscriptions épiscopales remonte à l'époque inconnue où Adjacium aurait supplanté Urcinium. On sait d'ailleurs que les circonscriptions politiques médiévales et modernes ne concordent pas avec les circonscriptions épiscopales.

La *Carte archéologique de Corse* établie par Ambrosi dessine une grande voie romaine d'Aleria par le col de Vizzavone au golfe d'Ajaccio ; dans cette hypothèse la cité du littoral occidental où aboutissait ladite voie ne peut guère avoir été que l'Ourkinion de Ptolémée ; mais l'existence de cette voie antique transversale n'est que probable et son tracé tout à fait conjectural.

La plage de sable qu'on a jugé utile de signaler a bien l'air d'être la plage basse qui borde la plaine marécageuse et fertile du Campo dell'Oro. Même en partant du Sud de la tour de Capitello on ne la peut situer qu'à 6 km. d'Ajaccio alors que Ptolémée indique le double. Cependant d'Ourkinion au port Titianos où finit la côte occidentale il spécifie un écart de 35 minutes lat. soit 46 km. A vol d'oiseau nous en trouvons 41 entre Ajaccio et Porto-Tizzano ; en longeant la côte de cap en cap, on parcourt exactement 46 km. L'identification du port Titianos avec Porto-Tizzano ne peut guère être contestée, vu la position que lui assigne le géographe alexandrin.

La méprise porterait sur la localisation des points intermédiaires. L'addition des distances partielles doit être interprétée en s'attachant aux intervalles de latitude, car de même que pour la côte orientale les différences de longitude qui sont ici uniformément de 5 minutes signifient simplement que les localités sises au 30°15 sont à l'Est de l'alignement général du rivage tracé le long du 30°10 depuis Ourkinion jusqu'au port Titianos.

La plage de sable marque la première baie, présumée 13 km. Sud du point de départ ; la ville de Pauka, 20 km. au delà, serait au fond de la seconde baie ; le fleuve Tikarios 6 km. plus loin.

Sur l'alignement occidental, le fleuve Lokra finirait à une vingtaine de km. d'Ourkinion, à 26 km. Nord du port Titianos. Cette situation désigne le Taravo à 19 km. à vol d'oiseau de Porto-Tizzano, mais à 24 km. en passant devant la pointe de Senetosa, ce qui répond aux conditions définies par Ptolémée, lequel situe le port Titianos sur l'alignement occidental, comptant donc la distance de Senetosa au port comme distance Nord-Sud, traduite en écart de latitude. A partir d'Ajaccio la distance jusqu'au Taravo est de 23 km. au lieu des 20 indiqués par Ptolémée avec une approximation de 3 km. On peut donc tenir pour établie l'assimilation du Lokra au Taravo.

La situation qu'il paraît raisonnable d'assigner à la grève sablonneuse serait sur le même parallèle qu'Ourkinion à quelque distance dans l'Est. Si l'on refuse d'opérer la correction arbitraire de 40° en 40°10, la plage pourrait être celle de Portigliolo à l'Est de la pointe Castagna et 13 km. s. d'Ajaccio.

Le fleuve Tikarios qui finit plus près de l'enfoncement du rivage que nous dénommons golfe de Valinco est placé à 8 km. du port Titianos, alors que nous en trouvons plus de 11 entre ce port et l'embouchure du Rizzanese et 8 seulement entre cette dernière et celle du Taravo ; mais la situation vers le fond du golfe ne laisse guère le choix. On peut seulement admettre que les coordonnées du Lokra et du Tikarios ont été déterminées d'après des documents différents.

La ville de Pauka, voisine du Tikarios et un peu plus septentrionale, occupait probablement l'emplacement de Propriano, sinon de la station thermale de Baracci. Les sépultures et monnaies romaines sont nombreuses dans ces parages.

La côte méridionale irait du port Titianos à celui de Marianon sur une longueur de 48 km. et une orientation du S.-O. au N.-E. ; en fait l'intervalle même compté à partir du cap Senetosa jusqu'au phare de Pertusato n'est que de 39 km. et la direction générale de l'O.-N.-O. à l'E.-S.-E. L'erreur angulaire commise par Ptolémée est indiscutable et n'est pas pour nous surprendre ; par contre, l'exagération de la distance qui, de port à port, comptée à vol d'oiseau, n'atteint pas 32 km. prouve que sur ce secteur les informations laissaient à désirer. Deux localités seulement y sont notées : la ville de Ficaria, qu'il est difficile de ne pas assimiler à Figari, et l'embouchure du fleuve Pitamos. Ficaria est, comme Ptolémée l'indique à 20 km. du port Titianos, mesurés à vol d'oiseau ; mais il admet que 30 minutes long. et 20 minutes lat. soit à peu près 40 km. séparent Ficaria de Marianon, alors qu'à vol d'oiseau l'intervalle est de 12 km. et qu'en longeant le rivage on n'en parcourt pas plus de 20. L'assimilation de Marianon à Bonifacio nous paraît sûre ; elle cadre avec les mesures de la côte orientale qui sont les plus faciles et les mieux contrôlées. Il nous faut donc reconnaître, sur ce rivage méridional de l'île, une erreur qui provient, croyons-nous, de la soudure d'itinéraires nautiques différents. Le fleuve Pitamos est d'ailleurs introuvable, car l'idée qu'on a eue de l'identifier au ruisseau de Ventilegne est motivée seulement parce qu'il n'y a pas d'autre cours d'eau entre Figari et Bonifacio. Si l'on tient à formuler une hypothèse, on peut conjecturer que sur un document mis en œuvre par le géographe alexandrin figurait l'embouchure de l'Ortolo qui se place à 23 km. O.-N.-O. de Bonifacio et que la section comprise entre l'Ortolo et Figari a été comptée deux fois. En contournant le rivage, sans pénétrer dans les anses, on parcourt de l'Ortolo à Bonifacio 28 km. qui ajoutés au trajet de Porto-Tizzano à Figari représentent la distance résultant des coordonnées de Ptolémée. L'Ortolo,

voisin du « lion de Roccapina » à l'abri duquel les bateaux sont garantis du vent d'Est et du clapotis des Bouches de Bonifacio ; c'est un petit fleuve comparable à ceux que l'auteur signale en Corse.

Le périmètre de l'île tel que nous venons de le décrire suivant Ptolémée mesurerait 524 km. ; 201 pour la face orientale, de Marianon réputé extrémité Sud, au cap Sacré extrémité Nord de l'île ; 148 pour la face septentrionale, du cap Sacré au cap Kattios ; 127 pour la face occidentale du cap Kattios au port Titianos ; 48 pour la face méridionale, de ce port à Marianon.

Il s'inscrirait dans un polygone dont les quatre points susdits marqueraient les sommets Sud, Nord, Nord-Ouest et Sud-Ouest ; le pourtour de ce polygone serait de 477 km. D'après les évaluations modernes, le pourtour de la Corse en négligeant les sinuosités secondaires serait de 480 à 490 km. (*Dict. Joanne* II, p. 1078.)

Ptolémée estimait la plus grande longueur du 39°10' au 41°35' à 196 km. ; nous comptons du 41°21' au 43°1' lat. 183 km. L'intervalle des longitudes était à ses yeux, entre le cap Kattios 30° et la côte orientale 31°30', de 1°30' long. valant un peu plus de 88 km. A nos yeux la largeur maximum mesurée entre le cap Rosso et la tour de Bravone sur la côte orientale serait de 84 km.

On voit que la divergence n'est pas grande ; les mesures sur lesquelles Ptolémée a fondé ses calculs étaient presque exactes. Pline estime la longueur à 150 milles, 222 km., la largeur (*maiore ex parte*) à 50 milles, 74 km., le circuit à 325 milles, 481 km. Strabon dit que le chorographe (c'est-à-dire peut-être celui qui effectua les mesures réunies, dans le travail édité par Agrippa) évalue la longueur de l'île à 160 milles (237 km.), sa largeur à 70 (103 à 104 km.) ; que d'après d'autres le périmètre serait de 3.200 stades, selon toute probabilité des stades géographiques d'Ératosthène ; ce chiffre correspond à 504 km.

Il est facile de constater que les chiffres de Ptolémée sont plus proches de la vérité, bien que le périmètre calculé par

addition des étapes partielles révèle les exagérations que nous avons signalées aux extrémités Nord et Sud de la Corse. Au total elles majorent son estimation d'une quarantaine de km.

Abordant l'intérieur de l'île, nous rencontrons une seule position de géographie physique définie par ses coordonnées, le mont d'Or. La conjecture simpliste est d'y voir notre Monte d'Oro ; elle ne résiste pas à l'examen. La situation assignée au mont d'Or le place sur le parallèle 40°45 lequel coupe le littoral oriental au Nord de Mariana et le littoral occidental au Nord de la baie de Pero, la distance au premier étant une fois et demi celle qu'on mesure jusqu'à la mer occidentale. Tracez la ligne sur la carte ; elle amène exactement au Monte Cinto<sup>1</sup>, point culminant de la Corse. D'autre part, le mont d'Or est clairement placé dans l'angle N.-O. puisque l'énumération des peuples, où il est inséré débute au N.-O. par la mention des Merouinoi au pied du mont d'Or. Par contre notre Monte d'Oro amènerait au moins à la latitude d'Aleria au centre et non pas au N.-O. de l'île. L'appellation de mont d'Or, devait désigner l'ensemble de la chaîne montagneuse formant la dorsale de la Corse et la position unique définie était celle du sommet culminant, le monte Cinto (2.710 m.), lequel dépasse de beaucoup celui auquel nous avons appliqué le nom de monte d'Oro (2.391 m.).

Bien que certains manuscrits orthographient Berouinoi ou Kerouinoi la tribu ou peuple des Merouinoi, il est superflu de préciser qu'il serait absurde de les chercher vers Cervione, à l'Est de l'île à mi-route entre Aleria et Mariana. Trois autres peuples occidentaux ont été cités du côté Ouest ; selon l'ordre usuel de Ptolémée ils se succèdent du Nord au Sud : Tarabenioi, Titianoï, Balatinoï. Les Titianoï devant être riverains du port Titianos, on peut croire que celui des Tarabenioi serait conservé dans celui du Taravo, au Sud du territoire de la cité d'Ourkinion. Quant aux Balatinoï au S.-O. des Titianoï, ils

---

1. Aux 2/5 de la distance totale, en partant de l'Ouest.

n'ont pas laissé de trace reconnaissable ; nous jugeons impossible d'en faire le peuple de Pallas, ville de la côte orientale.

La nomenclature reprend ensuite au Nord et comprend huit peuples occupants de la zone orientale et du milieu de l'île : les Ouanakinoi à l'extrême Nord, ce qui désigne la péninsule du cap Corse ; ensuite à leur midi les Skilebensioi, puis les Licnini (Likninoi) et les Macrini ; au Sud de ceux-ci, les Opinoi : il paraît logique de situer ces derniers autour de la ville d'Opinon que ses coordonnées 31°20-40°25 mettent au Nord d'Aleria, au bord de l'étang de Diane ; Cluvier y affirme même l'existence d'un lieu dit Opini ; ils s'intercaleraient entre les terres assignées aux colonies de Mariana et d'Aleria dans la plaine alors fertile ; les Licnini et les Macrini habitant les vallées supérieures du Golo et du Tavignano. Ignorant d'ailleurs les limites des territoires coloniaux il serait chimérique de vouloir préciser l'emplacement occupé par les tribus des Scilibensi, Licnini et Macrini<sup>1</sup>. Il se peut que les premiers aient tenu le district plus tard dénommé Nebbio ; les Macrini la pieve de Mariani auj. canton de San-Nicolao.

Les Surboi pourraient avoir laissé leur nom au col de Sorba au nord de Ghisoni ; il est normal d'y voir les voisins occidentaux des colons d'Aleria.

Les Kôumasenoi, dont le nom pourrait être altéré auraient vécu à leur Sud-Est : les Soubasanoi occupants de l'extrémité méridionale, entre le golfe Syracusain (Porto-Vecchio) et Marianon (Bonifacio).

Pour les quatorze villes de l'intérieur, nous sommes mieux renseignés, ayant leurs coordonnées. Elles complètent, avec les onze villes côtières, les quatre ports et les deux colonies, une liste de vingt-neuf agglomérations urbaines, dont deux seulement étaient établies sur la côte occidentale, Ourkinion et Pauka ; deux ou trois au midi, Port-Titianos, Ficaria et Marianon, deux sur la côte Nord, dix enfin sur la côte orientale.

---

1. La lecture Mariani au lieu de Macrini serait plausible, mais ne se fonde sur aucun manuscrit ; il est improbable qu'une tribu corse ait pris le nom d'une colonie romaine.

Pline donne à la Corse trente-trois villes (*civitates*) outre les deux colonies, mais ne les nomme pas ; par contre Strabon y cite quatre villes (πολίσιματα) Blesinon, Charax<sup>1</sup>, Enikoniai, Ouapanes. Aucune n'est connue de Ptolémée, à moins que l'on ne consente à reconnaître Enikoniai en Ouenikion et Ouapanes en Opinon ?

Dans la liste ptoléméenne, les deux premiers noms s'appliquent sans doute à la Balagne : Kersainon à une dizaine de km. du cap Tilox (pointe Vallitane) répondrait à Belgodere ; Ropikon, plus occidentale d'une quinzaine de km. représenterait Calenzana. De même que les suivantes, ces hypothèses sont formulées sous toutes réserves et seulement afin de fixer les idées, en écartant les assimilations fondées sur des analogies onomastiques en discordance avec les précisions mathématiques énoncées par Ptolémée.

Les plus importantes villes antiques ont disparu et, si certaines villes modernes ont été bâties auprès de sites antérieurement occupés, Bonifacio à la place de Marianon, Saint-Florent, non loin de la Nebbio médiévale et peut-être Ajaccio à la place d'Ourkinion, d'autres sont nouvelles comme Bastia, Calvi, l'Ile-Rousse.

Voici les assimilations les plus acceptables selon nous : Palania entre le mont d'Or et le golfe Kasalos correspondrait à Evisa. La côte boréale s'étendant jusqu'à la pointe Palazzo et le cours du Fango ayant plus tard marqué la frontière entre les pays cismontains et ultramontains, une cité localisée à l'Ouest de l'arête dorsale et de la cime majeure de la Corse doit être recherchée au Sud du Fango et au S.-O., du Cinto ; l'emplacement répond à celui d'Evisa, assez proche du littoral et commandant la route qui par la vallée du Golo conduisait à Mariana. La ville était à une dizaine de km. de la mer, mais son territoire a pu s'étendre sur la vallée jusqu'au bout ; le nom même de Porto peut qualifier son ancien port.

Lourinon sur l'autre versant du mont Cinto serait à cher-

---

1. Si l'on lit avec Müller Βλησίνων τε Χάραξ, le nombre des villes se réduit à trois.

cher dans la vallée de l'Asco ou bien dans celle du haut Golo, où son territoire aurait été celui du Niolo (auj. canton de Calacuccia).

Alouka aurait été dans le bassin du Kirkidion (Liamone) du côté de Vico ; Asinkon à une douzaine de km. E. vers Soccia ; d'où l'on pouvait par le val du Rhotanos (Tavignano) gagner Talkinon et Aleria. Le rapprochement avec le col d'Asiano, à l'E. du massif de l'Incudine, est à rejeter, aussi bien que celui de Lourinon avec Luri dans la péninsule du cap Corse. Il est fâcheux d'encombrer les recherches de conjectures aussi déraisonnables. Quant à celle qui rapproche Asinkon de la région de la Casinca entre le bas Golo et l'embouchure du Fiumalto, elle supposerait une erreur d'un degré de longitude, 31°30 au lieu de 30°30, et assignerait à la ville la même position que l'autel de Tutela, en bouleversant l'ordre suivi par Ptolémée dans son énumération.

Sermigion est encore par son méridien placée dans l'Ouest de la Corse. Si elle a été repérée sur Ourkinion, la distance alléguée 10 minutes long., 10 minutes lat., soit 16 km. répondrait à celle de Sarrola Carcopino ou de Sari d'Orcino. Le rapprochement avec Sermano, à 11 km. E. de Corte, ou avec Serragio, écart de la commune de Venaco, reposent sur des calembours puérils, retenus à tort par le dictionnaire Pauly-Wissova.

Talkinon nous transporte de l'autre côté de la chaîne axiale ; le nom paraît être celui de la pieve de Talcini, partiellement embrassée dans le canton de Corte. L'assimilation à Corte semble logique, l'emplacement remarquable de cette ville ayant dû être occupé de bonne heure par un oppidum. La distance à partir d'Aleria se monte à un peu plus de 36 km. ; c'est exactement ce que traduit l'intervalle des coordonnées de Ptolémée entre ces deux villes.

Ouenikion à 14 km. Sud de Talkinon serait Venaco, à 13 km. 1/2 de Corte par la route (8 à vol d'oiseau).

Keneston, plus proche du rivage oriental, est difficile à localiser parce qu'il y a discordance entre les positions allouées à Opinon et Aleria ; c'est une conséquence de l'erreur

qui affecte la latitude de l'étang de Diane (port d'Artémis<sup>1</sup>). Nous avons défini ci-dessus la place d'Opinon. La position de San-Giovanni, riveraine du Tavignano, répond à peu près aux distances spécifiées par Ptolémée entre Kersounon et les villes environnantes, Aleria, Ouenikion (Venaco) et Opinon. C'est d'après la carte Maillebois et la carte Michelin, un lieu de passage traditionnel du Tavignano : la voie romaine retrouvée près de Vezzani et se dirigeant vers l'Inzecca et peut-être aussi Ghisoni, pouvait s'y amorcer sur celle qui remontait le fleuve d'Aleria vers Talkinon (Corte).

La ville de Moursa peut avoir existé dans le val du Prunelli, du côté de Bastelica : au xviii<sup>e</sup> siècle on y note une route qui par Ghisoni rejoignait celle du pont de San-Giovanni. La distance exprimée par les coordonnées de Ptolémée entre Kersounon et Moursa serait de 35 km. : elle répond à ce que serait un tracé sommaire par Ghisoni et Vezzani jusqu'à San-Giovanni.

Pour Matisa et Albiana on ne peut avancer que des hypothèses assez faiblement fondées, puisque nous ignorons d'après quelles autres villes auraient été repérées leurs positions. Matisa peut avoir été localisée en fonction de la latitude de Port-Titianos à 34 km. E. que nous interprétons N.-E. ; c'est la direction de la route qui remonte par de là Sartène vers Tallano. On pourrait également défendre l'assimilation avec Levie : sous l'Ancien Régime, Figari en dépendait et l'organisation forestière garde la trace de cette connexité.

Mais on pourrait aussi soutenir qu'Albiana à 25 km. de Marianon Bonifacio aurait été dans l'intérieur des terres sur la route de Levie, à en juger par l'écartement du rivage oriental. Ces petits problèmes ne seront résolus que par l'étude des voies romaines, à défaut de trouvailles archéologiques.

A. BERTHELOT.

## LES FIGURATIONS ANIMALES DU CIMETIÈRE ALAMANIQUE DE VILLEY-SAINT-ÉTIENNE (M.-ET-M.)

---

Les hasards de l'exploitation des carrières de Villey-Saint-Étienne, situées sur la rive gauche et à proximité de la Moselle, à quelque 16 km. à vol d'oiseau, à l'ouest de Nancy, au lieu dit « En-haut-de-Tomboux », firent découvrir récemment des sépultures du haut moyen-âge ; avertis, nous dûmes à l'amabilité de M. J. Berweiller, qui a ces carrières sous son autorité, de pouvoir entreprendre en cet endroit des recherches méthodiques au cours desquelles tout ce qui restait du gîte, c'est-à-dire soixante-douze sépultures, fut exploré avec le plus de soin possible. Il en résulta une série d'observations qui, jointes à la récolte d'un mobilier funéraire abondant et de belle qualité, donnent matière à un travail encore inédit dont nous extrayons, pour les lecteurs de la *Revue archéologique*, le chapitre des *Figurations animales*. Nous ajouterons simplement, pour définir le gîte d'un mot, qu'il s'agit ici très vraisemblablement du peuplement alamanique d'un domaine rural, datant des abords de l'an 500, dont les fouilles permettent de suivre l'évolution jusqu'en plein VII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où est opérée entre les divers éléments assemblés, depuis les Invasions, côte à côte sur le sol des Gaules, la fusion qui prépare la renaissance carolingienne et prélude à la naissance de la « France ».

Ces figurations animales ne sont qu'au nombre de quatre, mais la rareté de trois d'entre elles, jointe aux problèmes qu'elles posent, nous paraissent mériter une étude approfondie.

die; en effet, certains des auteurs qui ont étudié les figurations animales orientales de haute époque, ont été frappés de leur signification religieuse; c'est ainsi que Pézard<sup>1</sup> admettait que les nombreuses représentations d'animaux et de plantes, datant du deuxième millénaire avant notre ère, par lui étudiées sur

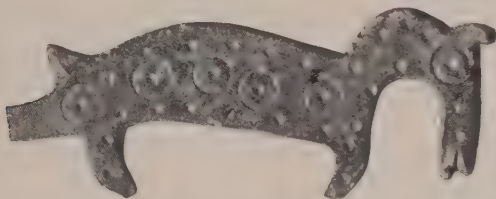


Fig. 1. — Cheval de Villey-Saint-Étienne, grossi 15 fois.

les vases et les tessons de Suse, ainsi que sur les fragments de terre cuite, les cachets et cylindres de l'Élam ancien, offrent ce caractère; selon lui, seule la connaissance de la religion naturaliste en honneur chez les peuples auxquels nous devons ces divers objets, peut expliquer ou éclairer un peu tous les vieux mythes orientaux, et même ceux de la Grèce qui en découlent. L'origine orientale des divers symboles et des diverses figurations encore en usage au temps des Invasions et dans les siècles qui suivirent ne nous paraît pas douteuse; nous avons, en conséquence, étudié de notre mieux celles que le hasard des fouilles a mises entre nos mains; nous les placerons dans l'ordre chronologique probable des sépultures d'où elles proviennent, encore qu'elles soient, à notre avis, sinon absolument contemporaines, tout au moins d'âges voisins.

*Épingle de vêtement*, dont la tête est en forme de cheval couvert de cercles oculés. Bronze à patine de malachite. Sépulture n° 20, début du VI<sup>e</sup> siècle (fig. 1).

Stylisé, mais aisément reconnaissable, le



Fig. 2.

Coupe agrandie du cheval de Villey (fig. 1).

1. *Études sur les intailles susiennes*: *Mémoires de la délégalation en Perse*, t. XII, p. 79.

cheval est découpé dans l'extrémité de l'épingle, qui est aplatie et grossièrement rectifiée ; le corps de l'épingle est plus épais. Les contours extérieurs de l'animal offrent une arête et deux méplats, suivant schéma ci-contre (fig. 2). La gueule est entr'ouverte ; les pattes, profilées deux à deux l'une sur l'autre, forment deux appendices recourbés l'un vers l'autre ; les oreilles, profilées de même, et un rudiment de queue, forment deux autres appendices. Une ligne de points en creux, obtenus au pointeau, suit les contours ; le corps du cheval porte, en outre, d'un côté, six cercles oculés, dont l'un forme l'œil de la bête, et, de l'autre côté, cinq cercles identiques.

Longueur du cheval .....	40 $\frac{m}{m}$
Épaisseur .....	2 —
Longueur totale de l'épingle .....	115 —
Épaisseur maxima.....	3 —

La terminaison en figuration animale des épingles de vêtement et des épingles à cheveux du haut Moyen-âge est classique. L'animal est d'ordinaire un dragon en  $\sim$  ou un oiseau (à bec crochu ou non), et, plus rarement, une panthère, un taureau, un poisson ou un cheval<sup>1</sup>. Mais, toutes les figurations isolées de chevaux de cette époque que nous connaissons paraissent — comme celles que décrit Baudot<sup>2</sup> — modelées et non plates ; aucune n'est couverte de cercles oculés ; elles ne sont pas stylisées, toutes nous semblent de haute époque (v<sup>e</sup> s. ou début du vi<sup>e</sup> s.) ; il n'en est pas de même dans les plaques-boucles tardives (vii<sup>e</sup> et viii<sup>e</sup> s.) où le cheval ne constitue qu'un élément du décor ; il semble que le cheval de Villey constitue en quelque sorte une forme intermédiaire entre ces chevaux à peu près correctement modelés et les êtres plus ou moins déformés que nous étudierons plus longuement à la fin de cet article ; mais, il diffère des uns et des autres.

1. LINDENSCHMIT, *Handbuch der deutsch. Allerthumskunde*. Brunswick, 1880-1889, p. 451.

2. *Mémoire sur les sépultures des Barbares de l'époque mérovingienne, découvertes en Bourgogne*. Dijon, 1860 ; pl. XXVI, fig. 7, 8 et 9.

Recherchant, ailleurs que chez les Germains, des figurations d'animaux isolés analogues à la nôtre, voici celles que nous avons trouvées : la plus ancienne est un bronze Ossète du Kouban, en forme de cheval, reproduit par Hoernes-Menghin<sup>1</sup>. Elle doit être contemporaine de la fin de l'âge du Bronze, dans ces régions (VII<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. av. J.-C.) ; on sait que dans l'art du Kouban les figurations animales jouent un rôle essentiel, de même, d'ailleurs, que dans l'art sibérien de la région célèbre de Minoussinsk, dont il est le contemporain. Il semble que, dans tout le pays qui va du Caucase à la Volga et de la Volga au fleuve Amour, les figurations animales soient une continuation de l'art néolithique, où, comme il est naturel chez des peu-



Fig. 3. — Bronze Ossète, d'après Hoernes-Menghin.

plades de chasseurs, la représentation de la faune joue un rôle considérable. Ce bronze Ossète (fig. 3) figure lui aussi un cheval, découpé de la même manière que le nôtre dans une plaque de bronze, aux contours limités par une arête et deux méplats ; l'animal est également reproduit la gueule ouverte ; les pattes, la queue, les oreilles, offrent une stylisation analogue ; le corps est, lui aussi, recouvert d'un décor d'origine phylactérique, qui est, ici, la spirale ; mais le bronze Ossète est plus vivant et moins barbare que celui de Villey-Saint-Étienne.

Beaucoup plus tard, d'autres figurations animales de bronze également plates et aux contours limités par une arête avec

1. *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa*, Vienne, 1925, p. 429, fig. 4. Nous ajouterons avec SALMONY « qu'il n'est pas toujours facile en matière d'art scythe de reconnaître exactement l'animal représenté » (*Sino-siberian Art in the collection C. T. Loo*, Paris, 1933, p. 41).

méplat, se rencontrent en Hongrie, au temps des Avars, tels les lions trouvés à Fönlak, reproduits par Fettich Nandor<sup>1</sup>. Avec eux, intervient l'influence des Huns; nous la retrouvons dans les figurations très curieuses de l'époque dite de Bolgary, provenant, par conséquent, de la région du confluent de la Kama et de la Volga (gouvernement de Kazan; Russie orientale). D'après M. Tallgren, conservateur au Musée national de Finlande, auquel nous devons la monographie de l'époque dite



Fig. 4.  
Cadenas Bolgaryen,  
d'après Tallgren.

de Bolgary<sup>2</sup>, les Bolgaryens « sont les descendants directs des Huns turcs, ou ont fait partie de la suite des Huns<sup>3</sup> »; leur royaume, établi à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, fut conquis au XIII<sup>e</sup> par des Tatars d'Asie. Or, ce savant reproduit<sup>4</sup> de très curieux cadenas en forme de figurations animales dont l'un, en particulier (fig. 4), paraît représenter un chien (?) traité exactement comme notre cheval, couvert, comme lui, de cercles oculés et stylisé aussi.

Ainsi, les seules figurations d'animaux isolés, voisines du cheval de Villey, dont nous ayons à ce jour connaissance, nous ramènent, vers l'art des steppes; il en sera, par la suite, souvent de même.

Nous évoquerons enfin l'analogie qui existe entre la technique suivant laquelle fut exécuté le cheval de Villey (qui est celle de maints décors et de maintes plaques-boucles du haut Moyen-âge) et celle de la *sculpture ciselée* qui, des rives de la mer Noire à celles de la mer Jaune, a inspiré la décoration de tant d'objets, et qui règne en maîtresse dans la Chine classique.

1. *Das Kunstgewerbe der Avaren-zeit in Ungarn*, Budapest, 1926, pl. V, fig. 22 et 23.

2. *Collection Zaoussailov. II. Monographie de la section de l'âge du Fer et de l'époque dite de Bolgary*, Helsingfors, 1918, p. 20.

3. Nous nous garderons d'étudier ici le problème encore si mal connu de l'origine des Huns, auquel le savant japonais U mehara a consacré d'importants travaux.

4. *L. I.*, pl. V, fig. 14 à 17.

Nous arrêterons ici cette description, en réservant pour la fin de cet article l'étude de l'association des symboles solaires que sont le cheval et le cercle oculé.

\*  
\* \*

*Fibule en forme de poisson.* Bronze, avec traces d'étamage, à patine de malachite. Sépulture n° 34, début de la seconde moitié du vi<sup>e</sup> siècle.

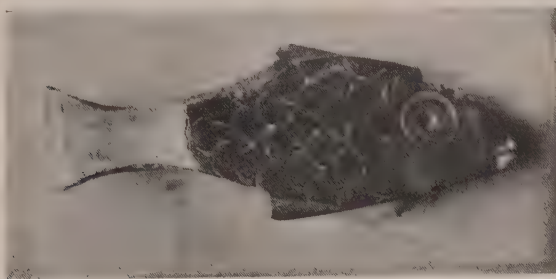


Fig. 5. — Poisson de Villey-Saint-Étienne, agrandi.

L'œil est un cercle oculé ; les écailles sont gravées ; il offre deux nageoires, l'une dorsale, l'autre ventrale, égales et symétriques. Au revers, il porte une aiguille de bronze (brisée) qui ne paraît pas avoir été munie d'un ressort ; elle s'articule dans une charnière très simple (fig. 5).

Long. : 33  $\frac{m}{m}$ .

Parmi les figurations animales du haut Moyen-âge, le poisson est fort rare. Outre celui de Villey, nous n'en connaissons actuellement qu'une dizaine d'exemplaires, dont six trouvés en France. Voici d'abord ceux où il fait, seul, l'objet du décor :

Deux ornements de vêtements décrits par Baudot<sup>1</sup>, trouvés

---

1. *L. l.*, pl. XIII, fig. 8 et pl. XXVII, fig. 3 ; ces deux poissons sont percés, au bord, de petits trous, afin de permettre de les fixer sur un vêtement.

l'un à Charnay, l'autre à Sainte-Sabine (Bourgogne); le premier, fait d'or et cloisonné de grenats, nous paraît dater du début du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle; le second, d'or couvert de filigranes rapportés, est plus tardif (fin du <sup>vi</sup><sup>e</sup> ou <sup>vii</sup><sup>e</sup> s. ?)

Une fibule (?) d'or ou dorée, provenant d'Herpes (Charente)<sup>1</sup>, qui nous paraît du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle; le ventre du poisson est couvert de spirales.

Un ornement de vêtement trouvé à Pfüllingen (Würtemberg), de tôle de bronze argentée<sup>2</sup>; le poisson, stylisé, est, à l'exception de la tête, entièrement couvert d'écailles (au repoussé ou par étampage). Cet ornement peut être attribué au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle.

Une tête d'épingle du Musée de Mayence, trouvée à Freilaubersheim (Rhénanie), faite d'argent cloisonné de grenats<sup>3</sup>; le style en est très voisin de celui de l'ornement de vêtement de Charnay, dont elle doit être contemporaine (début du <sup>vi</sup><sup>e</sup> s.).

Enfin, une pendeloque (?) d'argent trouvée en Bohême, à Svetec près de Bilina<sup>4</sup>. Très mince et entièrement couverte (au repoussé) de décors géométriques, elle paraît dater du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle. Trouvée en pays slave, elle fait partie d'un mobilier funéraire assez important attribué, non sans vraisemblance, aux Francs par le baron de Baye; la présence de ce mobilier s'expliquerait par la venue, au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, chez les populations slaves des Wendes, qui occupaient alors cette contrée, d'un Franc appelé Samo, accompagné de négociants de même nationalité; les services rendus par Samo dans les luttes soutenues

---

1. BARON DE BAYE, *Le Cimetière wisigothique d'Herpes*, Angoulême, 1892, pl. XIV, 90.

2. VEECK, *Die Alamannen in Württemberg*, Berlin et Leipzig, 1931, pl. 46-6; les auteurs allemands parlent toujours d'*argenture* et non d'*étamure*; nous avons constaté, dans bien des cas, que les objets du haut Moyen-âge sont étamés, alors que l'argenture nous paraît beaucoup plus rare.

3. LINDENSCHMIT, *Handbuch der deutschen Alterthumskunde*, Brunswick, 1880-89, pl. XXIII-15.

4. BARON DE BAYE, *Antiquités franques trouvées en Bohême*, Caen, 1907, p. 8 et planche.

par les Wendes contre les Avars le firent élire roi. Nous rappelons ces faits afin de montrer, une fois de plus, combien sont complexes les problèmes de l'archéologie, lorsqu'aucun texte ne vient expliquer la découverte de tel objet, dont la présence peut paraître, *a priori*, tout à fait anormale.

Le poisson fait également figure d'élément de décor sur des plaques-boucles ou sur des fibules. Citons :

La paire de fibules à rayon de Jouy-le-Comte (Seine-et-Oise)<sup>1</sup>; sur le corps de ces bijoux de grande classe, figure un poisson fait d'or cloisonné de grenats (seconde moitié du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle).

La grande plaque-boucle tardive (fin du <sup>vii</sup><sup>e</sup> ou <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle), du Musée Saint-Raymond à Toulouse, qui porte quatre fois, sur ses bords, un poisson ciselé<sup>2</sup>.

Enfin, en Suisse, la grande plaque-boucle, également tardive (<sup>viii</sup><sup>e</sup> s.), et sa contre-plaque, trouvées à Elisried et conservées au Musée de Berne<sup>3</sup>. Plaquées d'argent, elles offrent chacune, en leur milieu, un poisson découpé dans le placage.

Ces références montrent que le poisson figure au nombre des décors francs, alamaniques et wisigothiques. Avait-il une signification et laquelle ?

Remarquons, tout d'abord, qu'il ne peut, au moins à l'origine, s'agir d'un symbole chrétien. Certains des poissons que nous venons de décrire sommairement, celui de Pfüllingen en particulier, sont de haute époque ; les gens qui l'ont porté appartenaient à des peuplades certainement païennes. Pour comprendre la signification première, il nous faut, une fois de plus, recourir au symbolisme oriental ; nous ne prétendons certes pas, qu'au temps du haut Moyen-âge, cette signification

1. BERTRAND, *Rev. archéol.*, 1879, II, 195 ; HUBERT, *Rev. archéol.*, 1899, IX, 371 ; BARRIÈRE-FLAVY, *Arts (etc.)*, I, p. 108 ; II, p. 128 ; III, pl. B. 26 ; S. REINACH, *Catalogue*, II, p. 294. Ont figuré à l'Exposition des chefs-d'œuvre de l'Art français en 1937, n° 1170 du catalogue.

2. BARRIÈRE-FLAVY, *Étude sur les sépultures barbares du Midi et de l'Ouest de la France*, Paris-Toulouse, s. d., pl. XXVII-1.

3. M. BESSON, *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, Lausanne, 1909. Pl. IX.

était demeurée entière ; il est fort possible que les symboles très anciens en usage chez les peuplades germaniques n'aient plus été alors que de simples décors ; il n'en est pas moins vrai qu'ils nous apportent la trace de très anciennes croyances, dont la trace persistait encore.

C'est en Orient et même en Extrême-Orient que nous trouvons des analogies de nature — croyons-nous — à nous apporter quelque lumière. Dans l'article auquel nous avons déjà fait allusion, Pézard a remarqué, sur des objets trouvés à Suse, la présence de losanges et de poissons représentés à côté de l'arbre sacré ; selon lui, ces poissons sont le symbole d'*Ea*, dieu de l'abîme (*apsû*) et source de toute sagesse ; chez les Assyriens du premier millénaire avant notre ère, on reconnaît les prêtres d'*Ea* à leur vêtement formé d'une peau de poisson ; ailleurs, leurs cylindres nous montrent des scènes d'offrandes de poisson — où l'arbre de vie est toujours présent ; il y a donc, entre les deux symboles, une relation certaine.

Ailleurs encore, dans les mythes de l'Avesta, il est question d'un grand lézard et de dix poissons, qui forment cercle autour de l'arbre de vie, tandis qu'autour de l'arbre de toute semence, se tiennent un griffon et des oiseaux.

Enfin, le prêtre babylonien Bérose, qui vivait au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., nous a transmis la légende d'*Oannès*, le grand poisson à tête et à voix humaines, le bienfaiteur des hommes, qui leur aurait enseigné les semailles et la moisson.

En résumé, dans les vieux mythes mésopotamiens, le poisson est un symbole courant ; il joue avant tout un rôle bienfaisant ; de là, sa relation étroite avec *Ea*.

Revenant aux peuplades des Invasions, nous devons rappeler que nous retrouvons, outre le poisson, au nombre des décors classiques de leurs bijoux et de leur équipement, le griffon, l'oiseau et l'arbre de vie<sup>1</sup> ; l'analogie nous paraît incontestable.

---

1. Par exemple, sur la plaque d'Echandens du Musée de Berne ; la figuration, grossièrement exécutée et stylisée, qu'encadrent les deux griffons antithétiques, tient à la fois de la Croix et de l'arbre de vie ; celui-ci n'en est pas moins reconnaissable et son association aux griffons est typique.

Si, maintenant, nous passons au symbolisme de la Chine classique, nous y retrouvons également le poisson, surtout au temps des Han ; il s'y rencontre associé au dragon qui est, comme on le sait, un décor essentiel chez les peuples les plus divers du temps des Invasions ; poisson et dragon (à l'exclusion du Tao-t'ieh, qui est l'exagération du dragon) représentent, dans la Chine classique, l'élément humide et fertilisant. D'autres auteurs associent le poisson aux idées de solitude et de vigilance, le poisson ne fermant jamais les yeux<sup>1</sup>.

*En Chine, comme en Mésopotamie, le poisson est donc un symbole de bienfaisance et de sagesse ; c'est la signification que nous sommes tentés de lui donner également — au moins à l'origine — chez les peuplades du temps des Invasions<sup>2</sup>.*

Il est d'ailleurs fort possible, qu'après la conversion des Francs, le poisson, privé de sa signification première, soit devenu le symbole chrétien classique, de même que sur la plaque d'Echandens l'arbre de vie devient la croix. Nous trouvons, en Extrême-Orient, le même processus ; si nous étudions les sceaux-amulettes de bronze en usage chez les Ongüt, chrétiens nestoriens de l'époque mongole, qui vivaient au Nord de la boucle du fleuve Jaune, nous relevons, en effet à leur sujet, sous la signature de M. Pelliot, la phrase suivante : « Parmi les nouvelles pièces de M. Nixon, l'une ajoute, aux symboles de la Croix et de la colombe, celui du poisson, et se relie, par là, aussi bien à l'iconographie chrétienne ancienne qu'aux habitudes de l'iconographie des nomades de la Haute-Asie et de l'Antiquité chinoise<sup>3</sup>. »

\*  
\* \*

*Porte-équipement en forme de griffon ou d'oiseau stylisé regardant à gauche. Bronze avec traces d'étamage. Sépulture*

1. D'ARDENNE DE TIZAC, *L'art chinois classique*, Paris, 1931, p. 99.

2. Nous reviendrons, à la fin de ce chapitre, sur les raisons qui nous paraissent expliquer les analogies — indéniables — qui existent entre les décors du haut Moyen âge et ceux de l'Extrême-Orient.

3. P. PELLIOU, *Sceaux-amulettes de bronze avec croix et colombes provenant de la boucle du fleuve Jaune* (Rev. des arts asiatiques, t. VII, 1931, p. 3).

fouillée irrégulièrement ; fin du <sup>v</sup><sup>e</sup> ou début du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle.

Il est plat, à l'exception de la tête du griffon, et porte, au revers, deux œillets qui permettaient de le fixer au ceinturon.

La tête du griffon se termine par un bec recourbé « en crochet fermé » ; formé d'un cercle oculé, l'œil est à peu près équidistant du contour supérieur et du contour inférieur de la tête ; il s'accompagne d'un encadrement semi-circulaire très saillant, allongé à la partie supérieure.

Le dos est arrondi ; les pattes et la queue sont sommairement indiquées par la découpe rectangulaire du porte-équipement ; une ligne de points gravés en creux, terminée par deux cercles oculés, suit le contour du corps, doublée le long du dos par une ligne de dents tréflées (fig. 6).

Long. : 42  $\frac{m}{m}$ .

L'emploi d'un griffon de ce type comme décor de porte-équipement est d'une grande rareté ; nous ne connaissons qu'une paire de pièces similaires, celles du *Museum für Völkerkunde* de Berlin, qui proviennent de l'Allemagne du Sud (sépulture n° 96 d'Inzing)<sup>1</sup> ; de bronze argenté<sup>2</sup>, elles doivent avoir même aspect. La seule différence notable qui existe entre elles et celle qui nous occupe est l'encadrement de l'œil qui, chez les griffons d'Inzing, est anguleux au lieu d'être semi-circulaire.

Nous désignons cette figuration sous le nom de *griffon* plutôt que sous le nom d'*oiseau*, dont la qualifie Fettich Nandor : il est, à la vérité, difficile de lui donner une appellation plutôt qu'une autre, la tête seule offrant un modelé suffisant. Pour Bernhard Salin, dont l'ouvrage sur les figurations animales de l'antiquité germanique est classique, le prototype de cette tête est l'exemplaire de bois, trouvé à

1. Fettich NADOR, *Das Kunstgewerbe der Avarzeit in Ungarn*, Budapest, 1926, fig. 9 et p. 40.

2. Nous confirmons, à ce sujet, nos réserves antérieures à propos des objets considérés comme argentés par les auteurs de langue allemande, et dont beaucoup doivent être étamés (p. 56, n. 2).

Fünen (Danemark), qu'il date de la première moitié du iv<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> ; rappelons que cet auteur a étudié minutieusement les variations du type dans le temps ; et qu'il les répartit suivant trois styles ; en examinant les tableaux des exemplaires représentatifs des styles I et II<sup>2</sup>, on voit que la tête de notre griffon présente des caractères intermédiaires : l'encadrement de l'œil, plus allongé que dans le style I,



Fig. 6. — Griffon de Villey-Saint-Étienne, grossi 1,5 fois.

est moins compliqué que dans le style II ; la forme du bec se retrouve dans les exemplaires du style II, mais, ici, elle est plus sobrement traitée ; notre porte-équipement doit donc être contemporain du passage de l'un des styles à l'autre. La chronologie correspondant à l'évolution des styles, minutieusement étudiée par Bernhard Salin<sup>3</sup>, place à la fin du vi<sup>e</sup> siècle ou au début du vii<sup>e</sup>, pour les Germains de l'Allemagne du Sud<sup>4</sup>, le passage du style I au style II ; il n'y a pas

1. *Die Altgermanische Thierornamentik*. Stockholm, édition de 1935 ; fig. 485 et p. 203.

2. *Idem*, fig. 515 pour le style I et fig. 542 pour le style II.

3. *L. l.*, chap. VI, p. 350 sqq.

4. C'est-à-dire pour les Alamans auxquels nous devons songer sans cesse dans l'étude des objets de Villey-Saint-Étienne.

de raison, pensons-nous, pour que cette chronologie soit à modifier ici : le porte-objet en forme de griffon de Villey-Saint-Étienne peut donc être daté des abords de l'an 600.

Comme on l'a indiqué plus haut, il fut découvert au hasard d'une fouille irrégulière, insuffisamment précise : nous avons donc lieu de considérer que la garniture de ceinturon dont il faisait partie en comprenait un second, regardant à droite, comme c'était le cas à Inzing et comme on le constate dans les figurations analogues ayant servi de décor de vêtement.

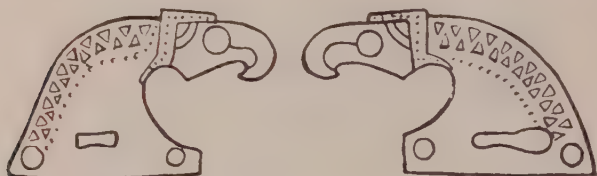


Fig. 7. — Griffons antithétiques d'Inzing (Allemagne du Sud), d'après Fettich Nandor.

C'est à juste titre, pensons-nous, que Fettich Nandor insiste sur ce point<sup>1</sup>, à propos des figurations animales hongroises du temps des Avars. Nous retrouvons ainsi les animaux antithétiques issus des influences mésopotamiennes subies par les peuplades caucasiennes et par la Sibérie.

Si nous étudions maintenant la zone de dispersion de cette tête à bec crochu très recourbé, dont Bernhard Salin donne, comme prototype en Europe, l'exemplaire de Fünen, nous la trouvons à la fois, d'une part, chez les Scandinaves, chez les Germains, chez les Anglo-Saxons (celle du British Museum, qui constitue l'extrémité de la célèbre corne à boire d'un chef saxon du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, trouvée à Taplow, est singulièrement voisine de celle de Villey-Saint-Étienne) ; et, d'autre part, en Extrême-Orient : la Chine classique a fourni en effet des figurations tout à fait analogues, en tête desquelles nous

1. *L. L.*, p. 40.

placerons le magnifique ornement terminal de crosse, de bronze incrusté d'argent et d'or, attribué à la période des Royaumes Combattants, et provenant de la Collection Stoclet, qui figura à l'Exposition internationale d'Art chinois à Burlington House en 1936<sup>1</sup>.

\* \* \*

*Fibule en ~ aux deux têtes de dragon. Métal blanc doré. Sépulture fouillée irrégulièrement. Fin du VI<sup>e</sup> siècle.*

Plate, elle offre un décor obtenu par taille biseautée (*Kerbschnitt*), constitué par une succession continue de chevrons sur le corps de l'~, prolongés, de chaque côté, par trois traits biseautés qui indiquent peut-être des rudiments d'ailes ; les extrémités sont en forme de tête de dragon, la gueule entr'ouverte ; l'alvéole ronde de l'œil devait renfermer un grenat ou une verroterie disparue ; derrière l'œil, l'oreille se profile suivant l'axe de la gueule (fig. 8).

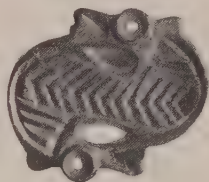


Fig. 8. — Fibule en ~ de Villey-Saint-Étienne, grandeur réelle.

Longueur : 27  $\frac{m}{m}$ .

La fibule en ~ aux deux têtes de griffon ou de dragon est trop abondante chez les peuplades germaniques pour que nous citions ici des exemplaires autres que ceux dont l'analogie avec le nôtre confine à l'identité ; rappelons seulement qu'une première série de ces fibules — les plus anciennes sans doute — offrent, au milieu de l'~, une séparation faite en intercalant soit le double calice de feuillage ciselé (fibules romaines tardives), soit une cloison que remplit un grenat ou une verroterie, soit un motif décoratif ou un simple encadrement qui interrompt le décor biseauté ; quelques exemplaires sont cons-

---

1. N° 386 du Catalogue.

titués par deux protomés de dragon très nettement distinctes l'une de l'autre et qu'une sorte d'entretoise réunit. Nous reproduisons, d'après Bernhard Salin, un exemplaire de cette sorte, de la province d'Udine (fig. 9, 1). Une seconde série, qui se rattache à la seconde phase du décor animalier germano-

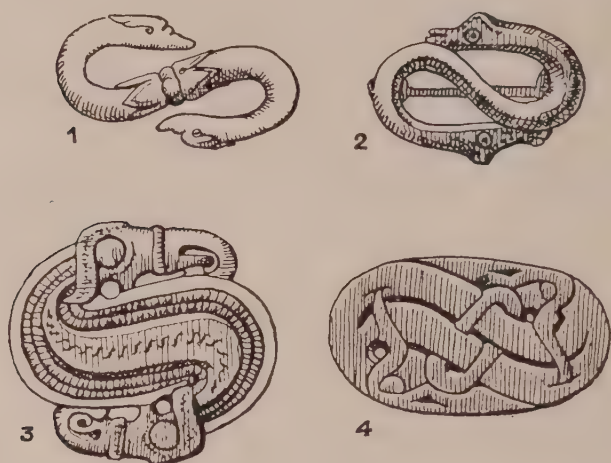


Fig. 9. — Fibules

1. Fibule romaine tardive, province d'Udine, Italie (les dragons sont séparés) ; 2. Fibule d'Öland, Suède ; 3. Fibule de Gotland, Suède (les dragons sont réversibles) ; 4. Fibule de Seeland, Danemark (les dragons sont réversibles et déformés).

nordique, offre un resserrement des formes que rien ne sépare plus, et accentue l'impression de réversibilité, d'interchangeabilité parfaite des deux corps d'animaux qui constituent le bijou.

Ces animaux qui, dans certains exemplaires de haute époque, sont des serpents à peine déformés — fibules romaines tardives, fibule d'Öland en Suède — (fig. 9, 2) sont, en règle générale, des animaux fantastiques, dragon à la gueule ouverte, et, parfois, aux mandibules enroulées, griffon au bec en crochet plus ou moins fermé (fig. 9, 3).

L'exemplaire de Villey se rattache à la deuxième catégorie ; il allie — nous l'avons vu — les décors cloisonnés et biseautés ; son style est celui du début de la seconde phase du décor animalier germano-nordique ; il doit par conséquent dater des abords de l'an 600 ; nous le croyons à peu près contemporain du porte-équipement à tête de griffon que nous avons étudié avant lui, encore que la plaque-boucle qui accompagne le porte-équipement paraisse plus tardive.

Quant aux exemplaires identiques, nous n'en connaissons qu'un seul, celui de Cléry (Somme), qui fit partie de la collection Boulanger<sup>1</sup>.

Cette fibule en ~, si répandue chez les peuplades germaniques, suscite des problèmes importants, dont nous croyons devoir résumer ici les éléments. Étudions d'abord sa zone de dispersion. D'après Bernhard Salin<sup>2</sup>, ce type, très répandu dans l'Allemagne du Sud, la Rhénanie, la France et l'Italie du Nord, n'est représenté en Angleterre que par quelques exemplaires, et ne semble pas, en Europe orientale, avoir dépassé la rive Ouest de la boucle du Danube, où cet auteur, parfaitement documenté, ne signale qu'un seul exemplaire. On la retrouve, aussi, dans les régions scandinaves, où elle demeure rare, et semble, toujours d'après Bernhard Salin, être souvent un objet d'importation. Il est à remarquer enfin que les exemplaires les plus anciens sont nettement romains.

Si, maintenant, nous quittons l'Europe pour l'Asie, c'est en Extrême-Orient que nous retrouvons des figurations qui, pour n'être pas des fibules, n'en offrent pas moins, avec le décor de la fibule en ~, une analogie qui confine à l'identité. Les plus anciennes que nous ayons relevées ornent la célèbre table d'autel de Pao-Chi, trouvée dans le Chansi en 1901 et attribuée actuellement aux dynasties Chang-Yin (? 1766-? 1122 av. J.-C.) ou Tcheou (première période ? 1122-

1. BOULANGER, *Trois cimetières mérovingiens (Cléry, Maurepas et Corbie)*, *Bulletin archéologique*, 1907, p. 25 et pl. V, 2.

2. *L. I.*, p. 83; cf. pour l'Angleterre, William BULMER, *The Antiquaries Journal*, XVIII, 1938, p. 146 sqq. [Carte de distribution des « dragonesque brooches » : 24 exemplaires.]

722 av. J.-C.)<sup>1</sup>. Quelque incertitude qui règne encore sur la date des bronzes de la Chine classique, ces pièces sont donc, et de beaucoup, antérieures à celles d'Europe. Il en est d'autres dont l'intérêt, du point de vue qui nous occupe, paraît considérable : ce sont celles, datant des abords de l'ère chrétienne, que l'on trouve au pays des Ordos, dans la boucle du fleuve Jaune. L'obligeance de MM. C. T. Loo nous permet de reproduire ici (fig. 10) un exemplaire qui fait partie de leurs collections. Or, on sait les liens qui unissent les Huns



Fig. 10.

Dragons en ~ Ordos.  
(Collection C. T. Loo).

aux Ordos, et l'on commence à saisir toute l'importance qu'ont eue, sur l'histoire et sur l'art des peuplades gothiques et germaniques, les contacts, en général violents d'ailleurs, établis avec les Huns. .

Si nous quittons les figurations « identiques » pour les figurations « analogues », nous trouvons, sous la plume d'A. Roes<sup>2</sup>, l'étude — et l'explication — de ces protomés rat-

tachées symétriquement l'une à l'autre (tout à fait comme dans la fibule de la province d'Udine évoquée plus haut). Il s'agit d'un emblème perse bien connu, dont l'auteur a établi d'ailleurs qu'il symbolise le soleil<sup>3</sup> ; nous reproduisons ici, d'après A. Roes (fig. 11), deux exemples de protomés d'animaux ailés placées l'une sous l'autre, de manière à faire naître l'illusion d'un mouvement tournant : ce sont des pierres gravées de Mélos, où l'artiste grec a reproduit un motif originaire de l'Iran.

Plus loin<sup>4</sup>, Mlle Roes range le griffon à tête d'aigle (c'est-

1. Au *Metropolitan Museum* à New-York. A figuré sous le n° 319 à l'Exposition internationale d'Art chinois à Burlington House, en 1936.

2. *Molifs iraniens dans l'art grec archaïque et classique* (*Rev. archéol.*, oct.-déc. 1934, p. 141.)

3. *Greek Geometric Art*, p. 16 ; p. 95 sqq. ; p. 100 sqq. ; p. 118.

4. *L. l.*, p. 143.

à-dire l'une des figurations qui se retrouvent le plus fréquemment sur les fibules en ~) parmi les animaux solaires de la Perse ; elle rappelle l'association qui, en Syrie, à l'époque impériale, associe dans le culte le griffon au soleil : l'autel bien connu, provenant de Palmyre, conservé à Rome<sup>1</sup>, et une pierre trouvée à Émèse, montrent le soleil conduisant un attelage composé d'un griffon, d'un lion et d'un aigle<sup>2</sup> ; ailleurs, sur une monnaie lycienne<sup>3</sup>, on voit le griffon portant sur l'épaule le signe solaire accoutumé ; or, les emblèmes des



Fig. 11. — Pierres gravées de Mélos, d'après A. Roes.

monnaies lyciennes paraissent être d'origine perse ; elle conclut que ce griffon à tête d'aigle, qui *apparaît déjà dans l'art élamite archaïque*<sup>4</sup>, et qui est très fréquent dans l'art perse, est un animal solaire des Perses.

Enfin, Déchelette<sup>5</sup> avait montré que le signe en ~ « si souvent associé à la roue solaire... n'est autre chose qu'un demi swastika curviligne » ; et il le signale, *dès l'âge du Bronze*, sur des fusaïoles de la seconde ville d'Hissarlik.

Tels sont, d'une part, les faits, et, d'autre part, les démonstrations des auteurs, dont nous avons actuellement connaissance à propos du signe en ~ et de l'animal fantastique qui le

1. F. CUMONT, *Études syriennes*, p. 95.

2. *Syria*, 1929, p. 338.

3. A. ROES, *l. l.*, fig. 8, p. 144.

4. *Mémoires de la délégation en Perse*, VIII, p. 20, fig. 44.

5. *Manuel*, t. II, p. 462, fig. 193 et 194.

termine sur les fibules du temps des Invasions. Est-il possible de tirer de là des conclusions d'ordre général, ou de formuler quelque hypothèse à ce sujet ?

Tout d'abord, il nous paraît hors de doute que les fibules en ~ sont, au moins à l'origine, des figurations solaires ; ensuite, les caractères très particuliers du décor et la précision des analogies qu'elles offrent, en particulier avec les bronzes des Ordos, nous paraissent devoir faire écarter l'éventualité de phénomènes de convergence qui auraient déterminé la production du même emblème sous des cieux et à des époques très différents ; l'hypothèse de Bernhard Salin, reprise par Adama Van-Sheltema<sup>1</sup>, aux termes de laquelle la fibule en ~ venue du Sud, serait un emprunt fait par les Germains aux Romains du Bas-Empire, nous paraît à rejeter. Il nous semble que c'est à une source commune, infiniment plus ancienne, et peut-être iranienne, que sont venus puiser les peuples très divers que nous avons évoqués. Quant au processus de la dispersion, il est certainement complexe : les Romains du Bas-Empire nous paraissent avoir emprunté à la Syrie le décor qui nous occupe ; une fois encore, l'influence qu'ils ont pu exercer — essentiellement par Byzance — sur l'art gothique et germanique ne nous paraît pas en cause ici.

Bien avant qu'elles aient connu Rome, les peuplades gothiques et germaniques, ou leurs ancêtres, subissaient, grâce à ce courant d'échanges du Sud vers le Nord qui traversait le Caucase, et se dirigeait également vers la Sibérie, l'influence de l'Iran et de la Mésopotamie ; nous avons vu, à propos de l'étude des vases de verre de Villey<sup>2</sup>, que certains peuples, nordiques d'origine, tels que les Kassites du Louristan, ont pu jouer, à cet égard, un rôle important ; il n'est donc pas surprenant que les Germains, adorateurs du soleil, et grands usagers des figurations animales, aient adopté et reproduit

---

1. *Die allnordische Kunst*, Berlin, 1924, p. 195.

2. E. SALIN, *Les vases de verre du cimetière alamanique de Villey-Saint-Étienne* ; extrait des *Monuments historiques de la France*, fasc. 4-5, 1937.

maintes fois un emblème à décor animalier qui nous paraît indubitablement un emblème solaire.

D'autre part, la dépression, qui va du Caucase à la boucle du fleuve Jaune — où se sont rencontrés pendant des siècles, sinon des millénaires, des peuples bien différents — a permis la diffusion vers la boucle de ce fleuve des influences les plus diverses. C'est par là que sans doute l'art animalier est passé du Caucase à la Chine Nord-occidentale. « Il semble acquis qu'à deux époques, l'une que l'on peut placer au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'autre qui oscillerait autour de l'ère chrétienne, une forme d'art s'est propagée de la mer Noire à la mer Jaune ; la région caucasienne en fut le lieu d'exode, au temps des Scythes, d'abord, puis au temps des Sarmates<sup>1</sup>. »

Il faut ajouter que les Ordos de la boucle du fleuve Jaune — donc les Huns des Invasions — ayant reçu les thèmes décoratifs du Caucase et les ayant adaptés à leur mentalité (fortement soumise à l'influence chinoise<sup>2</sup>), — les ramenèrent, en quelque sorte « sinisés », lorsque vint le temps des Invasions, vers les descendants ou les successeurs de ces peuplades caucasiques qui les leur avaient fait connaître.

Ainsi, s'expliquent, croyons-nous, les analogies si nombreuses qui existent entre l'art — et aussi entre certaines techniques, car le processus est le même — de l'Extrême-Orient et celui du temps des Invasions : l'exemple des fibules en ~ nous paraît à cet égard, particulièrement caractéristique.

#### CERCLES OCULÉS TRACÉS SUR LE CORPS D'UN ANIMAL

Le cheval de Villey-Saint-Étienne est un exemple de l'association d'une figuration animale et de ce symbole universellement répandu qu'est le cercle oculé. Cette association nous semble dériver du cycle de croyances primitives, dont parle Déchelette, qui sont groupées dans le langage scientifique actuel sous la dénomination de totémisme<sup>2</sup>.

---

1. D'ARDEENNE DE TIZAC, *L'art chinois classique*. Paris, 1926, p. 18.

2. DÉCHELETTE, *Manuel* I, p. 268. Extrait du paragraphe : Totémisme et Magie.

On sait que, chez beaucoup de peuplades primitives, le *totem*<sup>1</sup> est l'être tutélaire qui protège le clan : c'est d'ordinaire un animal, dont il importe de se ménager les faveurs ; il devient l'objet d'un culte constant et les interventions magiques permettent d'avoir une action sur lui. S'il s'agit, par exemple, de s'emparer de l'animal, la magie doit assurer le succès de l'entreprise : le signe testiforme de la hutte, les pointes barbelées, que portent sur leurs flancs, tracées par l'homme des temps quaternaires, les Bisons des grottes de Marsoulas Haute-Garonne ou de Niaux Ariège ne sont pas autre chose que « la marque de propriété apposée par le chasseur sur la bête qu'il doit rapporter au campement, marque dont l'efficacité était sans doute assurée par des rites spéciaux »<sup>2</sup>.

Ce sont des croyances de cette nature qui sont, pensons-nous, la raison d'être de toute une série de figurations animales extrêmement anciennes, marquées de signes divers sur lesquels nous n'insisterons pas dans cette étude, où nous nous bornerons à rappeler les caractères propres :

du cheval ;

du cercle oculé.

Le cheval, compagnon du nomade des steppes, a dû, tout naturellement, être pris comme totem par les peuplades scytho-sibériennes, dont l'art est à l'origine de tant de décors du temps des Invasions : mais, il est aussi l'animal qui traîne le char solaire : le chariot solaire de Trundholm (localité située dans la partie nord de l'île de Seeland) qui date, d'après Montelius, de la seconde période de l'âge du Bronze, c'est-à-dire des abords de l'an 1300 av. J.-C., en administre la preuve. Ce chariot, de même que tous les débris de chariots analogues, scandinaves ou irlandais dérive, d'après Déchelette, d'un modèle pré-mycénien, dont le fragment d'un bandeau d'argent

1. Rappelons que ce mot, qui signifie marque, famille, est emprunté au langage des Indiens de l'Amérique du Nord.

2. DÉCHELETTE, *Manuel I*, p. 270.

trouvé à Syros (aujourd'hui Syra) donne le type<sup>1</sup>. Sur le bandeau, malheureusement incomplet, de Syros, un cheval, placé entre deux roues solaires, alterne avec un oiseau.

Quant au cercle oculé (ou cercle à point central), il est d'abord la représentation primitive de la roue ; la roue devenant la représentation du soleil, il le devient aussi tout naturellement : c'est ainsi que, chez les Égyptiens, ce signe figure le soleil et que, dans leurs hiéroglyphes, il signifie *jour* ; chez les Chinois, il est, de même, l'emblème du soleil<sup>2</sup>. La diffusion de ce symbole — l'un des plus fréquents des symboles solaires — a été considérable, dès l'âge du Bronze, chez les peuples et sous les cieux les plus divers ; suivant l'usage, il a survécu, en tant que décor, à sa signification : nous possédons une porte de tabernacle datant des abords de l'an 1500, sur laquelle il figure encore à côté du Christ sortant du tombeau.

L'association de l'animal qui traîne le char solaire et du cercle oculé, image du soleil, est donc toute naturelle : nous ignorons, évidemment, si, pour la population d'origine germanique qui habitait près de Villey-Saint-Étienne, aux abords de l'an 500, une telle figuration avait encore un caractère religieux ; nous pouvons dire seulement, qu'à peu près certainement, cette population adorait toujours le soleil.

Étudions maintenant les autres exemples que nous connaissons de l'association du cheval et du cercle oculé :

Il en est deux, à peu près contemporains (?) qui nous paraissent les plus anciens.

C'est d'abord, en Europe, celui des fibules d'exécution très barbare, du type *au cavalier*, datant du premier âge du Fer (vi<sup>e</sup> s. environ av. J.-C.) qui ont été rencontrées en Italie, par exemple celles de la Villa Benvenuti à Este<sup>3</sup> et les fibules

1. Ce paragraphe résume une partie du chapitre intitulé : *Le Culte du Soleil et la roue solaire conduite par un cheval* : DÉCHELETTE, *Manuel*, t. II, p. 413 sqq.

2. DÉCHELETTE, *Manuel* II, p. 457 ; MASPERO, *Hist. des peuples de l'Orient*, I, p. 231 ; EVANS, *Scripta Minoa*, p. 222.

3. DÉCHELETTE, *Manuel* II, p. 854 et 855.

hispaniques de même âge ou plus tardives *au cavalier* ou *au cheval seul*, qui sont, d'après Déchelette, l'imitation des précédentes : le cheval, qu'il soit monté ou non, porte presque toujours sur l'épaule et sur la croupe soit un cercle oculé, soit des cercles concentriques (symbole solaire très voisin du précédent) ; parfois, d'autres cercles analogues, en général plus petits, tiennent lieu d'œil ou décorent l'encolure.

Si, maintenant, nous passons au Caucase, nous trouvons, provenant de cette région, des plaques ajourées, carrées ou rectangulaires, décorées d'un cheval<sup>1</sup> ; sur l'une des plus belles, celle de Ratcha, l'animal, de style très curieux, est modelé en ronde bosse ; il porte, sur l'épaule et sur la croupe, les mêmes cercles oculés que ceux des fibules dont nous venons de parler ; il est entouré d'êtres divers, difficilement identifiables, dont l'un qui se trouve à la partie supérieure de la plaque, se raccorde de façon singulière à son encolure ; cette analogie des cercles oculés placés de la même manière sur le cheval, aussi bien dans les fibules italiques et hispaniques que dans les plaques du Caucase, nous a surpris ; le fait nous paraît trop particulier pour qu'il y ait là un phénomène de convergence ; quoi qu'il en soit, les influences communes qu'il paraît évoquer demeurent mystérieuses ; en tout cas, le style des deux catégories d'objets est très différent.

Les Romains du Bas-Empire ont imité les plaques du Caucase : une plaque-boucle ajourée tardive (du <sup>ve</sup> s. vraisemblablement) trouvée à Argelliers (Aude) en est, en effet, très voisine ; le cheval est traité de la même manière et il porte, aux mêmes endroits, les deux cercles oculés<sup>2</sup> ; la même localité a fourni des motifs d'applique (ornements de ceinturon, sans doute), dont l'un offre un cheval identique à celui de la plaque-boucle dont nous venons de parler et sans doute de même époque<sup>3</sup>.

---

1. TOLSTOÏ, KONDAKOF et S. REINACH, *Antiquités de la Russie méridionale*, p. 471.

2. Cette plaque est reproduite par HANS ZEISS, *Die Grabfunde aus dem spanischen Westgotenreich*, Berlin et Leipzig, 1934, pl. 32-9.

3. HANS ZEISS, *l. l.*, pl. 32-11.

Au temps du haut Moyen-âge, nous retrouvons, chez diverses peuplades germaniques, des plaques-boucles ajourées rappelant celles du Caucase parce qu'un cheval en est le décor essentiel, mais de style très médiocre et d'exécution différente ; leur zone de dispersion couvre le pays burgonde (Ain, Côte-d'Or, Doubs, Haute-Savoie, Haute-Saône, Jura, Saône-et-Loire, une partie de la Suisse), où leur densité paraît maxima ; elles sont rares ou très rares dans la France du Nord et de l'Est, les pays rhénans et la Westphalie, en Wür-



Fig. 12. — Plaque picarde :  
cheval et cercles oculés, d'après Boulanger.

temberg et jusqu'en Hongrie occidentale ; on les retrouve chez les Wisigoths d'Espagne<sup>1</sup> et en Italie Lombarde<sup>2</sup>. Ces plaques sont, en général, plates ; le cheval, compris dans l'encadrement, porte souvent de nombreux cercles oculés, répartis un peu partout sur son corps, comme sur le cheval de Villey.

Parmi les exemplaires décrits, signalons ceux, excellents et parfaitement reproduits, dont parlent Baudot<sup>3</sup> et surtout Boulanger<sup>4</sup> (fig. 12) ; ils proviennent le premier de Charnay (Côte-d'Or), le second de Picardie ; les Allemands désignent ces

1. D'après HANS ZEISS, *l. l.*, p. 114 et 115.

2. BARON DE BAYE, *Industrie longobarde*, pl. VIII, IX et X.

3. BAUDOT, *Mémoire sur les sépultures des Barbares d'époque mérovingienne découvertes en Bourgogne*, Dijon et Paris, 1860, pl. VII, fig. 1.

4. BOULANGER, *Le mobilier funéraire en Picardie et en Artois*. Paris, 1902-1905, pl. 45-4.

plaques sous le nom de *plaques à chevaux ailés* (Platten mit Flügelpferden) : cette désignation nous paraît impropre, lorsqu'il s'agit vraiment d'un cheval ; le décor qui surmonte le dos du cheval n'est, en effet, très souvent qu'une traduction rudimentaire de l'animal étrange, très visible sur la plaque caucasique de Ratcha : l'examen de la plaque picarde décrite par Boulanger, où l'œil de cet animal, représenté par un cercle oculé, est très visible, le montre bien. Sans entrer dans une étude qui nous mènerait trop loin, signalons que, sur certaines de ces plaques, le cheval prend tantôt le bec, tantôt l'aile d'une autre figuration classique à cette époque, en l'espèce le griffon, et tantôt l'un et l'autre ; sur d'autres plaques, il devient, à notre avis, un véritable griffon, proche parent de celui des plaques avares décrites par Hampel<sup>1</sup> ; il semble que les artisans du haut moyen-âge aient reproduit, en les mêlant, deux types différents — le cheval et le griffon — mais qui représentent, l'un et l'autre, un animal consacré au soleil, puisque le griffon (dont l'origine paraît iranienne) est l'animal héliaque par excellence ; remarquons enfin que, lorsqu'il s'agit d'un cheval, il est presque toujours représenté en train de s'abreuver au bassin de la source de vie, dont un rudiment, plus ou moins mal traité, demeure reconnaissable ; le griffon ne le fait jamais ; c'est ainsi que certaines des plaques wisigothiques décrites par Zeiss<sup>2</sup> nous paraissent représenter, non pas un cheval, mais bien un griffon, dont le corps est d'ailleurs également couvert de cercles oculés.

Mais le cheval et le griffon ne sont pas les seuls animaux dont les artisans du haut Moyen-âge aient couvert le corps de cercles oculés ; nous avons vu, sur le bandeau de Syros, un oiseau faire suite au cheval ; c'est précisément de l'oiseau classique des Barbares que nous avons à parler maintenant ; nous signalerons, en effet :

L'oiseau à bec crochu couvert de cercles oculés provenant

1. HAMPEL, *Allerthümer des frühen Mittelalters in Ungarn*, Brunswick, 1905, t. I, p. 602 sqq.

2. *L. L.*, fig. 3 et 5.

d'un cimetière voisin d'Amiens et actuellement au *British Museum*<sup>1</sup>; il nous paraît dater du <sup>vi</sup>e siècle (?).

L'oiseau à bec crochu de Marchélepot<sup>2</sup> (fin du <sup>v</sup>e ou début du <sup>vi</sup>e s.);

L'oiseau, également couvert de cercles oculés, qui termine une épingle de bronze, également conservé au *British Museum*<sup>3</sup>; bien qu'il ne soit accompagné d'aucune indication de provenance ni d'époque, son style indique qu'il date certainement du haut Moyen âge;

L'oiseau en forme de canard provenant du cimetière de Fairford (Angleterre)<sup>4</sup>, qui offre des cercles oculés à l'œil, à la queue, et au milieu du corps; rappelons, qu'en Scandinavie, le canard accompagne le cygne<sup>5</sup> animal héliaque par excellence, puisqu'il est l'emblème de l'Apollon hyperboréen.

Tels sont les exemples, datant du temps des Invasions, de l'association d'une figuration animale et du cercle oculé, que nous avons pu recueillir jusqu'à présent: nous les avons décrits et expliqués aussi objectivement que possible; nous nous garderons d'en tirer une conclusion qui, à supposer qu'elle puisse l'être un jour, devra sans doute s'appuyer sur bien d'autres observations.

La même association se rencontre encore sous des cieux très différents: la Chine classique nous offre, en effet, sur un type bien connu de vase à vin (*Hou*), un décor à plusieurs registres, représentant précisément des scènes de chasse, qui nous paraît être une survivance des cérémonies magiques auxquelles nous faisons allusion au début de cette étude.

C'est ainsi que l'un des registres du vase de la Collection Stoclet montre, six fois répété, un personnage nu, aux cheveux hérissés, qui, dans la pose de l'escrimeur, perce

1. Entré au Musée en 1891; vitrine A<sub>3</sub> de la Salle des Antiquités du haut Moyen âge.

2. BOULANGER, *Le cimetière franco-mérovingien et carolingien de Marchélepot*, Paris, 1909, pl. VI-3.

3. Vitrine A<sub>3</sub>; donné en 1920 par G. Clark Esq.

4. BARON DE BAYE, *Industrie anglo-saxonne*, l. I., p. 47 et pl. IV-I.

5. DÉCHELETTE, l. I., t. II, p. 426.

d'outre en outre, de son sabre, la gorge d'un grand fauve entièrement couvert de cercles oculés ; ce vase, qui a figuré à diverses expositions, est attribué, par Charles Vignier<sup>1</sup>, à la première période des *Han* (226 av. J.-C.-25 ap. J.-C.), et aux *Royaumes Combattants* (481-221 av. J.-C.) par le catalogue de l'Exposition Chinoise internationale à Londres en 1935-36<sup>2</sup> ; le même motif se retrouve, avec, en plus, un personnage nu, portant un couvre-chef à trois pointes, qui envoie, par derrière, au fauve, une flèche de son arc, sur l'un des registres d'un fragment de vase de la collection David Weill<sup>3</sup>.

Oswald Siren, dans son *Histoire des arts anciens de la Chine*, reproduit un *hou* analogue<sup>4</sup> ; et, dans le même ouvrage, il nous montre un animal levé couvert de cercles oculés<sup>5</sup>.

En dépit des objections trop faciles que peuvent soulever de tels rapprochements, nous ne saurions oublier que, précisément au temps des Royaumes Combattants, des mercenaires venus de l'Asie occidentale (pays des Scythes, Caucase) se trouvaient en Chine.

E. SALIN.

---

1. *L'Exposition des bronzes chinois* (à l'Orangerie). *Notes inédites de Charles Vignier* ; extrait de la *Revue des arts asiatiques*, t. VIII, p. 139 et pl. XIII-a.

2. N° 166 du catalogue.

3. Olov JANSE, *Le style du Houai* ; extrait de la *Revue des arts asiatiques*, t. VIII, p. 178 et pl. LVI-3.

4. Paris-Bruxelles, 1929, t. I, pl. 101.

5. Pl. 22-D ; collection Est-asiatique de Stockholm.

## VARIÉTÉS

---

### Découvertes tarentines<sup>1</sup>.

Nommé, en 1933, directeur du Musée de Tarente et, en 1934, surintendant des antiquités apuliennes, M. R. Bartoccini a rompu avec la coutume de son prédécesseur qui, trop souvent, laissait échapper du pays, ou ensevelissait dans l'ombre et le silence des magasins, des trésors archéologiques ; il contrôle, expose et publie sans retard toutes les découvertes, intentionnelles ou occasionnelles. Dès sa première année, il a exploré près de 200 tombes, et en a dressé l'inventaire dans un article de 125 pages, illustré de nombreuses figures et de bonnes planches. En classant ces trouvailles et en les confrontant avec d'autres, on peut préciser plusieurs aspects de la civilisation tarentine.

Les découvertes confirment d'abord que, selon la remarque de Polybe (VIII, 28), les morts cohabitaient avec les vivants — mais sans se mêler à eux, car ils étaient confinés, dès le VI<sup>e</sup> siècle, hors de l'acropole, dans la partie orientale de la ville basse ; aussi cette juxtaposition me paraît-elle due à l'agrandissement de la cité plus encore qu'à un principe religieux.

La plupart des tombes se réduisaient à des fosses, souvent creusées dans le roc ; mais certaines avaient l'aspect de chambres. L'une d'elles était munie d'une porte où l'on aperçoit deux fresques superposées (p. 176, fig. 89-91) ; notons que des fragments de peinture funéraire ont été déjà signalés à Tarente et aux environs, notamment à Gnathia, Canosa et Ruvo<sup>2</sup>. Au centre d'une autre tombe, qui date du V<sup>e</sup> siècle, une colonne dorique, haute de 2 m. 08, soutenait l'architrave et le toit (p. 213, fig. 117) ; une colonne analogue a été déjà trouvée dans une chambre funéraire du VI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Un chapiteau est orné d'une Sirène (p. 138, fig. 31) ; ce décor figuré, d'origine orientale, est un trait caractéristique de l'architecture tarentine : outre la Sirène, dont on distingue trois types, on rencontre aussi un Sphinx, un Éros, une Nikè, un aigle ; cet oiseau, qu'on retrouve sur trois acrotères

---

1. Renato BARTOCCINI, *Taranto : Rinvenimenti e scavi* (1933-34), dans *Noti Scavi*, 1936, p. 107-232, pl. VIII-XVI.

2. QUAGLIATI, *Il museo nazion. di Taranto*, Rome, 1933, p. 28 ; PAGENSTECHE, *Röm. Mitt.*, 1912, p. 101-123, pl. VIII.

3. MARIANI, *Noti. Scavi*, 1897, p. 229, fig. 3.

sépulcraux (p. 151), me paraît être, dès cette époque, un symbole d'immortalité<sup>1</sup>.

Le développement de l'architecture entraîna l'usage de la terre-cuite. M. Bartoccini publie plusieurs pièces curieuses du <sup>vi</sup>e siècle, des fragments de cymaises polychromes modelées à jour (p. 194, fig. 102-3, pl. IX, 2-4), une antéfixe représentant un Gorgoneion de type connu (p. 200, fig. 105), et surtout des acrotères latéraux constitués par deux grandes Nikès symétriques (p. 196, pl. XII-XIII) : ces statuettes, de taille inégale, ont des traits provinciaux, les membres épais, les gestes lourds<sup>2</sup> ; mais les visages et les corps sont mieux rendus, et en aucune cité grecque n'ont été encore trouvés des acrotères de ce genre.

Beaucoup d'autres terres-cuites méritent considération. Un dépôt contenait plus de 200 exemplaires du type fameux où l'on hésite à reconnaître un dieu ou un mort héroïsé ; M. Bartoccini ne signale en note que quelques études<sup>3</sup>, sans prendre parti lui-même. Les pièces qu'il publie me paraissent renforcer la thèse « humaine » : elles confirment que deux personnages de sexe masculin sont parfois étendus sur le même lit<sup>4</sup> (p. 156, fig. 50) et que l'homme peut tenir des armes ou se dresser près d'un cheval (p. 163, fig. 69 ; 74-7) ; sur les figures 78-9 apparaissent pour la première fois deux attributs funéraires, un serpent et une stèle ; M. Bartoccini les rapproche lui-même de deux reliefs héroïques, dont l'un était inédit (p. 167, n. 1, fig. 80) ; enfin, certaines têtes donnent l'impression de portraits exécutés à la main (fig. 47 ; 72-3). Un groupe de statuettes représentent une jeune femme coiffée d'une peau de lion et d'un bonnet phrygien, ayant un animal dans les bras ou près d'elle (p. 168, fig. 81). M. Bartoccini y reconnaît avec raison — après M. Harden<sup>5</sup> — Artémis plutôt qu'Omphale ; mais il faudrait, je crois, interpréter de même une série d'antéfixes (p. 114). L'Aphrodite à la sandale (p. 180, fig. 92), la jeune fille à l'oiseau (p. 117, fig. 7) et la vieille femme au panier (p. 212, fig. 116) reproduisent des types déjà connus à Tarente<sup>6</sup>. Les Éros (p. 137, fig. 27 ; p. 181, fig. 93 ; p. 192, pl. IX, 5) et les Silènes (p. 134, pl. IX, 1 ; p. 137, pl. IX, 2) présentent quelques motifs nouveaux. Deux fragments d'*arulæ* (p. 128 ; 151) et un *oscillum* (p. 151) s'ajoutent aux listes que j'ai dressées naguère<sup>7</sup> ; M. Bartoccini y voit à tort Amphitrite — et des défunts. Notons encore, parmi les objets en terre cuite, une lampe

1. WUILLEUMIER, *Aréthuse*, 1930, p. 127.

2. PICARD, *R. E. G.*, 1937, p. 115 ; *R. E. L.*, 1937, p. 174.

3. L'interprétation « la plus récente et accréditée », qui considère les figures juvéniles comme les défunts héroïsés, et les figures barbares comme ces mêmes défunts assimilés à Dionysos (p. 152, n. 3), me paraît très douteuse.

4. Et non sur deux, comme le dit M. Bartoccini.

5. HARDEN, *J. H. S.*, 1927, p. 93-101. M. Lunsingh Scheurleer (*A. A.*, 1932, col. 313 sqq.) préfère Bendis, mais son argumentation ne me semble pas convaincante.

6. WINTER, *Typen*, II, 206, 6 ; 76, 6 ; 466, 10.

7. WUILLEUMIER, *Mél. Ec. Rome*, 1929, p. 43 ; 54 ; *Rev. arch.*, 1932, I, p. 46, n° 101.

intacte ; suspendue par deux traverses croisées, elle forme une large couronne où sont percés deux trous et neuf becs (p. 128, fig. 18).

Un miroir en bronze comporte, entre le disque et le manche, un relief ajouré qui représente un Éros androgyne (p. 185, fig. 99) ; il se rattache à une série qui comprend une vingtaine d'exemplaires, disséminés à travers la Grande-Grèce<sup>1</sup> ; comme plusieurs ont été recueillis à Locres, certains archéologues les attribuent tous aux ateliers de cette ville ; d'autres songent à Tarente, car plusieurs sujets ou motifs se retrouvent dans l'art de la cité, mais aucun spécimen n'en provenait encore ; la découverte de M. Bartoccini écarte cette objection.

Plusieurs bijoux — diadème, boucles d'oreilles, bagues à chaton incisé (p. 135, fig. 24 ; p. 147 ; 176, fig. 88 ; p. 179, pl. IX, 6 ; p. 186 ; 192 ; 208, fig. 113) complètent les collections antérieures ; des boucles (p. 179, pl. IX, 6) ressemblent notamment à une paire du British Museum<sup>2</sup>. D'autres bijoux sont des imitations en stuc — ou plutôt en terre-cuite dorée (p. 138, fig. 30). La même technique a produit des plaquettes ajourées : aux animaux et aux rosaces que l'on connaissait déjà (p. 130, fig. 20) les fouilles de M. Bartoccini ont ajouté deux types de femme assise (p. 173, fig. 85) et un bucrâne (p. 182, fig. 93) ; ce dernier motif était assez familier aux artistes tarentins<sup>3</sup>.

Enfin, un grand nombre de tombes contenaient des vases, soit importés de Corinthe ou d'Athènes (p. 133, fig. 21-3 ; p. 141, fig. 32-7 ; pl. X, 1-2 ; p. 183, fig. 95-6 ; p. 189, fig. 190 ; 193), soit modelés en Grande-Grèce. Le rôle joué par Tarente dans la fabrication de la céramique italote reste discuté, parce qu'on y a recueilli beaucoup moins de vases que dans certaines cités apuliennes ou lucaniennes. Les trouvailles de M. Bartoccini amènent à « reconsidérer la question », selon le mot du jour. Ainsi, deux pélikès du v<sup>e</sup> siècle, qui représentent le rapt de Thétis et une scène d'offrande à un guerrier (p. 216 ; 222, pl. XIV) se rattachent à un groupe de produits atticisants, découverts à Pisticci<sup>4</sup> ; un cratère légèrement postérieur illustre le rapt de Céphale et une scène d'offrande à deux guerriers (p. 219, fig. 128-9 ; pl. XV-XVI) ; un lécythe est orné d'un génie peint en noir sur fond jaune (p. 217, fig. 214) — selon une technique hellénistique dont la région tarentine a déjà fourni quelques spécimens ; plusieurs vases appartiennent au genre dit de Gnathia (*passim*).

Ainsi, en une année de labeur assidu, M. Bartoccini a obtenu des résultats très intéressants. Souhaitons que, aidé par la collaboration du Dr Drago qui lui a succédé à la direction du Musée, il continue avec le même succès son double travail de fouille et de publication.

P. WUILLEUMIER.

1. WUILLEUMIER, *Le Trésor de Tarente*, Paris, 1930, p. 123 sqq.

2. MARSHALL, *Cat. jewell., Br. Mus.*, n<sup>os</sup> 1657-8, pl. XXX.

3. WUILLEUMIER, *Trésor*, p. 54 ; *B. C. H.*, 1932, p. 400.

4. MOON, *Pap. Brit. Sch. Rome*, 1929, p. 37.

### A propos de quelques châteaux francs de Grèce.

Il est intéressant de constater que, parmi les forteresses médiévales dont les ruines furent si longtemps délaissées en Grèce, plusieurs ont récemment été l'objet d'études ou de monographies. Si de nombreux vestiges restent encore ignorés ou méprisés, si d'autres, hélas ! sont encore chaque jour détruits comme la tour gnoise qui dominait le port de Liména à Thasos, ou défigurés comme les splendides fortifications de Chio, c'est avec plaisir qu'on voit cependant l'intérêt des chercheurs se porter vers cette catégorie de ruines dont l'étude pourra peut-être jeter quelque lumière sur des époques restées très obscures de l'histoire de la Grèce.

Sans revenir sur le mérite qu'a eu l'École américaine d'Études classiques à Athènes de faire une place dans la publication de ses travaux archéologiques à Corinthe à la description des constructions et des fortifications médiévales de l'Acrocorinthe<sup>1</sup>, nous pouvons signaler les monographies documentées que M. G. Kolias a consacrées à deux petites forteresses de la Grèce centrale, Sidérokastros et Gravia<sup>2</sup> : celles-ci jalonnaient la grande voie de communication de Salona-Amphissa vers Néo-Patras-Hypati et Zeitoun-Lamia, et leur identification en fixe ainsi plus ou moins l'itinéraire.

Mais surtout, dans le Péloponnèse, M. Sarris a repris dans un article récent l'étude de la topographie de la Skorta<sup>3</sup>. Cette question, que j'ai moi-même abordée dans un mémoire resté jusqu'ici inédit<sup>4</sup>, est une des plus discutées de la géographie médiévale de la Morée. La Skorta — ou Escorta — du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, est proprement le district montagneux qui limite et domine à l'Est et au Sud-Est les plaines côtières de l'Élide et de la Triphylie, où les Francs s'étaient établis de la façon la plus solide et la plus durable. Nulle part dans les textes le nom n'est appliqué aux plaines intérieures de l'Arcadie, où s'étendaient les villes de Vélégosti et de Nicli et qui sont aujourd'hui les bassins de Mégaloполиς et de Tripolis. La population en était fortement mêlée d'éléments slaves, comme sur le Taygète par exemple, à la différence des plaines et surtout de la côte. Cette région a été appelée à jouer un rôle de tout premier plan dans les luttes entre les Francs installés en Élide et les Grecs, soit au début de la conquête, soit après 1261 quand ces derniers eurent repris pied dans la péninsule<sup>5</sup>. Elle est en effet traver-

1. Corinth, III, 2, *The defenses of Acrocorinth and the lower town*, 1936, chap. IV, *The medieval fortifications of Acrocorinth*, p. 128-281.

2. G. KOLIAS, Σιδερόκαστρο, 'Επετ. 'Ετ. βυζ. σπουδών, I' (1933), p. 72-82 ; *das Lehngut von Gravia, Byz. Z.*, LXXIII (1936), p. 330-336. — Il faut y ajouter deux articles récents qui intéressent la Grèce centrale : une étude de J. LONGNON sur les Autremencourt, seigneurs de Salona (*Mémoires de la Société hist. et arch. de la Haute-Picardie*, XV (1937), p. 15-48) et mon étude sur les forteresses médiévales de la Grèce centrale (*B. C. H.*, LXI (1937), p. 138-201).

3. SARRIS, Τὰ κάστρα τῶν Σκόρτων, 'Αράκλοβον καὶ 'Αγιος Γεώργιος, 'Αρχ. 'Εφ., 1934-35, p. 57-84.

4. Cf. C. R. A. I., 1928, p. 127-128.

5. Voir l'exposé le plus récent de ces luttes dans D. A. ZAKYTHINOS, *Le despotat grec de Morée*, I, Paris, 1932, en particulier, p. 25-77.

sée par la vallée de l'Alphée qui offre le passage le plus commode entre l'intérieur et les plaines côtières, bien qu'en certains endroits elle se resserre en d'étroits défilés. Aussi a-t-elle été souvent le théâtre de conflits, expéditions ou coups de main. La défense en avait été confiée à l'un des plus puissants barons de la principauté, qu'on appelait du nom de son principal château, le sire de Karytaina ; seul son voisin, le sire d'Akova qui commandait à 24 fiefs de chevalerie avait un pouvoir plus étendu que lui. Karytaina, placé à l'entrée orientale des défilés et dominant le bassin de Mégalopolis est bien connu, le nom n'ayant jamais disparu. Mais dans les récits faits par la *Chronique de Morée*, dans les listes de fiefs ou de forteresses, de nombreux villages ou châteaux sont cités dont l'identification reste incertaine.

C'est la discussion de ces questions topographiques que reprend J. Sarris. En fait on peut distinguer deux problèmes principaux : l'identification du petit château d'Araklovon-Bucelet, et celle des lieux où se déroulèrent les luttes entre Francs et Grecs de 1296 à 1320 autour des forts de Saint-Georges et de Beaufort près de la Grande-Arakhova (pour ne citer que les noms les plus importants). Sur ces points, J. Sarris a apporté une opinion nouvelle, ingénieuse, qui ne semble malheureusement pas devoir être définitive, à en juger du moins par l'accueil que lui ont fait certains érudits spécialistes de ces questions<sup>1</sup>.

Le petit château d'Araklovon ou Oréoklovon, que les Francs appelaient Bucelet, fut illustré d'abord par la résistance héroïque de son châtelain Doxapatris Boutsaras ; il semble qu'attaqué dès 1205 il ne soit tombé aux mains des conquérants occidentaux qu'en 1210<sup>2</sup> ; plus tard, vers 1287, il fut l'objet d'un coup de main tenté par un neveu du second sire de Karytaina, mort sans enfant, pour s'emparer de l'héritage de son oncle qu'il était venu réclamer de France. Les noms d'Araklovon ou de Bucelet peuvent être retrouvés sous des formes variées dans les documents jusqu'à la fin du xve siècle, mais ils disparaissent ensuite et sont aujourd'hui tout à fait oubliés dans le pays. On est donc réduit pour en rechercher la situation aux indications géographiques fournies par les textes, aussi vagues que rares : le château commandait les défilés de la Skorta et en défendait l'accès à l'ennemi venant de « la plaine de la Morée », c'est-à-dire de l'Élide. Il est inutile de rappeler ici toutes les identifications proposées : on a cru le reconnaître successivement dans toutes les ruines, et elles sont nombreuses, qui sont dispersées sur la rive gauche et même sur la rive droite de l'Alphée. St. Dragoumis a montré avec raison qu'un détail de la *Chronique de Morée* obligeait à limiter les recherches dans la

1. Voir N. A. BEES, *Byz.-Neugriech. Jahrb.*, XII (1936), p. 226-228. — Par contre dans *A. J. A.*, 40 (1936), p. 539, sont mis en valeur l'intérêt et la nouveauté de la solution proposée.

2. Cette date a été proposée avec beaucoup de vraisemblance par St. N. DRAGOUMIS, *Χρονικὸν Μορέως τοπωνυμικά...* Athènes, 1921, p. 32, à la suite d'une correction du texte du *Libro de los Fechos...*, § 188.

partie occidentale du pays, autour d'un village appelé Xérokhorî, où le jeune prétendant Geoffroy de Bruyères prépara la ruse qui devait lui permettre de s'emparer du château<sup>1</sup>. Partant à son tour de cette donnée, J. Sarris cherche résolument à l'Ouest, au bord même de la mer, et propose comme site la forteresse de Samikon : Araklovon devait être selon lui entre Pontiko-Kastro-Beauvoir (aujourd'hui Katakolo) et Arkadia (aujourd'hui Kyparissia), et tout près de la côte ; il choisit donc le point où les derniers contreforts des montagnes s'avancent dans la plaine de Triphylie presque jusqu'à la mer, ne laissant qu'un étroit passage où la route vers le Sud peut être facilement surveillée ; c'est là que sur un éperon se trouvent les ruines désignées sous le nom de Samikon<sup>2</sup>, dont l'Expédition scientifique de Morée avait levé le plan ; leur présence confirme l'importance stratégique de la position. Voilà donc le château dont se serait emparé le prétendant Geoffroy, et J. Sarris croit même pouvoir identifier à 1,4 d'heure des ruines le puits dont les eaux devaient être salutaires à la dysenterie qui lui servit de prétexte pour pénétrer dans la forteresse.

Le second problème de topographie se rapporte au contraire aux confins orientaux de la Skorta, où Franes et Grecs s'affrontèrent vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. En 1296 un conflit éclata à la suite d'une querelle entre un Grec de la Grande-Arakhova et un chevalier franc, à la foire de Vervéna. Le Grec par vengeance livra le château de Saint-Georges près de la Grande-Arakhova aux Grecs de Mistra, et le prince Florent ne put le reprendre ; il fit construire alors le château de Beaufort. Un nouvel épisode eut lieu en 1304 : la révolte des Grecs de la Skorta contre le prince Philippe de Savoie permit au despote de Mistra de pénétrer jusqu'au delà de Karytaina, mais il ne put s'y maintenir. C'est vers 1320 que la Skorta échappe définitivement au prince. A la suite de Buchon<sup>3</sup> on a généralement admis que les deux villages de la Grande-Arakhova et de Vervéna étaient situés en Cynurie, au Sud-Est de Tripolis : il y a là en effet deux villages à une distance relativement courte l'une de l'autre (3 à 4 heures de marche) qui ont les mêmes noms, Arakhova et Vervéna. Et, comme partout dans le Péloponnèse, on peut trouver dans le voisinage un certain nombre de ruines de forteresses médiévales : notamment un *Kastro* à 3 km. à l'ouest d'Arakhova, un autre le *Kastro tis Oraias* près de Hagios Joannis à l'est dans les montagnes, et une sorte de grossière enceinte en pierres sèches sur un sommet appelé *Kakavouléri* à mi-chemin entre Arakhova et Vervéna<sup>4</sup>, au-dessus d'une petite église de Saint-Georges. Malheureusement il est difficile de retrouver dans cette

1. DRAGOMIS, *o. l.*, p. 36 sqq. a eu le mérite de reconnaître le nom du village, sous les formes qu'offraient les différentes versions de la *Chronique de Morée*, en grec *Ξερόχορι*, v. 8198, en français Salicore, § 563, en aragonais Cerochori, § 432, en italien Zerophri, p. 462.

2. Harold L. BISBEE, *Hesperia*, VI, 1937, p. 525-538.

3. *Rech. histor.*, 1845, t. I, p. 378, n. 2 et 6.

4. Ces derniers vestiges n'ont été obligeamment signalés par M. Rhomaios, à qui j'exprime ici ma reconnaissance.

région tous les sites et les noms donnés par la *Chronique de Morée*, et surtout on peut être surpris d'avoir à rattacher à la Skorta une région complètement séparée de celle des gorges de l'Alphée<sup>1</sup>. Sur ce second point J. Sarris estime que la similitude des noms d'Arakhova et Vervéna n'est pas un argument suffisant — ces noms étant très fréquents en Grèce — et a conduit à des identifications erronées : d'après ce que nous pouvons comprendre des mouvements de troupes dans les épisodes de 1296 et de 1304, Saint-Georges et Beaufort font partie de la Skorta, c'est-à-dire qu'ils se trouvent, comme Sainte-Hélène et Crèvecœur, dans le voisinage de Karytaina, à l'Ouest des plaines centrales ; exactement, ils sont placés sur le versant qui domine le bassin de Mégaloполиς et Léondari : Saint-Georges occupe l'acropole de l'antique Lykosoura ; chacune des forteresses trouve sa place dans ces montagnes, selon l'auteur. Quant à la Grande-Arakhova il faut la reconnaître dans le village de Karyès au sud de Karytaina, dont le nom grec est l'équivalent du nom d'origine slave Arakhova ; et de Vervéna aujourd'hui abandonné, il ne resterait que des ruines un peu plus à l'Ouest, auxquelles les habitants donnent encore ce nom.

C'est donc, si l'on veut, un déplacement général vers l'Ouest que J. Sarris a fait subir à tous les sites de la Skorta. Cette théorie que nous venons d'exposer a des avantages, entre autres celui d'être complète, tous les sites étant identifiés, mais elle rencontre aussi des objections dont nous allons signaler les plus graves, sans reprendre les critiques formulées par M. N. A. Bees, ni relever tous les détails discutables<sup>2</sup>.

L'identification Araklovon-Samikon, se heurte à un gros obstacle : c'est l'absence totale de vestiges médiévaux sur le site proposé : J. Sarris (p. 67) n'ignore pas cette circonstance, mais elle ne semble pas l'embarrasser. De plus la situation semble mal répondre aux textes qui placent Araklovon dans la Skorta : μέσα στὸν τόπον τῶν Σκορτῶν κείνεται κ' ἀφεντεύει (Χρον. τ. Μορ., v. 8275), en las partidas de la Scorta (*Libro de los fechos*, § 110). La croupe rocheuse de 170 m. d'altitude de Samikon, surveille bien la route qui suit la côte, mais

1. On peut faire remarquer, il est vrai, que les deux régions ont porté dans l'antiquité le même nom de Cynurie : faut-il donc considérer comme naturel qu'au Moyen Age aussi, il y ait eu deux districts séparés appelés Skorta, et regarder comme sans valeur l'objection signalée ? Il me semble que la situation est tout autre : la similitude de nom dans l'Antiquité est expliquée seulement par une similitude d'origine de la population, voir PAULY-WISSOWA, *R. E.*, XII, col. 45, s. v., et les deux Cynurie n'ont jamais constitué une unité politique ou administrative, tandis qu'au XIII<sup>e</sup> siècle il s'agit d'une baronnie qui a été attribuée à un seul seigneur, au moment de la conquête ; rien ne permet de supposer que ce fief fût fait de deux tronçons séparés ; l'argument fourni par la comparaison avec l'Antiquité ne paraît donc pas fondé.

2. Nous remarquons par exemple : p. 57, Bucelleto et Buceleto sont des formes italiennes et non françaises (Bucelet ou Buchelet) ; J. Sarris a le mérite de citer *Le Livre de la conquête* d'après l'édition de J. Longnon, mais sous le nom Lognon (p. 80, n. 2 lire au lieu de « Longon » Buchon) ; p. 57, il affirme qu'Araklovon n'était qu'un château sans village ; or *Le Livre de la conquête*, § 571 signale une taverne dans le voisinage, et le *Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, v. 8244, parle d'un μπουρκον ; p. 71 lire 1463 pour 1461, et p. 202 pour 206 ; l'argument constitué par le rapprochement des formes Araklovon-Araclavo-Κλεῖδι, p. 64, me paraît peu solide.

paraît mal placée pour dominer les *défilés* de la Skorta<sup>1</sup>. Quant au puits près de Samikon dont les eaux seraient salutaires aux troubles intestinaux, il n'apporte pas un argument décisif, car la *Chronique* parle d'une citerne ménagée dans le château : il n'y a pas à discuter sur l'opinion qui attribue à cette eau des vertus très différentes de celles qu'on lui accorde aujourd'hui : l'antiquité ne considérerait-elle pas l'eau de citerne comme préférable à celle des puits<sup>2</sup> ? Mais il paraît difficile d'admettre que le puits ait pu être confondu avec la citerne. Un dernier argument est tiré des listes de fiefs et de châteaux établies au xv<sup>e</sup> siècle : l'ordre suivi, d'après J. Sarris, confirme son identification ; mais dans celle de 1391<sup>3</sup> par exemple, « Porcelle » est cité entre Saint-Homer (Santameri) et Castel de Fer (Sidérokastro) qui ne sont ni l'un ni l'autre près de la mer ; et surtout dans la liste de 1471<sup>4</sup>, on ne peut admettre avec notre auteur que Chiara Monti soit l'équivalent d'Araklovon, et signifie le Mont de Chiava (= Chiara), c'est-à-dire de la clef, nom qui serait à rapprocher de la forme *Araclo* et de *Κλειδί*, fortin turc construit plus tard à peu de distance — alors surtout que dans la liste de 1463<sup>5</sup> sont cités en même temps Araclo ou Araclovo (Araklovon) et Chiaramonte, et qu'il existe d'autre part un château fameux appelé Clermont par les Francs. Telles sont les principales critiques que j'opposerais aux arguments en faveur de la thèse nouvelle ; sur cette question, je préférerais rester plus près de la tradition et chercher la forteresse de Doxapatris un peu plus à l'Est, par exemple sur le mont Alvaina, qui porte le petit fort de Khrytsouli, me rencontrant en cela avec l'érudit N. A. Bees.

Quant au second problème, nous avons signalé les deux avantages essentiels que présentait la théorie nouvelle : grouper tous les sites placés par les textes en Skorta dans la même région, la seule à laquelle nous soyons sûrs que s'appliquait le nom, — et fournir pour tous les châteaux, villages, montagnes et lieux divers cités une identification plausible, telle que les mouvements de troupes rapportés par la *Chronique* apparaissent clairs et logiques. Un exemple suffira à mettre en valeur ce dernier avantage : en 1304 au moment de la révolte des Skortins contre les Francs, les troupes grecques appelées par les rebelles se concentrent à Nicli, puis, entrant dans la Skorta, prennent Sainte-Hélène et Crèvecœur, qui sont situés sur la rive gauche de l'Alphée près d'Andritsaina ; de là ils vont attaquer Beaufort, qui d'après le récit semble être voisin. Si Beaufort était aux confins de la Laconie et de la Cynurie, il aurait fallu traverser les plaines centrales, c'est-à-dire retourner en arrière, alors qu'il eût été simple de s'en emparer dès l'abord, avant de gagner la région de Karytaina et

1. Il semble bien qu'il faille garder l'expression *δρόγγος* pour désigner la région et non pas *δρόμος* que préfère J. SARRIS, p. 62, n. 1, mais qui n'est donné qu'une fois par un seul manuscrit.

2. Voir p. ex. CHAMONARD, *Le Quartier du théâtre*, dans *Délos*, VIII, p. 330.

3. BUCHON, *Rech. histor.*, I, LXIV ; HOFF, *Chron. gr.-romanes*, p. 230.

4. BUCHON, *op. l.*, LXV.

5. HOFF, *op. l.*, p. 202.

d'Andritsaina. Et quand le prince, averti par Nicolas le Maure, vient réprimer la révolte, il réunit ses troupes dans la plaine de l'Élide, vient en la Skorta, s'arrête à Vervéna pour attendre les contingents que doivent lui fournir l'archevêque de Patras, les seigneurs de Chalandritsa et de Vostitsa ; là il discute s'il doit aller droit à l'ennemi ou passer par la plaine de Karytaina pour le prendre à revers : cette manœuvre suppose que Vervéna et Beaufort sont dans une position telle que, allant de l'un à l'autre en passant par la plaine qui s'étend au pied de Karytaina, on puisse couper la retraite à un ennemi venu de Mistra, et en tout cas qu'ils ne sont pas loin vers l'Est. Tout est clair si Vervéna est à l'Ouest de Karytaina et Beaufort au Sud, le mouvement tournant se faisant par le Nord, pour prendre l'ennemi à revers, à l'Est. D'ailleurs si le prince s'était dirigé vers le Parnon, il eût paru plus naturel qu'il donnât rendez-vous à ses vassaux, non pas à Vervéna, mais dans la plaine de Nicli, où se firent tant de concentrations de troupes, et dont on ne parle plus depuis que les Grecs y sont passés pour se rendre dans la Skorta. A cet exemple, on peut juger l'intérêt de la théorie. Je n'entrerai pas dans l'examen détaillé des diverses identifications, qui m'entraînerait trop loin : on peut relever en effet de nombreux points discutables ; je signalerai seulement la grosse objection qui vient à l'esprit : c'est la disparition du nom d'Arakhova et celle du village de Vervéna ; quoi qu'on fasse, on ne peut s'empêcher d'être retenu par le fait qu'en un autre point se sont conservés deux villages qui portent ces noms.

Il faudrait, pour arriver à un jugement définitif, reprendre l'ensemble de la question, textes en mains et sur le terrain ; mais il était intéressant de signaler cet aspect nouveau d'une question fort débattue depuis que Buchon, il y a près d'un siècle, essaya de lui donner une solution. En même temps j'y trouve l'occasion de rappeler un sujet d'études d'un intérêt au moins égal, c'est le déplacement suivant les époques des sites occupés par l'homme, habités ou fortifiés. Je ne conclurai pas en admirant avec J. Sarris que le même site ait pu être occupé depuis l'antiquité jusqu'au Moyen Age, et que les puissantes fortifications élevées par ses ancêtres aient pu servir encore aux nôtres, au XIII<sup>e</sup> ou au XIV<sup>e</sup> siècle, mais en me demandant pourquoi certains lieux peuplés ou fortifiés autrefois ont été abandonnés au Moyen Age, pourquoi des villages florissants du XIII<sup>e</sup> ou du XIV<sup>e</sup> siècle ne sont plus aujourd'hui que des noms.

A. BON.

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

### WILLIAM JOHN WOODHOUSE (1867-1937).

Né dans l'Angleterre du Nord, il avait fait ses études premières à Oxford. Percy Gardner le prépara aux recherches archéologiques ; nommé boursier d'études à l'École anglaise d'Athènes, qui venait d'être fondée, il y connut comme directeur Ed. Gardner. Il prit part alors à la fouille du grand théâtre et du Thersilion de Mégapolis, puis revint de là à Oxford pour une nouvelle année ; ensuite il professa encore deux ans en Grèce. Son œuvre principale fut l'exploration de l'Étolie, contrée montagneuse difficile d'accès et avant lui peu connue (cf. *Ætolia*, 1897) : le hardi voyageur identifia de nombreux sites, situant notamment Thermos, où des fouilles fructueuses ont été faites depuis lors, et qui avait été capitale fédérale de l'Étolie. Professeur à Bangor (Galles du Nord), à Saint-Andrews d'Écosse, il alla de là à Sidney, où il a passé les meilleures années de sa vie laborieuse, aimé de ses élèves sur qui il exerçait une influence très bienveillante<sup>1</sup>.

Ch. P.

### STEPHEN LANGDON (1876-1937).

Cet assyriologue célèbre, qui disparaît si prématurément, était né à Monroe en Michigan ; il fut élevé dans sa ville, et à l'Université de Michigan, puis passa par le séminaire théologique de New-York en 1903 et vint à celui de Columbia en 1904. Il songea ensuite à étudier à Paris, à la Sorbonne et au Collège de France ; il fut nommé alors ici diacre de l'Église américaine épiscopale (1905) ; il alla ensuite, de 1906 à 1907, poursuivre ses recherches à Leipzig. Le Musée de Philadelphie lui confia bientôt sa section d'Asie centrale, et il y perfectionna sa connaissance, si remarquable, des textes cunéiformes. En 1908, il vint à Oxford, où Miss W. Shillito lui fit confier le premier poste de lecteur d'assyriologie : il l'a gardé jusqu'à sa mort. En 1913, Langdon s'était fait naturaliser Anglais ; jusqu'à ce qu'il

---

1. Outre l'*Ætolia*, mentionnée ci-dessus, W. J. Woodhouse a publié, en 1930, un livre : *The composition of Homer's Odyssey*, et, en 1933, un essai intitulé : *King Agis of Sparta*.

eût pris sa retraite en 1919, pour des raisons de maladie, sa vie fut entièrement dévouée à la science, et la liste de ses travaux est aussi abondante que caractéristique<sup>1</sup>.

Il avait subventionné personnellement les fouilles de Kish, où il fit deux campagnes, n'abandonnant le chantier qu'à regret, en raison de son état de santé; les riches trouvailles de ce site sont actuellement exposées à l'Ashmolean Museum d'Oxford; si Langdon n'acheva pas non plus sa tâche d'éditeur de textes, de nombreux volumes sont prêts à être publiés par ses élèves, qui gardent le vif souvenir de sa générosité scientifique. L'Académie anglaise l'avait appelé à elle en 1931; en 1934, il fut aussi élu à Paris membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; la fondation Singer-Polignac lui permit de faire quelques conférences très écoutées au Collège de France. Ch. P.

### LE P. SÉBASTIEN RONZEVALLE (1865-1937).

Les quelques lignes qui précèdent le dernier ouvrage du regretté disparu, — son *Jupiter héliopolitain, Nova et vetera*, 1937 (cf. le compte rendu qui en sera donné ici-même) — rappellent qu'on doit au P. S. Ronzevalle trente années de recherches sur les cultes sémitiques.

Né à Philippopoli, il avait été tenu sur les fonds baptismaux par le Consul Champoiseau, qui a valu au Louvre la Victoire de Samothrace. Son père était lui-même attaché à la carrière diplomatique, comme drogman, ce qui l'amena à Beyrouth. L'Université Saint-Joseph a elle-même formé à l'étude des langues sémitiques, et des antiquités, celui qui devait tant l'honorer; en 1909, l'Académie des Inscriptions l'appela comme correspondant, à la place même de son illustre parrain. Depuis 1900, le P. R. a publié assidûment une suite de mémoires, notamment dans les *Mélanges* de Beyrouth; c'était un grand laborieux, bienveillant et plein de bonhomme; il lui arrive de conter, avec esprit, comment telle de ses études préparée pour la *Rev. numismatique* ne put jamais trouver d'éditeur en nos temps difficiles. Il n'était pas un simple érudit de cabinet; ses fouilles au haut-lieu de Beyrouth nous ont rendu ce que nous savons sur le Baal-Markod bérytien. Historien des religions, avant tout, l'explorateur des cultes sémitiques était capable de publier des inscriptions non seulement sémitiques, mais grecques ou latines; et sa culture archéologique égalait sa science épigraphique. Collection-

---

1. Parmi ses œuvres, à signaler : *Sumerian grammar*, 1911; *Sumerian and Babylonian Psalms*, 1909; *Poème sumérien du Paradis*, 1909; *Epic of Creation*, 1924; *Tammuz and Ishtar*, 1914; *Semitic mythology*, 1931; *The Venus-Tablets of Ammizaduga*, 1928 (en collaboration avec J. K. FOTHERINGHAM); *Babylonian menologies and Semitic calendars*, 1935. En outre, St. LANGDON a édité un grand nombre de textes cunéiformes, avec des fac-similés et souvent des traductions. De nombreux articles de lui ont été donnés au périodique français *Babyloniaca*. Les résultats des fouilles de Kish ont été publiés en trois volumes, *Excavations at Kish*; cf., aussi, les *Oxford editions of cuneiform texts*.

neur, il a recueilli beaucoup d'inédits et de pièces rares, qu'il faisait connaître utilement et qu'il a parfois sauvés de la destruction. On en trouvera plusieurs en son dernier livre.

Aux difficultés de la vie en Syrie et de son apostolat, le P. R. eut à ajouter, par suite du mauvais état de sa santé, qu'il sentit de bonne heure décliner (*Jup. héliop.*, p. 139). Menacé gravement dans sa vue, atteint de surdité et d'infirmités cruelles, il n'en a pas moins réalisé jusqu'au bout toute la série de ses *Notes et études d'archéologie orientale*, indispensable répertoire pour tous ceux qu'intéressent les cultes de Syrie-Phénicie. Il aura travaillé jusqu'à sa mort, le *Jupiter heliopolitain* n'étant qu'à moitié un ouvrage posthume ; car il l'avait rédigé en entier, sauf les tables, et il a mentionné (p. 139-140) les questions qu'il n'avait pas encore pu traiter, mais dont il entrevoyait l'intérêt.

Ch. P.

### Le sculpteur Ipouki à Thèbes (XIV<sup>e</sup> s. av. J.-C.).

L'exploration de la nécropole thébaine a, comme l'on sait, réduit notre ignorance, en tout ce qui touche les noms des producteurs de l'art égyptien du Nouvel empire. De Deir el-Medineh à Deir-el-Bahri, nous avons appris à connaître maints artistes locaux, architectes, sculpteurs, etc. Les fouilles de l'*Aménophium*, temple funéraire d'Amenhotep, fils de Hapou, voisin au S. du Ramesseum, viennent de livrer en 1937 à leurs auteurs, qui continuaient les travaux (Robichon-Varille, *Le temple funéraire du scribe royal A. fils de H.*, I, 1936 ; et *Chronique d'Égypte*, n° 24, juillet 1937, p. 174-180), un précieux document au compte du sculpteur Ipouki, dont la tombe 181 est une des merveilles de la nécropole voisine. C'est un bas-relief du meilleur style, avec une figure d'homme agenouillé, en prière.

Le célèbre Ipouki a dû collaborer, d'après le lieu de trouvaille, à la décoration du temple funéraire de l'architecte royal Amenhotep, lui-même grand artiste (*Rev. archéol.*, 1937, I, p. 82-83). Nous entre-voyons quel milieu privilégié constituaient, et la cour d'Aménophis III, et la ville de Thèbes, au xiv<sup>e</sup> s. av. notre ère.

Ch. P.

### Les fouilles de Tell-Agrab.

D'après les renseignements qu'a donnés M. H. Frankfort, dans *The Illustr. London News*, le 6 nov. 1937, p. 792 sqq., l'Iraq Expedition de l'Institut oriental de l'Université de Chicago a concentré ses efforts en 1936-1937, sur deux sites au N.-E. de Bagdad : Tell-Agrab<sup>1</sup> et Khafaje.

A Tell-Agrab, on a dégagé le temple et son autel, avec le trésor. De la dernière période d'occupation du temple — aux environs

---

1. Cf. SESTON LLOYD, *The Illustr. London News*, 12 sept. 1936, p. 432 sqq.

de 2700 — daterait une tête de masse d'armes de gypse, encore engagée dans une douille de cuivre, et décorée de quatre têtes de lions. On a découvert, aussi, les grossières statues de cuivre de deux



Fig. 1. — Char sumérien trouvé à Tell-Agrab, attelé d'ânes.

femmes et d'un homme, précieux ex-voto de l'art primitif ; ces adorants ont des yeux faits en nacre incrustée dans du bitume. Un petit chariot de cuivre (fig. 1) a été reconstitué (fig. 14-19 et p. 795). Il était traîné par quatre *ânes*, bien caractérisés ; or, il peut s'agir d'un chariot de guerre<sup>1</sup>. A signaler, en outre, pour le même temps, des plaques de calcaire (lions pourchassant leur proie), des cylindres avec des chasses et où paraissent des monstres à formes taurines et humaines mélangées.

Une période plus ancienne, vers 3000, est représentée notam-

---

1. Cf., cependant, les maquettes de charrettes découvertes à Mohen-jo-daro, et qui ressemblent tant aux véhicules modernes utilisés encore dans les campagnes du Sind.

ment par de la poterie: Sur un vase reproduit en couleur, semble avoir été éternisée une cérémonie en l'honneur d'un taureau sacré, curieusement attaché par le museau à un anneau fixé au mur; trois prêtresses nues frappent avec des baguettes sur des tambourins; il y a un décor de tiges feuillues, groupées par trois. Les reproductions montrent bien la polychromie: rouge et noire sur fond clair.

Certains objets datent de la période de Jemdet-Nasr (vers 3000, ou plus tôt); vases de pierre avec des figures de taureau en relief, amulettes taillées dans des coquilles, avec le motif lion et taureau présenté en raccourci, ou le symbole du taureau. Ch. P.

### Les fouilles de Khafaje.

M. H. Frankfort a signalé leur progrès en 1936-1937 (cf. *Illustr. London News*, 13 nov. 1937, p. 840-841). On a continué l'exploration du temple découvert, reconnu comme celui du dieu Sin (vues et reconstruction théorique). Parmi les objets trouvés, il y a une curieuse collection de cylindres. L'un, de l'époque de Jemdet-Nasr, illustre un mythe (?) inconnu: entre deux édifices à étages (château ?) et près d'un torrent, un démon (?) à tête de lion, debout, marche en se couvrant de feuillages vers des chèvres qui broutent<sup>1</sup>. Derrière lui, un oiseau est figuré dans un arbre. — Sont reproduits aussi divers cylindres de la période d'Ourouk. Un sceau cylindrique de l'époque de Jemdet-Nasr, est en pierre grise, et garni d'une incrustation de nacre, en anneau, à la base; il est muni par dessus d'une poignée en argent. La scène représentée semble celle de la capture au piège de taureaux (?). Un autre cachet (même période), à partie supérieure conique, est orné sur l'épaule de triangles de jaspe rouge et de nacre, qui alternent. Par dessous, entre deux édifices en forme de temples (?), deux bouquetins sont affrontés autour de l'arbre sacré. Ch. P.

### Les fouilles d'Alaca-höyük.

M. Remzi Oğuz Arık, du Ministère turc de l'Instruction Publique, a donné un premier rapport (*Belleten, Turk Tarih Kurumu*, I, 1937, p. 222-234), sur les travaux faits à cette place; les résultats sont fort importants. Les fouilles ont été dirigées par MM. Remzi Oğuz Arık lui-même, et Hamit Koşay, d'août à nov. 1935, au nom de la Société d'histoire turque.

Le site est un vaste tertre, haut de 1060 m. au-dessus du niveau de la mer, quasi circulaire et mesurant E.-O., 310 m. × 277 N.-S.; il a été appelé aussi Imat-Höyük (on a écrit longtemps: Euyuk, dans les ouvrages français). On le rencontre à 160 kilomètres à vol d'oiseau au N.-E. d'Ankara, à 25 kilomètres seulement au N. de Boghaz-Keui. On attribuait son peuplement au « Nouvel empire hittite »; mais les fouilles récentes ont reculé son histoire jusqu'au début de la période chalcolithique, qu'on atteint là à une profondeur de 10 mètres environ.

1. Ou chasseur masqué ?

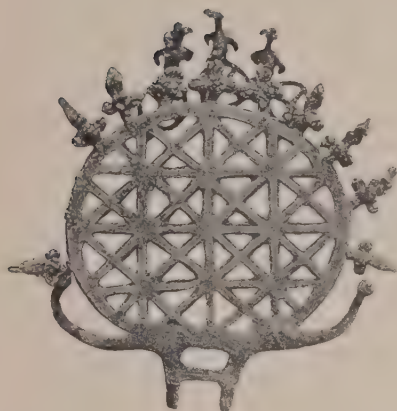


Fig. 1. — Fouilles d'Alaca-Höyük : disque solaire, orné de fleurs et d'oiseaux au pourtour (haut. 0 m. 34).



Fig. 2. — Fouilles d'Alaca-Höyük : cerf en cuivre argenté (haut. 0 m. 36).



Fig. 3. — Fouilles d'Alaca-Höyük : ex-voto avec groupe de trois cervidés (haut. 0 m. 22).

Au-dessus, il y avait une couche *proto-hittite* : de l'âge du cuivre — période des tombes princières, enfouies de 6 à 8 mètres au-dessous du sol — à la période hittite ancienne = âge du bronze I. C'est ensuite, à partir de 4 mètres jusqu'à la surface, la période hittite proprement dite (= âge du bronze II), avec la couche relativement moderne, terriblement mélangée, qui va de la période phrygienne au niveau actuel du tell.

La couche de l'âge du cuivre occupe une épaisseur de 4 mètres. La céramique qu'elle recèle est différente de celle de la période hittite « ancienne ». Les formes sont souvent sphériques, les couleurs, les décors, s'apparentent à ce qu'on connaît à Alishar I, Hissarlik I-II ; on a recueilli des terres cuites anatoliennes.

Le plus étonnant est le contenu de trois tombes, modestes (en bois et brique crue), à dater de l'âge du cuivre ; elles ont livré aux fouilleurs un matériel très précieux qui contraste avec leur structure pauvre : deux aiguères en or et en cuivre, à goulot proéminent en bec d'oiseau et à décor chevronné (cf. Koum-tépé, Troade, Alhatlibel, Tulképé, Alishar) ; une coupe-calice (type « coupe à champagne ») en or, voisine des types mycéniens ; deux poignards rappelant ceux de Pamphylie et de Troade, et de Tépé Hissar (groupe dit « chypriote »). Les épingles-marteaux ont des équivalents dans les Kourganés de la Russie méridionale et du Caucase ; à Kish, en Troade, et même en Étrurie. Mais les monuments votifs des trois tombes sont les plus inattendus, notamment les *disques solaires* associant le soleil, la corne de bœuf, les cervidés (très fréquents !)<sup>1</sup>, les svastikas (fig. 1-3). Il est douteux qu'il s'agisse d'accessoires de harnachement, ou de simples passe-guides. Nous avons ainsi des documents d'un prix inestimable sur la religion et la civilisation des Proto-Hittites.

Les résultats si heureusement acquis n'ont pas tardé à être mis à la disposition des savants ; car il vient de paraître — par les soins de M. Remzi Oğuz Arik — un fort beau volume, *Les fouilles d'Alaca Höyük* (1935), 1937<sup>2</sup>, qui donne tout le détail de la fouille et sera recensé ici-même.

Ch. P.

### Les découvertes de Tal-Atchana (Syrie).

On en a aussitôt signalé l'importance : M. L. Woolley et Sir Arthur Evans, lui-même, à qui rien ne reste étranger de ce qui peut toucher à la civilisation crétoise (cf. *JHS.*, LVI, 1936, p. 125 sqq., pl. VI-VII ; Ch. Picard, *G. B.-Arts*, avril 1937, p. 196). Nos lecteurs trouveront de nouveaux détails, avec les reproductions de vases magnifiques, dans *The Illustrated London News*, 9 oct. 1937, p. 604-605.

Ainsi, près d'Antioche, les fouilleurs du British Museum ont eu la chance d'aborder un site, inhabité après le <sup>xiii</sup>e s. (av. J.-C.), où

1. M. Remzi Oğuz Arik rapproche un relief hittite en stéatite de Yéni-Keui, avec un dieu au *lituus* et au bonnet conique, monté sur un cerf.

2. En français et en turc.

se rencontre, avec des tablettes cunéiformes, une céramique locale, apparentée au style décoratif et floral des Égéens, et nouvelle. Ses affinités s'orientent vers les produits de la Crète, et, par ailleurs, elle évoque les vases trouvés loin vers l'Est, à Nuzi et Tel-Billah, vers le Tigre. On n'est plus réduit, pour l'étude de cette céramique, à des tessons : la fig. 10 reproduit une sorte de grand skyphos (ou d'« amphore »), presque intact, décoré d'écailles, de rosaces, de rinceaux fleuris, etc., et dont le diamètre à la panse atteint 0 m. 33. Les gobelets en calice sont fréquents, aussi délicatement travaillés que parfois en Crète, et méritant aussi la comparaison avec des coquilles d'œufs. Peints d'ordinaire sur fond noir, ils sont parfois revêtus de motifs où la double-hache, les marguerites, et les tiges de papyrus dominant (fig. 8). Il y a des exemples plus rares de décoration exécutée en rouge ou noir sur fond clair. — Ce qui est le plus intéressant ici, c'est l'association du répertoire décoratif des potiers du Kamarès, avec ce qu'on est convenu d'appeler *à la suite*, en Crète, le style « du Palais » : on sait qu'à la suite des trouvailles de Berbati (Argolide), certains archéologues voudraient en reporter la floraison dans la Grèce continentale.

Parmi les textes cunéiformes, du niveau hittite, on signale une lettre royale du temps d'Akhnaton ; un ou deux sceaux d'argile portent des hiéroglyphes hittites. Un édifice du « quatrième niveau » (xvi<sup>e</sup> s.) évoque par son plan et sa structure les palais crétois (escalier en basalte aboutissant à une entrée flanquée de deux colonnes en bois, sur bases de pierre). On a trouvé là une pyxis d'ivoire ayant la forme stylisée d'un canard qui retourne la tête ; des objets d'or incrustés, des orfèvreries à technique granulée : il y a, à ce quatrième niveau aussi, des textes en cunéiforme, d'intérêt historique (traité d'alliance entre Nej-me-dash, roi de Alalah, ancienne cité d'Atchana, et « le roi des tribus des Hurri »). La cité établie à ce quatrième niveau recevait déjà des importations chypriotes, ainsi que l'attestent certaines trouvailles de vases (fig. 5).

Ch. P.

### Ivoires de Megiddo.

Continuant le commentaire des fouilles récentes de M. Gordon Loud<sup>1</sup>, les *Illustrated London News* du 23 oct. 1937, p. 707-710, ont reproduit les exemplaires principaux d'une collection de plus de deux cent pièces d'ivoire, sculptées et incisées, que les envahisseurs de la cité avaient saccagées, sinon dispersées, dans le palais détruit au xiii<sup>e</sup> s. Elles ont été retrouvées, en 1936-1937, sous une voûte protectrice, dans le trésor souterrain aux trois chambres : il y a là des types divers de têtes féminines, une plaque représentant, aux deux faces, un même personnage humain aux yeux incrustés, en longue robe : motif ayant servi à l'ornement d'un meuble (lit ?). Une femme porte une coiffure formée d'un long *crobylos* : sur un

1. Cf. *Rev. archéol.*, 1937, II, p. 254 sqq., pour les fouilles.

sceptre (?), des figures divines sont superposées, d'un côté, et il y a, par ailleurs, sur trois faces, des chasses d'archers, tirant sur des bouquetins.

Une plaque, d'un décor particulièrement fin, représente des captifs amenés devant un roi assis sur un trône à haut tabouret, flanqué de sphinx ou griffons ailés; sous ce siège, picore une caille (?); des oiseaux, des fleurs, des cartouches royaux sont semés dans le champ. Les prisonniers sont attachés à un char, et précédés d'hommes d'armes; un joueur de lyre charme le prince, vers qui aboutit le cortège. Derrière le trône, attendent des porteurs d'offrande: on distingue des vases et des rhytons en forme de têtes de lions et d'antilopes; tout cela a un air égypto-égéen<sup>1</sup>.

Un très curieux Bès, coiffé de plumes, semble ailé. Un sphinx féminin à tête humaine, ailé, accroupi, présente une coupe; une scène de banquet religieux nous est montrée sur une plaque, assemblée avec des rivets dont les mortaises apparaissent. Des têtes de palmipèdes stylisées ont décoré des extrémités de plaques; on revoit le motif du fauve (canin ?) dévorant un ibex, sur une plaque décorée des deux côtés (yeux primitivement incrustés); il y a une magnifique figure de griffon aux ailes éployées en éventail.

Un petit coffret d'ivoire est orné sur ses quatre faces de figures de sphinx et de lions; sur d'autres plaques, on ne voit que des ornements végétaux ou géométriques; ainsi sur une défense, utilisée en applique, décorée de rosaces et de palmettes: sur une plaque où un lotus stylisé forme chapiteau, couronné de floraisons (incrustations). Une des pièces représentées, p. 709, en bas à gauche, ivoire incrusté d'or, est-elle bien un « gaming-board », relique des passe-temps de Megiddo, il y a trois mille ans, comme on nous dit ? J'y verrais plutôt un bouclier votif en « 8 »: à cause des échancrures latérales, du système suspensif, et du décor même qui, au milieu, utilise la forme de la double hache.

Ici encore, les influences sont mêlées: de l'Égypte à la Mésopotamie, de la Syrie à l'Égée.

Ch. P.

### La « Maison sacrée » d'Eleusis.

K. Kourouniotis, ancien Directeur du Service des antiquités, régit le sanctuaire de Déméter, à Eleusis, avec une compétence que tout le monde archéologique connaît. Il vient d'écrire, à propos de la Maison Sacrée, par lui découverte:

« Les anciens Grecs eurent, peut-être plus que tout autre peuple, le culte des ancêtres. Leurs tombeaux, considérés comme sacrés, étaient des lieux sacrés, et aussi leurs maisons. Des auteurs anciens citent des ruines de très vieilles demeures qui furent conservées pendant des siècles comme des sanctuaires.

<sup>1</sup>. A noter, dans les bijoux d'or, p. 710, la technique du grènetis dont M. P. Demargne a souligné, ici même, l'origine orientale.

« Une colonne de la maison du célèbre roi Enomaos persista dans l'Altis d'Olympie à travers toute l'antiquité. A Tirynthe, on vénérât également un pilier de l'habitation d'un lointain ancêtre royal; près de là, on construisit ensuite un sanctuaire d'Héra. A Thèbes, on conservait les ruines — que découvrit M. Kéramopoulos — du palais de Cadmos, dans lequel, après qu'il eût été incendié par la foudre, on adorait Dionysos et Sémélé.

« Il y a quinze ans environ, on découvrit à Éleusis un *téménos*, enclos sacré, datant comme en témoignaient le mode de construction du péribole et d'autres indices, de l'époque de Pisistrate. Il est construit sur les ruines d'une maison plus ancienne qu'il entourait soigneusement et conserva; de nombreux vestiges subsistent d'un culte qui se pratiquait dans cette maison et à côté, à une époque plus ancienne que la construction faite au temps de Pisistrate. L'excavation complète du *téménos* a été terminée cette année seulement, avec la collaboration de l'architecte Travlos.

« Situé en dehors du grand sanctuaire de Déméter, presque en face du pylône Sud, à dix mètres de la partie Sud du grand péribole qui fut construit à la fin du iv<sup>e</sup> s. av. J.-C., c'est-à-dire à l'époque de l'orateur Lycurgue, ce *téménos* est entouré d'un mur de clôture formant un carré presque parfait, dont les côtés ont vingt mètres de long. Le mur est constitué de grands blocs calcaires formant le bel appareil polygonal *en usage au temps de Pisistrate*. L'antique voie qui partait du port pour arriver au grand sanctuaire passait en face du côté Sud de ce *téménos* et après un faible tournant, continuait en longeant le mur Ouest jusqu'à la porte du temple de Déméter, qui se trouvait à une distance de quatre cents mètres.

« En même temps que le mur de clôture, on construisit sur les ruines de l'ancienne habitation un petit temple en tuf. On n'a retrouvé que quelques parties de ses fondations. Ces vestiges et la découverte d'un grand nombre de petits ex-voto témoignent qu'un culte fut pratiqué sur cet emplacement au temps de Pisistrate. La plupart des ex-voto sont des figurines en argile du vi<sup>e</sup> siècle av. J.-C., représentant une divinité assise, ou des Corés debout rappelant les Corés archaïques du musée de l'Acropole d'Athènes. On recueillit également un grand nombre de tessons céramiques décorés, et quelques vases entiers contemporains des statuettes, qui étaient, eux aussi, des ex-voto. Du reste de la construction, il n'a été retrouvé que quelques débris de marbre, formant la toiture. Peut-être la belle statuette archaïque représentant une Coré qui s'enfuit, découverte il y a quelques années près des fondations du temple, provient-elle d'un de ses frontons, représentant l'enlèvement de Perséphone par Pluton.

« La maison dont les ruines étaient entourées par le mur polygonal est plus ancienne que ce dernier, de trois siècles, à peu près, et elle était déjà en ruines quand il fut construit. Cette maison, modèle presque unique d'une demeure complète du viii<sup>e</sup> s. av. J.-C., occupe les trois quarts de ce petit sanctuaire. Elle était construite au bas de la pente de la colline d'Éleusis, à un endroit où, dans des temps très reculés, arrivaient les maisons des habitants. Elle comprenait

quatre pièces en enfilade, toutes orientées vers l'Est, donnant sur un vestibule commun relativement vaste. Devant ce vestibule, s'étend une cour, dallée seulement dans sa partie Nord. Le reste, non dallé, était utilisé comme jardin. Les murs de cette maison furent construits sans grand soin avec des pierres relativement petites et du mortier. Les lignes du plan ne sont pas encore très bien établies.

« Qu'un culte ait été pratiqué dans cette maison, cela est prouvé par la découverte, dans les deux pièces du côté Sud, de grandes amphores placées les unes à côté des autres sur le sol au milieu d'un tas de cendres, cendres dont les amphores étaient également remplies. D'autres vases plus petits et décorés s'y trouvaient au milieu des amphores, qui ne portent, elles, que quelques ornements peints, et peuvent être datées du VIII<sup>e</sup> siècle, de la fin de la période géométrique. La cendre provenait du feu des sacrifices ; elle était ensuite conservée comme sacrée. Les sacrifices avaient lieu tout près de l'endroit où étaient les amphores ; à une petite distance de celles-ci, on trouve le sol de la pièce fortement calciné, et au-dessus, une couche de cendres et une cuvette du genre de celles où l'on recueillait le sang des victimes. On rencontra encore de semblables bassins près des amphores et hors de la maison.

« Dans un angle de la pièce aux amphores se trouve une sorte de petite fosse, c'est-à-dire une construction circulaire assez peu élevée, semblable à une margelle de puits, ayant à sa base, au niveau du sol de la pièce, un trou par lequel les liquides versés dans la fosse s'écoulèrent, grâce à un canal construit dans le sol de la pièce et qui se prolongeait au dehors, dans le vestibule et dans la cour. On construisait de ces *bothroi* là où on faisait des sacrifices aux morts ou aux dieux infernaux, pour l'écoulement du sang des victimes. Et comme d'ordinaire on n'en trouve pas dans les habitations, l'hypothèse que cette fosse fut construite seulement pour les sacrifices, est justifiée.

« La maison s'écroula au VII<sup>e</sup> s. av. J.-C., mais le culte et les sacrifices continuèrent près de l'endroit où elle se trouvait. On a ramassé en plusieurs points, des débris de vases, de style précorinthen et corinthen ; ils attestent que des sacrifices étaient offerts là, au VII<sup>e</sup> siècle.

« Vers l'an 600 av. J.-C., on construisit un petit temple, simple, près des ruines de l'ancienne maison sacrée. Un de ses angles reposait sur les ruines du mur de la cour. Mais cet édicule fut détruit vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle. C'est probablement à l'époque de Pisistrate, lorsque les lieux de culte de l'Attique prirent, grâce à Pisistrate et à ses fils, un aspect plus grandiose, qu'on construisit le beau péribole polygonal appelé à enfermer soigneusement l'antique maison et le lieu avoisinant, consacré aux sacrifices et au culte.

« A qui appartenait la première maison ? De quel dieu ou héros y célébrait-on le culte ? Ni les fouilles, ni les traditions antiques ne nous aident à le déterminer avec certitude. Le petit enclos sacré n'est pas compris dans le grand sanctuaire d'Éléusis, où Déméter et Koré étaient presque les seules divinités adorées. Mais les ex-voto découverts, et en particulier les figurines d'argile, ressemblent aux ex-voto du Téléstérion, et représentent peut-être les deux déesses. Il faut donc

supposer que le personnage honoré dans le *téménos* était leur ami, ou avait quelque rapport avec leur histoire.

« L'hymne homérique à Déméter mentionne les noms de Triptolème, Polyxénos, Eumolpos, Dioclès, Dolichos, « rois » qui, peut-être comme vassaux du roi Céléos, dominaient à Éleusis, et furent instruits par Déméter elle-même, dans les mystères. Ils les transmirent à leurs sujets et furent sans doute proclamés héros. Il serait possible que l'habitation en question ait appartenu à l'un d'eux<sup>1</sup>, et qu'elle ait été considérée ensuite comme sacrée et utilisée comme lieu de culte à leur mémoire.

« Nous ne connaissons pas le sort du *téménos* aux siècles classiques et à l'époque hellénique, car les ravages et les déformations causés à la partie supérieure de l'emplacement par les constructions de l'époque moderne sont malheureusement irréparables. Que le caractère sacré de cette place ait été conservé longtemps après, nous pouvons le conclure du fait qu'à la fin de l'époque romaine, on construisit là un petit temple de Mithra qui utilisa le mur polygonal comme mur de fond. »

K. KOUROUNIOTIS.

### Le Monoptère sicyonien de Delphes.

Le Monoptère sicyonien de Delphes a-t-il pu, selon la suggestion de Mlle Margarete Bieber (*Classical Weekly*, 3 janvier 1938, p. 79) « contenir » la tombe du héros thébain Mélanippos ? Il suffit de se reporter à Pausanias (IX, 18, 1) pour apprendre que Mélanippos avait son tombeau... à *Thèbes* ; le recours à la *Périégèse*, si aisé, mérite d'être recommandé aux recenseurs : à combien d'ingénieuses « suggestions » ne couperait-il pas court ?

A.

### Les allées de trépieds apolliniennes.

On n'a peut-être pas, jusqu'ici, prêté l'attention nécessaire à un texte de l'*Hymne « homérique » à Apollon pythien*, où il est parlé (vers 438 sqq.) de l'apparition lumineuse d'Apollon, au moment du débarquement des marins cnossiens dans le golfe de Delphes. Le dieu, qui avait été, sur le pont même du navire, un énorme dauphin, prend cette fois la forme d'un puissant météore :

« Ils (les marins de Cnossos) entrèrent *au port*, tandis que le navire qui franchit les mers s'échouait sur les sables... C'est là que surgit du navire Apollon, le Seigneur archer, sous l'apparence d'un astre qui luirait au milieu du jour. De sa personne jaillissaient des étincelles sans nombre, dont l'éclat allait jusqu'au ciel. *Passant à travers les trépieds de grand prix*, il pénétra dans son *adyton*<sup>2</sup>, et y

1. [J'avais déjà proposé d'y voir le « Palais », modeste, de Céléos. Ch. P.]

2. Lorsqu'Apollon va chez les Hyperboréens, un trépied ailé le porte au-dessus de la mer (Amphore du Vatican, 500 ± av. J.-C., Beazley, 25) ; ce qui, notons-le, prouve qu'on voyageait *par mer* en Hyperborée (Crète). Dans l'*Iliade*,

alluma la flamme en dardant ses traits fulgurants. Crisa tout entière fut envahie par la lueur. Les femmes des Criséens et leurs filles aux belles ceintures poussèrent un long iou-iou au choc de Phoibos... »

Bien que l'hymne mélange (cf. *BCH.*, 1937, I, p. 33 sqq.) les mentions de *Cirrho* et de *Crisa*, relai d'étape sur la route delphique, nous sommes *auprès de la mer*, donc au port de Cirrho. L'astre miraculeux passe « à travers les trépieds de grand prix ». — Rappelons-nous ici la curieuse Allée de trépieds, archaïque, récemment découverte par M. P. Guillon au sanctuaire béotien du Héros Ptoos à Kastraki, sanctuaire qui fut le prédécesseur et resta le rival de celui de l'Apollon du Ptoion (*Rev. arch.*, 1935, II, p. 96-97). Les trépieds, dont les bases seules ont subsisté, formaient là une double rangée, et comme une avenue (période comprise entre le milieu du VI<sup>e</sup> s. et le premier quart du V<sup>e</sup>)<sup>1</sup>. A Delphes, sur la voie sacrée, à hauteur du temple d'Apollon, au dernier tournant de la Voie Sacrée devant le *manteion*, les offrandes de Gélon et d'Hiéron, de Thrasyboulos et Polyzalos, — groupe précieux de trépieds d'or *siciliens*, — pourraient être considérées comme le rudiment d'une « Allée » aboutissant à cette place. Non moins que la victoire remportée à Himère en 480, ou les triomphes pythiques, de tels ex-voto devaient commémorer quelque service oraculaire du dieu de l'*adyton* ; on songera aussi au trépied de Platées, à celui de la Colonne des acanthes.

Il est curieux, quand l'attention est ainsi appelée, et de plusieurs côtés, sur les allées de trépieds apolliniennes, d'examiner les premiers résultats des fouilles topographiques, si heureuses, qui viennent d'être entreprises par l'École française d'Athènes, à Cirrho même : lieu du débarquement des Cnossiens et de l'épiphanie d'Apollon ci-dessus mentionnée. A moins de 500 mètres de la mer, sur la hauteur appelée Magoula, où a été découvert un habitat préhistorique des plus intéressants (il remonte à l'Helladique ancien), on a aussi déterminé les traces d'un vaste quadrilatère orienté N.-O., S.-E., mesurant 161 mètres de long sur 129 de large ; ce semble être un péribole, avec, du côté Nord, de multiples petites salles parallèles ouvrant vers l'intérieur. Tout l'ensemble date de l'époque hellénique. On n'y accédait que par une entrée assez modeste vers le Nord ; mais *au Sud* (côté de la mer) et dans le même axe, par un Propylée, solide, que prolonge une étroite bâtisse ; elle avance perpendiculairement au mur Sud, sur une cinquantaine de mètres déjà à l'intérieur, près du riche dépôt d'offrandes qu'on a découvert vers le centre du quadrilatère. Or, cette *favissa* (où il y a des vases corinthiens du VI<sup>e</sup> s. déjà) a donné la preuve qu'il s'agissait là — la présence d'Artémis étant dûment reconnue — d'un sanctuaire des Létoides<sup>2</sup>, où les cultes féminins,

---

XVIII, quand Thétis va trouver Héphaïstos pour obtenir les armes d'Achille, elle trouve le dieu magicien occupé à fabriquer des trépieds magiques, aptes à porter les dieux dans la salle du Conseil, et qui savaient revenir d'eux-mêmes au long des murs, à leurs places.

1. *CHAI.*, 1937, p. 172-173.

2. Cf. Pausanias, X, 37, 8 : groupés avec Adrasteia.

les plus anciens, auraient continué à prévaloir (peut-être à la suite des guerres sacrées) jusqu'en pleine ère classique. — On a parlé<sup>1</sup> d'une bâtisse « mystérieuse », peut-être « d'une longue galerie couverte, à trois nefs, qui permettait aux pèlerins débarquant à Cirrha de prendre quelque repos ». Mais les deux lignes de fondations intérieures, parallèles, sont très peu fondées, évidemment pour des ex-voto légers. Ce qu'elles évoqueraient, ce sont les *dromoi* égyptisants, les « allées » de certains sanctuaires (Létôon de Délos, Sérapéion C de Délos : cf. en général, Ch. Picard, *Man. archéol., Sculpt.* : I, *La période archaïque*, p. 417 sqq.). Si la construction de Cirrha n'est que du iv<sup>e</sup> s. au plus tôt, les offrandes archaïques, près de là, suggèrent qu'il peut s'agir d'une reconstruction, peut-être contemporaine des agrandissements des sanctuaires de Delphes, au iv<sup>e</sup> s. ; et l'on pense ainsi au texte si évocateur de l'*Hymne* : à Apollon « *passant à travers les trépieds de grand prix* ».

Ch. P.

### L'Éleusinion d'Athènes et les trépieds de l'Anthippasia.

Au temps de la *Médée* d'Ennius, traduite d'Euripide, on savait encore que l'Éleusinion d'Athènes ἐν ἄσπερι ou ὑπὸ τῇ πύλῃ était *sur une hauteur*<sup>2</sup>, ce qui condamne d'avance toutes les tentatives de ceux, Américains (*Hesperia*, VI, 1937, pl. IX à la p. 360, n° 15) ou Allemands (H. Möbius, *Ath. Mitt.*, 60-61, 1935-6, p. 264-268), qui s'obstinent à le loger aujourd'hui dans un repli creux de terrain, où il n'y aurait, d'ailleurs, comme ruines, qu'un *rien* fort significatif.

La hauteur de l'Éleusinion, — *Colonos Agoraios*, dominant l'Agora, — avait été le camp des Éleusiens au temps des luttes primitives, nullement mythiques, d'Immarados et d'Erechthée. Tué par le roi de l'Acropole, — le maître et défenseur heureux du πυκινὸς δόμος où Athéna venait se poser parfois du haut des airs, — Immarados a eu sa tombe selon la règle *dans son ancien camp*, à l'Éleusinion. En ce temps, on ne se battait qu'avec des flèches, des pierres, des piques, et un assaillant de l'Acropole — citadelle qui avait alors pour poste avancé la colline de l'Aréopage — n'eût pas été se loger, lui et sa troupe, dans un trou du terrain voisin. L'Agora, no man's land, nécropole depuis l'Helladique moyen, servait de champ de bataille.

Je reprendrai ces indications plus en détail, à propos du temple appelé Theseion, ou Héphaistieion, où la fouille américaine vient de dégager fort à propos, les alignements de ces vases percés par le fond qui servaient à des rites de *panspermia*, éleusiniens (cf. R. Vallois, *REA.*, XXVIII, 1926, p. 121 sqq.), et, comme on l'a déjà supposé, à l'entretien des plantes sacrées<sup>3</sup>. Il faut beaucoup de bonne volonté pour

1. *CRAI.*, 26 oct. 1937.

2. En venant de Corinthe (au sortir de Daphni) on *le voyait* de loin, à gauche de l'Acropole : « Astu, atque Athenas antiquum opulentum oppidum | contempla, et templum Careris ad lævam aspice » (cité par P. FOUCAUT, *Les myst. d'Eleusis*, p. 306 sqq.).

3. Cf. Ch. PICARD, *L'Éleusinisme et la disgrâce des Danaïdes*, *RHR.*, C, 1929, p. 48 sqq. (cf. 55-56).

voir, dans une telle découverte, la preuve de l'existence des « *Garden of Hephaistos* » (*Hesperia*, VII, 1937, p. 396 sqq.), Héphaïstos, roi de la forge souterraine, n'avait pas besoin de jardins ; son associée à Athènes, Athéna, non plus. Les jardins sont, par contre, souvent apanage d'Héraclès, de Dionysos, comme à Thasos, à Athènes même (*Hesperia*, VI, 1938, p. 9 sqq.), d'Asclépios parfois (*dieu logé à Athènes, dans l'Éleusinion, en 421*).

On n'a pas assez tenu compte jusqu'ici, pour la localisation de l'Éleusinion, d'une découverte signalée dès avril 1891 (Th. Homolle, *BCH.*, XV, 1891, p. 369 sqq.). Elle a été faite non loin du sanctuaire de Démos et des Charites<sup>1</sup>, au N.-O. de l'Agora, maintenant mieux connue par l'exploration américaine<sup>2</sup>.

Fort significative dès 1891, cette découverte le devient, certes, de plus en plus aujourd'hui. *C'est tout près du Pseudo- « Théseion »*, non loin du carrefour des rues modernes de Thésée et d'Hadrien (cf. le précieux croquis, *BCH.*, l. l., p. 368<sup>3</sup>) qu'a été exhumée la base signée de Bryaxis, et qui avait été consacrée par trois phylarques du dème de Pœanie, le père et les deux fils, vainqueurs d'une *anthippasia* dans la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle, comme il semble.

Ainsi que l'a bien vu Th. Homolle, l'*anthippasia* est une manœuvre de cavalerie, décrite par Xénophon, parade qui se faisait sur l'Agora. Au texte cité par l'article du *BCH.*, paru en 1891, ajoutons donc celui-ci, qui est destiné à causer quelque souci aux archéologues trop empressés à oublier la *Médée* d'Ennius, pour rechercher l'Éleusinion en contre-bas, partout où ils ne le trouvent guère :

La charge finale des cavaliers s'orientait vers le *Bouleutérion* (Th. Homolle, l. l., p. 370 ; Couve, l. l., p. 551)<sup>4</sup>. Nous savons maintenant où il est, voisin du *Métréon*, retrouvé aussi, et de la *Tholos* des Prytanes. Or, Xénophon voulait aller plus loin ; il a rêvé autre chose encore, dans son *Parfait Hipparque* (III, 3) : « Quant aux pompes sacrées, dit-il, elles seraient à mon sens très agréables, et aux dieux, et au public, si autour de ce qu'il y a de sanctuaires et d'images sur l'Agora, à la ronde, à commencer par les hermès<sup>5</sup>, les cavaliers faisaient une évolution en l'honneur des dieux<sup>6</sup>. Une fois de retour aux hermès, après avoir fait le tour de l'Agora, ce serait, ce me semble, un beau spectacle que de lancer par tribus les chevaux au galop en montant à l'*Eleusinion*. »

Le texte dit : Κατὰ φυλάς εἰς τάχος ἀνιέναι τοὺς ἵππους μέχρι τοῦ Ἐλευσινίου.

L'emploi du mot ἀνιέναι n'est-il pas décisif ?

1. L. COUVE, *BCH.*, XVI, 1892, p. 550 sqq. (bibliographie).

2. Cf. le plan *Hesperia*, VI, 1937, pl. IX à la p. 360.

3. Et n. 1, p. 369, signalant que la base serait « à l'extrémité de la tranchée, tout auprès du cadre à gauche ».

4. Cf. aussi MARTIN, *Cavaliers athéniens*, p. 196 sqq., p. 261-263, 280, etc. (sur les prix de l'*anthippasia*).

5. La *Stoa* des hermès.

6. Rappel, ici, de la Procession des Dionysies, et des chœurs qui devaient aller honorer l'autel des douze dieux (connu désormais).

On ne pourra jamais tout résoudre avec les renseignements de Pausanias, pourtant si précieux. Il est parfois bon d'utiliser d'autres témoignages, qui s'étalent. Où trouver ailleurs qu'à l'emplacement du Pseudo- « Théseion »<sup>1</sup> la montée nécessaire, et la place : l'esplanade propre à recevoir des stèles<sup>2</sup>, si bien dégagée maintenant par les fouilles américaines ? C'est là que Xénophon eût voulu prolonger la charge finale. La *Boulè* ne montait-elle pas elle-même, au retour de la Procession d'automne éleusinienne, et tout près de chez elle, tenir une séance d'automne, à l'*Éleusinion* ? Andocide l'atteste.

Par là sans doute, jadis, étaient les trépieds (dionysiaques !) que consacraient avec des prières les phylarques<sup>3</sup>, en un lieu imprégné aussi des souvenirs de Poseidon Hippios, ébranleur de la terre, et de Déméter « nourricière de cavales ». Qu'on veuille bien maintenant méditer sur la région où a été trouvée la base de *trépied* signée par Bryaxis<sup>4</sup> et sur l'édifice fermé, voisin.

Poseidon, Déméter et *Dionysos* (non Héphaïstos !), dieux d'Eleusis, sont précisément les trois dieux qui, sur la frise Est du Pseudo- « Théseion » — l'Éleusinion — regardaient la mêlée des Éleusiens et des Athéniens commandés par Thésée. Depuis la publication de Bruno Sauer (*Das sogenannte Theseion*), on ne s'est encore pas aperçu qu'une triade athénienne faisait face à ces dieux protecteurs d'Ogygia-Éleusis : elle comprenait Zeus, Héra, Athéna. — Il est vrai qu'on ne s'est pas aperçu non plus que les Exploits de Thésée, sur le « Théseion » (cru Héphaïstieion) comportaient la mise à mort d'un fils d'Héphaïstos, exploit qui eût été sans doute peu agréable aux vues du dieu-forgeron. Mais n'avait-on pas mis aussi en deux camps *opposés*, sur la frise, Athéna... et Héphaïstos, pourtant *associés* dans l'Héphaïstieion, *le vrai*, qui nous manque ? Ajoutons ici que le Pseudo-Héphaïstos de Bruno Sauer est un Dionysos au *canthare*. Héphaïstos était boiteux, mais non gaucher. Pourquoi continue-t-on à vouloir lui faire tenir son marteau de travailleur... de la main gauche<sup>5</sup> ? Ch. P.

1. La statue qu'on a parfois associée à tort à la base des phylarques vient aussi de là, semble-t-il.

2. P. GRAINDOR, *BCH.*, 39, 1915, p. 243.

3. Geste de la main droite levée, noté par L. COUVE, *l. l.*, p. 551.

4. L'Éleusinion fut toujours zone réservée, interdite aux vues indiscreètes encore au temps de Pausanias (Thucydide, II, 17 ; Pausanias, I, 14). Il n'y a que le Pseudo-Théseion qui justifie, de ce côté, par ses enceintes, cette défense ; lui seul a le *pérbole* (cf. ci-après), où Clément d'Alexandrie, *Protrept.*, p. 38 ; (cf. ARNOBE, *Adv. gent.*, VI, 5), situe la tombe d'Immarados. C'est là seulement qu'on pouvait faire l'*ἀπάντησις*, mentionnée au IV<sup>e</sup> s. déjà (LYSIAS, *Contr. Andoc.*, 50). On y venait en partant du Pécile (Sud de l'Agora) ; cf. P. FOU-CART, *Myst. d'Eleusis*, p. 306-308. L'Éleusinion contenait, outre la tombe-trophée, la relique d'un char (d'Erechthée ?).

5. D'après *Hesperia*, VI, 1937, p. 65, n. 3 (H. A. THOMPSON), j'aurais plus ou moins (*Rev. arch.*, 1936, I, p. 119 sqq.) fait dépendre mon identification « Théseion » = Éleusinion, du placement (?) de la *Stoa Poikilè*, sur la « South Stoa » (du II<sup>e</sup> s. av. J.-C.). Il suffira de se reporter au passage cité pour voir que je n'ai rien dit, ni entendu, qui soit tel. J'avais seulement relaté une opinion de M. W. DÖRPFELD (publiée dans une lettre Mess. Athènes), en l'accompagnant d'un point d'interrogation bien visible.

### Les prétendus « Jardins d'Héphaistos » à Athènes.

Mme Dorothy Burr Thompson, qui a fait brillamment partie de l'état-major américain constitué pour les fouilles de l'Agora d'Athènes, et qui a elle-même travaillé avec beaucoup de soin dans la région du Pseudo-Théseion, vient de consacrer à des « jardins » (inattendus !) du maître des forges souterraines, un important article d'*Hesperia*, VI, 1937, p. 396-425. Tout ce qui peut être dit de l'horticulture dans l'antiquité y est exposé fort savamment.

Mais s'agit-il bien, au vrai, de « Jardins d'Héphaistos », pour ce dont on nous parle ? C'est que les savants américains se sont ralliés jusqu'ici à l'exégèse si incertaine de Bruno Sauer concernant le Pseudo-Théseion, qui serait le temple même d'Héphaistos<sup>1</sup> et d'Athéna associés<sup>2</sup>. Il faudrait ainsi peut-être, d'ailleurs, parler plutôt, au moins, des « Jardins d'Athéna et d'Héphaistos », encore que la Promachos-Enhoplos-Parthénos n'ait pas eu de tendances bien connues à faire cultiver quoique ce soit, autour d'elle, si ce n'est la sagesse. Sur son Acropole même, elle laissait le soin de son olivier, « martyron » de la célèbre Dispute, à Pandrose. Il paraît douteux qu'on puisse lire l'article de Mme D. Burr Thompson sans soupçonner qu'il apporte des arguments nombreux et très intéressants à l'hypothèse du Théseion-Éleusinion<sup>3</sup>. Tout d'abord, les savants américains ont bien noté qu'il y a eu là deux *périboles*<sup>4</sup>, et qu'avant le début du III<sup>e</sup> s., époque de la nouvelle enceinte, un enclos plus archaïque existait, dont les murs ont été retrouvés à l'Est, au Nord, sur l'alignement *précis des murs du « Théseion »* : il se révèle ainsi contemporain d'une construction dont M. M. Koch et ses collaborateurs visent à placer maintenant la date vers 440 au plus tard av. J.-C.<sup>5</sup> Le premier péribole — si l'on pense à l'Éleusinion, plutôt qu'à l'Héphaistieion plus tardif — serait ainsi celui même dont Thucydide a parlé (II, 15, 17) pour rappeler qu'il restait inhabité (ce qu'on a pu constater, précisément là pendant les fouilles, à propos des citernes !) ; l'historien dit aussi qu'on en écarta les réfugiés de Décélie au début de la guerre du Péloponnèse, « comme de l'acropole et d'autres lieux saints *solidement fermés* ». Or, c'est le nouveau péribole, seulement, qui a eu des portes larges et comme on voit (p. 397, fig. 1, p. 399, fig. 2), un escalier « monumental » vers l'Est, construit au I<sup>er</sup> siècle après J.-C., pour l'accès de l'Agora. Avons-nous la preuve que l'Héphaistieion, *petit*

1. On a tiré argument d'ateliers de fondeurs de bronze installés par là (*Hesperia*, VI, 1937, p. 343, fig. 7) dès le début du V<sup>e</sup> siècle ! Mais il y en a eu un peu partout dans l'Agora, et rien n'atteste qu'ils aient fonctionné là à cause d'Héphaistos, voire chez lui !

2. M. H. Thompson donne en contre-bas un autre lieu de culte (très petit !) à Athéna (*avec Zeus*, près du temple d'Apollon Patrôos) ; Athéna recevait, comme Boulaia, un culte aussi au Bouleutéion : c'est beaucoup dans la région.

3. Ci-dessus, p. 99.

4. Ci-dessus, p. 101, n. 4, pour le texte de Clément d'Alexandrie.

5. *Arch. Jahrb.*, XLIII, 1928, *Anz.*, col. 706-721. — Les murs du péribole du III<sup>e</sup> s., agrandi, s'écartent beaucoup plus par leur forme plus irrégulière, du tracé des alignements mêmes du temple (cf. *l. l.* fig. 1).

temple, situé « au delà du Céramique » (Paus., I, 14, 5)<sup>1</sup>, dont il fallut, en 318, protéger la porte pour faire passer les statues d'Alcamène, avait une si grande enceinte ?<sup>2</sup> — Une autre constatation qui me paraît plus instructive encore est l'absence de tout autel en façade du Pseudo-Theseion (côté Est). Cela est, aujourd'hui, dûment constaté, grâce à la fouille américaine. Or, comment ne s'est-on pas rendu compte, aussitôt, qu'Héphaistos, dieu du feu, et Athéna (qui a eu son « grand autel » à l'Acropole d'Athènes, d'autres partout où elle installa ses cultes), eussent exigé devant leur temple ce lieu de sacrifices ! Par contre, il y a un culte qui se passe d'autels-*bômoi* à l'extérieur : c'est celui des déesses éleusiniennes. Le temple de la Déméter de San Biagio, par exemple, à Agrigente<sup>3</sup>, un des plus sûrement attestés parmi les rares temples de Déméter qui nous instruisent (nous en connaissons si peu, sûrement !) n'a que deux *bothroi* sur le long côté : ils sont propres à évoquer les fosses de toutes sortes (certaines funéraires), les *Koulouria*, et même les cuves rectangulaires à pots de fleurs du prétendu « Jardin d'Héphaistos ».

Un vaste péribole avec un temple, *et sans bômos extérieur*<sup>4</sup>, s'explique d'autant mieux qu'il peut s'agir de l'Éleusinion d'Athènes, où il n'y avait pas proprement de culte permanent. Il existait un autre sanctuaire de Déméter, avec statues, près du Pompeion (Pausanias, I, 2). On honorait bien dans l'Éleusinion, la tombe d'Immarados ; mais le péribole était fait surtout pour contenir le rassemblement des initiés, lors des préparatifs de la Procession d'automne. Ensuite, et d'autre part, une loi de Solon, signalée par Andocide, et dont j'ai montré l'intérêt<sup>5</sup>, y faisait réunir la *Boulé* après le retour de la grande Procession, pour ratifier l'exécution des cérémonies éleusiniennes : et cela peut expliquer le dispositif, peut-être, sans opisthodomé, du Pseudo-Theseion ; en tout cas l'absence de toute base dans la cella, pour de grandes statues : fondation qui existe, si nettement, dans le nouveau temple de Dionysos, p. ex.<sup>6</sup>

Les alignements réalisés pour les plantations de « jardin » suivent aussi fort parallèlement les côtés du temple (notamment le rang B) ; et il est à présumer, ainsi, qu'ils ont été créés<sup>7</sup> quand le lieu-saint allait

1. Pausanias note en outre, *ibid.*, que l'Héphaistieion était près du temple d'Aphrodite Ourania. A-t-on donc reconnu cet édifice dans les parages du « Theseion » ?

2. Au Pseudo-Theseion, la transformation en église Saint-Georges, au iv<sup>e</sup> s. de notre ère, a fait démolir la porte à l'Est (abside). On eût pu autrement constater mieux, et sans conteste, que les statues d'Alcamène, hautes au max. de 5 m., eussent pu là, au besoin, passer par l'entrée du temple, sans encombre, ni précautions pour habiller le chambranle.

3. P. MARCONI, *Agrigento*, p. 66 sqq. fig. 37-38.

4. Pendant la procession d'automne, il était défendu de venir placer un rameau de suppliant dans l'Éleusinion (autel intérieur) : rite facile à expliquer ainsi.

5. *Rev. historique*, 1931, p. 1 sqq. ; cf., ci-dessus, p. 101.

6. Il y avait là une grande statue d'Alcamène !

7. Je pense que Déméter occupait, avant les guerres médiques, le vieux temple long dit de *Méter*, en contre-bas dans l'Agora, au Sud du temple d'Apollon Patroös. Un *telestérion* s'aligne sur son long côté. Les Perses ont dû le détruire, comme celui d'Éleusis ; on a rebâti ensuite au-dessus l'Éleusinion athénien.

cesser d'être surtout nécropole historique (tombe d'Immarados), pour abriter un temple où l'on célébrerait les exploits d'Athènes, victorieuse sur Éleusis. Le rang B a dû être prévu dès avant l'époque hellénistique, les dernières plantations de B et de C étant, nous dit-on, hellénistiques.

Mme D. Burr Thompson reconnaît fort loyalement qu'Hephaistos n'a jamais eu de jardin attesté, ni même d'arbre sacré. Il eût été nécessaire de rappeler qu'à Athènes, et en Grèce, les jardins sacrés connus appartiennent aux dieux de la vie (κῆποι d'Aphrodite, jardins d'Héraclès et Dionysos, jardin d'Asclépios à Thasos). Ce n'étaient pas des *squares*, ce que j'ai montré déjà à propos de ceux du héros Académios (*Publ. Acad. Inscr.*, 25 oct. 1934), mais bien des lieux héroïques, organisés, au v<sup>e</sup> s. encore, autour ou auprès d'une nécropole, parfois, comme l'*héroon* de Trysa (Lycie). Héraclès divinisé, l'ami du Dionysos infernal, y vient quitter son carquois, déposer la dépouille léonine, quérir les pommes d'or<sup>1</sup> : c'est ainsi que bien des reliefs nous le montrent, en de tels Jardins mystiques. Plutôt que les « Paradis » des princes asiatiques, qui n'étaient pas des lieux de culte<sup>2</sup>, il eût fallu évoquer, de plus loin, les jardins minoens, où l'on trouverait d'ailleurs, à Amnisos, p. ex., les premiers pots de fleurs (*Palace of Minos*, IV, pl. suppl. 67 a) ; là s'est créé le dogme même, qui a suscité les jardins entourant, à Athènes, le temple si spécial de la butte de Colonos Agoraïos.

Si Héphaistos n'a rien eu à voir avec la culture, on ne doutera guère qu'un grand péribole sans autel extérieur, où se réunissaient, périodiquement, des assemblées religieuses, des cortèges d'initiés, et qui a dû être, pour tant de raisons concordantes, l'Éleusinion célèbre, ait pu avoir ses plantations sacrées : Mme D. Burr Thompson signale qu'il s'agissait sans doute de *grenadiers* (cf. le mythe de la grenade de Coré, mangée aux enfers, et la décoration de la tombe aux grenades de Cumes (*Monum. ant.*, I, 1889-1892, pl. à la p. 956) ; on a dû aussi cultiver là *des vignes*, ce qui amènerait le direct souvenir de Dionysos, maître de l'épopée<sup>3</sup>. L'Attique avait tout intérêt à commémorer *en des jardins* les principaux dieux qui lui avaient enseigné la viticulture ou les soins à donner au blé et à l'orge. L'Éleusinion rapprochait de vieille cité des Bouzygai et du héros Boucolos, les souvenirs des cérémonies de Raria<sup>4</sup>. On y restait d'autre part attaché au souvenir funèbre d'Immarados vaincu, Éleusis ayant, après la Crète et d'après elle, assimilé la mort des hommes au sommeil des plantes, et fondé l'espoir de la résurrection sur le mythe de Coré, symbole de la révi-

1. Reliefs d'Athènes et du Délos ; jardins de Thasos et d'Athènes, ci-dessus, p. 100 : on comparerait les cupules sur roc de l'Héracléion de Thasos, à celles du « Theseion » d'Athènes ; les *inités* et les sages étaient volontiers représentés en des jardins d'arbres (Nestor et Phœnix, tombe François Tarquinia).

2. Par contre, les Jardins d'Alcinoos à Scheria (*Odys.*, VII, v. 100-132) ont bien l'air de Jardins mystiques d'une Ile des Morts.

3. On ne nous parle pas d'oliviers.

4. Cf. C. F. A. SCHAEFFER, *Rev. arch.*, 1935, I, p. 111 sqq. (à propos des débuts de l'agriculture).

viscence printanière. Il faut ainsi retenir que les plantations, d'arbres et d'arbustes, dont le système a été reconnu à Athènes, répondent, *mutatis mutandis*, à celles des temples funéraires thébains d'Égypte, où il y avait des *memnonia* d'arbres : p. ex. au temple d'Amenhotep, fils de Hapou, temple dont la première cour comportait un bassin profond entouré sur son pourtour rectangulaire, de vingt sycomores, l'arbre de la déesse de la vie<sup>1</sup>.

A travers l'époque dite géométrique, d'ailleurs, la Grèce archaïque n'avait pas oublié le rite oriental des *profusiones*, à quoi servaient les vases percés qu'on a supposé être ceux déjà du *Cueilleur de crocus* sur la célèbre fresque cnosienne<sup>2</sup>, et qu'on revoit adaptés aux tombes du Dipylon. Les mythes des Danaïdes, de la Jarre de Pandore, du Pithos d'Eurysthée<sup>3</sup>, etc., attestent tous différemment, mais de façon concordante, cette survivance d'idées préhelléniques. Ch. P.

#### Encore les frises du Porche Nord de l'Érechtheion<sup>4</sup>.

M. L. Pallat, qui avait déjà donné<sup>5</sup> une reconstitution détaillée des frises du Porche Nord de l'Érechtheion, a tenté, dans le dernier volume paru du *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, de l'illustrer et de la commenter par un essai de restauration graphique. L'auteur reconnaît qu'il est très osé de reconstruire par le dessin une œuvre si importante, en partant de fragments insuffisants, et dont la mise en place n'est pas définitive, puisqu'elle a déjà varié dans l'esprit de M. Pallat entre le tome 50 et le tome 52 du *Jahrbuch*.

Sans être absolument convaincants, les dessins joints à la publication, tiennent cependant compte de la possibilité matérielle d'ajustement de fragments conservés et des lignes essentielles des thèmes religieux figurés sur la frise, thèmes dont le rapport avec la légende attique d'Érichthonios n'est plus à prouver.

Parmi les différences les plus notables qui existent entre cette restitution et celle précédemment proposée par M. Pallat, il faut remarquer que, sur la plaque I, 4 (côté Est), le fragment reproduit dans : *The Erechtheum*, pl. 41, 14, a cédé sa place au fragment : *Erechtheum*, pl. 42, 43 ; sur la plaque VIII, 4 (côté Nord), M. Pallat propose actuellement de voir un groupe de deux femmes enlacées, reconstitué à l'aide des fragments : *Erechtheum*, pl. 42, 51 et pl. 42, 46. Or le fragment : *Erechtheum*, pl. 42, 51 n'avait pas été utilisé dans la restauration antérieure et le fragment : *Erechtheum*, pl. 42, 46, était

1. En dernier lieu, C. ROBICHON et A. VARILLE, *Chron. d'Égypte*, Bruxelles, 24 juillet 1937, p. 174 sqq. (cf. fig. 1-2).

2. Cf. ci-dessus, p. 99, n. 3. — Éleusis avait un *téménos* du héros Krokôn.

3. En dernier lieu, *JHS.*, 1937, p. 38 sqq. (relief de Cnosos).

4. Cf. Ludwig PALLAT, *Zur Friese der Nordhalle des Erechtheion* : *Arch. Jahrbuch*, t. 52, 1937. Berlin, Walter de Gruyter, p. 17-29, pl. I.

5. Cf. Ludwig PALLAT, *Der Fries der Nordhalle des Erechtheion* : *Arch. Jahrbuch*, t. 50, 1935. Berlin, Walter de Gruyter, p. 79-135, pl. I, 9 figures.

attribué au côté Ouest, plaque XII, 1. Sur le côté Ouest, nous voyons aujourd'hui plaque XI, 2 le fragment : *Erechtheum*, pl. 42, 38 qui appartient à une figure à *chiton* au lieu du fragment d'une figure à *peplos* : *Erechtheum*, pl. 42, 41, qui figurait jadis à cette place, et qui a été attribué, sans raison précise, à la plaque VI, là, sur le côté Nord. Enfin le petit côté Sud était jadis occupé par trois fragments de figures féminines : *Erechtheum*, pl. 41, 36, pl. 41, 37, pl. 42, 43 — mais ils ont été utilisés ailleurs, notamment parmi le groupe des « divinités éleusiennes » du côté Ouest. M. Pallat propose maintenant de réserver ce petit côté, qui ne peut contenir que trois figures, à l'illustration de la scène finale du mythe d'Érichthonios selon le récit d'Apollodore : il imagine là le héros avec sa fiancée Praxithéa et une déesse : Athéna ou Aphrodite.

Sur les plaques I et II (côté Est) et V et VI (côté Nord), M. Pallat voit des divinités éleusiennes : elles ne participeraient pas directement à l'action qui se déroule par ailleurs sur ces mêmes côtés. Suivant le modèle de la *peliké*, bien connue, de Kertch, il donne une torche abaissée à la gracieuse figure féminine de la plaque II, 5, dont le bras gauche enveloppé dans un manteau s'appuie contre la hanche, et il a reconstitué d'après ce même vase les deux déesses assises de la plaque V, 2-3. Il n'est pas impossible, en effet, que les peintres céramistes de Kertch se soient inspirés dans leurs compositions des frises déjà anciennes en leur temps, mais très admirées, de l'Érechtheion d'Athènes. Une restitution plus contestable, qui n'est fondée sur aucun document graphique et sur très peu de fragments conservés de la frise est la scène de la plaque VIII (côté Nord) : « kultartige Handlung » (?) autour de la ciste d'Érichthonios ; l'auteur a donné aux Cécropides des branches et des couronnes, avec lesquelles elles recouvrent la corbeille sacrée. Mais la figure agenouillée, plaque VIII, 3, reconstituée grâce à l'utilisation du fragment : *Erechtheum*, pl. 42, 42, ne participe même pas à cette action peu définie ; elle se contente d'appuyer son menton sur une main, pendant que l'autre femme laisse pendre négligemment une branche « rappelant le myrte ». Son regard ne peut être dirigé que vers le dos d'une compagne, accroupie auprès de la ciste. Derrière elle, M. Pallat dispose deux femmes enlacées, l'une portant un *péplos* avec *apoptygma*, l'autre un *chiton* et un manteau : groupe harmonieux qui n'est pas rare dans l'art attique de la fin du V<sup>e</sup> siècle, et dont on voyait un exemple sur la frise du bâtiment principal de l'Érechtheion ; mais il n'est, en somme, ici qu'un groupe de remplissage. Était-il nécessaire cependant de compléter les frises du Porche Nord de l'Érechtheion par des compositions stylistiquement apparentées aux fragments existants, et qui ont simplement pu y avoir pris place ? On pourrait encore relever, sur le côté Ouest, la multiplication vraiment monotone des chars attelés et rappeler que deux quadriges seulement, l'un au pas et l'autre attelé de chevaux cabrés, sont attestés par des fragments identifiables. En résumé, cette nouvelle reconstitution infirme en partie les résultats de la précédente, pourtant fondée sur une méthode rigoureuse et sur l'étude attentive des plaques conservées et des trous de scellements : elle tend à la

compléter par des approximations ingénieuses, où le savoir ni le goût ne font défaut, mais où la volonté de ne pas laisser subsister de lacunes importantes dans les frises étudiées semble avoir parfois primé l'esprit critique et la mesure.

Jenia GRODECKI.

### Racisme, ou : les Lacédémoniens, guerriers du Nord.

En 1930, l'Institut archéologique allemand d'Athènes a dégagé, dans le cimetière de Céramique, le tombeau des Lacédémoniens qui furent tués en 403, lors d'un combat contre les démocrates du Pirée. L'identification était assurée, avec une certitude rare, par une inscription s'accordant avec un passage des *Helléniques* de Xénophon. La découverte fut signalée à l'Académie des Inscriptions (*C. R. Acad. Inscr.*, 1930, p. 181-182).

Le tombeau contenait treize squelettes, mais aucun mobilier funéraire. Après un examen qui parut alors suffisant, on le remblaya par une pieuse pensée, et aussi par mesure de sécurité.

En juillet 1937, on a exhumé à nouveau les infortunés Lacédémoniens, et le Dr Breitingier de Munich a procédé sur eux à des recherches anthropologiques. Il déplore que les squelettes aient souffert du second ensevelissement. Toutefois il a pu constater que les treize hommes étaient, dans l'ensemble, d'une taille supérieure à la moyenne (1 m. 70) ; car, si le plus petit n'avait que 1 m. 60, le plus grand atteint 1 m. 85 (*sic*) ! L'ossature est vigoureuse. Six ou sept crânes seulement ont pu être étudiés : ils sont tantôt allongés, tantôt de largeur moyenne. La combinaison de ces formes craniennes et de ces dimensions corporelles ne se retrouve, paraît-il, sur le sol européen que pour la race nordique. Un fort appoint de race nordique paraît donc vraisemblable (*Arch. Anzeig.*, 1937, col. 200 et 203).

Cette conclusion était prévue. On a troublé bien inutilement à nouveau le repos des guerriers spartiates... ou périèques. P. R.

### Tableaux de la vie antique.

Nous insérons volontiers la lettre suivante de M. M. Rostovtzeff, professeur à l'Université d'Yale, au sujet du compte rendu publié pour le livre qui portait ce titre :

« M. Ch. Picard a bien voulu donner dans le numéro de juillet-septembre de la *Revue archéologique*, p. 133, un compte rendu de mon petit livre « *Tableaux de la Vie antique* », Paris, Payot, 1936. Il parle de ce livre comme contenant des conférences faites aux étudiants de l'Université de Yale. C'est une erreur, basée sur une remarque erronée de l'*Avant-Propos* à ce livre, écrit par le traducteur, M. R. Bouvier (cet *Avant-Propos* ne m'a jamais été soumis). Mon livre a été traduit en anglais d'un ouvrage que j'ai publié en Russie, en 1915, et qui a été composé comme un livre pour enfants des âges compris entre dix et quinze ans (le titre le dit expressément). C'est comme tel qu'il a été publié par la Yale Press. Je n'ai jamais donné de confé-

rences pareilles à mes étudiants de Yale, que ces « tableaux » ne pourraient pas intéresser. En publiant ces *Tableaux* en russe et en anglais, je m'adressais à des enfants, non à des étudiants d'une Université. »

Comme il est dit ci-dessus, l'erreur, dont nous nous excusons, avait été provoquée par le passage suivant de l'*Avant-Propos*, p. 8 : « Enfin, c'est comme par délassement que notre auteur a composé ces *Tableaux de la Vie antique* (*Out of the past of Greece and Rome*), recueil de conférences destiné à un public d'étudiants, et qui ont eu le plus vif succès. »

Ch. P.

### Amazones hellénistiques<sup>1</sup>.

M. Schweitzer, professeur à l'Université de Leipzig, a identifié et étudié un groupe d'œuvres monumentales de l'époque hellénistique. Sans avoir l'importance du groupe de Ménélas portant Patrocle blessé, auquel avait été récemment consacré un article riche de substance<sup>2</sup>, cet ensemble nous permet de suivre l'évolution de l'art du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., vers les effets de grâce et de symétrie.

Il existe, dans les musées italiens, quatre statues d'Amazones, dont les dimensions, qui sont celles des « sculptures d'appartement » hellénistiques, varient entre 0 m. 91 et 1 m. 12. Ce sont : l'Amazone blessée du Musée National de Naples ; l'Amazone du Palazzo Patrizi à Rome ; l'Amazone d'Anzio, actuellement au Musée des Thermes à Rome et l'Amazone victorieuse de la Villa Borghèse. L'interdépendance étroite de ces œuvres leur avait déjà fait supposer une origine commune, affirmée en dernier lieu par M. Schober, qui les rapprochait de l'ex-voto galatique d'Attale I de Pergame, et notait avec raison le rapport direct des motifs traités avec ceux de certaines figures de la frise du temple d'Artemis Leucophryéné de Magnésie du Méandre. Mais M. Schweitzer a relevé des différences essentielles entre ces statues équestres d'Amazones et les figures conservées de l'ex-voto d'Attale I : les copies des bronzes dédiés par le dynaste pergaménien sont toutes en marbre gris-bleu de provenance asiatique, alors que nos statues d'Amazones sont de marbre pentélique ou italien. Les figures de l'ex-voto d'Attale I n'avaient isolément ni signification précise, ni contour décoratif ; elles ont été copiées en bloc et peu souvent, ce qui les a protégées contre des remaniements tardifs. Les figures des Amazones, plus avantageuses pour les copistes, se sont prêtées à des interprétations multiples et qui vont parfois à l'encontre de la signification de l'œuvre primitive : ainsi, l'Amazone du Musée des Thermes convenait très peu pour une figure victorieuse ; blessée et sans force, elle s'affaisse et

1. Bernhard SCHWEITZER, *Späthellenistische Reitergruppen*, *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, t. 51. Berlin, Walter de Gruyter, 1936, p. 158-174, 9 figures.

2. *Das Original der sogenannten Pasquinogruppe*, *Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der sächsischen Akademie der Wissenschaften*, t. XLIII, 1936, p. 117 sqq.

glisse de son cheval ; le barbare aux cheveux bouclés, étendu devant les pattes de devant de sa monture, est probablement une adjonction du temps des Antonins. L'Amazone de la Villa Borghèse a été juxtaposée avec deux figures de barbares vaincus, dont l'un qui gesticule d'une façon incompréhensible, accroupi sous le ventre du cheval cabré, n'a pu, en aucun cas être conçu en même temps que l'œuvre originale. Le style même de ces Amazones ne conviendrait pas à des répliques des figures de l'ex-voto d'Attale I ; elles portent le chiton court et crêpé, leurs draperies retroussées entourent avec une coquetterie maniérée les rondeurs du corps féminin. La défaite de ces héroïnes est plus attendrissante que pathétique, alors que le corps, presque dévoilé de l'Amazone morte de Naples, dont le costume est pourtant le même, reste si dur, rude et noble dans ses formes.

Les statues équestres de ces Amazones appartenaient à un autre groupe de style hellénistique, plus tardif que l'ex-voto d'Attale I, qu'il faut sans doute placer vers la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il a dû être créé dans la zone de rayonnement de l'art pergaménien, quoique non nécessairement à Pergame même. M. Schweitzer note que l'Amazone d'Anzio, au Musée des Thermes, est conçue comme le pendant de celle qui est actuellement à la Villa Borghèse. Il suppose que les deux autres Amazones devaient également avoir des pendants symétriques. On pourrait rattacher à ce groupe, qui ne comptait donc pas moins de six figures, une statuette de bronze de travail romain, provenant de Mogilowo en Bulgarie, qui représente une Amazone mourante couchée sur le dos de son cheval, lequel fléchit sur ses pattes de derrière, de même que le cheval de l'amazone du Palazzo Patrizi. Cette statuette présente de nombreux caractères communs avec le groupe des Amazones : carrure lourde du cheval, petitesse gracieuse de la figure humaine, développement du profil sur un plan visuel nettement préféré à tous les autres. Les figures en ronde-bosse qui ont composé un tel ensemble ont exercé leur influence sur les sarcophages romains qui représentent des Amazonomachies, notamment sur ceux de Mantoue, d'Athènes, de Naples, et aussi sur le grand sarcophage n° 2119 du Musée du Louvre (actuellement Galerie Denon), provenant de Salonique ; les guerrières y sont répétées dans des attitudes très reconnaissables, quoique toujours inversées.

On ne saurait intégrer à ce groupe le fragment d'une figure équestre *probablement masculine*, qui est aussi celle d'un personnage blessé se laissant glisser de son cheval. Elle a été retrouvée dans les ruines d'une villa romaine près de Massarosa en Toscane et se trouve actuellement au Musée archéologique de Florence. Le motif rappelle celui de l'Amazone Patrizi, inversé. Nous avons là un document qui doit faire supposer l'existence, rendue probable par de fréquentes figurations de sarcophages, d'un autre groupe hellénistique de statues équestres ; celui-ci aurait représenté, nous dit-on, les fils de Niobé (?) atteints par les flèches d'Apollon, alors qu'ils se trouvaient à la chasse.

Jenia GRODECKI.

**Faux antiques et modernes d'A. Dossena (1877-1937).**

Les *Illustrated London News* ont annoncé (23 oct. 1937, p. 717) la mort de cet artiste italien, peintre, sculpteur et architecte, dont le nom comptera dans l'histoire de l'archéologie et de l'art, au <sup>xx</sup><sup>e</sup> s. Il avait acquis une redoutable habileté dans la reproduction des statues de maîtres, et il a fait ainsi bénéficier de son industrie secrète, non seulement des collections privées, mais des musées. A. Dossena fabriquait aussi bien les *Corés* grecques que les Donatello, les Pisano, et les Madones italiennes de la Renaissance. Il a induit en erreur, grâce à son talent d'artiste et de chimiste, nombre de savants, qui, parfois, oublient trop facilement les progrès actuels de la science des imitateurs fallacieux ou cupides. Ch. P.

**Revue française qui meurent.**

Après la si regrettable fin de la *Revue Critique*, nous avons encore une disparition à enregistrer. La *Revue de l'Art ancien et moderne* a cessé sa publication en décembre 1937, victime d'une crise dont il n'était que trop facile de deviner les dangers, et qui ne menace rien tant que le travail intellectuel indépendant. La *Revue de l'Art* allait entrer dans sa 42<sup>e</sup> année, fondée en 1896 par J. Comte avec le concours de H. Denis. On sait que la *Gazette des Beaux-Arts*, son aînée, qui, heureusement, lui survit, a été créée par Ch. Blanc dès 1859.

La guerre de 1914 aurait pu être mortelle déjà pour la *Revue de l'Art*, comme elle le fut pour son rédacteur en chef, Jean de Foville. On ne dira jamais trop ce qui est dû à M. A. Dezarrois pour avoir, dès 1919, su regrouper les anciens collaborateurs, en ranimant une publication pour laquelle il a beaucoup travaillé, depuis lors, et dépensé lui-même. Il fut bien servi jusqu'en février 1927 par M. E. Dacier; depuis lors par M. Guillaume Janneau, rédacteurs en chef. La *Revue de l'Art* avait un Comité de rédaction brillant, un public fidèle; et sa fin si prématurée rend mélancolique. M. G. Duhamel a écrit avec alarme sur certains symptômes que révèle l'esprit de notre époque: ces disparitions successives de revues, au profit de publications d'un caractère plus rapide et adapté à d'autres besoins plus médiocres, correspondent à la raréfaction d'un public et de conditions d'existence, de plus en plus menacés. On pourrait s'en soucier, car nos voisins, dont on répète qu'ils ont de si mauvaises finances, ont pourtant des entreprises scientifiques et des publications qui ne les rendent pas jaloux des nôtres. Il deviendra bientôt fort difficile en France de donner, au commentaire des œuvres d'art les plus dignes d'attention, la présentation nécessaire: format, planches en couleurs; et l'on voit progresser, du même train, la misère de nos Bibliothèques d'art, publiques ou privées, où il est déjà si malaisé parfois de se procurer les grands livres coûteux, avec planches, qui sont si nécessaires à l'étude. Je voudrais signaler à ce sujet qu'il n'est plus à Paris une seule Bibliothèque où un helléniste trouve réunies toutes les publications essentielles sur les chantiers de fouilles de la Grèce et du Proche-

Orient; les lacunes constatées à l'usage, ici ou là, sont lamentables. Faudra-t-il bientôt aller voyager à l'étranger pour *terminer* le moindre ouvrage ?

Athènes a encore bâti de beaux théâtres en marbre quand elle ne produisait plus de poètes dramatiques. Veillons au sort de nos Bibliothèques, de nos Revues : ce sont les « Palais de la découverte » de nos Sciences humaines, ces Sciences sans lesquelles il n'y aurait eu ni humanisme, ni humanité.

Ch. P.

#### Sur nos programmes d'histoire ancienne.

On sait que, d'après l'arrêté du 30 août 1937, le programme des classes de 6<sup>e</sup> A et B, en France, comporte désormais l'étude (?) de toute la préhistoire, de toute l'histoire d'Orient, de toute l'histoire de la Grèce, de toute l'histoire de Rome.

Des éclaircissements — qu'a reproduits le *Bullet. de la Soc. des Professeurs d'histoire et de géographie*, en nov. 1937 — sont généreusement distribués par l'administration universitaire, pour aider les maîtres appelés à offrir, à de très jeunes intelligences, l'enseignement fécond de Clio à travers tant de siècles. On voit ainsi qu'il faudra distinguer au début « les générations, les siècles, les ères, les grandes périodes ». Voilà qui ne va pas être très facile, ni attrayant ! Les préhistoriens devront savoir que le programme officiel invite nos maîtres à insister sur « l'obscurité des temps préhistoriques » ; ce n'est guère engageant ! Pour l'histoire d'Orient, faut-il donc croire toujours que l'Égypte soit bien aujourd'hui « la première grande civilisation connue » ? Elle n'est, d'ailleurs, *connue*, nous dit-on, que « par les tombeaux et les temples » (seulement ?). On veut bien qu'il faille accéder à « la connaissance des Hébreux par la Bible » ; mais pour les Assyriens, il faudrait se contenter « des palais des rois ». N'y eut-il donc, en Palestine, que livres saints, et en Asie Centrale, ni *tombes* ni *temples* ? Il est question, pour la Grèce, de l'enseignement « de la mythologie grecque », ce qui ne risque pas de corriger des idées bien fausses. La copie de l'arrêté du 30 août parle ensuite de l'« attache perse », où des esprits ingénieux ont vu, sans doute, qu'il fallait entendre l'*attaque* (*Bullet., l. I., p. 21*) ; encore que l'indication fasse double emploi avec la suite : « Guerres médiques. » On n'a nulle part rectifié la mention : « Alexandre ; formation des monarchies *helléniques*. » Il est vrai — compensation abusive — que le mot « hellénistique » qui eût été seul à sa place, est maintenant employé jusqu'au Moyen Age, par certains historiens mal informés de l'art moderne.

Ch. P.

#### Errata.

I. — C'est par erreur que : *Rev. arch.*, 1937, II, p. 159, il a été dit que M. J. Sieveking aurait exprimé des doutes sur la tête de bronze d'Auguste dite de Méroé, *trouvée à Méroé*. Les « remarques défavorables » dont il avait été parlé se rapportent au bronze Castel-

lani, du British Museum, figuré dans *The Cambridge history*, Plates, IV, p. 146 a.

II. — Par lapsus aussi, à propos du relief égypto-funéraire de la collection Fr. von Bissing, mentionné *Rev. arch.*, 1935, II, p. 92-94, et *Rev. arch.*, 1937, II, p. 115, il a été parlé incidemment d'un « sarcophage » (*l. l.*, 1937, p. 115). Il s'agit bien d'une dalle funéraire (cf. plus justement, *Rev. arch.*, *l. l.*, 1935, p. 92 : « panneau »), d'un type très spécial. M. Fr. von Bissing tient à nous faire préciser, d'autre part, qu'il a publié, pour sa part, le document comme « stèle funéraire d'un haut personnage perse (Satrape ?) » et nullement comme d'un « mercenaire asiatique » (cf., en ce sens, la notice, citée, de M. R. Anthes). Dont acte. Ch. P.

### Opinions téméraires<sup>1</sup>.

« Enfin examinons la phrase, citée par Léon Heuzey à propos de la *vestis soriculata* ou *sororiculata* : « Undulata vestis prima e laudatissimis fuit ; inde soriculata defluxit. » A la relire attentivement et à la traduire simplement, sa première proposition devient : « Le vêtement à petit plis tient le premier rang parmi les plus estimés. » Quant au vêtement qui en « découla », je pense qu'il ne convient pas de le qualifier « *soriculata* », parce que « *sorex* » la souris, n'a rien à voir, mais bien *sororiculata*. Voici pourquoi : contre les petits plis nombreux du vêtement, sur ces petits plis, posaient les mammæ sororiantes (Plaute, 31, 66), s'appuyaient semblables l'une à l'autre, les deux mamelles, qui se gonflaient, qui croissaient, comme grandissent « deux sœurs » jumelles. Ces petits plis étaient multipliés dans le sens de la courbure du vêtement, dans le sens du *sinus* de la toge. Et ainsi, par l'effet d'un usage plus pudique qui amena à désigner le contenu par le nom du contenant, les mamelles ont changé de sexe, et sont devenues les seins. La seconde proposition de la phrase en cause doit donc être restituée : « inde sororiculata defluxit », et traduite par « le vêtement soutien-gorge en découla ».

Il y a là d'admirables métamorphoses ; mais les Romains auraient peut-être difficilement imaginé que le *sinus* de la toge pût servir de soutien-gorge.

M. Émile Henriot, ayant lu — un peu vite — les *Vies des Hommes illustres* de Plutarque, dans la traduction d'Amiot que vient de rééditer la Bibliothèque de la Pléiade, écrit avec tristesse :

« Périclès, de tous points, est très admirable. Mais il a banni Thucydide, et le bruit court qu'il laissa Phidias mourir en prison, si même il ne le fit pas empoisonner. » (*Temps*, 14 décembre 1937.)

1. E. CHERBLANC, *Le Kaunakès, Etudes d'art et d'histoire*. Paris, 1937, p. 46-47. Une critique indulgente (*Gaz. B.-Arts*, 1938, I, p. 121) a déjà parlé de ce si faible ouvrage comme d'une « œuvre de science et d'exactitude ».

On voudra bien remarquer que le Thucydide, ostracisé au cours de sa lutte politique avec Périclès, n'est pas l'historien, lequel fut banni cinq ans après la mort de Périclès pour avoir laissé prendre Amphipolis. Sur Phidias, Plutarque rapporte de contestables ragots ; mais il ne met en cause que les ennemis de Périclès. — Plutarque, traduit par Amyot, est sans doute « beaucoup plus près de nous que la plupart des écrivains grecs et latins traduits par les plus savants hellénistes et latinistes de ce temps ». Mais il convient de ne se pas fier aveuglément à cette agréable traduction.

M. Louis Madelin recevant, le 3 mars 1938, M. Léon Bérard sous la Coupole, a loué aussi, selon la règle, le prédécesseur, Camille Julian, à qui, dit-il, « Marseille suffisait ». Il ajouta :

« Je veux bien que la ville des *Phéaciens*, tout imprégnée d'hellénisme *deux siècles avant notre ère*, ait déjà fait sentir son influence civilisatrice en Gaule, quand aucun Romain n'y était apparu... Était-il possible que *les fils de la Phéacie* pussent, par le seul rayonnement de leurs grâces helléniques, répandre... la culture venue des rives de la mer bleue ? »...

Passent (?) les « *deux (?) siècles* » d'hellénisme, pour une ville fondée par des Grecs au début du *vi<sup>e</sup> s. av. J.-C.* Mais... Marseille « ville des Phéaciens », des « *fils de la Phéacie* », ah ! qu'en penseront les Phocéens dépossédés, et Nausicaa, licenciée d'histoire ? M. Louis Madelin se serait-il trompé de Bérard ?

## BIBLIOGRAPHIE

---

**J. Bøe et A. Nummedal, *Le Finnmarkien. Les origines dans l'extrême Nord de l'Europe*,** Instituttet for sammenlignende Kulturforskning, série B, t. XXXII. Oslo, 1936 ; in-4° de 263 p., 1 carte, 104 pl. et 46 fig. — En 1925, à l'extrémité septentrionale de la Norvège, A. Nummedal découvrit les premières stations ayant fourni un outillage exclusivement lithique (quartzite, silex dolomitiques et cornéennes). Il semble bien que cette civilisation de caractère archaïque ne corresponde pas à un stade extrêmement ancien, mais représente plutôt la persistance de types archaïques à l'extrême Nord européen. D'après les constatations géologiques, J. Bøe essaie de démontrer que la civilisation finmarkienne est de peu postérieure au VII<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Quant à l'origine, c'est sans doute vers l'Est (Swidérien, Chwalibogovicien) qu'il convient de regarder.

De même que les autres publications de l'Institut, celle-ci se recommande par le souci qui a présidé à son exécution. Grâce aux travaux de J. Bøe, le Finnmarkien ne sera plus considéré comme une industrie paléolithique.

R. L.

**E. Passemard, *Le moustérien de l'Abri Olha en Pays Basque*,** extrait de *La Revue lorraine d'Anthropologie*, 1935-1936. Nancy, Société d'impressions typographiques, 1936 ; in-8° de 46 p. avec 17 pl. et 22 fig. — L'auteur avait déjà donné plusieurs articles sur ses fouilles (1917-19) dans le gisement de l'Abri Olha, situé près de Cambo-les-Bains, le long de la route qui conduit à Hasparren. Le présent mémoire constitue une description complète du gisement, de la faune, et de l'outillage recueilli par lui. Il s'agit d'un abri sous roche complètement effondré et dont la découverte est due à une exploitation de pierres à chaux. Les six couches archéologiques reconnues correspondent à autant d'occupations différentes, l'homme ayant dû momentanément abandonner l'abri par suite des effondrements. Le gisement est entièrement moustérien et les strates inférieures sont en rapport avec la terrasse de 15 mètres de la Nive.

Les renseignements fournis par la faune montrent à la base une faune tempérée (Rhinocéros Mercki, Cerf). Dans le haut la faune froide fait son apparition et avec son arrivée disparaissent les gros coups de poing de quartzite recueillis dans les foyers. Cet outillage a des parallèles dans les gisements espagnols du Pays Basque.

R. L.

**R. de Saint-Périer**, *La grotte d'Isturitz. II. Le Magdalénien de la Grande Salle*. Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, mém. 17. Paris, Masson, 1936 ; in-4° de 139 p. avec 12 pl. et 75 fig. — Le présent mémoire fait suite à celui publié en 1930 (voir *Rev. Arch.*, 1931, p. 346) et consacré aux fouilles de la salle de Saint-Martin. M. de Saint-Périer a poursuivi ses recherches dans la Grande Salle de la même caverne. Nous n'avons de cette publication que la description des couches magdaléniennes. La première partie traite de la faune et de la stratigraphie du gisement qui, dans son ensemble, appartient au Magdalénien IV avec, à la base, quelques objets du Magdalénien III. L'industrie osseuse ou lithique ne diffère pas de celle des autres gisements contemporains.

Beaucoup plus intéressantes sont les œuvres d'art recueillies dans ce strate : gravures de Chevaux et de Bisons, de Cervidés, de Bouquetins, à signaler un Glouton et quelques Poissons ; en contours découpés : têtes de Chevaux, d'Ours, de Saumon, un Phoque, un fragment de Cheval ou de Bison ; sculptures sur propulseur, Équidés et Cervidés. A la base du niveau inférieur et se poursuivant à travers la couche supérieure, on a recueilli des grès sculptés, malheureusement brisés, sauf un Bison et un Ours ; s'agirait-il de mutilations intentionnelles ? Vers le haut de la couche les œuvres d'art se raréfient (Chevaux) ; à signaler également les baguettes demi-rondes à décor curviligne et spiralé de type pyrénéen. De même qu'Hugo Obermaier, M. de Saint-Périer tend à reconnaître dans ces figurations des stylisations d'animaux. Malgré les différences observées dans les œuvres d'art de la salle de Saint-Martin et de la Grande Salle d'Isturitz, l'un et l'autre de ces gisements constituent un ensemble parfaitement homogène.

R. L.

**J. G. D. Clark**, *The mesolithic settlement of northern Europe. A study of the food-gathering peoples of northern Europe during the early post glacial period*. Cambridge, University Press, 1936 ; in-8° de 284 p. avec 8 pl. et 74 fig., 1 carte hors-texte. — Clairement rédigé, avec une abondante illustration, des cartes et des diagrammes, ce nouveau travail de J. G. D. Clark, bien informé, met à notre disposition des travaux scandinaves peu connus chez nous. Aux changements géographiques, retrait des glaciers, correspondent des changements climatiques dont les témoins sont à la fois la faune et la flore (analyse de pollens). L'auteur passe ensuite à la description des diverses cultures : civilisation à pointe pédonculée, Maglemosien avec ses divers facies, Ertebølien. Sur les hauteurs, ce sont les civilisations microlithiques qui dominent (Tardenoisien II). Cette trop rapide analyse suffira à attirer l'attention sur ce bon livre dont, cependant, certains détails ne correspondent plus, en 1938, aux découvertes récentes : c'est ainsi que les haches de la civilisation de Lyngby doivent être rattachées aux premiers groupes nordiques.

R. L.

**Abbé Henri Breuil**, *Les peintures rupestres schématiques de la Péninsule ibérique*. Ouvrage publié sous les auspices et aux frais de

la fondation Singer-Polignac, t. III, *Sierra Morena* ; t. IV, *Sud-Est et Est de l'Espagne*. Imprimerie de Lagny, 1933-1935, 2 vol. in-f° de 125 et 166 p. avec 59 et 45 pl., 54 et 90 fig. — Dans la *Revue Archéologique* 1934, t. I, p. 125 j'ai rendu compte des deux premiers volumes de cet ouvrage capital pour l'étude de l'art du Néolithique et du début de la civilisation des métaux. On a vu combien ces figurations sont variées et comment elles nous permettent de reconstruire la vie matérielle et morale de ces populations. Notons simplement qu'en Sierra-Morena les roches à figures de type almerien (idoles) sont plus nombreuses que dans les autres régions ; qu'à Los Camforras de Peñarubia on voit des animaux domestiques tenus en bride, et qu'à la Piedra Escrita, connue depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on retrouve les roches avec ménages, l'homme debout et la femme assise. Dans les régions orientales, signalons la Cueva de Los Letreros à Vélez Blanco, découverte par Gougora, et parmi les figures un grand personnage debout tenant une paire de faucilles, sans doute une divinité de l'agriculture. Bon nombre de représentations sont reliées les unes aux autres par des connectifs ; ce sont peut-être là des arbres généalogiques.

Dans le dernier chapitre du quatrième volume, H. Breuil traite du problème de l'âge de ces peintures schématiques. Il y a là une mise au point excellente qui règle définitivement une question souvent et a tort discutée. Les peintures schématiques d'après leurs superpositions avec celles de caractère naturaliste ne sont pas nécessairement postérieures à celles-ci. D'autre part, l'art cantabrique schématique ne les a pas influencées. C'est dans l'art rupestre du Levant à influences africaines que l'on trouve les figurations (Minateda) qui semblent hésiter entre le naturalisme et la schématisation, mais la grande période de cet art schématique correspond à l'arrivée de populations nouvelles dont les premiers établissements ont eu lieu sur les côtes méditerranéennes. El Garcel, Almizaraque. La nouvelle civilisation, si elle témoigne de rapports avec l'Afrique, n'en est cependant pas originaire : ce serait d'Asie Mineure que rayonnèrent par mer des éléments dont les uns ont atteint l'Afrique et les autres l'Espagne méridionale et les Balkans. A l'intérieur du pays cet art se propagea du Sud au Nord-Ouest. Fait à signaler, le flot almerien a gagné l'intérieur, il s'y est schématisé à l'extrême, puis il a reflué à nouveau vers son point de départ y apportant les résultats de sa transformation (IV, p. 149). Cet art schématique d'Espagne a rayonné hors de ses frontières et s'est propagé par mer jusqu'à l'Irlande et la Scandinavie. Dans cette dernière province, il a rejoint une autre branche venue de l'Asie Centrale, point de départ de ces schématisations qui, avant l'écriture, ont rayonné sur toute la périphérie du vieux monde, apportant ainsi aux divers groupes néolithiques, un ensemble de symboles que chacun a compliqués et adaptés à sa manière et dont plusieurs ont tiré les premiers éléments des écritures idéographiques.

A quoi correspondaient ces représentations, dispersées autour des lieux d'habitation comme les « ermitas » sont distribués autour des bourgades espagnoles ? Sans doute témoignent-elles de l'existence

de lieux sacrés où le culte des ancêtres, des morts, de la chasse, de l'élevage du bétail tenaient leur place avec plus ou moins d'importance. Ces panneaux nous laissent encore entrevoir une société déjà organisée et soumise à des préoccupations d'ordre social et religieux.

De pareils ouvrages témoignent de la vitalité de la science française et notre gratitude va, non seulement à l'auteur, mais aussi à la fondation qui permit la publication de ces superbes volumes.

R. L.

**H. Kühn**, *Die vorgeschichtliche Kunst Deutschlands*. Berlin, Propyläen Verlag, 1935 ; grand in-8° de 612 p. avec nombreuses planches et figures. — Le nouveau livre d'H. Kühn paraît devoir offrir au lecteur plus que ne le promet le titre. Son information dépasse largement les cadres dans lesquels elle paraissait devoir s'insérer. Ce répertoire archéologique fort bien illustré apparaît comme un premier et intéressant essai de synthèse des arts barbares de l'Europe Centrale. Les âges des métaux et la période des grandes invasions marquent ses étapes les plus brillantes. L'ouvrage comprend également une étude de l'art scandinave qui se trouve ainsi intégré à l'art allemand. Le choix de l'illustration est bien fait et met à la disposition des travailleurs les documents les plus intéressants de cet art de l'Europe Centrale et Septentrionale.

R. L.

*Union académique internationale. Corpus Vasorum Antiquorum. Yougoslavie, Belgrade, Musée du Prince Paul*, par **N. Vulić** et **M. Grbić**. Yougoslavie, fasc. 3, Belgrade, Musée du Prince Paul ; fasc. 1, Belgrade. F. Pélikan, s. d., in-4° de 19 p. avec 20 pl. — Les vases reproduits dans ce fascicule proviennent presque exclusivement de fouilles faites dans des établissements néolithiques et des âges des métaux ; presque toutes les stations du Nord-Est de la Yougoslavie, entre Danube et Morava, sont représentées. Dans l'introduction, les auteurs ont pris le soin de donner le classement par style de ces différents vases. La céramique de la célèbre station de Vinča, sur le Danube, de même que celle d'Aradac, sont très riches en formes et leur décoration permet de reconnaître trois groupes dans le style B du Néolithique. A l'Énéolithique, le premier style est tributaire du style hongrois de Bodrogheresztur, tandis que le second manifesterait une pénétration de la civilisation alpine dans la région danubienne yougoslave. Avec l'âge du Bronze, la culture hongroise de Toszeg influe au début sur la céramique, vers le milieu de la période cette région du Danube semble avoir été un centre important pour la fabrication des poteries. Pendant l'âge du Fer le décor à incrustations blanches et cercles concentriques nous ramène encore vers la Hongrie, tandis que le groupe à cannelures paraît avoir son centre sur le Danube, près d'Osijek.

R. L.

**R. R. Schmidt**, *Der Geist der Vorzeit*. Berlin, Keil Verlag ; in-8° de 244 p. avec 101 fig. et 50 pl. ; traduction française de G. NIPPEN,

*L'Aurore de l'esprit humain*. Paris, Payot, 1936, in-8° de 284 p., 102 fig. et 30 pl. — L'ouvrage appartient plutôt aux travaux de vulgarisation : on n'y trouvera pas de remarques fort originales bien que l'auteur veuille étudier le *développement de la psyché humaine à travers les âges*. Selon R. R. Schmidt, l'enfant ne faisant que récapituler les stades parcourus par les niveaux antérieurs, il fait correspondre aux diverses étapes de la pensée humaine les grands niveaux parcourus par l'humanité primitive. La partie qui se lit le plus facilement est celle au titre, quelque peu emphatique. Aspects de l'âme », où l'auteur montre tout ce que l'on peut tirer d'une étude attentive des représentations figurées de l'art paléolithique. Cependant il n'est pas toujours bien informé, et il ignore complètement les importantes découvertes du Roc-Charente, du Fourneau du Diable (Dordogne), etc., qui ont absolument renouvelé notre connaissance de l'art solutréen (p. 160). Je ne suis pas sûr que ce soient les hommes de Brünn qui furent les premiers artisans de la sculpture (p. 206). Toutes réserves faites, ce livre pourrait être mis entre les mains de ceux qui s'intéressent à l'histoire primitive de l'humanité. R. L.

Achille Adriani, *La nécropole de Mustafa-Pacha*. Municipalité d'Alexandrie. Annuaire du Musée gréco-romain 1933-1935. Alexandrie, Morris Ltd, 1936 ; in-4° de 191 p. avec 35 pl. + 4 pl. en couleurs et 91 fig. — A quelques kilomètres à l'Est d'Alexandrie, lors de l'établissement d'un camp militaire anglais, on découvrit, à proximité du camp romain, aujourd'hui disparu, 7 tombes monumentales ayant fait partie d'une importante nécropole (Voir R. A., 1937, II, p. 267 sq.) Ce fascicule qu'accompagne une illustration très complète fournit une riche documentation pour l'histoire de l'architecture grecque à Alexandrie (sits funéraires), avant notre ère. R. L.

C. J. Gadd, *The Stones of Assyria, The surviving remains of Assyrian Sculpture, their recovery and their original positions*. London, Chatto & Windus, 1936 ; in-4°, xviii + 252 + 14 p., 48 pl., 2 plans. — Cet ouvrage marque, en ce qui concerne l'étude des sculptures assyriennes, l'application de la méthode qui est celle que nous souhaitons aussi voir adopter pour la sculpture grecque. Quand les premiers débris de la décoration plastique des palais assyriens sont parvenus en Europe, vers 1844-1855, on connaissait encore trop peu de l'histoire et de l'habitat des races productrices de telles œuvres, pour qu'on pût tenter d'examiner celles-ci dans leur milieu propre. On présentait de quelle manière, ces dieux d'Asie, ces colosses à types de démons hybrides, ces longues frises de liesses ou de batailles, même comme pièces de musées, pourraient éclairer la légende de l'Orient, voire les livres sacrés de Palestine. Mais il a fallu attendre le déchiffrement patient de textes, pour que cette Bible d'images fût complètement lisible, et devint parlante. Le transfert dans les musées occidentaux, pêle-mêle, des épaves arrachées à une civilisation disparue, en piquant la curiosité, augmentait aussi, sous certains aspects, la confusion des

[illegible][illegible][illegible][illegible]

100

Melange: Prize Concert, January 19, 1944, at Fairbanks, AK  
 2. Prize Concert, January 20, 1944, at Fairbanks, AK

1047 p., avec 13 pl. et 2 cartes hors-texte. — Peu de savants auraient plus spécialement mérité un tel hommage, par la sympathie qu'ils inspirent, et par la qualité de leur œuvre scientifique, féconde en découvertes et en enseignements<sup>1</sup>. M. F. C. n'a pas seulement été le vaillant explorateur que H. Grégoire dénomme p. 727 *Ponticus Marimus*; mais par ses *Monuments de Mithra*, par ses *Études syriennes*, par ses *Religions orientales dans le paganisme romain*, il s'est classé au premier rang des exégètes du paganisme oriental et classique.

Cinquante-sept mémoires, dépassant un millier de pages, ont été écrits en son honneur. Leur domaine couvre tout le monde antique, d'Est en Ouest. L'histoire, les religions, l'archéologie, la linguistique, tout a été abordé<sup>2</sup>.

Il faut se borner ici à de sèches énumérations, en règle :

*Égypte et égyptologie* : J. Pirenne. *Le culte funéraire en Égypte sous l'ancien Empire*, p. 903-923 sur l'évolution juridique et sociale observable entre la III<sup>e</sup> et la fin de la VI<sup>e</sup> dynastie). — R. Goossens, *Un conte égyptien : Pharaon roi des Phœques*, p. 715-722 rapprochements entre l'épisode de la capture de Protée par Ménélas sur les indications d'Idolthéa, et le miracle de Moïse dans l'*Exode*, passage de la Mer Rouge : source commune, le Pharaon ayant été transformé en phoque avec son armée, selon la légende<sup>3</sup>. — Isidore Lévy, *Autour d'un roman mythologique égyptien*, p. 817-845 : longue étude sur les correspondances de différents textes : d'abord les *Aventures d'Horus et de Seth*, trad. J. Capart, d'après un papyrus; Hathor y déride son père en montrant la partie secrète de son corps : ce que reprendra le mythe de la danseuse obscène, Uzumé, au Japon, ou l'épisode de Baubô égayant Déméter à Éleusis, comme l'a conté Clément d'Alexandrie<sup>4</sup>; autres réapparitions du conte « migrateur » de l'hilarité des dieux, à Lesbos et à Jérusalem. M. I. L. croit (p. 832) qu'un « motif égyptien a été greffé sur la scène classique entre Déméter et Iambé », à l'époque alexandrine : conclusion difficilement acceptable, puisque le couple Baubô-Baubôn a une longue histoire — parfaitement attestée au IV<sup>e</sup> s., et avant — et que l'hymne de Philicos, disciple de Callimaque, ne fait précisément plus état, semble-t-il, de l'épisode scabreux. Autres études sur : Isis et Aphrodite, Isis, le Prophète Nathan et la femme de Thekoa.

1. En tête, une liste de 546 publications, sans compter les articles de dictionnaires ou bénéficiaire; pour ceux-ci, cf. p. xxxi.

2. Nous ne signalons pas ici les études purement philologiques ou linguistiques, qui n'entrent pas dans notre domaine (de MM. Stracmans, W. Couvreur, P. Chantaine, A. M. Desrousseaux, M. Leroy).

3. L'auteur eût pu faire état, p. 718, de la présence encore actuelle des phoques dans l'Égée (près de Myconos, p. ex.).

4. P. 821, n. 1-2 : Je ne puis croire au *palpator Iacchus* (!). Nous avons le témoignage des terres cuites de Priène (IV<sup>e</sup> s.), qui paraît décisif, dans le sens du ventre grimpé (fétiche gastrocéphale). Je ne vois aucune raison, après l'article de M. I. L., de changer d'avis au sujet de mon explication du *σώθριζ*. Je répondrai à Fr. Wehrli et à Martin P. Nilsson, cf. p. 826, n. 2. L'interprétation d'Euripide, *Hélène*, V, 1301 sqq. signalée p. 845, prouve précisément qu'on respectait au théâtre la tradition des mystères.

[illegible][illegible]

la réalisation des présages figuratifs, et de certains songes<sup>1</sup>). — G. Heuten, *Le « Soleil » de Porphyre*, p. 253-259 (recueil où était démontrée la multiplicité de la personnalité d'Apollon : observations sur l'œuvre et la méthode de Porphyre). — J. Bidez, *Proclus : περί τῆς ἱερατικῆς τέχνης*, p. 85-100 (édition commentée de textes concernant l'école néo-platonicienne, en lutte contre l'empire christianisé dès le temps de Valens). — A. Delatte et E. Delatte, *Un traité byzantin de géomancie*, p. 575-578 (publication commentée du Parisinus 2419). — L. Gernet, *Dolon le loup*, p. 189-208 (belle étude sur certains démonstraux en Grèce, d'après les sources de la *Dolonie* d'Euripide, qui remontent au moins au temps d'Homère). — J. Hubaux, M. Leroy, *Le talisman de Phaon*, p. 755-763, cf. I. Levi, p. 835 (le Passeur lesbien s'est fait aimer de Sappho grâce aux vertus aphrodisiaques de la mandragore). — A. Aymard, *Le rôle politique du sanctuaire fédéral achaien*, p. 1-26 (histoire du *Koinon* dont Zeus Hamarios (le Ramasseur) fut le patron : quoiqu'il ait groupé pour un temps tout le Péloponèse, il n'a pas pu unifier la Grèce, étant resté régional).

*Italie et latinisme* : F. de Ruyt, *A propos de l'interprétation du groupe étrusque Herclé-Mlacukh*, p. 665-673 (détermination d'un mythe d'amour et d'un rapt primitif ; rapports avec la légende d'Héraclès et d'Omphale). — J. Gagé, *Le « templum Urbis » et les origines de l'idée de renovatio*, p. 151-187 (temple double d'Hadrien et Faustine, sur l'antique Velia, dominant le Forum, qui, comme foyer du culte de Roma aeterna, servit aux fêtes du millénaire de 248 : observations sur le dogme de l'aeternitas et sa survivance jusqu'au Moyen Age). — Cf. ci-après, pour H. Janne. — W. Seston, *La vision païenne de 310 et les origines du chrisme constantinien*, p. 373-395 (cf. *REA.*, 39, 1937, p. 173 : intéressantes études numismatiques, contribution à un problème discuté). — A. Blanchet, *Le dieu Bacon de Cabillonum*, p. 101-106 (dieu local de Châlons-sur-Saône, mais qu'on pourrait retrouver ailleurs, notamment à Eauze (Gers), et qui aurait été adoré sous une forme porcine (torse d'Euffignieux, près Chaumont, pl. II à la p. 106).

*Judaïsme, christianisme, religions diverses* : J. Murphy, *The development of individuality in the ancient civilization*, p. 867-883. — W. Koppers, *Le principe historique et la science comparée des religions* (p. 893-901). — A. Lods, *Les fouilles d'Aï et l'entrée des Israélites en Palestine*, p. 847-857 (cf. *Rev. Archéol.*, 1937, II, p. 114). — St. A. Cook, *The development of the religion of Israel*, p. 539-550. — D. A. Bertholet, *Hesekielprobleme*, p. 517-523 (missions du prophète à Jérusalem et à Babylone). — A. Causse, *L'humanisme juif et le conflit du judaïsme et de l'hellénisme*, p. 525-537 (sur le rôle des Séleucides dans la nationalisation de la sagesse juive). — M. Goguel, *La conception jérusalémite de l'Eglise, et les phénomènes de pneumatisme*, p. 209-223. — H. Janne, *La lettre de Claude aux Alexandrins*

---

1. L'auteur aurait trouvé profit à connaître, cf. p. 31, l'étude d'A. W. Persson, à propos des tombes de *Midea*, sur les animaux *blasons* de cités.

et le christianisme, p. 273-295 — exposé des interprétations diverses : la lettre viserait bien les débuts de la propagande chrétienne. — Ch. Martin, *Fragments palimpsestes d'un discours sur la Pâque attribué à saint Hippolyte de Rome*, p. 321-363. — Campbell Bonner, *The homily on the Passion by Melito, Bishop of Sardis*, p. 107-119. — M. Simon, *La polémique anti-juive de saint Jean Chrysostôme et le mouvement judaïsant d'Antioche*, p. 403-421. — J. Przyłuski, *Les trois hypostases, dans l'Inde et à Alexandrie*, p. 925-933 (rapports de Plotin et de la gnose, du bouddhisme, du mithriacisme, avec le dogme de la Sainte Trinité chrétienne). — H. C. Puech, *Fragments retrouvés de l'« Apocalypse d'Allogène »*, p. 935-962. — V. Ussani, *I mei studi su Flavio Giuseppe e alcuni osservazioni su Gesù nel Giuseppe Slavo*, p. 455-462 — aspect dérivé du Josèphe slave, qui viendrait d'Hégésippe et serait à séparer du Josèphe grec). — E. Bickermann, *Sur la version vieux-russe de Flavius Josèphe*, p. 53-84 (valeur réduite de la traduction slave de la *Guerre des Juifs* : interpolation dans ce texte de « passages chrétiens », fabriqués par les écrivains ecclésiastiques, et du genre de la correspondance apocryphe entre Sénèque et saint Paul). — H. Massé, *Aspects du Pèlerinage à la Mekke dans la poésie persane*, p. 859-865. Ch. P.

**P. de La Coste-Messelière**, *Au Musée de Delphes : recherches sur quelques monuments archaïques et leur décor sculpté*. Paris, E. de Boccard, 1936, in-8°, vi + 500 p., 50 pl. — Cette thèse, due au savant qui est devenu aujourd'hui, après M. E. Bourguet, le meilleur connaisseur des problèmes du grand manteion apollinien de Phocide, exigerait un long compte rendu, si l'on devait marquer en détail tout ce qu'elle apporte. Les lecteurs de la *Revue* n'auront pas à pardonner seulement — à celui qui a signé plusieurs études de sculpture sur des sujets delphiques à côté de M. P. de La Coste-Messelière lui-même — d'avoir dit ici assez tard son admiration pour l'ouvrage : qu'elle ne soit pas mesurée non plus au nombre des lignes de cette « bibliographie », restée sommaire.

Le titre pourrait abuser, et annoncer, p. ex., une étude plus générale sur tous les monuments du Musée : on devra réfléchir à ce qu'il a été choisi en rappel du travail de H. Lechat, *Au Musée de l'Acropole*, ouvrage qu'il serait si agréable de voir plus souvent cité à sa place, en des livres étrangers où l'on lui doit beaucoup : les grandes reconnaissances sont muettes. Mais M. de La Coste-Messelière a marqué ses sentiments, ici, comme on voit, par l'effet d'une piété des plus louables.

Il ne s'agit ici, en principe, que de deux ensembles des monuments de Delphes : les trésors de Sicyone et de Siphnos. Mais, dans ces limites, volontairement choisies et dessinées, l'auteur a prouvé qu'il n'est pas une pierre de Delphes qui ne lui soit familière. Il n'est pas moins maître de sa documentation pour tout ce qui a été transporté au Musée, que devant ce qui est resté dispersé dans la fouille : matériaux divers dont la compréhension n'est possible que si l'on n'a rien négligé, tout minutieusement révisé, avec autant d'émotion que de critique. Il n'y a donc pas d'archéologie plus large et compréhensive que celle de

ce livre — où tout, corps, notes, appendices, favorise si excellemment notre connaissance topographique d'un domaine merveilleusement riche, mais enchevêtré ; partout suggestif, mais énigmatique souvent. M. de La Coste a si peu borné ses vues que, d'un ouvrage dont le titre annonce des recherches concernant l'archaïsme, sort partout une lumière indispensable aux périodes classiques et plus tardives : jusqu'à l'époque romaine encore<sup>1</sup> !

Vu par l'extérieur, selon la forme et la présentation, ce livre attrayant est un de ceux qui feront le plus d'honneur à la Bibliothèque de l'École d'Athènes. On voit qu'il a été préparé avec amour, texte et illustration. Notons que la méthode de l'auteur est ouverte largement aussi à ce qui touche l'histoire religieuse par exemple, et à l'histoire générale. Rien n'est négligé.

L'enquête et la synthèse que nous devons à M. P. de La Coste-Messelière n'apportent pas seulement ainsi des résultats de détail précieux ; mais elles signalent l'emploi à faire désormais d'une formule d'exégèse historique, où la valeur des décors est considérée comme on l'attendait, du dedans ; à l'aide de ses principes, l'auteur d'*Au Musée de D.* a renouvelé, par exemple, et complètement, notre connaissance des métopes engagées dans les fondations de l'édifice qui fut un jour (510-480) le Trésor de Sicyone<sup>2</sup>. Ces pièces du Monoptère, datées du milieu du VI<sup>e</sup> s. (560-550), se rattachent toutes à un cycle sicyonien (p. 106-109). On en reconstitue, on en devine jusqu'à neuf : proue de la Nef *Argô* ; poupe de la même nef ; razzia de bœufs par les Dioscures et Idas ; sanglier de Calydon, au centre d'un triptyque avec les groupes des veneurs des deux côtés ; Déméter<sup>3</sup> (plutôt qu'Europe, à mon sens) sur le taureau ; bélier de Phrixos. M. P. de La Coste-Messelière suggère très ingénieusement les places de ces épisodes, dans la frise de l'édifice, qui a dû suivre de près la mort de Clisthène (vers 565), car elle évoque encore l'esprit public sicyonien, au temps même de ce tyran : en rivalité avec Argos, d'où l'exclusion du cycle argien<sup>4</sup>. L'étude consacrée, à la suite, aux frises siphniennes (p. 237-436) est un indispensable complément à la publication des *Fouilles de Delphes, Trésors archaïques*. Après avoir fixé le rôle de la frise sur l'édifice, l'auteur examine plus en détail la Gigantomachie de la frise Nord, sa composition, sa technique<sup>5</sup> ; pour le diptyque de l'Est, pour le

1. Cf. p. ex., deux plans du *téménos*, vers 550, vers 150 av. J.-C., fig. 5, p. 67, et pl. L, œuvres originales très soignées, qui fixent les résultats de quinze années de recherches d'ensemble.

2. Pour l'Apollonion (?) de Syracuse, cf. *R. A.*, 1937, II, p. 115-116 : plutôt un Artémision.

3. Cf. W. TECHNAU, *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, 1-2 : la déesse sur le taureau.

4. On eût attendu certaines comparaisons avec le Trésor sicyonien d'Olympie, offrande du tyran Myron. L'usage de conserver des chars est maintenant attesté au moins en Égypte (temple du Moyen Empire, au Fayoum).

5. M. G. LIPPOLD, *Phil. Woch.*, 19 mars 1938, vient d'émettre l'idée que l'Héraclès serait un Dionysos. Je ne le crois pas, à cause de la tête, de la coiffure, de la musculature (pl. XXVI) ; et la nébride serait, en ce cas, plus attendue que la dépuille féline. Remarquons surtout qu'Héraclès figurera encore parmi les dieux dans la Gigantomachie du Parthénon (métopes Est).

triptyque de l'Ouest, il ajoute d'ingénieuses observations. Peut-être eût-il été bien avisé, au sujet de la frise Sud, de marquer plus fortement certaines réserves à apporter à l'hypothèse d'un mariage Pélops-Hippodamie : exégèse qui ne semble pas, d'après plusieurs détails, s'imposer plus que celle, plus apollinienne, du Rapt des Leucippides, en direct rapport avec Apollon (*Hymn. hom. à Apollon*, V, 212)<sup>1</sup>. D'excellentes remarques finales sont faites sur les deux sculpteurs du Trésor, sur leur tempérament différent : l'un plus près de la « geste épique » (N. et E.), l'autre plus près du chant lyrique (O. et S.) ; un « modeleur » insulaire, d'un côté (Gigantomachie et Bataille de Troie) ; un « maître d'œuvre » plus fougueux par ailleurs (cf. la conclusion)<sup>2</sup>.  
Ch. P.

**J. Papastavrou**, *Amphipolis, Geschichte und Prosopographie mit Beiträgen von C. F. Lehmann-Haupt und Arthur Stein*, *Klio*, Beiheft 37, Neue folge, 24). Dietrich, Leipzig, 1936 in-8°, xi + 152 p., 3 pl. dont 2 cartes. — Cette monographie soigneuse rendra les meilleurs services : précédée d'une bibliographie quasi exhaustive (ajouter P. Perdrizet, *Klio*, X, 1910, p. 1-29 ; M. Feyel, *Rev. arch.*, 1935, II, p. 29 sqq., et p. 97), elle nous donne à peu près tout ce qui est connu sur la célèbre ville installée dans une boucle du Strymon, sa topographie, son histoire. L'auteur a étudié d'abord ce que la position nous révèle, stratégique par elle-même, et renforcée au v<sup>e</sup> s. grâce

---

1. Cf. p. 372 : les enlèvements et la frise Sud. P. 373, dans les thèmes, il faudrait distinguer *danse* et *rapt*. L'auteur a volontairement éliminé — peut-être avec raison, car je reste embarrassé pour les figures d'Athéna, d'Amazone — le groupe d'Erétrie que j'avais proposé d'appeler Thétis et Pélée (cf. p. 376, n. 4). Mais je maintiendrais l'Enlèvement des Leucippides. Sur le relief de Siphnos, le ravisseur n'est pas armé (cela exclut l'enlèvement d'Hélène, chez Orthia, par Thésée *en armes*), et aussi Pélops et Hippodamie, à éliminer pour bien d'autres raisons. Pélops devrait être armé comme au fronton d'Olympie. L'auteur a lui-même publié un tesson chalcidien, pl. XLI (inscrit), qui prouve qu'on concevait là l'Enlèvement des Leucippides, comme sur le Trésor delphique. L'autel ne peut être ni celui d'Orthia, ni celui d'Olympie (*restitué* par W. Dörpfeld, *All-Olympia*, pl. XXIV) ; en fait, Pélops et Enomaos n'avaient pas sacrifié au même endroit : Pélops à Phrixia). On ne peut faire partir Hippodamie d'Olympie sur le char de Pélops ; cela supposerait qu'Enomaos eût abandonné la partie d'avance ! Il y a, à Delphes, mélange d'une scène de rapt et de mariage : ce qui convient mieux au cas des Leucippides enlevées à leurs noces, prévues avec les Apharides. P. 387, n. 2, je crois qu'il faut se résigner aux deux enlèvements.

2. L'ouvrage est très bien écrit, ce qui ne gâte rien, mais dans la manière simple et sobre que si peu d'historiens de l'art savent garder ; on dirait qu'ils se croient, parfois, assis sur le trépid ! A peine si l'on peut noter quelques lapsus (p. 75 : les [al]-entours ; p. 240, des pièces mises à jour sur place). L'usage des guillemets et des mots soulignés a paru, même à l'auteur de ce compte rendu, sans doute un peu excessif. — M. P. de La Coste-Messelière a un vocabulaire technique fort riche, et il parle non seulement en vrai lettré, mais, à l'occasion, en cavalier, en chasseur, en technicien de la plastique ; corriger, p. 202, n. 2 (de la p. 201), pastelline en plastiline. Sur l'ensemble, une charmante politesse, qui n'est pas donnée à tous ; cf. p. 291, n. 3 et 4 ; la courtoisie s'enveloppe d'ailleurs d'ironie, au besoin.

à de puissantes fortifications. Cela explique (ch. 2) à la fois les tentatives de colonisation infructueuses, et la fondation même de la colonie (ch. 3) ; plus tard le rôle d'Amphipolis pendant la guerre du Péloponnèse, après la conquête par Brasidas et jusqu'à la paix de Nicias (ch. 4) ; de là, au iv<sup>e</sup> s. (ch. 5-6), jusqu'à la prise par Philippe de Macédoine (357). — La ville soumise a survécu comme cité macédonienne, car on retrouve quelques éléments de son existence, non seulement à l'époque hellénistique, mais pendant les temps romains et byzantins (ch. 7).

Une étude est consacrée, après ces rapides esquisses historiques, à la constitution de la cité, à ses forces militaires et navales (la flotte d'Alexandre partit de là pour l'Asie, et l'on a trouvé dans le Strymon d'intéressants règlements militaires) ; à ses cultes ; à ses arts et à ses sciences. M. A. Stein a ajouté une contribution relative aux inscriptions d'époque impériale retirées récemment du fleuve (p. 94 sqq.) ; on doit à M. C. Lehmann-Haupt, outre la courte note sur le rôle joué *terra marique* par la cité (p. 50), les observations ci-dessus signalées sur les arts et les sciences (p. 54 sqq.). Ce même savant a analysé en détail, dans la *Prosopographie*, l'activité géographique et botanique d'Androsthénès (p. 60-81), et il a rassemblé les renseignements que nous possédons sur Néarque (p. 97-137) ; cf. aussi, les *Addenda et corrigenda*.

La prosopographie donne une liste des Amphipolitains (II<sup>e</sup> Partie, p. 59 sqq., ch. 9), illustres ou peu connus, avec mention des textes ou documents qui les concernent. Rappelons ici que Mme Mabel Gude avait déjà donné un pareil instrument d'études pour une autre ville conquise par Philippe, Olynthos (*A history of Olynthus*, 1933), avec des *Testimonia*.

Pour le lion qui est reproduit, p. 8 (cf. pl. III, cf. p. 5, p. 147), M. P. n'a pas connu les dernières études de M. Roger, qui prouvent que le lion était un colossal *επιθήμις* installé au faite d'un *hérôon*, avec socle, chambre funéraire au-dessus (colonnes doriques d'applique), et *pyramidion* interposé : édifice de type anatolien, et où l'on serait tenté maintenant de voir — non un trophée ou un *polyandron* du v<sup>e</sup> s. (Papastavrou, Arvanitopoulos), ou du milieu du iv<sup>e</sup>

Philadelphus — mais peut-être plutôt la sépulture d'un compagnon d'Alexandre. On a prononcé le nom de Néarque (cf. p. 97 sqq.) ; cf. aussi pour Laomédon, p. 50, p. 88 ; il serait le titulaire du Sarcophage de Sidon, dit d'Alexandre. Sur le Strymon, sur Rhésos, les récentes études de MM. Grégoire et Goossens n'ont pas été mises à profit. — Pour l'organisation militaire, les inscriptions d'Amphipolis publiées par MM. P. Roussel et M. Feyel (*Rev. arch.*, 1934, I, p. 39 sqq. ; 1935, II, p. 29 sqq.) eussent apporté des indications intéressantes.

Ch. P.

**Chapouthier F.**, *Le Sanctuaire des dieux de Samothrace. Explor. archéol. Délos*, XVI. Paris, de Boccard, 1935 ; in-4<sup>e</sup>, 98 p., 4 pl. hors-texte. — Exploré par S. Reinach en 1882, par J. Hatzfeld en 1909,

par J. Replat en 1923-1924, ce lieu-saint n'attendait plus qu'une publication définitive, dont M. F. Chapouthier s'est chargé à l'occasion de ses études sur les Cabires et Dioscures (cf. *Rev. arch.*, 1936, II, p. 116-122).

Le travail est bien présenté, élégamment écrit, illustré fort soigneusement (du moins, certains dessins auraient pu être réduits et resserrés sans inconvénient); aidé par une pléiade de dessinateurs<sup>1</sup>, l'auteur ne s'est pas, certes, borné à réunir les observations de ses devanciers, qui, souvent d'ailleurs, ne concluaient pas; il a fait œuvre très personnelle, en apportant sur plusieurs points des solutions aussi heureuses que justifiées.

L'emplacement incertain du Cabeirion « du *Cynthe* » à Délos (*IG.*, XI, 144, l. 90), a été cherché dans l'antre (O. Rubensohn, *Arch. Jahrb.*, 1931, *Anz.*, col. 375-379), voire dans le temple (hypothétique) qui aurait précédé celui des Θεοὶ πρῶτοι, aménagé en 95-4 (*BCH.*, 1931, p. 362-363; cf. *Délos*, XI, p. 258-271). L'autre Cabeirion (?), désigné, croit-on, comme τὸ εἰς Κύνθον, serait d'après M. F. Chapouthier, le *Samothrakeion* de la période athénienne: hypothèse que rien ne contredit; mais peut-être les choses ont-elles été un peu plus compliquées. Sous l'archontat de Callistratos, ce sanctuaire ne comprenait qu'un édifice à *prostōon* et une cour: dispositif qui cadre avec le premier état du sanctuaire dont le site a été découvert et fouillé au Sud et près de l'angle du réservoir inférieur de l'Inopos: plus au S., J. Replat avait dégagé, sur mes indications, une esplanade rectangulaire, aménagée sur trois côtés jadis, avec des portiques en II; le quatrième, à l'origine, n'était pas séparé de la cour: ce sont les στοὰὶ ἐν τῷ Ἡρακλείῳ mentionnées par certains textes. L'Héracléion était « voisin de l'Inopos au beau cours ». Les deux sanctuaires communiquaient encore en 120-119. Il est possible que les Dioscures, négligés par les Athéniens (F. Robert, *BCH.*, LVIII, 1934, p. 200-201; *REA.*, 38, 1936, p. 216) aient été temporairement installés aussi avec les Cabires et Héraclès par la clérouquie, dans le Samothrakeion nouvellement restauré.

L'état des lieux, à travers les deux périodes, est très soigneusement établi et restitué<sup>2</sup>. Ch. P.

1. M. Chapouthier dit ingénieusement: « Dans les lampadédromies antiques, un seul athlète allumait la flamme de l'autel, mais l'honneur en revenait à la tribu tout entière. » Remercions ici à la fois l'athlète et la tribu; mais il sera permis de trouver que M. Sw. Risom « qui composa le dossier intégral du monument aux médailles », et J. Replat, découvreur du portique annexe, auraient eu encore droit à un remerciement plus spécial, à côté des initiateurs, S. Reinach et J. Hatzfeld. La table des figures donne les noms de ceux qui ont participé, à la fin, à l'établissement de chaque dessin. Mais le mérite est, de l'un à l'autre, inégal: il y a eu là de simples dessinateurs, dont le rôle n'était pas, semble-t-il, exactement comparable à celui des chercheurs et des assembleurs: Replat, Risom, à qui nous devons aussi des solutions précieuses, longuement étudiées.

2. On ferait ça et ça quelques réserves de détail: notamment pour les définitions proposées pour *bothros*, *eschara*.

**D. Krencker et M. Schede**, unter Mitarbeit von **Oskar Heck**, *Der Tempel in Ankara*, Publicat. de l'*Archaeologisches Institut d. deutschen Reiches; Denkmäler Antiker Architektur*, vol. III, Berlin, W. de Gruyter & Cie, 1936, gd in-4°, 34,5 x 25,5, 61 p., 47 fig. dans le texte, 47 pl. — Reconnaissable (pl. 45) sur les monnaies d'Ancyre et de la confédération galatique, le temple d'Auguste et de Rome<sup>1</sup>, élevé à Ancyre (Ankara) — transformé comme tant d'autres en église, puis en médressé — n'a plus guère conservé que ses deux longs murs et sa porte monumentale très mutilée. En 1862, l'*Expédition archéol. de la Galatie* le fit connaître, d'après des relevés, d'une minutieuse finesse, qu'avait exécutés Ed. Guillaume, l'architecte compagnon de G. Perrot. Les éditeurs du *T. in Ankara* ont eux-mêmes encore utilisé ces dessins (cf. p. ex., pl. 46-47). Signalons ici que Mme G. Lamy, fille de l'architecte, a bien voulu donner une partie des aquarelles originales jadis exécutées sur place, à l'Institut d'art et d'archéologie de Paris. — Pour l'inscription qui a fait la célébrité de la mission et du temple, on se reportera à l'excellente édition des *Res gestæ divi Augusti* qu'a publiée, en 1935, M. J. Gagé, et que nous avons recensée ici-même<sup>2</sup>.

L'entreprise allemande mérite une vive reconnaissance pour le soin minutieux avec lequel tout le passé du temple et les ruines actuelles ont été examinés. Après l'introduction historique de M. M. Schede, les descriptions architecturales de D. Krencker — plan, murs, porte, colonnes, terrasse de l'autel — sont de premier ordre. Le matériel photographique mis aussi à la disposition des lecteurs pour l'étude de ce grand temple hellénistique constitue un complet dossier. Les plus récentes photographies n'apportent d'ailleurs, en général, que peu de retouches au travail graphique de Ed. Guillaume.

Le temple (ionique, pseudodiptère-octostyle sur socle élevé à gradins) a été reconstitué (fig. 9-10, pl. 1-8) par MM. D. Krencker et O. Heck; M. M. Schede a étudié toute l'ornementation (murs, porte, etc., p. 34-38), la situant dans l'histoire de l'art grec. Les relations architecturales avec Magnésie du Méandre ont été ainsi mises en bonne lumière, et celles avec les bâtiments construits pendant le II<sup>e</sup> s. av. J.-C., à Pergame.

Les comparaisons faites par M. Schede prouvent désormais que l'édifice a dû — réserve faite pour quelques transformations — être mis en chantier dès la seconde moitié du II<sup>e</sup> s. av. J.-C.; une construction datée de l'époque d'Auguste offre des caractères différents (p. 50). La date des inscriptions n'en signifie rien qui s'oppose à ces constatations. L'équipe des bâtisseurs serait venue de Pergame, plutôt que de Magnésie, où l'on était moins soigneux. Les relations des Attalides avec la Galatie n'y contreviennent point, à la date indi-

1. Dim. reconstituées : 54 m. 82 x 36.

2. M. M. Schede a commenté aussi le texte, p. 51 sqq.; cf. p. 52 sqq. pour les inscriptions des antes, et p. 59, pour les inscriptions byzantines, d'après H. Grégoire et P. de Jerphanion.

quée ; et un texte de Strabon attribue précisément à la main-d'œuvre envoyée de chez les Attalides la bonne construction du temple de Pessinonte (XII, 567). Ancyre avait dû bénéficier des mêmes chefs d'ateliers, aux temps d'Attale II ou d'Attale III. Ch. P.

**A. J. Festugière**, *Contemplation et vie contemplative selon Platon*. Le Saulchoir, Bibliothèque de Philosophie, II ; Paris, J. Vrin, 1936, in-8° de 496 p. — Nous pouvons avec quelque fierté revendiquer ici comme nôtre l'auteur de ce bel ouvrage ; l'ancien membre des Écoles françaises de Rome et d'Athènes ne nous en voudra pas de rappeler que nos disciplines lui sont tout à fait familières : son premier mouvement est toujours d'y recourir. A propos des *Lois* de Platon, par exemple, il allègue des décrets éphébiques ; il se réfère à des inscriptions, encore, pour définir avec précision la *καθαρσις* rituelle et religieuse, qu'il voit à l'origine de la *καθαρσις* platonicienne ; et sous la plume d'un philosophe « en chambre », on ne trouverait pas couramment des formules comme celle-ci : « Ce sont les parties figurées des édifices religieux qui nous donnent de la piété grecque l'image la plus exacte. » Aussi le livre a-t-il de quoi nous intéresser directement ; des chapitres comme « La contemplation religieuse » (Introd., chap. II : sur les dieux grecs), ou « Culte public et religion du sage » (II<sup>e</sup> partie, chap. III) sont dans la ligne même de nos recherches.

Mais nous pouvons suivre l'auteur plus loin. Sans doute il y aurait impertinence à analyser ici une enquête qui n'ignore certes point nos champs de fouilles, mais atteint vite des cimes autrement élevées. Pourtant, dans cette montée, nous croirons toujours fouler un sol non étrange à nos pas ; et le guide est de ceux que l'on suit jusqu'au bout : nous retrouvons ici, non seulement une science et une pensée très fermes, bien servies par la fine justesse du style, mais certain accent, maintes fois émouvant dans sa sobriété, d'amitié réfléchie, de tendresse pour toutes les choses de la Grèce, qui déjà faisait l'un des attraits de *L'idéal religieux des Grecs et l'Évangile*.

P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE.

**P. Boyancé**, *Le culte des Muses chez les philosophes grecs*. Paris, E. de Boccard, 1936, in-8° de 375 p. (Bibliothèque des Écoles d'Athènes et de Rome, fasc. 141). — L'idée fondamentale qui a dirigé les recherches de M. Boyancé est d'une incontestable vérité : la conception de la musique comme moyen de purification, on dirait presque de rédemption, n'est pas « le produit tardif et singulier d'un mysticisme de décadence ». Elle a des origines lointaines ; on la retrouve à travers toute l'antiquité grecque ; on peut s'appliquer à la suivre dans la philosophie depuis Pythagore et la rattacher à cet ensemble de croyances et de rites que l'on comprend sous le nom, souvent mal défini, d'orphisme.

Mais qu'est-ce donc que l'orphisme ? Ce n'est pas une religion : aucune trace d'orthodoxie orphique. M. Boyancé nie même l'existence d'associations, de « conventicules » qui auraient pratiqué cer-

tains rites ésotériques. Il y a des individus qui possèdent des recueils de vers et d'oracles et qui ont une activité religieuse, de telle nature qu'ils ont même pu influencer les mystères d'Eleusis : ces missionnaires ne se réclament point d'un commun évangile ; mais ils ont un fond commun de conceptions. Sur l'origine de ces conceptions, M. Boyancé nous laisse en quelque incertitude. Posant le problème si débattu des rapports de l'orphisme et du pythagorisme, il ne serait pas éloigné de croire que « les auteurs orphiques ont utilisé et pillé les enseignements pythagoriciens » (p. 98) ; mais il se hâte d'atténuer cette affirmation et se borne à constater qu'à l'époque d'Hérodote, « il était difficile de faire le départ entre orphisme et pythagorisme » (p. 99). Une certaine équivoque subsiste : si mal renseignés que nous soyons sur Pythagore, on peut le considérer comme un personnage historique qui a vécu au *vi* s. av. J.-C. ; le pythagorisme se rattache à lui. L'orphisme se rattache à un personnage quasi mythique, Orphée, chanteur inspiré, magicien et musicien qui, déjà, incarne cette puissance de la musique, mise en lumière par M. Boyancé. Faut-il penser qu'avant Pythagore, il n'y a eu ni exploitation ni élaboration des données que suppose le rôle même attribué à Orphée ?

Que M. Boyancé l'ait voulu, ou que sa présentation ait faussé la perspective, Pythagore et les conceptions pythagoriciennes apparaissent trop, dans son travail, comme l'origine première et presque unique de conceptions philosophico-religieuses, qui, à mon gré, ont dans le passé de la Grèce des racines multiples. Le culte des Muses chez les philosophes grecs, c'est le culte des Muses que Pythagore honora. Mais Platon, en fondant son Ecole — qui n'était pas seulement une association religieuse — ne se rappelait-il pas qu'à Athènes même les écoles étaient placées sous le patronage des Muses et que les écoliers célébraient des « *Mouseia* » ? Quand, dans les « *Lois* », il institue les cérémonies funéraires en l'honneur de ces « *Euthynoi* » qu'il place à la tête de l'État, on veut que les traits pythagoriciens y abondent (p. 270) ; en fait, le passage entier peut s'expliquer et se commenter par des usages attiques. Alors même qu'on ajoute au pythagorisme l'orphisme qui permet au moins, avec les réserves présentées ci-dessus, d'orienter notre attention vers tout le passé religieux de la Grèce, certaines formules étonnent. Le problème des fêtes religieuses aurait été posé à la réflexion des philosophes, principalement par l'existence des « fêtes orphiques » (p. 183 et 231). La définition de telles fêtes, inspirées sans doute par cet orphisme qui, on l'a vu, n'est pas une religion, n'est donnée nulle part. Et croira-t-on que Platon, attaché à la religion d'État, connaissant les fêtes publiques d'Athènes et de Sparte, où le lyrisme choral avait une telle place, ait fondé essentiellement une théorie des fêtes sur l'orphisme, « la poésie et les rites que ce nom signifie pour nous » ?

Ces réserves faites, il faut reconnaître que l'ouvrage de M. Boyancé est du plus grand intérêt et donne à penser. C'est une contribution précieuse à l'histoire du mysticisme, qui, dans la Grèce comme à Rome, vers le début de notre ère, apparaît avec une telle ampleur. Il est bon d'insister sur le fait que ce mysticisme se raccorde à de

très anciennes idées. M. Boyancé en apporte une démonstration pour le thème de la musique qui délivre et qui purifie : de l'idée d'incantation, il a ingénieusement dérivé l'emploi des mythes chez Platon et la théorie de la « catharsis » chez Aristote. Il a souligné ainsi de manière fort utile une certaine unité dans la conception de la philosophie entendue comme « la vraie musique ».

P. ROUSSEL.

**Studi Etruschi**, t. IX, Florence, Rinascimento del libro, 1935 : in-4°, 479 p., 56 pl. et fig. dans le texte. — La partie archéologique de ce nouveau volume est très variée. A. Minto (p. 11) identifie, grâce à une inscription latine nouvelle, la région de Modigliano avec le territoire de l'ancienne colonie de *Heba* : P. Mingazzini et D. Levi (p. 61) à propos de deux statues de Chiusi, étudient le passage des canopes aux divinités assises. L'une d'elles, homme assis, se rattache aux statues des Branchides de Milet (530 environ av. J.-C.), et apparaît comme une tête de série dans l'art étrusque.

La découverte la plus intéressante est celle d'un petit temple au Manganello de Caere (R. Mengarelli) (p. 88), curieux par les dispositions qu'il présente : citerne en forme d'entonnoir renversé, puits pour les cendres et les résidus des sacrifices. Les ex-voto, parmi lesquels quelques beaux portraits en terre cuite, datent le lieu de culte du III<sup>e</sup> ou du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Signalons encore les travaux de K. Lehmann-Hartleben (p. 75) sur un vase à la chouette, de A. Colini (p. 95) : sur les terres cuites aux masques de Charon et de Lasa, de M. Goidanich (p. 107) : sur les peintures de Vulci, représentant un augure observant les oiseaux : des pies, l'oiseau de Mars. Bien que se rattachant au cycle de la lutte de Vipinas contre Tarheinas de Rome, la peinture de Vulci doit, par son style, appartenir à une période postérieure.

R. L.

**Vincenzo d'Amico**, *Gli aruspici in rapporto alla questione etrusca*. Campobasso, an. XV [1936], 22 p. Prix : 2 lire. — L'haruspicine aurait été pratiquée à l'origine par les Sumériens, peuple « chamitique ». Les Étrusques, appartenant à la même famille, ont apporté l'haruspicine en Italie. M. d'Amico appuie cette hypothèse, qui, en elle-même, peut tomber juste, sur d'audacieux rapprochements linguistiques où interviennent le scythe et le japonais.

E. ALBERTINI.

**F. Noack et K. Lehmann-Hartleben**, *Baugeschichtliche Untersuchungen am Stadtrand von Pompeji*. Berlin, Walter de Gruyter, 1936, xii + 244 p., 47 fig. dans le texte, 56 pl. et 1 carte (Beil.), in-4° (*Denkm. antiker Architektur*, Bd. II). — Cet important ouvrage forme le t. II des *Denkmäler antiker Architektur* publiés par l'Institut archéologique de Berlin. Le premier volume avait été, comme l'on sait, celui de M. H. Hörmann, concernant les Propylées intérieures d'Éleusis : ont paru aussi, jusqu'ici, dans la même collection, le temple d'Ankara-Ancyre (D. Krencker et M. Schede), et, de M. Nau-

mann, *Der Quellbezirk von Nîmes*. Le soin donné à ces travaux, texte et présentation, est partout admirable.

L'ouvrage qui est ici recensé n'est que pour une part seulement l'œuvre de F. Noack, à qui nous avons dû aussi de si précieuses recherches sur le développement architectural du sanctuaire d'Éleusis. L'auteur a été atteint par la mort en 1931, avant d'avoir achevé son enquête, à laquelle il travaillait depuis plus de vingt ans. Il en a communiqué certains résultats, devant la Société Archéologique de Berlin. M. K. Lehmann-Hartleben a eu la tâche de terminer et de publier le livre, ce à quoi il ne s'est pas résolu, nous dit-il, d'un cœur léger<sup>1</sup>. On le comprendra ; mais on peut, du moins, l'assurer que le vœu exprimé à la fin de l'Introduction, sera exaucé : l'ouvrage devient incontestablement très utile.

Pendant très longtemps, et encore dans la plupart des manuels, la « maison pompéienne » — du moins ce qu'on appelait ainsi, type canonique plus que réel, avec son atrium et son péristyle — a été représentée comme donnant essentiellement le plan de l'habitation romaine. Pendant le même temps, il est vrai, une maison délienne si théorique qu'on ne la retrouve nulle part sur le terrain, servait à représenter en général la « maison grecque ». Les recherches ont, aujourd'hui, passablement progressé, en Grèce comme en Italie. Pour s'en tenir à l'Italie, Ostie, Herculanium et le Palatin ont fort renouvelé la question. Il n'en était que plus nécessaire de regarder de près ce que nous pouvons attendre de Pompéi pour les études de cet ordre. Le livre dû à Noack et à son continuateur ne vise pas à être une publication de ruines et de fouilles, mais à nous aider pour résoudre diverses questions de construction et de technique architecturale. Fr. Noack avait fait porter ses recherches sur un type spécial de maisons situées au bord du fleuve de lave qui ensevelit la cité, et au Sud-Est du Forum.

Le travail est divisé en trois parties. Dans la première (p. 1-15) sont examinées les conditions naturelles du terrain, et l'enceinte en sa partie Sud-Ouest. — Une seconde étude est consacrée à l'histoire de la construction des maisons S.-O. (Regio VIII, Insula II). Après des remarques générales, l'auteur envisage l'évolution chronologique d'une série de demeures : maison 39, dite de Joseph II ; maison 37/36 : « la maison double avec corridor mixte » ; maison 34 dite de la Mosaïque aux colombes ; maison 29/30 (maison double du milieu) ; maison 28 (la maison au Nymphaeum) ; maison 26 (dite du Sanglier) ; bâtiments 21-23 (prétendue palestine et entours) ; édifices 17-20 (complexe du S.-O.) ; maison I, ou du général Championnet ; maisons 3 et 5 (Sud de la Basilique) ; maison 13 (Sud de la Curie) ; maisons 14 et 16 et entours (grande villa du S.-O.). Toutes ces demeures comportent une série d'états successifs, allant de la période de la construction en tuf, jusqu'à 79 ap. J.-C., et que des observations archéologiques

---

1. Des indications très précises sont données sur les parts respectives des signataires.

précises permettent de distinguer. Il y a eu des reconstructions fréquentes, les dernières aux temps impériaux.

C'est après avoir fait ce travail d'analyse des ruines que les deux auteurs nous ont proposé leurs conclusions sur l'histoire du quartier : des origines (III<sup>e</sup> s. env. av. J.-C.) au temps des atriums en calcaire ; des deux périodes de la construction en tuf aux temps syllaniens ; puis sous César, sous Auguste, et pendant les divers principats de la dynastie julio-claudienne jusqu'à la catastrophe. On peut suivre ainsi sur plus de trois siècles les méthodes constructives et les goûts des riches Campaniens domiciliés dans la cité. Des planches nombreuses, plans, photographies, croquis de reconstitution, rendent l'ouvrage non seulement lisible, mais attrayant ; ajoutons qu'il y a, à la fin, d'excellents *indices*... Ce qu'on voit ainsi, et ce qui intéressera vivement les historiens, c'est la réaction constante des conditions sociales sur le développement des maisons privées ; et l'on peut aussi déterminer certains rapports constants de l'architecture domestique avec l'architecture publique, avec les étapes de la peinture décorative : notamment, c'est après 200 que se développent les terrasses, faites pour l'agrément des vues et l'hygiène ; le progrès du luxe à la fin de la période républicaine permet la multiplication des balcons et des vérandahs, d'où l'on apercevait la mer, en ce quartier. Les salles de bains, les salles à manger profitent elles-mêmes de la prospérité urbaine ; on prodigue les portes, les fenêtres, les portiques d'aération. — Ce sont, remarque M. L.-H., les plans des grandes villas suburbaines qui ont transformé, selon leur exemple, le type hellénistique et samnite de la maison à atrium. Vers le même temps, le goût avait gagné, au Nord, Rome même ; la maison de Cicéron sur le Palatin avait des vues étendues : « in conspectu prope totius urbis ». Les maisons à terrasse semblent avoir influencé le dernier type de l'Insula, bien représenté à Ostie, par exemple. L'ouvrage nous apporte là-dessus des vues essentielles. — Pour les *tabernæ*, cf. maintenant Tönnes Kleberg, *Värdshus och Vårdshusliv i den Romerska Antiken*, Göteborg, 1934.

Pompéi fut une ville osque d'origine<sup>1</sup>, influencée par les Grecs, mais non construite par eux ; son urbanisme est irrégulier, tortueux ; il fait contraste avec le dispositif rectiligne d'Herculanum, de Néapolis (Naples). Mais il ne serait plus très vrai de dire que le type des maisons y a été uniforme (*sic*, H. Marrou, *Ét. d'arch. romaine*, Gand, 1937, p. 96). La publication ci-dessus analysée le prouverait déjà.

Ch. P.

**Romualdo Cardarelli**, compte rendu de **Gino Bottiglion**, *Elementi prelatini nella toponomastica corsa* (Pise, 1929), extrait de l'*Archivio Storico di Corsica*, X, 1934, 12 p. ; — *Comunanza etnica degli Elbani e dei Corsi*, extrait de la même revue, 60 p. — Ces deux articles sont

1. Cf. CARRINGTON, *Pompéi*, trad. fse (Bouvier), Payot, Bibl. historique, 1937.

étroitement liés, la toponymie étant un des domaines d'où l'on peut tirer quelques clartés sur les populations primitives de la Corse et des îles voisines. Les conclusions de M. Cardarelli sont que des Ligures, venus de la côte toscane (Populonia), ont occupé au troisième millénaire l'archipel toscan, la Corse, et probablement aussi la Sardaigne ; une population africaine, ensuite, a conquis sur eux la Sardaigne, ne leur laissant que le district septentrional (Gallura). Entre l'île d'Elbe et la Corse, il y a communauté linguistique et ethnique ; M. Cardarelli s'appuie, pour l'affirmer, sur des données anthropologiques (malheureusement bien incomplètes), et surtout sur l'abondance relative des toponymes ligures, qui ont subi des traitements analogues dans les parlers des deux îles. Les toponymes étrusques, rares en Corse, sont absents de l'île d'Elbe. L'ibérique n'est représenté en Corse que par des éléments discutables, et l'opinion de Sénèque sur le peuplement de la Corse par des Ibères n'est pas confirmée.

Ces assertions intéressantes ne lèvent pas toutes les difficultés. Les problèmes de l'origine et de l'itinéraire des Étrusques, de leur rôle maritime se couvrent d'une obscurité nouvelle. Même pour les époques historiques, il importerait de préciser quand et dans quelle mesure ils ont dominé la Corse et l'archipel toscan. Il faut espérer — pour plus d'une raison — que les savants français ne laisseront pas les Italiens s'occuper seuls de ces questions, si importantes pour l'histoire de la Méditerranée occidentale.

La divergence des destinées entre l'ensemble de la Sardaigne et la Corse paraît, de toute façon, un fait acquis, en même temps que le parallélisme entre la Corse et l'île d'Elbe.

E. ALBERTINI.

**Willy Hüttl**, *Antoninus Pius*, I, Prague, J. G. Calve, 1936, 470 p. — Le vol. II de l'*Antoninus Pius* de M. Hüttl, paru antérieurement, contenait un corpus épigraphique du règne d'Antonin ; le vol. I est l'« exposé historico-politique » du règne. C'est une étude consciencieuse, strictement attachée aux documents, quelque chose comme un article du Pauly-Wissowa qui serait exceptionnellement développé. Les chapitres principaux traitent de l'activité juridique d'Antonin, des courants religieux à son époque, et de la politique extérieure. Un chapitre d'une vingtaine de pages, sur la politique intérieure, accorde, à l'exemple de M. Rostovtzeff, une importance particulière au discours d'Aelius Aristide εἰς Ῥώμην. Le livre tourne, par endroits, au panégyrique ; c'est qu'après tout Antonin a eu la chance de venir au meilleur moment de l'histoire impériale ; une vision optimiste est acceptable pour lui plus que pour tout autre empereur.

E. ALBERTINI.

**Roberto Spadaccini**, *Una vittima minore dell'eruzione Vesuviana del 79 d. C. : Retina* (extrait de la *Rivista di Studi Pompeiani*, II, 1936, 24 p.). — Dans la lettre de Pline le Jeune sur l'éruption du Vésuve, VI, 16, 8, est-il question d'un village nommé *Retina*, ou de la villa d'une certaine *Rectina* ? Cette petite question a été souvent

débatue, sans être tranchée définitivement, le texte de Pline étant un *locus desperatus*. M. Spadaecini est de ceux pour qui *Retina* est un nom de lieu ; la localité aurait été voisine d'Herculanum. Mais *Redina*, nom de personne, est préférable au point de vue critique, et s'accorde mieux aussi avec les derniers mots du passage de Pline (*non Redina modo sed multis latius auxilium*). E. ALBERTINI.

Vasili Sinaïski, *Problèmes du droit romain au point de vue du droit quiritaire*, Riga, 1936, 194 p. — M. Sinaïski, professeur à l'Université de Lettonie, revient sur les problèmes qu'il a déjà étudiés dans *La cité quiritaire* (1923), *La cité populaire* (1924), et *Théorie de la chronologie ancienne* (1931). Ses interprétations sont confuses et fréquemment aventureuses (ainsi tout ce qui concerne le calendrier, ou le totemisme) ; on attend vainement une définition du terme *auctoritas*, qui domine tout le travail. Le français, pénible et souvent incorrect, n'augmente pas l'intelligibilité. Les idées fondamentales semblent être que la cité des Quirites est une fraternité de guerriers à propriété commune, et que les institutions de la Rome primitive sont d'origine orientale. E. ALBERTINI.

P. Barrière, *Une bourgade gallo-romaine, Chassenon, ses monuments et ses puits*, *Revue des Etudes anciennes*, t. XXXIX, 1937, p. 240-255. Ce mémoire est consacré aux fouilles de M. Frank Delage (*Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. LXXVI, 1936), dans la bourgade gallo-romaine de Chassenon (*Cassinomagus*), sur la voie de Limoges à Saintes ; sous le nom de *Caves de Longeas*, on reconnaîtra une station routière et des greniers reposant sur un soubassement monumental. La présence d'arènes, d'un temple à plan octogonal, de magasins, incite M. Barrière à identifier le site de Chassenon non pas avec une ville, mais avec un de ces centres ruraux en même temps, foire, frairie et pèlerinage, comme il en existe encore en Limousin.

Le principal intérêt des recherches de M. F. Delage est dans la découverte d'une multitude de puits au centre de la station. Si l'on admet l'interprétation de M. Barrière les dites excavations seraient en rapport avec le lieu de culte, et correspondraient à des puits à offrandes. R. L.

August Oxe, *Arretinische Reliefgefässe vom Rhein*, Heft 5, *Materialien zur Römisch-Germanischen Keramik* herausgegeben von der Römisch-Germanisch Kommission des deutschen Archäologischen Instituts ; du même, *Frühgaldische Reliefgefässe vom Rhein*, même collection, Heft 6, Frankfurt a. Mein, Joseph Baer & Co, 1933 ; 2 vol., grand in-4° de 129 p., avec 72 pl., de 41 p. et 18 pl. — M. Oxe qui est un des meilleurs céramographes de l'Allemagne a donné les catalogues de la céramique arétine et de la poterie gauloise à reliefs primitive dans la région rhénane. Les répertoires sont précédés de

remarques générales fort intéressantes : pour ce qui est des vases arétiens on retiendra les observations sur le style et les recherches pour l'identification des diverses fabriques comme celles de Tigranes. Quant aux céramiques à reliefs de la Gaule, et qui appartiennent au début de ces fabrications, on remarquera le passage du style proprement italique à un faire spécifiquement gaulois dont témoignent les excellentes reproductions que donne l'auteur.

R. L.

Mme Alda Levi, *La patera d'argento di Parabiago*. Roma, 1935 ; publications de l'Institut d'art de Rome, Ist. poligraf. dello Stato, in-f°, 24 p., 6 pl., dont une présentant les couleurs originales — Cette magnifique pièce de toreutique, qui date, semble-t-il, du milieu du second siècle de notre ère, vient d'être publiée avec le soin dont témoigne une collection déjà célèbre, par les services de l'Institut d'art italien. La perfection des planches est admirable.

Trouvée en 1907, la patère d'argent de Parabiago était déjà connue ; mais c'est il y a peu seulement, et à la suite des efforts de Mme A. Levi elle-même, qu'il a été possible de la faire entrer à la Pinacothèque Brera de Milan, où elle est exposée.

C'est une grande coupe en argent fondu pesant 3 kg. 500 (diamètre : 0 m. 39). La composition en est répartie sur trois registres : en haut, les chars d'Hélios et Séléné ; au centre, le cortège des noces de Cybèle et Attis ; ils vont trônant en char, entraînés par quatre lions représentés dans le « galop volant ». Le char est environné par les Corybantes, qui exécutent une danse des armes ; sur la droite, un Atlante supportant le disque zodiacal, au milieu duquel une divinité tient un sceptre ; un « obélisque » entouré d'un serpent. — En bas sont allongés Tellus et une nymphe fluviale, séparés par des *putti* qui personnifient les quatre Saisons, au-dessus des bustes de l'Océan et d'une Néréide (?). Le symbolisme montre donc le char de Cybèle évoluant entre ciel et terre, entre les divinités astrales et les divinités chthoniennes ; il paraît difficile de ne pas rattacher la représentation au succès des *cultes phrygiens* (cf. H. Graillot, *Le culte de Cybèle* ; J. Carcopino, *Attideia*) ; l'objet devait même servir au culte. Par ailleurs, la gaucherie dont témoigne l'insertion de symboles (comme le disque du zodiaque, les petits animaux<sup>1</sup> jetés dans le champ) laisse croire à un travail indigène, où le toreute n'a pu qu'en partie bénéficier de modèles helléniques (peintures ou autres documents).

Mme A. Levi pense, mais peut-être à tort, à une figuration des représentations scéniques (?) organisées par les Empereurs sur le Palatin où Cybèle avait un temple. Son commentaire traite copieusement des mythes représentés ; elle indique les rapprochements possibles avec les documents d'orfèvrerie, les sculptures monumentales (cuirasse de l'Auguste de Prima Porta), les mosaïques, les ivoires, les chefs-d'œuvre de la glyptique.

X.

---

1. Sauterelle, salamandre, symboles de la terre et du feu.

**Gerhart Rodenwaldt**, *Zur Kunstgeschichte der Jahre 230 bis 270. Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, t. 51. Berlin. Walter de Gruyter, 1936 ; p. 82-113, pl. 2-6, 16 fig. — M. Rostovtzeff a reconnu<sup>1</sup> que l'histoire politique de l'empire romain depuis la mort d'Alexandre-Sévère jusqu'à l'avènement de Dioclétien est chargée de lacunes et d'obscurité. L'histoire de la sculpture romaine entre l'arc des Argentarii environ 204 et la base sculptée des Decennalia de Dioclétien, placée sur le Forum Romanum environ 303, ne l'est pas moins : il faut savoir gré à M. G. Rodenwaldt d'avoir tenté de la jalonner de repères précis, par l'étude de quelques types de sarcophages du III<sup>e</sup> siècle qu'il a voulu dater avec précision.

L'auteur reconnaît que la publication attendue depuis longtemps du *Corpus sarcophagorum* pourra infirmer une partie de son argumentation, et, d'autre part, que celle-ci eût dû être appuyée sur une étude de la sculpture indépendante du III<sup>e</sup> siècle, notamment de la sculpture des portraits, dont chaque musée européen conserve des échantillons. Mais, pour les sarcophages de cette époque, il n'est pas difficile d'opérer une classification, en rapprochant d'abord ceux qui sont décorés de thèmes analogues.

Ainsi, on aurait d'abord les sarcophages représentant des chasses au lion : deux sarcophages à la Villa Mattei reproduits : le plus ancien pl. 2 ; fig. 1, p. 85 et fig. 4, p. 92 et l'autre pl. 4 ; fig. 5, p. 93 ; fig. 6, p. 94 et fig. 7, p. 95, le sarcophage Pallavicini au Palazzo Rospigliosi, d'un style un peu plus raide reproduit pl. 3 et fig. 3, p. 91, le sarcophage placé dans l'escalier du Musée du Capitole, et le sarcophage dit de Balbinus de la Glyptothek Ny-Carlsberg à Copenhague (fig. 14, p. 111, qui se situeraient entre 230 et 250, et auxquels s'apparentent, par le pathétique du style, l'expressionnisme des visages et le traitement tumultueux des chevelures. M. G. Rodenwaldt parle même d'un « Flammenhaarstil », certains sarcophages où sont traités des sujets de chasses et de batailles ; les plus importants sont le grand sarcophage Ludovisi au musée des Thermes, et le sarcophage Borghèse du Louvre (fig. 8, p. 102). Selon M. Rodenwaldt, le thème de la chasse au lion aurait dû être particulièrement en faveur sous Caracalla, qui se croyait un nouvel Alexandre ; il imitait les actions de son modèle jusque dans le détail le plus précis : « contra leonem ipse stetit »<sup>2</sup>. Peut-être un monument, ou le sarcophage même de Caracalla, l'a-t-il représenté chassant le lion, avec l'escorte de Virtus et des Dioscures. En tout cas, ces thèmes mouvementés convenaient au goût baroque du temps — ils ont à peu près disparu entre 250 et 270. Sous le principat de Gallien, s'est produite une renaissance du style classicisant : la composition devient alors claire et plus simple, les poses des personnages ont un calme qui va jusqu'à la raideur. A cette époque, les sarcophages monumentaux représentent souvent

1. ROSTOVITZEFF, *Social and economic history of the Roman Empire*, Oxford, 1926, p. 381.

2. *Historia Augusta* (Ael. SPARTIEN), XIII, 5, 9.



sur la céramique d'époque romaine des villes grecques de la côte Nord de la Mer Noire au cours de laquelle elle s'occupait aussi de la terre sigillée de divers sites d'Asie Mineure. Dans le *Bulletin Archéologique* de 1930-31, nous-même, nous avions attiré l'attention sur l'abondance de tessons sigillés que nous avions reconnus dans un quartier de Lattaquié (*Lattaquia ad Mare*). Il s'agissait seulement alors de céramique indigène, disons orientale, sans que fussent envisagés des apports occidentaux. Virent alors, de 1933 à 1936, à propos des fouilles d'Antioche et de Beth San, les travaux de MM. F. O. Waagø et Howard Comfort. Entre temps, M. D. Schlumberger reconnaissait un tesson de la Graufesenque parmi les produits des fouilles de la mission belge à Apamée sur l'Oronte, et ici-même (*Rev. Arch.*, 1935), notre ami Cl. F. A. Schaeffer signalait la découverte à Antioche de poterie sigillée provenant aussi des Gaules (Lezoux).

Dans son excellente publication, M. Hiffé a présenté, en particulier, une sorte de *Corpus* (il a 26 pages; mais on regrette pourtant que les estampilles y soient reproduites typographiquement et non pas en fac-similes), des marques de potiers sur terre sigillée du *Pantheon Archeological Museum* de Jérusalem, dont il est le conservateur. Ces marques proviennent de divers sites d'Asie Mineure, Syrie, Palestine et même de Grèce et d'Égypte. Il y a, là dedans, surtout des pièces indigènes, mais aussi d'autres originaires d'Italie; certaines, des Gaules aussi. Voici donc que commencent à se multiplier les témoignages de l'extraordinaire diffusion des produits des officines gallo-romaines en Orient, et ce n'est que le début de la recherche.

Bien entendu, M. Hiffé consacre une part importante de son travail aux centres de fabrication de la terre sigillée qui sont déjà reconnus en Orient; mais il en étudie de nouveaux, le nabatéen en particulier. Puis il signale l'importation en Orient d'autres vases que ceux de terre sigillée, d'un beau gobelet d'Aco, par exemple, ou de pièces décorées à la barbotine, du type des officines de Castor. L'auteur, surtout, nous dit son opinion sur l'origine de la terre sigillée italique (arétine) dont la technique aurait été transmise en Italie par les deux potiers *P. quincus* et *Bacchius*, apportés par eux « *admirantibus* » les habitants de l'Égypte ». La proposition, en ce qui concerne les deux potiers surtout, n'est certes pas encore appuyée de preuves bien certaines, mais l'hypothèse générale apparaît séduisante et digne de la plus sérieuse attention. Certains pourraient objecter tout de suite au Mirage Oriental; mais avant de se prononcer définitivement, nous souhaiterions qu'ils puissent se rendre compte, comme à Ras Shamra, par exemple, ou à Chypre encore, de l'extraordinaire fortune que connaissent, dans ces régions, depuis des époques très reculées, y compris l'Énéolithique même, la poterie à engobe rouge ou la terre rouge lustrée. Nous devons trouver là les ancêtres directs de la terre sigillée hellénistique ou saméenne. Et c'est à dessein que nous évoquons, malgré les condamnations dont il fut frappé, ce terme de « saméen » en tant que synonyme de sigillé.

G. GUERIN.

**Donald B. Harden**, *Roman glass from Karanis, found by the University of Michigan Archæological Expedition in Egypt (1924-1929)* : Ann Arbor University of Michigan Press, 1936, in-4°, xviii + 350 p., 22 pl. de dessins et 4 de « figures ». (University of Michigan Studies, humanistic series, XLI.) — Karanis, au Fayoum, était à l'époque romaine un atelier producteur de célèbres verreries. Le site a été fouillé pendant quatre ans par une mission archéologique de l'Université de Michigan, qui a découvert, dans les maisons, ce que l'exploitation clandestine avait laissé sur place; de l'exploitation scientifique ont bénéficié, cette fois-ci, les Musées du Caire et de l'Université d'Ann Arbor. Il y a quelques très belles pièces.

Après une introduction générale sur la technique — matière, couleurs, formes — sur la décoration, et sur la chronologie relative des séries, M. D. B. Harden a minutieusement classé et décrit les documents d'après les formes. La verrerie (cf. Kisa, *Glass im Altert.*) est difficile à dater en tout pays, parce que — précieusement conservée de génération en génération comme objet de luxe — elle a « duré » plus qu'on ne croit. A Karanis, rien de ce qui a été soigneusement recueilli par la Mission américaine ne semble antérieur au II<sup>e</sup> s. de notre ère; les ateliers ont cessé de produire après 460. Des échanges de formes et de technique ont pu être notés avec la Syrie, d'un côté; avec la Gaule, par ailleurs et l'Ibérie. Ch. P.

**Andrew Alföldi**, *A festival of Isis in Rome under the christian emperors of the fourth century* (*Dissertationes Pannonicae*, série II, fasc. 7). Budapest, 1937, 95 p., grand in-4° et 18 pl. (en commission chez Harrassowitz, Leipzig). — M. Alföldi, qui réunit la double compétence d'un archéologue et d'un numismate, semble avoir voulu nous montrer dans ce mémoire, par un exemple éclatant, de quelle valeur sont les monnaies pour l'étude de la religion antique. De fait, son érudition vient d'enrichir d'un chapitre nouveau l'histoire de la fin du paganisme à Rome. Il est parti de l'observation qu'une série de pièces de laiton, jusqu'ici mal interprétées, portant au revers des types empruntés au culte égyptien, mais frappées par l'atelier de Rome, s'étendait de Dioclétien jusqu'à Gratien et Valentinien II († 392), en pleine période chrétienne. Ayant réuni, de cette série, un nombre d'exemplaires beaucoup plus considérable que ne l'avait fait Cohen, il s'est attaché d'abord à décrire et à classer toutes les variétés de ce monnayage, dont dix-huit planches permettent d'apprécier la diversité. Ces pièces nous montrent, soit les bustes d'Isis et de Sérapis, soit le Nil couché, ou le sphinx, ou encore Harpocrate, un doigt sur la bouche, ou Anubis tenant, tantôt une palme, tantôt le sistre et le caducée comme dieu psychopompe; mais ce sont surtout les images d'Isis qui sont multipliées: Isis avec l'enfant Horus, Isis sur le chien Sothis, Isis sur un char, enfin et surtout Isis sur un vaisseau, dont elle manœuvre la voile. La légende ordinaire est VOTA PUBLICA.

Or, nous savons que le monnayage impérial perdit, en général, son caractère païen dans la seconde partie du règne de Constantin. Par qui, à quelle occasion, ont été frappées ces pièces étonnantes, qui

attestent l'existence prolongée d'un culte isiaque, et qui ont un caractère officiel, puisque, au moins jusqu'à l'année 379, le droit porte les bustes des empereurs chrétiens ? Pour le comprendre, il faut se rappeler la situation spéciale à cette époque de l'*Urbs æterna*, héritière vénérée du vieil État romain, dans laquelle l'aristocratie resta longtemps fidèle à ses dieux ancestraux. Ménageant cette riche noblesse, qui continuait à lui fournir de hauts fonctionnaires, les princes, du iv<sup>e</sup> siècle firent preuve dans la capitale latine d'une tolérance qu'ils ne pratiquaient plus ailleurs. Comme le montre M. Alföldi dans le tableau qu'il trace des conditions religieuses de la grande ville au déclin du paganisme, la frappe d'un monnayage isiaque n'est qu'un fait exceptionnel de plus, parmi plusieurs autres du même ordre. Les cérémonies en l'honneur des anciens dieux tutélaires de la cité n'y furent abolies qu'après une longue résistance, au commencement du v<sup>e</sup> siècle.

Or, les écrivains<sup>1</sup>, comme les inscriptions, nous avaient déjà révélé la faveur dont jouissaient à Rome parmi les derniers païens Isis et Sérapis, aussi puissants dans la capitale de l'empire d'Occident qu'à Alexandrie même, où la destruction du Serapéum, en 391, eut un retentissement immense. Le culte égyptien est l'animateur de la réaction anti-chrétienne.

Le type d'Isis sur son bateau fait manifestement allusion à la grande fête du *Navigium Isidis*, des *Πλοιαφέσια* célébrés en l'honneur de la déesse protectrice des marins, le 5 mars, au moment où reprenait la navigation interrompue durant l'hiver. Cette fête était accompagnée de vœux solennels pour l'empereur, le sénat et le peuple, qui étaient la continuation de ceux qu'on prononçait en Égypte en faveur des Ptolémées. Il paraît certain que ces vœux furent, dès le règne de Commode, identifiés avec la *Votum nuncupatio* qui, on le sait, était de tradition le 3 janvier, et il semble que les cérémonies du *navigium Isidis* furent transportées ou réitérées à cette date. C'est évidemment à ces faits que fait allusion la légende *Vota publica*, sur les monnaies où figure la déesse naviguant.

Ainsi, protégée d'une part par le prestige dont était entourée l'aristocratie sénatoriale, liée d'autre part aux souhaits annuels prononcés pour le salut des empereurs, la fête d'Isis conserva à Rome une existence officielle, dont témoigne la numismatique, bien au delà du terme où l'on aurait attendu sa disparition.

Nous avons indiqué, en gros traits, les conclusions neuves auxquelles aboutit la démonstration si convaincante de M. Alföldi, mais nous n'avons pu signaler toutes les observations perspicaces semées par lui au cours d'une argumentation où, une fois de plus, le savant hongrois a montré sa maîtrise souveraine.

FR. CUMONT.

1. En 379 écrivait à Rome un astrologue égyptien dont nous avons conservé quelques chapitres (*Cal. Astr. græc.*, V, 1, p. 194 ss.), et parmi les dieux dont il attend le secours, Isis, Sérapis, Anubis, ne sont pas oubliés. L'astrologie était un mode de divination savant et dispendieux ; notre devin écrivait certainement pour cette même aristocratie qui maintenait les émissions des monnaies isiaques.

*Byzantine Painting at Trebizond*, by **Gabriel Millet** and **D. Talbot Rice**. Courtauld Institute Publications of Near Eastern Art, I. London, 1936 : in-4°, 182 p. et 57 pl. — Ce n'est pas, à proprement parler un ouvrage unique, que nous offrent sous ce titre les deux experts byzantinistes, mais bien deux ouvrages distincts, même par la langue employée, sur le même sujet. Tous deux en effet, M. Gabriel Millet, en 1893, M. Talbot Rice, en 1939, ont exploré les églises de Trébizonde. Ils présentent et commentent successivement leurs notes, qui, d'ailleurs, le plus souvent, ne font pas double emploi : les monuments étaient, en 1893, bien mieux conservés, et les descriptions de M. Millet sont moins hésitantes, plus complètes et plus détaillées. Celles de M. Talbot Rice ne sont pas, de ce fait, rendues inutiles : certes, on souffre parfois de le voir s'efforcer à reconstituer une scène qui a été aisément décrite dans la première partie ; mais, outre que les deux listes d'édifices visités et de peintures présentées ne coïncident pas complètement, le progrès même de la dégradation des peintures a permis au dernier venu d'importantes constatations sur leur histoire. C'est le cas, surtout, pour l'église de la Theoskepastos, sépulture des Comnènes, qui présente le cycle le plus complet et le plus intéressant, et où il a reconnu l'existence de deux couches distinctes de peintures superposées. Il en résulte d'ailleurs un conflit entre les deux savants : M. Millet considère la couche la plus récente — la seule qu'il ait pu étudier — comme d'exécution ancienne, *xv<sup>e</sup> siècle*, et d'iconographie plus ancienne encore, fin du *xiv<sup>e</sup>*. M. Rice attribue au *xv<sup>e</sup> siècle* la couche inférieure, et ne place la réfection qu'à une date tardive, au cours du *xvii<sup>e</sup>* et même du *xviii<sup>e</sup> siècle*. Ce désaccord entre les deux érudits qui ont vu les monuments n'est pas de ceux que des tiers pourraient trancher, je le crains, sur le vu des seules photographies, souvent bien indistinctes. Et, je ne puis le cacher, cela crée un certain malaise chez le lecteur : les autres conclusions de cette étude s'en trouvent quelque peu affectées.

Toutefois, la possibilité même du désaccord tient à la fidélité des peintres récents à une iconographie plus ancienne : qu'ils repeignent simplement certaines parties du tableau, ou que, sur une nouvelle couche d'enduit, ils reproduisent la composition qu'ils viennent de recouvrir. Or, sur le caractère de cette iconographie, les deux auteurs sont d'accord. Ils y retrouvent, certes, comme on s'y attendait dans la principale ville de l'Arménie, non loin de cette Cappadoce dont les peintures innombrables sont désormais bien connues, l'empreinte d'une forte tradition orientale. Mais il s'y juxtapose, il s'y superpose parfois une non moins forte influence de la métropole byzantine : c'est que l'empire des Comnènes restait fidèle à son origine grecque, et que Trébizonde est un port, par conséquent plus sensible aux influences venues de la mer. D'ailleurs, au *xiv<sup>e</sup> siècle*, les traditions iconographiques ont subi de tels mélanges qu'on retrouve ici des détails originaires de tous les points du monde byzantin : l'érudition de M. G. Millet fait merveille dans ces analyses et ces rapprochements. Le style trahit la même hésitation entre les deux tendances : les

formes longues et élégantes de la capitale voisinent avec la carrure épaisse, les grosses têtes des modèles orientaux.

Ainsi nous apparaît, dans une nouvelle province de l'Empire, la richesse de cette renaissance byzantine qui a couvert le monde grec d'œuvres vivantes et belles, et fourni à l'art chrétien d'Orient ses formules définitives.

Jean LASSUS.

**Carnuntum (1885-1935).** Vienne, R. R. M. Rohrer, 1935 ; in-8° de 30 p. avec 12 fig. — En 1885, se fondait à Carnuntum une association dont le but était l'exploration archéologique du site. A l'occasion du cinquantenaire de ladite société, a été éditée une aimable plaquette consacrée à quelques-unes des pièces recueillies à Carnuntum : buste en bronze de Marc-Aurèle cuirassé et bague à l'effigie de son épouse, Faustine la Jeune (R. Noll), statuette en marbre de Dionysos, la jambe gauche surélevée ; ce serait là une attitude lysippéenne donnée par le sculpteur de Virunum qui exécuta la figurine (C. Praschniker) ; deux autres statues, un torse cuirassé et un autre drapé figureraient selon A. Schober, Alexandre-Sévère et sa mère, Julia Mammæa ; épitaphe bilingue d'un Florus, esclave de P. Vedius Germanus, avec trois vers grecs reproduisant des formules d'épigrammes (R. Egger) ; nouvelle lecture par A. Betz d'une dédicace de 128 ap. J.-C., mentionnant une association de jeunes gens groupés sous le culte de Jupiter Dolichenus.

R. L.

**Rudolf Paulsen, Die Ostkeltischen Münzprägungen. Die Münzprägungen der Boier mit Berücksichtigung der Vorboischen Prägungen.** Leipzig et Vienne, H. Keller/A. Schroll & Co, 1933 ; 2 vol. grand in-4° de VIII-188 p. avec 6 pl. et carte, 1 album de 53 pl. — Cette publication de la Commission romano-germanique de Francfort-sur-le-Main, constitue un véritable *Corpus* du monnayage des Boïens. Par l'ampleur de l'information, la sûreté du classement, la perfection graphique des reproductions, l'ouvrage est parmi les meilleurs qui aient été publiés sur un groupe de monnaies celtiques.

Il s'ouvre après un court exposé de ce que l'on connaît de l'histoire des Boïens, puis l'auteur étudie les types de la Victoire et d'Athéna-Alkis, le titre des métaux, les plus anciennes frappes à la « coquille », les petites monnaies d'argent du Hradish de Stradonitz et leurs imitations, les pièces les plus récentes à la « coquille », celles au titre de 17 grammes et de grand format en argent ; suivent un catalogue des trouvailles de toutes ces monnaies, leurs aires de répartition, la liste des pièces étrangères dans les dépôts boïens, des recherches sur le poids et le titre, l'origine des métaux utilisés, la frappe, le régime de la circulation.

Parmi les problèmes que pose ce monnayage, l'un des plus importants, mais des plus difficiles à résoudre, est celui des monnaies dites à l'arc-en-ciel (*Regenbogenschüsselchen*). La découverte en France de pièces de ce type tendrait à prouver l'existence, sinon d'une colonie de Boïens, au moins des relations économiques. Le monde celtique,

comme l'a montré Henri Hubert, ne comportait pas de compartiments étroits.

R. L.

**E. T. Leeds**, *Early Anglo-Saxon art and archæology*. Oxford, Clarendon Press, 1936 ; in-8° de vi-130 p., avec 33 pl. et 26 fig. et cartes. — L'auteur, qui est un bon connaisseur de l'archéologie de l'époque des Invasions, consacre une étude très intéressante à l'art et l'archéologie du début de cette période. Après avoir montré combien l'art indigène est empreint d'éléments gallo-romains, souvent empruntés au décor de la céramique sigillée, il aborde les questions relatives à la maison, à la tombe et à la poterie des envahisseurs. Une très large part est faite à l'étude de ce qu'on appelle « le problème du Kent » et admet des rapports suivis avec les pays rhénans. De là viendraient non seulement les verreries, mais encore de nombreux types de fibules. C'est du côté de la Scandinavie qu'il faut chercher l'origine des fibules à tête rectangulaire. Le Kent serait la patrie de l'ornement animal à cette époque. Des cartes de répartition des divers types d'objets montrent l'importance du peuplement anglo-saxon de l'Ouest de la Grande-Bretagne.

R. L.

**Hans Zeiss**, *Die Grabfunde aus dem spanischen Westgotenreich*. Rom.-Germanische Kommission des archæologischen Instituts des deutschen Reiches. Germanische Denkmäler der Völkerwanderungszeit. Bd. II, Berlin et Leipzig, W. de Gruyter, 1934 ; in-4° de viii-209 p. avec 31 pl. — Sous l'active impulsion de G. Bersu, alors directeur de la Commission romano-germanique de Francfort, une nouvelle série, consacrée à l'étude du matériel archéologique de la période des grandes invasions, était inaugurée, par la publication, en 1931, de l'excellent ouvrage de M. Week, *Die Alamannen in Württemberg* (cf. *Rev. Arch.*, 1933, I, p. 193-194). H. Zeiss publie les résultats de son enquête à travers musées et collections de la Péninsule ibérique, à la recherche des antiquités wisigothiques, œuvre particulièrement méritoire si l'on veut bien se rappeler que les fouilles dans les cimetières barbares de l'Espagne sont postérieures à l'apparition de ce livre en librairie. Conscientieux, méthodique, il fournit un répertoire aussi complet que possible de la bijouterie, de l'armement, de la céramique des Wisigoths installés dans la Péninsule. Bien entendu, M. Zeiss n'a eu garde d'oublier que ces populations avaient laissé, à travers la Gaule, les traces de leur passage. Mais tout n'est pas Wisigoth dans notre midi et il y a lieu à sérieuse révision du matériel de cette époque. D'autre part, s'il est logique de distinguer de grandes provinces archéologiques aux temps des invasions, il est non moins nécessaire d'établir ce qui constitue la civilisation commune à ces divers groupes ethniques autant que de distinguer les emprunts faits les uns aux autres.

Tant dans le Sud de la Gaule qu'en Espagne, l'archéologie des Wisigoths est caractérisée par la présence de grandes boucles de ceinturon, carrées et cloisonnées, et par la rareté de la céramique.

Comme il est attendu, c'est dans notre Midi que paraissent les tombes les plus récentes. Lors de mes fouilles dans le cimetière wisigothique d'Estagel (Pyr.-Or.), j'ai rencontré au moins une tombe qui appartient au gallo-romain final (*Spättrömisch*). Il serait à souhaiter qu'un travail parallèle à celui de M. Zeiss soit entrepris pour la mise au point de l'archéologie wisigothique dans le Sud de la Gaule.

R. L.

**Fritz Saxl**, *La fede astrologica di Agostino Chigi, Reale Accad. d'Italia, Collezione « La Farnesina »*. Rome, 1934 ; in-8°, 72 p. (publie. de l'Ac. d'Italie). — Aimablement reçu à La Farnésine pour participer aux fêtes de 1932, M. Fr. Saxl a inauguré scientifiquement l'axe politique Berlin-Rome, par cet ouvrage, don de sa reconnaissance. Il y interprète les peintures de Balthazar Peruzzi (fig. 2), au plafond de la *Salle de Galatée*, voisine de celle de Psyché, dans les somptueux locaux de l'Académie d'Italie. — Le peintre aurait illustré un édifice « céleste »<sup>1</sup>, s'expliquant par l'horoscope d'Agostino Chigi, le fondateur de la Farnésine. Ainsi en décide du moins l'auteur, aidé par la science du Pr W. Gundel, de Giessen, et de A. Beer, pour cette interprétation astronomique, dont on n'attend pas que nous décidions ici.

Ce qui est intéressant, certes, c'est de constater une fois de plus à cette occasion, comment la décoration de la Farnésine, après 1500, reste toute imprégnée de motifs tirés de l'antiquité païenne (cf. p. 41 sqq.). La voûte de la Salle de Galatée n'est qu'un centon de réminiscences grecques et latines (ce qu'avait vu Richard Förster, *Farnesina-Studien*, 1880<sup>2</sup>). La troupe divine qui y paraît, ce n'est pas celle des saints du christianisme, mais l'Olympe des dieux d'Homère. Persée tuant Méduse évoque les Romains au combat ; l'Éridan couché ou tel autre dieu-fleuve restent classiques, et l'Anadyomène environnée de colombes fait les gestes de la Vénus de Richelieu, de celle du Palais Lazienki (Varsovie). Il y a là des triomphes bachiques dans le goût des sarcophages dionysiaques, avec des Satyres à la double flûte, des Ménades au tambourin ; la rencontre d'Endymion et de Séléné attribuée à Jules Romain et à ses élèves, paraîtrait copiée d'un sarcophage de la Coll. Cook à Richmond. — On retrouve Marsyas attaché à l'arbre, près de l'Arrotino, et même la Chasse de Calydon, avec Atalante sagittaire. Si bien que le commentaire s'établit ici avec les répertoires de C. Robert, de S. Reinach, comme on ferait l'exégèse, aussi, des peintures de Raphaël, dans la salle de Psyché, avec Ovide, Apulée, et les meilleurs souvenirs de l'art grec.

Ch. P.

---

1. L'article en signale d'autres, antérieurs, celui de Kuseir'Amra, celui de Chromatius, préfet de Rome sous Dioclétien ; il étudie le Salone di Padova, et son décor astral ; celui du Palais Schifanoja à Florence (Triomphe de Minerve), la Cappella Pazzi à Florence (Santa Croce).

2. Cf. aussi Fred. HERMANIN, *La Farnesina*, 1927.

**Madeleine Colani**, *Mégalithes du Haul-Laos (Hua Pan, Tran Ninh)*, publication de l'École française d'Extrême-Orient, t. XXV et XXVI. Paris, Les Éditions d'Art et d'Histoire, 1935 ; 2 vol. in-8° de 629 p. avec 102 pl., dont 2 en couleurs et 233 fig. — Bien que d'une composition assez lâchée, le travail de Mlle Colani constitue un utile inventaire de ces monuments, dont un index bibliographique et un index alphabétique des noms de lieux et des matières permettent une utilisation pratique. Deux groupes de tombes sont décrites : d'abord les trois champs de menhirs de Hua Pan disposés par files et faits de minces et longues plaques de schistes dressés, souvent par groupes. Au pied de quelques-uns de ces mégalithes apparaît parfois une fosse recouverte par un couvercle monolithe arrondi. Avec des débris humains on y a recueilli un pauvre mobilier funéraire, coupes en terre et quelques bracelets de bronze. Ces fosses ne sont pas sans rappeler les tombes coréennes de l'époque Han. Ensuite l'auteur décrit les champs de jarres de la province de Tran Ninh, monolithes parfois hauts de 3 mètres. Les mobiliers ne sont guère plus riches et l'on peut dater approximativement ces cimetières qui rappellent ceux de Célèbes du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. R. L.

**Archæological Survey of India**, Annual Report for the years 1930-31, 1931-32, 1932-33, 1933-34, edited by C. L. Fabri, Ph. D., D. Litt ; 2 vol., gr. in-4°, de 367 p., avec 154 pl. Delhi, 1936. — Pour diverses raisons l'*Archæological Survey of India* avait pris un certain retard dans la publication de ses rapports annuels ; retard qui, en 1935, atteignit quatre années. Afin de se remettre à jour, le Gouvernement de l'Inde décida de publier en une fois le résultat du travail accompli pendant cette période ; c'est ce qui nous vaut, aujourd'hui, ces deux substantiels volumes, d'une importance capitale pour l'archéologie indienne. Et bien que J. F. Blakiston, directeur général de l'Archéologie dans l'Inde, déplore, en son introduction un ralentissement dans les divers services de son département, l'intérêt des fouilles est remarquable. L'abondance des matières traitées dans ce rapport nous oblige à faire un choix et à exposer très brièvement l'essentiel des découvertes.

A Mohenjo-daro, les fouilles sont suspendues depuis 1932, et l'on ne saurait trop déplorer l'arrêt de ces chantiers si importants. Dans les nouveaux déblaiements, on a trouvé un monument que sa topographie autoriserait à être identifié avec un temple : découverte qui prend toute sa signification quand on se rappelle que jusqu'ici aucun édifice de ce site ne paraît avoir été destiné à un culte (pl. XIX) ; à proximité, deux squelettes ont été exhumés ; ce sont ceux d'une femme et d'un homme, tombés ou ayant été précipités dans un puits (pl. XXI e). Il est regrettable qu'aucune donnée anthropologique n'ait été jointe à l'exposé de cette découverte. Parmi le matériel recueilli, il faut signaler une tête de lance (?) qui s'apparente aux armes de Chypre et de Syrie, et qui est très semblable à celles de Ramsès II (pl. XXII, 1) ; et une scie en cuivre qui est la seule de ce type trouvée jusqu'ici (pl. XXII, 2).

A Harappa, les fouilles ont été circonscrites au « quartier des artisans », où ont été déblayées huit remarquables maisons alignées d'Ouest en Est, munies chacune d'une entrée oblique (p. 86, pl. XXXI *b* et *c*, pl. XXXIII *a*, pl. XXXI *a*) ; dans le même quartier, mentionnons des fourneaux qui paraissent être des prototypes des fours à réverbère (pl. XXXIII *a*). Le mobilier archéologique a livré de nombreuses poteries au décor nettement cosmologique et particulièrement solaire (pl. XXV *a* et *b*, pl. XXVII *a* et *b*), des *linga* (pl. XXIX *e*, 2), des pierres en forme de crocs ou de griffes qui évoquent les *magatama* (pl. XXXIII *b*, 6). Nous regrettons, comme pour Mohenjo-daro, qu'aucune indication anthropologique n'accompagne les descriptions et les reproductions des squelettes.

Dans la seule année 1930-1931, soixante-six sculptures ont été recueillies à Nâgârjunikonda ; de très beaux bas-reliefs sont venus s'ajouter à la collection déjà si remarquable de l'école d'Amarâvatî. Deux *stûpa* nouveaux ont été fouillés ; l'un d'eux contenait, comme le *stûpa* n° 9, quelques os d'un bœuf et d'un cervidé, indiquant peut-être que l'édifice avait été élevé en commémoration d'un *jâtaka*.

A propos des fouilles de M. N. G. Majumdar au Sind, signalons de très belles poteries peintes dont les plus intéressantes nous paraissent être reproduites pl. XXXVI, 8, 13 et 15.

Le chantier ouvert à Paharpur (Bengale) a donné des résultats exceptionnels ; les couches archéologiques s'échelonnent de la période Pâla ancienne au XII<sup>e</sup> siècle inclus. Le monastère de Somapura (l'actuel Paharpur), qui a été l'objet principal des recherches, était très vaste : 177 cellules encerclaient dans un grand quadrilatère tout un ensemble d'édifices ; 23 cellules ont été explorées, livrant une quantité d'objets usuels, et quelques pièces plus remarquables : ainsi, une terra-cotta (pl. LIV *b*) et un *mukhalinga* à trois têtes. Le temple principal qui occupe le centre du monastère est de plan cruciforme et sa réduction exacte, avec le même nombre de projections angulaires et de murs de clôture, a été retrouvé dans le quart Sud-Ouest de l'enceinte générale (plan : pl. XLVII). De nombreux bronzes ont été recueillis auprès du temple principal ; ils paraissent avoir été exécutés dans le monastère même par les moines, ou sous leur direction, car ils témoignent d'une science iconographique très sûre (pl. LV *c* et *d*). La vie religieuse de l'ensemble de Paharpur paraît avoir connu une véritable prospérité, si l'on en juge par les milliers de *dagoba* votifs, en argile, qui sont encore disposés autour d'un des grands *stûpa* et qui contiennent chacun une tablette portant la formule bénéfique et sacrée *ye dharmâ* (pl. LIX *b*).

Parmi les sculptures provenant de Nâlandâ, nous ne pouvons signaler qu'une très belle statue d'Avalokiteçvara, d'une haute tenue esthétique (pl. LXVIII *a*) ; une centaine de bronzes inscrits et datés pour la plupart, retrouvés en particulier à Kurkihar ; un Buddha de stuc colossal contenu dans un sanctuaire récemment exploré ; enfin des monnaies hunniques (pl. LXXV) ; la numismatique, du reste, est à l'honneur dans les derniers rapports ; de nombreux passages y font allusion ; le plus intéressant nous paraît être celui qui traite

des monnaies du type *Yandheya* (iv<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne), de Vâsudeva, roi Kusâna du iii<sup>e</sup> siècle, et de quelques sceaux d'argile (p. 143-144).

Il est également question de numismatique dans le très clair exposé de Sir John Marshall sur Taxila et les influences étrangères que l'on y trouve (p. 150-151 et 156-157). Pour cet art « indo-afghan », comme Sir John l'appelle pour le distinguer de l'art gréco-bouddhique du Gandhâra, signalons un bas-relief illustrant le Mahâparinirvâna, seul relief en stuc provenant de l'Inde du Nord-Ouest qui représente cet épisode (pl. LXXXIX *d*). Entre autres découvertes intéressantes, il faut mentionner un *stûpa* votif du type gandhârien ancien (pl. CXIV *a*) et soixante-dix sculptures en stuc recueillies à proximité de la chapelle n<sup>o</sup> 20 de Kâlawân (p. 166-167, pl. XCV *c* et XCVI *a, b, d*), parmi lesquelles Sir John Marshall relève un type physique particulier qu'il date du v<sup>e</sup> siècle.

En Birmanie, le Service archéologique a classé les peintures murales, exécutées *al secco*, du temple d'Abeyadana, près de Pagan ; ces peintures datent du xi<sup>e</sup> siècle environ, le sanctuaire ayant été fondé, pense-t-on, par une des deux épouses de Kyanzittha (1084-1112 de notre ère) ; l'iconographie révèle un stade transitoire, quelques sujets étant bouddhiques, d'autres hindouistes, et d'autres nettement tantriques (pl. CI, CII, CIII). A ces découvertes, il faut joindre le déblaiement de plusieurs *stûpa* enrobés, dont quelques-uns apparaissent maintenant dans un parfait état de conservation (pl. XCVIII *a* et *b*).

Bien que tout ce qui précède montre une grande activité dans les différents centres de fouilles, il semble que ce soit le département épigraphique qui ait accompli le plus gros effort au cours de ces quatre années. Plusieurs inscriptions sont d'une importance capitale : celle de Mahâstan (Bengale) permet d'identifier, à l'époque Maurya, le site actuel avec l'ancien Pundranâgara ou Pundravardhana, et le fait remonter au iv<sup>e</sup> ou au iii<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne (p. 218) ; une inscription de Mathurâ datée de l'an 61 de l'ère Gupta nommant Candragupta (II), il faudrait étendre le règne de ce roi de 61 à 93 de l'ère Gupta, alors que jusqu'ici ses dates connues étaient 82-93. Dans le Bombay Karhâtak, on a trouvé la seule inscription connue jusqu'à présent de Hermâdideva, père du roi Kalacurya (Bijjala), vassal du roi Calukya Somegyara II (datée du jeudi 8 novembre 1128 de notre ère). Plusieurs inscriptions modifient les dates de règne de quelques rois : celle de Gadg prolonge de deux ans le règne du Rastrakûta Nityavarâga Nirupama Vallaha (918-19 au lieu de 916-17) ; celle de Nidoni repousse de cinq ans la fin des Calukya Vikrama (1115 de notre ère) ; une autre, en kannada, précise que le roi Cola Parantaka I<sup>er</sup> régnait encore en 955 de notre ère, etc. Mentionnons encore un document épigraphique du ix<sup>e</sup> siècle prouvant que les Pallava avaient conservé, jusqu'en 880 de notre ère au moins, une réelle suprématie dans les districts de Tanjore et de Trichinopoly (p. 214) ; enfin, une inscription trouvée à Hmawza (Birmanie) étant bilingue (sanskrit-pyû) permettra d'approfondir le déchiffrement incomplet du pyû.

Dans le domaine des écritures indéchiffrables également, l'inscription du rocher de Vikamkhole appartient aux temps préhistoriques et certains de ses caractères, encore irréductibles, s'apparenteraient aux *aksara Brâhmî* et à certains signes de la Vallée de l'Indus.

En ce qui concerne l'épigraphie musulmane, une inscription trouvée à Sagar (district de Gulbargah) rattache d'une façon intéressante les rois Bahmanî au roi iranien Bahman (p. 250).

Les musées indiens se sont enrichis d'un grand nombre de pièces de fouilles, ou de sculptures acquises en vue de leur conservation ; trois d'entre elles offrent un intérêt particulier : un Harihara assisté de Sûrya à sa gauche et du Buddha à sa droite, provenant du Bihâr et paraissant dater du XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle (p. 256-257, pl. CXXVII *d*), un Sûrya signé par un certain Vaktragiva (pl. CXXVII *c*) et une Naissance de Siddhartha où, exceptionnellement, Viçnu est représenté à côté de Çakra et de Brahmâ (pl. CXXXI *a*).

Terminons cette sèche énumération, trop brève en comparaison de la richesse des documents publiés par le Service archéologique de l'Inde, en signalant une étude de U Mya (p. 320-331) sur les *Bud-dhapâda* en Birmanie, article qui établit une bonne base de travail pour la question.

Jeannine AUBOYER.

---

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris (France)

---

# LES FOUILLES EN ASIE OCCIDENTALE<sup>1</sup>

## 1936-1937

---

En même temps que le contre-coup de la crise obligeait divers pays ou divers organismes de recherches à diminuer le nombre de leurs missions, la législation sur les fouilles de certains pays de l'Asie occidentale a eu pour résultat d'en décourager d'autres, et l'activité scientifique s'en est ressentie cette année. D'autre part, de grands chantiers tels que Kish, Ur, ont épuisé pour le moment leurs possibilités ou travaillent à un rythme réduit, et rien de capital ne peut être signalé à l'actif de cette dernière campagne. Des découvertes comme celles des grandes périodes d'avant l'histoire (Ur, Uruk et Jemdet-Nasr), ont une propagation étendue ; pendant des années, elles ont eu leur répercussion, en stimulant les recherches, sur des champs de fouilles éloignés (par exemple à Tépé-Hissar près de Damghan, à Réï près de Téhéran, à Tépé-Giyan près de Néhavend, à Tépé-Sialk près de Kashan) ; mais, par définition, on n'assiste, dans les campagnes qui suivent de telles découvertes, qu'à l'extension des résultats obtenus sur les premiers sites, et nous arrivons au moment où l'existence des civilisations primitives ayant été bien reconnue sur toute l'aire de l'Asie occidentale, on ne peut espérer du nouveau dans le même ordre de faits. Mais si l'on embrasse d'ensemble les résultats de ces dernières années, on voit se dégager les lignes générales qui permettent de mieux fixer l'évolution du progrès pour les périodes envisagées.

---

1. Voir le compte rendu annuel, dans la *Revue archéologique*, depuis 1934.

## MÉSOPOTAMIE

*Sumer-Akkad*

Les fouilles de *Warka* se sont poursuivies cette année sans que les comptes-rendus aient encore fait part de découvertes de particulière importance. Celles de *Hafaji* et d'*Eshnunna* ont été interrompues ou moins actives. Dans les comptes-rendus de l'an dernier, revenant sur la chronologie des dernières périodes avant l'histoire : Uruk, Jemdet-Nasr et début du Dynastique Archaïque, j'insistais sur la brièveté relative de ces périodes (comme je l'avais fait précédemment)<sup>1</sup>, annonçant que les conclusions de M. H. Frankfort laissaient prévoir aussi une orientation dans ce sens. C'est chose à peu près faite. Dans un compte rendu du volume de Sir G.-L. Woolley sur le Cimetière royal d'Ur<sup>2</sup>, M. Frankfort fait observer que la série de quinze tombes attribuées à la II<sup>e</sup> Dynastie d'Ur se révèle, par son mobilier funéraire, semblable à celui de Tell-Asmar et de Hafaji, contemporaine du début des Agadéens ; par suite, la partie du cimetière qui est pré-agadéenne ne peut être datée de 3500 à 3200 comme on l'a proposé ; mais M. Frankfort place le début du Dynastique Archaïque vers 3000 (cimetière Y de Kish), le palais de Kish vers 2800, le cimetière A de Kish, Ur-nanshé et la I<sup>er</sup> Dynastie d'Ur vers 2700 ce qui donne une bien longue période de trois siècles pour le début du Dynastique Archaïque, car il repousse les Agadéens au XXVI<sup>e</sup> siècle (comme on tend à le faire aujourd'hui).

## ASSYRIE

La continuation des fouilles de *Tépé-Gawra* nous vaut maintenant une connaissance approfondie du site, notamment des couches profondes. A Tépé-Gawra, plus de vingt niveaux ont pu être déterminés ; sur ce nombre, les six

---

1. *La civilisation de l'Iran au IV<sup>e</sup> millénaire avant notre ère*. P., 1936, p. 47-49.  
 — *Revue archéol.*, avril-juin 1935, p. 181-182.  
 2. *Journal of the Royal Asiatic Society*, avril 1937, p. 330-342.

premiers seuls appartiennent à la période historique. Les campagnes précédentes avaient conduit M. E.-A. Speiser au niveau XIII qui appartient au début de la civilisation d'Obeid. Là, se sont trouvés plusieurs restes de temples auxquels donnait accès une grande cour ; l'un d'eux, le temple du Nord a des murailles curieusement renforcées, en dedans et en dehors, de saillants formant un ou, plus fréquemment, plusieurs degrés. Ces constructions sont faites de briques, parfois très grandes (au temple de l'Est,  $56 \times 28 \times 14 \frac{1}{2}$  m). Au niveau XIV, fondations de pierre d'un large bâtiment avec chambres longues et relativement étroites ; par contre au niveau XV, reprennent les briques et le pisé, avec deux bâtiments à cour centrale.

La céramique du niveau XIII consacre l'existence des types de décor d'Obeid ; on y retrouve les clous de terre-cuite à l'extrémité recourbée habituels à la période. Mais on remarque dans les couches XIII et XII sur certaines pièces, une influence attardée de la poterie de Samarra. Ce qui n'exclut pas des motifs qui ne sont ni de Halaf, ni d'Obeid, ni de Samarra, ni d'Arpachiyah ; leur intrusion est encore à expliquer.

Au stratum XV se voient côte à côte les produits de la céramique de Samarra et de Tell-Halaf ; bien plus, sur des céramiques genre Samarra se voient les motifs de Tell-Halaf. Le milieu de la période de Tell-Halaf s'est révélé riche en produits polychromes, comme on en a trouvé à Arpachiyah. Donc confirmation de ce fait que la civilisation d'Obeid, au niveau XIII, remplace la civilisation de Halaf à Gawra<sup>1</sup>.

Les documents recueillis dans les dernières fouilles ont fourni d'importants renseignements sur le développement de la civilisation en Mésopotamie.

### *L'écriture*

Concernant l'épigraphie, les résultats des découvertes de ces dernières années sont maintenant publiés. L'écriture méso-

---

1. *Bulletin of the American Schools of Oriental research*, avril 1937, p. 2-19.

potamienne, inventée à la période d'Uruk, en même temps que le cachet, puis le cylindre, employés d'abord comme marque personnelle pour constituer de véritables scellés, est, à l'origine, la représentation des objets, comme en Égypte, comme en Chine. On sait qu'on peut attribuer à la matière employée par les Sumériens, pour l'écriture (l'argile) la déformation graduelle des pictographes en signes dits cunéiformes. On répartira les tablettes archaïques en trois grands groupes comme on le fait des monuments, les tablettes de la période d'Uruk, celles de l'époque de Jemdet-Nasr, et celles de la période Dynastique Archaïque.

*Période d'Uruk.* — Le texte pictographique le plus ancien paraît être la tablette de Kish de l'expédition S. Langdon<sup>1</sup>.

Sur cette tablette, les signes ont encore leur forme primitive ; ce sont des têtes, des mains, des pieds ; le signe EN est en forme d'observatoire élevé sur une plate-forme<sup>2</sup> et un signe affecte la forme d'un traîneau ; c'est un cube reposant sur une base en forme de patin, une extrémité relevée. On se souvient que, dans la tombe de Shub-Ad à Ur, on a découvert les restes du véhicule qui avait sans doute transporté la reine à sa dernière demeure ; comme aucune trace de roues n'était perceptible, on a pensé qu'il s'agissait d'un traîneau et on l'a restauré comme tel ; cette restitution était appuyée sur l'usage de convoier le mort, en Égypte, sur un traîneau rituel, en souvenir peut-être de l'époque où les véhicules à roues n'étaient pas connus et sur la présence de ce traîneau sur la tablette de Kish ; mais y s'agit-il bien d'un traîneau ? L'hypothèse d'une sorte de naos n'est peut-être pas à rejeter.

Après, viennent les textes de Warka, découverts par la mission allemande dans la couche de la période d'Uruk<sup>3</sup>. Seuls les textes recueillis de 1928 à 1931 sont publiés ; ceux qui ont été exhumés dans les campagnes suivantes seront

1. S. LANGDON, *Excavations at Kish*. P. (Geuthner) I, 1924, pl. XXXI.

2. On retrouve le signe EN fait de même façon sur une amulette de pierre, vraisemblablement de même époque, et publiée par L. DELAPORTE, *Catalogue des cylindres orientaux du Musée du Louvre*, II, pl. 93, n°2.

3. A. FALKENSTEIN, *Archaische Texte aus Uruk*, Berlin, Leipzig, 1936.

édités plus tard. La critique de M. Falkenstein entraîne la conviction que les tablettes de cette couche IV sont sumériennes ; il y a même lieu de penser que les Sumériens étaient installés dans la plaine depuis un temps assez long lorsqu'ils inventèrent l'écriture, car le signe de l'esclave-femme est déjà le composé, en usage plus tard, qui signifie « femme de la montagne » et par extension « femme de l'étranger », les esclaves se recrutant le plus souvent par razzia, lors des expéditions militaires. Dans ces tablettes, le système de numération employé dans les comptes de grain est décimal.

On peut rapprocher de la tablette de Kish et rattacher à la série des textes d'Uruk une tablette du Louvre (AO 8844) en onyx, en forme de coussinet, que M. Thureau-Dangin a publiée<sup>1</sup> ; ainsi d'ailleurs qu'une tablette en pierre noirâtre du Musée de l'Université de Pensylvanie, publiée par G.-A. Barton<sup>2</sup> ; elle fut achetée à Nippur.

A la même période semble appartenir une tablette provenant du Sud du pays de Sumer<sup>3</sup> publiée par le P. Scheil ; les signes sont de véritables dessins des objets, notamment le vase avec son bouchon de terre-cuite sur lequel le possesseur imprimait son cachet. La tablette a passé dans la collection de M. H. Walters, à Baltimore.

*Période de Jemdet-Nasr.* — L'écriture n'est déjà plus que semi-pictographique. Des tablettes de cette période découvertes dans la couche III de Warka figurent dans le volume de M. Falkenstein. La plus grande partie des textes de cette période, provenant de Jemdet-Nasr même, a été publiée par S. Langdon<sup>4</sup>. Ils ont été découverts en 1926. L'écriture a été tracée avec un stylet à pointe aiguë ; en général, les deux côtés

---

1. *Revue d'assyriologie*, XXIV (1927), p. 23.

2. *Museum Journal*, III, n° I. — *Orientalistische Literaturzeitung*, XVI (1913), 6-12. — *Origin and Development of Babylonian Writing*, Leipzig, 1913, I p. viii. — *Sumerian Business and administrative Documents* (= PBS, IX). Philadelphie, 1915, pl. I.

3. *Délégation en Perse, Mémoires*, t. II (1900), p. 130.

4. *The Herbert Weld Collection in the Ashmolean Museum. Pictographic inscriptions from Jemdet-Nasr* (Oxford editions of cuneiform texts, VII), Oxford, 1923.

de la tablette sont légèrement convexes, ou bien la face est convexe et le revers plat (ce sera tout le contraire à l'époque historique). L'écriture de certaines tablettes part de l'angle supérieur droit, va de haut en bas et forme des colonnes dirigées de droite à gauche ; elle continue au revers, la tablette étant simplement retournée, de façon que les colonnes iront de gauche à droite. Sur d'autres tablettes, le scribe, au revers, recommence ses colonnes de droite à gauche, au contraire des précédentes. Bien que ces tablettes ne soient pas justiciables d'une traduction suivie, on peut y reconnaître du sumérien ; mais à ce moment, l'écriture ne note pas les préfixes verbaux, ni les suffixes possessifs, ni les compléments phonétiques. On y remarque la présence de deux systèmes de numération<sup>1</sup>, décimal lorsqu'il s'agit de mesures de capacité (les grains, par exemple), sexagésimal lorsqu'il s'agit de mesures de superficie (évaluation des champs).

La présence d'empreintes de cachets est rare sur ces tablettes. Les cachets n'ont guère servi qu'à imprimer la marque personnelle du possesseur sur les objets ; presque en même temps que l'écriture apparaissait, le cachet a été remplacé par le cylindre. Les motifs qu'on relève sur les tablettes sont des files d'animaux comme à l'époque d'Uruk et, ce qui est caractéristique de la période de Jemdet-Nasr, des femmes ou des hommes assis à l'orientale et occupés à un travail manuel, celui du potier le plus souvent ; un dessin rappelant un insecte du genre de l'araignée ; des stylisations de motifs floraux tendant au géométrique.

A cette période appartiennent des tablettes du Louvre publiées par M. Thureau-Dangin<sup>2</sup>, d'autres que nous ont fait connaître le P. Scheil<sup>3</sup> et le P. Van der Meer<sup>4</sup>. Il est vraisemblable que ces tablettes, ainsi qu'un lot appartenant au

---

1. F. THUREAU-DANGIN, *Esquisse d'une histoire du système sexagésimal*. P., 1932.

2. *Revue d'assyriologie*, XXIV (1927), p. 23 et suiv.

3. *Ibid.*, XXVI (1929), p. 15 et suiv.

4. *Ibid.*, XXXIII (1936), p. 185 et suiv.

British Museum<sup>1</sup>, proviennent toutes de Jemdet-Nasr, sans doute de fouilles clandestines exécutées avant les fouilles régulières.

On peut rapprocher de ces textes une tablette en pierre noire, dite tablette Hoffmann, qui appartient au General theological Seminary de New-York<sup>2</sup>, publiée par le P. Scheil<sup>3</sup>, et les tablettes du British Museum connues sous le nom de Monuments Blau<sup>4</sup>, du nom de celui qui les acquit vers 1880 ; ce sont deux pierres vert-jade foncé, l'une en forme de plaque, l'autre en demi-ovale, couvertes d'écriture et de représentations figurées. J. Menant les déclara fausses<sup>5</sup> ; M. Thureau-Dangin, dès 1896, les réhabilita<sup>6</sup>. Les découvertes de ces dernières années, révélant l'écriture de Jemdet-Nasr, inconnue lors de leur achat, dissipèrent tout soupçon. On avait remarqué sur les monuments Blau la présence d'un personnage un genou en terre, dont le pied, au lieu de toucher le sol de sa pointe, semblait désarticulé et reposait sur le talon. Cette particularité s'est retrouvée sur une empreinte de sceau des tablettes de Jemdet-Nasr qu'a publiées M. Thureau-Dangin.

La figure du « Personnage aux plumes » qui appartient au Louvre, montre un personnage la tête ornée de deux grandes plumes (peut-être des feuilles de palmier). L'inscription<sup>7</sup>, où il est déjà question du temple E-Ninnu « le temple de Cinquante », sanctuaire de Lagash, d'où provient la tablette, est d'un style très voisin de celui des documents de Jemdet-Nasr, mais un peu plus évolué.

*Période Dynastique Archaïque.* — Cette période s'ouvre après celle de Jemdet-Nasr et va jusqu'aux Agadéens. Sa

---

1. *Archiv für Keilschriftforschung*, II (1924), p. 89.

2. Publiée par E. SETON-ODGEN, *Journal of the American Oriental society*, XXIII (1902), p. 19 et par BARTON, *Babylonian Writing*, p. VII.

3. *Revue d'assyriologie*, XIV (1917), p. 93.

4. W. H. WARD, *American journal of archaeology*, 1888, p. 39-41.

5. *Revue archéol.*, XII (1888), p. 360.

6. *Revue sémitique*, t. IV, p. 43.

7. *Découvertes en Chaldée : partie épigraphique*, XXXIV.

première partie, qui prend fin à la I<sup>re</sup> Dynastie d'Ur nous conduit jusqu'au moment où l'écriture s'est aux trois quarts dépouillée de son caractère pictographique pour devenir linéaire, étape qui précède celle du cunéiforme.

A cette période, appartient un petit monument représentant un aigle à tête de lion, au repos, sans doute Imdugud, trouvé par M. H. Frankfort, en 1935, dans le III<sup>e</sup> niveau du temple de Sin à Hafaji<sup>1</sup>. L'animal était couvert d'écriture sur ses deux faces, mais par suite de la nature de la pierre, une sorte de schiste, tout un côté a été clivé. Bien que le III<sup>e</sup> niveau du temple de Sin appartienne à la seconde partie du Dynastique Archaïque, je crois que cet aigle doit être daté, en raison de l'archaïsme de ses signes, au moins du début de la période, proche des tablettes de Jemdet-Nasr.

Les tablettes archaïques d'Ur se rattachent à cette série. Dans un terrain remanié, fait de déblais, a été creusé le « Cimetière Royal ». Sous ce cimetière on a trouvé, de 1926 à 1934, de nombreuses tablettes récemment publiées<sup>2</sup>. Nous rappellerons qu'au point de vue de la succession des types de la glyptique, les fouilleurs ont distingué à Ur, huit niveaux successifs indiqués par les lettres S. I. S. Sous le cimetière on rencontre, avec les tablettes, la couche SIS IV ; la couche III est contemporaine du Cimetière Royal, les couches II et I sont au dessus, et la couche I correspond à peu près à Ur-Nanshé. Les tablettes sont à mi-chemin entre les tablettes de Jemdet-Nasr et celles que nous décrirons tout à l'heure sous le nom de tablettes de Fara. Néanmoins les signes sont encore tracés, comme à Jemdet-Nasr, avec une pointe aiguë. Par contre, si les colonnes comportent encore des cases, on y remarque plus de symétrie ; quelques signes déterminatifs et préfixes verbaux apparaissent, tandis que les compléments phonétiques sont assez fréquents ; mais

---

1. *Progress of the Work of the Oriental Institute in Iraq, 1934-35. Fifth preliminary Report of the Iraq Expedition.* Chicago, 1936, fig. 32, p. 25.

2. E. BURROWS, *Ur Excavations. Texts. II. Archaic Texts.* Londres et Philadelphie, 1935.

ces tablettes restent presque entièrement idéographiques.

De même époque, c'est-à-dire un peu moins ancienne que les textes de Jemdet-Nasr, est une tablette de Fara<sup>1</sup> publiée par M. Thureau-Dangin ; elle mentionne la vente d'un champ. Cette tablette fait transition avec le groupe suivant, si même elle ne lui appartient pas.

Le Cimetière lui-même paraît être contemporain de la I<sup>re</sup> Dynastie d'Ur ; le début de sa période d'activité peut être un peu antérieure. C'est la date qu'on peut assigner aux textes de Fara qui ont été publiés par le P. A. Deimel<sup>2</sup>. Le site de Fara, l'ancienne Shurupak, a été, comme Jemdet-Nasr, ravagé par un incendie à très haute époque et jamais réoccupé depuis. L'écriture, très évoluée, est déjà cunéiforme pour beaucoup de signes ; le scribe se sert maintenant d'un calame taillé en biseau triangulaire pour imprimer et non tracer ses signes.

Les signes de la I<sup>re</sup> Dynastie d'Ur n'offrent guère de différence avec ceux de Fara et, à partir de ce moment, la succession historique permet de situer à leur place relative les textes que nous rencontrons.

Le fait que, sur certaines tablettes, se rencontre le système décimal, avait conduit M. Thureau-Dangin, qui voit dans le système sexagésimal un « mode commun et exclusif de numération » chez les Sumériens<sup>3</sup>, à attribuer ces tablettes à un autre peuple que les Sumériens. L'étude approfondie des nouveaux textes, sans compter les remarques sur la grammaire et le vocabulaire dues à S. Langdon, que nous avons rapportées, a fait constater qu'il y a un double système, comme dans les tablettes proto-élamites, selon les mesures à effectuer<sup>4</sup>. Il n'y a donc pas là un argument en faveur

1. *Revue d'assyriologie*, VI (1907), p. 143.

2. *Liste der archaischen Keilschriftzeichen von Fara*, Leipzig, 1922. — *Schultexte aus Fara*, Leipzig, 1923.

3. *Esquisse*, etc., p. 6.

4. ALLOTTE DE LA FUYE, *Mesures agraires et calculs des superficies dans les textes pictographiques de Djemdet-Nasr*, in *Revue d'assyriologie*, XXVII (1930), p. 65 et suiv.

de la thèse pansémitiste, toujours renaissante ; le fait, d'ailleurs, que l'écriture cunéiforme ne contient pas les signes propres à noter les nombreuses et variées aspirées du sémitique ne pourrait, si l'on devait en faire honneur à d'autres que les Sumériens, et ce n'est pas le cas, que le faire attribuer à d'autres Asianiques (c'est-à-dire à des peuples non sémites ni, sans doute, indo-européens).

Il est bien entendu que parler de la race sumérienne est abusif ; les Sumériens (et les Akkadiens) étaient des peuples, et l'expression revient à dire : la race à laquelle les Sumériens (et les Akkadiens) appartenaient. Cette race est vraisemblablement, pour les Sumériens, celle des Asianiques (les Japhétites de Marr), tandis que les Akkadiens appartenaient à la race sémitique.

En n'acceptant qu'à titre très secondaire, pour constituer la race, la langue et la communauté des mêmes réactions en face des mêmes excitations (caractéristiques des ethnies), les particularités somatiques priment tout ; la forme du crâne, la qualité des téguments (bien plus persistante que tout le reste), sont les éléments de la race originelle. Les croisements adultèrent le type de façon sensible et malgré la rigueur des lois mendéliennes, l'individu pur ne reparait que de temps en temps, et à l'état d'exception. Sa présence suffirait à prouver l'ancêtre, si des catégories entières d'individus ne le justifiaient par la persistance des caractères primitifs que les croisements n'ont pas abolis.

Mais une conclusion se dégage de l'examen précédent : la brièveté relative de l'évolution de l'écriture, depuis l'époque de son invention jusqu'au début de la période historique, car, nous y reviendrons ci-dessous (p. 184), la période d'Uruk, la période de Jemdet-Nasr et la première partie de la période Dynastique Archaïque se succèdent avec rapidité. Les sceaux de la période d'Uruk n'ont pas disparu quand vient celle de Jemdet-Nasr, ceux de la fin de cette période (stylisations dérivées du feuillage ou de motifs géométriques), se rencontrent également à la période Dynastique Archaïque, ainsi que les motifs répétés en frises ; tout ceci n'exige pas un très long espace de temps.

*L'écriture en Élam.* — L'écriture ne s'est pas développée seulement en Mésopotamie ; on en a recueilli des témoignages à Suse, en Élam, pour une période extrêmement ancienne. On doit au P. Scheil l'étude de ces documents appelés proto-élamites<sup>1</sup>. Bien que ces textes ne soient pas lisibles (on est dans l'ignorance de la langue en laquelle ils sont écrits, et ils emploient des signes particuliers), le P. Scheil a pu établir qu'il s'agit de textes de comptabilité, où l'on retrouve comme dans les textes de Jemdet-Nasr, deux systèmes de comptabilité, décimal et sexagésimal. Ceci n'est pas, *a priori*, pour surprendre ; Suse est à l'extrême Sud-Est de la Mésopotamie, mais en Mésopotamie cependant, bien qu'à l'entrée des défilés qui donnent accès au plateau d'Iran. Par contre, s'il s'agit, comme pour toutes les écritures à leur début, d'un système pictographique, ce ne sont pas les mêmes signes qu'en Mésopotamie ; une confrontation des listes de signes susiens avec les signes de Jemdet-Nasr, par exemple, montre une infinie variété dans chaque sorte de signes, mais pas les mêmes signes. Cette variété dans les représentations, s'attachant sans doute à rendre les nuances de sens, est commune aux écritures primitives ; elle va en s'affaiblissant. Le nombre des signes relevés à l'époque d'Uruk a diminué de moitié à l'époque historique. Tandis qu'on y compte trente-et-une variétés du signe qui exprime les divers genres d'ovidés, il n'en est plus que trois à l'époque de Jemdet-Nasr, et un à l'époque d'Ur-Nanshé. On peut donc considérer le système proto-élamite comme un système indépendant, non dans son principe, mais dans sa réalisation ; il a été victorieusement concurrencé par le cunéiforme sumérien et s'est effacé devant lui. Ceci à l'époque des Agadéens (vers le xxvi<sup>e</sup> siècle avant notre ère), lorsque le système susien cesse d'être employé. Mais de quand datait cette écriture ? Toute une partie des tablettes proto-élamites peut être rapprochée, grâce aux empreintes de cylindres qui s'y trouvent, de la période de

---

1. *Délégation en Perse. Mémoires*, VI (1905). — *Mémoires de la Mission archéologique de Perse*, XVII (1923).

Fara et, par delà celle des tablettes archaïques d'Ur, des périodes de Jemdet-Nasr et d'Uruk. Les empreintes, étudiées par M. L. Legrain<sup>1</sup>, sont suffisamment instructives à cet égard pour qu'il ne soit pas besoin d'insister. Les motifs caractéristiques des diverses périodes, depuis Uruk, se retrouvent sur les tablettes élamites. Sur les exemplaires de Suse datant de l'époque de Fara, notamment, on relève au revers, des dessins au calame, dessins géométriques ayant quelquefois tendance à l'entrelac, qui sont fréquents sur les documents de Fara même; cette écriture proto-élamite débute donc à Suse à l'époque d'Uruk (comme l'écriture de la Mésopotamie), pour durer jusqu'à la dynastie d'Agadé. Le fait est corroboré par la découverte, à Tépé-Sialk aux portes de Kashan, entre Qoum et Ispahan, de tablettes de même écriture; dans sa campagne de 1934, M. Ghirshmanen trouva deux<sup>2</sup>; dans celle qui vient de prendre fin, il en a recueilli une vingtaine. Mais les signes pictographiques s'y rencontrent avec parcimonie, les signes numériques y abondent. Là encore, la réalité semble d'accord avec la logique; il est peu vraisemblable que l'écriture soit descendue du plateau, plus pauvre, moins avancé que la plaine. Il est probable qu'elle est venue de la région susienne, les habitants n'en gardant que ce qui est nécessaire à assurer leur comptabilité. Mais l'intérêt de la découverte est que ces tablettes ont été recueillies dans un niveau attribuable par ses monuments à la fin de la période d'Uruk ou du début de celle de Jemdet-Nasr, ce qui assure bien la date des tablettes de Suse et l'intensité des relations entre la plaine et le plateau dès cette haute époque.

L'écriture proto-élamite disparut-elle complètement au temps de la dynastie d'Agadé? Je n'oserais l'affirmer. Une étude attentive des signes proto-élamites, des signes anzanites et de ce que les Kassites ont apporté de nouveautés dans le système cunéiforme de la plaine, établirait peut-être

---

1. *Mémoires de la Mission archéologique de Perse*, XVI (1921).  
*Syria*, XVI (1935), fig. 7, p. 236.

l'existence d'une tradition durable se propageant par cette voie.

L'étude de ces hautes périodes pose deux petits problèmes sur lesquels je voudrais insister. Dans la liste qu'a dressée Langdon des signes de l'époque de Jemdet-Nasr, le n° 130 est une tête d'animal où l'on peut reconnaître le prototype de l'âne (*anshu*) ; dans le n° 129, sous la tête d'animal, se trouve le signe schématisé de la montagne *kur* ; or *anshu-kur-* (*ra*) est l'idéogramme composé qui désigne le cheval (mot-à-mot, plutôt « l'âne de l'étranger » que « l'âne de l'Est » ou que « l'âne de la montagne », comme nous avons vu plus haut pour la servante). De son côté, le P. Scheil reconnaît dans les tablettes proto-élamites les signes de l'étalon, à crinière rebroussée, de la jument, à crinière tombante, du poulain, sans crinière, signes bien différents de celui de l'âne<sup>1</sup>.

Voici donc, pour la même époque, la présence du cheval attestée au centre et au Sud-Est de la Mésopotamie. Or ce n'est qu'à l'époque de Hammurabi que les textes mentionnent les chevaux. Auparavant, il n'en est pas question, et les monuments sont d'accord pour représenter non des chevaux, mais des ânes sauvages, de la variété de l'hémione, reconnaissables à leur queue charnue se terminant par une touffe de poils. Bien plus, les squelettes des animaux de trait sacrifiés lors du massacre général des funérailles dans les tombes royales d'Ur, sont des ânes, non des chevaux. Comment est-il possible que le cheval, connu en Mésopotamie dès la plus haute époque, ait été, pour ainsi dire, oublié pendant un millénaire ?

De même pour l'arc. L'époque de Jemdet-Nasr a laissé une stèle trouvée à Warka et aujourd'hui au Musée de Bagdad, qui représente des personnages luttant contre des lions. Ces personnages qui portent le costume et la coiffure du temps de Jemdet-Nasr ont un curieux profil arménoïde (le

---

1. *L'époque du cheval en Élam et en Basse-Mésopotamie*, in *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*. P. (Geuthner), 1924, p. 351-354.

type des Asianiques). L'un est armé d'un arc avec lequel il crible le lion de ses flèches. Sur un vase de Suse du Style I, donc peu antérieur, puisque le Style I à Suse persistait pendant la période d'Uruk qui y est peu représentée et de Jemdet-Nasr dont le Style II est un aboutissant, un guerrier, cheveux liés sur le sommet de la tête, tient un arc (ou au moins un propulseur). Sur une empreinte de sceau d'une tablette proto-élamite, un chasseur crible de flèches des animaux sauvages, flèches en forme de coins, en « carottes », comme celles de la Stèle de Bagdad. Les tombes royales d'Ur ont livré des pointes de flèches triangulaires qui devaient percuter, non pas leur pointe mais par un côté, de façon à couper l'animal, à l'affaiblir par la perte de sang pour qu'on pût s'en rendre maître, et le personnage de la stèle de Bagdad se sert justement de flèches de cette forme. Or, pendant la seconde partie de la période Dynastique Archaïque, de la I<sup>re</sup> Dynastie d'Ur jusqu'à celle d'Agadé, aucun monument sumérien ne représente d'arc ni même de propulseur. Il reparaît sur les monuments agadéens. Comment est-il possible qu'une arme, qui constituait une telle supériorité pour qui en était pourvu, ait été, elle aussi, oubliée pendant plusieurs siècles ?

*Antériorité de la littérature sumérienne.* — En même temps que le développement de l'écriture permettait de fixer le rôle capital des Sumériens dans cette invention, d'autres découvertes montraient qu'en littérature, on est à peu près en droit d'espérer des prototypes sumériens à tous les grands poèmes que nous a transmis la littérature babylonienne. Sans doute la part créatrice des Assyro-Babyloniens reste importante ; il y a fusion des anciens textes, rejet de certaines versions, arrangement et peut-être invention, mais le fonds même est le fonds sumérien. La découverte dans les fouilles d'Ur d'un fragment de l'épopée de Gilgamesh<sup>1</sup> en sumérien, nous restitue un épisode que la version assyrienne n'a pas conservé. La *Descente d'Ishtar aux Enfers* s'est enrichie d'un

---

1. C.-J. GADD, *Revue d'Assyriologie*, XXX (1933), p. 127.

fragment sumérien appartenant à l'Université de Pensylvanie, assez considérable pour permettre, malgré son mauvais état de conservation, de déterminer la succession de petits fragments mieux conservés, qu'on ne savait dans quel ordre placer. Comme le fait remarquer M. S.-N. Kramer, le traducteur du morceau<sup>1</sup>, on sent nettement que la « version sumérienne a été créée et développée par les Sumériens, tandis que la version sémitique a été seulement développée par les Sémites ».

La même impression se ressent à la lecture d'une étude de S. Langdon sur les mois babyloniens<sup>2</sup>. On y voit la tentative de découvrir dans les constellations des mois, un reflet des mythes qui étaient associés à chacun des mois. Or les Sémites, en même temps qu'ils adoptèrent les signes d'écriture et la religion, adoptèrent le calendrier et l'année religieuse des Sumériens. C'est ainsi, qu'au temps des Agadéens, ils traduisirent les noms des mois du calendrier de Nippur, alors en usage, qui rappelaient une légende. S. Langdon en donne une démonstration convaincante à propos du mois de Ab.

Le grand nombre de textes mis au jour par les fouilles permet une connaissance de la langue plus approfondie ; c'est donc m'écarter peu de mon sujet si je consacre quelques lignes aux travaux grammaticaux résultant de ces déchiffrements.

Alors que depuis près de quarante années aucune grammaire assyrienne n'avait paru en langue française (celle de V. Scheil et C. Fossey date de 1901), deux viennent d'être publiées à quelques mois de distance.

L'une, due à Mlle M. Rutten, chargée des conférences d'épigraphie cunéiforme à l'École du Louvre<sup>3</sup>, est autographiée. Cet ouvrage sans prétention, ne retenant que les règles principales et les appuyant de nombreux exemples en cunéi-

---

1. *Revue d'assyriologie*, XXXIV (1937), p. 93.

2. *Babylonian menologies and the Semitic calendar*. Londres, 1935.

3. *Eléments d'Accadien (Assyrien-Babylonien)*. *Notions de grammaire*. P. (Adrien-Maisonneuve), 1937.

formes, est bien ce qui convient aux débutants qu'il faut constamment soutenir ; il est appelé à leur rendre de grands services.

L'autre, de M. G. Ryckmans, professeur à l'Université de Louvain, fort volume de XVII + 110 + 27 p. imprimées, déçoit par son manque de clarté<sup>1</sup>. En effet la syntaxe qui fait connaître le génie de la langue est un peu sacrifiée à la phonétique, à qui la plus grande partie de l'ouvrage est réservée.

Il eût peut-être été bon, pour ne pas rebuter l'étudiant, de procéder comme l'a fait Touzard dans sa *Grammaire hébraïque*. Donner d'abord un squelette de grammaire répondant à l'essentiel, et reprendre les finesses dans une seconde partie ; sinon souligner l'essentiel par quelque moyen typographique. Nombre des irrégularités de l'Akkadien, et c'est ce qu'on aimerait voir expliqué dans un ouvrage moderne, ne sont qu'apparentes ; elles proviennent de ce que les Assyro-Babyloniens ont adopté, sans presque le modifier, le système d'écriture sumérien qui ne pouvait exprimer certains sons de leur langage. Les Sémites ont bien « repris les procédés d'écriture dont se servaient les Sumériens » comme le dit M. Ryckmans (p. 3), mais ils ne les ont pas « adaptés » ; et de ce que leur écriture ne leur permettait pas de rendre tous les sons de leur langue, il ne s'ensuit pas qu'ils aient « perdu notamment plusieurs laryngales, dentales et sifflantes en usage dans les langues sémitiques du groupe occidental » (p. 2). M. Ryckmans, dont la compétence est entière en arabe, reconnaît d'ailleurs (p. 9), que l'arabe a les sons *e* et *o* que son écriture ne marque pas. Comme devanciers, pour l'exposé des faits grammaticaux, M. Ryckmans s'est d'ailleurs adressé à bonnes sources : la *Grammaire* de Scheil et Fossey et, parmi les travaux récents, surtout la *Grammaire* d'Ungnad qu'il suit de très près. Son travail sera donc fort utile à ceux qui n'entendent point l'allemand. L'Académie des Inscriptions l'en a récompensé en lui accordant un de ses prix.

---

1. *Grammaire accadienne*, Louvain (Bureaux du Museum), 1938.

*La religion*

Dans le domaine des croyances, il apparaît de plus en plus que le culte primitif des Sumériens et des peuples qui paraissent les plus anciens occupants du sol en Asie occidentale, les Asianiques, a été celui des principes de fertilité et de fécondité.

Il n'est pas de textes très anciens pour nous en assurer ; mais à partir du milieu du troisième millénaire, les rituels de fêtes, de constructions de temples, permettent de reconstituer cet ancien culte auquel les monuments archaïques font sans cesse allusion. Même en histoire des religions, il ne faut pas sous-estimer l'importance des monuments figurés. Supposons les Évangiles et les textes qui en découlent, irrémédiablement perdus ; la vue des ruines de nos églises ne permettrait-elle pas à des explorateurs futurs d'imaginer l'essentiel de notre religion ? C'est à faire le bilan de ce que nous fournissent les monuments et les textes que je voudrais m'attacher. Ce culte de fertilité peut se résumer ainsi : un couple divin à l'image des couples humains, dont l'union provoque, pour ainsi dire, l'union des couples humains, l'augmentation de la famille, la pluie et la croissance des récoltes. Les fidèles s'ingénierent donc à réaliser sur terre la représentation de cette union, soit que les dieux soient figurés par des statues, soit que des prêtres et des hiérodules les représentent. Au cortège de la noce succèdera le banquet, puis l'entrée dans la demeure particulière du dieu, là où aura lieu la consommation du mariage. Parfois, s'agissant particulièrement du culte de l'esprit de végétation, le dieu subit une passion ; il meurt, pleuré de ses fidèles qui lui font des funérailles, mais il ressuscitera au milieu de leurs chants d'allégresse. Ce rituel nous est conservé, dans les cérémonies du culte du dieu Marduk, particulièrement étudié par M. S. Aage Pallis, à l'occasion de la description de l'*akitu*, fête du premier de l'an babylonien<sup>1</sup> ; mais d'autres dieux ont connu une fête semblable, notamment à Uruk.

---

1. *The Babylonian Akitu Festival*, Copenhagen, 1926.

Il s'ensuit donc que cette croyance est attestée jusqu'à l'époque séleucide. Pouvons-nous la reconnaître aux plus hautes époques ? Les monuments et les textes nous en ont conservé les éléments.

Le plus vieux panthéon sumérien dont les divinités s'estompent peu à peu dans l'oubli pour être remplacées par les divinités du panthéon sémitique, est composé de dieux et de déesses dont les caractères sont ceux de principes de fertilité et de fécondité.

C'est Abu, dieu de fertilité dont M. H. Frankfort a trouvé la statue à Tell-Asmar, et dont le nom signifie « demeure (ou père) de la verdure<sup>1</sup> » ; c'est Shara, dieu d'Umma, dont le nom est rendu par un idéogramme composé du signe de la végétation dans un enclos ; c'est Dumuzi devenu Tammuz-Adonis qui personnifie la végétation ; c'est Ningizzida, le « seigneur du bois de vie » ; c'est Ningirsu, dieu de Lagash. On a souvent discuté sur la véritable nature de ce dieu. Sur la Stèle des Vautours, qui date cependant de l'époque archaïque, il est représenté tenant à sa merci les ennemis de la ville de Lagash, enfermés dans un filet, et Ningirsu s'identifie plus tard à Ninurta, dieu de batailles<sup>2</sup>. Mais qu'était-il auparavant ? Un dieu de fertilité comme le prouve le rôle que lui attribue Gudea dans la production de la crue<sup>3</sup>, et comme le prouve aussi son symbole reconnu depuis peu : la charrue<sup>4</sup>. Sous le second aspect de dieu de fécondité, citons Gir<sup>5</sup>, seigneur « de tout ce qui croît », et Sumuqan<sup>6</sup>, analogue au Min égyptien, dieu viril par excellence.

1. *Oriental Institute discoveries in Iraq, 1933-34 : Fourth preliminary Report of the Iraq Expedition*, Chicago, 1935, frontispice.

2. Ninurta, à l'origine, avait aussi le caractère de divinité des forces de la nature ; il est identifié à Abu (DEIMEL, *Pantheon Babylonicum*, p. 212).

3. F. THUREAU-DANGIN, *Le Prologue du cylindre A de Goudéa : Revue d'assyriologie*, XXII (1925), p. 103 à 106.

4. V. SCHEIL, *La Charrue, symbole de Ningirsu*, in *Revue d'assyriologie*, XXXIV, 1937, p. 42.

5. G. CONTENAU, *La médecine en Assyrie et en Babylonie*, P. (Maloine), 1938, p. 40 et suiv.

6. W. F. ALBRIGHT, *Gilgames and Engidu, Mesopotamian Genii of Fecundity*, in

Du côté des déesses nous connaissons Ashnan, Nidaba<sup>1</sup> déesses-grain (dont la contre-partie masculine est Dagan, dieu grain à l'origine), Geshtinanna la « vigne céleste » et Inanna qui s'assimilera à Ishtar; de celle-ci mère et épouse des rois, amante de Dumuzi, nous connaissons le rôle; elle fait croître les moissons. Dans les caractères d'Ishtar, se fondront ceux de Nin-tud, déesse de l'enfantement et parmi ses aspects on complètera Ishara, symbolisée par un scorpion, qui est la déesse présidant à l'union entre les époux.

A de tels noms, qui à eux seuls pourraient suffire, correspondent de nombreux monuments, illustrant les caractères de ces dieux. Un des plus anciens, puisqu'il a été trouvé à Warka dans la couche de civilisation de Jemdet-Nasr, est le grand vase de pierre conservé au Musée de Bagdad, où, sur plusieurs registres se déroule une scène d'adoration de la grande déesse<sup>2</sup>. Elle est debout, long vêtue; derrière elle s'entassent les offrandes, corbeilles de fruits, jattes de liquide, vases en forme d'animaux; une procession s'avance vers elle, composée de fidèles dans la nudité rituelle, portant leurs offrandes et suivie du troupeau des bêtes de sacrifice offertes à la déesse.

De nombreux cylindres-sceaux de la même période reproduisent les éléments de cette scène<sup>3</sup>. De Tell-Asmar vient la statue d'Abu que nous signalions ci-dessus<sup>4</sup>.

Rien de caractéristique dans la statue du dieu, mais sur le socle, le sculpteur a représenté un aigle, les ailes éployées, liant dans ses serres deux petits animaux, des jeunes capridés semble-t-il; quelques feuillages sont représentés en arrière

*Journal of the American Oriental society*, 1920, p. 307-335. — *The Babylonian Gazette-God Arwium-Sumuqan*, in *Archiv für Orientforschung*, 1928, p. 181-183.

1. S. LANGDON, *Tammuz and Ishtar*, Oxford, 1914, p. 148-158.

2. C. ZERVOS, *L'art de la Mésopotamie*, P., 1935, p. 62, 63.

3. Douglas VAN BUREN, *The Ear of Corn*, in *Miscellanea orientalia*, Rome, 1935, p. 327-335.

4. M. FURLANI (*Rivista degli studi orientali*, XVII, 120-121) voit dans cette statue un simple adorant. La chose est possible en raison du geste rituel, mains réunies, de la statue (quoique le Nabu du British Museum ait la même attitude). S'il en est ainsi, le motif qui orne le socle indiquera le dieu adoré par le personnage, au lieu de signifier que la statue est celle du dieu lui-même.

des animaux. Ce motif est bien connu de la sculpture orientale ; il se voit sur nombre de monuments de Lagash, si fréquemment même qu'on a pensé en faire l'emblème de la ville ; lorsqu'on le rencontrait à Ur, à Tell-el-Obeid ou en d'autres lieux, on y supposait l'indication d'une suprématie temporaire de Lagash sur la ville en question. N'est-ce point seulement un emblème des divinités de fertilité, en général, puisqu'il est assuré qu'Abu l'a pour symbole, et qu'il reparait de tous côtés ? Le fait que sur la plaque de Dudu et sur le vase d'Entéména au Louvre<sup>1</sup>, l'aigle (qui est là léontocéphale) lie, hors de vraisemblance, des bouquetins, des cerfs, des lions, invite à confondre ce motif avec celui de l'aigle perché sur la croupe d'un taureau qu'il déchire de son bec ; on retrouve ce motif sur la céramique « écarlate » de l'époque Dynastique Archaïque, à Tell-el-Obeid<sup>2</sup>, sur une coquille gravée de Tello<sup>3</sup>, sur « l'étendard » d'Ur<sup>4</sup> pour ne citer que les exemples les plus connus. Or, ce motif primitif, dont l'explication reste malaisée, n'est pas cantonné à la Mésopotamie. A Euyuk, en Anatolie, sur un chambranle de la porte de la ville, se voit l'aigle à deux têtes, ailes éployées, liant des lièvres<sup>5</sup>. Or cet aigle est l'emblème de la déesse de la ville d'Euyuk, puisqu'on le voit servir de support à deux divinités dans la procession de Isili-Kaïa<sup>6</sup>.

Aux divinités de végétation se rapportent certains cylindres, où dieu ou déesse sont représentés debout ou assis sur un tertre ou un tas de foin ; de leur corps naissent des rameaux comme ceux qu'ils tiennent à la main<sup>7</sup>, figure à rapprocher pour une époque beaucoup plus basse, d'un bas-relief représentant un dieu trouvé à Assur. Le dieu dont le corps se

1. G. CONTENAU, *Musée du Louvre : Antiquités orientales*, I. Sumer, Babylonie, Élam ; P., 1927, pl. 8 et 9.

2. G. CONTENAU, *Manuel d'archéologie orientale*, P., I, 1927, fig. 345, p. 448.

3. *Ibid.*, fig. 337, p. 440.

4. C. L. WOOLLEY, *Ur excavations : The Royal Cemetery*, Londres, 1934, pl. 93.

5. G. CONTENAU, *Manuel d'archéologie orientale*, P., II, 1931, fig. 676, p. 977.

6. O. WEBER, *L'art hittite*, édit. française, P., 1922, pl. 13.

7. H. FRANKFORT, *Gods and Myths on Sargonic Seals*, in *Iraq*, I (1934), pl. II-III.

termine en jupe à imbrications comme celles par lesquelles on représente les montagnes (plutôt que l'écorce d'un arbre à laquelle on pourrait aussi penser), et dont la tête est couverte d'une tiare semblablement ornée, tient des rameaux dont les capridés broutent les pousses ; d'autres rameaux semblent naître de son corps<sup>1</sup>. Sur les cylindres en question se voit parfois, devant le dieu, un objet en forme de sablier qu'on identifie avec un autel ; dans un cas au moins, les stries horizontales de cet objet et des pousses qui dépassent le sommet, donnent à penser qu'il s'agit d'une gerbe liée, ce qui s'accorderait très bien avec le caractère de la divinité<sup>2</sup>.

De l'époque d'Entéména, date un petit bas-relief sculpté, du Musée de Berlin, qui représente une divinité de fertilité, tête de face, assise, et tenant dans sa main un régime de dattes<sup>3</sup>. D'environ même époque, peut dater une plaque sculptée du Louvre, représentant un prêtre dans la nudité rituelle, qui verse la libation devant une divinité semblable à celle du monument précédent<sup>4</sup>.

Parmi les motifs décoratifs des monuments, il en est un grand nombre qui sont une allusion au culte de fertilité et de fécondité : par exemple, le serpent, animal chthonien par excellence ; il est l'attribut de Kadi de Deir, divinité de fertilité ; le dragon à tête de serpent a même signification ; c'est l'animal de Ningizzida dont nous avons dit la nature ; il se retrouve sur le sceau de Gudéa où figure le dieu<sup>5</sup> et sur le vase à libations du même prince<sup>6</sup>.

Le vase aux « eaux jaillissantes » est un autre de ces motifs ; on nomme ainsi un vase en forme d'aryballe d'où s'échappent des flots bouillonnants ; ils représentent les flots de l'*apsû*, l'abîme sur lequel est censée flotter la terre, et aussi la pluie bienfaisante ; ces flots sont un symbole de vie.

1. Douglas VAN BUREN, *Sheep and corn*, in *Orientalia* (Roma), V (1936), p. 133.

2. H. FRANKFORT, *Gods and myths on Sargonid seals*, pl. III, c.

3. *Ibid.*, pl. V.

4. G. CONTENAU, *Manuel d'archéologie orientale*, I (1927), fig. 354, p. 474.

5. *Ibid.*, II (1931), fig. 535, p. 755.

6. *Ibid.*, fig. 525, p. 745.

Mme E. Douglas Van Buren a consacré une très importante monographie à ce motif<sup>1</sup>. Or ce vase aux eaux jaillissantes se retrouve partout, notamment sur les cylindres ; à l'époque de la dynastie d'Agadé, il orne des statuettes de divinité du Louvre<sup>2</sup> ; à l'époque de Gudéa, il forme frise<sup>3</sup> ; il est aux mains de Ningirsu sur le sceau de Gudéa. Sur le vase aux eaux lustrales de Gudéa, à Stamboul, des divinités paraissant voler répandent le contenu de ces vases, et l'eau céleste va rejoindre celle de récipients posés à terre qui symbolisent l'eau des sources<sup>4</sup>. Même représentation sur la Stèle d'Ur-Nammu, le fondateur de la III<sup>e</sup> Dynastie d'Ur, le prédécesseur de Dungi<sup>5</sup>. Le motif du vase aux eaux jaillissantes est encore en faveur à l'époque assyrienne ; on le voit aux mains de statues provenant de Khorsabad<sup>6</sup>.

À côté de cette représentation, signalons toutes les scènes de libation qui appartiennent au culte de la fertilité et qui reproduisent l'acte que l'on veut obtenir du ciel par magie sympathique. Dans un vase, ou plutôt dans un manchon de terre cuite, ont été placés des feuillages et des fruits. L'officiant, accompagnant son geste de paroles convenables, verse un filet d'eau sur cette verdure ; cet arrosage doit provoquer celui des eaux du ciel grâce à quoi renaitra la fertilité de la terre. De beaux exemples en sont, outre la plaquette citée ci-dessus, le fragment de stèle où Gudéa est représenté en libateur<sup>7</sup>, le cylindre de cette époque où un personnage nommé Ur-Dun verse la libation<sup>8</sup>. Là encore une monographie serait nécessaire pour énumérer tous les monuments où se retrouve le motif.

1. *The Flowing vase and the god with streams*, Berlin, 1933.

2. G. CONTENAU, *Musée du Louvre : Antiquités orientales*, I, pl. 14.

3. G. CONTENAU, *Manuel d'archéologie orientale*, II, fig. 521, p. 740.

4. *Ibid.*, fig. 528, p. 748.

5. *Ibid.*, fig. 544, p. 775. — La lecture *Shulgi* du nom de Dungi, ne paraît pas certaine : cf. A. DEIMEL, *Sumerisches Lexikon*, p. 914.

6. *Ibid.*, III, fig. 803, p. 1253.

7. G. CONTENAU, *Monuments mésopotamiens nouvellement acquis ou peu connus (Musée du Louvre)*, I, p., 1934, pl. XII, d.

8. G. CONTENAU, *Manuel d'archéologie orientale*, II, fig. 536, p. 756.

Parfois même, par combinaison, un vase en forme d'ary-balle contient à la fois la plante épanouie en palmette et les flots qui s'en échappent, notamment sur une situle du Luristan où, consciemment ou non, l'artiste a donné aux flots la forme de serpents, ce qui renforce encore la signification du motif<sup>1</sup>.

C'est encore de ce culte qu'il faut rapprocher la représentation de l'arbre sacré, gardé par les génies ou par les animaux qui sont les attributs des dieux de fertilité (notamment les capridés) : jusqu'à l'époque assyrienne ces représentations sont en faveur. Une, entre autres, de l'époque kas-site, est particulièrement à signaler : c'est un génie à jambes de taureau et à tête humaine qui semble protéger un palmier très stylisé<sup>2</sup>.

Le plus souvent, lorsqu'il s'agit d'évoquer des divinités de fertilité et de fécondité, c'est par leur attribut qu'on les distinguera ; mais pour une d'entre elles, Innana-Ishtar, un type très particulier a été créé de bonne heure, qui a eu la plus grande fortune à travers toute l'aire sur laquelle le culte de cette déesse a été répandu. S'il s'agit de la déesse considérée comme déesse de fertilité, c'est une femme long vêtue, la tête couverte d'une tiare d'où pend un long voile, par exemple sur les rochers de Iasili-Kaïa au cœur de l'Asie Mineure<sup>3</sup>. S'il s'agit du type déesse de fécondité, on a la représentation de la « déesse nue »<sup>4</sup>. C'est une femme totalement dévêtue portant les mains à ses seins pour les soutenir. Certains archéologues refusent d'y voir une déesse, mais une poupée ; la chose est peu admissible. Parmi les talismans destinés à provoquer l'accroissement de la famille, il est de petits lits de terre-cuite, sur lesquels un couple enlacé est représenté ; or sur certains de ces lits, au lieu d'un couple, une femme dans l'attitude de la « déesse nue » est étendue<sup>5</sup>.

---

1. *Illustrated London News*, 22 octobre 1932, p. 614.

2. G. CONTENAU, *Manuel d'archéologie orientale*, II, fig. 648, p. 932.

3. O. WEBER, *L'Art hittite*, pl. 13.

4. G. CONTENAU, *La Déesse nue babylonienne*, Paris, 1914.

5. G. CONTENAU, *Manuel d'archéologie orientale*, II, fig. 597, p. 840.

Si donc il ne s'agit pas expressément dans tous les cas d'une déesse, il s'agit d'un talisman qui en dérive ; il est destiné à mettre en jeu les forces de fécondité au bénéfice de la famille. Cette femme nue est fréquemment représentée en terre-cuite sur les cylindres de Mésopotamie, sur les cylindres de Haute-Syrie, où elle est figurée se dévêtant plutôt que nue<sup>1</sup>, alors que l'Asie Mineure a préféré retenir l'aspect divinité de fertilité de la déesse.

Un des temps du rituel du culte des forces naturelles est l'*hiéros gamos* : union mystique du dieu et de la déesse, qui était mimée à l'occasion des grandes fêtes, ce qui n'empêchait que le dieu eût les prêtresses en tous temps à sa disposition. Hérodote y fait allusion lorsqu'il parle de la chapelle du temple de Babylone où une femme passait chaque nuit. Les textes ont conservé le souvenir de cette cérémonie. Un des plus anciens est un hymne, objet d'interprétations diverses, mais qui est, en réalité, un récit de l'hymen du dieu Enlil et de la déesse Ninlil. Cet hymen aura pour conséquence de provoquer la pluie sur la terre.

Enlil est le nom sumérien de Bêl, dieu du vent et de la pluie. Lorsque sous la I<sup>re</sup> Dynastie de Babylone, eut lieu l'ascension de Marduk, fils d'Éa, Marduk prit le titre de Bêl, mais le souvenir du Bêl-Enlil demeura dans le titre de « Bêl l'ancien » que ce dernier garda pour le distinguer de Bêl-Marduk.

Un autre texte est le récit que fait Gudéa de la façon dont il introduisit dans la chambre nuptiale du sanctuaire, lorsqu'il eut édifié son temple, le dieu Ningirsu et sa parèdre<sup>2</sup>. Gudéa auparavant avait constitué pour le dieu et la déesse, un train de maison comme pour un couple humain.

A l'estimation de M. Cyrus-H. Gordon, cette coutume serait attestée dans un texte de Ras-Shamra<sup>3</sup>, qu'il inter-

---

1. E. DHORME, *La Littérature babylonienne et assyrienne*, P., 1937, p. 36 et 117.

2. F. THUREAU-DANGIN, *Inscriptions de Sumer et d'Akkad*, P., 1905, p. 185 et suiv.

3. *A marriage of the Gods in Canaanite Mythology*, in *Bulletin of the American schools of Oriental research*, février 1937, p. 29-33.

prête de façon différente de M. Virolleaud<sup>1</sup>. Nikkal (la même que la déesse sumérienne Ningal), est courtisée par le dieu-lune. On énumère, dans le texte, le présent de mariage du père à sa fille et ce qui constitue le bagage qu'apporte la fille, de la maison paternelle ; mention est faite des balances où seront pesés les dons en argent et en or du fiancé. Yarih, le dieu-lune, demande la main de Nikkal à Baal, par l'entremise du dieu-roi de l'été. Sa requête est agréée et le texte décrit succinctement les cérémonies. En prologue et en épilogue, hymnes en l'honneur des fiancés.

Les monuments viennent appuyer les textes de leur témoignage. D'abord la rencontre du dieu et de la déesse ; nous la voyons représentée tout au long, hors de Mésopotamie, à Iasili-Kaïa en Asie Mineure, tout près du site de l'ancienne capitale hittite. Sur les rochers d'un sanctuaire en plein air, l'artiste a représenté deux processions se rendant l'une vers l'autre : l'une composée du grand dieu suivi d'un cortège de divinités secondaires et de gardes ; l'autre composée de la grande déesse de fertilité suivie des divinités des villes de province.

M. Furlani doute qu'il s'agisse du mariage mystique des dieux, dans cette représentation ; il y verrait une simple représentation du panthéon hittite<sup>2</sup>. Le fait que le cortège du dieu et celui de la déesse vont à la rencontre l'un de l'autre paraît cependant avoir une signification particulière, qu'on ne trouve pas dans la figuration de Maltaï par exemple.

Le banquet des noces n'a pas été oublié ; sur les cylindres provenant des Tombes royales d'Ur, on voit fréquemment le dieu et la déesse banquetant, entourés de serviteurs et de musiciens<sup>3</sup> ; parfois ils boivent dans un même récipient au moyen de deux grands chalumeaux<sup>4</sup>. Ces chalumeaux faits d'un tube d'argent ont été retrouvés parmi les offrandes des Tombes royales.

---

1. *Syria*, XII (1931), p. 209-228.

2. *Studi e materiali d'istoria delle religioni*, XIII (1937), p. 251.

3. C. L. WOOLLEY, *Ur Excavations : II The Royal Cemetery*, pl. 193, nos 16, 18, 19, 21,

4. *Ibid.*, pl. 193, nos 17, 20.

La même scène est reproduite, plus développée, sur de petits bas-reliefs en forme de plaques : celles-ci ont été découvertes à Tell-Asmar, Halaji. Ur, entières ou fragmentées ; M. Frankfort, leur inventeur, les explique de cette façon : on y verrait les deux divinités et leur suite ; en outre l'apport des présents : bétails, jarres de vin ou d'huile, char d'apparat<sup>1</sup>.

La consommation même de l'union des divinités n'a pas été oubliée. Sur un cylindre publié par M. Frankfort se voit un lit de profil sur lequel sont les deux dieux ; au chevet du lit le vase avec chandelier qui rappelle le banquet des noces. A côté du lit, l'émouéme d'Ishara, le scorpion, nous avertit qu'il s'agit bien de la couche nuptiale<sup>2</sup>.

A Assur où plusieurs temples à Ishtar ont été successivement reconstruits sur le même emplacement, on a retrouvé des phallus de terre cuite consacrés en ex-voto à la déesse et des plaquettes de plomb représentant l'union des divinités ou du moins des prêtres qui les représentaient, cette union étant consommée sur l'autel<sup>3</sup>.

A ce cycle de monuments nous rattacherons un petit fragment de bas-relief de Tello, figurant le dieu et la déesse, et où il apparaît que la déesse était représentée sur les genoux du dieu, comme les artistes de Tell-el-Amarna ont tant de fois représenté Aménophis IV avec la reine<sup>4</sup>.

La mort et la résurrection du dieu nous sont connues par de nombreux textes. Dans l'un<sup>5</sup>, traduit par M. Thureau-Dangin, il est question d'un dieu qui se lamente d'être prisonnier dans la tombe et supplie qu'on vienne le délivrer. De tels textes sont sans doute à rapprocher des petites terres-cuites représentant un dieu dans son cercueil, comme emmaillotté de bandelettes, la tête restant seule apparente.

1. *Iraq Excavations of the Oriental Institute. Fourth preliminary Report (1935)*, fig. 6, 58, 59. *Fifth preliminary Report (1936)*, fig. 21.

2. *Iraq Excavations. Third preliminary Report (1934)*, fig. 40, p. 45, 42, p. 48.

3. W. ANDERSEN, *Die phallischen Ishtar-Tempel in Assur*, Leipzig, 1935, pl. 15, 30, 45, 46.

4. L. HARTZ, *Musée du Louvre : Catalogue des Antiquités chaldéennes*, P., 1902, n° 25, p. 143.

5. *La Femme et son Dieu, en femme d'Assyriologie*, XIX (1922), p. 175-185.

Un autre texte, le mythe d'Adapa, fournit incidemment la preuve que, dès l'époque archaïque, on célébrait en Mésopotamie une mort et une résurrection de Dumuzi, comme on devait continuer à le faire bien plus tard en Syrie, pour Tammuz-Adonis.

Lorsque Adapa est mandé au ciel par le dieu Anu pour s'entendre reprocher d'avoir cassé les ailes au vent du Sud, le dieu Ea avertit Adapa de ce qu'il devra faire : qu'il s'habilille de deuil, et quand, à la porte d'Anu, il verra les deux dieux Tammuz et Gizzida, qui lui demanderont la raison de ce costume, il répondra, faisant semblant de ne les point reconnaître : « C'est que je suis en deuil de Tammuz et de Gizzida qui sont morts » ; les deux dieux flattés intercèderont pour lui<sup>1</sup>.

Certains archéologues ont proposé de rattacher au culte du principe de fertilité ce que l'on a appelé les Tombes royales d'Ur. M. Sidney Smith<sup>2</sup>, M. Bohl<sup>3</sup>, M. Frankfort<sup>4</sup>. J'avoue qu'en présence des multiples découvertes qui ont trait à l'existence de ce culte, les arguments de ces archéologues me paraissent dignes d'être pris en grande considération.

M. S. Smith, partant de la description du *gigunû*, élément de la tour à étage consistant en une chapelle où le dieu vient la nuit retrouver l'hiérodoule (cf. p. 176), établit qu'à côté des *gigunû* en plein air, d'en haut, si je puis dire, il y a des *gigunû* d'en bas, souterrains. Un texte de Sennachérib rapporte une inondation qui ravagea les *gigunû* du milieu de Ninive, et mit au jour leurs tombes jusqu'ici cachées. Les tombes d'Ur ne seraient-elles pas des *gigunû* d'en bas ? N'y aurait-on pas enterré, non de véritables rois, mais des acteurs du drame sacré qui se jouait à l'occasion de fêtes où l'on sacrifiait

1. P. DHORME, *Choix de textes religieux assyro-babyloniens*, P., 1907, p. 153 et suiv.

2. A *Babylonian fertility-cult*, in *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1928, p. 849 et suiv.

3. *Zeitschrift für Assyriologie*, nouvelle série, V, p. 83.

4. Compte rendu du volume de M. C. L. WOOLLEY sur le Cimetière Royal, in *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1937, p. 330 et suiv.

le protagoniste principal ? Un des arguments, et non des moindres, qu'on peut faire valoir à ce sujet est que les personnages des Tombes royales gardent leur incognito. Certains, comme Meskalamdug, sont qualifiés de rois, mais leur titre, contrairement au protocole, ne dit pas de quoi ils sont rois.

Ce culte de fertilité et de fécondité, attesté abondamment pour la haute époque, perd de sa faveur avec le temps ; dès le début de l'histoire, cette religion n'est plus seule en honneur ; on la voit s'estomper au point qu'on a pu méconnaître le caractère des croyances primitives ; la désaffection envers celles-ci s'accroît à mesure que la sémitisation de la Mésopotamie devient plus complète. Par contre, tout persiste dans les régions où les Sémites eurent peu ou pas d'influence, en un mot dans les milieux asianiques auquel il semble bien que ce culte doive être rapporté. Nous avons vu représenter un temps de ce rituel à Isili-Kaïa, de même qu'à Euyuk, un des symboles de ce culte, l'aigle éployé liant des animaux. En Syrie du Nord, lorsque le Mitanni est prépondérant et inspire la vieille glyptique assyrienne qu'on appelle la glyptique de Kerkouk<sup>1</sup>, l'arbre sacré que gardent les capridés est un motif dominant. C'est d'Élam que proviennent ces génies protecteurs du palmier que nous avons décrits.

Ainsi, dans tous les domaines, la priorité des Sumériens, leur rôle d'initiateurs, s'affirme. Est-ce à dire que les Sémites n'aient aucune part dans la civilisation ? Elle est au contraire de grande importance ; d'abord l'apport de leur langage, l'akkadien, bien supérieur comme moyen d'expression au sumérien ; en art, un souci du fini, de la clarté dans la composition, un amour de la symétrie plutôt que de l'équilibre, ayant, il est vrai, comme contre-partie, la tendance à la froideur et au conventionnel. Ces qualités d'aménagement d'une culture, et son exploitation à l'extrême, ont été évidemment des facteurs très importants dans l'orientation de la civili-

---

1. G. CONTENAU, *Les Tablettes de Kerkouk et les origines de la civilisation assyrienne*, P., 1926.

sation ; il ne s'agit pas ici de les définir, ni de les apprécier, mais de constater que nulle part on ne rencontre en Mésopotamie une civilisation sémitique s'opposant à une civilisation sumérienne. Les Sémites adoptent la civilisation sumérienne et l'adaptent à leur génie.

### Iran

Les fouilles de *Tépé-Hissar*, près Damghan au Sud-Est de la mer Caspienne, viennent de recevoir leur conclusion, dans la publication du compte-rendu définitif des travaux<sup>1</sup>. Le site a été divisé en huit couches qui sont en partant du bas, les couches I, A-C, caractérisées par une poterie peinte, d'abord brune à décor noir, faite sans le tour ; puis le tour apparaît avec le décor animal : d'abord l'ibex, en dernier lieu le léopard. Ces couches correspondent ailleurs à l'Obeid, l'Uruk, donc au Suse I. A Sialk elles existent de façon frappante, mais, depuis la dernière campagne, le point de départ est beaucoup plus bas pour ce site, qui connaît à son début des céramiques non retrouvées à Tépé-Hissar.

Puis viennent les couches Hissar II A et B ; elles correspondent au proto-élamite à Suse, à Sialk et, en plaine, au Jemdet-Nasr. Durant cette période la céramique peinte disparaît, une poterie grise la remplace.

A la période III, A-C, la céramique reste de même couleur, mais plus évoluée, souvent ornée d'un décor frotté ; à la fin de la période, abondance de récipients et d'objets en albâtre. M. Schmidt conclut, p. 326, que le trésor d'Astrabad doit être assigné à la couche Hissar III. C. C'est cette conclusion que j'ai proposée il y a quelques années<sup>2</sup>. Un tableau chronologique, qui pourra facilement être rectifié à mesure des découvertes, permet d'établir aisément les rapports existant entre les divers chantiers.

A Persépolis, M. E. Schmidt, qui a repris les fouilles abandonnées par l'Institut Oriental de Chicago, a dirigé ses

---

1. E. SCHMIDT, *Excavations at Tepe-Hissar Damghan*, Philadelphie, 1937.

2. *Revue d'assyriologie*, XXXI (1934), p. 77-80.

recherches sur les tépés voisins du palais où M. Herzfeld avait trouvé sa céramique peinte. Sur le tertre A, précédemment exploré, il a reconnu l'existence de cette céramique au plus profond, et, au-dessus, d'une céramique rouge. Sur le tertre B où il a fait un premier sondage, il a recueilli, au fond, une céramique rouge brun, sans décor, analogue à celle qui vient de la petite colline de Tépé-Sialk et qui est de la I<sup>re</sup> période du tépé ; au-dessus, une céramique peinte du genre Suse I, mais plus grossière.

Sur l'esplanade des palais, en continuant le déblaiement de l'endroit où a été trouvé le bas-relief de Darius et Xerxès alors prince héritier, la mission a rencontré un *apadana* à 99 colonnes, contigu à la grande salle aux 100 colonnes déjà connues. Dans cette salle, des vases en pierre, envoyés sans doute comme présents par les monarques voisins.

La fouille de Chapur a été interrompue cette année ; elle sera reprise l'an prochain. Dans la dernière campagne, M. Ghirshman a terminé l'exploration du *Tépé-Sialk*, situé au Sud de Kashan. Le site se compose de deux tépés, le grand et le petit, habités l'un après l'autre comme à Anau, mais sans intervalle de temps. La plus ancienne installation est celle de la petite colline (Nord), où divers sondages ont permis de reconnaître la succession suivante :

Une première période est caractérisée par 4 niveaux de constructions en pisé, avec inhumations sous les maisons. Sous ces couches, jusqu'au sol vierge traces de cendres, mais il n'existe plus de murs. Le sol vierge est atteint à près de 12 mètres du sommet, dont près de 6 sous le niveau de la plaine actuelle ; les torrents venant des montagnes ont peu à peu exhaussé la plaine environnante.

Au-dessus, vient le niveau de la II<sup>e</sup> période où se voient trois installations du type précédent.

Dans les tombes des périodes I et II les morts ont les jambes fortement repliées ; ils sont enterrés sans mobilier funéraire (sauf une hache de pierre sur environ quinze tombes). L'outillage, en os et en pierre sur une épaisseur de 5 mètres de la période I, s'adjoint ensuite le métal, mais il reste rare.

La céramique de la I<sup>re</sup> période est de terre grossière, pleine de dégraissant ; un décor uniquement géométrique y est appliqué sur un enduit blanchâtre, ou bien la céramique est rouge plus ou moins lissée avec le même décor, ou sans rien. Sur cette céramique, on constate des traces extérieures de feu, comme à Vassiliki. Les formes sont lourdes, le fond souvent bombé à l'intérieur comme un fond de bouteille.

A la II<sup>e</sup> période apparaissent les briques crues faites sans moule, en somme une motte de terre à dépressions digitales ; ces briques servent de soubassement au pisé, puis ensuite sont employées pour toute la muraille. La céramique offre des formes et un décor plus évolué.

A ce moment le tépé Nord fut abandonné, et la vie se transporta sur la grande colline (Sud). On y constate 8 niveaux dont les 6 premiers (8 à 3 inclus), donnent de bas en haut la III<sup>e</sup> période ; elle est caractérisée par des constructions superposées, dont celles du niveau VI ont des murs renforcés de place en place par des contreforts qui donnent des murailles à saillies et dépressions comme en Sumer.

La céramique de cette période est, en bas, grise ou chamois ; plus haut (3-4), elle devient grise et gris verdâtre à décor ; elle se compare à la céramique de Suse I, mais on y voit des spécimens (vases en forme d'animal), qu'on rencontre à Suse à la période Suse II.

Les deux dernières couches contiennent, le n<sup>o</sup> 2, des tablettes proto-élamites et le matériel qui les accompagne à Suse, notamment une jarre polychrome du style de Jemdet-Nasr et des haches en pierre polie. Les tablettes proto-élamites recueillies offrent surtout, avons-nous dit, des chiffres plus que des pictographes.

Il y eut ensuite une désertion du tépé ; il fut de nouveau réhabité (niveau I), ainsi que la plaine environnante (nécropole A), à la fin de l'âge du Bronze. Lors de l'arrivée de nouveaux occupants (nécropole B), le niveau I fut en partie rasé sur la colline, pour recevoir la terrasse d'une construction de défense. Je n'insiste pas sur les nécropoles dont nous avons donné la description. La fouille du petit tépé a donc per-

mis de remonter jusqu'à l'origine des installations humaines sur le site : la continuité de la vie, de la petite à la grande colline, est prouvée par ce fait qu'on trouve au plus profond de la grande, les vestiges de la civilisation qui était en surface sur la petite, et qu'à Reï, près Téhéran, M. E. Schmidt a eu, sur un même tertre, la succession des périodes II et III.

L'intérêt de la fouille de M. Ghirshman réside dans la constatation que la céramique de Suse I ne se trouve qu'à la III<sup>e</sup> période, en son milieu (niveaux IV et V), laissant place avant elle pour des civilisations ayant accumulé des mètres de débris.

Parmi les monuments trouvés à Suse dans la dernière saison, M. R. de Mecquenem signale quelques spécimens de céramique qui sont conservés, soit au Musée du Louvre, soit au Musée de Téhéran<sup>1</sup>. A l'endroit dit le « Donjon », sous des tombes profondes d'environ 7 m. 60, datées par des clous au nom de Puzur-Shushinak et par des cylindres-sceaux de l'époque d'Agadé, se trouvaient des sépultures 9 m. 60 du sol<sup>2</sup>, creusées dans une argile très dure qui est peut-être le sommet de la colline primitive. Les cylindres-sceaux qu'on y recueille sont décorés de motifs formant frise, par exemple plusieurs rangs de poissons ; la céramique comporte des vases revêtus d'un engobe clair à décor rouge et noir ; la peinture est très pulvérulente. Les vases ont une forme quasi-sphérique avec saillie à l'épaule, base en anneau, embouchure large à petit col. Un exemplaire de ce type a été recueilli dans la Ville royale. Le décor est tantôt à prédominance géométrique, tantôt à décor naturaliste. Sur l'un se voit un char traîné par un bœuf, des personnages juchés sur des sortes de tour à étages, et le motif de l'aigle liant de gros oiseaux. Cette céramique est maintenant bien connue ; le Musée Britannique en possède un exemplaire<sup>2</sup> de Hafaji et M. H. Frankfort en a trouvé dans ses fouilles.

1. *Vases susiens à personnages*, in *Revue d'assyriologie*, XXXIV, 4 (1937) (paru en 1938), p. 149 et suiv.

2. *British Museum Quarterly* VIII (1933-34), pl. VIII et H. FRANKFORT,

La vive couleur écarlate du rouge (dont une variété, décomposée, tache les doigts), les cylindres à décor en frise que M. Franfort nomme le « brocade style », datent admirablement cette céramique de la Période Dynastique Archaïque, qui suit celle de Jemdet-Nasr et précède de peu les Tombes royales d'Ur et par suite la I<sup>re</sup> dynastie d'Ur. Malgré l'éloignement des deux ateliers, on constate de grandes ressemblances entre le vase du British Museum et celui de Suse, notamment dans la forme des roues du char, qui paraissent dentées (en réalité garnies de clous), et dans le profil des personnages à taille très fine, aux épaules larges et carrées.

### *Syrie*

La fouille de *Mâri* a fait, l'an dernier, l'objet de deux campagnes : une au printemps, l'autre à l'automne de 1937. La mission a continué, au cours du déblaiement du palais, de recueillir des tablettes ; jusqu'ici, environ 25.000 tablettes ou fragments ont été mis au jour. Le dégagement de la ziqqurat ou tour à étages a commencé. Les découvertes les plus importantes, pour les deux campagnes, consistent en deux avant-corps de lions de bronze datant, selon l'estimation de M. Parrot, de la fin du III<sup>e</sup> millénaire, et exécutés cependant d'après la vieille technique, par assemblage de plaques de métal clouées sur une âme de bois enrobée ou non de bitume ; une tête de fort beau caractère, une petite statue, malheureusement mutilée, d'un des personnages de la dernière dynastie de *Mâri*, supplantée par Hammurabi, d'une grande élégance et d'un beau fini.

Nous avons rapporté, l'an dernier la remarquable communication de M. Dossin sur le contenu des tablettes de *Mâri* dont il est un des déchiffreurs ; une forte partie du lot consiste dans la correspondance du dernier roi Zimri-Lim (première moitié du

XX<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), A ce moment<sup>1</sup>, trois grands princes règnent en Mesopotamie, Hammurabi à Babylone, Rim-Sin à Larsa, Ibal-pî el à Eshnunna (aujourd'hui Tell-Asmar) ; en Syrie, Amut-pî el à Qatana, sans doute la Qatni assyrienne du Halur. L'horizon de l'état de Mâri qui comprend les villes de Tirqa (la moderne Tell Asharah), Tuttul (Hit), Hana (Anah) et Rapiqu près de la frontière babylonienne, s'étend loin ; il est question, au Nord-Est, d'Arrapha (Kerkouk) et d'Assur. A l'Ouest la région de Nisibin, Diarbekir, d'Harran, de la Nahor biblique, de Karkemish, d'Alep, jusqu'à Kanesh de Cappadoce (aujourd'hui Kul Tepe) connue par les tablettes cappadociennes. Il y est de même question d'Ugarit (Ras Shamra). La liaison est donc affirmée avec la Méditerranée d'une part, l'Asie Mineure de l'autre.

De l'onomastique, on peut inférer qu'une partie de la population est Amorrite et que les Hurri ne font qu'esquisser leur mouvement d'infiltration. M. Albright étudiant les rapports possibles entre les tablettes cappadociennes et les archives de Zimri-Lim, rappelle que les premières sont les documents de marchands assyriens établis en colonies (*harû*) ; ces documents couvrent une période de deux ou trois générations et correspondent à l'époque des rois de Kussar ; Pitihana et Amitta, juste avant la croissance de l'ancien empire hittite. La date même des tablettes est fixée par une empreinte au nom de Sargon I et une mention de son successeur Puzur-Assur. Mais pour la chronologie relative, deux hypothèses sont permises :

On bien, on tient Illushuma pour contemporain de Sumuabum de Babylone, ou bien, partant de la fixation du règne de Tukulti-Inurta 1<sup>er</sup> à 1250-1215 environ, on place Illushuma vers 2050 ; conservant à Hammurabi les dates 2003-1961. Les tablettes cappadociennes, qui sont d'environ un demi-siècle après Illushuma, tomberaient en pleine période des

---

1. W. F. Altmann, *Western Asia in the twentieth century B. C., The Archives of Mari, in Bulletin of The American Schools of Oriental Research*, octobre 1937, p. 26-30.

archives de Mâri, après la mort de Hammurabi, si l'on choisit 1097 pour Ilushuma comme il a été aussi proposé.

Sur cette dernière hypothèse, M. Albright suggère la chronologie suivante :

<i>Babylonie</i>	<i>Assyrie</i>	<i>Cappadoce</i>
Hammurabi (2003)	Puzur Assur I	
Prise de Mâri (1970) et d'Assur	Shalimahum	
Samsu-iluna (1960)	Ilushuma (envahit la Babylonie) Irishum I	
Abieshuh (1922)	Ikûnum	Pithana de Kussar
Ammiditana (1894)	Sargon I. Puzur Assur II	Anitta de Kussar
Ammizaduqa (1857)	Ahi-Assur	Labarna de Hatti.
Samsuditana (1836)	Rim-Sin	Hattusil I
Prise de Babylone par les Hittites (1806)	Irishum II	Mursil prend Babylone.

Dans la région de Palmyre où les explorations s'étendent, à *Qasr-el-Hair*, sur la route de Damas, M. Schlumberger a reconnu l'existence d'un site important, en activité depuis l'époque palmyrénienne jusqu'à la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle de notre ère.

### *Phénicie*

Les fouilles de *Djébaïl* (Byblos) tirent à leur fin, et M. Du-nand transporte ses chantiers à Saïda (Sidon) où l'attendent sans doute d'aussi remarquables résultats. Dans la dernière campagne de Djébaïl, deux dépôts votifs d'époque cananéenne (XX-XVIII<sup>e</sup> s.) ont été découverts sous le temple aux obélisques. Ces dépôts comprenaient, outre une collection de céramiques des formes les plus diverses, fruits, animaux, etc, des haches fenestrées en or, dont trois à douille décorée de grénétis, filigrane et incrustation, une hache d'argent, une de bronze et d'or ; une cinquantaine de bracelets torsadés, des disques, torques, en or et un vase d'argent à cannelures.

A *Ras-Shamra*, M. Schaeffer a recueilli des témoignages importants de l'époque hyksos en Phénicie, notamment des types céramiques particuliers. Il a rapporté des spécimens de vases en forme de tête d'animal provenant des îles et des imitations qu'on en faisait dans le pays. Quantité de cylindres-sceaux, dont certains d'une belle conservation, sont originaires

de tombes ; on est frappé de constater que des variétés de style qu'on croyait dues à des dates différentes, marquent simplement le reflet de provenances diverses, et qu'à même époque, on goûtait des formules d'art très inégales. Cette fouille donne à penser à M. Schaeffer que les influences artistiques étrangères qu'on rencontre à Ras-Shamra sont attribuables aux Hurri. Ce résultat est de grosse importance, car il doit contribuer à faire estimer à sa juste valeur l'influence asianique qui jusqu'ici est assez discutée. En France, du moins, où les archéologues répugnent à accepter un facteur autre que sémitique comme constituant de la civilisation phénicienne ; c'est par les travaux étrangers, où le rôle véritable des Asianiques est depuis longtemps reconnu, qu'on peut être le mieux aujourd'hui au courant de la question. Il ne paraît guère en France que des travaux défendant la thèse sémitique.

M. R. Weill<sup>1</sup> publie deux études sur les découvertes de Ras-Shamra ; dans l'une, il se rallie à l'opinion qui fait de l'invasion des Hyksos ou Pasteurs un mouvement purement sémitique ; dans l'autre, il considère qu'Ugarit (aujourd'hui Ras-Shamra), est un centre sémitique, soumis vers 1500 aux influences égyptienne et hittite, mais non, comme l'exprimait M. Virolleaud, sous l'influence du Mitanni ; le nom du roi Nigmeas-Nigmed est sans doute un nom sémitique à rattacher à la racine *nqm*, vengeance. Les dernières découvertes de M. Schaeffer ne semblent pas de nature à renforcer, au moins au point de vue artistique, la thèse des Hyksos purement sémitiques ; par contre, il est certain que la théorie qui ne voit que des Mitanniens dans les Hyksos va aussi loin dans le sens opposé<sup>2</sup> ; la population pendant la première moitié du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, fut, sur la côte syrienne, extrêmement mélangée. La langue, on l'a dit bien souvent, n'est pas un criterium de la race ; il faut tenir compte

1. *Le poème de Keret et l'histoire*, in *Journal asiatique*, janv.-mars 1937, p. 156.  
— *Sur la situation historique et politique de Ras-Shamra*, in *Revue d'histoire des religions*, mars-juin 1937, p. 174-187.

2. G. CONTENAU, *La Civilisation des Hittites et des Mitanniens*, P., 1934, p. 121 sqq.

dans la façon dont un langage est répandu, de sa supériorité sur les autres parlers. Les langues asianiques du type agglutinatif sont un instrument bien moins parfait que le sémitique ; il les concurrence aisément. C'est ce qu'a fait l'akkadien en Mésopotamie. Bien que la langue de Ras-Shamra soit sémitique, bien que les lettres d'Amarna le soient aussi, il faut retenir la population asianique sous-jacente ; nous la connaissons par les noms propres, asianiques, des contractants des tablettes ; c'est pour elle qu'on parsème les textes de gloses et de termes hurri, et son importance s'accuse dans les tablettes purement asianiques qu'a retrouvées M. Schaeffer à Ras-Shamra. Le caractère trilittère des racines sémitiques et la richesse du vocabulaire peuvent quelquefois mener à des coïncidences. C'est ainsi qu'on a expliqué le nom de la princesse de la stèle de Bahtan : Bentresh par le sémitique, alors que le premier terme de ce nom (d'accord avec le lieu où se passe sans doute la scène : le pays du Nord), est bien plutôt à rapprocher des noms hurri en B/pent : Pentishenni des tablettes de Kerkouk, par exemple.

Toute la littérature qu'ont suscitée (à l'étranger) les textes de Nuzi, témoigne de l'importance des Hurri, de leurs usages, de leur rôle dans la civilisation et de leur influence sur une aire étendue qui va de l'ancienne Assyrie à la Méditerranée.

Cette littérature ne comprend pas moins de huit volumes de textes, parus jusqu'à ce jour<sup>1</sup> ; ils ont donné lieu à de multiples études dans les périodiques étrangers, notamment l'*Annual of the American Schools of Oriental research* et le *Bulletin* du même institut (abréviation, *B. A. S. O. R.*). Dans un des derniers numéros de ce *Bulletin*, M. Cyrus-H. Gordon a consacré un article au langage hurri dans les tablettes de Nuzi<sup>2</sup>. Il remarque que dans la première moitié du III<sup>e</sup> millénaire, aucun nom hurri ne paraît dans les inscriptions de

---

1. Cinq dus à M. E. CHIERA ont été édités à Paris (Geuthner) et à Philadelphie, de 1927 à 1934. Trois dus à MM. R. H. PFEIFFER et T. J. MEEK ont été édités, de 1929 à 1935, en Amérique (Harward University Press).

2. Décembre 1936, p. 23-28.

Nuzi qui s'appelait alors Gasur. Puis vient la mention d'un Arishen, roi du Zagros (xxv<sup>e</sup> siècle). Après, les noms hurri apparaissent dans les contrats de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur ; ils sont fréquents à l'époque de la I<sup>re</sup> dynastie de Babylone (2100.1800 env.) et l'élément hurri devient un élément prépondérant en haute Mésopotamie durant le II<sup>e</sup> millénaire. Si la Babylone a été constituée par un mélange de Sumériens et de Sémites, l'Assyrie est un mélange de Hurri et de Sémites. Leur situation entre les Hittites et les Sémites fait des Hurri un lien entre les deux cultures. Cependant, ils sont tombés dans l'oubli, et la Bible qui les connaît sous le nom de Horites les confond souvent avec les Hivites. La langue et les usages des Hurri nous sont révélés le mieux par les quelques 4.000 tablettes provenant de Nuzi (fouilles de l'École de Bagdad, en collaboration d'abord avec le Musée d'Iraq, puis l'Université d'Harward). Ces tablettes ont comme date initiale le xv<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ; elles sont écrites dans un moyen-babylonien dont la grammaire et le vocabulaire ont subi l'influence hurri.

Au moment de terminer cette revue, je prends connaissance de deux études, l'une de M. E. A. Speiser<sup>1</sup>, l'autre de M. Th. H. Guster<sup>2</sup>, sur la langue de Nuzi. Les divergences qu'on y remarque montrent que la question est loin d'être complètement éclaircie, mais prouvent aussi l'importance de ce facteur Hurri.

#### PALESTINE

A *Jéricho* (Tell-es-Sultan), à la fin de la campagne 1935-36, la mission avait découvert sous le niveau des poteries un bâtiment en forme de mégaron, et dans la couche la plus basse déterminée par la céramique, un modèle de maison ou de sanctuaire en forme de ruche.

---

1. *Notes on Hurrian Phonology* in *Journal of the American Oriental Society*, t. LVIII, p. 173-201.

2. *A new Asianic Language*, in *M. Guster anniversary volume*, p. 154 et suiv.

Un récent travail de M. J. Garstang sur Jéricho<sup>1</sup> a donné lieu à une présentation de M. Schaeffer<sup>2</sup>, où il compare la céramique de ce site avec celle de Ras-Shamra, faisant état des résultats qu'ont donnés les fouilles de Haute-Syrie. Il y aurait lieu de compléter cette revue par celle des conclusions auxquelles sont arrivées les fouilles sur le plateau iranien : faits qu'on ne peut passer sous silence dans une étude comparative, et dont nous donnons un résumé ci-dessus.

La mission de *Megiddo* (Tell-el-Mutesellim) s'est efforcée, dans son travail de 1936-1937, de constituer une suite de niveaux grâce auxquels on puisse tenter une chronologie des origines jusqu'à 2000. Le strate IX, en particulier, correspond à la fin de la période hyksos. Dans un grand bâtiment situé à l'Ouest de la porte de la ville, M. Gordon Loud a exhumé un lot de plaques d'ivoires travaillées, dont l'une au cartouche de Ramsès III. Si l'on rapproche de cette découverte la présentation au Metropolitan Museum<sup>3</sup> d'un groupe d'ivoires syriens provenant d'un site indéterminé et datant du XIII<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle, on voit que ce genre de monuments est maintenant bien représenté dans les collections (ivoires de Nimrud au British Museum, d'Arslan-Tash au Louvre et au Musée d'Alep, et ivoires de Samarie).

Les fouilles de *Teleilat-Ghassâl*, après un an, — interruption due au décès du directeur de la mission, le P. Mallon, — ont été reprises par le P. Köppel. Le travail a porté sur le sommet du tell qui a été décapé par couches de 0 m. 20 d'épaisseur ; la céramique et les instruments en silex se sont révélés analogues à ceux des campagnes précédentes, mais contrairement à ce qui se voit à Jéricho, au niveau énéolithique, on a noté la prépondérance des lames en forme de ciseaux et l'absence de pointes de flèches.

---

1. *Jericho : City and Necropolis. Report for sixth and concluding season 1936 : Annals of archaeology and anthropology*, XXIII, décembre 1936.

2. *Syria*, XVIII (1937), p. 314-316.

3. *Bulletin of the Metropolitan Museum of art*, XXXI (novembre 1936), p. 221 ; XXXII (avril 1937), p. 88.

## ARABIE

Nous y signalerons une mission au *Yémen*, au cours de 1936, sous la direction de l'Université égyptienne du Caire, avec étude des civilisations sabéenne et himyarite<sup>1</sup>. Un voyage d'exploration dans la même contrée a été accompli à la même époque par le Dr E. Rossi, de l'Université de Rome<sup>2</sup>; il a donné lieu à copie d'un certain nombre d'inscriptions Sud-arabiques inédites.

De son côté, M. H. St. J.-Philby étudiait le site de *Shabwa*, l'ancienne capitale de l'Himyar<sup>3</sup>, défendue par d'épaisses murailles sur trois côtés, et où se voient les restes d'un grand bâtiment, probablement un temple.

G. CONTENAU.

---

1. *Oriente moderno*, XVI (1936), p. 223, 295; XVII (1937), p. 47.

2. *Ibid.*, XVI (1936), p. 346.

3. *London Times*, 18 et 19 janv. 1937, in *Geographical journal*, LXXXVIII, n° 5 (novembre 1936), p. 475.

## PARTHÉNON ET CORÉS<sup>1</sup>

---

Rien ne paraît plus simple, à première vue, que d'expliquer le nom du fameux édifice qui domine encore Athènes et le monde de ses ruines immortelles. Le Parthénon, répondront les profanes, s'ils ont quelque culture classique, c'est le temple d'Athéna Parthénos ou Vierge, c'est la demeure de la statue colossale d'or et d'ivoire, œuvre de Phidias, qui lui avait transmis son nom. Illusion trompeuse !

D'abord, l'épithète de Parthénos appliquée à la déesse n'est pas rituelle, mais simplement poétique. Veut-on en croire Clément d'Alexandrie<sup>2</sup>, c'est sous le vocable de Polias ou protectrice de la ville, qu'était vénérée la suzeraine du Parthénon, comme sa voisine de l'Érechtheion. Et pas un texte officiel ne donne à la statue de Phidias le titre de *Parthénos*, qui semble n'avoir jamais été qu'une appellation populaire<sup>3</sup>.

Même si cette épithète avait eu une valeur officielle, tant pour la déesse que pour la statue, il n'en resterait pas moins à expliquer comment le terme de Parthénon désignait d'abord, non pas l'édifice tout entier, mais seulement sa partie occidentale, complètement isolée de celle où se dressait la statue : l'Hékatompédon ou « temple de cent pieds de long ».

Je n'ignore d'ailleurs pas que, tout récemment, A. Hess<sup>4</sup> a cru démontrer que l'on s'était trompé et qu'il fallait réserver

---

1. [Cet article sera le dernier qu'ait écrit P. GRAINDOR, prématurément décédé avant d'avoir pu corriger ses épreuves. Nous dirons quelle perte cette disparition inflige à nos études, à la science belge, et à l'archéologie classique. Ch. P.].

2. CLEM. ALEX., *Protr.*, 47 ; OVERBECK, *Schriftquellen*, 652 ; JAHN-MICHAELIS, *Art Athenarum*, p. 57, 2 : τὴν Ἀθήνησιν Πολιάδα ἐκ χρυσοῦ καὶ ἐλέφαντος.

3. Th. REINACH, *BCH*, 32, 1908, p. 507 sqq.

4. *Klio*, 28, 1935, p. 310 sqq.

le nom d'Hékatompédon à la partie Ouest et celui de Parthénon à la cella Est du temple de Périclès. Je doute que ses conclusions soient admises<sup>1</sup>. Même si elles l'étaient, il resterait toujours à expliquer pourquoi le Parthénon proprement dit porte un nom collectif, alors que Théseion, Héphaistieion, et surtout Mouseion, sont employés même pour des temples consacrés à un ensemble de divinités.

Ce n'est pas avant l'époque de Démosthène que l'on voit l'édifice entier appelé, pour la première fois, Parthénon, près d'un siècle après son achèvement<sup>2</sup>. Même alors, on hésitait encore sur le nom à lui donner : l'orateur Lycurgue, contemporain de Démosthène, préférerait le terme d'Hékatompédon<sup>3</sup>.

D'ailleurs, nous connaissons aujourd'hui, en dehors d'Athènes, plusieurs Parthénons dont aucun n'était dédié à

1. Qui croira que Hékatompédon signifie « aux cent degrés », et que la partie Ouest devait son nom au fait que le nombre de degrés était plus élevé à l'Ouest (environ 25 (?), ou plus, p. 314 !)? Πέδον n'a *jamais* eu le sens de degré (Boisacq, *Dict. étym. de la l. grecque*, p. 754; LIDDELL-SCOTT<sup>2</sup>, p. 1204). — Si l'on ne peut expliquer d'une manière satisfaisante par le mot « pied » ἐκατόμπεδος, — surtout lorsqu'il est appliqué à une rue de la modeste cité d'Héraclée (M. HESS cite encore le texte d'après *CIG*, III, 5775, alors qu'il eût fallu renvoyer à *Inscr. Gr. Sicil. et inf. Ital. ad jus pertin.*, 1925, I, p. 3 sqq.), qui eût été plus large que les grandes voies de nos cités les plus modernes, — il est permis de supposer, en partant du sens habituel de πέδον, que ἐκατόμπεδος signifie un temple de cent fois (approximativement !) la superficie d'une maison (δάπεδον, οἰκόπεδον) : cf. θεῶν δάπεδον, *Erot. script. gr.*, p. 169, 27 (éd. HERCHER). Les maisons athéniennes n'étaient d'ordinaire pas très grandes (cf. celles du versant Ouest de l'Acropole), et le temple, demeure du dieu, devait être de beaucoup plus vaste, comme à proportion des « hécatombes » qu'on pouvait y offrir. Quant aux rues d'Héraclée (on en cite de 8, 20, 30, 100 pieds ou degrés ?), il ne s'agirait pas d'escaliers (le chiffre 8 ne s'expliquerait guère), mais de paliers, correspondant à peu près à l'emplacement d'une maison ordinaire, rue à paliers, comme il en existe encore aujourd'hui dans les régions montagneuses de la Grèce, ou, notamment dans les îles de l'Égée. D'ailleurs, l'un des exégètes de la loi d'Héraclée (*I. I.*, p. 8, 1.16), Mattaire, proposait déjà de sous-entendre γᾶν ou χώραν après le mot τριακοντάπεδον. Les derniers éditeurs du texte s'en tiennent, faute d'avoir aperçu la difficulté, à l'équivalence — πέδον = pied, à Héraclée, 0,33 (p. 9, n. ), soit 33 mètres pour les rues larges ! Notre interprétation se concilie on ne peut mieux avec le fait qu'une des rues d'Héraclée, dont on ne donne pas la largeur, est qualifiée d'ἀμαξίτης (I, I, 68) : elle est carrossable parce qu'elle n'est pas en paliers.

2. DEM., XXII, 76. Cf. aussi *Com. Attic. fr.*, II, 471, n° 340 (KOCK).

3. LYC., gloses de Palmos, *BCH*, I, p. 449; JAHN-MICHAELIS, p. 54.

Athéna et qui ne peuvent, nous le verrons, avoir emprunté leur nom au temple de l'Acropole.

Beaucoup de solutions, que nous allons passer en revue, ont été proposées pour résoudre le problème. Mais Judeich, l'auteur du monumental ouvrage sur la topographie d'Athènes, paru en seconde édition en 1931, est encore obligé de reconnaître que, sur le nom et la destination primitive de la partie Ouest du Parthénon, nous ne possédons aucune donnée, aucune hypothèse n'étant apte à l'expliquer d'une manière satisfaisante. On peut ajouter que, depuis 1931, aucune exégèse nouvelle n'a apporté quelque lumière sur une question, à première vue, si simple à résoudre<sup>1</sup>.

Et cependant, à notre avis, les textes et les monuments antiques nous fournissent, depuis longtemps, tous les éléments nécessaires pour la solution du problème; en même temps, ils feront comprendre, du moins nous l'espérons, la signification, encore mal connue, des fameuses statues archaïques féminines du Musée de l'Acropole, dénommées, faute de mieux, les « Corés » ou jeunes filles.

Examinons d'abord les différentes hypothèses émises à propos de la partie Ouest du Parthénon.

Ussing supposait qu'elle devait son nom au fait qu'elle était inaccessible au public<sup>2</sup>. Hypothèse qui ne s'appuie sur aucun texte et ne rend pas compte de l'étymologie du collectif Παρθενών; celui-ci, d'après sa racine et son suffixe, ne peut signifier qu'endroit réservé aux jeunes filles, de même qu'ἀνδρῶν, γυναικῶν, ξενῶν désignent respectivement l'appartenance des hommes, des femmes et la chambre d'étrangers ou l'hôtel<sup>3</sup>.

On peut adresser le même reproche à une première hypothèse de W. Dörpfeld, suivant qui la partie occidentale du Parthénon aurait dû son nom aux objets sacrés, appartenant à

1. *Topographie von Athen*<sup>2</sup>, p. 254; W. B. DINSMOOR, *AJA.*, 36, 1932, p. 307; Y. BÉQUIGNON, *Grèce*<sup>3</sup>, p. 44.

2. USSING, *Griech. Reisen u. Studien*, p. 170 sqq.

3. Pour ἀνδρῶν, qui s'applique aussi à des édifices publics, comme salles de banquets (?), ou passages, cf. les textes réunis *JRS.*, XX, 1930, p. 43, n° 61.

Athéna Parthénos, dont on se servait aux jours de fêtes de la déesse et que l'on conservait dans cette division de son temple<sup>1</sup>. Inutile d'insister sur une hypothèse que son auteur a lui-même abandonnée, pour la remplacer par une autre plus plausible<sup>2</sup> : le Parthénon aurait emprunté son nom aux jeunes filles de l'aristocratie athénienne qui jouaient un rôle important dans la procession des Panathénées. C'est là que l'on aurait conservé leur appareil de procession, ou qu'auraient travaillé les Athéniennes chargées de tisser le péplos brodé que l'on offrait lors des fêtes.

Si cette explication tient compte de l'étymologie du mot Parthénon, elle ne s'autorise d'aucun texte. Au contraire, il semble bien, ainsi que l'a démontré A. von Premerstein, que le *Textrinum Minervæ*, où se tissait le péplos, n'était pas situé sur l'Acropole<sup>3</sup>. Il est encore plus invraisemblable de supposer que le Parthénon devait son nom au matériel employé dans la procession. Pour les jeunes filles, ce matériel se réduisait à fort peu de chose : corbeilles, patères, cœnochoés, brûle-parfums, comme le montre la frise des Panathénées. De plus, le matériel des processions était conservé dans un édifice spécial, au iv<sup>e</sup> s. déjà, le *Pompeion*, édifice situé fort loin de l'Acropole, dans le quartier du Céramique, d'où partait d'ailleurs la procession des Panathénées<sup>4</sup>.

Comment supposer, alors, qu'on aurait commencé à appliquer le nom de Parthénon à l'édifice tout entier<sup>5</sup>, vers le moment où le matériel des processions aurait quitté l'Acropole pour être centralisé au Céramique ?

Il n'y a pas lieu de s'arrêter davantage à l'hypothèse d'A. Furtwängler, suivant qui, le Parthénon proprement dit

1. AM., VI, 1881, p. 301.

2. AM., XXII, 1907, pp. 170 sqq.

3. *Jahresh. oesterr. Inst.*, XV, 1912, pp. 24 sqq. Cf. JUDEICH<sup>2</sup>, I. I., p. 460. — L'hypothèse de HESS, I. I., p. 84, suivant qui la partie Ouest du Parthénon aurait été spécialement consacrée à Athéna Erganè, est sans fondement.

4. JUDEICH, I. I., pp. 100, 301. Cf. AM., 53, 1928, pp. 177 sqq. ; 56, 1931, pp. 90 sqq. ; *Arch. Anz.*, 1927, pp. 345 sqq. ; Y. BÉQUIGNON, *Grèce*<sup>3</sup>, p. 84 ; P. GRAINDOR, *Athènes sous Hadrien*, pp. 248 sqq.

5. Cf. *supra*, p. 193.

aurait été réservé au culte des filles de Cécrops et d'Érechthée. Supposition rejetée, comme invraisemblable, par tous les archéologues qui ont songé à résoudre le problème<sup>1</sup>. Outre qu'elle ne peut s'autoriser d'aucun texte, elle se heurte au fait que nous connaissons aujourd'hui l'existence d'autres Parthénons, situés en dehors d'Athènes, et qui ne peuvent avoir eu aucun rapport avec les filles de Cécrops. D'ailleurs on ne citerait nul temple consacré à une ou plusieurs divinités, qui portât un nom se terminant comme celui du Parthénon<sup>2</sup>.

Dans les quatre cas connus de Parthénons, il s'agit d'un temple ou d'une partie de temple ou d'une de ses dépendances, consacré à une déesse : à Apollonie de Carie<sup>3</sup> et à Cyzique<sup>4</sup>, cette déesse est la Mère des dieux, Cybèle ; à Hermione<sup>5</sup>, c'est Déméter ; à Magnésie du Méandre, Artémis Leukophryéné<sup>6</sup>.

Deux au moins de ces déesses, Cybèle et Déméter, n'ont pas le caractère virginal, et ne peuvent, par conséquent, avoir donné à un temple ou à une partie de celui-ci, un nom tiré d'une qualité qu'elles ne revendiquaient pas. Ce nom ne peut non plus avoir été emprunté au Parthénon d'Athènes, du moins pour un édifice aussi modeste que celui d'Hermione et d'Apollonie, élevé par des gardes-frontières, et qui ne pouvait prétendre rivaliser, même de loin, avec le temple de l'Acropole. Mais il se pourrait que pour le superbe sanctuaire de Magnésie, création nouvelle du fameux architecte Hermogénès d'Alabanda, il y ait eu réellement emprunt : à cette époque, le nom de Parthénon, appliqué à l'édifice athénien tout entier, avait eu le temps de se populariser.

1. *Meisterwerke*, p. 172 sqq. Cf. la réfutation de KÖRTE, *Rhein. Mus.*, 53, 1898, pp. 258 sq. ; MILCHHOEFER, *Progr. Kiel*, 1899, p. 23 ; Th. REINACH, *BCH.*, 32, 1908, p. 510 ; JUDEICH, *l. l.*, p. 254.

2. Cf. *BCH.*, 32, p. 509.

3. *BCH.*, *l. l.*, p. 499. Cf. 33, 1909, p. 547, où il est dit que la dédicace provient non d'Aphrodisias, mais d'Apollonie de Carie (vers la fin du II<sup>e</sup> s. de notre ère).

4. Ch. MICHEL, *Recueil*, 538. Cf. *BCH.*, 32, p. 504 : décret du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.

5. *IG.*, IV, 743 (pas avant le III<sup>e</sup> s. après J.-C.). Pour une dédicace de Néapolis de Thrace où l'on avait lu, à tort Παρθενῶνο[ς] au lieu de Παρθένω(ι), cf. *BCH.*, 32, p. 505, n. 3 ; [P. COLLART, *Philippes*, 1937, p. 109, n. 1].

6. *Inscr. v. Magnesia*, 100 ; *SIG.*<sup>3</sup>, 695, n. 3 (fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C.).

Pourtant, à Magnésie, il n'est pas sûr que Παρθενών nommât le temple d'Artémis en entier. S'il n'en désignait qu'une partie, comme le veulent O. Kern et Dittenberger<sup>1</sup>, il est sûr, en tout cas, qu'à la différence d'Athènes, cette partie était précisément celle où se dressait la statue de la déesse<sup>2</sup>.

Et cela surprendrait d'autant plus qu'on a, non sans bonnes raisons, nié le caractère virginal de l'Artémis de Magnésie : d'après les monnaies, elle est sœur de l'Artémis d'Éphèse, pour qui l'*ependylès* couvert de mamelles indique le caractère de divinité maternelle<sup>3</sup>. Mais c'est, en tout cas, une déesse à qui l'on ne connaît pas d'époux.

Le cas de Magnésie, on le voit, ne nous éclaire pas beaucoup : ajouté aux trois autres, il atteste seulement que le mot Parthénon ne s'appliquait qu'à tout ou partie d'un temple de divinité féminine, et qu'il était déjà en usage, en dehors d'Athènes, dès la fin du II<sup>e</sup> s. avant notre ère.

Quant au Parthénon de Cyzique, il est mentionné dans un décret de cette cité, rendu au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, en l'honneur de la prêtresse Kleidiké : on décide de placer son portrait peint : ἐν τῷ ἱερῷ [τῆς Μητροῦς ... ἐν τῷ Παρθενῶνι, c'est-à-dire, dans le Parthénon du temple de la Mère des dieux<sup>4</sup>. Et ceci ne veut pas dire, nécessairement, que ce Parthénon constituait une partie du temple, car le mot ἱερὸν signifie aussi bien l'enclos sacré qui renfermait le temple, que l'édifice abritant la statue d'une divinité. Il semble, toutefois, que le mot Parthénon ait été ici ajouté pour préciser le compartiment du temple où l'image devait être suspendue.

Quant à la dédicace d'Apollonie de Carie, elle nous apprend en somme, peu de chose : vers la fin du II<sup>e</sup> s. de notre ère les éphèbes construisent, en l'honneur de la Mère des dieux, un

1. Cf. par contre Th. REINACH, *BCH.*, 32, 1908, p. 503 sqq.

2. L. 22 : συντελέσαι τὴν ἀποκατάστασιν τῆς θεοῦ εἰς τὸν Παρθενῶνα. Cf. *SIG.*<sup>3</sup>, 695, n. 3, où DITTENBERGER se rallie à l'opinion de KERN, en identifiant ce Παρθενών avec la *cella*.

3. *Cal. Brit. Mus. Ionia*, pl. 19. Cf. WERNICKE, *RE*, s. v. *Artémis*, p. 1373 ; Th. REINACH, *I. I.*, p. 506 ; Ch. PICARD, *Ephèse et Claros*, p. 451 sqq.

4. MICHEL, *Recueil*, 538 (cf. 537) ; *BCH.*, 32, I, I., p. 504.

nouveau Parthénon, couvert d'une toiture en charpente, et de tuiles, et dont les murs, crépis, portaient des peintures décoratives<sup>1</sup>. Construction, semble-t-il, modeste et qui devait constituer moins un temple qu'une de ses dépendances, comme c'était le cas pour le Parthénon d'Hermione ; celui-ci, élevé, au plus tôt, au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, servait sûrement de logement aux prêtresses, quelle que soit la restitution proposée pour la dédicace incomplète<sup>2</sup>.

De l'étude de ces textes, Th. Reinach a conclu, avec raison, qu'une explication du mot Παρθενών, pour être plausible, doit faire abstraction d'Athéna aussi bien que d'Athènes, et convenir au cinq édifices auxquels le mot s'applique<sup>3</sup>.

Mais Th. Reinach, influencé par la théorie de W. Dörpfeld, et trompé par une interprétation douteuse d'une glose de Suidas, aboutit, malgré une étude approfondie et méritoire des textes, à une conclusion erronée. D'après Th. Reinach, le Parthénon aurait été le lieu « où le chœur des παρθένοι chantait ses hymnes, exécutait ses danses ».

Que dit le Lexique de Suidas ? Παρθενῶνος τοῦ τῶν παρθένων χοροῦ<sup>4</sup>. Reinach<sup>5</sup> comprend : le Parthénon est l'endroit où dansent les jeunes filles.

Traduction plus que douteuse. Il faudrait être sûr que Suidas explique παρθένων comme nom propre et au sens religieux du mot. On en doutera d'autant plus volontiers que le mot χορός n'est guère employé qu'en poésie, plus exactement chez Homère<sup>6</sup>, avec le sens que Reinach lui attribue ici.

Si même telle traduction était possible, il en existe d'autres pour le moins aussi acceptables, sinon préférables. Ou bien on peut prendre χορός dans son sens le plus ordinaire, celui

1. *BCH*, 32, p. 499 sqq.

2. *IG*, IV, 743 : τὸν Παρθενῶνα τόνδ' ἔτε[υξε] ... πορὸν θεῆς Δήμητρος ἱερῆαις [στέγος ?]. La restitution στέγος est de Fränkel. Foucart : ἔδος. Wilamovitz : χάρυν. On peut songer aussi à δόμον.

3. *BCH*, I, I., p. 510.

4. *IV*, p. 58 (éd. ADLER).

5. *L. I.*, p. 512. HESS, *I. I.*, p. 317, n. 1, croit sans raison qu'il pourrait peut-être s'agir là des arréphores.

6. *II.*, 18, 590 ; *Od.*, 8, 260, 264 ; 12, 4, 318.

de « chœur » et comprendre : « parthénon se dit d'un chœur de jeunes filles » ; ou bien traduire : « parthénon se dit de l'endroit (réservé) aux jeunes filles », en s'autorisant de passages de prosateurs, où χορός est employé comme synonyme de « place » où « endroit »<sup>1</sup>. L'analogie que présente παρθενών, avec ἀνδρών, γυναικῶν, ξενῶν, qui ne signifient jamais qu'appartenance des hommes, des femmes, des étrangers, nous ferait préférer cette dernière traduction, qui paraît la plus simple.

A supposer même que la traduction de Th. Reinach fût exacte, il est invraisemblable qu'un Parthénon quelconque ait jamais servi à l'exécution de danses rituelles accompagnées de chant. Ces danses, dont aucun texte ne fait mention<sup>2</sup>, ne pourraient avoir eu lieu, de même que les sacrifices, qu'en dehors du temple.

On comprend donc que l'hypothèse de Th. Reinach n'ait pas été trouvée plus plausible que ses devancières<sup>3</sup>. D'ailleurs, son auteur même le reconnaît, elle ne fait que reprendre sous une forme quelque peu modifiée, l'idée de W. Dörpfeld<sup>4</sup>, et prête ainsi aux mêmes objections.

Enfin, elle ne s'accorde pas facilement avec ce que nous savons du Parthénon d'Hermione, le seul dont nous connaissons la destination précise : il était, la dédicace nous l'apprend, réservé au logement des prêtresses et ne devait donc pas son nom à une cérémonie déterminée du culte, telle qu'on la suppose pour le Parthénon d'Athènes. Le seul exemple d'un cas analogue que Th. Reinach ait trouvé est celui du Nymphôn de Sicyone, mentionné par Pausanias : ce n'était pas

1. PLAT., *Euthyd.*, 279 c : ποῦ χοροῦ τάξομεν τὴν σοφίαν; — Cf. aussi PLUT., *Mor.*, 149 a, où le même mot est employé pour désigner la place qu'on occupe dans une foule.

2. Cf. toutefois IG, II<sup>2</sup>, 1076, où il est question d'Athéna Polias (l. 31) et de danse de jeunes filles (cf. nos restitutions du passage dans nos *Marbres et textes antiques d'époque impériale*, Gand, 1922, pp. 55 sqq.); O. BRONEER, *Hesperia*, IV, 1935, p. 178. Mais la fête a lieu en l'honneur de Julia Domna et, si elle se place sûrement sur l'Acropole, rien ne permet d'affirmer que cette danse ait eu lieu ailleurs que devant le temple de la déesse.

3. W. JUDEICH, *l. l.*

4. BCH, *l. l.*, p. 511.

un temple des Nymphes comme le nom inviterait à le croire, encore qu'on eût attendu Nymphaion, mais bien de Dionysos, de Déméter et de Koré. Les hommes l'avaient réservé aux femmes pour y célébrer, à part, la fête de Déméter<sup>1</sup>. Reinach en conclut que ce Nymphôn était réservé aux jeunes mariées, car tel est le sens (ou plutôt l'un des sens) de νύμφη, et qu'il existe un parallélisme exact entre ce terme et celui de Parthénôn qui désignait donc bien un temple ou une portion de temple réservé à l'usage spécial des παρθένοι<sup>2</sup>.

Même si cette interprétation du mot νυμφών était exacte, le rapprochement ne nous éclairerait pas beaucoup : il n'ajouterait qu'un argument de plus à ceux qu'on peut faire valoir contre la thèse d'A. Furtwängler, qui eût localisé dans le Parthénon le culte des παρθένοι, filles d'Érechthée.

Mais Pausanias ne dit nullement que le Nymphôn de Sicyone était réservé aux jeunes mariées, ni même aux femmes mariées. On attendrait donc γυναικῶν au lieu de νυμφών, si l'édifice devait son nom aux dames de Sicyone qui y célébraient, à part, la fête de Déméter. Et comme νυμφών est pris, parfois, dans l'acception de « chambre nuptiale<sup>3</sup> », il est permis de supposer que l'édifice de Sicyone devait peut-être son nom à une cérémonie religieuse comme celle du mariage mystique, fréquente dans la religion grecque. On le croirait d'autant plus volontiers que, d'après Pausanias, les trois statues du Nymphôn étaient voilées, à l'exception du visage, suivant un usage grec, attesté par Plutarque, tout au moins pour les femmes mariées<sup>4</sup>.

De plus, le Nymphôn était un édifice distinct, non une partie d'un temple, comme le Parthénon. Enfin, le rapprochement établi entre les deux édifices n'implique nullement

1. PAUSANIAS, II, 11, 3. Ch. SKALET, *Ancient Sicyon*, Baltimore, 1928, p. 164, se borne à paraphraser le texte de Pausanias, tout en ignorant l'hypothèse de Th. Reinach.

2. BCH, I, I, p. 513.

3. HELIOD., 7, 8.

4. PLUT., *Mor.*, 232 G. Cf. C. GALT, *Veiled ladies*, AJA, XXXV, 1931, pp. 373 sqq.

que le Parthénon fût consacré aux danses de jeunes filles. Il faut seulement retenir, du texte de Pausanias, que le Nymphôn était réservé aux femmes : fait qui, nous le verrons, milite en faveur de la thèse que nous allons développer.

Étant écartées les diverses hypothèses émises sur la signification du mot Parthénon, il nous reste à proposer une explication nouvelle.

Pour le Parthénon d'Athènes, les inscriptions parvenues jusqu'à nous ne nous apprennent que fort peu de chose, concernant le problème qui nous occupe. Toutefois, les nombreux fragments d'inventaires sur marbre dont nous disposons montrent que, dans le Parthénon proprement dit, ainsi que dans les autres parties du temple, on conservait les offrandes faites à Athéna<sup>1</sup>. Ces inventaires attestent que la déesse, comme les autres divinités helléniques, recevait des cadeaux de toutes sortes, tels qu'on pourrait en offrir à une simple mortelle, les dieux helléniques étant conçus à l'image de l'homme, dont ils sont, à l'inverse de la conception chrétienne, comme des formes immortelles. Ces dieux habitent une divine maison qui est le temple : temple et maison ont, en grec, la même étymologie. Athéna, donc, d'après ces inventaires, possède une vaisselle de luxe, représentée par des coupes d'or et d'argent, de formes diverses ; un mobilier, table, sièges, lits, des lampes, des corbeilles, des bagues, avec, puisque c'est une déesse guerrière, des casques, des boucliers, des cuirasses. Comme femme, on lui offre des bagues : l'une d'elles est en or, avec chaton d'onyx ; même, car elle est coquette, elle a un miroir<sup>2</sup>.

Une maison bien tenue suppose des serviteurs, des servantes. Ce service sacré, c'est la hiérodoulie, connue un peu partout en Grèce, à l'époque historique encore<sup>3</sup>.

A Athènes, on en trouve des traces, tout particulièrement

1. *IG*, II<sup>2</sup>, 1370 sqq.

2. Pour l'offrande de miroirs à des déesses, cf. les textes réunis par nous, *Musée belge*, 1910, p. 28. )

3. *RE*, s. v. *Hierodulen*. /

dans le culte d'Athéna. Les ergastines, qui brodaient le péplos d'Athéna, les canéphores et les errhéphores, porteuses d'objets sacrés dans la procession des Panathénées, étaient probablement à l'origine, des servantes d'Athéna recrutées parmi les meilleures familles, comme les Vestales, attachées à Rome au service de Vesta.

Pausanias<sup>1</sup>, sur la fin du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, rappelle, comme peu connues, certaines obligations qui pesaient encore, en son temps, sur deux des errhéphores « servantes temporaires »<sup>2</sup> du culte d'Athéna, logées près de son temple.

Notons encore qu'à la fête des Plyntéria, deux jeunes filles nommées λουτρίδες ou πλυτρίδες, autrement « dit les laveuses », étaient chargées d'aller laver, au Phalère, la vieille statue de bois d'Athéna, tout comme des chambrières qui aideraient leur maîtresse à prendre son bain<sup>3</sup>.

C'est dans le même ordre d'idée, nous allons essayer de le montrer, qu'il faut trouver l'explication, souvent cherchée, mais non encore trouvée, de ces nombreuses statues de femmes, debout, anonymes, qui ornent, de leur charme de primitives, le Musée de l'Acropole<sup>4</sup>.

D'après le style, elles s'échelonnent sur le VI<sup>e</sup> siècle et les deux premières décades du V<sup>e</sup> avant notre ère. Plus tard, nous le verrons, l'usage ne se perd pas tout à fait d'en dédier de semblables à Athéna, ou d'en orner sa demeure.

Faute de mieux, on appelle, d'après les inscriptions qui les concernent, du terme vague et général de « Corés »<sup>5</sup> — autrement dit « jeunes filles » — ces gracieuses statues, richement

1. Paus., I, 27.

2. Le mot est de Ch. PICARD, *L'Acropole. Le plateau supérieur*, p. 31.

3. POLL., s. v. λουτρίδες. Cf. DEUBNER, *Altische Feste*, Berlin, 1932, pp. 17 sqq.

4. Pour les Courai et Corés, cf. en dernier lieu Ch. PICARD, *Manuel d'archéologie grecque*, I, Paris, 1935, pp. 216 sqq. (pp. 607 sqq. pour les Corés d'Athènes), où l'on trouvera la bibliographie la plus récente et la plus complète.

5. IG, I<sup>2</sup>, 706. Cf. aussi 372, I, 86 (= « Caryatides » de l'Érechtheion). Les inventaires de l'Hékatompédon de 434/3 à 407/6, et ceux du Parthénon, de 434/3 à 412/1, mentionnent aussi une Coré d'or sur colonne : IG, I<sup>2</sup>, 256-275 ; 276-288.

parées que les Athéniens consacraient, jusqu'à l'époque des guerres médiques, autour du vieux temple d'Athéna Polias.

Comme les autres statues votives antiques, ces « Corés » reposaient sur une base portant une inscription : celle-ci nous fait connaître, notamment, le nom du dédicant ou de la dédicante. Car, remarquons-le, ces statues pouvaient être offertes à la déesse par des hommes aussi bien que par des dames athéniennes. C'est le cas, notamment de la Coré d'Euthydikos, ainsi appelée du nom de celui qui a probablement consacré sur l'Acropole cette charmante Boudeuse<sup>1</sup>.

Malheureusement, les dédicaces, trop concises, de ces bases n'apportent aucun indice qui permette de mettre un nom précis sur les statues<sup>2</sup>, sans doute parce qu'elles ne méritent que l'anonymat.

Quant aux attributs qu'elles tenaient dans les mains, ou bien ils ont disparu, ou bien ils consistent en objets qui n'autorisent pas de conclusions certaines : ce sont des offrandes banales : fruits, fleurs (?), couronnes, oiseaux.

Il faut observer que l'usage d'offrir des statues de ce genre n'était pas particulier à Athènes : on en a trouvé de semblables dans d'autres sanctuaires grecs, notamment à Délos<sup>3</sup>. Il est plus rare de voir le même type employé dans la sculpture funéraire<sup>4</sup>.

Comme pour le Parthénon, il faut donc proposer, pour ces statues, une explication qui convienne, si elle veut se faire accepter, à n'importe quel temple grec où on en a découvert.

Peu importe, pour notre hypothèse, on le verra, que les auteurs des statues de l'Acropole, aient cherché à en faire des portraits, comme on le croit parfois. Il n'est pas sûr que ce soit à partir du iv<sup>e</sup> s. que l'on commencera à sculpter de véritables portraits, au sens moderne du mot, c'est-à-dire non

---

1. *IG*, I<sup>2</sup>, 589. Cf. Ch. PICARD, *l. l.*, pp. 621 sqq.

2. *IG*, I<sup>2</sup>, 485 sqq.

3. Pour un fragment de Coré trouvé par nous à Karthaia, près du temple d'Athéna, cf. *BCH.*, 29, 1905, p. 346, n<sup>o</sup> 4.

4. Ch. PICARD, *o. l.*, p. 227.

idéalisés<sup>1</sup>. Ce qui est sûr, c'est que les Corés de l'Acropole ont, sur le visage, un caractère individuel qui les fait ressembler à des portraits. L'une d'elles a même l'air d'une vieille fille<sup>2</sup>. Si la théorie que nous allons exposer est vraie, cette Coré sur le retour prouverait que l'on pouvait, dès l'antiquité, comme de nos jours, consacrer aux dieux ce dont les hommes ne voulaient plus. Et Pausanias nous apprend (II, 35) que les prêtresses de Déméter, à Hermione, étaient des vieilles femmes.

Mais rien ne permet de supposer que les « Corés » sont des effigies de prêtresses : ni les attributs, ni les inscriptions n'autorisent à leur donner ce titre. D'ailleurs, on l'a fait observer, les prêtresses d'Athéna, à Athènes, étaient à vie. Or, une cinquantaine de ces statues s'échelonnent, d'après le style et les circonstances de la découverte, sur une période d'environ soixante-dix ans. Cette considération, à elle seule, suffirait, à défaut d'autres, pour écarter l'hypothèse<sup>3</sup>.

Encore moins peut-on reconnaître, dans ces statues, des effigies de divinités : il serait surprenant qu'elles eussent si rarement à Athènes les attributs d'Athéna, voire ceux d'Artémis, à Délos. D'ailleurs, l'une de celles d'Athènes avait été dédiée au dieu Poseidôn, d'après l'interprétation, qui nous paraît la plus probable, de la dédicace<sup>4</sup>.

En désespoir de cause, on s'est résigné à y reconnaître des images anonymes, sans signification précise, de vagues adorantes, œuvres d'art, destinées à plaire à la déesse, en embellissant les abords de sa demeure<sup>5</sup>. Conception par trop moderne, et qui ne cadre guère avec le caractère précis des ex-voto antiques. Le meilleur moyen de plaire à la déesse, d'orner les

1. Cf. pourtant en ce sens, E. PFUHL, *Die Anfänge der gr. Bildniskunst*, Leipzig, 1927 ; mais la thèse est douteuse.

2. C'est la « Coré aux bottes rouges » : Ch. PICARD, *l. l.*, p. 615, fig. 220 (n° 683).

3. H. LECHAT, *Au Musée de l'Acropole*, Lyon, 1903, pp. 270 sqq.

4. *IG*, I<sup>2</sup>, 706. Bien que la dédicace soit faite à la suite d'une pêche heureuse, et qu'il y soit fait mention de Poseidôn, Hiller von Gärtringen continue à croire avec Lolling-Wolters, qu'elle fut faite à Athéna : cf. *J. A. I.*, 1906, p. 220.

5. H. LECHAT, *l. l.*, p. 270.

entours de son temple et de se rappeler à son bon souvenir était encore de lui dédier une statue qui la représentât, comme on le fera pour les hommes illustres, et, plus tard, pour les empereurs ; et non une Coré anonyme, si celle-ci n'avait pas quelque signification précise.

Plus récemment encore, on a recommencé à qualifier ces « Corés » de « porteuses d'offrandes<sup>1</sup> ». Comme si la modestie des offrandes qu'elles portent justifiait la dédicace de statues, et de statues aussi richement parées ! Tout au plus, cette appellation convient-elle aux modestes terres-cuites de même type. Et comment expliquer que des statues de ce genre aient pu être dédiées par des hommes ? Il existe précisément, au Musée de l'Acropole, une statue d'Athénien, contemporaine de nos Corés : d'un Athénien qui a voulu perpétuer le souvenir d'une offrande faite à Athéna. Il s'est représenté lui-même portant sur ses épaules le veau qu'il avait offert à la déesse<sup>2</sup>. Et si l'on voit parfois mettre en scène la servante qui porte les offrandes, par exemple sur les bas-reliefs du temple de Déméter à Éleusis, cette servante est une simple comparse qui accompagne la famille de son maître<sup>3</sup>. Inutile d'insister. H. Lechat avait déjà condamné l'hypothèse, et ses arguments restent péremptoirs<sup>4</sup> : comment expliquer, notamment, que les deux seules figures féminines de ce genre qui aient conservé leur dédicace, ne sont sûrement pas l'hommage d'une femme, encore moins sa propre effigie<sup>5</sup>, et que l'offrande, pour l'une de ces statues, est présentée comme une sorte d'impôt payé à la déesse, *ἐργων ἀπαρχήν*<sup>6</sup> ? Au contraire, ces deux dédicaces s'expliquent d'elles-mêmes, on le comprendra, dans notre théorie.

1. E. MICHON, *L'Aphrodite du Musée de Lyon*, *C. r. Acad. Inscr.*, 1935, p. 378 ; cf. *AJA.*, 39, 1935, p. 267 ; *JHS.*, 55, 1935, p. 228.

2. *IG*, I<sup>2</sup>, 469. Cf. DICKINS, *Cat. Acrop. Museum*, I, 1912, 624.

3. S. REINACH, *Rép. bas-reliefs*, II, 340, 3 ; KOUROUNIOTIS-BRONEER, *Éleusis*, Athènes, 1936, p. 79, fig. 29. Cf. aussi *ibid.*, II, 363, ex-voto du Pirée à Zeus Meilichios.

4. *L. l.*, pp. 272 sqq.

5. *IG*, I<sup>2</sup>, 485, 589.

6. *L. l.*, 485.

Les jeunes Athéniennes anonymes seraient, d'après nous, des substituts de ces servantes que l'on devait, primitivement, offrir à la déesse, et même à des dieux comme Poseidon.

Après avoir consacré de vraies jeunes filles, destinées au service d'un temple, comme on continuera à le faire, à Rome, pour les Vestales, on se contentera de dédier à la divinité des remplaçantes de marbre, suivant un usage religieux pratiqué à Rome, aussi bien qu'en Grèce : au lieu d'immoler un bœuf, par exemple, on se contentera d'offrir un gâteau, simulacre, en pâte, de l'animal<sup>1</sup>. A Rome, au lieu de sacrifier trente victimes humaines à Saturne, on les remplaçait par trente mannequins d'osiers<sup>2</sup> : « Les plus anciennes œuvres sacrées qui nous sont parvenues, écrit Ch. Picard, sont de pauvres « substituts », en ivoire, argile ou bronze, d'hommes et d'animaux<sup>3</sup>. »

L'usage primitif a laissé des survivances, ne fût-ce que dans l'affranchissement des esclaves, qu'on libère en les consacrant aux dieux, sous forme de vente fictive<sup>4</sup> : autrement dit, en substituant un maître divin au maître temporel, où en proclamant l'affranchissement dans un temple<sup>5</sup>, plus tard, à partir de Constantin, dans une église<sup>6</sup>. Et l'usage païen de consacrer des êtres humains au service des dieux, a laissé des traces dans le titre d' « esclave de Dieu » que se donnent les chrétiens, ou leurs continuateurs, les Arabes, qui prennent si volontiers des noms comme ceux d'Abdul ou d'Abdullah, signifiant « son esclave », c'est-à-dire celui de Dieu, et « esclave d'Allah ».

Après les guerres médiques, remarquons-le, la tradition attique de l'offrande de servantes de marbre ne s'interrompt

1. Cf. notre *Athènes sous Hadrien*, p. 157.

2. DIONYS.-HAL., *Ant. rom.*, I, 38, 2.

3. *L. l.*, p. 220.

4. Forme d'affranchissement très fréquente à Delphes, comme aussi à Athènes. Cf. SIG<sup>3</sup>, 1205-1207, avec le commentaire et la bibliographie.

5. *Ibid.*, 1208. Cf. aussi 1212, affranchissement placé sous la protection des dieux, invoqués comme témoins et garants de l'affranchissement.

6. WILLEMS, *Droit public romain*, p. 653.

pas tout à fait : on la retrouve notamment dans les prétendues Caryatides de l'Erechtheion, que les inscriptions<sup>1</sup> continuent à appeler des « Corés », de même qu'elles continuent le service fictif d'Athéna, en supportant l'architrave de la loggia de son temple.

Notre théorie peut d'ailleurs s'autoriser de textes comme un passage du chœur des *Phéniciennes* d'Euripide (v. 220 sqq.) :

Ἴσα δ' ἀγάλμασι χρυσοτεύ-  
κτοις Φοῖβω λάτρις ἐγενόμαν<sup>2</sup>.

« Semblable aux statues d'or, je suis devenue la servante de Phoibos » ; ou « puissé-je devenir la servante de Phoibos ! », car une variante, sans importance d'ailleurs pour la question qui nous occupe, permet également cette traduction.

A noter qu'un peu plus haut (v. 205), le chœur se qualifie également de Φοῖβω δοῦλα, de servante d'Apollon. Qui parle ici ? Des captives phéniciennes, destinées au service du dieu. Les statues auxquelles elles se comparent ne peuvent être que celles du type des Corés, connu à Delphes<sup>3</sup>. Les ex-voto auxquels elles font allusion ne sauraient être, comme certains commentateurs se le figurent, l'ensemble de ceux qui ornaient le sanctuaire delphique<sup>4</sup> : à l'époque d'Euripide, les statues d'or, à Delphes, telle celle du sophiste Gorgias<sup>5</sup>, n'étaient sans doute encore que l'exception, et le resteront par la suite.

Par contre, nous connaissons l'existence de statues ou de statuettes de « Corés » en or, du moins par les inventaires de l'Hékatompédon et du Parthénon d'Athènes : une Coré d'or sur une stèle, c'est-à-dire exactement semblable à celles de marbre qui étaient montées sur stèles ou colonnes, est men-

1. IG, I<sup>2</sup>, 372, l. 86.

2. Variante : γενοίμαν (sec. main du *Valic.*, 909, XIII<sup>e</sup> s.).

3. Ch. PICARD, *Manuel*, p. 637, 10 et 11, fig. 234.

4. Cf. WECKLEIN (Leipzig, 1901) : « Wie ein Weihgeschenk dem Gotte dargebracht wird, so ist sie für den Dienst des Gottes bestimmt worden » : commentaire qui ne tient pas compte du mot principal, χρυσοτεύκτοις.

5. Ps. DIO CHRYS., 37, 28. Cf. RE, *Suppl.* V, p. 114, n° 195.

tionnée, de 434/3 à 407/6<sup>1</sup>, parmi les objets précieux de l'Hékatompédon ; une autre, également d'or et sur stèle, figure, de 434/3 à 412/1, dans les inventaires du Parthénon<sup>2</sup>. Et ce qui est vrai d'Athènes devait l'être aussi de Delphes.

Mais, objectera-t-on, il est impossible de supposer que la pièce dite Parthénon, dans le temple de l'Acropole, ait jamais servi de logement à des desservantes du culte ; au contraire, les inventaires montrent que, dès l'origine, elle a dû être réservée à la garde des trésors de la déesse.

Mais le Parthénon se dressait à côté d'un temple d'Athéna, plus ancien, qu'il doublait, pour ainsi dire, en le rajeunissant et dont il répétait, en gros, les dispositions principales. Cet ancien édifice s'appelait Hékatompédon, nom que portait aussi, nous l'avons dit, la pièce principale du Parthénon.

Dans l'ancien temple, derrière la pièce où se dressait la vieille statue de culte d'Athéna, existaient d'autres pièces. Servaient-elles de trésors, tout comme le Parthénon proprement dit, qui occupe la même place, à l'Ouest de l'édifice ?

Si l'on admet les conclusions du dernier article paru sur la question<sup>3</sup>, il faudrait répondre non : ces locaux étaient insuffisants pour avoir servi à pareille destination. Et des considérations historiques s'opposeraient à cette manière de voir<sup>4</sup>.

Si ces pièces n'ont pas été des trésors, à quoi ont-elles servi ? Selon nous, de logements à des desservantes du culte, tout au moins à l'origine.

En tout cas, ce vieux temple d'Athéna s'était superposé, des fouilles l'ont montré, à un palais, beaucoup plus ancien, d'époque « mycénienne », celui que les poèmes homériques appellent « la maison d'Erechthée », dont d'importants vestiges ont été déterrés par dessous<sup>5</sup>.

1. IG, I<sup>2</sup>, 256-275.

2. *Ibid.*, 276-288.

3. A. HESS, *Der Opisthodom als Tresor und die Akropolistopographie*, *Klio*, 28, 1935, pp. 21-84.

4. *Ibid.*, p. 72 : « Si waren zu klein und bautechnischen unzulänglich und die vorgebrachten historischen Erwägungen sprechen dagegen. »

5. Ch. PICARD, *L'Acropole : Le plateau supérieur*, p. 19. Le même savant a

Précisément, Preller-Robert, *Griechische Mythologie*, I, p. 197, avaient déjà comparé les deux parties principales du Parthénon à deux des divisions des palais mycéniens : le Parthénon proprement dit aurait correspondu au « thalamos », à l'appartement privé de la déesse, tandis que l'Hékatompédon, c'est-à-dire la pièce où se dressait la fameuse statue de la déesse, œuvre de Phidias, aurait correspondu au « mégaron » : autrement dit au salon de réception des palais du temps d'Homère et d'avant lui.

Ainsi, les deux savants allemands avaient déjà entrevu une partie de la vérité. On en peut dire autant de G. Fougères : il avait conjecturé que l'ancien Hékatompédon s'appelait déjà Parthénon, à cause des Corés qui l'entouraient<sup>1</sup>. Le mérite de G. Fougères est d'avoir soupçonné qu'il existait un rapport entre ces statues de jeunes filles et le nom du Parthénon. Mais G. Fougères avait tort de prendre l'effet pour la cause. C'est plutôt le contraire qui est probablement exact : ce sont les Corés ou plutôt les vraies jeunes filles primitivement consacrées à Athéna qui ont donné leur nom à une partie déterminée, la partie postérieure, de l'ancien Hékatompédon et du temple édifié sous Périclès : pour le remplacer ou le doubler d'une manière plus luxueuse et plus digne de l'Athènes du temps.

Rien n'est plus fort que la tradition religieuse. Cette tradition, en ce qui concerne le Parthénon, était si vivace que l'on appliquera même le nom de Parthénon aux couvents de femmes, ainsi qu'il résulte de textes de pères de l'Église du IV<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

En résumé, on appelait Parthénon une pièce primitivement réservée aux servantes d'Athéna, qui, telles les Vestales, devaient avoir leur logement à côté de celui de la déesse. Plus

---

signalé des rapports curieux (*REG.*, XLVII, 1934, p. 144-146) entre l'Hékatompédon ancien et l'Erechtheion (avec leurs doubles *thalamoi* jumelés au fond), et les plans des primitives maisons d'Éleusis (compte rendu de G. MYLONAS, *Eleusis préhistorique*).

1. Grèce, 1906, pp. 64, 67. Cf. Th. REINACH, *l. l.* p. 510.

2. ATHAN., II, 844 A ; GREG. NAZ., III, 1067 A ; GREG. NYS., III, 996 D.

tard, on substitua à ces servantes des effigies de marbre, rassemblées à proximité du temple, en souvenir de l'usage ancien. Sans doute cet usage s'était-il perdu peu à peu, parce que les jeunes Athéniennes de bonne famille ne se résignaient plus à être consacrées à la déesse, telles les Vestales dont le recrutement devait devenir difficile, à Rome, malgré les honneurs et privilèges attachés à un sacerdoce qui imposait le célibat.

Peut-être même l'usage de consacrer des jeunes filles à Athéna remontait-il, en dernière analyse, à l'époque lointaine où les « Corés » étaient non pas consacrées, mais sacrifiées à la déesse de la guerre : il semble bien que la hiérodoulie elle-même s'est substituée à des sacrifices humains<sup>1</sup>. Les Grecs les eurent, il est vrai, très vite en horreur ; mais à Athènes même, on conservait le souvenir lointain de certaines jeunes victimes, comme les filles d'Erechthée, de Léôs, de Hyakinthos, qui avaient été immolées en temps de guerre<sup>2</sup>.

Et si notre hypothèse est exacte, nous aurions résolu, l'un par l'autre, deux des problèmes les plus ardues de l'archéologie athénienne, problèmes qui n'avaient pas trouvé de solution pour avoir été étudiés séparément : parce qu'on ne s'était pas aperçu que les deux difficultés, étant connexes, s'expliquaient l'une par l'autre.

Paul GRAINDOR.

---

1. A. WILHELM, *Die lokrische Mädcheninschrift*, *Jahr. oest. Inst.*, XIV, 1913, p. 179 (bibliographie). Cf. aussi HERBILLON, *Les cultes de Patras*, Baltimore, 1929, pp. 460 sqq., qui ignore l'article de Wilhelm.

2. Tel fut aussi le sort destiné à Iphigénie, dans Aulis.

## LA BASILIQUE D'ARLES

---

Les Musées lapidaires du Midi renferment des fragments architectoniques, dont l'intérêt ne le cède en rien à celui des bas-reliefs à figures, sur qui fut davantage attirée l'attention des archéologues. Le plus souvent d'ailleurs l'absence d'inventaire, l'entassement et la dispersion des fragments appartenant à un même monument (l'exemple est typique au Musée Lamourguier à Narbonne) ne sont point faits pour en faciliter l'étude : elle demande une longue préparation, en attendant que ces collections passent du stade d'entrepôt à celui de Musée archéologique.

Le Musée d'Arles possédait plusieurs fragments d'architecture appartenant à un édifice de grandes proportions, qui servaient de socles à des statues et à des sarcophages. Identifiés grâce aux relevés d'un archéologue local, Pierre Véran<sup>1</sup>, qui assista à leur découverte en 1810, et les sauva, et auquel est dû le premier rassemblement de ces collections à la fin du Premier Empire, ils ont pu être groupés dans une des salles du nouveau Musée lapidaire, consacrée à l'Architecture (salle I).

Ces fragments avaient été trouvés en remploi lors de la démolition d'une porte appartenant à l'enceinte de basse époque, la porte Saint-Étienne, ouverte dans le rempart Sud, près de la cathédrale. Comme à Narbonne, ce rempart avait été élevé hâtivement avec les matériaux provenant d'édifices à proximité, arc de triomphe, mausolées, stèles funéraires,

---

1. « Démolition d'une partie du ci-devant Palais de l'archevêque appelé l'Arc de l'Archevêché, et courte dissertation sur les ruines antiques qu'on y a trouvées. » Par le S<sup>r</sup> P. VÉRAN, citoyen d'Arles (1810) et note jointe de J. D. VÉRAN : Bibl. d'Arles, ms. 767, 50 p. et fig.

débris de temples et, depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, chacune de ses démolitions partielles devait amener la découverte de vestiges antiques intéressant l'archéologie locale<sup>1</sup>. Le rempart Sud prenait son point de départ à l'angle S.-E. de la cité, marqué par la Tour des Mourgues, tour ronde appartenant à l'enceinte primitive de la colonie<sup>2</sup>, et s'appuyait à l'Ouest sur les monuments publics, et en premier lieu, au mur Sud de la *cavea* du théâtre, dont les arcades avaient été bouchées et dont une section de trois ordres superposés formait la « Tour de Roland » ; il suivait le tracé de l'actuelle rue du Cloître, où il est possible qu'il ait été adossé à un monument gallo-romain, dont nous parlerons tout à l'heure ; l'un des murs sert encore de soutènement au Palais de l'Archevêché ; et, par la rue de la République, il venait s'appuyer à l'édifice à abside, qui a été dégagé en 1908 dans la cour du Museon Arlaten.

La porte Saint-Étienne, adossée à la façade de l'Archevêché, avait une haute antiquité : les travaux de démolition, en 1810, montrèrent que ses fondations s'enfonçaient à plus de 2 mètres sous le sol de la rue. Elle devait son nom au titre le plus ancien de la cathédrale, qui était dédiée dès le v<sup>e</sup> siècle à Saint Étienne, protomartyr, titre qui sera changé pour celui de Saint-Trophime lors de la reconstruction romane<sup>3</sup>. Donnant accès à une voie Nord-Sud, ayant succédé au *cardo* ou à une voie parallèle au *cardo*, elle constituait l'un des plus anciens vestiges de l'Arles mérovingienne. C'est sans doute par sa situation, proche du Palais archiepiscopal et de la maison commune, qu'elle donna son nom à l'un des magistrats de la cité médiévale, le « Juge de la Porte », qui jugeait en première instance<sup>4</sup>. Cette tradition serait intéressante, si,

1. Voy. sur ces découvertes en 1561, 1660-1671, 1810, 1825, 1902, 1908, F. BENOIT, *Forma Orbis romani*, t. V : *Les Bouches-du-Rhône*, 1936, p. 128, 129, 132<sup>e</sup> et 139<sup>10</sup>.

2. Voy. F. BENOIT, *La Tour des Mourgues*, dans *Revue des Et. anciennes* 1934, p. 206.

3. L.-H. LABANDE, *L'église Saint-Trophime*, 1930, p. 15.

4. E. FASSIN a fait l'histoire de cette porte au moyen âge dans *Le Musée*, 1873, p. 49, et *Le Forum républicain*, 22 déc. 1917 et 5 janv. 1918. Cf. F. BENOIT *Hist. municipale d'Arles*, dans *Les Bouches-du-Rhône*, t. XIV 1935, p. 601.

comme nous le verrons, c'est non loin de cette porte que l'on doit situer la basilique civile de la cité.

En saillie sur la façade du Palais des archevêques, cette porte formait un rectangle allongé, dont le grand côté, de 16 mètres de longueur, supportait le mur-maître du Palais de l'Archevêché (à l'emplacement de la salle des Archives Notariales, entre le porche d'entrée et la Poste) et empiétait sur la place de près de 8 mètres. La bâtisse, percée du Nord au Sud, parallèlement à la façade du Palais, dépassait 8 mètres de hauteur.

Aussi l'arc de Saint-Étienne, dont la démolition avait été prévue dans les plans d'aménagement de la place, au XVIII<sup>e</sup> siècle, fut-il condamné à disparaître sous le Premier Empire, par une municipalité désireuse de rectifier les alignements de la place Napoléon<sup>1</sup>.

Les travaux, dirigés par l'architecte départemental Penchaud, commencèrent le 11 juin 1810 et, aussitôt démolis le couronnement et les parements Nord et Sud, qui semblent avoir été élevés par Mgr de Grignan, au XVII<sup>e</sup> siècle, on attaqua la partie ancienne d'un édifice à quatre faces, formant une salle carrée, percée au Nord et au Sud de deux ouvertures, dont le plan paraît être assez semblable à celui de la « Porte du Rhône », ou arc de Constantin, disparue au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Cette construction, composée de blocs en remploi, comprenait « une masse de pierres, la plupart d'une grosseur extraordinaire, sans ordre, sans liaison, sans mortier : des fûts et des tronçons de colonnes, de socles, de bases, de chapiteaux, de frises, d'architraves, de corniches, d'impostes, etc., appartenant les uns à l'ordre corinthien, les autres à l'ordre composite. Des pièces d'une longueur de 4 à 5 pieds [1 m. 30 à 1 m. 60] pour presque autant de largeur, toutes avec les vestiges où la grue

---

1. L'emplacement de l'enclave de l'arc sur la façade du Palais, encore visible aujourd'hui, à l'intérieur, est marqué par le *Plan d'alignement* de 1811 (à la mairie) et le plan de restauration de la façade en 1825-1826 : Arch. d'Arles.

2. Sur le plan de cette Porte, qui paraît remonter au I<sup>er</sup> siècle, voy. F. BENOIT, *F. O. R.*, p. 131, fig. 7 ; et *Dessins d'antiquaires arlésiens*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, fév. 1937, p. 72.

avait été placée pour les élever [trous de louve] et avec les traces qu'elles avaient été anciennement cramponnées avec du fer et soudées avec du plomb, donnèrent à croire qu'elles avaient appartenu autrefois à un grand édifice romain ». L'entrepreneur s'était arrêté à 6 pieds du sol (1 m. 95), sans extraire les fondations que nous signalent des contemporains, le crédit demandé par la ville au département (400 francs) étant arrivé quelques jours après que la fosse eût été comblée. Mais, par les termes même du contrat qui lui abandonnait les matériaux, l'entrepreneur eut une masse considérable de moellons en calcaire coquillier, dont le débitage par des tailleurs de pierres mandés à cet effet de Fontvieille, ne dura pas moins de neuf semaines<sup>1</sup>.

Quelques-uns de ces blocs furent cependant sauvés<sup>2</sup> et transportés par les soins de P. VÉran au nouveau Musée qu'il créait en 1812, face à l'Archevêché, dans l'ancienne église Sainte-Anne, affectée à cet usage sept ans auparavant, par décret impérial. C'était des fragments de cippes et d'inscriptions funéraires provenant du cimetière des Aliscamps<sup>3</sup>; une inscription dédicatoire, malheureusement perdue depuis, gravée en l'honneur de Constantin (?) en grandes capitales, « sur une pierre grise qui se rapprochait du marbre<sup>4</sup> »; des dalles de pierre que P. VÉran attribuait au Théâtre<sup>5</sup>; de nombreux

1. P. VÉran, *l. l.*, p. 45. En 1826, quelques fragments gisaient encore abandonnés près de la façade.

2. C'est à tort qu'un historien arlésien, L. JACQUEMIN, dans sa *Monographie de l'amphithéâtre*, 1845, t. I, p. 35, regrette la disparition totale de ces vestiges et déplore qu'une personne n'ait songé à les dessiner.

3. C. I. L., XII, 826, 840 et 891 (ce dernier dans ESPÉRANDIEU, *Rec. gén. des bas-reliefs*, t. I, 197); F. O. R., p. 132, 3°.

4. La dalle, brisée à gauche, mesurait 1 m. 32 de long., 0 m. 32 de haut, et avait 0 m. 21 à 0 m. 32 d'épaisseur. Les lettres de la 1<sup>re</sup> ligne avaient 0 m. 088 et celles de la seconde 0 m. 067. La lecture [*Valentinia*] N O C. F. [*restitu*] T O R I, donnée par J. D. VÉran (*Inscr. d'Arles*, ms. 742, n° 198, et note jointe au ms. 767) et d'après lui par MILLIN dans le *Mag. Encycl.*, 1812, I, p. 56, a été adoptée par le *Corpus* (XII, 669). P. VÉran, avec plus de raison, a lu [*Constanti*] I N O..., ce qui porterait à quatre le nombre des dédicaces à l'un des Constantin, *restitutor* (Porte du Rhône, Temple de la Place du Forum, Colonne honorifique du Musée et l'inscription ci-dessus). Voy. F. O. R., p. 132, 3°.

5. *L. l.*, p. 35.

tambours de colonnes cannelées, de pierre, appartenant à un édifice du 1<sup>er</sup> siècle ; et enfin des tambours de colonnes, cannelées, adossées l'une à l'autre, de proportion différente : quelques-uns seulement de ces derniers fragments, de grande

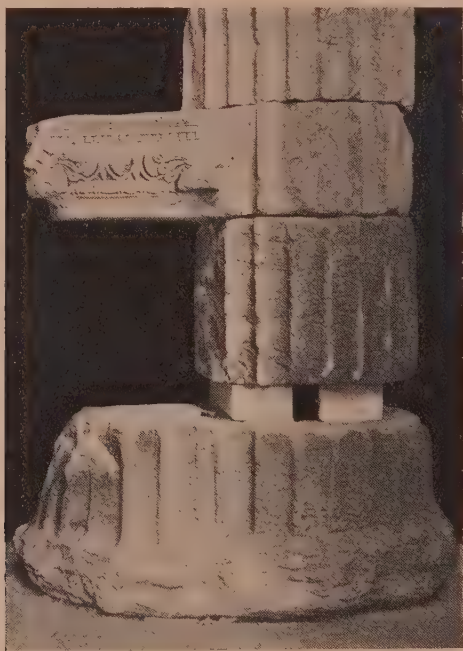


Fig. 1. — Double base et chapiteau adossé<sup>1</sup>.

dimension, furent sauvés de la destruction, tant pour leur singularité qu'en vue de leur utilisation en guise de socles dans le Musée, où ils supportèrent les Silènes du Théâtre, et des sarcophages<sup>2</sup>.

1. Voy. le plan de ces deux éléments à la figure 6, ci-après, p. 226.

2. Ils figurent, en 1827, dans l'« Inventaire sommaire » de HUARD (chap. I et nef) : Bibl. d'Arles, ms. 791.

Ils étaient cependant nombreux dans les ruines de l'arc, si l'on en croit le témoignage de M. d'Eyminy, qui nota la variété du type des tambours de colonnes adossées, les unes engagées d'un tiers, les autres de moitié ou de plus de moitié<sup>1</sup>, — ce qui correspondait à une place différente dans l'élévation du pilier.

Il en subsiste, au Musée, deux témoins essentiels qui ont été rapprochés, outre un ou deux tronçons brisés de la grande colonne : une double base appartenant à une colonne « bilobée », avec le départ des colonnes adossées et engagées, l'une grande et l'autre plus petite, et un tambour de la grande, avec lequel fait corps un chapiteau d'ordre ionique de la petite colonne. Ces deux fragments proviennent d'ailleurs d'éléments de piliers différents, puisque la distance entre leurs axes est, pour la base, de 0 m. 40 et pour l'autre tronçon de 0 m. 50.

La double base (fig. 1), dont la moulure, une gorge entre deux tores, est très abîmée, est un bloc de calcaire coquillier de grande dimension : 1 m. 40 de longueur au tore inférieur et 1 m. 20 à l'assise supérieure de la double colonne, sur 0 m. 55 de hauteur. Les deux colonnes, sans tenir compte du pan coupé de leur intersection, ont respectivement à leur départ 0 m. 90 et 0 m. 70 de diamètre. Les cannelures, en demi-cercle, atteignent 0 m. 035 de profondeur pour la grande colonne et l'intervalle, entre deux arêtes, d'axe en axe, 0 m. 100 à 110.

Le second tambour est constitué par un tronçon de la grande colonne, de 0 m. 66 de diamètre, auquel est lié par une face un chapiteau ionique à quatre volutes d'angle, à peine engagé dans la colonne à laquelle il est adossé. La hauteur de cet élément est de 0 m. 32 environ, c'est-à-dire un pied, qui est la hauteur d'assise du chapiteau, le tambour de la grande colonne montante ayant été coupé au niveau de la tranche supérieure du chapiteau, lors de la découverte, ainsi que nous l'apprend P. Vêran. La longueur totale des deux éléments adossés est, à la partie supérieure, de 1 m. 25 et celle des deux colonnes adossées de 1 m. 08.

---

1. *Notes archéologiques, ibid.*, ms. 807.

Le chapiteau ionique, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, mesure 0 m. 60 de front et surmontait une petite colonne d'un diamètre de 0 m. 45 à la partie terminale, dont les tambours faisaient corps avec ceux de la grande colonne, de la base jusqu'au chapiteau.

L'ordre de la petite colonne étant l'ordre ionique, il faut supposer que la grande colonne était d'ordre corinthien. L'assise partielle d'un grand chapiteau de cet ordre, en calcaire



Fig. 2. — Chapiteau ionique de la petite colonne adossée.

coquillier, haute de 0 m. 46 et dont le *calathos* avait environ 0 m. 60 de diamètre, avait en effet été trouvée dans les remplois de l'arc et portée au Musée par P. Véran, qui nous en a donné un relevé (fig. 3) ; il l'attribuait au même monument. La tablette de l'abaque très dégradé n'a pas conservé la décoration si caractéristique de tresses et denticules qui avait été dessinée en 1810 et qui apparentait ce chapiteau au précédent. Au-dessus de la corbeille de feuilles d'acanthos, disparue, les calices d'acanthos, grassement traités, laissent échapper les doubles volutes classiques ou crosses ; dans l'espace nu du *calathos* sont sculptées, sur chaque face, deux rosaces ou marguerites à cinq pétales, très dégradées ; entre les calices s'épanouit un fleuron, en forme de « fleur de grenadier » ou

de lotus stylisé, — motifs décoratifs, que nous retrouverons sur d'autres éléments d'architecture appartenant sans doute au même monument.

Des mêmes ruines provient une imposte aux quatre faces sculptées, sorte de chapiteau d'ante trapézoïdal, dont la base ou surface portante mesure 0 m. 60 de côté et la tranche supérieure 1 m. 20 environ de longueur ; sa hauteur est de 0 m. 56.



Fig. 3. — Fragment du chapiteau corinthien d'une grande colonne.  
(Vue prise sur l'angle.)

En pierre calcaire, ce chapiteau (fig. 4) est orné, sur les deux grandes faces, dans un encadrement rectangulaire de 0 m. 46 de hauteur sur 0 m. 36 de largeur, d'une sorte de palmette, de style dégénéré, issue d'une touffe d'acanthes, d'où s'échappent deux rosaces à trois pétales, analogues à celles du chapiteau corinthien. De chaque côté du panneau rectangulaire, deux grandes volutes en S, qui figurent la volute à balustre d'un chapiteau ionique, elles-mêmes soutenues par une large feuille, supportent, en guise de console, l'abaque très allongé du chapiteau.

Les caractères de cette décoration permettent d'attribuer au même monument des chapiteaux hellénistiques, d'ordre

ionique, en marbre, conservés au Musée. L'un de ceux-ci était sans doute déposé au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les collections de l'Archevêché, où le signala le Pr Oberlin<sup>1</sup> : les demi-chapiteaux (fig. 5<sup>1</sup>) furent trouvés dans les ruines de l'arc, si l'on en juge par le relevé qu'en fit P. Véran<sup>2</sup>. A cette série appartiennent donc, sans compter quelques débris et un chapiteau très dégradé conservé dans le « Musée de plein air » du Théâtre, deux chapiteaux à volutes biaisées ou volutes d'angle et deux demi-chapiteaux destinés à être appliqués contre un mur, sur des demi-colonnes engagées, cannelées. L'assise du chapiteau, de même hauteur que celle du chapiteau ionique, de pierre, adossé à la grande colonne, comprend l'astragale et la partie terminale des cannelures. L'identité de la hauteur d'assise (0 m. 32<sup>3</sup>), comme leur longueur (0 m. 60) et leur décoration les apparentent donc à l'ordre ionique du monument.

Décorés d'oves, profondément creusés, reposant sur un astragale en couronne de lauriers, ils ont un double mouvement très accusé : l'abaque, orné de denticules et de tresses, est fortement évidé et creusé pour former les quatre cornes saillantes au-dessus des volutes, d'où s'échappent des palmettes, tandis que la couronne d'oves épouse la forme convexe de la colonne. Le centre de la concavité est rempli par un fleuron, qui rappelle, par sa forme de fleur de lotus dégénérée, le fleuron du chapiteau corinthien.

La structure de ces chapiteaux ainsi que leur décoration, les rattachent au type des chapiteaux hellénistiques de cette « renaissance néo-asiatique » de l'Ionie, qu'a si justement définie M. R. Demangel<sup>3</sup>.

Le chapiteau rectangulaire, dont les saillies latérales ou consoles figurent la volute ionique avec son balustre, est issu

1. Voy. le *Voyage en Provence* du Pr Oberlin (1776), publié par F. BENOIT, dans les *Mém. de l'Institut hist. de Provence*, 1938.

2. *L. l.*, p. 27.

3. *La frise ionique* (Bibl. des Éc. fr. d'Athènes et de Rome, fasc. 136), 1932, p. 331.

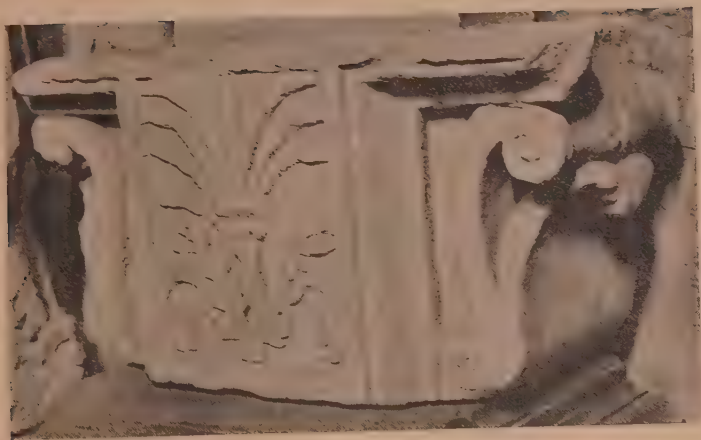


Fig. 4. — Chapiteau-imposte décoré sur les quatre faces.

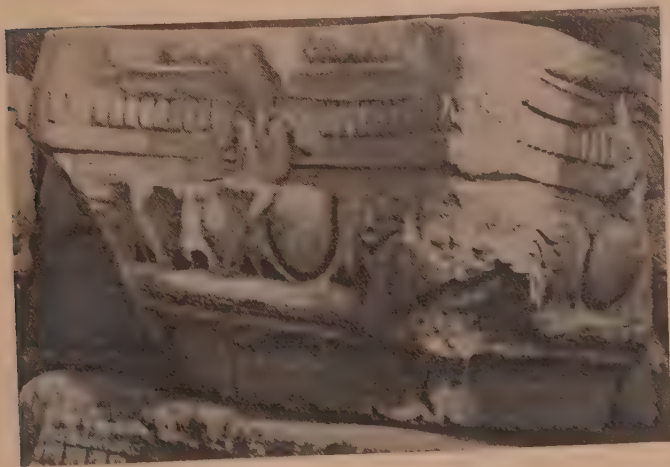


Fig. 5. — Demi-chapiteau ionique de marbre.

du chapiteau de pilastre ou d'ante des temples ioniques d'Athéna à Priène<sup>1</sup>, d'Apollon à Didymes<sup>2</sup> et du portique de Pergame<sup>3</sup>. C'est dans ces modèles ioniens, à n'en point douter, qu'il faut rechercher l'origine du motif de la palmette jaillissant d'une touffe d'acanthos, d'où s'échappent des rosaces : motif grossier imité des prototypes ioniens<sup>4</sup>. Au Musée de Vienne, des chapiteaux rectangulaires analogues, quoique de plus grande dimension, sont ornés de sphinx affrontés de style hellénistique et paraissent d'assez basse époque romaine<sup>5</sup>.

La décoration de ces chapiteaux, ornés sur les quatre faces, ne permet pas d'y voir des chapiteaux de pilastre, ainsi que dans les temples ioniens ; mais, si comme l'a montré M. J. Formigé, de telles impostes trapézoïdales, à Alésia, à Arles, à Vienne, ont pour rôle de former un point d'appui élargi par les consoles latérales<sup>6</sup>, il est vraisemblable de supposer que, dans les exemples de Gaule, elles n'ont point été superposées à un chapiteau, dont elles auraient élargi l'assise, selon le principe des sommiers ou coussinets des églises byzantines destinés à recevoir la retombée d'une arcade.

1. Th. WIEGAND et H. SCHRADER, *Priene, Ausgrab. und Untersuch.*, 1895-1898, Berlin, 1904, p. 131, fig. 101, 103.

2. O. RAYET, *Études d'arch. et d'art publiées par S. Reinach*, 1888, p. 123 (chapiteaux du Louvre) ; E. PONTREMOLI et B. HAUSSOULLIER, *Didymes. Fouilles de 1895 et 1896*, Paris, 1903, p. 18. — Cf. J. DURM, *Die Baukunst der Griechen*, Leipzig, 3<sup>e</sup> éd., 1910, p. 324 ; Fr. BENOIT, *L'Architecture : Antiquité*, 1911, p. 348 et 349.

3. Th. WIEGAND, *Zweiter Bericht über die Ausgrab. in Pergamon* (1928-1932). *Das Asklepieion* (Abhandl. der Preuss. Akad. der Wissensch. Phil.-Hist. Klasse), Berlin, 1932, n° 5, p. 21.

4. On retrouve le motif de la « marguerite » dans l'art archaïsant de Palmyre (D. SCHLUMBERGER, *Les formes anc. du chap. corinthien en Syrie, en Palestine et en Arabie*, dans *Syria*, t. XIV, 1933, pl. 28, 1) ; à Pergame (E. PONTREMOLI et M. COLLIGNON, *Pergame. Restauration et description des mon. de l'Acropole*, 1900, p. 116) ; à Didymes (chapiteaux rectangul. du Louvre), etc.

5. Ils mesurent 1 m. 50 de longueur à l'abaque, et ont 0 m. 93 de hauteur et 0 m. 63 de largeur : ESPÉRANDIEU, *Rec. gén. des bas-reliefs*, t. I, nos 360, 361 et 362.

6. L'auteur suppose que l'imposte arlésienne, alors sans provenance, était superposée à un chapiteau de manière à former point d'appui à un pilier supérieur et aux extrémités de poutres : *Chapiteaux et sommiers rectangul. dans les édifices romains*, dans le *Bull. arch. du Comité*, 1919, p. 301, et *Pro Alésia*, 1931, p. 86.

C'est à l'art hellénistique qu'il faut rattacher leur forme comme leur décoration, et, sans doute aussi, demander leur destination.

Le chapiteau rectangulaire d'Arles constituait donc le couronnement d'un pilier quadrangulaire, de 0 m. 60 de côté, — largeur sensiblement équivalente au diamètre des grandes colonnes — et paraît avoir été destiné à soutenir, dans le sens de sa longueur, l'architrave d'un portique ou les poutres et supports de la couverture<sup>1</sup>.

C'est également à une source d'inspiration ionienne que fait penser le style des chapiteaux ioniques de ce monument, dont la décoration se rattachait à l'art de Pergame, de Priène et de Didymes<sup>2</sup>. C'était là une architecture familière à Vitruve, qui s'appuyait volontiers sur l'autorité des maîtres hellénistiques<sup>3</sup>, et cela n'est point pour nous étonner à l'époque d'Auguste, dont l'art est imprégné d'hellénisme. Mais il est intéressant de remarquer, en Provence, la persistance de ce courant venu d'Ionie, dès la fondation de Marseille, qui, après s'être manifesté dans l'art « celto-ionien » de l'époque pré-romaine<sup>4</sup>, donne un cachet hellénique aux monuments de Basse-Provence, au début de la colonisation romaine. La

1. La tranche supérieure de l'abaque, grossièrement ciselée, ne porte aucune trace qui permette de reconnaître des repères de pose ou un lit d'attente.

2. La palmette épanouie à l'angle des volutes est caractéristique des chapiteaux d'Ionie : PONTREMOLI et COLLIGNON, *Pergame*, p. 116, 117 ; PONTREMOLI et HAUSSOULLIER, *Didymes*, pl. II. On retrouve la même influence dans de nombreux chapiteaux arlésiens, dispersés entre le « Musée de plein air » du Théâtre (colonnes engagées), qui renferme de très beaux fragments de corniches de pierre, ornées de grecques et de palmettes stylisées en fleurs de lys, — malheureusement exposées aux intempéries, — et le Musée Lapidaire (salle I : chapiteau à quatre volutes ; colonne engagée). — Des abaqes à tresse décorent également des chapiteaux ornés de palmettes du Musée de Narbonne et de Saint-Remy (fragment provenant du monument indéterminé au Sud des Thermes (basilique ?) : *F. O. R.*, p. 205<sup>2</sup>), etc.

3. Sur l'hellénisme de Vitruve, noté par PONTREMOLI et HAUSSOULLIER, *Didymes* ; FR. BENOIT, *L'Architecture. Antiquité*, p. 332, etc., voy. Rhys CARPENTER, *Vitruvius and the Ionic order*, dans *American Journal of Arch.*, 1926, p. 259 ; cf. DEMANGEL, *op. cit.*, p. 344 et 354.

4. L'expression est de E. CAHEN, *Archéologie : Antiquité*, dans *Les Bouches-du-Rhône*, Marseille, t. IV, 1932, p. 25.

remarque a déjà été faite pour l'art des sarcophages arlésiens et pour les grands édifices d'Arles, ou de Saint-Rémy<sup>1</sup>; il convient d'ajouter ce monument qui, nous le verrons, constitue une illustration des préceptes même de Vitruve et offre un curieux exemple d'archaïsme.

Un tel édifice ne constituait pas, en Provence, une exception, et malgré son caractère peu « classique » il s'apparente à une série de monuments qui montrent la richesse des ressources de l'art « helléno-romain » de l'Empire dans la Narbonnaise. Les colonnes engagées et adossées à un mur ou à un piédroit, avec interposition d'un dossier, étaient fréquentes à Arles même, où plusieurs éléments de piliers d'ordre ionique ont été retrouvés. Au Capitole de Narbonne, des piles à quatre faces, alternativement concaves et convexes<sup>2</sup> ou à angle rentrant aux coins du portique, ne sont point sans évoquer certaines formes de l'art baroque ou « rococo<sup>3</sup> », que, malgré leur aspect, il faut faire remonter à l'époque classique.

Dans une cité voisine, à Avignon, existait un édifice construit sur le type de celui d'Arles, avec colonnes « bilobées »; elles avaient été signalées au XVIII<sup>e</sup> siècle au-dessus des arceaux romains de grand appareil, qui constituaient sur 220 mètres de longueur, rue Petite-Fusterie, un grand mur de soulèvement destiné sans doute à racheter la déclivité du terrain. L'esprit Calvet décrivait en ces termes l'une de ces

1. L. A. CONSTANS, *Arles antique*, 1921, p. 372; cf. E. CAHEN, *op. cit.*

2. Deux de ces piliers sont conservés dans le jardin du Musée. Voy. le relevé des fouilles de 1879 dans le *Bull. arch. de Narbonne*, 1884, 1888, et le *Répert. arch. du dép. de l'Aude*, du D<sup>r</sup> P. COURRENT et de Ph. HÉLÈNE, Montpellier, 1935, p. 59.

3. Le mot est employé par M. J. FORMIGÉ qui signale les piliers du jardin, dans le *Bull. de la Soc. Nat. des Antiquaires*, 1932, p. 166. En Afrique, à Sigus et Tipasa, existaient de véritables piles « cruciformes » avec colonne engagée, dans des basiliques civiles : S. GSELL, *Les mon. antiques de l'Algérie*, 1901, t. I, p. 130 et 131. — On pourrait également noter à Arles le caractère singulier de l'entablement du Théâtre, comprenant deux frises superposées, l'une dorique à triglyphes, et l'autre corinthienne, d'un style très « Renaissance » (voy. J. DURM, *Die Baukunst der Römer*, 2<sup>e</sup> éd., p. 396).

colonnes doubles, identique à celle d'Arles : « Derrière le chœur de Sainte-Madeleine, dans une maison ci-devant de M. Pertuis, le père, touchant postérieurement le couvent des religieuses de Saint-Laurent, il existe sur pied et *en place* deux colonnes antiques adossées, parfaitement conservées, l'une très grande, l'autre plus petite. Elles sont debout sur un des piliers de l'entre-deux des arceaux ci-dessus<sup>1</sup>. » Cette description s'éclaire, en l'absence de la restitution qu'en avait faite Mouton et qui a disparu du Portefeuille des dessins de Calvet, par un précieux croquis levé peu avant la Révolution par le P. Dumont, archéologue arlésien, qui en avait noté le caractère singulier, sans connaître l'exemple d'Arles : « A Avignon, écrivait-il, sur le derrière de la maison Bernard, rue de la Petite-Fusterie et dans une des chambres, on voit une grande singularité d'architecture antique. C'est une fort grande colonne adossée à une de moindre diamètre et de la même pierre, de manière que les grandes et les petites cannelures se rejoignent en deux points à l'opposite l'un de l'autre... Les grandes cannelures ont 3 pouces 9 lignes [0,1015] de largeur et les listels un pouce [0,0271]. L'insertion dans deux murs à angle droit empêche de compter les cannelures et de prendre les diamètres de ces colonnes<sup>2</sup>. » Mais, au siècle suivant, J. Courtet put voir cette double colonne, alors dans la maison Dumas, et il donne à la plus grande un diamètre de 0 m. 80<sup>3</sup>.

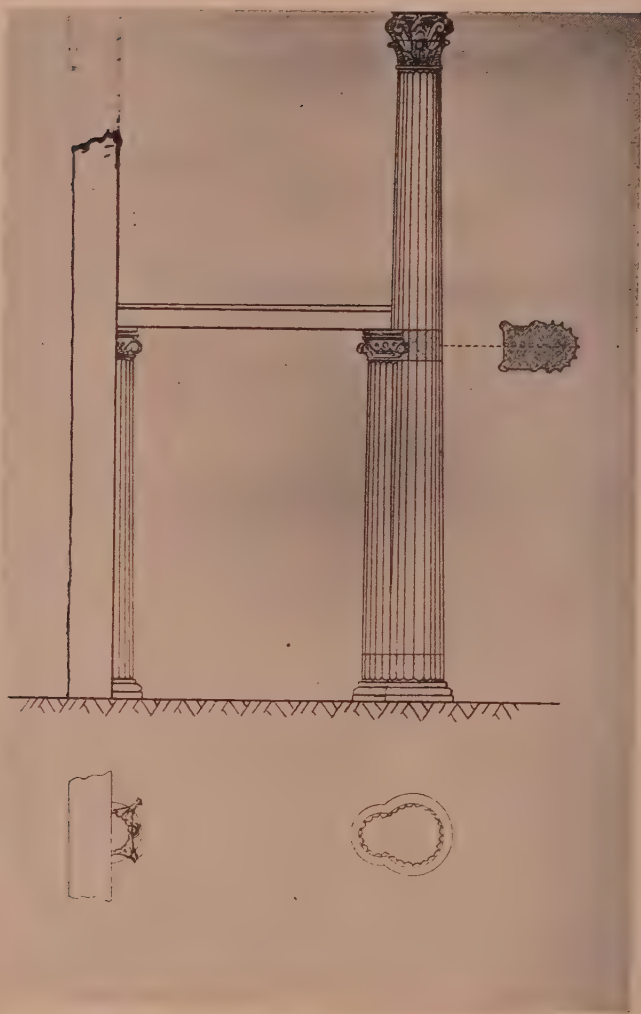
De tels éléments de pilier appartiennent donc à un édifice important de la cité, comportant des tribunes et des nefs d'inégale hauteur. Il semble donc que ce monument doive être identifié avec la Basilique à trois nefs et tribunes, dont

---

1. E. CALVET, *Œuvres autographes*, t. II : Bibl. d'Avignon, ms. 2345, fol. 342 et 351 ; publ. par ROCHETIN, *Avignon dans l'antiquité*, dans les *Mém. de l'Ac. de Vaucluse*, 1892, p. 287. Sur ce monument, voy. E. DUPRAT, *Notes d'archéol. avignonnaise*. II. *Calvet et les monuments antiques d'Avignon*, dans les *Mém. de l'Ac. de Vaucluse*, 1911, p. 213.

2. Notes manuscrites du P. DUMONT pour sa *Description des anciens monumens d'Arles*, parue inachevée en 1789 : Bibl. d'Arles, ms. 601, IV, p. 182.

3. J. COURTET, *Revue archéol.*, 1854, p. 653, et *Dictionn. des comm. du dép. de Vaucluse*, 1877, p. 40.



*F. B. del.*

Fig. 6. — Restitution schématique  
d'une colonne double de la basilique  
et d'une demi-colonne engagée du collatéral.

Vitruve avait donné la description typique dans son traité *De Architectura* et qu'il avait édifiée à Fanum. .

Son idée directrice, comme l'avait remarqué J. Quicherat dans son essai de reconstitution<sup>1</sup>, avait été d'établir le corps de l'édifice sur une colonnade colossale que n'interrompait point l'étagement des bas-côtés, contrairement à l'ordonnance de deux ordres superposés dans la nef centrale, qui paraît avoir été générale à l'époque classique et sera adoptée dans le type des basiliques chrétiennes à tribunes. Et pour cela, Vitruve avait eu l'idée d'appuyer le plancher des tribunes sur des pilastres jouant le rôle de dosserets, attendant au fût des colonnes hautes de la nef : « Les grandes colonnes, écrivait-il, auront 50 pieds de hauteur et auront derrière elles des « pilastres » hauts de 20 pieds, larges de 2 1/2 et épais de 1 1/2 ; ils soutiennent les poutres qui supportent les plafonds des portiques du rez-de-chaussée<sup>2</sup>. »

Les éléments de l'édifice retrouvés sont malheureusement trop peu nombreux pour nous permettre de reconstituer la partie haute de la basilique. On ne peut savoir si la partie supérieure des colonnes comportait également, comme le prescrit Vitruve, des dosserets pour soutenir la toiture des bas-côtés ; si cette toiture avait son point de départ au-dessous ou au-dessus des chapiteaux des grandes colonnes, qui étaient visibles, en tout cas, à l'intérieur comme à l'extérieur. Il est également impossible de savoir si la couverture des trois nefs était d'une seule volée, ainsi que le cas se présentait à Pompeï et à Tivoli, ou si la toiture de la nef centrale était relevée de façon à former un lanterneau destiné à l'éclairage<sup>3</sup>.

1. J. QUICHERAT, *La basilique de Fanum construite par Vitruve*, dans la *Revue archéol.*, 1878, I, p. 73.

2. « Columnæ... habentes post se parastaticas altas pedes XX, latas pedes II s.; crassas I s., quæ sustinent trabes, in quibus invehuntur porticum contignationes » : Ed. Krohn, Coll. Teubner, 1912, p. 97 ; cf. Ed. A. CHOISY, *Vitruve*, 1909, t. II, p. 216 ; G. LEROUX, *Les origines de l'édifice hypostyle en Grèce, en Orient et chez les Romains* (Bibl. des Ec. fr. d'Athènes et de Rome, fasc. 108), 1913, p. 285.

3. Les restitutions de la basilique de Vitruve ont quelque peu varié depuis celle de PERRAULT, *Les dix livres d'Architecture de Vitruve*, Paris, 2<sup>e</sup> éd., 1684,

Le plan seul du pilier conservé au Musée d'Arles offre suffisamment d'intérêt pour illustrer le texte de Vitruve et, par son profil singulier, constitue un document de grande importance pour l'histoire de la Basilique et pour celle du « support ». Il peut être considéré comme le prototype des piles polylobées de nos églises romanes, dont les architectes n'hésiteront pas à tracer les pénétrations de circonférences, sans interposition de dossier<sup>1</sup>.

Les vestiges de la basilique d'Arles cessèrent d'attirer l'attention du jour où ils furent utilisés au Musée. Cependant, l'architecte Penchaud, qui avait dirigé les travaux de démolition de l'Arc Saint-Étienne et dont les rapports archéologiques ne sont pas sans valeur<sup>2</sup>, avait reconnu les restes d'une basilique civile. Son rapport est perdu ; mais nous en possédons les conclusions dans le paragraphe que la *Statistique des Bouches-du-Rhône* consacrait, en 1824, à la Basilique d'Arles : « M. Penchaud a trouvé dans les démolitions de l'Archevêché des tambours de colonnes portant un ou deux fûts accolés d'un diamètre différent ou un chapiteau plus petit tenant à un morceau de fût d'une proportion plus grande. Il juge que ces morceaux singuliers proviennent de la Basilique qui avait des nefs collatérales, comme Vitruve l'enseigne et comme ce grand architecte dit l'avoir pratiqué lui-même dans la construction de celle de Fano<sup>3</sup>. »

---

pl. XL. L'élévation de QUICHERAT, *loc. cit.*, diffère de celle de J. PRESTEL, *Die Marcus Vitruvius Pollio Basilika zu Fanum Fortunae*, Strasbourg, 1901 ; cf. encore J. DURM, *Die Baukunst der Römer*, 2<sup>e</sup> éd., 1905, fig. 701, et CHOISY, *Vitruve*, 1909, t. I, p. 50 et 188 ; t. IV, pl. 46 et 47. Je renvoie à G. LEROUX, *op. cit.*, p. 283, 291 et suiv. ; voy. en outre l'article de Valentin MÜLLER, *The roman basilica*, dans *American Journal of Arch.*, 1937, p. 250 à 260.

1. Le plan de la pile de Vitruve a été restitué de façon analogue par Quicherat et Choisy qui se contentent d'adosser un pilastre au fût de la colonne, tandis que J. Durm interpose un dossier entre ces deux éléments.

2. Voy. le rapport sur le temple de Vernègues, qui avait été lu en 1817 à l'Acad. de Marseille et est également perdu : M. CLERC, *Le temple romain du Vernègues*, dans *Ann. de la Fac. des Sciences de Marseille*, 1908, p. 2. Son rôle à Arles fut moins heureux : F. BENOIT, *Les origines et l'histoire du Musée lapidaire*, ext. des *Mém. de l'Institut hist. de Provence*, 1936, p. 17.

3. *Marseille*, 1824, t. II, p. 438 ; cf. l'*Almanach de la ville d'Arles pour l'année 1826*, p. 58.

Mais, son opinion n'eut guère de faveur en Arles, où l'on identifiait la Basilique avec le monument à abside, visible à cette époque dans les caves du Collège<sup>1</sup>, — tradition qui n'en continua pas moins de persister jusqu'à nos jours, après que les fouilles entreprises en 1908 eussent dégagé, dans la cour du Museon Arlaten, une part importante de cet édifice, qui ne peut être que l'exèdre d'une cour ou d'un petit forum<sup>2</sup>.

La découverte, au cours des fouilles dans ce monument, d'un graffite écrit par un plaideur mécontent contre son juge<sup>3</sup>, non plus que celle d'un fragment d'inscription paraissant concerner un magistrat dont nous étudierons tout à l'heure le témoignage relatif à la Basilique<sup>4</sup>, ne peuvent nous donner aucune indication sur la localisation de cet édifice. Vitruve recommande de situer les basiliques dans l'endroit le plus chaud de la ville, c'est-à-dire sur la face méridionale. C'est précisément la « façade » d'Arles, sur les Lices, qui aura à toute époque la faveur du public<sup>5</sup>. Il est donc vraisemblable de localiser ce monument non loin de l'endroit où fut élevée la porte Saint-Étienne, avec les matériaux provenant de sa démolition. Cet espace, voisin du rempart, était assez restreint et était délimité à l'Est par le Théâtre, au Nord et au Nord-Ouest par les galeries en sous-sol de Saint-Trophime et les Cryptoportiques, à l'Ouest et au Sud-Ouest par les Thermes, dont les hypocaustes furent découverts sous l'Obélisque<sup>6</sup>.

Remarquons qu'à Vienne comme à Arles, c'est dans le voisinage immédiat de l'Archevêché et de la Cathédrale,

1. J.-J. ESTRANGIN, *Études arch., hist. et stat. sur Arles*, 1838, p. 92.

2. A. VÉRAN, *Bull. arch. du Comité*, 1908, p. 149; *Bull. de la Soc. des Amis du Vieil Arles*, 1908, p. 296. Sur ce monument, cf. J. FORMIGÉ, *Bull. Soc. Nat. Antiq.*, 1912, p. 419; CONSTANS, *l. l.*, p. 262; F. BENOIT, *F. O. R.*, p. 139, 10.

3. « Atleadis (?) iudicium [homini]s vesani iudicium. »

4. Sur l'inscr. précédente et celle de G. Iunius PRISCUS, voy. CONSTANS, *l. l.*, p. 265. Malheureusement le lieu de leur provenance précise n'a pas été noté au cours des fouilles.

5. J. FORMIGÉ situe la basilique vers le Sud de la ville, à l'emplacement de la cathédrale, le prétoire occupant la place de l'Archevêché : *Les mon. romains de la Provence*, 1924, p. 29; *Bull. Soc. Nat. Antiq.*, 1912, p. 423.

6. Les Thermes se seraient étendus jusque sous la façade de l'Archevêché : *Forma Orbis romani*, p. 141, 15.

qu'ont été trouvés des fragments paraissant se rapporter à une basilique. Et comme, à Arles, la localisation du Prétoire à l'emplacement de l'Archevêché est tout à fait hypothétique<sup>1</sup>, il est possible de situer la Basilique dans le voisinage des Thermes, ainsi qu'il était fréquent<sup>2</sup>, et de lui attribuer le mur en grand appareil, percé de niches ornées de pilastres cannelés, de marbre<sup>3</sup>, que la tradition attribue au Prétoire et qui a été détruit, sur la plus grande partie de sa longueur, en 1898, par l'édification d'un Hôtel des Postes. Cette muraille, dont on voit le parement interne dans une petite cour à l'Est de cet Hôtel, est orientée S. E.-N. O., selon un tracé en diagonale, anormal dans le plan de la Cité qui est alignée sur le *decumanus* ; elle appartient cependant à un monument de haute époque, et de grande importance, puisqu'elle a donné son orientation à toute l'aile Sud du Palais des Archevêques, à laquelle elle sert de mur de soutènement<sup>4</sup>. Peut-être l'orientation de ce monument s'explique-t-elle par le voisinage du rempart Sud de l'enceinte primitive qui aurait suivi un tracé parallèle à la rue du Cloître, du Théâtre aux Thermes (place de l'Obélisque), en raison de la déclivité de la colline. La Basilique aurait été surélevée par rapport aux Thermes, dont les hypocaustes seraient à plus de 4 mètres sous la place, comme l'a justement observé Constans, la cité romaine étant étagée en gradins de l'Est à l'Ouest.

La date de construction repose sur des documents plus certains. L'inscription du *podium* de l'Amphithéâtre, tout incomplète qu'elle soit, relate les libéralités de C. Iunius

1. CONSTANS, *l. l.*, p. 273.

2. Voy. J. GUADET, art. *Basilica* dans le *Dictionn. des antiquités gr. et rom.*, t. I, p. 680.

3. Une photographie de ce mur, prise en juin 1898, avant sa démolition, existe au Museon Arlaten : voy. CONSTANS, *l. l.*, p. 271 et 272 et *F. O. R.*, p. 140, 12. — Nous n'avons malheureusement aucun document sur les travaux de terrassement qui furent faits à cette date et au cours desquels auraient pu être notées d'utiles observations, la base de cet édifice étant à une faible profondeur sous le niveau actuel. Le retour Ouest du mur de ce monument est visible dans la cave de l'hôtel des Postes (cf. *Le Forum républicain*, 18 juin 1898).

4. *F. O. R.*, plan hors-texte d'Arles, n° 97.

Priscus, auquel Constans rapporte l'inscription découverte dans les fouilles du Museon Arlaten : duumvir quinquennal, flamine, il avait contribué à l'embellissement de l'Amphithéâtre et offert une ou deux statues d'argent de Neptune  
« [ad or]<sup>N</sup>(amentum) BASILICÆ<sup>1</sup> ».

Cette inscription honorifique ne saurait être postérieure à la seconde moitié du 1<sup>er</sup> siècle ; et cette datation s'accorde bien avec les vestiges de la Basilique qui, par son style et sa décoration hellénistique, semble être contemporaine d'Auguste et faire partie de l'ensemble des fondations publiques, Rempart, Cryptoportiques, Théâtre, Amphithéâtre, qui remontent aux débuts de la colonie, fondée en 46 av. notre ère.

Ainsi, ce monument, bourse d'affaires en même temps que tribunal, annexe des Thermes et du Forum, complète-t-il de façon heureuse la série des édifices arlésiens qui nous renseignent sur la vie publique d'une cité de la Narbonnaise ; la présence d'une statue d'argent de Neptune prend d'autant plus de valeur, dans cette enceinte, que la cité d'Arles trouva sa fortune dans la navigation et que c'est à sa position géographique en tête du delta de Camargue qu'elle servait déjà sous l'Empire de relais entre la batellerie fluviale qui l'unissait à Lyon et la batellerie du cabotage méditerranéen<sup>2</sup>. Nous savons que Neptune était honoré à Arles<sup>3</sup> et les fouilles du monument à exèdre de l'Hôtel de Laval ont mis au jour des

1. Voy. sur la restitution de cette inscription en partie disparue CONSTANS, *l. l.*, p. 81 et 265 ; *Notes sur quelques inscr. d'Arles*, dans *Revue des Ét. anciennes*, 1920, p. 173 et 1925, p. 29 ; J. FORMIGÉ, *Bull. Soc. Nat. Antiq.*, 1922, p. 146 ; ESPÉRANDIEU, *Inscr. lat. de Gaule (Narbonnaise)*, p. 36. Cf. une autre inscription qui semble se rapporter au même personnage et mentionner une restauration de la basilique (?) : F. BENOIT, *Inscr. inédites*, dans *Mém. Inst. Hist. de Provence* 1932, p. 141.

2. Le rôle commercial d'Arles, où se faisait le transbordement des deux batelleries, n'a pas varié de l'époque romaine au xix<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle la marine d'Arles fut tuée par le chemin de fer : L. BONNARD, *La navigation intérieure de la Gaule à l'ép. gallo-romaine*, 1913, p. 165, n. 3 ; F. BENOIT, *Hist. municip. d'Arles. loc. cit.*, p. 577 ; cf. CONSTANS, *op. cit.*, p. 208 et suiv.

3. L'autel à Neptune (*C. I. L.*, XII, 660) était autrefois conservé à l'église Saint-Martin, sur l'emplacement du port d'Arles : *F. O. R.*, p. 151, 38.

bas-reliefs où paraît le masque du dieu fluvial<sup>1</sup>. Il serait tentant, après Constans, de voir dans cette divinité le « Génie de la Colonie », dont le temple devait s'élever non loin des Cryptoportiques, et qui présidait aux affaires négociées dans la Basilique du port rhodanien dont il aurait été le patron<sup>2</sup>.

Fernand BENOIT.

---

1. CONSTANS, *l. l.*, p. 131, 268-269.

2. P.-S. Des éléments de double colonne, à proportions plus petites, ont été trouvés notamment dans les provinces du Nord de la Gaule (Musées de Metz et de Trèves). Les fouilles d'Alzey, près de Mayence, ont mis au jour plusieurs éléments semblables, avec bases et chapiteaux toscans, que le P<sup>r</sup> Behn pense avoir appartenu à un portique (*Mainzer Zeitschrift*, XXIV-XXV, 1929-1930, p. 89 et pl. XIX).

# LES THERMES GALLO-ROMAINS DES FONTAINES-SALÉES A SAINT-PÈRE-SOUS-VÉZELAY (YONNE)

## QUATRIÈME CAMPAGNE DE FOUILLES

(11. août-19 septembre 1937)

La *Société des Fouilles archéologiques et des Monuments historiques de l'Yonne* a continué, au cours de l'été 1937, la fouille d'une agglomération gallo-romaine dont les constructions s'échelonnent, sur la rive gauche de la Cure, entre le village actuel de Saint-Père-sous-Vézelay et le moulin de Seiglan (fig. 1), au pied de la colline qui porte la ville moderne de Vézelay. Cette agglomération s'appelait *Vercelliacus*<sup>1</sup>, « le domaine de Vercellius ». Les limites primitives du domaine ne sauraient être reconstituées dans le détail ; on peut cependant préciser, après examen du cadastre et d'après les indices toponymiques : 1° qu'il ne débordait pas sur la rive droite,

---

1. La forme *Vercelliacus* est attestée par les textes suivants :

a) *Translatio sanctorum Eusebii et Pontiani*, dans le ms. 1791-4 de la Bibl. Royale de Bruxelles (x<sup>e</sup> siècle), fol. 71<sup>r</sup>-72<sup>v</sup> ; texte composé entre 871 et 877 sous l'inspiration du comte Girart dit de Roussillon : « *in villam quam appellant Vercelliacum* ».

b) *Gesta Pontificum Cameracensium*, texte écrit entre 1041 et 1043 : « *in loco Vercelliaco* » (*Mon. Germ. Hist., Script.*, VIII, 464) ;

c) La chanson de geste de Girart de Roussillon, de la seconde moitié du xii<sup>e</sup> siècle, écrit *Verselai*, résultante phonétique normale de *Vercelliacus*.

Il semble que, de bonne heure, une forme *Vicelliacus*, avec amuïssement de l'-r-, soit entrée en concurrence avec la forme primitive. Le ms. 5296 B de la Nationale, du xiii<sup>e</sup> siècle, écrit (f. 140) : « *in loco qui Velus Viceliacus cognominatur* ». La forme moderne *Vézelay* serait un compromis entre *Verselay* et \**Voizelay* qui serait l'aboutissement régulier de *Viceliacus* (*licere* > loisir, *placere* > plaisir).



Fig. 1. — Carte de la région de Vézelay. Le champ de fouilles des Fontaines-Salées se trouve un peu au Sud de la cote 154, à cheval sur la limite (en pointillé) des communes de Saint-Père et de Foissy ; le Musée des Fouilles est à Foissy.

puisque nous y trouvons, très rapprochés les uns des autres, les domaines de Marsay (*Martiacus*), Nanchèvre (*Nancapra* au XII<sup>e</sup> siècle), Roué (*Rubiacus*), Fontette, Crisenet (*Criæsi-nacus* ?), Quincy (*Quintiacus*) et Précy (*Prisciatus*) ; 2<sup>o</sup> qu'il était limité sur la rive droite par les domaines d'Eppenay (*Epponacus*) et Foissy (*Fusciacus*) au Sud, Corbigny (*Corbiniacus*) et Asquins (*Asconius* [*fundus*], *Ascoing* au XIV<sup>e</sup> siècle) au Nord. Après les invasions barbares de la fin du III<sup>e</sup> siècle, et spécialement au cours du IV<sup>e</sup> siècle, un remembrement général de la propriété rurale s'est opéré, sinon dans toute la Gaule, du moins dans la région bourguignonne qui nous intéresse spécialement ici<sup>1</sup> ; certains gros propriétaires ont agrandi considérablement leurs terres en achetant, à bas prix sans doute, bon nombre de petits ou moyens domaines limitrophes du leur et dont les détenteurs avaient été plus ou moins ruinés. A cette époque s'est constitué, à mon sens, le vaste domaine de *Vercelliacus* (fig. 2) qui, venu par la suite entre les mains des rois francs, appartenait dans la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle à l'empereur Louis le Pieux et fut cédé par lui, avant 840, au comte Girart, prototype du *Girart de Roussillon* de la légende épique. Celui-ci, à son tour, le donna vers 860 à une abbaye de moniales qu'il y installa, au bord de la Cure, à l'emplacement de l'actuel village de Saint-Père. Quelques années avant 877, probablement à la suite des invasions normandes, les moniales furent remplacées par des moines qui délaissèrent l'habitat ancien de la vallée et vinrent s'établir sur la colline voisine, où ils élevèrent un *castellum* : telle fut l'origine du Vézelay médiéval, héritier du *Vercelliacus* gallo-romain.

Jusqu'à la Révolution, le territoire de la *villa* carolingienne demeura, sans subir aucun partage, la seigneurie, franche de toute souveraineté, la *potestas libera*, la *pôté* des

---

1. Cf. Camille JULIAN, *Histoire de la Gaule*, IV, p. 605 ; Albert GRENIER, *La conquête du sol français*, p. 43 ; Maurice CHAUME, *Les origines du duché de Bourgogne*, II, *Géographie historique*, p. 418-424 : « Le regroupement du IV<sup>e</sup> siècle ; Les *villæ* seigneuriales du IV<sup>e</sup> siècle. »



moines de Vézelay ; au point de vue religieux, elle formait les paroisses de Saint-Étienne, Saint-Père-le-Haut, Saint-Père-le-Bas (c.-à-d. Saint-Père-sous-Vézelay) et Saint-Jacques d'Asquins. En 1789, on la répartit en trois communes : Vézelay, Saint-Père et Asquins ; la commune de Foissy a été créée, voici un siècle, d'un démembrement de Saint-Père et d'une faible zone prise à Fontenay. De ces données, il résulte que la *villa* de *Vercelliacus*, telle qu'elle a existé du iv<sup>e</sup> siècle aux temps carolingiens, occupait la valeur de presque quatre communes modernes et s'étendait sur une superficie d'environ 5.000 hectares<sup>1</sup> (fig. 2).

Les monuments et les maisons de l'habitat gallo-romain étaient alignés dans la vallée de la Cure, sur la rive gauche, depuis le lieudit *Fontaines-Salées* jusqu'au village actuel de Saint-Père, qui semble avoir été de tout temps le point le plus peuplé, au pied de la colline et à l'intersection de plusieurs voies antiques. La longueur totale de l'agglomération, en bordure de la rivière, était d'environ deux kilomètres, mais les constructions étaient assez disséminées à travers la vallée, dont la largeur n'excède pas 500 mètres.

Le site a été occupé dès la préhistoire<sup>2</sup> : l'abondance des sources, la fertilité des alluvions anciennes, les nombreux gués de la Cure, le voisinage de collines faciles à retrancher en cas d'invasion, tous ces avantages invitaient les hommes à s'établir en ce lieu. Peut-être devons-nous reconnaître un ancien chemin gaulois dans la voie romaine secondaire, le *compendium* d'Auxerre à Autun (ou à Bibracte) qui traversait la Cure à Saint-Père, lieudit *Le Pré du gué*, quelques centaines de mètres en amont du pont moderne ? L'abbé Parat a constaté<sup>3</sup> que cette voie passait par Quarré-les-

1. Cf. Ferdinand LOT, *La grandeur des fiefs à l'époque carolingienne*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, III (1924), p. 51-57. La villa de Fontaine-Bonneleau (Oise), donnée par Louis le Pieux et Charles le Chauve à leur fidèle Angilguinus, avait au moins 4.000 hectares.

2. Cf. PARAT, *Station préhistorique de Saint-Père*, dans *Bull. soc. des sciences de l'Yonne*, LIX, 1905, p. LXXI-LXXII.

3. *La Vallée de la Cure aux époques gauloise, gallo-romaine et mérovingienne*,

Tombes, où on l'appelle encore la *Routée* et le *Chemin des Romains*, Saint-Germain-des-Champs, Uzy, Saint-Père, où on l'appelait *La Charrière*<sup>1</sup>, Asquins, Blannay, Bois-d'Arcy et Mailly-la-Ville, puis rejoignait en face de Bazarnes, au pont romain sur l'Yonne, la grande voie militaire d'Autun à Auxerre par Saulieu et Avallon, construite par Agrippa, gendre d'Auguste, aux premiers temps de la domination romaine. Large en moyenne de 3 m. 10, ce *compendium* était sensiblement plus court que la voie d'Agrippa et c'est pourquoi le *magister peditum* Silvanus, en 355, et Julien l'Apostat, alors César, en 356, le suivirent pour aller d'Autun à Auxerre et surprendre les envahisseurs barbares dans la région de Troyes<sup>2</sup>. Aussitôt après le passage du gué de Saint-Père, deux embranchements au moins se greffaient sur cette voie : l'un passait à proximité des Fontaines-Salées, gagnait Pierre-Pertuis, Bazoches et prenait la direction de Corbigny<sup>3</sup> ; l'autre gravissait la colline de Vézelay et, par le lieu-dit *La Goulotte*, se dirigeait vers Châtel-Censoir<sup>4</sup>.

A l'heure présente, les principaux sites archéologiques repérés sur l'étendue de l'agglomération gallo-romaine sont, du Sud au Nord<sup>5</sup> :

1<sup>o</sup> Les thermes doubles des Fontaines-Salées, au bord de la Cure, à 1.800 mètres en amont de Saint-Père, fouillés méthodiquement chaque été, depuis 1934, et partiellement classés comme monument historique (fig. 13). Des sondages exécutés en août 1937 nous ont montré que ces thermes n'étaient pas au

dans *Congrès archéologique d'Avallon*, 1907, p. 333 : « ... la voie est souvent tortueuse comme si elle suivait un ancien chemin gaulois ».

1. Ce nom est resté attaché à un lieu-dit que la voie traversait, entre Saint-Père et Asquins (Cadastre de Saint-Père, section A, 1<sup>re</sup> feuille).

2. AMMIEN MARCELLIN, *Res gestæ*, XVI, II, 3-6. Cf. JULLIAN, *Hist. de la Gaule*, VII, p. 165 et 188, n. 3.

3. Abbé PISSIER, *Notice hist. sur Saint-Père*, dans *Bull. Soc. Sciences de l'Yonne*, LVI, 1902, p. 147.

4. *Ibid.*, p. 149.

5. Cf. René LOUIS, *Les fouilles de Saint-Père-sous-Vézelay (de 1934 à 1936)*, dans *Revue des questions historiques*, LXV, 1937, p. 63-85.

centre de l'agglomération, mais un peu à l'écart, au milieu de vastes jardins ;

2° A 300 mètres à vol d'oiseau au Nord-Ouest des thermes, lieu-dit *Le Poron* et anciennement *Le Perron*, au finage de Saint-Père, section J, les ruines d'un monument antique indéterminé, formant un monticule très aplati, mais bien visible d'une certaine distance. Les pierres taillées et les tuileaux y affleurent à chaque labour. Le site de ces ruines et le nom caractéristique du lieu-dit permettent de les identifier avec le « perron », plate-forme maçonnée plutôt que gros bloc de pierre, dont Girart de Roussillon se servit comme d'un observatoire durant la bataille de Valbeton, d'après la chanson de geste du *xix<sup>e</sup> siècle*<sup>1</sup> ;

3° L'édifice des deux premiers siècles de notre ère, partiellement exploré en 1935 et 1936, au lieu-dit *La Corvée-Saint-Jean*, à 500 mètres au Nord-Ouest des ruines du Poron et à 200 mètres au Sud-Ouest du gué où passait la voie d'Autun à Auxerre. C'est probablement un temple de source, en rapport avec la source du Seu, toute proche et comprise dans son vaste péribole. Un oratoire dédié à Saint-Jean-Baptiste a été construit, dès les débuts du christianisme dans la région, sur l'emplacement de ce *fanum* ;

4° Dans le village même de Saint-Père, lieu-dit *Derrière les Halles*, à 50 mètres au Nord-Ouest de l'église Notre-Dame, un emplacement occupé par une maison, sa cour et son jardin, a donné depuis 1890 divers objets antiques, recueillis en partie par l'abbé Pissier et transmis par lui à la *Société des Sciences de l'Yonne*. En creusant la cave, le propriétaire a trouvé des

---

1. J'ai commenté ce passage dans mes *Recherches topographiques sur le champ de bataille de Vaubeton d'après la chanson de « Girart de Roussillon »*, in *Romania*, LXII, 1936, p. 173-195. Il correspond aux vers 2668-2675 de l'édition Foerster. De gros blocs granitiques avaient attiré mon attention, dans la partie du « Poron » la plus proche des Fontaines-Salées ; j'avais pensé à un mégalithe détruit qui aurait donné son nom au lieu-dit. Mais des tranchées ouvertes en 1937 autour de ces blocs ont montré qu'ils ont été roulés là par le courant aux temps préhistoriques où la Cure emplissait toute la vallée : au-dessous et autour de ces roches, le sable d'alluvion est vierge de tout débris archéologique. Ce sont donc bien les ruines romaines du « Perron » qui ont valu son nom à ce lieu-dit.

# FOUILLES GALLO-ROMAINES DES FONTAINES-SALÉES (PARTIE CENTRALE EN AVRIL 1938)

ECHELLE:

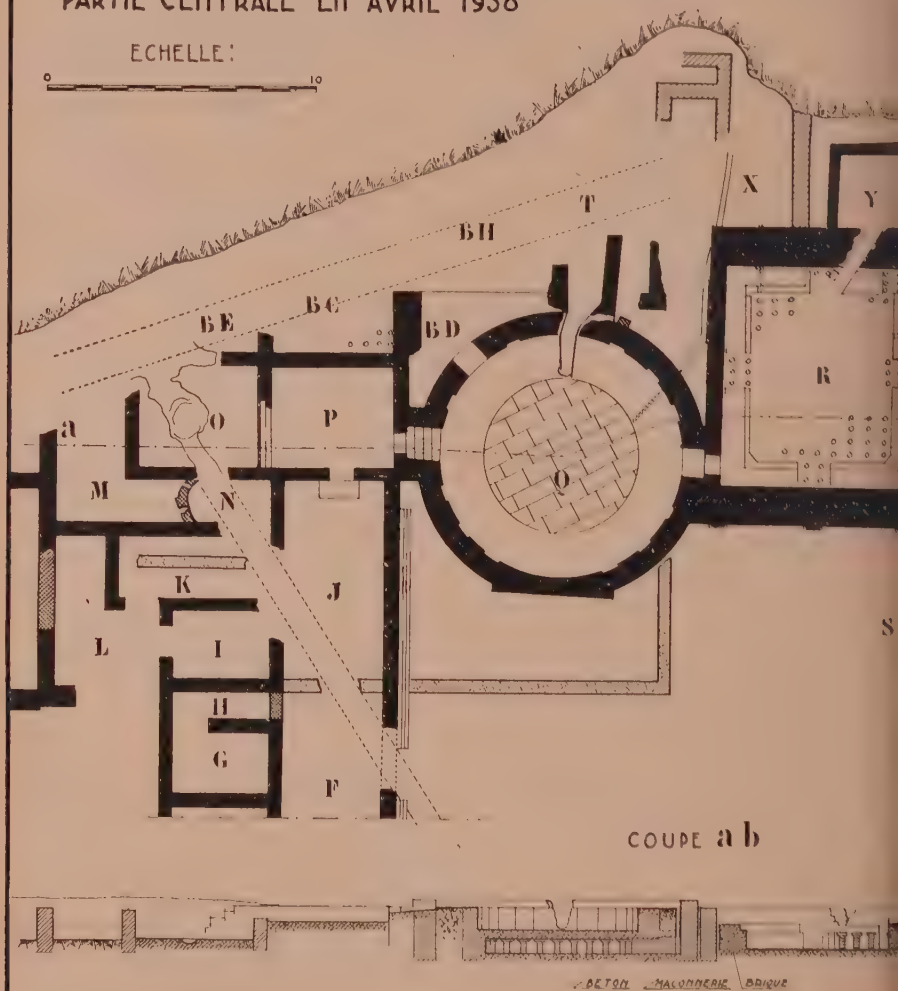
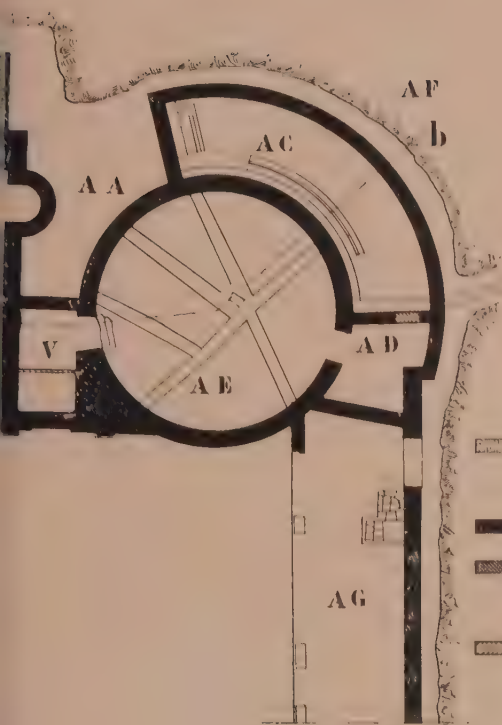
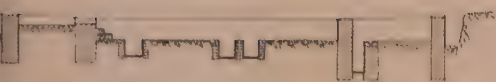


Fig. 3. -



- CONSTRUCTIONS PRÉSUMÉES DU 1<sup>er</sup> SIECLE  
ET RASÉES AU 11<sup>ème</sup>
- CONSTRUCTIONS PRÉSUMÉES DU 11<sup>ème</sup> SIECLE
- PARTIES CONSTRUITES APRES LE 1<sup>er</sup> PILLAGE  
VERS 186
- CONSTRUCTIONS DE L'ETABLISSEMENT  
AGRICOLE APRES LA 2<sup>ème</sup> DESTRUCTION VERS  
275-276. ET JUSQU'A LA FIN DU 11<sup>ème</sup> SIECLE



RELEVÉ PAR D. MOUTARD  
ARCHITECTE D.P.L.G.

vases, qui sont malheureusement perdus ; dans le jardin, il a mis à jour des plaques de marbre blanc et rose. En 1898, en préparant les fondations d'une grange, il s'est heurté à des fondations de petit appareil très solide, qu'il a finalement renoncé à détruire ; autour de ces murs, ce paysan, particulièrement indifférent aux antiquités locales, n'en a pas moins relevé du marbre blanc, des enduits peints, une frise sculptée, un fût de colonne ou un autel cylindrique décoré de raisins et de feuilles de vigne, un fragment de vasque en marbre blanc, des fûts de colonnes en pierre tendre et une belle tête de femme en marbre blanc que M. Étienne Michon propose d'attribuer au 1<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ (fig. 4). Il s'agit probablement d'un temple de Vénus ou de quelque autre divinité.

Les quatre édifices que je viens d'énumérer jalonnent un habitat plus important que celui d'une simple *villa*, même très étendue ; en réalité, sur le territoire du primitif « domaine de Vercellius », une bourgade s'est formée au passage de la Cure par la vieille voie d'Auxerre à Autun, près d'un nœud de routes. A cette bourgade, centre d'échanges commerciaux, des sources nombreuses et saines, des gués faciles et rapprochés, des eaux chlorurées utilisables pour des thermes et plusieurs gisements de fer exploités aux environs ont conféré, aux trois premiers siècles de notre ère, l'importance d'un *vicus*. Le site présente d'ailleurs une analogie frappante avec celui du *vicus* de Cora<sup>1</sup> (actuel village de Saint-Moré), établi au passage de la Cure par la grande voie d'Autun à Auxerre que construisit Agrippa et qui supplanta rapidement l'ancienne voie par Quarré-les-Tombes et *Vercelliacus*. De même que les constructions de Cora — en particulier une sorte de magasin d'approvisionnement où l'on a exhumé une statue de l'*Abondance* — s'étendent dans la vallée et sont dominées par l'oppidum connu sous le nom de « *camp de Cora* »<sup>2</sup>, de même les construc-

1. Abbé PARAT, *La villa gallo-romaine de Saint-Moré*, dans *Revue archéologique*, 1898, p. 405-407.

2. Abbé PARAT, *Le camp antique de Cora*, dans *Congrès archéol. d'Avallon*, 1907, p. 339-353.

tions du *vicus* de *Vercelliacus* sont dominées par la hauteur, ancien lieu de refuge, de marché et de culte, où les moines et les habitants se sont réfugiés au moment des incursions



Fig. 4. — Tête de femme en marbre blanc (Vénus ?), du 1<sup>er</sup> siècle ; trouvée à Saint-Père-sous-Vézelay en 1898.

normandes, utilisant une fois de plus l'oppidum qui, dans l'antiquité, offrait un asile aux habitants de la vallée.

Que la hauteur de Vézelay ait été un lieu de culte dès l'époque préromaine, nous en avons pour indice la statuette

ithyphallique en bronze, grossièrement travaillée, qui est conservée au Musée des Antiquités Nationales et qui aurait été trouvée, d'après l'abbé Poulaine, entre Asquins et Vézelay, en creusant une canalisation d'eau. Cet objet, assure Salomon Reinach, « n'a pas été fabriqué en Gaule ; il vient d'Étrurie ou de l'Ouest de la Grèce (Adriatique) ; c'est un ex-voto et il devait y avoir quelque sanctuaire très ancien, sur la colline de Vézelay, qui attirait les pèlerins »<sup>1</sup>. Lieu de marché, la colline de Vézelay le fut à très haute époque : les vieux chemins qui aboutissent à l'actuel champ de foire, venant d'Asquins, de Saint-Père, de Foissy et de La Goulotte, remontent au moins à l'époque romaine. Récemment encore, le creusement d'une tranchée sur ce même champ de foire mettait à jour, à faible profondeur, des monnaies romaines<sup>2</sup>. Ici comme au Mont-Beuvray, l'établissement des foires remonte à des millénaires. Je suis persuadé également que les moines carolingiens, en construisant leur *castellum* sur le sommet, n'ont fait que relever des murailles romaines, sinon préromaines. Viollet-le-Duc, en 1840, a mis à jour sous la sacristie de la basilique un mur d'appareil romain<sup>3</sup> ; Adolphe Guillon attribue à la même époque des murs, épais de 1 m. 15, qui furent dégagés en 1894, à 8 mètres de l'angle Nord de la façade de la Madeleine, en même temps que des cendres, des ossements humains, des poteries, des défenses de sanglier, un poinçon en os et des monnaies romaines<sup>4</sup>.

---

1. Abbé POULAIN [et S. REINACH], *Statuette de bronze trouvée à Vézelay*, dans *Bull. soc. sciences de l'Yonne*, LXX, 1915, p. 255-258 et pl.

2. J'ai pu examiner trois de ces monnaies : un sesterce de Trajan, un grand bronze d'Antonin le Pieux, frappé à Alexandrie d'Égypte en 161 et un moyen bronze de Probus. Ces monnaies ont été trouvées devant l'ancienne église Saint-Étienne : je signale à ce propos que des fragments d'architecture mis au jour en 1690 dans le sous-sol de cette église romane furent considérés — à tort ou à raison — comme les vestiges d'un temple de Bacchus (GUILLET, *Chronique manuscrite* [à la mairie de Vézelay], p. 35-36).

3. SOMMET, *Topographie... de Vézelay*, p. 3-4.

4. A. GUILLOIN, *Fouilles à Vézelay*, dans *Bull. Soc. des Sciences de l'Yonne*, II, 1895, p. 193-198. Près de la basilique, le mur d'une maison appartenant à M. Peslier a été partiellement rebâti avec des tuiles à rebords, qui avaient vraisemblablement été trouvées sur les lieux.

La région boisée du territoire, à l'Ouest, était à l'époque gallo-romaine le siège d'une activité industrielle qu'attestent les ferriers très nombreux, résidus de l'exploitation incomplète du minerai de fer : citons ceux du bois des Ferrières, que l'Administration des Eaux-et-Forêts utilise pour l'entretien des chemins forestiers des environs, et ceux du Bois-de-la-Madeleine, dont s'achève actuellement l'exploitation pour le compte des Forges de Lorraine. Les ouvriers ont trouvé dans ces ferriers une grande quantité de poteries, dont beaucoup de vases sigillés des deux premiers siècles de notre ère. On parle d'exploiter maintenant les ferriers de Vaulane et de la Garenne sur le finage d'Asquins<sup>1</sup>, et celui du bois des Mâgnes, sur le finage de Foissy.

Il y a eu aussi des fours à chaux dans les bois de Chauffour (*Calciurnum*) et de Chastenay, au finage de Vézelay<sup>2</sup> : mais je ne pourrais affirmer que ces fours ne remontent pas seulement au moyen âge.

### *Les fouilles des Fontaines-Salées avant 1937*

A la fin de la troisième campagne, en septembre 1936, les constructions antiques dégagées aux Fontaines-Salées se répartissaient en trois groupes (fig. 5-6) : 1<sup>o</sup> Au Sud, un vaste bâtiment rectangulaire, allongé du Sud-Est au Nord-Ouest, flanqué de salles plus petites : les principaux murs de ce bâtiment, mais non pas tous, ont été suivis et relevés en 1934. On ne pourra préciser le rôle de ces dépendances des thermes qu'après leur

1. En 1894, lors de la captation d'une source dans le village d'Asquins pour l'alimentation en eau de la ville de Vézelay, on découvrit une citerne d'ép. que romaine, dont le bassin principal mesurait 6 m. 10 sur 5 m. 80. Le mur du fond était creusé de trois niches ou absides décorées de bandes alternées de coquillages incrustés et de pierres vitrifiées d'un bleu verdâtre ressemblant à de la malachite. Cf. Adolphe GUILLOU, *Piscine (sic) romaine à Asquins*, dans *Bull. Soc. Sciences de l'Yonne*, II, 1895, p. 109-111 et pl.

2. Les bois de Chastenay sont communaux de Foissy, bien que portés au cadastre de Vézelay, section E, dite de l'Etang, 3<sup>e</sup> feuille. Un tumulus Hallstattien y a été découvert avant 1902 : sous l'amoncellement des pierres, on y trouva, auprès d'un squelette humain, une hache à douille en bronze et deux anneaux de même métal (PISSIER, *loc. cit.*, p. 142).

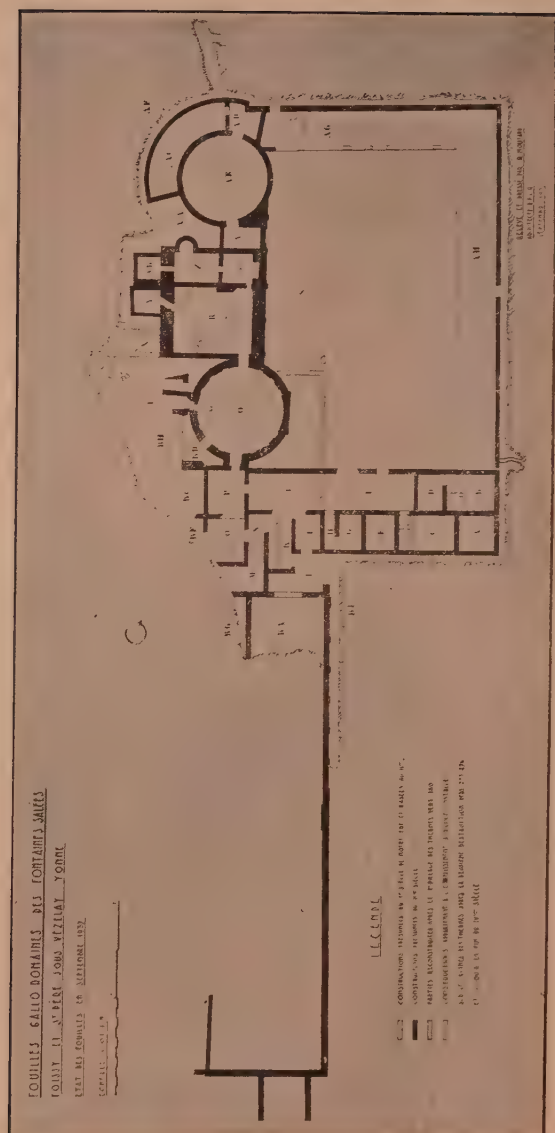


Fig. 5. — Plan en 1937.

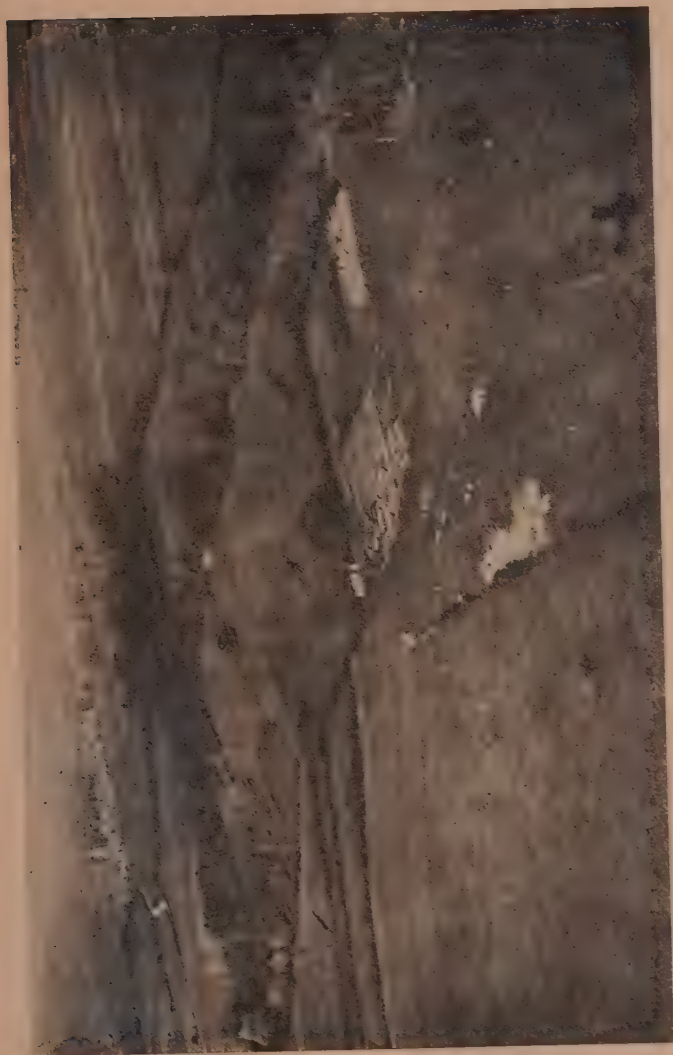


Fig. 6. — Vue d'ensemble par avion en 1937.

déblaiement total. La suite des fouilles nous apprendra sans doute s'il s'agit d'un gymnase, d'une salle de jeu (des pions à jouer y ont été trouvés), d'un lieu de culte (deux ex-voto proviennent de cette région des fouilles), ou de toute autre destination ;

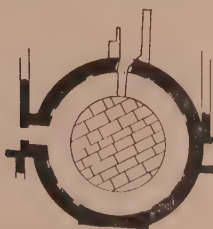
2<sup>o</sup> Venait ensuite un premier balnéaire dont nous avons



Fig. 7. — La piscine circulaire chauffée des Thermes du Sud, lors de son dégagement (avril 1935.)

identifié deux éléments importants : la piscine circulaire chauffée Q (fig. 7 et 8) et l'*apodylerium* ou vestiaire J-F, découverts en 1935. Nous avons donné à cet établissement le nom de *Thermes du Sud*, par opposition à l'établissement découvert ultérieurement au Nord-Ouest, et aussi de « Thermes des Femmes », parce que l'abondance des objets de toilette et de parure féminine dans l'*apodylerium* nous a fait conclure à cette attribution ;

PLAN SUPERIEUR



PLAN DE L'HYPOCAUSTE



COUPE SUIVANT CD



ECHELLE DES PLANS



ECHELLE DES COUPES



R. MOUTARD ARCH. D.P.L.G.

Fig. 8. — Plans et coupe de la piscine circulaire chauffée des Thermes du Sud.

3° Au Nord, un second balnéaire que nous avons appelé *Thermes du Nord* ou « Thermes des Hommes » et dont nous avons identifié tous les éléments essentiels dès 1936 : *apodyterium* circulaire chauffé AE, *frigidarium* V avec son *alveus*, *tepidarium* U, *laconicum* Z pourvu d'une absidiole et chauffé par un *præfurnium* AB, *caldarium* R dont la majeure partie est occupée par une piscine rectangulaire sur hypocauste avec *præfurnium* Y.

En ce qui concerne les dates de construction et de destruction des thermes, nous avons rassemblé les constatations suivantes : 1° La destruction finale a été le fait d'un incendie (pans de murs aux moellons rougis par le feu, verre à vitre tordu sous l'action d'une très haute température, déchets de plomb fondu, etc.) ; 2° Les décombres des thermes contiennent de nombreuses monnaies qui, pour les trois campagnes 1934, 1935 et 1936, se répartissent ainsi : 2 ou 3 gauloises, 11 romaines du I<sup>er</sup> siècle, 36 du II<sup>e</sup> siècle, 35 du III<sup>e</sup> siècle. Les plus récentes de ces 85 monnaies, souvent rongées par suite d'un long séjour dans l'eau saumâtre, mais toutes identifiées par M. Adrien Blanchet, sont à l'effigie de Gallien (253-268), Postume (258-267), Claude II (268-270), Tetricus (268-273) et Probus (276-282) ; 3° On constate un hiatus dans la série des monnaies entre Commode (176-192) et Gallien (253-268) ; l'unique exception est un moyen bronze d'Elagabale (218-222), trouvé dans l'égout qui traverse la salle AC. Mais cette monnaie, dont le revers porte l'image de la Liberté, est percée d'un trou et a été portée comme médaille ou talisman durant un temps plus ou moins long ; elle ne saurait donc infirmer les conclusions que l'on peut tirer de l'interruption de la série des monnaies entre Commode et Gallien ; 4° Dans toutes les parties de l'établissement, on relève les traces d'une restauration accompagnée d'un remaniement profond dans le système primitif des communications entre les pièces. Dans les thermes du Sud, des pans de murs ont été reconstruits hâtivement avec des matériaux de remploi (tuileaux, débris de dalles de marbre poli), des portes ont été murées (entre BA et L, entre C et F, entre H et F) et tous ces remaniements ont été dissimulés au

moyen d'un enduit peint à fresque. Des cloisonnements ont été élevés sans fondations, à même le sol battu (en N et B). Le four T a été rebâti avec des tuiles bien plus minces et de fabrication inférieure à celles de la construction primitive ; le pilier carré qui sert de contrefort à la rotonde Q, à gauche du four T, est fait des mêmes médiocres tuiles et certainement étranger au plan original. Dans les thermes du Nord, une porte a été condamnée entre AC et AD et de profonds remaniements opérés en AA et AE ; 5° En creusant dans la salle C, près du vestiaire des femmes, au-dessous du niveau du dallage, on a trouvé des fondations de murs appartenant à un édifice antérieur de plan tout différent ; 6° Après l'incendie et la destruction définitive des thermes, des paysans ont campé dans certaines pièces des thermes du Nord : leurs traces ont été retrouvées en R, X, AE et AD. En R, sur les débris de l'hypocauste effondré, ils ont installé un foyer rectangulaire (1 mètre sur 0 m. 75) constitué par des dalles placées de champ, avec un fond de glaise battue ; ce foyer était plein de cendres, au milieu desquelles une grande louche en fer forgé était allongée. Tout autour, nous avons trouvé un mobilier rustique constitué par des poteries usuelles (dont un vase contenant des clous, des clés, des pentures et des pièces de serrurerie), des meules à main, des pierres à aiguiser, et, dans la salle X, un moule circulaire plat, en terre cuite, de 0 m. 095 de diamètre, muni d'une poignée, représentant en creux un belluaire armé d'un épieu et poursuivant cinq cervidés dans un espace circulaire décoré de branchages (fig. 9) ; cette scène de *venatio*, grossièrement traitée, devait être imprimée par la ménagère sur des galettes plates. Dans la salle AE, sur les ruines de l'hypocauste, on a trouvé un mortier grossier et des fûts de colonne dressés qui semblent avoir servi de sièges rudimentaires. Cet établissement rustique est daté par douze monnaies trouvées avec les objets que je viens d'énumérer : elles vont de Constantin I<sup>er</sup> (306-337) à Magnentius (350-353), Decentius (351-353), Théodose I<sup>er</sup> (379-395), Flavius Victor, dont nous avons recueilli une monnaie frappée à Trèves en 388, et Honorius (395-423). L'une des monnaies de Decentius porte

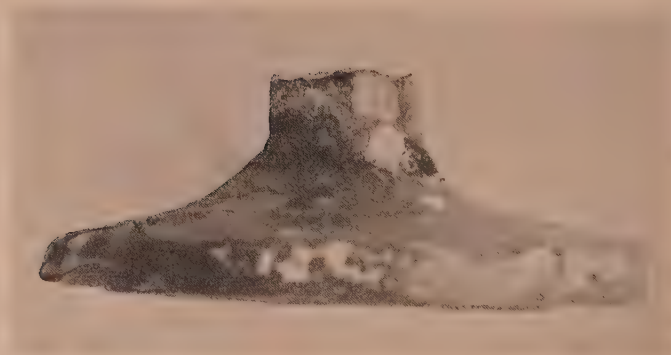


Fig. 9. — Moule à pâtisserie en terre-cuite (iv<sup>e</sup> siècle) :  
Scène de *Venatio* ?

le chrisme constantinien : le christianisme avait ainsi pénétré, au moins par les monnaies, sur les ruines des thermes.

En conclusion, à la fin des fouilles de 1936, nous pouvions déjà déduire que l'établissement thermal avait été fréquenté au II<sup>e</sup> siècle et dans les trois premiers quarts du III<sup>e</sup> ; qu'il avait été construit au début du II<sup>e</sup> siècle ou dès la fin du I<sup>er</sup> sur les ruines d'un bâtiment antérieur dont on retrouve les fondations, notamment sous les thermes des femmes ; qu'il avait été incendié et pillé au plus tôt en 276, puisque la dernière monnaie dans les décombres est de Probus (276-282) ; que les thermes des hommes, moins complètement détruits, avaient donné asile, au IV<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècles, à un établissement rural de minime importance, sommairement campé parmi les murs délabrés des bains romains.

L'invasion qui causa la ruine suprême des thermes est évidemment celle des Alamans et des Francs, en 276<sup>1</sup>. Mais une première destruction des thermes, beaucoup moins radicale sans doute, avait eu lieu avant cette fatale année 276 et elle avait été suivie d'une restauration quelque peu sommaire : à quelle date la situer ? M. Adrien Blanchet, constatant l'absence de monnaies entre Commode et Gallien, nous suggère de placer cette première destruction, suivie d'un abandon d'un demi-siècle ou plus, à l'époque où le chef de brigands Maternus courait les campagnes et mettait les villes à rançon<sup>2</sup>, sous Commode, vers 185-187. Nous tenons cette opinion pour hautement vraisemblable.

La campagne de fouilles de 1937 a permis de préciser le plan d'ensemble de l'établissement et l'agencement particulier des deux balnéaires juxtaposés ; elle a fait reconnaître, dans l'un et l'autre, plusieurs particularités notables, soit dans la construction des hypocaustes, soit dans les procédés employés pour écarter l'humidité des sous-sols, soit dans le dispositif des plafonds des piscines chauffées. Elle a mis au jour également une vaste cour rectangulaire ou palestine, dont le côté

---

1. C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, IV, 4<sup>e</sup> éd., p. 598-602.

2. *Ibid.*, p. 503.

Ouest est formé par la façade des thermes des hommes, le côté Sud par la façade de l'*apodyterium* des femmes, et les deux autres faces bordées par des portiques légèrement surélevés. Les nombreuses monnaies recueillies ont permis de serrer de plus près les dates d'occupation et de destruction des diverses parties de l'établissement. Une série de récipients à parfums, à huile parfumée ou à fards, dont plusieurs avec inscriptions ou graffites, nous documentent sur la vie d'un balnéaire gallo-romain au II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Enfin, les ex-voto confirment l'existence auprès des thermes d'un lieu saint, vraisemblablement consacré aux divinités des sources.

#### *Thermes du Sud, réservés aux femmes*

L'*apodyterium* J-F était une vaste pièce 4 fois 1/2 plus longue que large (17 mètres sur 3 m. 75). Le mur transversal qui, sur le plan, semble la partager en deux parties (J et F) appartient en réalité aux substructions d'un édifice antérieur (probablement du I<sup>er</sup> siècle), qui a été démoli pour permettre la construction des thermes et dont les murs arasés étaient cachés par le dallage. La forme allongée était particulièrement bien choisie pour un vestiaire ; d'abord parce que les baigneuses pouvaient prendre place le long des murs pour se dévêtir, déposer leurs vêtements ou se revêtir, tandis que d'autres allaient et venaient au centre de la pièce ; ensuite parce que cette disposition permettait de faire communiquer le vestiaire, par de nombreuses portes, soit avec le vestibule L, soit avec la palestres S, soit avec les salles ou cabines A, B, C, D, E et G-H, où des *ornatrices* devaient donner des soins de beauté aux dames qui fréquentaient l'établissement ; il est possible aussi que des médecins y aient donné des consultations et la trouvaille en ces parages de mortiers en pierre et d'une sonde chirurgicale en bronze, autorise cette seconde hypothèse.

On entrait donc de l'extérieur dans le balnéaire par la porte Est du vestibule L, sur lequel donnaient aussi les portes Nord du grand édifice BA, non encore identifié. Pour passer du vestibule L dans le vestiaire J, il fallait traverser

une sorte d'antichambre K, qui pouvait être le siège du caissier auquel on payait le prix du bain, peut-être au moyen de tessères de plomb semblables à celle que nous avons recueillie. La pièce I, dont l'unique porte regarde sur le vestibule L, a l'apparence d'une loge de portier. L'espace NM est un couloir de service qui relie l'antichambre K à la chaufferie située à l'Ouest des thermes. L'absidiole en N est de très basse époque, tandis que les fondations qui coupent dans toute sa longueur le vestibule K semblent appartenir à l'édifice antérieur, présumé du 1<sup>er</sup> siècle.

Par deux degrés bétonnés, primitivement revêtus d'un placage de marbre ou de pierre dure, on accédait du vestiaire J dans le *frigidarium* P (4 m. 50 sur 3 m. 75), dont le dallage reposait sur un lit de béton. En O était le bassin d'eau froide ou *labrum*, mesurant 4 m. 50 sur 3 m. 75 comme le *frigidarium* proprement dit. Ce bassin est construit, exactement comme les piscines chauffées découvertes en 1935 et 1936, d'un épais béton rouge revêtu de dalles et de plaques de marbre. Trois des parois s'appuient à la partie inférieure des murs ; la paroi Nord est faite d'une double rangée de briques carrées d'un pied de côté et mesure environ 60  $\frac{c}{m}$  d'épaisseur. La profondeur de ce bassin d'eau froide était d'environ 1 mètre, à savoir : 50  $\frac{c}{m}$  au-dessous du dallage du *frigidarium* et 50  $\frac{c}{m}$  au-dessus. Cette profondeur était à peu près celle de toutes les piscines trouvées jusqu'ici dans ces thermes.

Du *frigidarium* P, on passait dans une pièce sur hypocauste BC, dont il ne subsiste plus que le mur oriental, long de 4 m. 50, avec les amorces des murs Nord et Sud. L'hypocauste lui-même est détruit et nous n'en avons retrouvé que quelques briques rondes de pilettes. Cette destruction radicale, jusqu'aux fondations, de la partie Ouest de cette salle BC s'explique par l'observation suivante : à une époque que nous préciserons bientôt, mais qui est nécessairement postérieure à la destruction finale, une profonde tranchée de drainage a été creusée, dans la direction Sud-Est-Nord-Ouest, coupant en biais les pièces BA, BG, M, O, BE, BC, BH et T, avec une tranchée de dérivation, moins large et moins profonde, orien-

tée du Sud-Ouest au Nord-Est, perpendiculairement à la précédente, et traversant en biais les pièces O, N, K, J, F, en direction de la Cure. Il suffit de considérer le plan pour y reconnaître le tracé de ces deux tranchées, évidemment destinées à l'assainissement de la région située au Sud-Ouest des thermes. De fait, des sondages en profondeur dont nous donnerons plus loin le détail nous ont révélé l'existence, à date très ancienne, d'un petit étang ou marais en cette région, formé par le ruissellement des eaux superficielles sur le flanc du lit, large et profond, creusé par la rivière à l'époque préhistorique. La hauteur des sédiments accumulés amène les spécialistes à conclure que ce marais a subsisté durant des siècles. Quand les propriétaires du terrain ont entrepris de le mettre en valeur — et nous savons que ce fut l'œuvre des moines de Vézelay au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle — leur premier soin fut de ménager l'écoulement des eaux vers la Cure par les tranchées profondes que nous avons retrouvées et sur le parcours desquelles tous les murs antiques sont détruits jusqu'aux fondations.

Cette malencontreuse destruction nous a cependant permis de constater, grâce à la coupe intégrale des substructions qu'elle nous procure, quelles minutieuses précautions avaient été prises par le constructeur de l'hypocauste BC pour assurer son étanchéité. De bas en haut, en partant du sol naturel, nous avons rencontré : 1° Une couche de sable mêlé de galets ; 2° Un lit de terre glaise ; 3° Un béton rouge très résistant d'environ 0 m. 20 d'épaisseur ; 4° Des rangées parallèles et continues de tuiles faîtières (*imbrices*), placées bout-à-bout<sup>1</sup>, la face concave posée contre le béton ; ces tuiles formaient ainsi des sortes de canaux semi-circulaires et la suie qui s'est déposée dans ces canaux prouve que leurs extrémités commu-

---

1. Même dispositif dans certaines substructions gallo-romaines de Périgueux, où M. P. Barrière décrit « des sols dans lesquels le dallage reposait sur de fortes tuiles courbes dont la courbure était tournée en dessous » (*Vesunna Petrucoriorum*, 1930, p. 83). A Kumpfmühl, près de Ratisbonne, la *suspensura* d'un hypocauste était formée (fig. 11) par des *imbrices* juxtaposées portant sur une série de murets parallèles, percés d'ouvertures cintrées (cf. *Germania romana*, XI, Bamberg, 1924, pl. XXVIII, 3).

niquaient avec la salle de chauffe placée au-dessus ; 5° Sur cette rangée d'*imbrices* reposait un second béton de 15 à 20 <sup>cm</sup> d'épaisseur ; 6° Sur le second béton, un carrelage de grandes briques carrées, soigneusement jointoyées. Sur ce carrelage



Fig. 10. — *Tepidarium* présumé des Thermes du Sud : le fond de l'hypocauste est garni de rangées parallèles d'*imbrices*, formant écran contre l'humidité du sous-sol.

s'élevaient les pilettes de briques rondes qui portaient la *suspensura* (fig. 10 et 11).

De la salle BE, rien n'a subsisté que l'angle Nord-Ouest ; en la déblayant, nous avons trouvé beaucoup de suie et une brique ronde d'hypocauste ; le sous-sol était constitué, de bas en haut, par une couche de sable et de cailloux roulés, surmontée d'un lit d'argile. Cette salle était donc vraisem-

blement pourvue d'un hypocauste semblable à celui de BC.

La salle BC, communiquant directement avec le *frigidarium*, devait être un *tepidarium* qui avait en BE soit un bassin d'eau tiède, soit une pièce annexe réservée aux onctions d'huile (*oleothesium*). Le *lacenicum* devait être en BH et l'air



Fig. 14. — Hypocauste à Kumpfmühl, près de Ratisbonne. La *suspensura* est formée par des murailles juxtaposées, portant sur une série de murs parallèles et percés d'ouvertures cintrées (d'après *Germania romana*, XI, Bamberg, 1924, pl. XXVIII, 3.).

chaud de son hypocauste, venant d'un *præfurnium* parallèle à ceux que nous avons retrouvés en T, Y et AB, devait passer ensuite dans les salles de chauffe des deux pièces tièdes BC et BE. Telle est du moins la disposition que suggère la logique et l'analogie des thermes des hommes.

Le réduit BD était un simple passage entre BC et BH, d'une part, et la piscine chauffée Q, d'autre part. Vers le Sud, deux murs juxtaposés, de chacun 0 m. 50 environ d'épaisseur, le séparent du *frigidarium* P et du *tepidarium* probable BC.

Sous le béton de ce réduit BD, nous avons remarqué un dispositif curieux pour lutter contre l'humidité du sous-sol. De grosses pierres brutes ont été accumulées sur plus d'un mètre de hauteur, sans aucun liant, mais avec des interstices intentionnels très habilement ménagés, par lesquels l'air chaud et la fumée d'un ou deux hypocaustes voisins circulaient en déposant une suie abondante.

Un passage reliait ce réduit BD à la piscine chauffée Q à travers le mur de la rotonde : il était dallé de tuiles, comme le passage entre P et Q, et ce carrelage a été conservé. L'existence de ce passage dans le plan primitif est établie par le fait que le panneau chauffant vertical de *tubuli* qui, d'après la symétrie, aurait dû se trouver sur ce point dans le gros œuvre de la rotonde, n'a jamais existé, ainsi que nous l'avions constaté dès 1935 sans pouvoir expliquer cette anomalie. Nous n'avons dégagé le seuil de cette porte qu'en septembre 1937, lorsque nous avons fait décaper l'herbe et la terre qui recouvraient jusque-là l'arase des murs de la rotonde, afin de les recouvrir d'une couche protectrice et discrète de mortier. La même opération nous a fait également constater l'existence ancienne d'une porte de service entre les deux piscines Q et R : nous avons retrouvé le soubassement bétonné du seuil. On ne s'étonnera donc pas de voir trois portes figurées dans le pourtour de la rotonde Q sur le plan ci-joint, alors que le plan de 1936 n'en figurait qu'une : celle entre P et Q.

On ne trouvera pas ici la description des deux piscines chauffées, appartenant respectivement à chacun des deux balnéaires, puisque nous l'avons déjà donnée<sup>1</sup>. Cependant un examen plus approfondi des nombreux crampons en forme de T (fig. 12 trouvés dans les décombres de ces piscines, en 1935 et 1936, nous a conduit à des précisions sur ce qu'étaient les plafonds de ces deux édifices. Ces crampons sont formés d'une tige plate, de 9 à 12  $\frac{1}{2}$  de long et 2 à 3  $\frac{1}{2}$  de large, dont la forme rappelle un peu celle d'un fer de lance et d'une traverse perpendiculaire, également plate, longue de 7 à 9  $\frac{1}{2}$  et large

---

1. *Revue des questions historiques*, I. I.

de 2 environ. La tige est évidée en son milieu d'un ou deux orifices rectangulaires dans certains desquels des clous assez longs sont restés fixés ; quant à la barre du T, elle est parfois prise encore dans un morceau d'enduit, la face lisse de cet enduit étant opposée à la tige du T.



Fig. 12. — Crampons de fer en forme de T (*uncini ferrei* de Vitruve).

Il est impossible d'attribuer à ces crampons le rôle que jouaient des ferrures analogues, mais sans clous traversant la tige, qu'on a trouvées dans d'autres hypocaustes et par exemple dans celui de la maison des Vestales sur le Forum : la barre transversale retenait deux à deux les *tubuli* de terre cuite contre le gros œuvre du mur, où la tige était fixée<sup>1</sup>. Dans la région éduenne, où nous nous trouvons, Gaston Gau-

1. Cf. H. MIDDLETON, *The remains of ancient Rome*, II, p. 121 sqq.

thier a fait semblable constatation dans les bains gallo-romains de Champvert (Nièvre)<sup>1</sup>. Aux Fontaines-Salées, non seulement nous n'avons jamais trouvé de ces crampons en T maintenant les *tubuli* contre le gros œuvre, mais il eût été absolument impossible de les introduire entre les *tubuli*, ceux-ci étant collés les uns contre les autres sans aucun intervalle et solidement encastrés dans la maçonnerie. D'ailleurs la présence de clous dans les tiges ne peut se comprendre si ces tiges étaient prises dans le mur, entièrement bâti en pierre et chaux.

En réalité, les crampons en T des Fontaines-Salées, que nous avons relevés parmi un amoncellement de tuiles brisées, d'enduits calcinés et de charbon de bois, servaient à l'assemblage des divers éléments d'un plafond : solives et briques de revêtement, conformément aux prescriptions de Vitruve : « Quant aux voûtes (des salles de bains chauds), si elles sont de maçonnerie, elles feront meilleur usage. Si elles sont faites de solives assemblées, il faudra disposer au-dessous des carreaux de terre cuite et cela de la façon suivante : que l'on fasse des tringles de fer, droites ou cintrées, et que ces tringles soient suspendues sous le solivage au moyen de crampons de fer aussi nombreux que possible ; ces tringles seront placées de telle sorte que des tuiles sans rebords puissent être posées dessus. Les plafonds seront ainsi revêtus entièrement d'une armature de fer. Les joints des briques de ces plafonds seront remplis d'argile pétrie avec de la bourre ; quant à la face d'intrados, celle qui regarde le dallage de la salle de bains, elle sera d'abord crépie de mortier de tuileau et chaux, puis

---

1. *Les bains de la villa gallo-romaine de Champvert*, dans *Bull. de la Soc. Nivernaise*, XIX, 1902, p. 456, n. 1. « Les tuyaux verticaux, superposés généralement par trois, non seulement adhéraient au mur avec un solide mortier, dans lequel est restée leur empreinte, mais ils étaient en outre fixés par de nombreux crampons en forme de T, dont les uns ont été retrouvés intacts dans le déblaiement, tandis que les autres, privés de leur tête (tombée avec les tuyaux), ont laissé leur pointe dans l'épaisseur du mur. » Voir également les crampons découverts dans les thermes de Sbeitla (Tunisie) ; cf. L. POINSSOT et R. LANTIER, *Bull. arch. du Comité*, 1923, pl. CL.



Fig. 13. — Vue aérienne du champ de fouilles, le 20 septembre 1936.

lissée en stucage ou enduit<sup>1</sup>. » Il est impossible de trouver un texte qui s'accorde plus parfaitement avec nos constatations : nos crampons en T sont bien les *uncini ferrei* de Vitruve.

### *Thermes du Nord, réservés aux hommes*

La partie essentielle des thermes du Nord (fig. 13) est le bâtiment R-U-Z, mesurant à l'extérieur 11 m. 60 sur 11 m. 20. L'épaisseur des murs Est et Ouest est de 1 m. 50, tandis que celle des murs Nord et Sud n'est que de 0 m. 60, ce qui permet de supposer que les murs Est et Ouest supportaient les retombées d'une voûte en berceau.

Le mur du Sud présente par endroits un petit appareil très soigné, avec joints lissés au fer, qui se distingue nettement de l'appareil moins régulier du reste de l'édifice et donne l'impression d'un remploi. D'ailleurs, en cet endroit précisément, on remarque, à la base du mur, un petit arc aux claveaux longs et minces, taillés à la perfection (fig. 14) ; cette ouverture cintrée qui mesure 25  $\frac{\text{cm}}{\text{m}}$  à la base et 15  $\frac{\text{cm}}{\text{m}}$  de hauteur sous clé, a été trouvée murée et doit donc être rangée elle aussi parmi les vestiges d'un état de choses plus ancien.

Tout récemment, des travaux de consolidation et de préservation effectués dans cette partie des ruines nous ont permis de constater que le grand bâtiment rectangulaire R-U-Z formait à l'origine une seule pièce : les deux cloisons, perpendiculaires l'une à l'autre, qui partagent ce bâtiment en trois pièces inégales ont été ajoutées après coup, lors d'un rema-

---

1. *Vitruvii de Architectura libri decem*, éd. F. Krohn, Leipzig, 1912, V, ix, 3 : « Concomarationes vero si ex structura factæ fuerint, erunt utiliores ; sin autem contignationes fuerint, figlinum opus subiciatur. Sed hoc ita erit faciendum : regulæ ferreæ aut arcus fiant æque uncinis ferreis ad contignationem suspendantur quam creberrimis ; æque regulæ sive arcus ita disponantur uti tegulæ sine marginibus sedere in duabus invehique possint, et ita totæ concomarationes in ferro nitentes sint perfectæ ; earumque camararum superiora coagmenta ex argilla cum capillo subacta liniantur ; inferior autem pars, quæ ad pavimentum spectat, primum testa cum calce trullizetur, deinde opere albario sive tectorio poliatur. »

niement du plan primitif. Un sondage pratiqué en avril 1938 a fait découvrir, sous le carrelage disloqué par les intempéries des hypocaustes U et Z, mis au jour depuis 1936, le tiers environ d'une grande piscine (fig. 15) qui occupait primitivement tout le centre de l'édifice R-U-Z et qui fut comblée



Fig. 14. — Arc de décharge dans l'hypocauste du *caldarium* du Nord.

lors de la construction des hypocaustes R, U et Z. Le fond de ce bassin rectangulaire de 5 mètres de large sur environ 7 mètres de long, était revêtu d'un dallage dont les empreintes restent parfaitement visibles dans le béton rose. L'eau pouvait s'y élever à un niveau d'environ 1 m. 50 au-dessus du fond. Le promenoir qui en faisait le tour était large de 0 m. 70 ; il n'en reste que la base sur laquelle demeurent des morceaux de plaques de revêtement en marbre blanc. De ce promenoir, sur lequel les baigneurs pouvaient s'asseoir ou circuler, on descendait au fond du bassin par deux gradins, constitués

comme le promenoir par de larges carreaux enduits d'un mortier de brique concassée ; le premier gradin mesure 0 m. 40 de large et le second, qui ne lui est inférieur que de quelques centimètres, mesure 0 m. 30. D'ailleurs ce dernier gradin est creux et forme intérieurement une sorte de canal bordé par de grandes briques et mesurant 0 m. 25 de haut



Fig. 15. — Vestiges d'une piscine du 1<sup>er</sup> siècle  
sous le *laconicum* et le *tepidarium*  
des Thermes Nord du 11<sup>e</sup> siècle, avril 1938.

sur 0 m. 20 de large : c'est un conduit de chauffage qui fait tout le tour de la piscine.

Puisqu'il s'agit d'une piscine chauffée, on est conduit aussitôt à se demander : existe-t-il un hypocauste au-dessous de cette piscine ? La prudence m'interdit de le nier catégoriquement, mais la chose est peu probable : en effet, le fond de cette piscine est déjà à un niveau tellement bas qu'une salle de chauffe placée au-dessous aurait été, la plupart du temps, irrémédiablement envahie par les eaux. On sait du reste qu'une piscine chauffée n'implique pas nécessairement un hypocauste : l'eau, quand elle n'était pas naturellement

chaude, passait, avant d'entrer dans le bassin, dans de hautes chaudières cylindriques en airain, placées au-dessus du four et appelées *milliaires* par suite de l'analogie de forme avec les bornes routières. L'hypocauste, en tout état de cause, n'avait pas pour fonction de chauffer l'eau, mais de la maintenir chaude, de ralentir le plus possible son refroidissement. Aussi connaissons-nous des piscines chauffées qui n'ont pas d'hypocauste, mais simplement des conduits de chaleur latéraux : ainsi en va-t-il pour la piscine circulaire des thermes de Canac, près de Rodez<sup>1</sup>.

La piscine découverte en avril 1938 sous les hypocaustes U et Z et que je viens de décrire, appartient visiblement à la première époque des thermes, ainsi que la maçonnerie en bel appareil et l'arcature aveuglée du mur Sud de l'édifice R-U-Z. A une deuxième époque, que les trouvailles de monnaies et de poteries nous permettent de situer au début du second siècle, des modifications profondes ont été apportées aux dispositions intérieures de cet édifice. Là où il n'y avait précédemment qu'une vaste piscine d'eau chaude avec conduits de chaleur latéraux, on a aménagé sur hypocaustes les éléments essentiels d'un balnéaire à la mode romaine : *caldarium*, *laconicum* et *tepidarium*<sup>2</sup>. La surface de la piscine chaude a été diminuée d'un tiers et restreinte à l'espace R ; le tiers ainsi gagné a été partagé entre les deux pièces Z et U. Un nouveau *præfurnium* a été construit en AB, spécialement pour l'étuve Z (4 m. 60 sur 3 mètres), réduit sur-chauffé placé directement au-dessus du four et où les raffinés pouvaient, comme dit Sénèque, « *faire ruisseler leur corps* »

1. Abbé CÉRÈS, dans *Bull. monum.*, XLIV, 1878, p. 56 et pl.

2. On attribue l'invention de la *suspensura* et du bain sur hypocauste à C. Sergius Orata, un « raffiné » contemporain de Cicéron. D'après Dion Cassius (LV, 7), la première piscine chaude installée à Rome le fut par Mécène : « ... πρῶτός τε κολυμβήθραν θερμοῦ ὕδατος ἐν τῇ πόλει κατασκευάσε... ». Néanmoins Sénèque (*Ep.* XC, 25) considère encore la tubulature (*impressi parietibus tubi*) comme une invention récente. Il est probable que, dans le centre de la Gaule, vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle, la construction d'un balnéaire sur hypocauste avec étuve juxtaposée n'était pas encore chose banale.

d'une abondante sueur avant de le plonger dans la piscine<sup>1</sup> ».

L'air chaud, après avoir séjourné dans l'hypocauste Z passait par une ouverture assez étroite (fig. 16) dans l'hypocauste du *tepidarium* U (3 m. sur 3 m.) ; l'appel d'air était obtenu au moyen d'une sorte de cheminée en briques, ménagée dans l'épaisseur du mur Est, à l'opposé du four AB.



Fig. 16. — *Laconicum* des Thermes du Nord, avec son *praeurnium* et (au premier plan) la communication avec l'hypocauste du *tepidarium*.

*Laconicum* et *tepidarium* sont donc ici accolés selon le précepte de Vitruve (V, x, 5) : *Laconicum sudationesque sunt conjungendæ tepidario*. Vitruve suppose aussi que l'étuve est une pièce circulaire, voûtée en coupole ; au centre de l'hémisphère, un orifice circulaire que l'on ouvrait ou fermait au moyen d'un bouclier d'airain suspendu à des chaînes, permettait de maintenir la température au degré désiré<sup>2</sup>.

1. Ep. LXXXVI : « Thasius lapis, quondam rarum in aliquo spectaculum templo, piscinas nostras circumdedit, in quas multa sudatione corpora exsaniata demittimus. »

2. *De architectura*, V, x, 5 : « ... mediumque lumen in hemisphærio relinquitur

Grævius<sup>1</sup> nous a conservé le dessin du *laconicum* en rotonde des thermes de Pise, où l'on voit effectivement une ouverture circulaire au centre de la coupole. Même quand l'étuve est rectangulaire, elle comporte souvent une abside : c'est le cas



Fig. 17. — Absidiole du *laconicum* du Nord, vue de l'extérieur.

dans les thermes de Triguères (Loiret) et dans nos thermes des hommes, où l'absidiole du *laconicum* dessine un arc légèrement outrepassé<sup>2</sup> (fig. 17).

---

ex eoque clypeum æneum catenis pendeat, per cujus reductiones et demissiones perficietur sudationis temperatura ».

1. *Thesaurus antiquitatum romanarum*, Utrecht, 1694, in-f°, XII, 386 ; reproduit dans DAREMBERG et SAGLIO, s. v. *Thermæ*.

2. CAUMONT, dans *Bull. mon.*, XXIX, 404. Cf. BONNARD-PERCEPIED, *La*

La piscine R, de la seconde époque, était chauffée par le *præfurnium* primitif Y, situé au milieu du mur Ouest de l'édifice : les reconstruteurs se contentèrent de dévier fortement vers l'Est le canal d'entrée du four dans la salle de chauffe afin de le faire aboutir à peu près au centre de celle-ci (fig. 18). Bien que la *suspensura* se soit effondrée complètement lors de la ruine définitive des thermes, la piscine R est assez bien conservée pour qu'on puisse en donner une reconstitution complète.

Après avoir démoli complètement, dans tout l'espace R, la piscine primitive, les reconstruteurs ont établi l'aire inférieure d'une salle de chauffe à 0 m. 15 au-dessous du niveau qu'occupait le fond de la piscine détruite. Cette aire inférieure, qui mesure 6 m. 50 sur 5 m. 30, est dallée de grands carreaux en terre cuite, fixés sur un lit de béton (fig. 19) ; elle est légèrement inclinée de l'Est vers l'Ouest, c'est-à-dire vers l'entrée du *præfurnium* Y : ceci encore répond au vœu de Vitruve lorsqu'il enseigne qu'une balle lancée du four (*hypocaustis*) vers le fond de la salle de chauffe doit revenir de son propre poids à son point de départ, si l'on veut que la flamme se répande aisément sous la *suspensura*<sup>1</sup>.

La hauteur de la salle de chauffe était d'environ 0 m. 80. Elle était délimitée, à l'Ouest, au Sud et à l'Est, par un muret fait de briques et de terre réfractaire disposée par couches verticales ; ce massif de profil carré, puisque sa largeur était également de 0 m. 80, laissait entre lui et la base des gros murs un canal, large de 0 m. 20 et haut de 0 m. 80. Ce canal communiquait avec la salle de chauffe par huit

*Gaule thermale*, P., 1908, p. 4 : « Le *laconicum* ou *sudatorium* est généralement une pièce rectangulaire dont l'une des extrémités était voûtée en forme d'abside. » A Pompéi, le *laconicum* des thermes centraux (I<sup>er</sup> siècle), mitoyen avec le *tepidarium*, dessinait un carré dont chaque angle s'arrondissait en une absidiole (H. THÉDENAT, *Pompéi, Vie publique*, p. 115).

1. *De Arch.*, V, x, 8-9 : « *Suspensuræ caldarium ita sunt faciendæ ut primum sesquipedalibus tegulis solum sternatur, inclinatum ad hypocaustum, uti pila cum mittatur non possit intro resistere, sed rursus redeat ad præfurnium ipsa per se : ita flamma facilius pervagabitur sub suspensione.* »



Fig. 18. — Piscine rectangulaire chauffée des Thermes du Nord,  
vue de l'Est (septembre 1936).



Fig. 19. — Piscine rectangulaire chauffée des Thermes du Nord,  
vue de l'Ouest, après déblaiement complet (avril 1938).

dégagements horizontaux ménagés dans le massif de briques : un dans chaque angle et un au milieu de chaque paroi de la salle de chauffe. De chacun de ces dégagements partaient des panneaux verticaux de conduits rectangulaires en terre cuite (*tubuli*), qui se prolongeaient, bout à bout, entre le gros œuvre et l'enduit du mur, jusqu'aux cheminées ouvertes au sommet de l'édifice ; ainsi se faisait l'appel d'air frais et la répartition de la chaleur dans l'épaisseur même des parois. Le canal pour la circulation de l'air chaud ménagé à la base des murs, autour du massif qui circonscrit la salle de chauffe, se retrouve souvent dans d'autres thermes romains, par exemple au pourtour de l'hypocauste des deux piscines circulaires chauffées du Collège de France<sup>1</sup> ; il n'est cependant pas général et il manque en particulier dans la piscine circulaire chauffée de nos thermes du Sud.

Ce canal n'existait d'ailleurs, dans la piscine rectangulaire que nous décrivons, que de trois côtés ; du côté du Nord, le long de la cloison de pierre ajoutée par les reconSTRUCTEURS, il n'y avait pas de massif de briques, mais un muret de pierre, large de 0 m. 60, directement adossé à la cloison, sans espace intermédiaire. Ce muret, revêtu d'une épaisse couche d'enduit, était cependant percé en son centre d'un dégagement absolument semblable aux sept autres et aboutissant comme eux à un faisceau de *tubuli*.

Sur le carrelage inférieur de la salle de chauffe et des huit dégagements horizontaux qui la prolongeaient ont été montées des pilettes de briques rondes, espacées entre elles d'environ 0 m. 30 et coiffées, en guise de chapiteaux, de carreaux de 0 m. 21 de côté (*laterculi bessales*). Le plafond de la salle de chauffe, constitué par une double épaisseur de grandes briques portant une couche de béton de 0 m. 20 de hauteur, reposait sur toutes ces pilettes juxtaposées ; il

---

1. Cf. *Revue des questions historiques*, loc. cit., fig. 3 : « Étude comparative des piscines circulaires sur hypocauste de Paris (Collège de France) et des Fontaines-Salées. »

s'appuyait également de trois côtés, sur les bords des massifs de briques<sup>1</sup>. Au-dessus de ceux-ci et en retrait de 0 m. 37 environ s'élevait la paroi en briques du bassin d'eau chaude (fig. 20), haute de plus d'un mètre et large d'environ 0 m. 63 : le sommet de cette paroi formait une sorte de promenoir, au-dessus du canal horizontal d'air chaud de l'étage inférieur. Vers le Nord, le massif de pierres dont la base limitait



Fig. 20. — Angle S.-O. de la piscine chauffée des Thermes du Nord après déblaiement complet et restauration partielle (avril 1938).

la salle de chauffe de ce côté formait, dans sa partie supérieure, la paroi de la piscine elle-même.

Cette piscine, entièrement revêtue de marbre blanc, avait un tuyau d'évacuation en plomb, trouvé en place et intact (fig. 21) sur une longueur de 0 m. 41, alors que sa longueur

---

1. On peut admettre en règle générale qu'on reconnaît l'hypocauste d'une piscine chauffée d'un hypocauste ordinaire à ce que le second repose uniquement sur des pilettes de briques dont la rangée la plus excentrique est adossée aux parois de la salle de chauffe, tandis que le premier est entouré de massifs de briques latéraux destinés à porter le poids considérable du bassin rempli d'eau.

primitive était d'environ 2 m. 15. Le fragment conservé, de section piriforme, est formé d'une feuille de plomb épaisse de 0 m. 004, large de 0 m. 28, qui a été repliée autour d'un mandrin de 0 m. 07 de diamètre ; les deux bords de la feuille ont été rapprochés et soudés avec du métal fondu, ce qui donne au tuyau une coupe légèrement piriforme, le raccord étant placé en haut. Le poids de ce fragment de tuyau est de 4 kg. 685<sup>1</sup>.



Fig. 21. — Fragment d'une *fistula* servant à l'évacuation des eaux de la piscine chauffée des Thermes du Nord.

Il conduisait les eaux polluées dans un égout qui a été retrouvé en X et qui servait également à la décharge des eaux de la piscine des femmes ; l'adduction d'eau et la réserve de combustible devaient être également communes aux deux piscines. C'est même strictement pour cette raison d'économie que les piscines chaudes des hommes et des femmes sont ici

---

1. Cf. J. MAHUL, *Les tuyaux de plomb : histoire et progrès de leur fabrication*, dans *La Nature* du 1<sup>er</sup> décembre 1937 (tient compte des *fistulae* découvertes récemment sous le Collège de France et aux Fontaines-Salées).

juxtaposées comme dans les thermes du Vieil-Évreux et selon le précepte de Vitruve<sup>1</sup>.

La piscine R que nous venons de décrire a beaucoup souffert du premier pillage des thermes vers 186. Dans la restauration assez sommaire qui a suivi, vers le début du III<sup>e</sup> siècle, on a supprimé le canal horizontal qui reliait entre eux par la base les panneaux verticaux de *tubuli* : ce canal a été retrouvé comblé de gravois et de tuileaux. D'autre part, à côté des pilettes en grosses briques rondes, on en trouve d'autres d'un diamètre inférieur et d'autres, d'une forme très irrégulière et tendant vers l'ovale, qui dénotent une fabrication hâtive : ces disparates trahissent des réparations plus rapides que soignées.

La reconstruction des thermes au second siècle explique les dimensions restreintes du *frigidarium* V (4 m. 30 sur 2 m. 10) avec son bassin individuel de 2 mètres de long sur 1 m. 50 de large et 1 mètre de profondeur. La comparaison avec le bassin d'eau froide des thermes du Sud (4 m. 50 × 3 m. 75) montre à l'évidence qu'on a été gêné ici par les constructions antérieures que l'on remployait en partie.

À la vérité, le bain d'eau salée n'était considéré comme vraiment actif par les médecins antiques que s'il était pris chaud et c'est pourquoi les piscines chaudes ont tellement plus d'importance dans nos thermes que les bassins d'eau froide. Si Hippocrate enseigne que « le bain salé chauffe et sèche, étant naturellement chaud, et qu'il attire l'humidité hors du corps<sup>2</sup> », Celse met au premier rang des traitements qui dessèchent les « humeurs » la friction avec l'huile et le bain salé, surtout s'il est chaud : *Calefaciunt unctio, aqua salsa magisque si calida est*<sup>3</sup>... Les baigneurs des Fontaines-Salées, en revenant de la piscine chaude au vestiaire, devaient simplement se plonger un instant dans la baignoire d'eau froide, laquelle eau n'était

1. *De Arch.*, V, x, 4 : « ... Caldaria muliebria et virilia conjuncta et in isdem regionibus sint conlocata ; sic enim efficietur ut vasaria et hypocaustis communis sit eorum utrisque. »

2. *Du régime*, II, 27 ; cité par BONNARD-PERCEPIED, p. 20.

3. A. CORNELII CELSI, *De medicina*, I, 3, 20.

sans doute que de l'eau pure, uniquement pour raffermir la peau et faire la réaction avant la friction d'huile et le massage. La petite dimension du bassin permettait de renouveler l'eau à l'usage de chaque baigneur.

La salle circulaire AE, placée entre le vestibule AD et le *frigidarium* V est certainement l'*apodyterium* des hommes.



Fig. 22. — Hypocauste à canaux rayonnants de l'*apodyterium* des hommes.

Le plan circulaire n'est pas insolite pour les vestiaires : il suffit de rappeler les deux *apodyteria* en rotonde des thermes doubles de Vieil-Évreux<sup>1</sup>.

L'hypocauste de la salle AE est d'un genre très particulier et dont les exemples sont rares dans tout le monde romain. Il est formé de six canaux rayonnants, larges de 50  $\frac{c}{m}$  et profonds de 60 à 65  $\frac{c}{m}$ , disposés très irrégulièrement autour d'une pile centrale unique (fig. 22) ; cette pile centrale et les

1. Cf. Em. ESPÉRANDIEU, *Les Fouilles du Vieil-Evreux. Premier rapport fait à la Société Française des fouilles archéologiques*, Paris, 1913, fig. 9-11.

parois des canaux sont construites avec des tuiles à rebords, soit entières, soit le plus souvent coupées en deux dans le sens de la longueur. Entre les canaux, des terre-pleins servaient de support au dallage qui recouvrait le tout. Le fond de presque tous les canaux, dallé de tuiles, est plus ou moins incliné vers la pile centrale ; au contraire, celui qui relie la pile centrale à l'espace AA s'abaisse vers l'entrée du four — complètement détruit — qui chauffait cet hypocauste. Le tirage se faisait par des faisceaux de *tubuli* qui communiquaient avec chaque canal. En dehors de son utilité architecturale, qui était de porter le centre du dallage, la pile centrale devait provoquer autour d'elle un courant d'air tournant très propice au tirage. Certes, la chaleur dégagée par ce type d'hypocauste était inférieure à celle que produisait le type courant ; mais elle suffisait à atténuer l'air du vestiaire.

L'architecte des Fontaines-Salées n'a d'ailleurs pas inventé ce système de chauffage, qui devait être bien connu des techniciens romains, puisque nous le retrouvons en Grande-Bretagne, à Silchester, dans une villa fouillée en juillet 1866 par le Rev. James Gerald Joyce<sup>1</sup> (fig. 23). Cet hypocauste, situé sous une salle rectangulaire, comportait huit canaux de briques — sept, si l'on met à part celui qui prolongeait le four — symétriquement disposés autour de la pile centrale. « Les piliers, a-t-on écrit à propos de l'hypocauste de Silchester, étaient remplacés par des blocs de maçonnerie, sur lesquels reposait la *suspensura* et entre lesquels le constructeur avait ménagé des canaux ; la chaleur circulait par ces canaux jusqu'aux tuyaux verticaux par où elle devait monter dans les murs... Le canal qui communique avec le fourneau aboutit à un pilier carré, situé au centre de la chambre, d'où rayonnent, entre les blocs de maçonnerie, sept canaux se dirigeant vers le mur<sup>2</sup>. » On voit

---

1. *Account of further excavations at Silchester*, dans *Archæologia...* published by the Society of Antiquaries of London, XLVI, 1881, p. 337-338 et pl. XII, n° 2. M. JOYCE date cet hypocauste de l'époque entre Claude I<sup>er</sup> (41-54) et Commode (176-192) ; nous datons le nôtre de la fin du 1<sup>er</sup> ou du 11<sup>e</sup> siècle.

2. DAREMBERG-SAGLIO, s. v. *Hypocaustum*.

que l'hypocauste de notre *apodyterium* des hommes répond à un type déjà bien étudié par les spécialistes.

Le vestibule AD communiquait à la fois avec le vestiaire AE, dont nous venons de décrire l'hypocauste, avec le portique AG et avec la salle AC qui va maintenant retenir notre attention. Elle offre une disposition des plus originales,

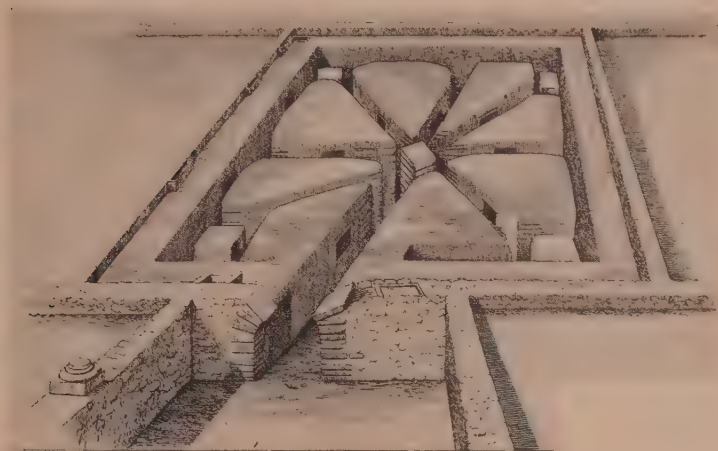


Fig. 23. — Hypocauste à canaux rayonnants  
découvert à Silchester en 1866  
(d'après J. G. Joyce, *Archæologia*, XLVI, 1881, pl. XII).

puisqu'elle dessine un quart de cercle autour de la partie Nord-Ouest de la rotonde AE. Au Sud, à l'Est et au Nord, les murs de cette salle sont longés, au-dessous du dallage en pierre grise partiellement conservé, par un égout soigneusement maçonné, enduit de béton rouge-brun et primitivement recouvert de larges dalles au niveau du pavement. Cet égout, large de 50  $\frac{\text{cm}}{\text{m}}$  et profond de 1 m. 20, a sa pente du S.-E. au N.-O. ; venant de la région AA où il a été complètement détruit à une date très ancienne — il devait passer derrière le *præfurnium* de l'hypocauste AE —, il prend, à sa sortie de la salle AC, la direction du N.-O. : nous ne savons encore où il aboutissait.

Dans la traversée de la salle AC, le muret qui forme la paroi gauche de cet égout porte à sa partie supérieure une rigole semi-circulaire creusée avec soin dans le dallage. Tout le pavement de la salle est légèrement incliné vers cette rigole, laquelle se déversait dans l'égout aux deux angles N.-E. et



Fig. 24. — *Elæothesium* (avec douches ?) des Thermes du Nord. Le dallage est incliné vers une rigole semi-circulaire se déversant elle-même dans l'égout qui passe sous la salle.

S.-O. de la pièce, à son entrée et à sa sortie (fig. 24). Les murs étaient revêtus d'un placage de pierre blanche et dure, du moins primitivement, car ce placage fut remplacé par un enduit peint à fresque lors de la restauration du début du III<sup>e</sup> siècle. En dehors de monnaies des trois premiers siècles et d'une marque du potier Congius de Lezoux (II<sup>e</sup> siècle), on a trouvé en déblayant cette pièces : a) Les débris de plusieurs amphores et de grands vases en poterie commune dont l'un, d'après le

graffite qu'il porte et sur lequel nous reviendrons, contenait de l'huile de lis (*lirinum*) ; *b*) Une console en pierre dure, à tranche moulurée, en forme de rectangle très allongé, et qui a été encastrée dans le mur, pour porter des vases ou objets variés ; *c*) Un canif à fermoir, pour la toilette des ongles, dont le manche en os ciselé représente un lévrier courant, provient probablement des déblais de cette salle dans lesquels on l'a retrouvé après coup<sup>1</sup> (voir fig. 29).

Quel était le rôle de cette pièce dans les thermes des hommes ? Il est clair, tout d'abord, que c'était une dépendance de l'*apodyterium*, sans communication avec les pièces essentielles du balnéaire (*frigidarium*, *tepidarium*, *laconicum*, *caldarium*). Ceci nous amène à reconnaître en elle une salle pour les massages et les onctions d'huile, l'*elæolhesium*, qui fait rarement défaut dans les thermes publics : après que la peau du baigneur avait été raclée au strigile, les *fricatores* le frictionnaient d'huile parfumée — cette huile de lis, par exemple, que contenait un grand vase dont les débris furent trouvés dans cette salle — et les *tractatores* pratiquaient le massage. Martial nous a montré à l'œuvre une *tractatrix* en deux vers imagés<sup>2</sup> :

*Percurrit agili corpus arte tractatrix*  
*Manumque doctam spargit omnibus membris...*

Là aussi, les élégants de l'époque pouvaient se faire épiler avec cette pince spéciale appelée *vulsella*, couper les cheveux, friser, peigner, farder, poudrer, soigner les ongles, etc. ; toutes

1. La lame de fer avait le dos renflé comme une serpette. M. Etienne MICHON a publié un canif à fermoir tout semblable, trouvé à Mandeuve (Doubs) ; le manche en os représente un pugiliste. Un autre canif, moins orné, mais analogue, a été trouvé au Cimetière des Longues-Raies, près de Soissons. Cf. *Bull. de la soc. nat. des Antiquaires de France*, 1914, p. 122-123 ; *Bull. du comité archéol. des trav. hist.*, 1925, p. xxvi-xxvii.

2. *Epigrammata*, III, 82, 13-14.

opérations que le poète satirique Lucilius évoquait en un raccourci comique, au second siècle avant notre ère :

*Rador, subvellor, desquamor, pumicor, ornor, expilor, [ex]pingor*<sup>1</sup>.

Mais, dans une salle réservée à ce genre de soins, le sol devait être perpétuellement souillé de taches d'huile, de cheveux et de déchets multiples : on comprend l'utilité d'un pavage incliné s'abaissant vers une rigole, celle-ci aboutissant à l'égout souterrain. Un lavage à grande eau permettait de rétablir périodiquement les lieux en état de propreté. Mais il y a plus : ce système perfectionné d'évacuation des eaux et le fait que les murs étaient primitivement revêtus d'un placage de pierre, dont les vestiges subsistent, peuvent faire supposer l'existence de douches. Que les anciens aient connu et pratiqué la douche, nous ne saurions en douter : non seulement nous en avons des représentations très nettes sur des vases grecs<sup>2</sup>, mais MM. Bonnard et Percepidet citent des éléments d'appareils à douches trouvés dans des thermes en Gaule<sup>3</sup>. Des mascarons de bronze fixés aux orifices des tuyaux d'adduction devaient, par leur gueule entr'ouverte, lancer un jet d'eau sur les baigneurs placés dessous<sup>4</sup>. En conclusion, je dirai, non pas que la salle AC est une salle de douches, mais un *elæothesium* muni d'un système de douches.

En ce qui concerne l'adduction d'eau, aussi bien pour les douches que pour les bains, elle se faisait au moyen de conduits soit en bois, soit en plomb. Nous avons trouvé beaucoup de frettes circulaires en fer qui servaient à raccorder les uns aux autres les segments de conduites d'eau cylindriques en bois

1. Cité par NONNIUS, éd. Quicherat, p. 97.

2. DAREMBERG-SAGLIO, *s. v. Fons*, II (2), col. 1231, fig. 3144-3145.

3. *L. l.*

4. Un beau mascaron en bronze, représentant une tête d'homme barbu, a été trouvé dans les thermes doubles d'Évaux (Creuse) ; il portait des traces de soudure à l'orifice d'un tuyau de plomb. La pièce où il se trouvait avait ses murs revêtus de pierre calcaire et un égout passait sous le dallage. Cf. D<sup>r</sup> JANICAUD, *Évaux gallo-romain* (Extrait des *Mém. de la soc. des sciences... de la Creuse*, XXV, Guéret, 1934, p. 12 et fig.).



Fig. 25. — Dégagement de la palestre : on voit le peu de hauteur du remblai en cet endroit ; sur la droite, rigole d'écoulement des eaux de la palestre.

très usitées à l'époque romaine. Quant aux tuyaux de plomb, ils servaient pour la vidange des piscines, puisque nous en avons deux encore en place ; mais les coulées de plomb fondu que nous trouvons un peu partout peuvent provenir d'autres tuyaux analogues aussi bien que des lamelles qui sertissaient les vitres des baies et fenêtres de l'établissement.

#### *La palestre et ses portiques*

La palestre S (fig. 25) était commune aux deux balnéaires : celui des hommes qui la délimitait à l'Ouest, celui des femmes

au Sud. Les portiques AG et AH, légèrement surélevés par rapport au niveau de la cour, formaient les deux autres côtés. La largeur de ces portiques était de 4 m. 10.

On accédait de l'extérieur dans le portique AH, en venant du côté de la rivière, par une porte large d'environ 1 m. 50, percée au milieu du côté Est de la palestre ; on entrait au Nord dans le portique AG par une porte de même largeur dont nous avons retrouvé le seuil monolithe. Une troisième



Fig. 26. — Base d'un pilastre de la façade des Thermes du Nord.

porte dont le seuil, également conservé, mesure 1 m. 10 de largeur, permettait de passer directement de l'*apodyterium* F du bain des femmes dans la palestre S. La façade monumentale de la rotonde Q devait également comporter une porte, purement décorative d'ailleurs, car les baigneuses ne pouvaient passer directement de la piscine chaude dans la palestre.

Le centre de la cour était bétonné et nous avons retrouvé ce béton par endroits. Il se peut qu'il ait été recouvert partout d'un dallage : du moins avons-nous recueilli, le long de la façade des thermes des hommes, de grands carreaux de pierre grise dure, très soigneusement taillés et polis. Toutefois, comme ces dalles n'ont pas été relevées dans le reste de la

cour, on peut supposer qu'elles formaient une sorte de trottoir le long des pilastres de la façade. Ces cinq pilastres en pierre tendre (fig. 26) avaient des bases assez finement sculptées, larges de 0 m. 75 et espacées entre elles de 3 m. 10. L'abondance extrême des morceaux de verre à vitre moulé, épais de 2 à 4  $\frac{m}{m}$ , d'une coloration bleue ou verte assez prononcée, atteste la présence de vastes baies entre les pilastres, ce qui semble avoir été de règle dans les thermes. Sénèque n'écrit-il pas que de son temps on traitait des bains de « miteux » s'ils ne recevaient pas toute la journée la lumière du soleil par de très amples fenêtres, si on ne se bronzait pas la peau tout en prenant son bain, si on ne voyait pas, de la banquette qui entourait la piscine, la campagne et la mer<sup>1</sup> ? Pour le même philosophe, les grandes baies vitrées semblent caractériser les thermes, aussi bien que les bains sur hypocauste et les faisceaux verticaux de *tubuli*. « Nous savons, écrit-il, que certains progrès n'ont fait leur apparition qu'à notre époque ; ainsi en va-t-il des vitrages dont la pâte translucide laisse passer une vive lumière, des bains construits sur hypocauste et des conduits de chaleur encastrés dans les parois, grâce auxquels la chaleur partout répandue est égale dans la partie haute et dans la partie basse de la salle<sup>2</sup>. » Pline le Jeune, de son côté, décrit la piscine chaude de sa villa de Laurentum, d'où les baigneurs avaient vue sur la mer<sup>3</sup>.

Le renforcement qui se trouve entre le 4<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup> pilier, à l'extérieur du bassin d'eau froide V, devait faire partie de l'encadrement d'une baie destinée à donner aux baigneurs le spectacle de la palestra et des portiques.

1. *Ep.* LXXXVI, 8 sqq. ed. Hense : « At nunc blattaria vocant balnea si qua non ita aptata sunt ut totius diei solem fenestris amplissimis recipiant, nisi et lavantur simul et colorantur, nisi ex solio agros ac maria prospiciunt. »

2. *Ep.* XC ad Lucillum, 25 : « Quædam nostra demum prodisse memoria scimus, ut speculariorum usum, perlucente testa clarum transmittentium lumen ; ut suspensuras balnearum et impressos parietibus tubos, per quos circumfunderetur calor qui ima simul ac summa foveret æqualiter. »

3. *Ep.* II, 17, 11 : « Adjacet unctorium hypocaustum, adjacet propnigeon balnei... ; cohæret calida piscina mirifica, ex qua natantes mare adspiciunt. »

L'écoulement des eaux de pluie de cette vaste cour et des toits environnants avait été prévu. Nous avons retrouvé, tout le long de l'*apodyterium* JF des thermes du Sud, une canalisation superficielle, formée de grandes dalles de pierre creusées en leur milieu d'une rigole semi-circulaire et mises



Fig. 27. Le portique au Nord de la palestine.

bout à bout. Cette rigole contournait aussi sans nul doute les trois autres côtés de la palestine et aboutissait dans un égout ; mais le remblai au-dessus des fondations des portiques est d'une si faible épaisseur (0 m. 25) que toutes les dalles ont été arrachées dans cette région.

Les portiques AG et AH étaient bordés par une colonnade dont nous avons relevé de nombreux éléments, soit sur place, soit dans les remblais des salles voisines : fûts et base de colonnes, chapiteau corinthien très endommagé. Le portique AG (fig. 27), exposé au Midi, était particulièrement

favorable à la promenade durant la saison froide, tandis que le portique AH, exposé à l'Ouest, était plus frais durant les matinées d'été.

*Récipients en verre et en terre cuite  
trouvés dans les thermes (fig. 28)*

- 1) *Fragments d'un aryballe ou bouteille de bain, avec anse anguiforme et couvercle à ressort en bronze (type 33 de la classification Morin-Jean).*

Dans son ouvrage classique sur *La Verrerie en Gaule sous l'Empire Romain* (P., 1913, p. 82-90), M. Morin-Jean a décrit

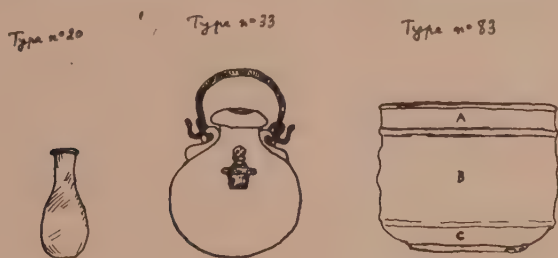


Fig. 28. — Types de balsamaires.

une série de balsamaires de l'époque impériale, en verre soufflé, à panse sphérique, goulot étroit et oreilles delphiniformes, qui sont des imitations directes des aryballes<sup>1</sup> en terre cuite ou en pâte de verre répandues en Grèce et dans tout le monde méditerranéen dès le vi<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Ces vases, destinés à contenir des parfums, se suspendaient à la ceinture, avec des broches et divers ustensiles, lorsqu'on allait au bain, et c'est pourquoi certains archéologues ont pris l'habitude de les désigner sous le nom de bouteilles de bain.

1. Cf. E. BOISACQ, *Dict. étym. de la langue grecque*, 2<sup>e</sup> éd., P., 1933, p. 85 : « ἀρύβαλλος et ἀρύβαλος, m., bourse se fermant à l'aide de cordons ; vase de col étroit et de forme analogue à cette bourse. Peut-être ἀρύω, puiser, et βαλάντιον, bourse ? »

« Pour être complet, dit M. Morin-Jean (p. 83), l'aryballe de l'époque impériale devait avoir une anse de bronze et un



Fig. 29. — Anse et couvercle en bronze d'un aryballe (ou bouteille de bain); manche en os d'un canif à ongles; petite ampoule à parfum en verre bleu.

bouchon de même métal. L'anse était souvent remplacée par des chaînettes de bronze. » Des aryballes de ce type ont été usités à Pompéi dès la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle : ils sont en verre teinté, bleu verdâtre, bleu pâle, vert émeraude,

rouge, brun doré, etc., et leur hauteur ne dépasse guère 6 à 8  $\frac{c}{m}$ . En Gaule, dans la Normandie, le Nord, le Poitou, la région du Rhin, on en a trouvé dans des sépultures des quatre premiers siècles, mais aussi dans des ruines de monuments gallo-romains, comme celles de Saint-Saloine à Saintes et les fouilles de la forêt de Compiègne. Certains aryballes d'assez basse époque étaient à plusieurs compartiments ; d'autres, dès le Haut Empire, étaient à panse annulaire.

Nous avons trouvé en 1934, à peu de distance et à l'extérieur des salles du bain des femmes, où se donnaient selon nous les soins de beauté (E, G, H), une anse et un couvercle en bronze qui ont dû appartenir au même aryballe (fig. 29). L'anse, en forme de serpent à deux têtes, est la réplique exacte de celle du Musée de Naples, n° 12941, provenant de Pompéi et datant de la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle<sup>1</sup>. Deux anneaux par lesquels elle était fixée aux oreilles en verre de l'aryballe, ont été recueillis non loin d'elle, ainsi qu'un bouchon d'une grande finesse qui permettait une fermeture hermétique au moyen d'un ressort. Sur ce bouchon, l'artiste a placé une abeille en relief, grandeur naturelle, d'une vérité charmante.

2) *Fragments d'un verre moulé représentant une course de chars avec inscriptions* (type 83 de la classification Morin-Jean).

Ces trois fragments (fig. 30) ont été trouvés en 1935, en déblayant le vestiaire des femmes. Ils se rattachent à une série de verres cylindriques dont la technique a été décrite par M. Morin-Jean<sup>2</sup> ; ils étaient obtenus par soufflage du verre dans des moules en terre cuite. La pâte, rarement incolore ou bleuâtre, parfois jaune, est très souvent verte ou verdâtre. Les dimensions sont modiques : ces vases n'atteignent jamais 10  $\frac{c}{m}$ , ni en hauteur, ni en diamètre. Ce sont des verres

1. *La verrerie en Gaule...* p. 85 et fig. 9. Une autre bouteille de bain à anse en bronze exactement semblable (1<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> s. ap. J.-C.), provenant de Cologne, a été publiée par M. R. LANTIER, *La verrerie*, pl. 10.

2. *L. l.*, p. 167-193.

à boire, presque toujours cylindroïdes comme nos verres communs d'aujourd'hui. Le verre a été soufflé dans un moule en deux parties, dont les parois internes portaient, imprimés en creux, les reliefs à reproduire. Les bourrelets qui se sont produits aux points de jonction des deux demi-moules sont généralement bien visibles. D'ailleurs, les contours des figures ne sont jamais bien nets, les silhouettes sont indécises : le travail est flou. Les motifs eux-mêmes, imités des vases d'or et

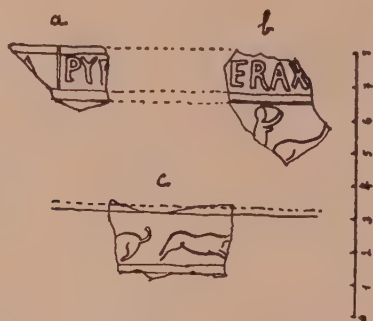


Fig. 30. — Fragments de verre inscrits et décorés.

d'argent ciselés et des poteries sigillées<sup>1</sup>, sont toujours des courses de chars ou des combats de gladiateurs. Les noms d'auriges ou de gladiateurs célèbres sont ordinairement disposés, sous forme d'acclamations, dans une bande ménagée à la

1. On pourrait citer de nombreux exemples de vases « à reliefs d'applique » décorés de motifs de ce genre ; je citerai simplement l'un des derniers spécimens trouvés en Bourgogne, à Saint-Germain-du-Plain (Saône-et-Loire) ; il montre l'aurige vainqueur, debout sur son quadriges, tenant d'une main une palme et de l'autre une couronne (d'après *Le Pays*, janvier 1938, p. 3). Ces poteries, ont été datées du III<sup>e</sup> siècle par DÉCHELETTE, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, II, p. 300, fig. 122.

Une belle mosaïque d'époque romaine, conservée au Musée archéologique de Barcelone, représente une course de quadriges de la même façon que les verres moulés et les poteries sigillées ; cf. Marqués DE LOZOYA, *Historia del arte hispanico*, Barcelone, I, 1931, pl. XII ; autre mosaïque avec même sujet au musée de Lyon. Le British Museum possède une lampe antique avec course de chars figurée en relief ; on pourrait multiplier les exemples.

partie supérieure des vases. Ce genre de verres n'est pas commun ; on n'en a recueilli que dans une zone qui comprend l'Angleterre, la France, la Belgique, la Rhénanie, l'Autriche et la Suisse. Par contre, Rome, l'Italie, l'Afrique du Nord semblent avoir ignoré ces verres moulés, qui évoquent cependant le *vitrum fabre sigillatum* d'Apulée<sup>1</sup>. L'uniformité dans les formes et la technique est telle qu'il faut admettre un centre unique de fabrication, mais la localisation de cet atelier, soit en Gaule, soit ailleurs, n'a pas encore été faite. Quant à la date, il est probable que ces verres existaient avant la fin du III<sup>e</sup> siècle, car plusieurs ont été trouvés dans des sépultures à incinération qu'on ne saurait reporter à une date plus tardive.

Des trois fragments des Fontaines-Salées, deux (*a* et *b*) proviennent de la partie supérieure du verre et comportent, en conséquence, des fragments d'inscriptions en lettres capitales. On lit sur le fragment *a* :

A PYF

et sur le fragment *b* :

ERAX

On voit au-dessous la partie supérieure du corps d'un aurige, dressé sur son char et brandissant le fouet de la main droite, ainsi que la croupe et l'échine de l'un des chevaux. Le troisième fragment (*c*) provient de la partie inférieure du verre et représente des chiens (?) en pleine course. La pâte vitreuse est d'une légère teinte bleue verdâtre ; l'épaisseur moyenne du verre (en dehors des reliefs) est de 0 m. 001 à 0 m. 0015. Les trois fragments proviennent d'une couche archéologique où la série des monnaies ne dépassait pas Claude II (268-270).

M. Adrien Blanchet a reconnu dans ces trois fragments un spécimen tout à fait semblable à celui qui fut trouvé en 1892 à Couvin (Belgique), dans des sépultures romaines à incinération et qui est conservé au Musée de Namur (fig. 31). Ce verre, de nuance jaune brunâtre, mesurant 0 m. 065 de haut,

---

1. *Metam.*, II, 17.

0 m. 085 de diamètre et environ 0 m. 001 d'épaisseur, a été publié par Schuermans<sup>1</sup> et décrit ensuite par Anton Kisa<sup>2</sup> et les rédacteurs du *Corpus Inscriptionum*<sup>3</sup>. Il porte, dans la bande supérieure, l'inscription :

PYRAME VA ♀ EVI CE ♂ || IERAX VA ♀ OLYMPE VA ||

La lettre qui manque au milieu du second nom est la ligature + = TI ; il faut donc lire l'ensemble :

Pyrame va | Eutice va | Ierax va | Olympe va |

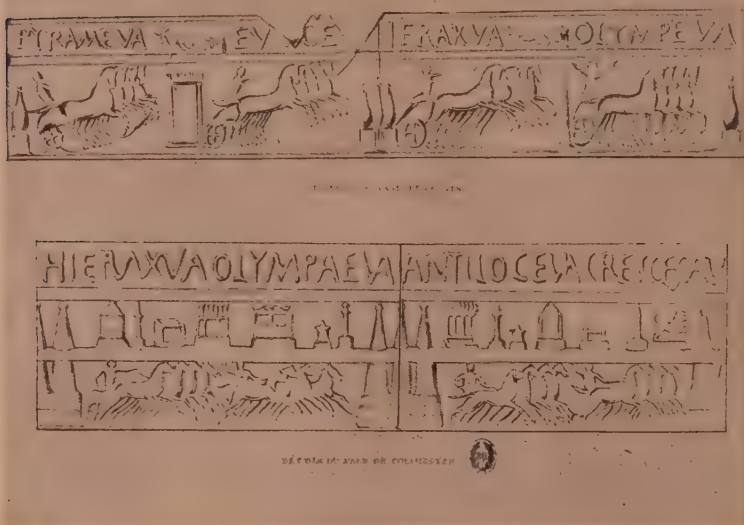


Fig. 31. — Développement des scènes de courses de chars représentées sur les verres moulés de Couvin et de Colchester (d'après Schuermans, *Annales soc. archéol. Namur*, XX, 1893).

1. Verre à course de chars de Couvin, dans *Annales de la Soc. Arch. de Namur*, XX, 1893, p. 145-208 et pl.

2. *Das Glas in Altertum*, fig. 279.

3. *C. I. L.* XIII, III (1), 1901, p. 673, n° 10035, 172.

Pyramus, Eutyches, Hierax et Olympus sont les noms des quatre auriges qui sont représentés au-dessous de l'inscription, debout sur leurs quadriges qu'ils conduisent de la gauche vers la droite en contournant les édicules de la *spina*, dont ils devaient faire sept fois le tour. L'exclamation *va*, qui suit chacun des noms au nominatif, ne doit pas être une abréviation, comme on l'a dit jusqu'ici, car elle n'est jamais suivie d'un point. Les auteurs du *Corpus* résolvent cette prétendue abréviation en *vale* ou *vade*. En réalité, nous savons que le latin vulgaire employait couramment, pour le verbe *vadere*, un impératif présent 2<sup>e</sup> pers. sing. *va*, et les romanistes modernes ont établi que cet impératif était usité en Italie et en Gaule<sup>1</sup>. La formule populaire d'encouragement aux concurrents en présence *Pyrame, va* est, en latin vulgaire, le correspondant exact des « Va-z-y ! » que lance le populaire d'aujourd'hui au passage des cyclistes du Tour de France.

Les fragments *a* et *b* des Fontaines-Salées se superposent parfaitement aux parties correspondantes du verre de Couvin : nous l'avons constaté en les reportant sur le développement en grandeur naturelle des motifs de ce verre, qu'a exécuté et publié Schuermans. Si les deux verres n'ont pas été soufflés dans le même moule — le fragment *c* nous empêchera de l'admettre, — du moins leurs moules respectifs avaient-ils été imprimés en creux à l'aide des mêmes poinçons, dans le même centre de fabrication. Le fragment *c* nous montre que la zone inférieure de notre verre, au lieu d'être unie comme dans le verre de Couvin, s'ornait du sujet gréco-oriental de la chasse au lièvre : à cet égard, le verre des Fontaines-Salées s'apparente à celui de teinte verdâtre qui fut trouvé à Trouville-en-Caux (Seine-Inférieure), en 1856<sup>2</sup> et à celui, de teinte bleuâtre, découvert à Schœneck et conservé au Musée provincial de Trèves, n° 21008<sup>3</sup>, l'un et l'autre présentant, dans une bande

1. Cf. Edouard BOURCIEZ, *Éléments de linguistique romane*, 2<sup>e</sup> éd. P., 1923, p. 80 et 216 et C. I. L., XV, 6258.

2. Publié dans A. DEVILLE, *Histoire de l'art de la verrerie dans l'antiquité*, P., 1873, pl. LI ; cf. C. I. L., XIII, III (1), 10025, 173 (a).

3. MORIN-JEAN, *op. cit.*, fig. 250 ; C. I. L., *ibid.*, 173 (b).

horizontale inférieure, au-dessous des quadriges, la frise de la chasse au lièvre.

Curieux hasard : un fragment unique d'un verre très ressemblant à celui de Couvin, de teinte vert bleuâtre comme les nôtres, a été recueilli à Rottweil (Wurtemberg) vers 1887<sup>1</sup> ; or, ce fragment représente à peu de chose près la même partie du verre que notre fragment *b*, puisqu'on y voit le buste d'un aurige conduisant un quadrigue et l'inscription :

IERAX VA

Dans le centre de la Gaule, et plus spécialement dans la région éduenne, deux fragments analogues à ceux des Fontaines-Salées avaient été signalés jusqu'ici : l'un, de teinte vert-bleuâtre, trouvé à Autun en 1855 et conservé au Musée de Sèvres, n° 4800<sup>2</sup> ; l'autre, de teinte verdâtre, provenant de Charnay (Saône-et-Loire) (vers 1860) et publié par H. Baudot<sup>3</sup>. Le fragment d'Autun montre un aurige guidant ses quatre chevaux ; les édicules de la spina décorent une zone supérieure, surmontée elle-même d'une zone d'inscriptions dont il ne reste que les deux lettres :

SC

C'est peu, mais c'est assez pour reconnaître, sinon la similitude parfaite, du moins l'étroite parenté de ce fragment autunois avec le verre de teinte verdâtre provenant de Colchester et conservé au British Museum<sup>4</sup>. L'inscription est ici complète :  
 || HIERAX VA OLYMPÆ VA || ANTILOCE VA CRESCES AV ||

Le modèle Autun-Colchester a donc les noms d'Hierax et d'Olympus en commun avec le modèle Couvin-Fontaines-Salées. Or, si les textes historiques nous laissent dans l'ignorance sur ces deux personnages, une inscription romaine du

1. *C. I. L.*, *ibid.*, 174 ; cf. HAUG-SIXT, *Römischen Inschriften Württembergs*, n° 85.

2. MORIN-JEAN, fig. 249 ; cf. FRÖHNER, *La verrerie antique*, p. 67.

3. *Mémoires de la comm. des Antiquités de la Côte-d'Or*, VII, p. 204 et fig.

4. Dessin dans SCHUERMANS, *loc. cit.* ; cf. FRÖHNER, p. 58 et 115.

II<sup>e</sup> siècle de notre ère fixe aux environs de 116-124 les victoires de *Crescens, agillator factionis venetae, natione maurus*<sup>1</sup>. D'autre part, la série parallèle des verres à gladiateurs met en scène Proculus, Spiculus et Columbus, tous cités par Suétone comme contemporains de Caligula et de Néron. Certes, des auriges ou gladiateurs fameux ont pu figurer sur des vases un ou plusieurs siècles après leur mort ; toutefois, comme les exemplaires de Couvin et de Trouville reposaient dans des tombes à incinération, l'exemplaire de Baden avec une série monétaire s'arrêtant à Antonin-le-Pieux (138-161), l'exemplaire de Berne avec une série finissant à Dèce (249-251), et celui des Fontaines Salées avec une série limitée à Claude II (268-270), on peut admettre, avec M. Morin-Jean, « que les bols à scènes du cirque et de l'amphithéâtre ne sont pas antérieurs au II<sup>e</sup> siècle de notre ère et ne sont pas postérieurs à la période constantinienne<sup>2</sup> ».

Pour nous qui plaçons l'époque d'activité de nos thermes au II<sup>e</sup> siècle et leur ruine en 276, cette chronologie des verres moulés confirme nos déductions. Ces verres à boire servaient aussi souvent de vases à parfums dans les sépultures ; le nôtre a probablement contenu des parfums.

3) *Alabastre ou ampoule à parfum en verre bleu* (type 20 de la classification Morin-Jean.)

Ce type d'ampoule, destiné à renfermer des parfums, des essences, des baumes, était désigné par les anciens sous les noms d'alabastre et de bombylios. Petits récipients en forme d'outre, caractérisés par une panse renflée du bas, avec « un goulot court, surmonté d'une embouchure affectant la forme d'une rondelle plate, très débordante ». Cette ampoule (voir fig. 29), trouvée en 1935 dans le vestiaire des femmes, est décapitée de son goulot, mais elle est par ailleurs très sem-

1. *C. I. L.*, VI, 10050.

2. *L. I.*, p. 193. Cependant l'exemplaire de Rottweil a été trouvé avec un millier de monnaies de l'époque des Flaviens, ce qui permettrait de remonter à la fin du I<sup>er</sup> siècle.

blable à celle qui, trouvée en Arles et d'une teinte bleue, est conservée au Cabinet des Médailles, n° 796<sup>1</sup>.

4) *Coupelle en terre cuite portant un nom de femme en graffite.*

En déblayant, en 1935, le vestiaire des femmes et, en 1937, la région voisine de la palestre où s'étaient amoncelées les



Fig. 32. — Coupelle de terre-cuite trouvée dans les ruines de l'*apodyterium* des femmes et portant le nom de [Fa]cullia.

ruines de ce vestiaire, nous avons recueilli toute une collection de coupelles en terre cuite, d'une forme analogue à celle de nos modernes soucoupes. Ces coupelles, probablement rangées sur des consoles de pierre ou des étagères de bois, devaient contenir des poudres ou des fards pour la toilette des baigneuses. Propriété personnelle des habituées de l'établissement (?), elles sont très diverses : les unes d'une facture très

1. MORIN-JEAN, *op. cit.*, p. 72 et fig. 66. Plusieurs ampoules du même genre, provenant de Vertault, se voient au Musée de Châtillon-sur-Seine.

simple, d'autres d'une pâte plus fine et d'une décoration plus soignée. La plus intéressante (fig. 32) est en terre rose commune et sans vernis ; elle mesure 0 m. 148 de diamètre et a été trouvée en 1937 dans la palestre, le long de l'*apodyterium* des femmes. Sous le rebord, on a gravé à la pointe sèche ce graffite dont une cassure a malheureusement détruit partiellement les premières lettres :

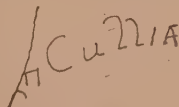


Fig. 33

Je propose sous toutes réserves de lire : *Facullia*, au génitif de possession. *Facula* est un *cognomen* qu'une inscription (C. I. L., III, 1954) nous montre porté par un homme : *L. Staius L. f. Facula*. Mais Tite-Live (XXVI, 33-34) nous parle d'une courtisane campanienne qui suivait l'armée romaine et s'appelait Cluvia Facula ou, selon d'autres manuscrits, *Facula*<sup>1</sup>. Si notre restitution des deux premières lettres de notre graffite était exacte, *Facullia* serait un *cognomen* féminin dérivé de *Facula*<sup>2</sup>.

5) *Fragment d'un petit vase portant un nom d'homme (?) en graffite.*

Vers le centre de la palestre qui était recouvert de débris d'hypocaustes provenant, selon toute apparence, des thermes des hommes, nous avons trouvé un fragment du col d'un petit vase ovoïde, sans anses, à engobe jaune orange et à zones d'incisions ; il porte le graffite :

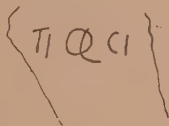


Fig. 34

1. V. DE VIT, *Onomasticon*, III, 1883, p. 28.

2. M. le Comte du Mesnil du Buisson, lors d'une présentation de ce graffite aux Antiquaires de France, nous a suggéré la lecture : [Te]STICULLIA; les noms ou surnoms stercoraires n'étaient pas rares dans l'antiquité.

qui semble complet et que nous lisons *Ti(berii) Coci*. Le surnom de *cocus*, « le cuisinier » était fréquent<sup>1</sup>. Le petit vase que nous signalons a pu contenir de l'huile parfumée à l'usage de ce Tiberius Cocus.

6) *Dolium* ayant, d'après son graffite, contenu de l'huile de lis.

Au cours de la campagne 1937, en nettoyant l'égout qui passe sous la salle AC des thermes du Nord, probablement *elæothesium* avec douches, nous avons rassemblé les trois-quarts des fragments d'un grand vase en terre cuite rose, très pansu, du type *dolium*, avec deux anses courtes et épaisses ; au milieu de la panse, on lit un graffite en grandes lettres cursives, incomplet du début :



Fig. 35

Nous lisons : ... *C. Lirini*. Nous avions d'abord songé à un nom propre comme Tiberius Cocus ; mais nous avons renoncé à cette opinion pour trois raisons : 1° Nous ne trouvons pas d'autre exemple de Lirinus dans l'onomastique romaine ou gallo-romaine ; 2° Le *C.* du début, que nous étions tenté de lire *C(aii)* était très probablement précédé d'autres lettres ; 3° Il est peu vraisemblable qu'un grand vase comme celui-là, d'une contenance de plusieurs litres, ait été à l'usage d'un particulier. Il est beaucoup plus probable que nous avons là une indication de contenance et de contenu. L'*oleum lili-num* ou, dans la langue vulgaire, par dissimilation, *lirinum* (ἐλαιον λεῖρινον) était une huile parfumée pour les onctions après le bain ; on la fabriquait en Illyrie (Pline, XIII, 14), à Cyzique

1. Cf. *C. I. L.*, XIII, 2907 : stèle funéraire trouvée à Entrain (Nièvre), aujourd'hui au Musée lapidaire d'Auxerre. Une bouteille (lagona) est représentée entre les deux syllabes du datif CO-CO.

(Athénodore, XV, 6882), mais la qualité la plus recherchée venait de Pergé, en Asie Mineure (Dioscoride, I, 66). Quant au *C.* qui précède le génitif *Lirini*, il peut bien être l'abréviation de *congios* : ce dolium a pu contenir largement deux congii (= 6 l., 566) d'huile de lis.



Fig. 36. — Ex-voto en pierre blanche :  
A gauche : main offrant un objet (fruit ?)  
A droite : phallus (mutilé en deux endroits), avec trou de suspension.

*Objets divers offerts en ex-voto  
aux divinités guérisseuses des sources*

Dès 1935, nos fouilles avaient donné deux objets offrant les caractères certains d'ex-voto : un phallus en pierre tendre, avec trou de suspension permettant de l'accrocher devant une image de divinité, et une main, également en pierre tendre, tenant un objet indéterminé, peut-être un fruit<sup>1</sup> (fig. 36). En 1934 et en 1937, nous avons recueilli les débris de trois ou quatre statuette de déesses-mères, en terre blanche de l'Allier, dont une signée de Pistillus, et une de Vénus anadyomène : on sait que ces statuette servaient souvent d'ex-voto, ainsi

1. Les mains de pierre tenant un objet quelconque sont fréquentes parmi les ex-voto d'époque romaine; cf. DRIoux, *Cultes indigènes des Lingons*, p. 26, 28.

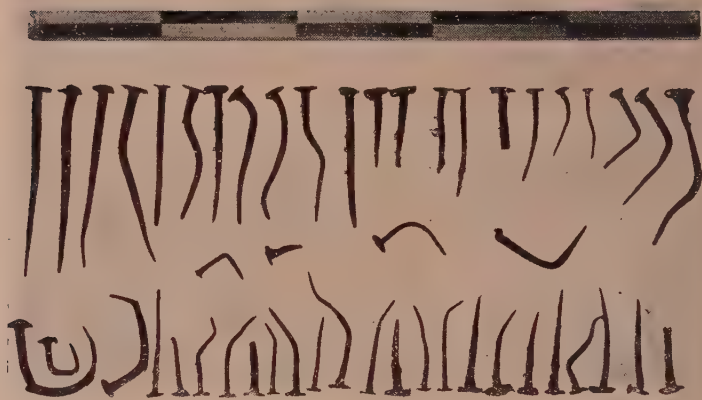


Fig. 37. — Clous de fer (votifs ?) peints en rouge.



Fig. 38. — Fragment d'une statue en pierre tendre (de femme ?)

que les rouelles les silex taillés ou polis, les hachettes de l'époque préhistorique et les fossiles de toute sorte, que nous trouvons en abondance dans les ruines, mélangés à des poteries et des monnaies d'époque romaine.

Les campagnes de 1936 et 1937 nous ont fourni une cinquantaine de clous en fer, entièrement peints en rouge ; les plus longs ont plus de 14  $\frac{c}{m}$ , les plus courts environ 6  $\frac{c}{m}$ . La tige, de section carrée, va en s'amincissant progressivement jusqu'à la pointe ; la tête est plate et à peu près circulaire, d'un diamètre variant entre 1' et 2  $\frac{c}{m}$  (fig. 37).

S'agissait-il de clous votifs<sup>1</sup> ? des spécialistes ont jugé cette hypothèse plausible<sup>2</sup>.

Dans les travaux de déblaiement d'avril 1938, nous avons découvert un fragment notable d'une statue de femme (?) en pierre tendre ; elle était vêtue d'une tunique et d'une sorte de justaucorps (fig. 38). Le travail des plis ne manque pas de finesse : la hauteur du fragment est de 0 m. 20, ce qui, d'après les proportions, donne environ 0 m. 70 pour la statue entière. On pourrait penser à une Diane (?).

#### *L'occupation des ruines par des paysans aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles*

J'ai résumé plus haut ce que les fouilles de 1936 nous avaient appris de l'occupation, au cours du iv<sup>e</sup> et dans la première moitié du v<sup>e</sup> siècle, des salles R, X, AE et AD, par un campement de paysans. Mon collègue et collaborateur, M. Robert Dauvergne, va consacrer une étude spéciale, abondamment illustrée, à cet établissement rustique. Il me suffira d'indiquer brièvement comment les fouilles de 1937 ont montré l'extension de cette occupation de basse époque à l'ancienne palestine S et aux portiques AG et AH.

Dans le portique AG, à droite de la porte donnant sur l'extérieur, un double foyer a été dégagé (fig. 39 et 40). Il est

1. Clous votifs et magiques, dans *Le Pays*, février 1938.

2. Cf. R. LANTIER, *El Santuario ibérico di Sant-Esteban (Jaen)* ; DE VESLY, *Les jana... de la région normande*, p. 144 ; NAËF, *Bull. de la Comm. des Antiquités de la Seine-Inférieure*, 1893, p. 397 suiv.

grossièrement construit en pierres, briques et tuiles, les unes et les autres provenant des ruines des thermes et remployées. Les deux aires juxtaposées, *a* et *b*, ont un pavement en pierres et briques, dont le centre est noirci par le feu. Nous avons en *a* la base d'un four, au fond arrondi, l'entrée se trouvant du côté opposé au mur ; seules subsistent en place quelques-unes

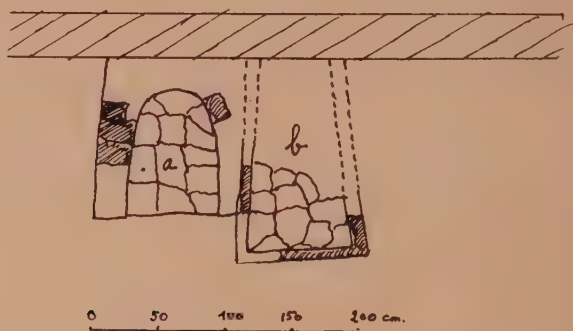


Fig. 39. — Plan du foyer double, ci-dessous.



Fig. 40. — Restes d'un four et d'un foyer juxtaposés (iv<sup>e</sup> siècle).

des grosses pierres de l'assise de base, couchées à plat, mais les éléments de la voûte, probablement en encorbellement, ont été retrouvés tout à côté, dans les décombres, avec une monnaie du iv<sup>e</sup> siècle. M. Emmanuel Guyot, président de la *Brigade archéologique bourguignonne*, a bien voulu nous écrire, après avoir examiné le four dont nous parlons, qu'il avait été frappé de sa ressemblance avec celui qu'il a découvert lui-même dans ses fouilles de Bolar, près de Nuits-Saint-Georges, en 1934, dans un bâtiment détruit au iv<sup>e</sup> siècle par un incendie ; ce four, qui mesure à la base 1 m. 60 sur 0 m. 90 — à peu près comme le nôtre — était, d'après M. Guyot, un four de boulanger-pâtissier.

Au contraire, l'aire *b* est limitée sur trois de ses côtés par des pierres debout, absolument comme le foyer de même époque trouvé en 1936 dans les ruines du caldarium R. On devait y mettre de la braise rouge tirée du four voisin et y faire cuire les aliments à feu doux, le four étant réservé à la cuisson du pain ou de la pâtisserie. N'avons-nous pas trouvé, en 1936, un moule à pâtisserie dans la couche archéologique datée du iv<sup>e</sup> siècle par les monnaies ?

Le long du portique AG, au-dessus du mur qui portait primitivement les colonnes, nous avons rencontré six dalles de pierre provenant du soubassement primitif et assez régulièrement espacées ; nous croyons que les occupants du iv<sup>e</sup> siècle les avaient utilisées pour porter des poteaux de bois sur lesquels reposait une toiture rustique. Ainsi l'ancien portique devait avoir l'air d'un hangar et l'ancienne palestre d'une basse-cour. Le portique AII n'avait pas reçu le même aménagement, mais des constructions en bois devaient s'appuyer à l'ancien mur, car on y a remarqué beaucoup de bois carbonisé. Du reste, à droite de la porte d'entrée, en venant de l'extérieur, subsiste un coin d'un rectangle en pierres debout qui rappelle étrangement les foyers précédemment décrits en R et en AG. Auprès de là, 4 monnaies ont été relevées : une de Constantin I<sup>er</sup>, une de la dynastie constantinienne et deux du iv<sup>e</sup> siècle. Un peu plus près du seuil, un Valérien (253-259) et une pièce du iv<sup>e</sup> siècle.

L'examen attentif des remblais divers qui recouvraient l'ancienne palestre nous a amenés à constater que les occupants du iv<sup>e</sup> siècle l'avaient utilisée, mais sans prendre la peine de débayer les tas de décombres accumulés le long des murs et au centre de la cour, où l'on avait déchargé les débris d'un hypocauste. Cet hypocauste avait sans doute été nettoyé pour y installer un foyer : nous avons recueilli, au milieu des cendres et des briques rondes ou carrées qui en provenaient, 4 monnaies : une de Vespasien (69-79), une de Faustine mère, femme d'Antonin (138-165), une de Postume (258-267), une de Claude II (268-270). Le long de l'ancien vestiaire des femmes, un as de Titus (71-78) ou Domitien (81-96), un Gallien (253-268) ; le long du mur rasé au II<sup>e</sup> siècle, devant la piscine circulaire, un Hadrien (117-138) ; le long des thermes du Nord, un Domitien, un Nerva (96-98), une Crispine, femme de Commode (176-192), à quoi il faut ajouter le Claude II divinisé (270-272) trouvé en 1936 près du cinquième pilastre en partant du Sud. Tous ces décombres n'avaient pas été remués depuis le désastre de 276 et un crâne humain que nous y avons exhumé est peut-être celui d'une victime des barbares. Le nombre des monnaies dispersées dans le reste de la cour est de 26, toutes du iv<sup>e</sup> siècle, dont 7 Constantin I<sup>er</sup> (306-337), 2 Constantin II (317-340), 2 attribuables à Valens (364-378) et 3 Valentinien qui peuvent être du premier (364-375), du second (375-392), sinon du troisième (424-455). Somme toute, les ruines des thermes ont été occupées peut-être jusque dans la première moitié du v<sup>e</sup> siècle : une monnaie ramassée par le gardien dans les fouilles de 1936 est probablement d'Honorius (395-423) et nous venons de voir que trois des monnaies trouvées dans l'ancienne palestre pourraient être de Valentinien III (424-455). Les pauvres gens qui utilisèrent pour la dernière fois les humbles foyers et le mobilier sommaire que nous avons décrits vivaient donc au temps où saint Germain occupait le siège épiscopal d'Auxerre (418-448). Furent-ils définitivement chassés de leurs campements par une invasion ? Leurs installations furent-elles incendiées ? Des pans de murs s'écroulèrent-ils sur eux ? Les ruines furent-elles tenues pour

hantées ? Toujours est-il que nul être humain après eux n'habita plus entre ces murs délabrés : aucun vestige, aucun objet ne permet de supposer une fréquentation de ces lieux après la première moitié du v<sup>e</sup> siècle.

Constantius de Lyon, qui écrivit sa *Vita Germani* une trentaine d'années après la mort du grand évêque auxerrois, nous montre précisément son héros s'arrêtant un soir, au cours d'un voyage, dans un vaste édifice à moitié ruiné, aux toits effondrés, que le maître n'habitait plus depuis longtemps. De pauvres gens y avaient cependant élu domicile, mais ils laissaient des arbustes pousser sur les murailles délabrées. Deux vieillards, quelque peu sorciers, avaient déclaré que ces ruines étaient hantées. Germain, faute de mieux, résolut d'y passer la nuit avec sa modeste suite : à grand peine, parmi les nombreuses chambres que comptait l'édifice, il en trouva une où l'on pouvait se croire mieux abrité qu'en plein air. La nuit était déjà avancée ; un clerc faisait, à la lueur d'un cierge, la *lectio divina* ; dehors, la pluie tombait en rafales. Soudain, un fantôme se dresse devant le lecteur effrayé, tandis que la tempête frappe plus fort les pierres des antiques murailles ; et le revenant, interpellé par le saint, avoue qu'il est un brigand demeuré sans sépulture et qu'il git sous les décombres, avec un sien compère. Alors, malgré la nuit et la tempête, un étrange cortège s'avance en trébuchant parmi les ruines ; le fantôme vient en tête, accosté du porte-cierge, et Germain suit avec ses clercs jusqu'au lieu où se trouvent les deux corps. L'aube paraît ; les paysans des environs sont appelés d'urgence et les fouilles commencent : de leurs pelles, ils retournent les décombres. Or, quand les squelettes, encore liés par des entraves, eurent été décentement ensevelis selon les rites chrétiens, les ruines cessèrent de passer pour hantées, et, du coup, se peuplèrent de nombreux habitants<sup>1</sup>. Telle était la misère

---

1. *Vita Germani* XXXVIII-XXXIX, dans DURU, *Biblioth. Histor. de l'Yonne*, I, 1850, p. 66-67 : « ... domicilium absque tectis, jampridem sine habitatore, semirutum, quod etiam per incuriam vulgaris habitatoris arbusta contexerant... Inter multiplices quæ quondam fuerant mansiones, inventa vix una est quæ instar haberet

des classes inférieures à cette époque, que Constantius rapporte sans étonnement le fait de cette habitation dans des ruines sans toits, aux pierres croulantes sous l'orage. Si l'on songe que cet épisode se situe dans la même région exactement et à la même époque où nous constatons l'existence de foyers rustiques dans les ruines des Fontaines-Salées, on conviendra que c'est un bel exemple du texte historique rencontrant, confirmant et vivifiant les données de l'archéologie.

*A la recherche des Fontaines-Salées :  
textes, sondages et hypothèses*

La notice la plus complète qui ait été publiée sous l'ancien régime sur les fontaines salées de Vézelay est, à notre connaissance, celle de Robert de Hesseln, à l'article Vézelay de son *Dictionnaire universel de la France*<sup>1</sup>, imprimé à Paris en 1771.

« Dans un pré qui est au bas de Vézelay, proche la rivière de Cure, est une fontaine ou mine de sel remarquable. On ne voit en ce lieu aucune source : quand on y veut puiser de l'eau, on creuse dans un endroit du pré à la profondeur de deux pieds et, insensiblement, ce creux se remplit d'eau que l'on puise ensuite ; lorsque ce trou est vuide, on en fait un autre. Après que l'on a fait évaporer une chaudière pleine de cette eau, il reste au fond environ deux doigts de sel. Les fermiers généraux, persuadés que cette petite faveur de la nature était contraire à leurs intérêts, n'ont rien oublié pour découvrir la source de cette mine, mais ils n'ont pas réussi dans leur projet. En 1678, ils mirent des gardes dans le pré en question et y firent passer la rivière de Cure au travers. Tous leurs soins ont été inutiles : la rivière s'est retirée et la

---

habitaculi... Parietes etiam saxorum imbris colliduntur... Cereo precedente dux umbra progreditur et inter difficultates maximas ruinarum, intempesta nocte, locum... indicavit... Rudera tumultuario superjecta per tempus, rastris avulsa, purgantur... Obtinetur defunctis requies, viventibus quies, ita ut post eandem diem, sine ullo terroris indicio, domicilium frequentato habitatore floruerit ».

1. *Dictionnaire universel de la France, contenant la description géographique et historique des provinces, villes, bourgs et lieux remarquables du royaume...*, VI, P., 1771, p. 588-589.

fontaine ou la source est telle qu'elle était auparavant. L'herbe et les pierres d'alentour sont blanches de sel et y attirent une quantité prodigieuse d'oiseaux de différentes espèces. »

Ce texte, très important, fournit des renseignements sur deux points : la nature exacte des fontaines salées au XVIII<sup>e</sup> siècle et les mesures prises à leur sujet par les fermiers des gabelles.

Le pré en question est, à peu de chose près, celui qui appartient aujourd'hui aux consorts Gaufroy, de Foissy-les-Vézelay, et qui est inscrit au cadastre de cette commune sous la cote A 679 et la dénomination « Fontaines-Salées » ; c'est celui où les fouilles ont commencé en 1934. Il est possible aussi que les prés Soliveau (cote A 678 de Foissy), Wafflard (cote J 190 *p* de Saint-Père-sous-Vézelay) et, pour une petite partie, le pré Vicq (cote J 189 *p* de Saint-Père) soient des démembrements du pré des Fontaines-Salées, tel qu'il se comportait avant la Révolution, alors qu'il appartenait à l'abbaye de Vézelay. Les thermes se trouvent répartis sur les trois parcelles : Gaufroy, Soliveau et Wafflard.

Aujourd'hui, comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, on ne voit aucune source en ce pré ; mais il suffit de creuser un trou de 0 m. 60 à 0 m. 70 dans le bas du pré Gaufroy, à une dizaine de mètres de la rivière et à 75 mètres à l'Est des thermes pour atteindre une nappe d'eau salée. Lorsqu'on fait évaporer une casserole pleine de cette eau, le fond du récipient est entièrement recouvert d'un dépôt ayant l'aspect et la saveur du sel de cuisine. Un litre de cette eau, prélevé en septembre 1937 et analysé au laboratoire de Saint-Maur par M. Mazoit, chimiste, contenait 4 gr. 180 de chlorure de sodium, 535 milligrammes de chaux, 141 milligrammes de sulfates et 47 milligrammes de magnésie. Quand les eaux de la Cure sont basses, l'eau salée recueillie par cette rivière en passant devant nos fouilles est assez abondante pour qu'un litre d'eau, prélevé en plein courant en 1934, ait donné, à l'analyse chimique, les résultats suivants : 3 grammes de chlorures (en NaCl), 255 milligrammes de chaux, 28 milligrammes de silice et 10 milligrammes d'oxyde de fer et alumine. Comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, des troupes

de pigeons migrateurs viennent se régaler de ces eaux salées ; par contre, on ne peut dire en aucune façon que « l'herbe et les pierres d'alentour sont blanches de sel » : n'était-ce pas, même en 1771, une forte exagération ?

Quand Mlle Chégut, de la *Station agronomique de l'Yonne*, en 1934, et M. Mazoit, en 1937, analysaient ces eaux salées que je leur avais soumises, ils ne se doutaient pas que l'un des ancêtres de la chimie moderne en avait fait, deux siècles plus tôt, une étude minutieuse. Nicolas Lémery (1645-1715), membre de l'Académie des Sciences, présenta à cette compagnie, en 1705, un rapport détaillé sur « l'eau minérale de Vézelay<sup>1</sup> ». Voici le résumé de sa communication, d'après *l'Histoire de l'Académie royale des Sciences* : « Il reconnut d'abord par les essais chimiques qu'elle ne devait avoir ni sel vitriolique, ni aucun autre acide, du moins en une quantité considérable, ni aucun alcali manifeste et développé. Et, en effet, après l'avoir distillée au bain-marie, il trouva sur quatre livres d'eau deux gros et deux grains d'un sel gris, tout semblable au sel marin... Le sel gris, quoique plus terrestre, avait un goût plus salé et plus piquant qu'après avoir été purifié, parce que les opérations employées pour le purifier en avaient brisé ou emporté les pointes les plus subtiles et les plus actives. »

Nicolas Lémery ne nous dit pas de quelle façon il préleva ou fit prélever ses 4 livres d'eau, c'est-à-dire 1 kg. 956, c'est-à-dire presque 2 litres ; mais le texte de Robert de Hessel n nous indique qu'on ne connaissait, alors comme aujourd'hui, qu'un seul moyen : creuser un trou d'environ 2 pieds, c'est-à-dire 0 m. 648 à la mesure de Paris, dans l'endroit propice du pré, c'est-à-dire au point le plus bas, là où nous avons fait notre prélèvement de 1937. Les 2 litres d'eau ont fourni à Lémery 2 gros (1 gros = 3 gr. 820) et 2 grains (1 grain = 0 gr. 050) de sel, ce qui fait 3 gr. 870 par litre, ou un peu plus. Puisque M. Mazoit, en 1937, a trouvé 4 gr. 180 de sel par litre, j'en

---

1. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, P., 1705, p. 66-67.

conclus que la situation n'a pas changé depuis 1705, que l'eau salée se trouve toujours au même endroit, à la même profondeur et avec la même teneur moyenne en chlorure de sodium.

D'après la tradition du pays, au temps où les habitants tiraient leur sel de cette eau à la barbe des gabelous, une pinte fournissait de quoi saler à point la soupe d'une famille. La pinte en usage à Saint-Père était celle de Paris et contenait 93 centilitres, presque un litre. Or, une dose de 4 grammes de sel paraît tout à fait suffisante pour assaisonner une soupière pleine, ce qui confirmerait nos conclusions, s'il en était besoin.

Toutefois, Robert de Hesseln est tombé dans une erreur qu'il importe d'autant plus de corriger qu'elle a été souvent reproduite<sup>1</sup>. Il a cru que l'eau minérale analysée par Nicolas Lémery était différente de l'eau des Fontaines-Salées, ce qui est insoutenable ; car s'il y a eu jadis une « fontaine chaude » à Saint-Père, sur la rive droite de la Cure<sup>2</sup>, il n'y a jamais eu, dans les limites de la pôte vézélienne, d'autres sources salées que celles qui nous occupent. Sommet, qui publia en 1879 une *Topographie... de Vézelay*, est tombé dans une méprise encore plus grave<sup>3</sup> en identifiant la source minérale étudiée par Lémery avec la fontaine Madeleine, située sur le bord de la Cure, entre Saint-Père et Vézelay. L'analyse que j'ai fait faire par M. Mazoit des eaux de la fontaine Madeleine a donné un résultat très net : c'est une bonne eau de source, aucunement minéralisée, qui ne contient qu'une quantité infime de chlore (10 milligrammes par litre) et de sulfates (9 milligrammes par litre). La différence entre une eau pure comme celle-là et une

1. *Le Voyageur François*, par l'abbé DELAPORTE, t. XXXVI, P., Moutard, 1795, p. 432, termine ainsi la description de Vézelay, dans une lettre datée de Nevers, 3 novembre 1763 : « On voit près de cette ville une fontaine d'eau minérale et une d'eau salée. Cette dernière est fort singulière et mérite l'attention des naturalistes et des physiciens. » Il est probable que DELAPORTE et ROBERT DE HESSELN ont pris cette erreur, indépendamment l'un de l'autre, dans un ouvrage antérieur qu'il serait intéressant de retrouver.

2. L'actuel lieu-dit « Fontaine Chaude » est dans la section E du cadastre de Saint-Père.

3. *Topographie, statistique, histoire de la Ville de Vézelay*, Auxerre, 1879, p. 58.

eau minérale comme celle des Fontaines-Salées est indiquée par leur résistivité électrique respective : exprimée en ohms  $\frac{\text{cm}}{\text{cm}^2}$  à 18°, elle est de 2.455 ohms pour la fontaine Madeleine contre 135 pour les Fontaines-Salées.

Le second point sur lequel Robert de Hesseln nous renseigne utilement est celui des mesures prises par l'administration des Gabelles. D'après lui, il faut distinguer deux périodes :

1° Avant 1678, l'administration fait des recherches pour découvrir une véritable source salée, mais sans résultats ;

2° A partir de 1678, la Gabelle met des gardes dans le pré pour empêcher les gens d'y prendre de l'eau salée ; elle fait même détourner une partie des eaux de la rivière afin de noyer les fontaines ; mais la rivière se retire sans que la situation ait changé.

Les papiers du bailliage de Vézelay, classés dans la série B des Archives de l'Yonne, permettent de rectifier et de compléter ces brèves indications. Ils comprennent un exemplaire imprimé de l'« Arrest du Conseil d'Etat du Roy du onzième juin 1678, portant qu'il sera informé contre ceux qui se servent, transportent et vendent des eaües salées, et le procès fait et parfait aux coupables comme à des faux-sauniers, et que les sources qui en produisent seront comblées. » L'exposé débute ainsi : « Sur la requeste présentée au Roy en son Conseil par Maistre Nicolas Saunier, fermier général des Gabelles de France, contenant que proche la ville de Vézelay, entre les villages de Saint-Père et de Pierre-Pertuys, il y a le long de la rivière de Cor (*sic*) plusieurs sources d'eaüe salée, que les habitans du voisinage et lieux adjacens ayans découvertes, la plupart d'entr'eux s'en sont servis, au grand préjudice du suppliant, parce que cela a notablement diminué les ventes. Et bien que les officiers du Grenier à sel dudit lieu de Vézelay aient ordonné que lesdites fontaines seroient gardées et mesme comblées, toutefois cette précaution est demeurée illusoire parce que lesdits habitans ont fait d'autres ouvertures et se sont attroupez pour aller querir desdites eaüx, en

sorte que les archers et gardes de la Ferme n'ont pas été assez forts pour leur résister<sup>1</sup>. »

Les choses se sont donc passées de la sorte : — Au cours des années précédant 1678, les officiers du Grenier de Vézelay ont, d'eux-mêmes, mis des gardes aux Fontaines-Salées et comblé les trous par lesquels les paysans puisaient l'eau salée, le long de la Cure ; — Les paysans sont venus en nombre et armés, ont mis les archers en déroute, creusé de nouvelles excavations et puisé de l'eau comme par le passé ; — Le Grenier à sel, par l'intermédiaire du fermier général, a obtenu un arrêt du Conseil d'État ordonnant de combler les sources et appliquant aux délinquants les peines portées par la loi contre les faux-sauniers.

Que firent exactement les officiers du Grenier pour « combler les sources » ? Robert de Hesseln nous dit qu'ils détournèrent la rivière afin de les noyer, mais que ce procédé échoua. Ce doit être exact ; car, longtemps avant que le texte de Hesseln ne me fût connu, les habitants du lieu m'ont toujours dit qu'un bras de la rivière avait passé autrefois par le bas du pré. D'ailleurs, on voyait très bien la dépression de cet ancien bras, à quelques mètres à l'Ouest du lit actuel, dans les parcelles Gaufray et Vicq ; et, si cette dépression est moins sensible aujourd'hui dans la parcelle Vicq, c'est que nous y avons déversé, en 1936 et 1937, un grand nombre de tombereaux de terres venant des fouilles. La tranchée ancienne que nous avons ainsi contribué à combler passait exactement à l'endroit où l'on atteint l'eau salée à 70  $\frac{c}{m}$  de profondeur : on peut donc la considérer comme un vestige de la tentative de détournement de la rivière faite à la suite de l'arrêt du 11 juin 1678.

Mais, quand la rivière se fut retirée, les gabelous furent obligés de combler la tranchée à l'endroit où affleurerait l'eau salée ; l'abbé Martin, chanoine de Vézelay à la fin de la Monarchie et doyen après la Révolution, semble faire allusion à cette deuxième phase des travaux quand il écrit : « En 1678, les fermiers de l'impôt... avaient fait combler ces fontaines et

---

1. *Archives de l'Yonne*, 10 B 7.

élever les terres, de façon que les eaux s'écoulâssent naturellement dans le lit de la rivière ; mais les sources salées reparurent tout auprès<sup>1</sup>. » A la vérité, elles ne reparurent pas spontanément, mais quelques coups de pioche bien placés les rendirent au jour. En vain, par une affiche qui fut lue au prône de toutes les paroisses voisines, le Grenier à sel menaça des peines les plus sévères, allant de l'amende et du fouet aux galères, à la mort en cas de récidive et à la déchéance pour les nobles, *ceux qui enleveront ou useront des eaux sallées appellées le puits de sel près du village de Saint Père sous Vézelay* (29 novembre 1680) : les gardes étaient à chaque instant assaillis, frappés et souvent débordés par les rebelles. Le 6 février 1692, plus de 25 habitants de Précy-le-Moux, flanqués de gros chiens, font irruption aux Fontaines-Salées avec « des cruches, seaux et autres vaisseaux », vers 10 heures du matin ; les gardes les mettent en fuite et arrêtent une femme moins ingambe que le reste de la troupe. Le 7 mars suivant, les gardes surprennent 25 à 30 personnes de Saint-Père, tant hommes que femmes, « qui avoient creusé cinq ou six trous aux sources sallées et y puisoient de l'eau » ; tous s'échappent à la course, sauf une servante nommée Toinette Pouillot, laquelle déclare que « la nécessité les contraignoit de prendre de cette eau pour faire de la soupe ». Les gardes emportent à Vézelay 2 hottes, 3 barils et 3 cruches comme pièces à conviction, mais ils brisent sur place 50 cruches déjà remplies<sup>2</sup>. Le 5 avril, entre 6 et 7 heures du matin, les sergents surprennent deux femmes de Saint-Père « qui estoient munyes de deux hottes, deux barils qui tiennent environ 50 pintes les deux, un pot et une terrasse

---

1. *Chronique du Vézelay*, Auxerre, 1823, p. 272. Il ajoute : « Bien plus, si l'on peut s'en rapporter au témoignage des gens du pays, les sources se sont dirigées sous le lit de la Cure et ont reparu de l'autre côté, vers Tharoiseau. » J'ai l'impression qu'il s'agit d'une légende.

2. *Archives de l'Yonne*, 10 B 7. Chaque fois qu'ils le pouvaient, les gardes faisaient de semblables hécatombes de cruches ; les paysans subissaient ainsi un dommage matériel appréciable et ils y étaient si sensibles que la tradition s'en est perpétuée oralement jusqu'à nos jours. Des gens du pays m'ont raconté ce procédé habituel des gabelous bien avant que je n'en trouve confirmation dans les archives du bailliage.

de terre, qui avoient creusé cinq ou six trous aux sources sallées dudit detroy, lieu anciennement appelé le puis de sel, et y puisoient de l'eau ». Les deux femmes débitent aux gabelous un chapelet d'injures qui tiennent plusieurs pages du procès-verbal et sont un bon document sur la langue verte de l'époque ; de plus elles menacent les gardes, s'ils les dénoncent, de les accuser à leur tour d'avoir tiré sur les pigeons qu'attirent les eaux salées<sup>1</sup>. Et je pourrais multiplier les exemples de ce genre. L'Arrêt du Conseil d'État du Roi du 19 janvier 1706 constate la piteuse inefficacité de l'arrêt de 1678 : « Le Roy, estant informé qu'il y a dans la paroisse de S. Père près Vézelay une Fontaine Salée très abondante, où les particuliers des environs et des lieux plus éloignés viennent prendre de l'eau pour leur usage..., et même que la licence s'est augmentée jusqu'au point que plusieurs vagabonds et faux-sauniers des provinces voisines se sont attroupez avec armes et qu'ils s'y sont rendus avec des chevaux et des harnois et en ont enlevé des eaux à force ouverte ; et étant nécessaire de rechercher les coupables pour en faire une punition exemplaire », le sieur Phelypeaux, intendant de la Généralité de Paris, est chargé d'enquêter et de juger les coupables<sup>2</sup>. Il n'y avait sans doute pas que des gens du peuple parmi les coupables, puisqu'un nouvel arrêt, du 26 janvier 1706, faisait « défenses à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, de prendre ny enlever de l'eau de la source salée qui est auprès de Vézelay » ; le même document affirme que « les habitans de plusieurs paroisses voisines, tant du ressort du Grenier que de ceux des Greniers d'Avallon, Auxerre, Montbart, Château-Chinon, Lusy, Nevers, Clamecy et autres, viennent journellement puiser de l'eau pour leur usage... et que souvent mesme ils y viennent attroupez et armez pour pouvoir forcer les gardes<sup>3</sup> ». Toutes ces interdictions et menaces

---

1. *Arch. de l'Y., ibid.*

2. Exemplaire affiché au Musée de Foissy.

3. *Ibid.* Un petit chemin qui, venant de l'Ouest, par le vallon de Vauflault, débouche au-dessus des Fontaines, s'appelle toujours et est cadastré « Chemin des sauniers ».

ne servirent de rien ; la monarchie absolue n'a jamais pu se faire obéir sur ce point. Le 12 juin 1762, le sous-brigadier Lemerle, embusqué dans le pré avec cinq gardes, portant bandouillères et armes, aperçoit quinze particuliers chargeant des barils d'eau salée sur des « bêtes azines » ; tous les délinquants s'échappèrent, mais les gendarmes prirent trois ânes ou mulets qu'ils conduisirent à Vézelay, en l'auberge du Vert-Galant. Ceci se passait vers minuit. Le 22 décembre suivant, les gens de Tharoiseau engagent le combat à 5 heures et demie du soir, en pleine obscurité ; tous les fusils des gardes sont cassés, les gardes sont roués de coups de bâtons et le sous-brigadier blessé à coups de serpe par le fils de Claude Dubois, de Tharoiseau<sup>1</sup>. Les escarmouches, parfois sanglantes, ne cessèrent qu'avec la Révolution et l'abolition de la Gabelle. Jusque vers 1850, les pauvres gens du pays vinrent se pourvoir de sel aux Fontaines-Salées, à la même place où venaient leurs ancêtres 200 ans auparavant. En 1838, trois naturalistes auxerrois, MM. Arrault, Piétresson de Saint-Aubin et Robineau-Desvoidy, faisant une excursion dans la vallée de la Cure, passèrent par là. « En suivant la rive gauche de la Cure, qui serpente lentement dans le vaste et riche bassin de Vézelay, nous arrivâmes au lieu dit les *Fontaines-Salées*, où nous reconnûmes de petites excavations pratiquées dans un terrain d'alluvion et remplies d'eau saumâtre..., dont la saveur est assez sensible pour attirer, dans la saison, des bandes de tourterelles et de pigeons, si friands de sel<sup>2</sup>. »

La série de textes que nous venons de citer, rapprochés du récit de Robert de Hesseln et des analyses chimiques de Nicolas Lémery (1706) et de M. Mazoit (1937), démontrent que les « fontaines salées » étaient, dès le règne de Louis XIV, ce qu'elles sont aujourd'hui : quelques cavités artificielles, en bordure de la Cure, pleines d'une eau salée à raison d'environ 4 grammes par litre. Contrairement à ce que j'avais cru jusqu'ici et à ce que tout le monde avait répété après l'abbé Mar-

---

1. *Arch. de l'Y.*, 10 B 27.

2. Guy ARRAULT, dans *Annuaire historique de l'Yonne*, I, 1839, p. 288.

tin, les sources salées du temps de la Gabelle n'étaient ni situées ailleurs dans le pré, ni plus abondantes, ni plus riches en chlorure de sodium.

Mais ce nom même de « Fontaines-Salées » n'est pas antérieur à la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ; employé d'abord par les agents du Grenier à sel<sup>1</sup>, il est passé rapidement du langage administratif dans l'usage courant et a refoulé le vieux nom de « Puits de sel ». Celui-ci est le seul connu du terrier-censier de l'abbaye de Vézelay, rédigé en 1463-64 et dont nous avons une copie de 1772 ; il situe au Puits de sel au moins trois parcelles :

1<sup>o</sup> Un pré, dépendant de la métairie des moines à Saint-Père, « tenant a la riviere de Cure par dessous et par dessus a la... courvee du Perron, et contient environ trois faucheurs<sup>2</sup> ». C'est probablement la partie où se trouvent les « fontaines » ;

2<sup>o</sup> Un champ appartenant au maître de la Maison-Dieu de Saint-Père, « tenant audit puis d'une part et a la courvee du Perron d'autre<sup>3</sup> » ;

3<sup>o</sup> Un pré appartenant à l'abbé de Vézelay, « tenant a la courvee aux duns que tient Monsieur a present<sup>4</sup> ». Cette même terre, d'un arpent environ, fut baillée à cens par l'abbé, le 21 juin 1530, à « noble homme Mathurin Vervaine, écuyer, seigneur de Ruères » ; l'acte la décrit comme « une pièce de terre en buissons, assise au finage de Saint-Père, lieu dit le puis de sel, partie de laquelle a été deffrichée cette année et ensemencée en orge et chenevière par Pierre de la Place,... tenant d'une part aux terres de la Maison-Dieu dudit Saint-Père, d'autre part au pré de Monsieur, par dessus aux chaumes et terres de mondit sieur et par dessous aud. puis de sel<sup>5</sup> ».

1. M. le pasteur VINCENT me communique la note suivante, extraite des registres de la paroisse Saint-Étienne de Vézelay : Le 2 juillet 1685, honorable homme maistre Louis de Poix, *commis pour la garde des fontaines salées de Saint-Père*, est parrain de Louis Milliot à Saint-Étienne de Vézelay.

2. *Arch. de l'Y.*, H. 1941, f. 18 r<sup>o</sup>.

3. *Ibid.*, f. 122 r<sup>o</sup>.

4. *Ibid.*, f. 396 r<sup>o</sup>. Les duns ou dons (*domnos*) sont les moines.

5. *Arch. de l'Y.*, H. 1941 bis : Inventaire des titres de la Madeleine de Vézelay,

Ce nom de « puits de sel » n'a pas pu s'appliquer primitivement à quelques excavations d'un caractère provisoire et d'une profondeur insignifiante : il suppose l'existence à date ancienne d'un véritable puits maçonné, creusé en un point plus éloigné de la rivière et atteignant, à travers les calcaires jurassiques et les argiles ou marnes imperméables du lias, les argiles rouges du trias qui expliquent, d'après les géologues<sup>1</sup>, la présence du sel dans le sous-sol. Mais rien n'est plus tenace que les toponymes ; celui-ci a pu se perpétuer très longtemps après le comblement du puits en question, alors même que nul n'en savait plus l'emplacement. Comment donc fixer l'époque de ce comblement ? Les documents nous font défaut pour résoudre ce problème. Cependant le vieil axiome juridique devrait nous éclairer : *Is fecit cui prodest*. Qui donc avait intérêt à supprimer ce puits ? Nul, sinon les moines de Vézelay qui, lors de l'institution de la Gabelle, vers 1343, avaient reçu du roi la régie du Grenier à sel de Vézelay. Ne serait-ce pas à la suite de ce comblement que les gens de Saint-Père, dépités, cherchèrent — mais en vain — en 1371, à se soustraire à la juridiction du Grenier de Vézelay pour se faire rattacher au lointain Grenier d'Auxerre ? L'hypothèse est tentante<sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, il est bien évident que les Gallo-romains ne sont pas venus installer des thermes doubles dans le fond de cette vallée, à 400 mètres de toute source d'eau douce, si ce n'est pour utiliser les vertus thérapeutiques des eaux salées. C'est à l'Ouest des thermes, au-dessus des multiples piscines, qu'ils ont dû forer les puits de captation. Lorsque l'on voit la perfection de ceux qu'ils ont aménagés aux thermes doubles d'Évaux (Creuse), d'une telle solidité qu'ils aient encore l'établissement thermal moderne<sup>3</sup>, on ne saurait douter que

---

fait par ordre de Messire Le Basclé d'Argenteuil, abbé commendataire, par Antoine Pétot, archiviste et généalogiste de l'Ordre de Malte, en 1770-71, p. 466.

1. Cf. G. ARRAULT, *l. l.* ; A. PISSIER, dans *Bull. soc. des sciences de l'Yonne*, 1902, p. 134 ; Jean MARTIN, *Pourquoi des Fontaines Salées dans l'Avallonnais*, dans *Le Bourguignon*, 17 sept. 1936.

2. A. PISSIER, *loc. cit.*, p. 313-314 et *ARCH. DE L'Y.*, H. 1942.

3. Docteur Georges JANICAUD, *Évaux gallo-romain*, Guéret, 1934 (Extrait des *Mém. de la Soc. des Sciences de la Creuse*, XXV), p. 9 et fig.

ces maîtres en hydraulique n'aient procédé ici de façon analogue.

A la recherche de ces ouvrages antiques de captation, nous avons ouvert, en août 1937, une première tranchée d'exploration au S.-O. des thermes, à une dizaine de mètres en arrière de la piscine circulaire chaude. Nous avons rencontré d'abord 80  $\frac{c}{m}$  à 1 mètre de terres rapportées dans lesquelles se trouvait une monnaie de Constantin II ; puis, sur une hauteur d'environ 1 mètre, un amoncellement de pierres, de moellons, de moulures en marbre, de tuiles, de briques et de poteries, le tout tiré visiblement des décombres des thermes et accumulé en cet endroit, sans mélange de terre, pour combler une dépression ancienne d'une certaine étendue. Bientôt après, les fouilleurs atteignaient une couche de glaise jaunâtre d'environ 60  $\frac{c}{m}$  de hauteur et d'aspect homogène, mais contenant encore çà et là des morceaux de marbre ou de brique qui semblaient s'être enfoncés dans cette couche de glaise molle. Venait ensuite un lit de branchages noircis par un long séjour à l'humidité et à l'abri de l'air. Enfin, sur une profondeur que nous ne pouvons préciser, mais que les sondages à la barre à mine montrent au moins égale à deux mètres, une masse de terre grise, fine et friable comme de la cendre et dégageant une odeur sulfureuse. Un puits pratiqué au centre de la tranchée atteignit la profondeur de 3 m. 80 au-dessous du niveau actuel du pré sans rencontrer d'eau ; mais à ce moment l'eau jaillit au fond avec un léger bouillonnement et monta assez rapidement d'environ un mètre, se stabilisant à une profondeur de 2 m. 80.

Je prélevai alors un échantillon de la glaise jaunâtre, un de branchages noircis et un de terre grise semblable à de la cendre fine ; ils ont été analysés avec le plus grand soin par M. Le Strat, ingénieur-chimiste, directeur du Laboratoire de surveillance des eaux de la Ville de Paris, à Joinville-le-Pont, que je remercie vivement. « La couche de glaise, m'écrivit-il, ne présente aucun caractère particulier. Son homogénéité laisserait supposer que le dépôt de cette couche a pu se faire de façon naturelle... Les morceaux de bois reconnus au-dessous

de cette glaise ne semblent pas être des morceaux de bois calcinés, mais des restes d'arbustes qui poussaient dans cette région humide. Quant à la couche retrouvée en profondeur et sous une épaisseur assez considérable, c'est un tuf crayeux, très léger et très friable, de couleur grise produite par un peu d'argile dont il est imprégné. C'est une formation de marais et on y distingue une quantité de débris de coquillages très fragiles et très fins, parmi lesquels on reconnaît les formes enroulées de minuscules gastéropodes. On y a même discerné des charas, algues vertes nommées vulgairement lustres d'eau, dont on a rencontré surtout les oogones à paroi imprégnée de silice. On se trouve donc là en présence d'un dépôt abondant, sorte de travertin qui a pu se produire à la faveur d'affleurements d'eau douce se déversant dans la vallée de la Cure à une époque relativement récente. »

Fait nouveau : un petit étang existait anciennement au S.-O. des fouilles et il a été comblé avec les décombres des thermes, par conséquent après la ruine de ceux-ci, et vraisemblablement lors du nivellement du terrain par les moines de Vézelay, vers le début du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Nous avons même remarqué l'existence de deux tranchées d'assainissement, marquées en pointillé sur notre plan et dont le but était certainement d'assécher cet ancien marais : l'une, orientée du S.-E. au N.-O., a coupé en ligne droite les substructions antiques ; l'autre vient traverser la première à angle droit et, traversant la piscine froide et le vestiaire des thermes du Sud, se dirige vers la Cure à travers l'ancienne palestine. Ces tranchées, assurément contemporaines du nivellement des ruines et du comblement du marais, nous conduisent à cette importante conclusion que, jusqu'au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, les ruines étaient entourées de marais de tous côtés : à l'Est, les trous d'eau salée en bordure de la Cure, au Sud, le marais de la Morte ; à l'Ouest, le petit étang dont nous venons d'apprendre

---

1. Un denier en billon saucé du duché de Bourgogne, du temps de Robert II (1272-1305) a été trouvé en 1936 dans le remblai superficiel. De toutes façons, les textes obligent à circonscrire le nivellement entre le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle.

l'existence ; au Nord, les marais de la Bazaine. Ainsi se trouve vérifiée l'indication donnée par le poète du *Girart de Roussillon*, au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, quand il décrit les ruines des thermes sous le nom de « château du vieux Devin », comme entourées d'eau de toutes parts<sup>1</sup>.

Les Gallo-Romains, ayant laissé subsister ce petit étang au S.-O. des thermes, avaient probablement creusé leurs puits d'eau salée au N.-O. et nos recherches porteront dans cette direction au cours de la prochaine campagne. La nappe d'eau salée se trouve d'ailleurs au-dessous de la nappe superficielle que nous avons atteinte à 3 m. 80 de profondeur ; mais l'analyse, faite par M. Mazoit, de cette eau superficielle a révélé des infiltrations chlorurées dues à la nappe sous-jacente. En effet, cette eau de surface, d'une résistivité électrique de

305 ohms  $\frac{\text{cm}}{\text{cm}^2}$  à 18°, contient par litre 1 gr. 66 de chlorure de sodium, 483 milligrammes de chaux, 45 milligrammes de sulfates et 23 milligrammes de magnésie.

#### *État actuel des recherches*

Sur le territoire de l'ancien domaine de *Vercelliacus*, un *vicus* s'est formé, dès le premier siècle de notre ère, à un nœud de routes, au passage de la Cure par l'ancienne voie d'Auxerre à Autun. Ce *vicus* occupait l'emplacement du village actuel de Saint-Père, mais aussi, plus au Sud, une partie de la vallée jalonnée par les lieuxdits *la Corvée-Saint-Jean*, *le Perron* et *les Fontaines-Salées* (anciennement *le Puits-de-Sel*).

Aux Fontaines-Salées, un établissement thermal avait été construit au <sup>i</sup><sup>er</sup> siècle, auprès de la nappe souterraine d'eau chlorurée et d'un petit étang d'eau douce : il comportait en particulier une grande piscine chauffée rectangulaire, pro-

---

1. Ed. FOERSTER, vv. 2671-2672 ; traduction Paul MEYER, p. 89.

*Un perrun d'antif tans del vieil Elſin (var. Douvin, Devin)  
Qu'ot ja castel en l'aige en revolin...*

blement dépourvue d'hypocauste, mais entourée d'une canalisation latérale d'air chaud.

Au second siècle, l'ancien établissement a été démoli en grande partie et on a élevé deux balnéaires juxtaposés, construits à la mode romaine avec *caldarium*, *laconicum* et *lepidarium* sur hypocaustes. Ces thermes doubles, florissants au cours du second siècle, ont subi une destruction partielle vers 186, peut-être lors des brigandages de Maternus. Restaurés très sommairement vers le début du III<sup>e</sup> siècle, ils furent définitivement ruinés dans la grande invasion germanique de 276.

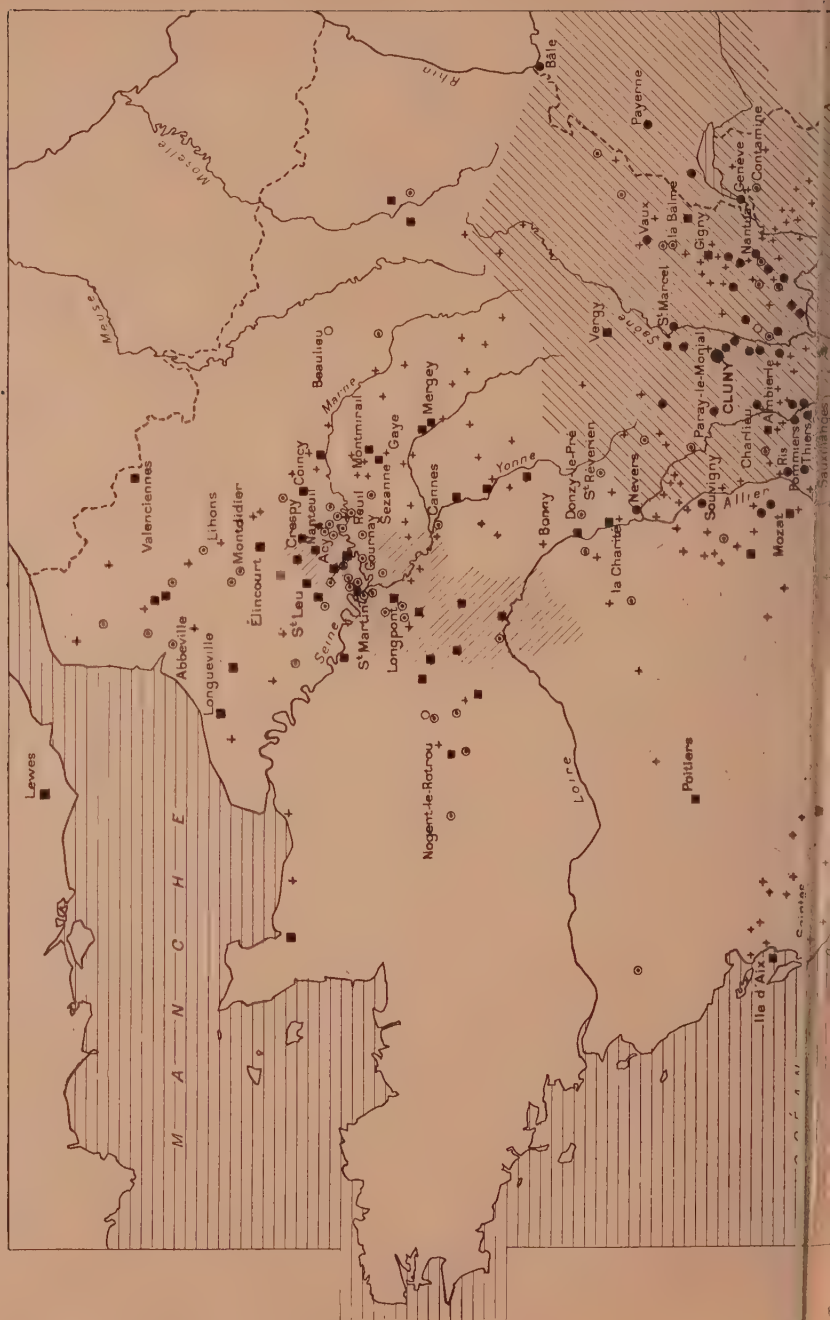
De pauvres paysans ont établi leurs foyers rustiques dans certains quartiers des thermes du Nord et de la palestine, au cours du IV<sup>e</sup> siècle et sans doute jusque vers le second quart du V<sup>e</sup> siècle. Passé cette date extrême, le site a cessé d'être occupé.

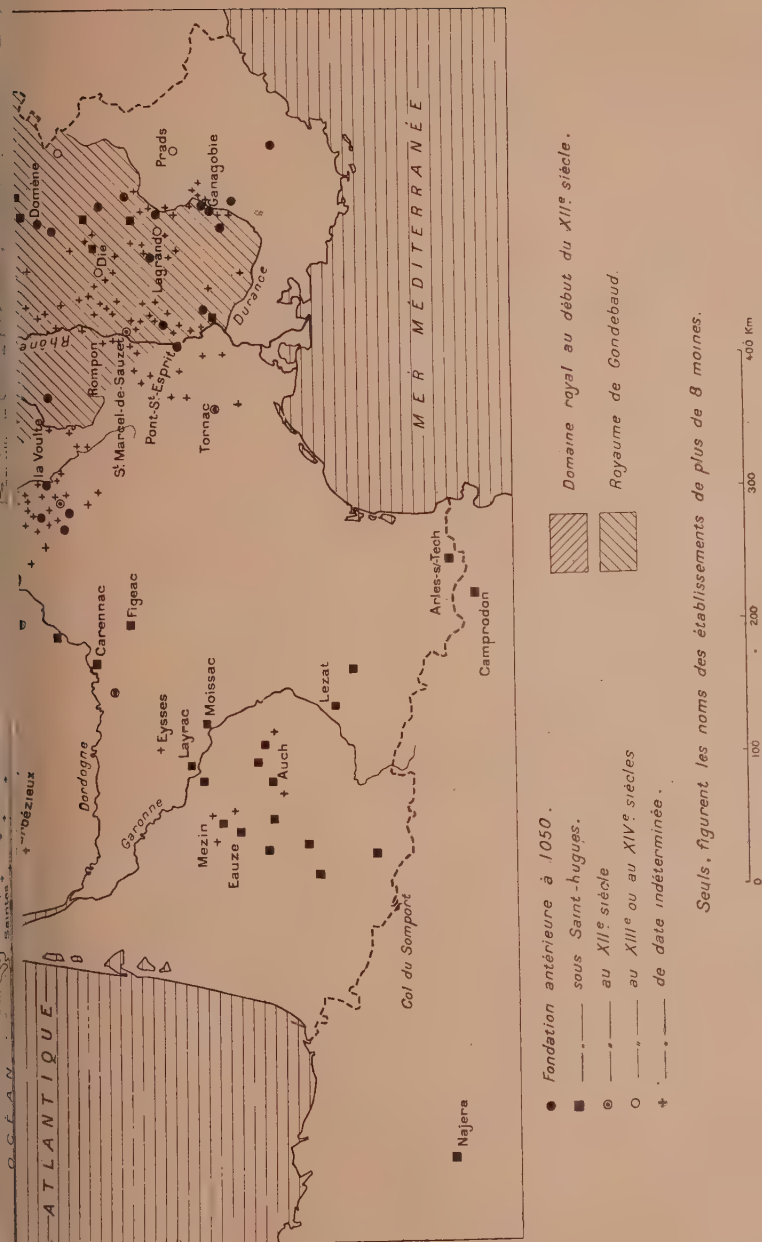
Les ruines, abandonnées mais encore imposantes, ont concouru, aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, au développement de la légende épique de *Girart de Roussillon*, puisqu'elles font partie, sous le nom de *Château du Vieux Devin*, du décor de la bataille légendaire de Vaubeton.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, les moines de Vézelay, seigneurs et propriétaires du lieu comme héritiers de Girart de Roussillon, ont fait araser les ruines, assécher et combler le petit étang au Sud-Ouest des thermes et apporter par corvées des terres de remblai afin de créer des prairies. Ainsi s'explique l'oubli total dans lequel ces ruines étaient tombées avant les fouilles actuelles. Les Fontaines-Salées n'auraient même pas eu d'histoire sous l'Ancien Régime si elles n'avaient fait l'enjeu, durant deux siècles, de bagarres et de procès entre les *gabelloux* et les fraudeurs de l'impôt sur le sel.

René LOUIS.







Seuls, figurent les noms des établissements de plus de 8 moines.

dances viennent se grouper une foule de petits établissements qui renforcent leur influence et marquent leur richesse mais ne constituent généralement que de très petites communautés; exploitations agricoles plutôt que couvents, comportant seulement pour la plupart de deux à quatre moines, souvent même un seul. Il semble donc que l'omission de quelques-uns de ces petits prieurés ne peut modifier d'une façon notable les grandes lignes de l'expansion clunisienne, telle qu'elle apparaît à première vue de la carte actuelle<sup>1</sup>.

Laissant donc provisoirement de côté les considérations d'ordre archéologique qui demandent une étude plus complète de la question, on peut constater, dès maintenant, les particularités géographiques et historiques qui vont faire l'objet de cet exposé.

Ce qui frappe en premier lieu, c'est l'inégale répartition des monastères; des régions semblent avoir été totalement négligées alors que d'autres comprennent un réseau très dense d'établissements. Les régions favorisées forment quatre grands groupes bien distincts: le premier, le plus important et le plus ancien, occupe approximativement le bassin du Rhône et de la Saône, débordant sur la haute vallée de la Loire jusqu'à Nevers; le second formé une ligne diagonale traversant le Sud de la France, une large route allant du Massif Central aux Pyrénées; le troisième comprend la région du Bassin Parisien; le quatrième les Charentes.

D'autre part, la carte comporte des indications particulières suivant les dates de fondation de ces prieurés, ceux-ci étant répartis chronologiquement suivant une échelle de couleurs. On peut constater de cette manière que les prieurés fondés dans la période comprise entre 910, fondation de Cluny, et 1049, sont tous compris dans le premier groupe géographique (Rhône-Loire). Ceux fondés à l'époque de l'abbatiai d'Hugues de Semur (Saint-Hugues (1049-1109) constituent l'expansion vers l'Espagne, le noyau du groupe parisien et la grande majorité du groupe des Charentes. Au XII<sup>e</sup> siècle les fondations renforcent le groupe de l'Île de France et semblent compléter certaines lacunes dans les liaisons des groupes entre eux. Enfin, au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup>, ce ne sont plus que de très rares acquisitions ou annexions d'anciennes abbayes déchuës.

Une répartition géographique et chronologique, aussi nette et aussi singulière, ne peut être considérée comme l'effet du hasard et s'explique d'ailleurs, facilement, par des raisons historiques.

Durant cette première période d'expansion clunisienne qui va de 910 à 1049, le territoire de la France actuelle était formé d'un

1. Cette carte dressée pour le Musée des Monuments Français comprend :

1<sup>o</sup> *Quelques grandes abbayes* fondées antérieurement, mais rattachées à Cluny (on n'a indiqué que celles qui se sont soumises d'une façon absolue et n'ont jamais dans la suite repris leur indépendance);

2<sup>o</sup> *Les grands prieurés* au-dessus de huit moines (cette division adoptée dans la liste publiée par WILMART est celle qui correspond de la façon la plus exacte à une réelle différence d'importance);

3<sup>o</sup> *Les petits prieurés* : ceux dont le nombre de moines a toujours été inférieur à huit.

groupement de petits états, royaumes, duchés et comtés ; la dépendance politique des uns vis-à-vis des autres était fort arbitraire. Une grande ligne Nord-Sud les partageait, qui suivait approximativement l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhône ; à l'Ouest était le royaume de France divisé en grands fiefs, duchés de France, de Normandie, d'Aquitaine, de Bourgogne, comtés de Flandre, de Champagne, de Toulouse ; à l'Est, le royaume de Lorraine limité par le Rhin, et les royaumes de Bourgogne transjurane et cisjurane, réunis en 933 sous le nom de royaume d'Arles et rattachés à l'empire en 1032 ; ce royaume était borné vers l'orient par les Alpes, du Gothard à la Méditerranée.

Si on trace schématiquement, dans la France ainsi divisée, les limites de ce premier groupe d'expansion clunisienne, on s'aperçoit qu'elles chevauchent les frontières, réunissent des régions que rien alors ne liait politiquement et n'englobent, dans les états ainsi choisis, qu'une certaine portion du territoire. Ces fondations s'étendent à la fois sur le royaume d'Arles, terre d'empire et sur les duchés de Bourgogne et d'Aquitaine, fiefs directs des rois de France ; par contre, elles laissent à l'écart dans le royaume d'Arles toute la partie comprise entre la Durance et la mer et, en Aquitaine, elles ne comprennent guère que le comté d'Auvergne et la haute vallée de la Loire. Liaison inter-royaume d'une part, pénétration incomplète d'autre part, le territoire ainsi délimité ne correspond à rien au point de vue politique.

Cependant, si remontant plus avant dans les siècles, on évoque le premier royaume bourguignon, celui qui avait été fondé sur les débris de l'Empire romain par les peuples burgondes, si on rétablit sur une carte de la France capétienne du temps d'Odilon (994-1049) les limites du royaume de Gondebaud (491-516), on s'aperçoit que ses frontières coïncident cette fois presque exactement avec les limites de l'expansion clunisienne. Les unes comme les autres, suivent le Rhin de sa source jusqu'à Bâle, englobent les sources de la Saône, redescendent en zig-zag pour atteindre la Loire à Nevers, remontent le fleuve, qu'elles débordent légèrement, rejoignent le Rhône et le descendent jusqu'à la Durance ; elles remontent ensuite la Durance jusqu'aux sommets des Alpes qu'elles suivent jusqu'au Gothard. On insistera sur ce fait que la Durance ayant formé la ligne d'arrêt de l'expansion des Burgondes, pas un prieuré clunisien ne s'installe dans la région située au delà. Ils se serrent les uns contre les autres dans le département actuel de Vaucluse, et semblent venir buter contre le fleuve, laissant entre lui et la Méditerranée une zone vide, correspondant exactement à la partie de la Narbonnaise que les Burgondes n'avaient pas occupée.

Une seule dérogation se fait à cette similitude, c'est la poche constituée en Auvergne par le prieuré de Sauxillanges et ses dépendances. Elle s'explique par le fait que Sauxillanges fut fondé, dès 920, par Guillaume d'Aquitaine, comte de Poitou et d'Auvergne dans ses domaines. On se souvient que Guillaume d'Aquitaine fut le fondateur de Cluny en 910 ; peu après il attachait Sauxillanges à la grande abbaye bourguignonne.

Ainsi ce qui réapparaît en plein <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle comme limite à l'expansion clunisienne, ce ne sont pas les frontières des royaumes contemporains, mais celles de la Bourgogne des Burgondes. Détruite depuis près de quatre siècles, annexée par les Francs, englobée dans la France carolingienne, démembrée à Verdun et à Tribur, elle semble s'imposer malgré ces vicissitudes politiques comme un tout indissoluble. Quel lien retenait encore ses divers membres après tant de siècles, de partages et de désordres ? Habitudes communes, lien ethnique, lien linguistique ? Quelle qu'en soit la raison, un fait semble rester acquis qui lie les limites de ce premier développement clunisien aux frontières du premier royaume bourguignon.

Avec l'abbatîat d'Hugues de Semur (1049-1109) ces limites sont débordées de toutes parts ; vers le Nord, vers l'Ouest, vers le Sud-Ouest, des pointes s'élancent, de nouveaux jalons sont posés bientôt rejoints par une masse compacte de petites dépendances. Si dispersées que paraissent à première vue ces nouvelles fondations, elles n'en obéissent pas moins à un plan prévu ; elles se développent régulièrement autour de nouveaux noyaux et se localisent dans des régions bien délimitées ; trois groupes se remarquent : un premier qui semble jalonner la route vers l'Espagne, le groupe de l'Ile-de-France et le groupe des Charentes.

Les raisons de ce nouveau programme d'expansion se dégagent cette fois d'elles-mêmes, elles correspondent aux grands mouvements politiques de l'époque contemporaine.

L'ordre de Cluny, par son organisation centralisatrice, réunit entre les mains de ses abbés une puissance formidable ; jusqu'à la mort d'Odilon (1049) leur rôle s'était borné à restaurer l'esprit chrétien dans les monastères et à former des disciples capables de répandre cet esprit dans le monde. Hugues de Semur va modifier quelque peu cette orientation ; il est de noble famille, apparenté aux ducs de Bourgogne et au roi de France, parrain de l'empereur Henri IV ; sa prudence et sa sagesse réputée l'ont fait arriver très jeune à la dignité abbatiale. Sa personnalité et sa situation le désignent donc à la fois, tout naturellement, pour participer aux grands mouvements politiques de l'époque.

Cluny dépend directement du Saint-Siège ; il tire de lui sa force et son indépendance vis-à-vis des évêques. Le pape soutient Cluny, Cluny soutient la papauté. Cluny devient une pépinière de papes ; pendant l'abbatîat d'Hugues, trois grands papes, Urbain II, Pascal II, Grégoire VII sont de ces anciens disciples ; Hugues est le bras droit de Rome : légat en Aquitaine, ambassadeur extraordinaire auprès de l'empereur. On a pu dire que Cluny était une seconde Rome : l'action de ces deux pôles est conjuguée, les buts communs.

Le grande préoccupation du Saint-Siège était alors de délivrer la chrétienté de la menace de l'Islam, desserrer les deux bras qui l'étreignaient en Orient et en Occident, délivrer les terres chrétiennes d'Espagne et de Syrie.

Odilon entretenait déjà des relations suivies avec les rois de Castille et de Navarre, premiers pionniers de la « reconquête » ; Hugues resserra ses liens ; en 1052, il fonda en Navarre le prieuré

de Najera. Des chevaliers français s'arment et préparent une avant-première croisade contre les Maures d'Espagne ; en 1064, toute une armée passe les Pyrénées ; en 1084, Tolède est prise par une armée presque entièrement composée de Bourguignons ; en 1094, Valence est conquise par le Cid et des chevaliers français. Durant 30 ans, des contingents français, en majorité bourguignons, n'ont cessé de venir combattre aux côtés des chevaliers espagnols, traversant chaque année les Pyrénées, au col du Somport, par la voie romaine à laquelle les Espagnols donnent encore le nom de « Camino Francès ».

Durant ces mêmes trente ans, les fondations clunisiennes s'échelonnent, jalonnant comme des gîtes d'étapes, la route qui va de Bourgogne en Espagne. En 1062 Layrac, 1066 Auch, 1067 Moissac, 1073 Lezat, 1074 Figeac, 1077 Toulouse (la Daurade) ; puis Carennac, Fons, Eysses, enfin en 1088 Eauze. Les cols de l'Est sont moins fréquentés ; de part et d'autre, cependant, font sentinelles, le prieuré d'Arles-sur-Tech et celui de Camprodon, établissant la liaison avec la Catalogne.

Mais il faut organiser la « reconquête » ; les terres d'Espagne arrachées aux musulmans sont revendiquées par le pape en apanage, quiconque ne lui en fait pas hommage est déclaré déchu de ses droits ; le légat est là qui veille et Cluny s'installe. Les prieurés se fondent : Las Duegnas en 1077, Carrion 1095, Villafranca, etc. Les sièges épiscopaux sont confiés à des moines de Cluny : Tolède à Bernard de Sédirac, ancien chambrier de Cluny qui devint l'un des principaux personnages du royaume ; Braja à Géraud d'Aurillac ; le premier évêque de Valence reconquise est Jérôme de Périgueux, compagnon du Cid et ancien moine de Cluny.

Après la prise de Valence (1094), les opérations se ralentissent, les positions respectives se stabilisent de nouveau pour des siècles ; après 1095, il n'est plus fondé sur la route d'Espagne aucun prieuré de Cluny. Trente ans de conquête et d'organisation, trente ans de fondations, le travail est fait. C'est maintenant vers l'Orient que les yeux se tournent et que les grandes croisades de Terre Sainte vont mobiliser toute la chevalerie d'Occident ; en 1095, le pape Urbain II, ancien moine de Cluny, vient en France pour tenir le Concile de Clermont ; avant ces grandes assises où doit être décidée l'action en Orient, le pape s'arrête à Cluny, il y séjourne un certain temps, confère avec Hugues, consacre la basilique, visite les prieurés, enfin arrive à Clermont.

Cependant en France l'autorité des rois capétiens, s'affirmant de plus en plus, tend à regrouper les forces éparses de la nation. Désormais le centre est le domaine royal : l'Île-de-France et l'Orléanais. Cluny va profiter de cet affermissement du pouvoir capétien : en 1061, Hugues installe ses moines à Longpont ; en 1079, à Paris même, à Saint-Martin-des-Champs ; en 1080 à Saint-Leu-d'Esserent ; en 1095 à Crépy-en-Valois. Dans les terres voisines des grands feudataires, les prieurés s'étendent, encerclant le domaine royal, prévoyant son extension ; Coincy en 1066, Mergely en 1082, Sézanne en 1086, etc.

D'autres champs d'action s'ouvrent encore au monde chrétien ; en 1066, Guillaume de Normandie a conquis l'Angleterre ; en 1088, le premier prieuré clunisien anglais est fondé à Lewes et devient une des principales dépendances, une des cinq filles de Cluny. Comme en Espagne, le but est atteint d'abord, puis la route se jalonne après : en 1092, Longueville, en Normandie, dans les terres de Guillaume, en 1112, Abbeville.

Enfin, on constate qu'un groupe de prieurés clunisiens s'organisent au temps de Hugues dans les Charentes : Ile-d'Aix (1067), Saint-Eutrope-de-Saintes (1081), Roncennac, Barbezieux, ainsi qu'une quantité de petits établissements. Il ne faut pas oublier que Hugues de Semur était alors légat d'Aquitaine, et qu'il fit maints voyages dans cette contrée ; c'est alors qu'il dut jeter les bases de ces nouvelles fondations.

Ainsi pendant toute la durée de l'abbatit d'Hugues de Semur, les fondations s'expliquent par des raisons historiques, elles suivent, précèdent même parfois les grands mouvements sociaux et politiques ; elles soulignent d'une façon toute particulière chacun des faits importants de l'époque. Durant tout le XII<sup>e</sup> siècle encore, les fondations clunisiennes vont se multiplier. Attirées par la puissance grandissante de la monarchie capétienne, c'est dans le voisinage du domaine royal qu'elles vont désormais se concentrer, mais il faut aussi joindre ce nouvel ilot à la grande masse bourguignonne et à l'abbaye-mère : deux fondations dans la Nièvre font la liaison : Donzy-le-Pré en 1109, Saint-Revérien en 1172, puis Cannes en 1172, etc.

Enfin au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> les abbayes de Beaulieu en Argonne, Lagrand et Die sont rattachées à l'ordre de Cluny. Mais l'ordre n'a plus à cette époque l'importance qu'il eut au X<sup>e</sup> et au XI<sup>e</sup> siècle. Cîteaux attire désormais autant de disciples ; Cluny n'a plus en France et en Europe la place qu'il occupait antérieurement : la grande époque du rôle politique de l'ordre est passée. Ces considérations de géographie historique, ce pointage sur une carte de l'expansion de Cluny, font apparaître, nous semble-t-il, d'une façon remarquable, l'immense effort réalisé par les grands abbés du X<sup>e</sup> et du XI<sup>e</sup> siècle : Mayeul, Odilon, Hugues dont la puissance était égale à celle des souverains de leur temps. On saisit l'esprit de méthode, la continuité de vues de ces personnages, auxquels la longue durée de leur abbatiat permit de poursuivre avec succès leur politique d'expansion. C'est grâce à leur persévérante fermeté que Cluny put atteindre son prodigieux développement, ordre qui devait jouer un rôle si capital dans l'expansion de notre art roman.

Simone BERTHELIER.

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

### ALEXANDRE MORET (1868-1938).

L'égyptologie française a fait une perte capitale, douloureuse et prématurée; lors de la mort de ce savant, resté si jeune : il n'avait que des amis, et son esprit de probité, de bienveillance modeste, sa sagesse scientifique étaient partout appréciés.

Savoyard de race, élève de Loret, à Lyon, de Maspero, à Paris, il professa à la Faculté des Lettres de Lyon, puis à l'École pratique des Hautes-Études comme suppléant de Maspero, puis enfin au Collège de France. Sa connaissance du passé de l'Égypte, histoire, philologie, archéologie, était des plus complètes, encore que, devenu président de la Section des Sciences religieuses aux Hautes-Études, il donnât volontiers aux problèmes d'histoire religieuse son attention féconde. Ses ouvrages tels que : *Le Caractère religieux de la royauté pharaonique*, *Au temps des Pharaons, Rois et dieux de l'Égypte*, *L'Égypte : des clans aux Empires*, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, *Les Mystères égyptiens*, etc.,<sup>1</sup> montrent assez avec quelle ampleur il pouvait concevoir l'histoire politique, sociale et religieuse du monde égyptien. A. Moret, qui savait travailler très en détail (cf. son Catalogue des *Sarcophages de Deir-el-Bahri*, *Cat. gén. du Musée du Caire*, et ses publications d'inscriptions, de papyri hiéroglyphiques, de textes magiques), s'était laissé entraîner à donner un manuel d'histoire d'Égypte général, des temps préhistoriques à l'histoire de la conquête par Alexandre; on trouvera cette contribution, si sérieusement étudiée, dans l'*Histoire de la nation égyptienne* publiée par G. Hanotaux (t. II, 1932, *L'Égypte pharaonique*). A l'*Histoire générale* entreprise par G. Glotz, A. Moret ne refusa pas non plus sa collaboration. Qui eût pu mieux que lui y condenser les résultats de quarante années de recherches<sup>2</sup> ?

A. Moret avait préparé des générations d'élèves, qui lui sont tous reconnaissants ; conservateur du Musée Guimet, il a contribué à en faire un centre bien outillé ; il s'était fort intéressé aussi, il y a peu, à constituer au Collège de France un laboratoire d'études égyptologiques

---

1. Nous laissons aux revues spécialisées d'égyptologie le soin de dresser une bibliographie complète des productions du regretté savant.

2. 2 vol. parus de 1929 à 1936.

pourvu de livres. Rien ne lui était étranger de ce qui touchait aux pays du Nil, — où il retournait périodiquement, et où il venait d'être frappé très douloureusement dans sa vie personnelle, par la maladie et le décès de son épouse. Au Caire, il bénéficiait d'un prestige de premier plan ; à l'étranger aussi, où il faisait de nombreuses conférences ; vers les derniers temps, il s'était chargé d'un enseignement régulier en Belgique. Ses collaborations à toutes les revues savantes forment un total d'articles et de comptes rendus impressionnant, quand on songe qu'il a été enlevé en pleine activité. Membre de l'Académie, A. Moret était docteur *honoris causa* de l'Université d'Oxford.

Quelque temps avant lui, a disparu en Allemagne<sup>1</sup> Adolf Erman (1854-1937), savant non moins réputé, dont les études sur la religion égyptienne font autorité partout, et qui tenait à Berlin le sceptre de l'égyptologie, science aujourd'hui très éprouvée. — A l'une des dernières séances de l'Académie des Inscriptions où il ait assisté, A. Moret avait signalé en Égypte de curieuses représentations du phénix, l'oiseau symbolique. Puisse l'égyptologie garder son rang et renaître elle aussi de ses cendres !

Ch. P.

#### LOUIS DEMAISON (1852-1937).

L'archéologie rémoise a fait une perte sensible en la personne de Louis Demaison qui a consacré toute son activité scientifique à l'étude de l'histoire et de l'archéologie de sa ville natale. Ancien élève de l'École des Chartes et de l'École des Hautes-Études, il occupa le poste d'archiviste de la ville de Reims de 1876 à 1913. Parmi ses nombreux travaux, on signalera diverses études sur la cathédrale et le *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims* (en collaboration avec MM. Givet et Jadart).

R. L.

#### Les maisons du Goldberg.

Les fouilles de Gerhard Bersu au Goldberg (O. A. Neresheim, Wurtemberg) sont d'une très grande importance pour l'étude de l'évolution dans l'habitation néolithique. La précision avec laquelle elles ont été conduites est une sérieuse garantie de l'exactitude des plans, et permet d'envisager avec vraisemblance les essais de reconstitution qui ont été tentés.

Dans un récent article de *Germania* (21, 1937, p. 149-158), G. Bersu fait connaître les résultats de ses recherches dans les maisons appartenant au groupe de la civilisation dite d'Altheim (Goldberg III). Une certaine unité apparaît quant au plan : dans le sol s'ouvre une excavation carrée (12 à 28 m<sup>2</sup>) ; vers le centre, une fosse à usage de cave. Les parois sont constituées par des poteaux fichés à l'intérieur du fond de cabane, servant de support à un clayonnage, celui-ci recouvert par un hourdis de terre et par des pelleteries. Cette dispo-

---

1. Cf. W. E. CRUM, *Journ. of Egypt. archæol.*, 1937, p. 81.

sition fait apparaître une toiture en coupole et montre la combinaison des plans carré et rectangulaire. Selon G. Bersu, ce type, différent des maisons rectangulaires des civilisations agricoles, représenterait l'habitation de populations qui, à proprement parler, ne sont plus déjà nomades, mais empruntent encore leurs moyens d'existence à l'élevage du bétail et à la chasse. Les débris osseux recueillis dans les cabanes semblent confirmer cette hypothèse.

R. L.

### Fausses nouvelles : le Cheval de Troie récupéré ?

L'esprit souffle à Cologne, où la *Kölnische Illustrierte Zeitung* vient d'annoncer tout simplement, le 31 mars 1938 (cf. p. 394-395), la découverte du Cheval de Troie. Il aurait été trouvé, comme il sied, à Troie, tout au moins « sur la côte d'Asie » ; et l'on se préparerait à le transporter à Athènes (!), où le plus célèbre des chevaux de la préhistoire — et même de l'histoire — prendrait sa retraite. Malheureusement, la personnalité de l'auteur de la découverte, telle qu'elle est révélée, nous inquiète : le nom de ce « professeur », Dr Hippophindos (allemand : finden), a trop l'air de celui d'un mythique « découvreur de chevaux » passé tout exprès chez les Indo-Germains. Et le Cheval de Troie, abondamment reproduit, vu à l'échelle humaine, n'a guère plus que deux ou trois fois au plus la taille normale, ce qui est peu ; surtout, il semble en bronze, quand celui d'Épeios était un colosse creux en bois qui a pu contenir cent guerriers selon Stésichore, en tout cas une douzaine au moins (Severyns, *Le cycle épique dans l'école d'Aristarque*, p. 355). — On nous convie à regarder un tesson peint du vi<sup>e</sup> s., où des guerriers grecs se font la courte échelle pour sortir de la chausse-trappe, et aussi des dessins italiens (Giulio Bonafone, 1545, etc.) où l'entrée du Cheval de Troie fut représentée. Il eût fallu surtout faire état d'un vase de la Bibliothèque nationale, à Paris (De Ridder, *Catal.*, p. 93-5 ; *CVA.*, pl. 18 ; *Arch. Jahrb.*, VII, 1892, pl. II ; H. G. Payne, *Necrocorinthia*, 1281) qui est la plus complète représentation de l'épisode mentionné dans Leschès, Arctinos et Homère (*Odys.*, IV, 285-9) : avec les dix cases ouvertes dans le flanc du monstre, les guerriers grecs descendant sur des câbles, et l'un d'eux tombant dans sa précipitation, comme Apollodore l'atteste (*Epit.* V, 14-15) ! Pausanias, X, 26, 2, mentionne la tête du cheval apparaissant à la Lesché de Cnide, peinte par Polygnote de Thasos. Viendrait ensuite, pour les dates, le cheval de Strongylion sur l'Acropole d'Athènes, bien avant les représentations des Tables iliaques et des gemmes gréco-romaines. On eût pu aussi citer, parmi les documents antiques récemment exhumés, le curieux bouclier de Doura-Europos à propos duquel (*Gaz. B.-Arts*, 1937, I, p. 218-219) j'ai fait remarquer que la légende du cheval d'Ilion était allée jusqu'à l'Inde<sup>1</sup>.

1. Sur le célèbre linteau du tympan du narthex, à la Sainte-Madeleine de Vézelay, on n'a pas vu, — dans la frise dite « des peuples de l'univers » — que le prétendu « nain » qui « cherche à monter en selle avec une échelle », vers l'extrémité, se souvient plutôt de la manœuvre des Guerriers enfermés dans le Cheval de Troie

Nous pourrions connaître un jour la vérité sur la découverte, si découverte il y a ! Mais, puisque le cheval de bronze (?) montré sur les photos allemandes porte au flanc, régulièrement et largement *ouvert*, un trou en forme de fenêtre, ce sera occasion de se remémorer l'article de M. P. M. Schuhl, publié ici-même (*Rev. arch.*, 1936, I, p. 183 sqq.) où l'auteur reliait à des cultes asiatiques — celui de l'Athéna Hippias, par exemple, d'après C. Robert, — le cheval-réceptacle ; on a cité là le passage de Platon, *Républ.*, III, « sur le cheval de bronze, *creux*, muni de petites portes », où Gygès, s'étant glissé, trouva un géant enseveli et le magique anneau d'or dont il s'empara<sup>1</sup>. Ch. P.

### Fouilles de Troie.

Dans un récent fascicule de l'*American Journal of Archaeology* (XLI, 1937, n° 4, p. 553-597 et pl. XIX-XX), M. Carl W. Blegen rend compte des résultats de la sixième campagne de fouilles exécutée par l'Université de Cincinnati sur le site d'Hissarlik, du début d'avril au 6 août 1937. Les recherches ont été poursuivies sur les différents secteurs déjà attaqués l'année précédente ; elles ont fourni de nouvelles preuves à l'appui de l'hypothèse du tremblement de terre qui aurait détruit Troie VI ; et la céramique, étudiée par G. Karo, permet de le dater d'avant la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. L'Acropole fut le but principal de l'exploration, puisqu'une quarantaine de tranchées de sondages furent menées dans ses entours ; l'exploration d'un flot-témoin a permis d'établir avec plus de rigueur la stratigraphie des différents habitats. Mais le résultat le plus appréciable a été la découverte du grand mur d'enceinte de Troie I, constitué par un entassement régulier de petites pierres non équarries ; ainsi est-il établi que la cité royale de Troie II ne fut pas une création ; elle continuait, au vrai, une tradition établie à un âge antérieur ; au cours de cette fouille, a été exhumée une stèle (pl. XX) figurant une tête humaine vue de face, et dont la forme rappelle à peu près le tracé schématique d'un as de cœur. M. Blegen annonce la publication d'ensemble des recherches américaines ; on ne peut qu'attendre avec impatience et curiosité la réalisation de ce dessein. Y. B.

### Cyclopes et volcans d'Italie.

Les localisations proposées par feu V. Bérard du côté de la Méditerranée occidentale n'ont point paru faire autorité en Suisse.

---

(présence de l'échelle sur les Tables iliaques et la gemme, Baumeister, *Denkm.*, p. 742, fig. 794) ; tout comme, à côté, les personnages aux oreilles (?) énormes comme des ailes (« vannosæ aures ») (?) se souviennent d'Eros et Psyché ; tout comme, au-dessus, dans l'archivolte intérieure, les miraculés à têtes de chiens et de porcs (où l'on croit voir les cynocéphales (?) de l'Inde) évoquent les sortilèges de Circé. Ce ne sont pas seulement les chapiteaux qui, à Vézelay ou ailleurs (J. ADHÉMAR, *Infl. antiques dans l'art du M. Age français : Ganyémède*) rappellent le paganisme.

1. L'usage d'enterrer dans le corps des animaux sacrés est attesté depuis l'Égypte de Mycéros jusqu'à la Grèce d'Apulée (roman de Lucius).

M. A. Bonnard les critique impitoyablement dans le *Recueil de travaux* de l'Université de Lausanne<sup>1</sup>. Un sémitisant, M. Rehm, a fourni des armes à l'attaque, en discutant les étymologies supposées : grande bataille à coups d'objections géographiques et philologiques ! — L'*Odyssee* ne fut sans doute pas seulement un recueil d'*Instructions nautiques*, pas plus que l'*Iliade* ne pourrait être réduite à un « grand communiqué » de la *Bataille de Troie*. Rappelons que cela avait été noté depuis longtemps, ici et ailleurs, et qu'on a, ici même, signalé la découverte probable d'un « Cyclope » représenté en Orient : dans cet Orient où Homère s'est tant instruit, plus certes qu'à la lecture des cartes de l'Amirauté, ces documents neufs où l'on est le plus tenté d'identifier les cratères des Champs Phlégréens avec les mystérieux « Yeux-Ronds » voisins d'Hypérie. Ch. P.

### Polygnotos II.

Outre le peintre thasien de la *Lesché* de Delphes, on connaît maintenant — après le Polygnotos I, céramiste, des *stamnoi* de Londres et Bruxelles et de la *péliké* de Syracuse — un Polygnotos II, précédemment identifié comme « Lewismaler » et à qui M. A. D. Robinson et Mme Freeman paraissent avoir restitué avec raison sa personnalité. La publication de la *Collection Robinson* dans le *Corpus vasorum*, lui a fait attribuer, à Baltimore, un beau *skyphos* signé<sup>2</sup>, mais d'interprétation difficile.

Les exégèses des auteurs de la publication prêtaient à contestation. Moins convaincante encore, et de beaucoup, semble celle qui a été présentée plus récemment<sup>3</sup>.

Il suffit de se reporter aux représentations pour voir que, des deux côtés du *skyphos*, il y a liaison et correspondance des sujets (à deux personnages se retournant l'un vers l'autre) : ici, une jeune femme au cécryphale entraîne un éphèbe armé, visiblement en costume de la Grèce du Nord (il a le pétase, le manteau à décor « *pyrgotos* » des Thraces, des Macédoniens : cf. mon étude sur les costumes des personnages du Tombeau de Petosiris (*Bull. Inst. français archéol. orientale*, XXX, 1930, 1) ; il est chaussé, en voyageur, des *embades* thraces. On ne pouvait aucunement songer à Télémaque, comme l'a proposé M. Ch. Dugas qui verrait là à tort la scène odysseenne du châtiment des douze servantes infidèles : mais il n'y en a ici... qu'une (?), et le mouvement oblique de la jeune femme à demi-retournée, qui n'a rien d'une servante, appelle l'éphèbe armé de l'épée ! Rien de commun, donc, avec *Odyssee*, XXII, 457-460, où les servantes coupables sont pendues aux colonnes de la *tholos* par trois exécuteurs. Une mort si *ignominieuse* avait été réglée pour des raisons sacrées, que l'Antiquité ne pouvait ni méconnaître, ni oublier. On ne voit pas non plus aisément l'« Appel fait à Pénélope »,

1. Vol. du IV<sup>e</sup> Centenaire, p. 45-62.

2. *The Robinson Coll., Baltimore*, III, 1, pl. 40, fig. 2, et p. 30-31 (41-42)

3. *REA.*, XL, 1938, p. 43-46, pl. I (Ch. Dugas).

dans l'autre scène du vase, symétrique : là, une très jeune fille aux pieds nus entraîne légèrement et d'un geste coquet, pimpant, une femme en costume d'épousée, guillerette, et non moins jeune. Il est amusant qu'on ait pu penser à la vieille Euryclee (*Odys.*, XXIII, 85) ramenant vers Ulysse une épouse qui avait pris, à travers vingt ans d'attente au foyer, des formes bien plus matronales.

Loin d'offrir une illustration littérale ou corrigée d'épisodes homériques, l'artiste se serait trop efforcé à tout rendre méconnaissable ! Ce n'est pas, certes, ainsi que travaillaient les imagiers du temps, sur l'*Odyssee* : que l'on compare seulement le *skypnos* de Chiusi, où figurent Pénélope accablée et la nourrice au visage flétri, aux cheveux courts, si caractéristique (E. Loewy, *Polygnot*, fig. 17-18). Ne nous hâtons donc pas de grossir le lot du « Lewismaler » ou du « Peintre de Pénélope », qu'on nous propose d'ailleurs de confondre désormais en un même personnage. Nous sommes là en pleine incertitude.

Et, quant au *skypnos* de Baltimore, retenons seulement la liaison des deux scènes, pour l'illustration d'une légende qui serait peut-être à chercher vers la Thessalie ou plus au Nord. Ch. P.

#### La Stoa Basileios d'Athènes et les « basiliques ».

La découverte de la *Stoa Basileios*, édiflée avant la fin du <sup>v</sup>e s. au côté N.-O. de l'Agora d'Athènes, a rappelé l'attention sur les *Basiliques*, sur leur origine dont, après G. Leroux, en 1913, R. Schultze en 1928 avait traité (*Römisch-germanische Forschungen II, Basilika*).

Notons que, pour Athènes, l'identification proposée ici-même, dès 1934<sup>1</sup>, a fini par être acceptée dans l'étude de M. H. Thompson (*Hesperia*, VI, 1, 1937, p. 115 sqq.).

C'est la statue de Zeus Eleutherios, placée devant le Portique de l'archonte Basileus, qui aurait fait naître l'autre qualification.

L'édifice nous permet de situer une des activités administratives les plus importantes, dans l'Athènes classique ; là étaient réglées, en majeure partie, et presque en plein air d'abord, les questions religieuses et les affaires sacrées intéressant le « Roi ».

On reconnaît du même coup qu'il faut attribuer un emploi analogue à l'édifice Nord-Est, exhumé sur l'Agora de Thasos, et pour lequel aucune identification n'avait pu être proposée jusqu'ici (*BCH.*, 47, 1923, p. 316 sqq.).

On ne croira plus, étant donné le rapport initial des mots *Stoa Basileios* et *Basiliké* — tel que l'étudie M. Granville Downey (*AJA.*, 41, 1937, p. 194 sqq.) (?) — qu'il faille s'en tenir désormais, soit à attribuer aux Romains la fondation de la Basilique (Guadet, *Dict. ant.*, s. v. *Basilica*), soit à distinguer seulement, avec G. Leroux, l. l., entre un type d'origine « grecque », dérivé du *mégaron* et du temple, et un type « oriental » dérivé de l'hypostyle. — La Basilique romaine, aux

1. *Rev. archéol.*, 1934, II, p. 96 sqq. ; en même temps, M. Valmin proposait de son côté de réserver le nom de *Stoa Basileios* à l'édifice, l'appellation « Portique de Zeus Eleutherios » n'étant qu'un doublet (*Bull. Soc. Lund.*, 1934, t. à p.).

temps de M. Porcius Caton (184 av. J.-C.), ou de M. Fulvius Nobilior (179 av. J.-C.) n'était encore qu'une *Stoa* amplifiée ; les plans des *Stoai* à ailes dérivent, semble-t-il, de celui de l'édifice d'Athènes (*Stoa* de Philippe à Mégalopolis, *Stoa* d'Antigone Gonatas à Délos). C'est la *Stoa* qui a engendré un jour la Basilique, par combinaison avec l'hypostyle (p. ex. celui de Délos).

Dans l'étude récente consacrée par M. Valentin Müller à la Basilique romaine (*AJA.*, 41, 1937, p. 251), on eût souhaité que fussent marquées déjà les séquences possibles, par rapport à la *Stoa Basileios*. Le tableau de la p. 251 signale trois types de dérivation « grecque », selon le classement Leroux : *Mégaron* I (du type de la « Basilique » de Cnossos), intérieur du Parthénon (II), et le nouveau temple de Samothrace (III). Mais, pour celui-ci, il faut renoncer à la colonnade intérieure, qui n'a été restituée là que par erreur : un plan plus exact avait été donné par F. Chapouthier, *Les Dioscures*, p. 63, fig. 11. Ch. P.

### La Tyché de Xénophon d'Athènes et de Callistonicos.

On n'a point assez songé à faire intervenir la mention de cette œuvre importante, trop peu connue, dans le débat récemment engagé entre MM. Heidenreich et A. Rumpf (*Arch. Jahrb.*, 1935, *Anz.*, col. 668-710 ; *ibid.*, 1936, p. 52-64), sur la date de l'apparition du type de Tyché.

Plusieurs artistes d'Athènes, Xénophon, Praxitèle (Collignon, *H. sc. gr.*, II, p. 262) ont créé au IV<sup>e</sup> s. un type debout de la déesse, portant la corne d'abondance ; type célèbre bien avant celui, plus centrifuge, d'Eutychidès de Sicyone, et qui fut conservé du moins par certains modelleurs de terres-cuites myrénéennes (Fröhner, *Terres-cuites d'Asie Min.*, pl. 25 : Phocée)<sup>1</sup>, voire encore à Cierus-Prusias ad Hypium (*Arch. Jahrb.*, 47, 1932, *Anz.*, col. 263).

Les histoires de la sculpture grecque (notamment celle de Max. Collignon) restent quasi muettes sur la statue que Pausanias (IX, 16, 2) a décrite dans le sanctuaire de Tyché à Thèbes ; elle avait été l'œuvre commune, avant le milieu du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., de Xénophon d'Athènes (qui avait fait le visage et les extrémités) et du sculpteur thébain Callistonicos. C'était donc un acrolithe. Tyché portait l'enfant Ploutos, comme l'Eiréné de Céphissodote.

C'est sûrement cette statue, à demi « athénienne », qui a été reproduite sur les amphores panathénaïques, dans la période postérieure à 360<sup>2</sup>. M. K. Schefold, *l. l.*, y voit Eiréné portant Plou-

1. Coll. Aynard, à Lyon.

2. Cf. pour les dates, K. SCHEFOLD, *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, p. 30-75 ; cf. p. 37 et fig. 3-4 : un fragment d'Eleusis, fig. 3, un fragment de Léninegrad, fig. 4. Le fragment d'Eleusis, par comparaison avec les Peptos-figures des vases de Kertch, est à dater de 350-340 : on y aperçoit le haut de la corne d'abondance de Plutus ; il est impossible, actuellement, de savoir si le « Divine Child » était ailé. M. K. SCHEFOLD dit à tort qu'il n'y a point de nom d'archonte sur les fragments de Léninegrad : cf., ci-après, l'étude de Mlle Smets qu'il ne paraît pas avoir connue. Les analogies

tos<sup>1</sup>. Mais ce groupe célèbre de Céphisodote l'Ancien, père de Praxitèle, n'aurait pas eu sa place assignée sur des amphores panathénaïques, vases qui commémorent des *jeux*, où la déesse Tyché, du moins, intervenait (comme Niké!). C'est donc plutôt à la Tyché de Xénophon qu'il faut penser. Certaines représentations (Schefold, fig. 4) montrent clairement qu'il s'agit bien d'un acrolithe, ainsi qu'à Thèbes : le visage et les bras de la déesse, et l'enfant-dieu, sont surpeints en blanc. La déesse avait le type d'Eiréné et le costume<sup>2</sup> ; elle porte aussi le sceptre, ce qui n'est pas pour nous surprendre (Céphisodote et Xénophon ont collaboré) ; le Divine Child est un petit Ploutos ailé, qui fera donner aussi des ailes un jour au Dionysos enfant, porté de même façon par Hermès (type Céphisodote-Praxitèle). Les *Ploutoi* ailés visitaient déjà la terre, pour les besoins de la comédie, aux temps de Cratinos, prédécesseur d'Aristophane, comme je le montrerai. Ch. P.

### Un hérôn macédonien à Philippes ?

On a découvert en 1936-1937, à Philippes de Macédoine, un édifice bien antérieur à la fondation de la colonie romaine (42 av. J.-C.), et dont l'intérêt est assez nouveau. Il est situé au-dessus de la route Drama-Cavalla, sur la pente Sud de l'Acropole de la cité. Reste là un socle de belles pierres appareillées, qui portait un petit lieu-saint, ou *oikos*, mesurant 13 m. 79 × 8 m. 19. — Cet édifice, auquel on accédait par une série de marches, et qui contenait un *bothros*, fosse apte à faire penser à un culte funéraire, fut détruit lorsqu'on créa à côté une Basilique chrétienne. On encastra alors ses pierres d'assises dans la nouvelle construction ; certaines, hautes de 0 m. 50 environ, étaient inscrites ; elles nous rendent ainsi, notamment, une lettre d'Alexandre le Grand, gravée postérieurement à la mort du prince<sup>3</sup>, qui, en réponse à une ambassade, annonçait là des dispositions pour la mise en valeur par les Thraces de certaines terres incultes ; il prévoit aussi un nouveau bornage : document précieux, malgré son état lacunaire, et qui viendra en glorieux rang en tête des recueils consacrés à la correspondance royale hellénistique. Les deux délégués envoyés par Alexandre (?) ont des noms qui rappellent ceux de personnages connus de l'époque : Philôtas et Léonnatos. On saisit l'intérêt porté par Alexandre au défrichement du marais de Philippes, aux nouveaux habitants de la cité appelés *Philippoi*, et aux indigènes de la région.

Du même lieu-saint, viennent aussi plusieurs actes du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., concernant la vente de la charge de héraut sacré (*hiérokérykeia*). Pour un de ces textes, la date est donnée par l'éponymat d'un

---

signalées par Mlle Smets sont avec des vases de l'archontat de Théophrastos (343/2, 313/2).

1. Mlle SMETS, *Antiquité classique*, t. V, I, p. 87 sqq. (cf. p. 101, n°s 137-139), à propos de documents de Léningrad, datés de l'archontat de Néaichmos, pl. 38-39, parle aussi, à tort, d'Eiréné et Ploutos, ou d'Aphrodite portant Éros.

2. On note seulement l'allongement de l'*apoptygma* pour la Tyché.

3. Vers 280 av. notre ère.

prêtre ; nous ignorons quelle divinité il servait, mais un rapprochement, signalé par M. P. Roussel, avec Cassandraia voisine autoriserait à penser au fondateur héroïsé de la cité (*Syll.* 3, 332, 380). Peut-être, ainsi, est-ce l'*hérôon* même de ce fondateur qui a été remis au jour<sup>1</sup> ?

Ch. P.

### Corpus des représentations des Anthestéries.

On nous prie de communiquer :

Un inventaire illustré des *œnochoés* à figures rouges, destinées à la fête attique des *Anthestéria* (Beazley, *œnochoé* forme 3), commencé par feu le P<sup>r</sup> Frickenhaus et continué par le P<sup>r</sup> Deubner (*Attische Feste*, p. 238 : *Die Darstellungen der Chœnkannen*), sera complété par le D<sup>r</sup> G. Van Hoorn ; les indications d'exemplaires non publiés seront reçues avec gratitude à son adresse : Kunsthistorisch Instituut der Rijks-Universiteit, 25 Drift, *Utrecht* (Hollande).

LA RÉD.

### L'exposition du Bimillénaire de la naissance d'Auguste.

Elle s'est ouverte à Rome, Via Nazionale, le 23 septembre 1937, et durera un an. La date d'ouverture rappelle la naissance de l'Empereur, fondateur de la Rome impériale. Mais la « *Mostra augustea* » a été appelée « *della romanità* » et, sous ce titre, elle marque bien ce qu'elle a visé à être, une évocation totale de la vie romaine antique.

Le signataire de cette note a pu assister à l'inauguration, qui a été faite — au jour prévu, à l'heure prévue — par M. B. Mussolini. L'impression était grandiose, correspondant à un méthodique effort. Jamais tant de documents sur la vie d'un grand peuple n'avaient été présentés avec un tel souci didactique. Il est à noter que la *Mostra* dépendait du ministère de la Culture populaire. Cela explique son caractère d'œuvre de « propagande », qui ne fut point célé. La disposition des objets, l'abondance des cartes, des textes latins étalés sur les murailles, tout l'arrangement sculptural révélaient, sans mystère, le souci national des organisateurs, et celui de M. Giglioli, notamment, l'animateur de l'entreprise.

Tous ont fort bien travaillé, et il n'est pas sans intérêt de rappeler ici comment. Depuis 1911, date à laquelle R. Lanciani avait été chargé d'organiser déjà une exposition de ce type, mais surtout géographique, l'Italie s'était souciée de recueillir les documents nécessaires. Les premiers obtenus furent entreposés au Musée de l'Empire romain (de la Ville de Rome), dont M. Giglioli fut directeur lui-même. Vint s'ajouter un matériel de moulages que G. Boni avait réuni à l'Antiquarium du Forum ; en 1932, fut formé et approuvé le projet de l'Exposition de 1937. Les organisateurs complétèrent dès lors pendant *cinq* ans leurs recherches, à travers les musées du monde entier, les collections particulières, les champs de fouilles. Les visiteurs français archéologues

---

1. Les inscriptions ont été étudiées par M. Coupry, dans un mémoire encore inédit où sont prises ces informations.

ont été favorablement surpris du nombre des inscriptions en fac-similé, venues de Délos et Delphes : les inscriptions de Délos, dans la salle syllanienne, formaient l'essentiel du matériel épigraphique. Rien d'une improvisation, comme on voit : et les maquettes très soignées du sous-sol avaient été recueillies de l'Ibérie à la Palestine ! — On a justement noté aussi la place donnée aux monnaies : les agrandissements exposés aux murs avaient une valeur très instructive.

Tout ce matériel sera conservé, plus tard, au Musée de l'Empire.

Trois sections, correspondant à trois étages, divisaient logiquement la *Mostra*, correspondant à l'histoire, à la vie publique et privée, à l'architecture et à l'urbanisme. Au rez-de-chaussée, on suivait le développement de l'Urbs et de l'Imperium ; à l'étage, on observait la vie sociale, religieuse, industrielle, commerciale ; au sous-sol, les fondations publiques, les monuments dispersés sur l'aire de l'Europe, pendant les cinq siècles où Rome et ses provinces ne cessèrent de se fortifier, de s'aménager et de s'embellir : « La terre entière de l'Empire romain clame la grandeur de Rome<sup>1</sup>. »

Un souci « spectaculaire » très respectable avait fait aménager de façon grandiose, avant les salles historiques, l'*Atrium* de la Victoire, au centre duquel on voyait la célèbre statue de Brescia. Dans la *Salle de l'empire*, où fut faite l'inauguration, on avait érigé au fond une reconstitution du *pronaos* du temple d'Ancyre, Angora, où fut trouvée par G. Perrot et Guillaume la première copie des *Res gestæ* de l'empereur Auguste. N'oublions pas, d'ailleurs, que les archéologues allemands, par qui vient d'être étudié l'édifice, et notamment M. Schede, le datent du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ; ils y voient une construction *pergaménienne*. Tout autour, l'art « triomphal » romain était étalé aux regards (frises d'arcs, de portes, d'autels ; Victoires ailées du Musée Lavignerie à Carthage, etc.) montrant partout le Barbare du Nord enchaîné et la vengeance tirée du meurtre des légions de Varus<sup>2</sup>. Le *Genius Augusti* (Vatican) apparaissait de là au loin, sous un bel éclat lumineux.

Les salles historiques conduisaient de la première charrue latine, et de la migration d'Anchise et d'Evandre, au triomphe du christianisme. On ne sera pas surpris que les salles de César et d'Auguste aient reçu les plus riches présentations (précieux ensembles iconographiques rassemblés : pour César, Auguste et la famille julio-claudienne). Signalons l'arbre généalogique de la *domus augustiana*, la carte lumineuse des conquêtes impériales, maints montages habiles de paysages, la reconstitution d'un coin de Rome familial, avec une « Casa augustea » organisée d'après les maisons pré-augustéennes du Palatin et de la Campanie.

L'armée, la marine, le droit, les magistratures, ces armatures de l'Empire, faisaient, après les salles augustéennes, transition vers le

1. Adr. BLANCHET, *Débats*, 29 déc. 1937 (*Lettre de Rome*).

2. Il est piquant de rappeler qu'au lendemain même de l'inauguration où il présida, M. B. Mussolini partait pour l'Allemagne.

reste de la *Mostra*. On eût pu trouver un peu limitée, au delà, la place accordée aux dynasties impériales, postérieures à la famille julio-claudienne : des Flaviens aux Sévères. Au sous-sol, la section d'urbanisme et d'architecture était surabondante en maquettes d'édifices : recueil préparé à travers tout le monde méditerranéen antique à la gloire des constructeurs et ingénieurs romains. On en dira autant des salles bien distribuées de l'étage, si instructives pour la vie privée et sociale : religion, industrie, sciences et jeux, etc. Une longue galerie de portraits, bien classés, maintes vitrines consacrées à la toreutique, à l'orfèvrerie, voire aux modes, offraient là leur instruction, même aux spécialistes<sup>1</sup>.

Ch. P.

### L'autel de Rome et d'Auguste à Lyon<sup>2</sup>.

Le 1<sup>er</sup> août de l'an 12 av. J.-C., Drusus a consacré, dans la ville de Lugdunum, un autel destiné à recevoir, chaque année, à la même date, les offrandes des représentants des soixante *civitates* de la Gaule, dont les noms étaient inscrits sur l'autel même. Tite-Live et Suétone mentionnent cette dédicace, et Strabon<sup>3</sup> a donné une description, sommaire mais intéressante, de l'entourage de l'autel : celui-ci était placé dans un bois sacré, où on voyait les statues des soixante cités gauloises personnifiées. L'autel de Lugdunum nous est encore connu par des monnaies augustéennes et post-augustéennes ; elles représentent une dalle rectangulaire flanquée de deux Victoires placées sur des colonnes et tenant des couronnes et des palmes. Sur la dalle figure, au milieu, une couronne nouée d'une bandelette ; on voit encore, auprès, un arbre. Au-dessous, l'inscription *Rom et Aug*<sup>4</sup>. Si cet autel contemporain de l'*Ara Pacis* était conservé, il contribuerait certainement beaucoup à notre connaissance de l'art romain au début de l'époque impériale. M. Dragendorff étudie quelques fragments de sculpture, conservés au Musée de Lyon<sup>5</sup>, et qui, ayant été trouvés en 1859, près des restes de l'amphithéâtre romain de Lyon, ont été déjà considérés comme provenant de l'autel dédié par Drusus. Ces plaques, dont l'épaisseur varie entre 0 m. 12 et 0 m. 15, ont dû servir de revêtement à un noyau de maçonnerie. Elles sont décorées de guirlandes de chêne pendant en ellipse lâche ; il est facile de reconstituer au moins une guirlande longue de 5 mètres environ. Les guirlandes ne sont soutenues ni par des masques ni par des bucrânes ; en un endroit, on voit, en liaison avec la guirlande, un bâtonnet auquel

1. M. ADR. BLANCHET, dans la lettre ci-dessus citée, a signalé quelques lacunes et marqué certaines réserves. Les organisateurs ont mis en vente, dès le premier jour, un excellent catalogue illustré, scientifiquement disposé.

2. Cf. HANS DRAGENDORFF, *Der Altar der Roma und des Augustus in Lugdunum*, *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, t. 52, 1937, p. 111-119, 5 fig.

3. STRABON, IV, 3, 2.

4. Voir COHEN, *Description historique des médailles impériales*, t. I, Auguste, nos 236-240, p. 95 (figure), Tibère, nos 28-42, p. 192-193 (figure), etc.

5. Certains n'ont pas été correctement rajustés, voir les figures 1, p. 113 et 2-4, p. 115.

s'enroulent des bandelettes, mais ce n'est pas non plus un élément portant de la guirlande, dont le mode d'accrochage n'apparaît pas nettement. Sur un fragment, on lit *Ro...* (début de l'inscription *Romæ et Augusto*), en voyant les traces de scellement des lettres de bronze qui formaient l'inscription. La comparaison stylistique de ces fragments avec les sculptures décoratives de l'*Ara Pacis* fait ressortir, dans les deux œuvres, la même continuité dans le dessin de la guirlande, dont le milieu n'est marqué par aucune césure, la même individualisation à la fois naturaliste et poétique de chaque feuille, de chaque fruit, le même rendu admirablement précis de la texture végétale. Les différences dans la forme générale de la guirlande sont dictées par des programmes opposés : sur l'*Ara Pacis*, un amoncellement opulent de fleurs et de fruits suggère les bénédictions de la paix ; la guirlande de Lyon, plus sobre et d'un dessin plus strict, rappelle la *corona civica* conférée à Auguste. M. Dragendorff se demande pourquoi Martin-Daussigny, qui a publié le document<sup>1</sup>, place, de part et d'autre de la longue guirlande en ellipse, deux guirlandes plus courtes ; il n'accepte pas non plus la restauration proposée par le même auteur, qui a voulu placer ces guirlandes sur socle au-dessous de l'autel et des victoires montées sur des colonnes qui le flanquent. Cette restitution était, en effet, compliquée et d'un effet artistique contestable. Cependant, on ne peut nier que notre guirlande n'ornait ni la face antérieure de l'autel de Lugdunum, tel qu'il est conservé par les monnaies, ni sa face postérieure, car il faut y placer l'inscription portant les noms des soixante cités gauloises. Cette difficulté s'efface si on considère que l'autel était entouré, de même que l'*Ara Pacis*, d'un mur d'enceinte décoré, où la guirlande de chêne des plaques de Lyon pourrait prendre place, de préférence sur la face intérieure.

M. Dragendorff publie encore des remarques intéressantes sur un autre autel conservé au Musée de Lyon<sup>2</sup> et qui a été retrouvé en 1870, dans le jardin des Frères de la Doctrine chrétienne, au quartier des Brotteaux (fig. 5, p. 119). Celui-ci est incontestablement un autel de style grec, peut-être attique : autel rond, orné de guirlandes de fruits, posées sur des têtes de taureaux et surmontées d'écotons ornés d'une tête de sanglier, d'une tête de chevreuil et d'une tête de bœuf. Le profil de la base ainsi que ses ornements — astragale, cyma lesbique et tresse — sont ceux que l'on voit sur un autel hellénistique du théâtre de Dionysos à Athènes. Ainsi ce monument d'origine hellénique, peut-être de la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle, et qui, malgré la répétition longtemps continuée et presque mécanique de ce type, ne saurait être daté plus de deux siècles plus tard, avait été importé à Lugdunum dans l'antiquité. M. Dragendorff conclut en rappelant qu'on aurait trop tendance actuellement à sous-estimer les influences directes de l'art grec sur les provinces de la Gaule romaine au profit de celles qui arrivaient à travers l'Italie, après l'établissement de nouveaux passages transalpins.

Jenia GRODECKI.

1. MARTIN-DAUSSIGNY, *Mémoires de l'Académie de Lyon*, t. II, 1863, p. 111 suiv.

2. ESPÉRANDIEU, *Recueil général des bas-reliefs*, t. III, n° 1755.

### Gaule ou Dacie sur la cuirasse de Primaporta ?

L'une des deux captives figurées sur la cuirasse que porte la statue de l'Auguste de Primaporta est accompagnée de la représentation d'une enseigne au sanglier et d'un objet généralement considéré comme une *carnyx*. De la présence de ces attributs, on avait conclu à l'identification du personnage avec l'image de la Gaule. Ce n'est pas l'avis de M. Andreas Alföldi (*Mitteilungen d. deuts. archäolog. Instituts, Römische Abteilung*, 52, 1937, p. 49-63 et pl. 15-20).

Ce n'est pas une *carnyx* que tient la captive, mais une sorte de sceptre terminé par une tête d'animal fantastique, dont le rendu diffère notablement de celui des monstres formant le pavillon des trompettes gauloises. D'ingénieux rapprochements avec des monnaies de Trajan, sur lesquelles apparaissent de pareils objets, et une érudite confrontation des textes historiques ont amené M. A. Alföldi à reconnaître, comme pendant à la Germanie, une image de la Dacie.

R. L.

### Frises trajanes<sup>1</sup>.

En 1931, Corrado Ricci a trouvé, en fouillant le sol de la Basilique Ulpia, deux morceaux d'architrave de l'ordre intérieur, avec des fragments d'une frise haute de 0 m. 75. où l'on voit une Victoire ailée sacrifiant un taureau et le bas du corps d'une autre Victoire agenouillée devant un thymiatéron (fig. 3, p. 75). Les dimensions de cette frise et la concordance exacte des thèmes permettent d'en rapprocher des fragments jusqu'ici peu étudiés, qui se trouvent à la Glyptothèque de Munich (pl. I et fig. 1 et 2, p. 74 — très restauré) et au Louvre (fig. 4, p. 75 — ce relief n'est pas exposé actuellement). On peut conclure que ces fragments, qui proviennent tous de Rome et qui y ont été dessinés vers 1530 par Marten Van Heemskerck dans la cour du Palazzo della Valle-Bufalo, ont fait partie jadis de la même frise. M. F. Goethert la reconstitue comme une succession de motifs ainsi composés : au centre, un thymiatéron, de part et d'autre duquel on voit une Victoire agenouillée y nouant des guirlandes ; à gauche et à droite, un groupe où une Victoire, sacrifiant un taureau, pose le genou sur l'échine de l'animal et brandit, de la main droite, une arme courte et acérée. C'est un thème souvent traité sur les édifices publics de l'époque de Trajan. L'auteur en cite un exemple dans une frise de l'arc de Bénévent (fig. 12, p. 79) qu'il considère comme analogue, mais plus grossière. Il est possible que cette frise n'ait pas le caractère appliqué et détaillé de celles provenant de la Basilique Ulpia, mais le traitement des parties nues, plus massif, plus libre et plus franc, annonce une évolution intéressante du style ; il nous permet de faire la discrimination entre la régularité soignée et le vrai classicisme, qui souligne puissamment les formes de la vie. Les fragments d'une frise d'Éros

1. Cf. FR. W. GÖTHERT, *Trajanische Frisen*, in *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, t. 51, 1936, p. 72-81, 1 pl., 14 figures.

sacrifiant des taureaux, reproduite fig. 13, p. 80 et fig. 14, p. 81, appartiennent au même art : ils sont très proches des frises de l'arc de Bénévient et annoncent également l'essor plastique qui se produira sous le règne d'Hadrien. L'un d'eux provient du forum de César, et l'incertitude que M. Gœthert laisse reposer sur l'édifice qu'il décorait semblerait pouvoir être écartée : en 113, Trajan consacra à nouveau (« *dedicavit* »)<sup>1</sup> le sanctuaire de Vénus Genitrix situé sur le forum de César ; or c'est à cette dédicace que nous devons, sans doute, une variation sur le thème de la Victoire sacrifiant le taureau ; le sujet des petits Éros qui s'acquittent avec gravité de cette tâche a tout naturellement sa place dans le temple consacré à la déesse de l'amour — d'ailleurs nous ne connaissons, sur l'emplacement du forum de César, aucune autre consécration importante survenue sous le règne de Trajan ou de son successeur. Jenia GRODECKI.

### Le marché circulaire de Vesontio.

L'étude d'une fouille ancienne est souvent fertile en enseignements nouveaux ; M. Harald Koethe a pu, d'après les recherches faites à Chamars entre 1840 et 1847, retracer l'histoire topographique du quartier Sud-Ouest de Besançon à l'époque gallo-romaine. L'emplacement fut d'abord occupé, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, par un cimetière à inhumation. Dans le voisinage s'élevait une petite construction à plan carré abritant un menhir, plutôt chapelle funéraire que temple. Au II<sup>e</sup> siècle, Vesontio s'étend vers les rives du Doubs, et sur le cimetière est construit un vaste bâtiment circulaire à colonnade. Il s'agit certainement d'un marché. La reprise des fouilles permettrait seule de constater si l'espace situé au delà de la colonnade était libre (marché au bétail) ou, si comme à Mandeure, il était occupé par des constructions. (*Germania*, 1937, p. 247-250.) R. L.

### Remarques à propos de cachets d'oculistes.

J'ai eu l'occasion, à deux reprises (en 1892 et en 1934), de publier des cachets d'oculistes romains. C'est pour cela, qu'ayant lu avec intérêt une notice récente de M. Peter Gressler (*Germania*, janvier 1938, p. 24-30, avec fig.), j'ai pensé qu'il était utile de la signaler aux lecteurs de la *Rev. archéologique*.

Le point de départ de cette note est une découverte faite en 1936, aux environs de Straubing (Bavière orientale), près d'un *castellum* auxiliaire du *limes* romain. C'est le troisième cachet d'oculiste, trouvé en Rhétie. Ce cachet, dont l'épigraphie est soignée, est aux noms de *C. Iulius Stephanus*, et mentionne les collyres : *nardinum, diasmyrnes, coenon et siactum opobalsamatum*.

Que la technique du traitement des maladies des yeux se soit

1. Cf. Guido CALZA, *Ostia. Un nuovo frammento di Festi Annali (Anni 108-113)*, in *Notizie degli Scavi*, 1932, p. 201 et Jérôme CARCOPINO, *Nouveau fragment des fastes d'Ostie*, in *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, p. 381.

développée sous l'Empire romain et que la médecine ait pris le pas sur la chirurgie, c'est possible ; mais il est peut-être difficile d'assurer que les instruments de la sépulture du médecin de Reims (attribuée au 11<sup>e</sup> siècle) n'ont servi que pour l'application des collyres. On pourrait en dire autant des instruments qui accompagnaient le cachet de *Sex. Polleius Sollemnis*, dans la sépulture de Saint-Privat-d'Allier (Haute-Loire), datée par dix-sept monnaies dont la plus récente était de Gallien.

La question des deux noms qui se rencontrent sur quelques cachets est obscure. S'agit-il de deux médecins associés ? Si l'un des noms est celui d'un médecin traitant, l'autre désigne-t-il l'inventeur du collyre ou encore le vendeur du produit ? Que les cachets aient passé successivement dans diverses mains, c'est très possible. Et, à mon avis, les gravures, plus ou moins régulières, que l'on remarque sur les plats de plusieurs cachets, paraissent bien déceler un fait de ce genre.

Si l'on a trouvé des cachets en nombre dans des villes populeuses, on en a recueilli aussi dans des camps et postes militaires. Ceci va de soi, car beaucoup de soldats avaient appartenu à des légions d'Orient et d'Égypte, pays où les maladies des yeux étaient très fréquentes.

Mais beaucoup de cachets d'oculistes ont été trouvés dans les campagnes, comme celui de *Tib. Claudius Carpus*, que j'ai publié en 1934 (trouvé dans un champ, à Courbehaye, Eure-et-Loir). Rien ne peut faire croire que les cachets d'oculistes se trouvent plus souvent dans les centres militaires que dans les milieux civils. Il y avait assez de marchands syriens, juifs et orientaux de tous pays, pour que les maladies des yeux aient été fréquentes en Gaule.

Et si beaucoup de cachets portent des *cognomina* qui sont grecs, c'est encore normal, car on sait que les affranchis grecs — ou du moins venant de pays de langue grecque — eurent une part prépondérante dans la médecine à Rome.

Nous commençons à connaître un peu les cachets d'oculistes ; mais j'ai dit ailleurs qu'il faudrait essayer d'en améliorer le classement chronologique.

Adrien BLANCHET.

### Les *fœderati* germanis en Bulgarie.

Les fouilles de Gerhard Bersu à Golemanovo Kale, près de Sadowetz (*Antiquity*, 1938, p. 31-43) tournent une nouvelle page de l'histoire byzantine du 5<sup>e</sup> siècle aux confins de l'Empire. On connaissait déjà l'existence, dans la fertile région qui s'étend, entre le Danube et les Balkans, de nombreux postes fortifiés byzantins, que la découverte fortuite de monnaies montrent avoir été occupés au 5<sup>e</sup> siècle de notre ère. Ils tiennent des positions naturelles très fortes sur des hauteurs isolées, en bonne partie naturellement défendues. Les uns commandent directement le passage d'une route ; les autres, plus nombreux, placés sur les voies du commerce, sont dissimulés aux vues. Situé dans une région fertile de pâturages et de labours, le fort

de Golemanovo Kale, entièrement déblayé, fait connaître l'une de ces stations.

C'est un village fortifié de paysans que les fouilles ont ramené au jour. Isolé sur ses faces Est, Sud et Ouest par des â-pics, il était protégé au Nord par un triple rempart entourant un vaste espace, libre de constructions, lieu de refuge de la population en cas de danger. Des tours appuient la muraille la plus septentrionale. Des casemates flanquent à l'intérieur de l'établissement le mur, contre lequel s'adossent les ruines d'une église précédée d'un narthex et d'une galerie à nef unique et abside, ayant au centre l'autel.

Des rues non dallées divisent l'agglomération en îlots, occupés par des maisons comprenant une pièce, une étable et des greniers. Parfois, la salle à usage d'habitation est divisée en deux parties par une cloison; quelques-unes possédaient des fenêtres vitrées.

Le village a été occupé jusqu'aux environs de l'an 600 par un groupe de Germains *federati*, établis dans la région danubienne au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle après l'exode des Goths. Il semble que la forteresse ait succombé au début du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle sous les coups des Avars. R. L.

#### A propos de la disparition de la « Revue de l'Art ».

Au bout de quarante ans, la *Revue de l'Art* a cessé de vivre. Il ne faut pas chercher d'autres raisons à cette disparition que le malheur des temps. Nos regrets se sont joints (*Rev. arch.*, 1938, I, p. 110-111) à ceux déjà exprimés dans maintes revues et dans la grande presse.

Paréil sort menace d'autres revues d'archéologie ou de science. Entendra-t-on ce premier glas ? Dans le feuilleton (24 février 1938) qu'il donna au *Journal des Débats*, M. René Sudre consacre un paragraphe aux difficultés que rencontrent en France nos savants et nos revues, pour vivre et pour se faire imprimer. Le parallèle qu'il dresse avec l'Angleterre ne nous est pas favorable, mais il est d'une criante vérité. Au reste, il n'y a pas qu'en Grande-Bretagne que le travail scientifique est encouragé et soutenu. En Allemagne, l'État, ou des fondations telle que fut la *Notgemeinschaft*, assurent l'existence d'organes scientifiques. En ce qui nous intéresse, chaque grand musée rhénan a sa publication propre (*Mainzer Zeitschrift* pour le Musée R. G. de Mayence, *Bonner Jahrbücher* pour Bonn, *Trierer Zeitschrift* pour Trèves). L'Institut romano-germanique de Francfort assume la publication de l'excellente revue *Germania*, où sont faits des rapports annuels sur le mouvement archéologique international.

Chez nous, ce ne sont pas les travaux intéressants à publier qui font défaut...; et il n'est pas trop osé de dire que nos grandes revues restent à la hauteur de leur tâche. Combien de temps pourront-elles encore continuer à soutenir le renom de l'archéologie française à l'étranger ? R. L.

#### Une nouvelle revue archéologique roumaine.

Sous la direction de M. J. Andreșescu, le séminaire d'archéologie de la Faculté des Lettres et Philosophie de Bucarest publie un *Bulletin*,

sous le titre *Revista de prehistorie si antichitati nationale*. Le premier fascicule, paru au mois de septembre 1937, constitue un hommage aux membres du XVII<sup>e</sup> Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, alors réuni à Bucarest. Parmi les articles, signalons celui de M. Sulimirski, *Einige rumänische Funde in polnischen Museen* (objets préhistoriques et dépôts de l'âge du Bronze).

Une seconde partie comprend XXXVIII planches reproduisant les tombes d'Oinæ, le tumulus d'Agighiol, l'établissement de Sarata-Monteoru, le casque de Poiana-Coțofenești; mais aucun texte n'accompagne ces bonnes reproductions.

R. L.

#### A propos d'une illustration en couleurs.

On sait à quelles horreurs ont souvent abouti les tentatives faites pour reproduire en couleurs bijoux ou verreries. Presque toujours, la valeur des tons est loin de correspondre à l'original, et, tout au moins en France, le prix d'une pareille illustration est prohibitif. Seuls quelques grands magazines peuvent se permettre ce luxe.

Il n'en est pas de même en Allemagne. Dans les *Velhagen und Klasing's Monatshefte* (1937, p. 49-56), M. F. Fremersdorf a donné, accompagné d'un court exposé archéologique et artistique, un remarquable ensemble de reproductions en couleurs relatives à l'archéologie des Grandes Invasions.

La publication dont il s'agit rentre dans la catégorie des magazines de vulgarisation, qui s'adressent à un large public. On souhaiterait que nos éditeurs puissent, dans de semblables conditions, offrir aux curieux de pareilles images, dont l'exécution ne laisse échapper aucun détail de l'ornementation des bijoux ou de l'irisation des verreries.

R. L.

#### Musée d'antiquités de Stamboul.

Le second fascicule de l'*Annuaire des Musées de Stamboul (Istanbul Müzeleri Yilligi, Istanbul, 1937, 94 p., XXIII fig. dans le texte, 50 kourouch)* est conçu sur le même plan que le précédent, paru en 1934<sup>1</sup>. Il résume la vie et l'organisation des différents musées pendant la période de 1934-1936. On y notera la mention du Musée de Sainte-Sophie. Au département des antiques, les acquisitions sont mentionnées, sauf exception, d'une manière nécessairement brève, mais très consciencieuse. Deux d'entre elles viennent d'être publiées avec des détails et de belles illustrations dans le recueil de M. A. Devambez, *Grands bronzes du Musée de Stamboul (Mémoires de l'Institut français de Stamboul, IV, Paris, E. de Boccard, 1937)*; ce sont le *cadoc* représentant Eros et Psyché, et la statue de l'empereur Hadrien (n° 5310). Remercions M. Aziz Ogan, directeur général des Musées, de son intelligente et louable activité, et souhaitons longue vie à cet *Annuaire*, déjà plus rempli que le précédent.

---

1. *Revue archéologique*, 1934, II, p. 79.

Je signalerais aussi, dans la collection des catalogues du Musée des Antiques, le petit *Guide illustré des bronzes* (*Tunc eserler rehberi*, Istanbul, 1937, 50 p. et XXVI pl. h.-t., 30 kourouch), auquel a collaboré M. A. Devambez. Rédigé à la fois en turc et en français, ce volume de poche n'a d'autre but que d'aider à une visite d'orientation rapide. Il sera d'autant mieux accueilli que le Catalogue sommaire de M. A. Joubin remontait à 1898 et que, pour les grandes pièces, il vient d'être heureusement complété par l'ouvrage de M. A. Devambez, dont la portée est tout autre<sup>1</sup>.

Y. BÉQUIGNON.

### Opinions téméraires.

*La Revue de l'Art* (41, 1937, p. 165, n° 1), en rappelant la remarque que j'avais faite à propos du tableau de Jean Fouquet représentant Étienne Chevalier présenté par son saint patron, me prête une opinion au moins téméraire. Il s'agit sans doute de la plus ancienne représentation picturale connue d'un silex taillé, peut-être une limande acheuléenne, mais il ne saurait être dit que la pierre portée par saint Étienne sur son livre d'heures ait été une « pièce peut-être authentique de la lapidation du saint ». L'objet devait être conservé dans quelque trésor d'église comme une relique du supplice du protomartyr, l'étrangeté de ses formes lui ayant, par cela même, conféré un caractère sacré.

R. L.

On lit dans la traduction parue chez A. Payot en 1936, d'après *La Civilisation hellénistique* de W. W. Tarn, que, dans la première guerre macédonienne, après l'alliance de Rome et de l'Étolie (212 av. J.-C.), l'Étolie fut soutenue « par les escadrons romains et pergamiques » (*sic* : p. 25).

Il y a « squadron » dans le texte anglais ; ce qui explique au mieux que la traductrice, oubliant les escadres, nous ait gratifiés sur terre de ces combats de cavalerie si imprévus.

Ch. P.

### Erratum.

*Ad Rev. archéol.*, 1938, I (janvier-mars), p. 103 : Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes la date donnée pour l'installation des statues de culte d'Alcamène dans l'Héphaistieion, le vrai. Il faut lire : 418 av. J.-C.

1. Il n'y a pas toujours accord entre les deux ouvrages. Ainsi Catalogue, n° 1 (pl. III), « statue d'athlète » = Devambez, p. VIII : « Héraklès (?) » ; Catalogue, n° 5 (pl. XVI), « Taureau d'époque hellénistique » = Devambez, pl. VII, « Taureau de Prévéza » et p. 32-33 : « Il n'est pas aisé de dater une pièce de ce genre... M. Joubin estimait que le bronze de Stamboul était d'époque romaine... On est tenté de (le) placer beaucoup plus haut » ; Catalogue, n° 2577 (pl. XXV), « Sanglier archaïque » = Devambez, pl. III, « sanglier blessé » et p. 18-19 : « Il est peu croyable que ce bronze remonte à l'époque archaïque... Il appartient à la période... qui a dû coïncider à peu près avec le milieu du v<sup>e</sup> siècle avant notre ère. »

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Paul Buysse**, *Les trois races de l'Europe et du monde. Leur génie et leur histoire*. Bruxelles, éditions Purnal, 1936 ; in-4° carré de 270 p., avec 3 graphiques, 3 cartes et 12 fig., dont 3 hors-texte. — Les Méditerranéens, les Nordiques et les Nègres, telles sont les trois races, mères de l'humanité. Dans ce premier volume, l'auteur décrit leur activité au cours de la préhistoire ; dans un second il se propose de suivre leurs destinées à travers les civilisations historiques. L'information archéologique est au courant des découvertes et des essais de coordination récents. Mais nombre d'interprétations sont sujettes à révision. Je relève (p. 168) la comparaison du dolmen avec une église ; c'est le cas de tous les édifices comportant une nef. Les rapprochements avec la grotte funéraire seraient plus convaincants. Pourquoi attribuer aux nègres les origines de la domestication des animaux ? Les fouilles de Pumpelly avaient montré, dans l'oasis asiatique d'Anau, le passage de l'animal sauvage à l'animal domestique. La carence des Méditerranéens, dans cet ordre, s'explique selon l'auteur (p. 143) par le fait que le Méditerranéen est absorbé par ses pensées. Déjà au Néolithique ?  
R. L.

**L. Franchet**, *Introduction à l'étude de l'ethnographie agricole*. Extrait de la *Revue Scientifique*, 8 février 1936 ; in-8° de 40 p. avec 21 fig. — Les travaux de M. L. Franchet font autorité pour les études relatives à l'outillage. Les problèmes posés sont souvent très complexes, particulièrement pour les questions de datation. Il est souvent fort difficile, pour ne pas dire impossible, de reconnaître l'âge d'un outil, s'il n'est pas accompagné d'objets dont l'époque est bien précisée. Le fait est particulièrement marquant pour les pièces de ce genre, recueillies en forêt de Compiègne, sous le Second Empire, et conservées au Musée des Antiquités nationales. On ne saurait faire le départ entre celles qui appartiennent à la dernière période de la civilisation de La Tène et celles de l'époque gallo-romaine.

Le mémoire de M. Franchet sur l'outillage agricole, montre que « l'outil moderne, qui nous semble nouveau, possède très souvent son ancêtre aux âges de la pierre, du Bronze ou du Fer ». Les modifications qu'il a subies sont dues à la mise en œuvre de nouvelles matières premières et au caractère industriel de la production. Ce sont là des vérités qu'il est bon de répéter. Dès le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'outillage pour le travail du bois, du cuir, du métal même, est

déjà constitué (tumulus de Celles) et il parviendra jusqu'aux temps modernes sans grands changements.

Un exemple caractéristique de la continuité de ces formes est fourni par les recherches de M. Franchet sur l'outillage agricole néolithique de la forêt de Montmorency, qui n'a pu être identifié qu'avec les documents ethnographiques provenant de France : houe, araire, instruments du travail de la vigne, du vin, du bûcheron, du bois, de la ferme. Il n'y a pas de rupture entre l'antiquité et les civilisations modernes, mais des transformations, des adaptations d'humbles outils dont les origines remontent à un lointain passé. R. L.

**D<sup>r</sup> André Cheynier**, *Jouannet, grand-père de la Préhistoire*. Brive, Chasbrusse, Fraudel & Cie, 1936 ; in-8° de 101 p. avec planches. — L'histoire de la Préhistoire commence à être à la mode. Après les recherches de M. Aufrère sur Boucher de Perthes, le D<sup>r</sup> A. Cheynier fait revivre la curieuse figure de François-Pierre Vatar de Jouannet, conservateur de la Bibliothèque de Bordeaux et du Cabinet des Antiques. Journaliste, poète, juriste, imprimeur, ce fut avant tout un archéologue. Il travaille à Pompéi avec un de ses neveux, Mazois, en Gironde et dans le Périgord. Il fut ainsi amené à découvrir les premiers fossiles et outils paléolithiques qu'il publia, en sachant reconnaître le caractère tout nouveau de ces industries. Il exerça une réelle influence sur Arcisse de Caumont ; et Boucher de Perthes ne l'a pas ignoré. On lit encore avec intérêt les extraits de ses *Commentaires et Conclusions*, que publie le D<sup>r</sup> Cheynier sous le titre de *Documents*. R. L.

**Hans Reck**, *Oldoway. Die Schlucht des Urmenschen*. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1933 ; in-8° de 307 p., avec 1 carte, 2 dépliants et 74 fig. — Sous la forme d'un pittoresque récit de voyage, H. Reck retrace ses expéditions à la recherche de l'homme primitif dans l'ancien Est-Africain allemand. La région volcanique où se trouve Oldoway a subi de profonds bouleversements : le grand lac, où vivaient Hippopotames, Crocodiles et une grande variété de Poissons, a fait place au steppe désertique où l'absence d'eau a été l'un des obstacles les plus sérieux rencontrés par la première campagne. Sur les rives du lac, l'homme d'Oldoway a pu chasser le Cheval sauvage, l'Antilope, l'*Helladotherium*, ancêtre de la Girafe.

De l'homme lui-même, les deux expéditions ont retrouvé un squelette fossilisé, quelques-uns de ses campements ou de ses ateliers de taille de la pierre, qui ont fourni un outillage à faciès acheuléen.

R. L.

**J. Hamal-Nandrin, J. Servais et Maria Louis**, *L'Omalien*. Extrait du *Bulletin de la Société royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, t. L, 1936 ; in-8° de 105 p. avec 81 fig. — Étude d'ensemble sobre et précise sur le problème omalien : cette civilisation représente l'extrême avance, à l'Ouest de l'Europe, des agriculteurs de la céramique rubanée,

antérieurement à la période robenhausienne. L'identité entre la céramique de l'Hesbaye belge et les poteries contemporaines de la vallée du Rhin (Köln-Lindenthal) montre, non seulement des échanges économiques, mais aussi, et surtout, identité de civilisation. Il en est de même du gros outillage lithique dont la matière est empruntée aux roches éruptives de l'Eiffel et qui a pu être apporté avec les premiers arrivants.

Les établissements, relativement peu nombreux (22), sont tous situés sur la rive gauche de la Meuse, entre la rivière, la Méhaigne et le Geer. Leur occupation n'a pas été de longue durée. R. L.

Oswald Menghin et Mustafa Amar, *The Excavations of the Egyptian University in the neolithic site of Maadi, second preliminary Report (season, 1932)*. Le Caire, Gouvernement Press, 1936 ; in-8° de vii-71 p., avec LXIII pl. — On sait l'importance des découvertes faites par O. Menghin dans les villages néolithiques de Maadi. Foyers et trous de poteaux marquent l'emplacement des cabanes, qu'accompagnent des excavations ayant servi de celliers ou de magasins à provisions. Dans les maisons on a recueilli les restes de fœtus ou d'enfants nouveaux-nés.

La céramique est très abondante ; les formes ovoïdes dominent, jarres à provisions et vases à usage domestique. Cette poterie est accompagnée de céramique peinte et de vaisselle en pierre.

L'outillage, exclusivement lithique, est classique dans ces établissements agricoles, il comprend également des meules à broyer le grain.

R. L.

L. Ch. Watelin et S. Langdon, *Excavations at Kish, The Herbert Weld and Fieldmuseum Expedition to Mesopotamia*, vol. IV, 1925-1930. Paris, Geuthner, 1934 ; in-4° de vii + 72 p., et XLV pl. — Nous sommes en retard pour ce volume qu'avaient signé deux savants aujourd'hui disparus : il fut dû presque tout entier à L. Ch. Watelin, notre compatriote, mort au Chili au début de 1934. S. Langdon, qui avait ajouté certaines notes épigraphiques, a quitté ce monde à son tour en mai 1937. Les recherches faites entre 1925 et 1930 sur le site de Kish intéressaient les parties profondes du tell où s'élevait le temple Ehursagkalamma, reconstruit par Nabuchodonosor et complété par Nabonide. Ici sont étudiées les couches successives du tell, seul site de la Mésopotamie du Sud où l'on ait rencontré au plus profond un outillage mésolithique. Au-dessus, on passe sans transition à un *stratum* de poterie peinte correspondant à l'ère de Djemdet-Nasr. La civilisation d'El-'Obeid ne paraît pas jusqu'ici représentée à Kish. Au-dessus de la poterie peinte, la céramique est à engobe, et incisée, et certaines formes rappellent des objets de Fara et d'Assur G. Il y a là, dans une couche épaisse de 4 mètres, des habitations en briques et des sépultures nombreuses ; le cuivre reste rare. On a trouvé à ce niveau une intéressante tête d'argile (pl. XIII, 1-2), où les yeux sont rendus par une fente dans un pastillage posé latéralement (même technique connue à Kish même et à Khafadje, évoquant,

une fois de plus, les usages de l'Indus (Mohenjo-Daro, Sari-Dheri). Certaines sépultures au moins (cimetière Y<sup>1</sup>), avaient été placées, semble-t-il, dans les angles des maisons, les murs formant les deux côtés d'une sorte de ciste. Les sépultures riches montrent comme à Our, l'usage d'immolation de serviteurs (jusqu'à cinq) et d'attelages. Un chariot retrouvé avait à ses roues des jantes (cuir ?) assujetties par des clous (cf. les chars de la Tombe du Roi d'Our, et *Rev. arch.*, 1938, I, p. 89 : attelage des ânes.) — Pour les chars et leurs conducteurs, cf. pl. XIV (noter la forme des roues). Les squelettes des équidés étaient placés par paires de chaque côté du timon. On a trouvé un beau passe guide (pl. XXV, 1 ; cf. Woolley, *Royal Cemetery*, pl. 166)<sup>2</sup>.

C'est au-dessus de ce *stratum* que s'étend la couche dite du déluge (0 m. 30 ±) : cette épaisseur, modeste, montre qu'il a suffi d'un simple débordement de l'Euphrate pour créer la catastrophe ; d'ailleurs, des représentations de Gilgamesh trouvées *au-dessous du limon* suggèrent qu'il ne s'agit pas de l'événement biblique lui-même, auquel Gilgamesh était postérieur ; et la couche diluviale, à Our, ne coïncide pas. L'imagination populaire a dû dramatiser une série d'inondations dont les récents événements de Syrie montreraient quelle a pu être la gravité, en des temps sans défense. La tradition du déluge a voyagé du Sangarios à la Syrie, de la Grèce à la Mésopotamie. — La vie ayant repris à Kish, on trouve ensuite des constructions présargoniques, d'autres de l'époque d'Agadé. Quelques rares objets sont d'époque parthique<sup>3</sup>.

Ch. P.

**J. Lassus**, *Institut français de Damas, Documents d'études orientales*, t. IV ; *Inventaire archéologique de la région du Nord-Est de Hama*, t. I-II (texte et planches). Damas, Palais Azem, 1935-1936 : texte, 1 vol. in-4°, de xiii + 249 p., 216 plans ou croquis, 1 carte ; album, 1 vol. in-4°, de xix p., et 50 pl. hors-texte. — L'auteur de ce travail avait été chargé par l'Institut français de Damas — qui n'a point attendu la période actuelle pour consacrer une partie de ses soins à l'archéologie antique — d'explorer la plaine syrienne entre Hama sur l'Oronte (l'ancienne Épiphraneia des Séleucides) et les régions Est et Nord, vers Alep (environ 40 kilomètres sur 50). Le programme a été suivi avec soin. 192 sites ont été visités ; 71 occupent des hauteurs et constituent des tells, mais ils n'ont guère livré en surface de ruines qui retiennent l'attention, ce qui ne prouve pas qu'ils doivent être négligés. L'architecture et la sculpture, dans l'état présent du moins, sont pauvres ; les inscriptions recueillies intéressent surtout la période comprise entre le milieu du vr<sup>e</sup> s. et les temps de Justinien, où le pays fut organisé et devint prospère.

Ce volume de planches est précédé de quelques notes ou recti-

1. Du même temps que le « Palais sumérien » du tell A.

2. Têtes de bitume, d'albâtre, de terre-cuite.

3. En appendice, une note de T. K. Penniman sur les habitants de Kish à l'époque pré-diluvienne (races africaine et arménienne, mêlées).

fications épigraphiques. Parmi les cinquante planches, à signaler, pl. III, le bas-relief syro-hittite de Tell-Harrân, figurant Tesub en face de deux adorateurs ; la stèle de Tell-Trêge, avec en haut (pl. V, 1), un repas funéraire, en bas le sacrifice d'un bœuf ; la Vierge de Hawâ, sur un dé de chancel, et le curieux saint trouvé là-même, encapuchonné comme un Télesphore (pl. XVIII) ; la statue de Ġinan, pl. XLIII. — L'auteur a recouru à la photographie aérienne, grâce au 39<sup>e</sup> rég. d'aviation ; ce qui fait apparaître à El-Qal'at, à El-Arga (temple), et ailleurs, des ensembles antiques bien dignes de retenir l'attention.

Ch. P.

**Michel Solomiac**, *Les tours royales de Josèphe Flavius*. Jérusalem, Divan, 1936 ; in-8° de 93 p., avec pl. et fig. — La topographie de l'antique Jérusalem reste une énigme, pour la solution de laquelle maintes hypothèses ont été proposées. Les ruines sont des plus rares et seuls les textes littéraires apportent des documents, souvent contradictoires.

M. M. Solomiac s'est attaché à la restitution des enceintes murées de Jérusalem, d'après les renseignements de Flavius Josèphe. Il n'est pas possible de suivre dans ses détails cette argumentation serrée, toujours contrôlée sur le terrain, dont le fil directeur est la situation des Tours royales. La solution nouvelle est très différente de celles proposées jusqu'alors ; elle paraît plus en accord avec les formes tourmentées du terrain sur lequel la ville est bâtie. Le tracé est irrégulier, enfermant le temple dans les murs de la ville dès la construction de la première enceinte. La porte d'Hippicos s'ouvre à l'un des angles du sanctuaire. Ce n'est qu'avec la troisième muraille que le tracé polygonal définitif est constitué.

R. L.

**Roland Hampe**, *Frühe griechische Sagenbilder in Böotien*. Athen, Deutsches Archäologisches Institut, 1936 ; in-4° de vi + 112 p. ; 42 pl. hors-texte et 31 fig. dans le texte. — Le titre de cet ouvrage, qui fut d'abord publié comme « dissertation » de Munich (1933-34), pourrait décevoir ; il s'annonce comme une étude des légendes archaïques en Béotie, tandis qu'il est surtout consacré aux légendes figurées sur des fibules béotiennes. La première partie (p. 1-19) traite des fibules béotiennes, ainsi nommées non pas seulement d'après le lieu où elles furent trouvées, mais d'après leur style ; M. H. y distingue quatre groupes stylistiques fondés sur le motif dominant : le premier comprend les fibules à arc et une fibule à plaque ; le second est celui du Maître des lions, le troisième, celui du Maître du navire, et le quatrième, celui du Maître des Cygnes. La datation des documents ne laisse pas que d'être difficile ; le VIII<sup>e</sup> siècle paraît une indication vraisemblable. Dans la seconde partie (p. 20-38), les fibules sont comparées aux vases et aux produits des « arts mineurs », ivoire, terre cuite, bronze ; en réalité, cette comparaison est surtout une discussion et parfois une réfutation des idées que M. E. Kunze a exprimées dans les *Ath. Mitt.*, 1930, 141 et suiv., « *Anfänge der griech. Plastik* », car la chro-

nologie proposée est modifiée (p. 38) ; la troisième partie (p. 39-55), sous le titre de « sujets mythologiques représentés sur des fibules », comprend à la fois des thèmes légendaires — combat avec l'hydre, meurtre de la biche — et la légende des deux fils d'Actor et des deux Molions (auxquels est de nouveau consacré tout l'appendice IV, p. 87-88), et un récit du cycle troyen : le cheval de Troie. Dans la quatrième partie (p. 56-77), M. H. étudie les *pithoi* à reliefs, qui se rapportent à la légende : la décollation de Méduse, Europe et le taureau. L'appendice I est consacré à l'enlèvement d'Hélène (p. 78-79) ; l'appendice II rassemble (p. 80-81) la liste des représentations du cycle troyen, des origines au début du VI<sup>e</sup> siècle ; l'appendice III (p. 82-86) traite de la mort de Priam. Il faut bien reconnaître que cet ouvrage est fort mal composé ; l'absence d'index — chose étonnante à notre époque, et dans un livre allemand ! — n'en rendra pas la consultation facile ; enfin la bibliographie présente des oublis surprenants (p. ex., le livre de Miss W. Lamb, *Greek and Roman bronzes*, Londres, 1929). Je ne voudrais pas diminuer au delà de ces remarques les mérites d'un volume bien documenté, bien illustré ; le tableau des pages 89-111 (*Liste der Böotischen Fibeln*) sera très commode<sup>1</sup> ; M. H. a voulu nous montrer comment, dès le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, apparaissent les premiers essais qui « font voir » les thèmes mythologiques ; au VII<sup>e</sup> siècle, cette imagerie s'est précisée, a pris un aspect « monumental », et les *pithoi* à reliefs illustrent des récits sur lesquels l'influence des poèmes homériques est probable. Y. BÉQUIGNON.

*Sylloge nummorum graecorum*. Vol. II, *The Lloyd Collection*, parts V-VI, *Galaria to Selinus*. London, 1935 ; 12 pl. in-4° ; vol. I, part II, *The Newham Davis coins in the Davis Collection of Classical and Eastern Antiquities*, *Marischal College, Aberdeen*. London, 1936 ; de iv + 14 p., 14 pl. in-4° ; vol. II, *The Lloyd Collection*, parts VII-VIII, *Syracuse to Lipara*. London, 1937 ; 15 pl. in-4° ; published of The British Academy, Humphrey Milford, Oxford University Press, et Spink and Son. — L'Académie britannique ne dédaigne pas la documentation offerte par les petites collections, publiques ou privées. Les 14 pl. consacrées en 1936 aux monnaies antiques (2<sup>e</sup> partie) de Marischal College (Aberdeen) donnent une impression excellente sur les séries réunies là par H. N. Davis jusqu'en 1873, et qui comprenaient, dès alors — hélas, avec un certain nombre de faux ! — des pièces de prix (tétradrachme ancien de Rhegion, n° 39, système chalcidien ; décadrachmes de Cimon et d'Evainetos, n°s 72-73 ; pièce de bronze de Nicias de Cos, n° 303 ; tétradrachme d'Antiochus II avec

---

1. P. 108, l'auteur exclut péremptoirement, comme inauthentiques, les fibules du Louvre publiées par M. J. CHARBONNEAUX, *Préhistoire*, 1 ; le seul argument donné, laconique, et dont on mesurera la valeur, est que « des faux entièrement semblables seraient depuis longtemps à l'Antiquarium de Berlin » ; aucun compte n'est tenu des expériences faites à Paris.

le diadème ailé, n° 362 ; double statère d'or de Séleucus, n° 469). Les séries achetées par le Marischal College laissent de côté les pièces romaines vendues en 1876-1878. Pour le reste, — une partie seulement des pièces grecques ! — un catalogue manuscrit fut fait par Barclay V. Head, et a été utilisé ici. Parmi les pièces importantes, il faut encore signaler le didrachme au coquillage de Cumes, n° 8 ; un beau tétradrachme de Catane avec un quadriga au galop, n° 49 ; le tétradrachme syracusain (Aréthuse et char, dauphins) signé par Sostiôn, n° 67, et la pièce unique n° 94 (Syracuse, fin de la République) ; il y a aussi une courte mais intéressante série de monnaies crétoises (216-224), certaines inconnues de Svoronos ; des bronzes d'Amastris et d'Halicarnasse, avec des portraits, ici d'Homère, là d'Hérodote (nos 232, 294), une obole (n° 320) du dynaste lycien Zaga (?), avec la mention la plus complète de son nom ; une suite intéressante de pièces syriennes, avec le magnifique double statère de Séleucus (Babylone, 469) ; un tétradrachme himyarite imite les types d'Alexandre le Grand, n° 474 (sur ces pièces, maintenant cf. la découverte faite à Suse en 1934 : R. Dussaud, *Mét. Fr. Cumont*, 1936, p. 143-150). Reste unique le petit bronze ptolémaïque n° 478.

La pièce 116 de Thasos (pl. XII), Héraclès tirant de l'arc d'après le relief-blason d'une porte de la ville, est ornée d'un bonnet étoilé de Dioseure : ce n'est pas là un « obélisque » comme on le propose aussi (sous réserves) ; et il ne semble pas que le symbole doive être considéré comme « inconnu », ou « impossible à identifier sûrement ». Le culte des Dioscures associés à Hélène fut célèbre à Thasos (cf. F. Chapouthier, *Les Dioscures*, 1935). Il y a quelques pièces de Gaule (pl. IX, 2-3-4 : Nemausus).

L'importance de la Collection Lloyd, à laquelle sont consacrés ici deux nouveaux fascicules, a déjà été relevée. Elle contient une riche série de ces précieuses monnaies siciliennes, les chefs-d'œuvre de la numismatique antique, dont M. G. E. Rizzo a déjà tant enrichi l'étude et dont il nous écrira l'histoire (cf. déjà, deux articles du *Bollentino d'arte*, réimprimés déjà par l'Inst. polygraphique, sur les monnaies syracusaines, des origines au nouveau style, et sur Eucleidas). Les séries Galaria-Sélinonte, Syracuse-Lipara, sont représentées dans la Collection Lloyd par des documents de premier ordre : magnifiques taureaux androcéphales de Géla, têtes d'Apollon de Léontini, un grand spécimen du Dionysos de Naxos et de l'étonnant Satyre buveur (ancien style) ; une remarquable série sélinontienne, avec notamment les pièces relatives à la purification des fleuves (mission d'Empédocle : cf. *Rev. arch.*, 1936, II, p. 12 sqq.). Certaines pièces ont un intérêt de rareté, ou plus historique qu'esthétique (monnaies de Galaria, d'Hipana, de Petra, séries d'argent de Messana). Parmi les monnaies d'Himère, certaines sont charmantes : celle de la nymphe abreuvant un Satyre, p. ex., et la série des tétradrachmes Pélops-Himera : de tels documents justifient, par leur attrait, l'extension des notices qui leur ont été octroyées, et qui constituent, dans la série des publications numismatiques de l'Académie britannique, assez laconiques à l'ordinaire, une heureuse innovation.

Ch. P.

**Gisela M. A. Richter**, *Red figured Athenian Vases in the Metropolitan Museum of art*, avec dessins de **Lindsley F. Hall**, 2 vol., XLVII + 249 p., 34 fig., 179 pl. New-Haven, Yale University Press, 1936. — Ce magnifique ouvrage, présenté avec un luxe enviable, assemble une série des plus beaux exemplaires de la céramique à figures rouges, telle qu'elle est représentée à New-York : il a fallu la ténacité, le goût, et la compétence de l'auteur, pour que l'entreprise, qui n'est que « préparatoire », et couvre un vaste projet de manuel de la céramique à figures rouges, pût être envisagée et réalisée.

L'introduction concernant cette céramique est destinée surtout au grand public ; mais les spécialistes y trouveront à retenir, notamment pour la technique, et sur le dessin, sur l'emploi du vernis, etc. Le catalogue qui vient ensuite est une œuvre magistrale, apte à montrer en détail, sûrement, le développement de la technique : avec autant de science que de prudence, est présenté tout ce que nous pouvons savoir des artistes. On pourra discuter certaines interprétations, mais chacune a été méditée, mûrie. Le texte se termine par un *Appendice* concernant les graffites des vases ; Miss Marjorie Milne a en traité avec beaucoup de soin.

L'un des mérites de ce travail, qui en a beaucoup, est l'excellence de l'illustration. On enviera la collection métropolitaine de New-York d'avoir trouvé, en ces temps difficiles, une si belle présentation, scientifique et artistique.

Ch. P.

**Y. Béquignon**, *La vallée du Spercheios, des origines au IV<sup>e</sup> s. : études d'archéologie et de topographie*, Paris, E. de Boccard, 1937, in-8°, xvi + 374 p., 23 pl. (photographies et cartes). — Cette étude d'un des meilleurs connaisseurs de la Grèce antique et moderne appelle la compétence d'un géographe : le lecteur qui n'est qu'historien sera tenté de faire, sur les 91 premières pages, les réserves relatives à l'insuffisance de ses moyens de contrôle. Il faut rendre, en tout cas, hommage au soin avec lequel M. Y. B. s'est informé des conditions physiques et naturelles de la vallée fluviale, objet de ses pérégrinations archéologiques et recherches. Celles-ci ont amené des identifications de sites nombreuses, dont certaines (Anthéla, Héracléia-Trachis, etc.) apportent un bénéfice de tout premier ordre à la science, et constituent une suite précieuse aux *Études thessaliennes* déjà publiées par M. Y. Béquignon lui-même, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*. Le Spercheios est un fleuve torrentueux (σπέρχεςθαί) ; l'exposé donne parfois l'impression d'un régime alternant de crue et de sécheresse. On serait tenté de trouver un peu trop inégaux dans le livre les parts de la géographie et de l'histoire, celles des temps préhistoriques et du classicisme. Le récit des faits est fort succinct à partir du IV<sup>e</sup> s., et l'auteur n'aborde pas la période des invasions galates en Grèce, ce qui eût été intéressant. Le sujet étant limité dans l'espace (le Spercheios n'a pas beaucoup de kilomètres de longueur !) on eût attendu un tableau élargi des destinées de la vallée, à travers toute l'antiquité.

M. Y. B. présente cette vallée — charnière de la carte hellé-

nique — peut être un peu à l'excès comme une ligne d'eau, « un lieu de passage », sorte de couloir perpendiculaire à l'arête N. S. essentielle de l'orographie grecque. Il la juge *accueillante* (p. v-vi). Mais ce fut surtout, au vrai, une sorte de tranchée de défense, un fossé protecteur. Le peuplement, les cultes, tout est venu plutôt comme on voit, du Sud. En fait, la vallée du Spercheios a été la première ligne septentrionale de résistance de la Grèce contre les invasions du Nord ; ce n'est pas au hasard que tant de guerres<sup>1</sup> ont ensanglanté ses barrières Sud, et plus tard Nord, de la ligne (Eta-Thermopyles aux citadelles classiques des passes de l'Othrys ; du temps de Xerxès à celui de Brennus, et jusqu'à la bataille de Domoko au moins (1897). La région d'Anthéla s'appelait *Pylai*, d'un mot significatif<sup>2</sup>. Jusqu'aux temps byzantins, c'est là la région défendue contre les Francs, les Catalans, et elle a joué constamment comme ligne de résistance *première*, au-devant de l'Isthme de Corinthe (réduit : l'Acrocorinthe), qu'on voit remettre en état chaque fois que la première ligne a été menacée ou forcée, jusque sous Justinien encore.

Faute peut-être d'avoir été tout à fait prise dans l'ensemble, l'étude efface un peu, de ce point de vue, certains aspects essentiels : cette valeur de fossé de la vallée du Spercheios où l'on aurait sans doute tort de tant voir (p. 48) le « chemin préféré des invasions ». La théorie selon laquelle la mort de Léonidas n'aurait été qu'une *devotio* (à la manière... latine), inspirée par le sacrifice d'Héraclès à l'Ëta voisin, ne mérite guère, semble-t-il, de recueillir applaudissement. Au vrai, la résistance des trois cents Spartiates gêna considérablement le cheminement de la flotte de ravitaillement et d'appui des Perses, obligée à suivre, de golfe en golfe, la côte Est de la Grèce.

Dans un chapitre important sont étudiés les moyens d'accès (surtout par le Nord) : dispositif qui a permis des relations humaines plus fréquentes de la région du Spercheios avec la Thessalie, et a fait aussi fortifier plus puissamment, la région Sud de l'Othrys, zone de passage du Nord au Sud. La Malide étant d'un grand prix pour les peuples du Sud, comme bastion contre les entreprises thessaliennes, la vallée du Spercheios a servi, autrefois, comme aujourd'hui, de champ de bataille pour la Grèce centrale. Après avoir plus ou moins complètement — on l'a vu — établi ces utiles principes, qui conditionnaient l'étude historique, et dont la sécurité scientifique est fort appréciable, le livre examine — un peu trop longuement peut-être — le Spercheios même comme fleuve, son régime, ses affluents, son delta, limitrophe de la région des Thermopyles. — Puis l'auteur reconstitue la préhistoire du pays, pour laquelle il apporte les résultats non seulement d'observations directes, mais de ses propres fouilles en pays circonvoisins. Il montre que dès le temps de l'habitat de Lianokladi, la Malide était un terrain d'alluvions historiques, en raison des inva-

1. On regrette l'absence d'un tableau de ces batailles jusqu'à celle de Nicéphore Ouranos et de Samuel au moins (p. 56).

2. Cf. G. DAUX, *Rev. archéol.*, 1938, I, p. 3 sqq.

sions, qui la traversèrent plutôt qu'elles n'y séjournèrent. Les indications du *Catalogue des vaisseaux*, — que l'auteur traite un peu trop comme un texte *homogène*, — celles des poèmes homériques, bien que poétiques, s'accordent avec les résultats de l'archéologie pour montrer l'aspect de cette zone intercalaire, lieu de passage, couloir Est-Ouest abrité du Nord. Pélée et Achille ont dominé la contrée, sous la caution du dieu-fleuve, à l'époque pré-hellénique<sup>1</sup>.

Après la lacune correspondant aux invasions dites doriennes, M. Y. B. reprend l'histoire de la vallée du Spercheios pour le temps où s'installent dans ces parages les *Énians*, les *Maliens*, et où apparaissent les habitants de l'Éta. Il discute pertinemment les traditions historiques relatives à ces migrations assez confuses, mais qui, dans l'ensemble, ne paraissent pas d'origine thessaliennes. Peut-être eût-on pu tirer un peu plus du peuplement au point de vue de l'apport religieux et du groupement des mythes primitifs ? La vallée du Spercheios fut lieu de passage, selon Hérodote, pour les offrandes « hyperboréennes » envoyées du Nord à Délos ; elle a eu elle-même des centres cultuels, celui d'Apollon-Asclépios<sup>2</sup> à Hypati, celui de Déméter Amphictionis à Anthéla, ceux d'Héraclès dans toute la région et à l'Éta. — M. Y. Béquignon, encore qu'il n'ait pu retrouver, en 1933-34, le temple même de la déesse, ni la chapelle d'Amphiction, a, par ses fouilles personnelles, beaucoup précisé la situation d'Anthéla<sup>3</sup> ; et ce chapitre est un des plus neufs, des plus importants de l'ouvrage, en ce qu'il établit aussi, plus habilement qu'on n'avait fait, le caractère de *gardienne de routes, de surveillante de passages*<sup>4</sup> qu'a eu Déméter dans la Grèce centrale, sans d'ailleurs perdre, même aux Thermopyles, son caractère de *πρόνυα* du marais limitrophe, ni sa parenté avec Thémis. Sa care est étudiée et comparée à d'autres l'Amphictionie des Pyles<sup>5</sup>. — Pour le Bûcher de l'Éta, où les fouilles ont été pratiquées par des savants grecs, le livre apporte aussi des faits nouveaux, avec le résultat d'une critique intéressante. — Rien de nettement « nordique » dans tout cela ; et la conclusion s'accorde avec les données archéologiques : assez tôt, la vallée du Spercheios recevait des influences méridionales, qui l'ont dominée. La relative dispersion des cultes (on eût pu marquer plus fortement encore les rapports

1. Sur les combats d'Achille et du Scamandre, et le culte des fleuves, et l'oubli d'Achille, cf. *Rev. archéol.*, 1937, II, p. 110-113.

2. Il eût fallu marquer plus nettement (p. 173 sqq.) que l'Apollon d'Hypati est un guérisseur ; que le site est un jalon sur la route Sud-Nord suivi par l'Asclépios préhellénique, réenraciné chez les Hyperboréens de Tricca, où, certes, la médecine n'a pu naître.

3. Il y a une fatalité sur les lieux de réunion des Amphictyons ! Quand fouillera-t-on à Delphes, le petit cimetière qui entoure l'église du Prophète Élie ?

4. M. B. montre bien, contrairement à O. Kern, que Déméter est arrivée à par le Sud, et que son Amphictyonie ressemble à celle de Calaurie, dépendant du Poseidon associé à Déméter, à Éleusis et ailleurs, dans les temps préhelléniques.

5. La présence de Thémis n'est peut-être pas seulement, comme on a dit, un arrangement dramatique dans *Prométhée enchaîné*, v. 209-216 ; Thémis est attestée dans le cycle éleusinien par l'inscription de l'Agora d'Athènes, en 403/402 : *Hesperia*, 1935, p. 21 ; cf. déjà Clément d'Alexandrie, *Prétrept.*, 22, 4, p. 17, 9, Stählin.

d'Héraclès et de Déméter) répond à celle d'un peuplement qui ne s'est jamais bien unifié, pas même pour la défense contre les entreprises du Nord.

Dans une troisième partie, M. Y. Béquignon s'est proposé d'étudier les destinées historiques de la vallée entre les guerres médiques et jusqu'à la fin du iv<sup>e</sup> s., en poursuivant l'étude des luttes d'influence qui vivifièrent et agitèrent toute la région. Le plan de l'étude est ici rivié en quelque sorte à la configuration du terrain : l'étude des défenses du Sud amène à réviser l'étude de l'engagement des Thermopyles, dans la seconde guerre médique ; est examiné le problème Héracléia-Trachis, d'après les données de nouveaux sondages, et les textes, qui ont été revus très utilement. — Puis, la défense de la Malide (Lamia, forteresses environnantes) est expliquée comme « antithétique », l'établissement de Sparte à Héracléia, dans la guerre du Péloponnèse, faisant comprendre l'importance de la ville nouvelle au débouché méridional de la passe de Phourka. Il y a dans toute cette partie du travail d'excellentes indications révisées sur place, et directement, qui, sur bien des points, corrigent les notices trop rapides de Stählin (*Das hell. Thessalien*).

Les défenses du pays des Éniânes, différentes de celles de la Malide, ont été de même examinées par l'auteur *sur place* ; ainsi, leur système est ici enrichi de nombreuses observations topographiques valables (places fortes de la ligne d'Hypati disposées Sud-Nord dans les vallées de pénétration). Là encore, l'orientation de la défense a montré le souei des attaques venues du Nord, ce qui confirme le point d'origine Sud de la migration des Éniânes ; ce peuplement, d'autre part, laisse paraître surtout la crainte persistante des colères du fleuve.

A ces observations, qui n'ont que le défaut d'être un peu sporadiques, M. Y. Béquignon ajoute en conclusion quelques pages d'histoire « classique », pour montrer quel fut le temps où se constituèrent successivement les organisations protectrices de la région. Au v<sup>e</sup> et au iv<sup>e</sup> s., on pourrait distinguer trois périodes : celle des débuts, obscurs, jusqu'à la fondation d'Héracléia (426) ; 2<sup>o</sup> la période d'Héracléia jusqu'à la destruction (371) ; 3<sup>o</sup> celle de l'hégémonie thébaine à la suprématie macédonienne (370-323). C'est là que l'auteur, un peu tôt, s'arrête<sup>1</sup>, mais après nous avoir beaucoup appris. Ch. P.

---

1. L'illustration est neuve et excellente de tous points : elle fait grand honneur à l'auteur, comme à tous les exécutants. La présentation matérielle du livre pourrait être jugée un peu moins favorablement. On ferait un *Erratum* copieux. L'accentuation des mots grecs est parfois négligée (*Ἀχαιοί*, *Θεσπρόφορος*, etc.). Il y a des graphies inattendues : Callium (p. 25, 28), pour Callion = Callipolis. L'auteur use des statistiques, météorologiques (p. 78-79) ou autres ; il y a là un appareil de technicité géographique, à travers les 91 premières pages, qui paraît un peu excessif ; ça et là, des discussions un peu poussées (Kokalia, p. 26) ou de fausses précisions (p. 244, n. 3). Par contre, on regrette qu'il n'ait pas été possible de repérer les sources et le sanctuaire du Spercheios. P. 119, le tracé de l'importation de la céramique minyenne serait à élucider : « Nord-Sud ou plus exactement (!) Est-Ouest (?) ». — P. 133, le jugement sur le *Catalogue des vaisseaux* comme pièce rapportée est bien amorphe ; sur la date, sur les remaniements, rien d'assez précis. — L'*Hymne homérique* à Apollon de Cynethos de Chios, qui est ici daté du

**Hans Klumbach**, *Tarentiner Grabkunst*, Reutlingen, 1937; xii-99 p., 41 pl. — L'art funéraire de Tarente, qui a déjà fait l'objet de plusieurs articles, vient d'être étudié en détail par M. H. Klumbach. Après une brève introduction, l'auteur décrit et reproduit 333 pièces, dont un grand nombre étaient inédites ou peu connues. Puis il classe les sculptures d'après le sujet et le style. Elles représentent, soit des luttes, soit des thèmes dionysiaques, soit des scènes mythologiques, où apparaissent Héraclès, les Niobides, Thétis et Pélée, les Néréides, Scylla, des héros du cycle troyen, des personnages du drame, soit le mort héroïsé, soit des caryatides, soit des animaux. L'auteur montre que la composition des frises, où les personnages sont juxtaposés plus que groupés, manque d'unité. Au point de vue stylistique, on peut distinguer trois tendances : certaines œuvres dérivent de Scopas ; d'autres se rattachent à l'art de Timothéos ; les dernières se distinguent par la saillie du relief, traité presque en ronde-bosse, la torsion du corps, le modelé de l'étoffe, les jeux de lumière et d'ombre qui donnent une impression picturale. Enfin, les pièces architectoniques comprennent des frontons, des colonnes, des chapiteaux ioniques et surtout corinthiens, qui portent souvent des sujets figurés : sphinx à corps dédoublé, sirène, aigle, Éros, Nikè, têtes dionysiaques. La plupart proviennent de *naiskoi*, quelques-unes de stèles ou de colonnes funéraires.

Une lecture minutieuse de cet ouvrage suggère quelques observations. D'une manière générale, le titre est un peu trompeur : en effet, M. Klumbach se borne aux pièces en calcaire de Tarente ; il néglige et ne cite qu'en note (p. 65, n. 1) un relief en marbre très important, de style praxitélien, mais de technique locale, où le mort héroïsé tend une coupe à un serpent<sup>1</sup> ; il néglige les œuvres en terre cuite : les nombreuses séries d'antéfixes, échelonnées du vi<sup>e</sup> au iii<sup>e</sup> siècle — les acrotères archaïques constitués par deux femmes ailées<sup>2</sup>, sans doute des Ménades<sup>3</sup>, et peut-être par des Silènes<sup>4</sup> — les

vi<sup>e</sup> s. (p. 148) serait de la fin du viii<sup>e</sup>, d'après la dernière édition des *Homerie Hymns*, d'Allen-Sikes-Halliday. P. 171, il est parlé trop en général du tatouage thrace, qui était en tout cas réservé à l'aristocratie de certaines races du pays. P. 179, on corrigera aisément la bévue sur Zeus Oreibatès : l'expression *δρεμπότας* (τοὺς ποταμούς!) de la langue oraculaire était à l'accusatif dans le Traité de Plutarque (*FLACELIÈRE, Oracles de la Pythie*, p. 140) et il convenait de traduire : « buveurs des montagnes » (cf. *δυπετής*). P. 193, la date de l'hymne à Déméter est maintenant discutée : dernière moitié du vii<sup>e</sup> s. ? (dernière édition des *Hom. Hymns*). — P. 197, il y a erreur sur le site du sanctuaire de la Malophoros à Sélimonte (ville haute ?), mais la déesse pouvait avoir obtenu le temple C de l'Acropole (Poseidon : D). *Ibid.* La colonisation de Sélinonte s'est faite *directement* de Mégare, par Pamillos en 628. P. 199, il eut fallu mentionner le *ὄρεαρ Ἀνθίων*, route Eleusis-Mégare, et écrire *Antheia*, *Antheias*. — P. 221, pour IG, XII, 8, 485, cf. le texte rectifié : *BCH.*, 36, 1912, p. 240 sqq. L'Héracléion a été identifié par L. Launey, et a fourni un nouveau texte concernant le Jardin d'Héraclès.

1. Un relief en calcaire de même inspiration, signalé par ZANCANI (*B. Arte*, 1926-7, p. 25, n. 18) a été publié récemment : BARTOCCINI, *N. Sc.*, 1936, p. 167, n. 1 ; f. 80.

2. *Ibid.*, p. 196 ; f. 104 ; pl. XII-XIII.

3. PICARD, *Gaz. B.-A.*, 1938, p. 207-208 ; *REG.*, 1938, p. 99.

4. WINTER, *Typen*, I, 217, 8 ; II, 407, 1 ; — SIEVEKING, *A. A.*, 1916, col. 63 n° 13 ; f.

fragments de corniches et de cymaises qui comportent des têtes de lions analogues aux spécimens en calcaire<sup>1</sup> ; il néglige les hypogées tarentins, ornés parfois de colonnes et de fresques<sup>2</sup>, — ainsi que les tombeaux de Canosa, Ruvo et Ceglie<sup>3</sup>.

Dans le détail, notons aussi quelques erreurs ou omissions :

P. ix, n. 4. L'auteur admet, avec M. Jantzen, que les manches de miroir ajourés, recueillis à travers toute la Grande-Grèce, ont été travaillés à Locres ; une fabrication tarentine reste possible, surtout depuis la découverte d'un nouvel exemplaire<sup>4</sup>.

P. ix, n. 5. Vlasto a consacré d'autres articles à la numismatique tarentine<sup>5</sup>.

P. x, n. 9. M. Bartoccini a étudié récemment la topographie de la nécropole tarentine<sup>6</sup>.

P. xi. Viola a trouvé un amphithéâtre romain, et non un théâtre grec.

P. 9, nos 40-1. Ces deux reliefs, que j'ai reproduits autrefois<sup>7</sup>, me semblent représenter, non pas des scènes mythologiques empruntées aux Enfers ou aux Champs-Élysées, mais les parents et amis du défunt, tels qu'ils figurent dans les tableaux funéraires de la céramique apulienne. Des pleureuses décoraient déjà une métope attique.

P. 12, nos 49-51. J'ai signalé quatre Néréides sur hippocampes, et M. Bartoccini en a publié une<sup>8</sup>.

P. 23, n° 115. Cette pièce a passé en Suisse.

P. 25, n° 123. C'est une statue et non un relief.

P. 30, n° 158. J'ai publié ces caryatides, — ainsi qu'une statue de servante dont la tête est en marbre et le corps en calcaire<sup>9</sup> ; cela confirme l'unité du n° 178 qui présente la même particularité.

P. 40, n° 232. Un chapiteau de ce genre est conservé au Musée de Tarente.

P. 51-2. Des acrotères en forme d'aigle ont été trouvés récemment<sup>10</sup>.

P. 56, n. 8, n° 43. Les Amazones semblent avoir aussi des alliés sur un vase à figures noires<sup>11</sup> et sur un cratère apulien<sup>12</sup>.

P. 59, n° 42. D'après M. Picard<sup>13</sup>, ce relief représenterait, comme un exemplaire de Délos, l'ambassade d'Hermès, demandant et obte-

1. VAN BUREN, *Arch. fct. revetm.*, Londres, 1923, p. 95, n° 41 ; p. 120, n° 20 ; — BARTOCCINI, *N. Sc.*, 1936, p. 174 ; 194 ; f. 102-3 ; pl. XI, 1-4.

2. MARIANI, *N. Sc.*, 1897, p. 229 ; f. 3 ; — BARTOCCINI, *N. Sc.*, 1936, p. 178 ; f. 91 ; p. 212 ; f. 117.

3. EK. : PAGENSTECHER, *R. M.*, 1912, p. 104 ; NACHOD, *R. M.*, 1914, p. 260.

4. Cf. WUILLEUMIER, *R. A.*, 1938, I, p. 79.

5. *Not. Vlasto, Num. Chr.*, 1926, p. 154-231 ; 1930, p. 107-163.

6. BARTOCCINI, *N. Sc.*, 1936, p. 109 sqq.

7. WUILLEUMIER, *Aréth.*, 1930, p. 122 ; pl. XXII.

8. *Ibid.*, p. 126 ; n. 108 ; f. 6 ; — BARTOCCINI, *Iapig.*, 1935, p. 11 ; f. 6.

9. WUILLEUMIER, *Mél. Ec. R.*, 1936, p. 125 ; pl. I-11.

10. BARTOCCINI, *N. Sc.*, 1936, p. 151.

11. POTTIER, *C. V. A. Louvre*, III Hd ; pl. 4, 7.

12. HEYDEMANN, *Vasens. Neapel*, Berlin, 1872, n° 3.239.

13. PICARD, *R. H. R.*, 1929, p. 60, n. 5 ; *B. C. H.*, 1931, p. 23, n. 1.

nant le retour de Perséphone. Les femmes qui remplissent un pithos sont des non-initiées, plutôt que des Danaïdes.

P. 63. Les Néréides peuvent évoquer le transfert des âmes dans l'île des Bienheureux<sup>1</sup>.

P. 64. Le culte d'Oreste était très répandu à Tarente.

P. 69. Aux œuvres qui dérivent de Scopas, il convient d'ajouter le relief n° 44, où Oreste ressemble à l'Hermès sculpté sur une colonne d'Éphèse<sup>2</sup>.

P. 72, n° 13. J'ai déjà proposé pour les reliefs de ce genre une date intermédiaire entre le début du iv<sup>e</sup> siècle et le début du iii<sup>e</sup>s.

P. 76. M. Klumbach n'a pu étudier le style du n° 43, dont M. Roma-



Fig. 1. — Lutte d'Héraclès contre les Amazones (relief de Tarente).

nelli n'avait donné qu'une reproduction informe. La photographie que le Directeur du musée de Tarente a bien voulu m'envoyer autrefois (fig. 1) montre que ce relief est supérieur au n° 42 qui provient du même *naiskos*. Au centre du tableau, Héraclès, d'une taille héroïque, tend le corps en avant et s'arc-boute sur sa jambe droite dont les muscles font saillie ; il vient d'abattre trois Amazones, dont les corps s'enchevêtrent ; deux sont mortes, et leurs têtes encadrent la survivante qui, couchée à terre, se soulève dans un dernier effort, et demande grâce du geste et du regard. Un homme barbu dont l'attitude est symétrique à celle d'Héraclès lance contre lui des pierres amassées dans un pan de sa chlamyde ; ce groupe a une composition et une exécution remarquables. Il en est de même du suivant : une Amazone soulève péniblement sa compagne, dont le corps pend, les membres raides ; elle plie sous le poids, ses jambes chancellent, ses mains se crispent, son

1. WUILLEUMIER, *Aréth.*, 1930, p. 126 ; — PICARD, *R. H. R.*, 1931, p. 5 sqq.

2. PICARD, *Sculpt. ant.*, II, p. 101 ; f. 4.

3. WUILLEUMIER, *Aréth.*, 1930, p. 123, n. 79.

visage exprime la souffrance ; mais le pathétique reste discret ; seul le frémissement de la chlamyde ne répond pas à la lenteur de la marche : c'est un trait caractéristique de l'art tarentin. Une Amazone isolée s'élance vers le groupe, armée de deux javelots. A l'extrémité gauche, un homme barbu tient une lance et une trompette courbe ; son corps est représenté presque de dos et sa tête de face dans une attitude sculpturale. A droite d'Héraclès, une Amazone s'enfuit en retournant la tête, la chlamyde au vent. Devant elle apparaissent les jambes d'un cheval. Plusieurs traits, l'équipement grec des Amazones, l'attitude de la suppliante et de celle qui s'enfuit, la pose sculpturale du trompette, la tension d'Héraclès rappellent les frises du Mausolée, surtout celle que l'on attribue à Scopas<sup>1</sup> ; mais le corps élancé et la petite tête du héros dérivent plutôt de l'art lysippéen. Cet exemple prouve que le même relief tarentin a subi des influences diverses.

P. 85. J'ai déjà noté la valeur symbolique de l'aigle<sup>2</sup>. Perché sur le foudre, il évoque peut-être le culte tarentin de Zeus Kataibatès.

P. 85 sqq. Contrairement à l'avis de M. Klumbach, je crois que le sphinx à corps dédoublé est venu de l'Orient — ainsi que le type même du chapiteau figuré.

P. 90, n. 24. J'ai publié le cratère de Tarente représentant une colonne funéraire dont la base porte un relief encastré<sup>3</sup>.

P. 99. M. Klumbach ne montre pas assez l'intérêt du n° 330 : le type de la *columna cœlata* me semble venu encore de l'Orient, et le bucrâne est un motif assez répandu à Tarente.

Malgré ces réserves, le livre de M. Klumbach apporte une contribution très importante à la connaissance de l'art proprement tarentin.

P. WUILLEUMIER.

*Monumenti della pittura antica scoperti in Italia* ; 1) Pericle Ducati, *Le tombe delle lionesse e di vasi dipinti*, 22 p., 3 pl. en couleurs et 7 en noir ; Mme Olga Elia, *Pitture della « Casa del Citarista »*, 25 p., 3 pl. en couleurs et 7 en noir. Roma, Tipografia dello Stato, 1936. — On sait avec quel soin, et quel succès, grâce à l'initiative savante de M. G. E. Rizzo, et sous sa vigilante et si habile direction, a été entreprise la publication des monuments de la peinture antique découverts en Italie. — Il y a été déjà rendu compte, ici-même, des fascicules précédemment composés et qui sont aussi remarquables par le soin érudit des notices que par la merveilleuse illustration, en planches phototypiques et en couleurs.

A nouveau, nous bénéficions, dans la même série, de deux importantes livraisons récentes. On ne peut ici dire que trop brièvement le mérite de telles publications, où rien n'a été négligé pour approcher de la perfection matérielle et spirituelle. — Dans la première section consacrée à la Peinture étrusque, M. Pericle Ducati, étruscologue

1. PICARD, *Sculpt. ant.*, II, p. 104 ; f. 47.

2. WUILLEUMIER, *Aréth.*, 1930, p. 127, n. 125.

3. WUILLEUMIER, *R. A.*, 1936, II, p. 156 ; f. 7.

célebre, a décrit cette fois les décorations de deux tombes de Tarquinii, dites « des lionnes » et des « vases peints ». C'est le premier fascicule qui présente pour ces compositions funéraires de la primitive Étrurie, si riches en motifs et en réminiscences orientales antiques, illustrées de données animales, de scènes de parqu岸 écroulées. La tombe dite des lionnes étant connue depuis 1878, la tombe des Vases peints pourrait avoir été repérée dès 1864. Jamais leur décor n'avait été examiné et reproduit avec cette précision scientifique exigeante, qui ne saurait de l'oubli et de la destruction. Les esquisses et photographies permettront de corriger les peintures exécutées plus librement en 1881, pour le Musée de Bologne, en 1895, pour le Musée Helwig-Greifothèque Ny Carlsberg, M. P. Buchli, avec son autorité, a étudié à la fois le style des deux sépultures et fixé ainsi leur chronologie. De l'une à l'autre, le détail apparaît différent : la tombe des Lionnes viendrait la première, entre 540 et 530, plus près de 530; pour l'autre, des comparaisons sont permises avec une plaquette néolithique de Viterbe (ville Comae), de plus, dans cette même tombe, sont figurées des vases attiques à figures noires, dont le type date de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s.; il faut adopter, à vingt ans environ de distance, une date comprise entre 520 et 510, plus près de 510.

L'autre ensemble dont nous obtenons l'étude, section III de la *Pittura etrusco-romana*, est consacré à Pompéi, et c'est le fascicule I des *Pitture della « Casa del Citharista »*. Elles ont été décrites par Mme Olga Elia, élève de M. G. R. Rizzo. Trouvée en 1853, cette maison du Cithariste a reçu son nom de l'Apollon de bronze qui y fut découvert parmi d'autres œuvres de la plastique. Elle appartenait à Popidius Secundus Augustianus, et comme les autres grandes demeures pompéiennes (celles de Pansa, par ex., celles du Faune et du Centaure) elle avait été formée par l'agrégat et la fusion d'habitats limitrophes. Le quartier Nord-Est, au moment de la catastrophe de 79 apr. J.-C., et depuis l'époque de Claude et de Néron, formait une véritable Pinacothèque, dont les « tableaux », enlevés à la décoration pariétale, furent portés à Naples; c'est la seule maison pompéienne (sa décoration s'est développée à partir de la fin du II<sup>e</sup> siècle à 63 de notre ère) qui ait livré de grands panneaux peints, avec des figures qui sont parfois de grandeur naturelle, comme celle de la Ménade, ou le groupe Arès-Aphrodite; ils sont insérés dans la décoration pariétale du second et du troisième style comme des « sujets » encadrés. La description a restitué fort soigneusement toute l'histoire des embellissements de la demeure, et successivement étudié, en détail, les salles avec leurs revêtements picturaux : salle de la Ménade endormie; salle de l'Arès et de l'Aphrodite, où il y a aussi une curieuse « scène historique », — inspiration rare à Pompéi, — restée énigmatique, offrant la représentation dite des « rités sacrés ». Vient ensuite la peinture de l'*Aula*, avec un curieux Jugement de Paris; l'étude de l'*Alcova* de l'Apollon citharède, où il y a une représentation du dieu lyrique, et des scènes qui semblent, cithare en mains, deux poètes; par ailleurs un jeune homme s'avance devant un roi (cyclope troyen?); l'exèdre d'Oreste et de Pylade en

Tauride a livré une magnifique composition théâtrale, célèbre, partiellement reproduite ici en couleurs : Iphigénie y figure accueillant les prisonniers qu'elle n'a pas encore reconnus. Non moins éclatante et vivante est la scène de l'Épiphanie de Dionysos à Naxos, elle-même reproduite partiellement en couleurs : splendide composition de goût pergaménien, où la rencontre d'Ariadne endormie est évoquée. Est enfin décrit le Triclinium d'Io, où l'on voit Hermès présenter la *syrix* à Argos, devant Io assise sur la pente d'une montagne. Tout est magnifiquement étudié et présenté. Ch. P.

**Waldtraut Bohm**, *Die ältere Bronzezeit in der Mark Brandenburg. Vorgeschichtliche Forschungen, Heft 9*. Berlin, de Gruyter, 1935 ; in-8° de vii-143 p., avec 2 pl. et 6 cartes. — Le matériel étudié provient presque exclusivement des recherches faites dans les sépultures et les dépôts. La plupart des établissements contemporains sont encore inconnus. Les quelques cabanes explorées comportent un foyer et des parois en branchages. Au Bronze ancien, le climat du Brandebourg était plus sec qu'aux époques suivantes.

Au début de l'âge du Bronze, la nouvelle industrie, dont les vestiges ont été rencontrés avec ceux de la civilisation finale de la pierre, a été introduite par l'intermédiaire des pays du Sud-Ouest, de l'Ouest et du Nord. Mais dès la seconde période du Bronze I, se crée une fabrication originale, et ce caractère particulier persistera au temps où se développera, dans la Marche, la civilisation lusacienne. Des groupes locaux, correspondant à des réalités géographiques, existent en particulier dans les vallées fluviales. R. L.

**Armand Viré**, *Les oppida du Quercy et le siège d'Uxellodunum* (31 av. J.-C.). Extrait du *Bulletin de la Société des Études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot*. Cahors, 1936 ; in-8° de 79 p. avec 43 fig. — Pendant longtemps négligées, à l'exception des fouilles d'Alésia, les recherches dans les forteresses contemporaines de la conquête des Gaules, reprennent depuis quelques années un regain d'actualité. A. Gergovie, E. Desforges dégage ce qui reste du rempart, met au jour les ruines d'une porte d'époque romaine, de maisons et d'un grand *fanum*. Dans le camp romain, le R. P. Gorce retrouve le tracé des fossés césariens, reconnus en partie par le Colonel Stoffel. Dans l'Oise, à Breuil-le-Sec et à Breuil-le-Vert, G. Matherat explore les ponts-de-fascines jetés par César sur les marais, lors de la campagne contre les Bellovaques (32 av. J.-C.) (cf. *Rev. arch.*, 1936, I, p. 53-94 ; 1937, I, p. 38-62).

En Quercy, M. Laurent-Bruzy s'est attaché à retrouver les travaux de César devant *Uxellodunum*. Un premier résultat acquis, et qui met fin à des polémiques « byzantines » qui n'ont pas d'ailleurs épargné Gergovie, règle définitivement la question de l'identification d'*Uxellodunum* avec le site du Puy d'Issolud.

Comme, avant lui, sous le Second Empire, J.-B. Cessac, M. Laurent-Bruzy avait été frappé par le fait que le texte d'Hirtius semblait

indiquer, aux abords immédiats de la Font de Loulié, l'existence de plusieurs galeries destinées à rechercher et à couper les veines d'alimentation de la source gauloise. Les travaux, commencés en 1920, se poursuivent depuis lors. Ils ont amené, en 1935, la découverte d'une seconde galerie, dite Galerie Bruzy. Celle-ci a été coupée sur un point de son parcours et à une distance de 51 mètres de la fontaine. Creusée dans la terre, sur une largeur de 1 mètre et une hauteur d'environ 1 m. 65, elle est bien conservée dans sa partie supérieure. Elle était soutenue par des étais de bois brut non écorcés, les uns entiers (0 m. 17 à 0 m. 19 de diamètre), les autres fendus dans leur longueur; ils supportaient des traverses horizontales, recouvertes de planches grossières. Entre la voûte et le plancher, existait probablement un bourrage de fascines. L'aspect général est celui d'une galerie légèrement trapézoïdale. Elle diffère de la galerie Cessac, dont elle paraît distincte, par ses dimensions moins importantes (1 mètre au lieu de 1 m. 30) et elle n'a pas été terminée, probablement par suite de l'inconsistance des argiles. A la suite de cet abandon, la galerie Cessac aurait été alors ouverte à 4 mètres en contre-haut et sur un point différent.

Il est bien difficile désormais de douter du caractère romain militaire de ces ouvrages : dans la galerie Bruzy, on a recueilli les fragments d'une tarière romaine en forme de cuiller. Les abords de la Font de Loulié ont été le théâtre de combats violents, dont les traces sont multiples : incendie d'un important édifice de bois, pointes de flèches gauloises, frette et traits de baliste romains. Enfin la Font de Loulié a été volontairement tarie par des travaux de sape.

Ces résultats, trop souvent ignorés, montrent l'importance des recherches autour du siège d'*Uxellodunum*. R. L.

J. Guey, *Essai sur la guerre parthique de Trajan* (114-117). Bucarest, 1937, 160 p. in-8°; fasc. II de la Bibliothèque d'« Istros ». — Cet excellent mémoire, sorti de l'enseignement de M. J. Carcopino, étudie à fond l'expédition de Trajan contre les Parthes, en définit les origines et les résultats, et propose pour toutes les questions chronologiques et topographiques, après les avoir minutieusement exposées, des solutions vraisemblables. La pauvreté des sources littéraires, d'une part; la dispersion des documents épigraphiques et numismatiques, d'autre part, multipliaient les difficultés : M. Guey s'est remarquablement acquitté de la tâche qu'il avait entreprise; les conclusions de ses recherches peuvent être, en général, regardées comme acquises (p. 80, je persiste à douter que la province d'*Assyria* ait existé). Sur la date du titre de *Parthicus*, la solution présentée par M. Guey a été définitivement établie, pendant que son mémoire était à l'impression, par une inscription découverte à Ostie (p. 103) : ces bonnes fortunes n'arrivent qu'à ceux qui les méritent.

C'est dans la collection de la revue roumaine *Istros*, dirigée par M. Lambrino, que ce travail est publié (les conclusions en avaient été esquissées par M. Guey dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, en 1934). Les Roumains estiment, non sans quelque

raison, que tout ce qui concerne Trajan intéresse la Roumanie. Et il y a là un exemple de collaboration franco-roumaine qui est à signaler et à applaudir.

E. ALBERTINI.

*Deutsches archäologisches Institut, Römisch-germanische Kommission, 24-25<sup>e</sup> Bericht, 1934-1935.* Berlin, Reich Verlagsamt, 1937; grand in-8° de 280 p. avec fig. et pl. — Ce nouveau volume ne le cède point en intérêt aux précédents. C'est dans de pareilles publications qu'il faut aller chercher les renseignements les plus nouveaux sur les découvertes archéologiques faites dans le monde européen. Nous ne saurions trop déplorer l'absence, dans notre littérature archéologique, de semblables travaux. Quatre de ceux-ci sont à retenir. Les deux premiers se rapportent à la pré- et protohistoire de la Hongrie. Sous le titre *Der Stand der Erforschung der älteren Steinzeit in Ungarn*, Jenő Hildebrandt traite du paléolithique en général, mais son résumé est assez bref. Peut-être au lieu de Campignien faudrait-il lire Néolithique sur la légende de la planche 6. Les pics d'Avasberg — et non d'Avasverge — ne sont certainement pas campigniens. Beaucoup plus riche en informations est le gros mémoire de Ferencz von Tompa, *25 Jahre Urgeschichte Forschung in Ungarn, 1912-1936* (p. 27-127). C'est un véritable tableau de la protohistoire hongroise qui, on peut bien le dire, annule tous les travaux précédents. Il est enfin possible de distinguer le caractère particulier de ces civilisations complexes. 57 planches bien composées mettent à la disposition du lecteur un ensemble de documents souvent peu connus, parfois même inédits. De pareils exposés ne peuvent être analysés en détail, tant ils apportent de précisions. Désormais avec l'article de Jon Nestor sur les antiquités de la Roumanie (cf. *Rev. arch.*, 1937, I, p. 265), nous possédons les éléments nécessaires pour étudier la pré- et la protohistoire du monde balkano-danubien.

Parmi les indications nouvelles, on retiendra : pour le Néolithique, l'établissement d'une stratigraphie plus assurée, dont l'auteur avait déjà jeté les bases, dans ses travaux sur la céramique rubanée en Hongrie (Theiss-Kultur).

Les fouilles de Von Tompa dans les établissements et les cimetières de l'âge du Bronze lui ont permis de déterminer l'existence de trois grandes provinces à l'intérieur d'une même civilisation qu'il désigne sous le nom de culture de Toszeg A-D. Le tableau chronologique de la page 102 est entièrement nouveau. Tompa s'y montre fréquemment en désaccord avec les travaux de V. Gordon-Childe. Il insiste tout spécialement sur le caractère autochtone de ces diverses civilisations qui correspondent, il faut le reconnaître, à des réalités géographiques. On pourrait cependant objecter qu'il s'agit peut-être là d'une mode archéologique, et à notre avis, nous ne croyons pas que tout soit à rejeter de la théorie de V. Gordon-Childe sur la nature de certaines influences orientales.

L'âge du Fer hongrois est loin d'être aussi bien connu malgré les excellents travaux du regretté von Marton (cf. p. 364). Aussi ne trouvera-t-on dans ce rapport qu'un exposé des principaux problèmes

archéologiques. Je tiens à signaler, à Budapest même, la découverte de fonds de cabanes et d'ateliers de potiers dans l'oppidum celtique des Aravisei : à retenir la présence d'un tesson de céramique peinte, identique à ceux trouvés dans les plus anciens fours de Lezoux (Puy-de-Dôme). Des fours céramiques ont été également fouillés à Bekaszmezer. Ces recherches témoignent de l'extension de cette poterie si caractéristique du monde celtique à La Tène III.

C'est encore vers ce monde celtique que nous ramène le mémoire de Paul Heinicke, *Bodendenkmale spätkeltischer Eisengewinnung an der untersten Altmühl*, p. 128-233. Il s'agit de recherches sur les anciennes ferrières, et de la méthode à suivre pour reconnaître l'existence de ces établissements industriels celtiques qui semblent bien être en relations directes avec les grands oppida danubiens de la frontière germano-autrichienne. Dans le domaine des Celtes, cette industrie du fer a eu une importance considérable.

(P. 234-264) Ludwig Ohlenroth, *Italische sigillata und Auflagen aus Rätien und dem Römisch-Germanen*, traite de la vaisselle à reliefs Italique découverte en Rhétie et Germanie romaines. Le mémoire n'est guère qu'une introduction à l'ouvrage que prépare l'auteur sur cette industrie fort importante aux premiers temps de l'occupation romaine de la Germanie. Une telle céramique paraît représenter à l'intérieur de régions où domine la *Belgische Ware*, l'une des modes de la céramique à reliefs.

R. L.

**Lajos Von Marton**, *Die Frühlatènezeit in Ungarn*, *Archaeologia hungarica*, vol. XXI, Budapest, 1933 ; in-fol. de 120 p., avec XXX pl. et 40 fig. — Le dernier travail du regretté L. Von Marton est consacré à l'aventure des vestiges du peuplement celtique de la Hongrie et à la mise en œuvre de l'important matériel ainsi réuni. En dehors du très utile répertoire qu'il constitue, l'ouvrage apporte un exposé assez nouveau de la période qui s'étend depuis la fin du Hallstattien jusqu'à vers la Tène II. Il reste encore bien des lacunes à combler, et l'auteur ne le dissimule pas. C'est une civilisation uniquement de cimetières ; les établissements contemporains sont pour la plupart peu connus. La carte de Von Marton montre que les groupes celtiques sont particulièrement denses dans la région transdanubienne, au voisinage des bords de la Haute-Hongrie, les vallées de l'Ezsegbürg en Transylvanie ; sur le bas Danube, on les rencontre encore, au voisinage des gîtes métallifères, dans les montagnes du Comitat de Krassó-Szörény. Il y a sur la carte un vaste blanc à l'Est de la Theiss, dont la rive occidentale paraît bien avoir marqué la frontière entre les possessions celtiques et scythiques.

Après avoir sommairement décrit les principaux de ces gisements, l'auteur aborde l'étude du matériel archéologique. Dans une première partie il insiste sur les ressemblances de cette archéologie avec les autres trouvailles faites dans le monde celtique. Des pièces comme les fourreaux d'épées à décor gravé de Hatvan, Jutas, Kosd, le casque d'Oláhcsanak, les vases en terre cuite à décor imité directement du

métal d'Alsôpel ont leurs parallèles en Gaule et dans la vallée du Rhin au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Il y a unité de civilisation.

Mais à côté de ces objets, d'autres présentent un caractère spécifiquement indigène. Tels sont certains groupes de céramiques dont les formes, apparentées aux types carénés de la Marne, n'en diffèrent pas moins profondément, les boucles en forme d'astragale, ou celles en argent du groupe de Tîtel, les fibules à arc et à charnière, les bracelets à terminaison en croissants, les plaques de fibules à représentations animales, l'orfèvrerie d'or de Hegôly et de Szaruz. La proximité, par rapport à la Hongrie des centres métallurgiques balkaniques, de Carniole et de Carinthie, explique dans une large mesure le caractère original de la province hongroise au commencement de la civilisation du I<sup>er</sup> âge du Fer.

R. L.

**J. Steinhausen**, *Archäologische Siedlungskunde des Trierer Landes*, herausgeben von Rheinischen Landesmuseum Trier, Trêves, Paulinus Druckerei, 1936 ; in-8<sup>o</sup> de 614 p., avec 46 pl., 25 fig. et 1 carte. Les lecteurs de la *Revue archéologique* (1933, I, p. 138) ont été tenus au courant des recherches topographiques de M. S., sur la région trévire lors de la publication de la première carte de Trêves Mettendorf. Le présent volume, bien ordonné et soigneusement rédigé, traite de l'occupation territoriale du pays trévire depuis les origines, y compris les temps mérovingiens. Une première partie retrace l'histoire des recherches archéologiques, et, à l'aide de cartes, plans, photographies d'avion, établit les bases géologiques et géographiques de l'histoire du peuplement. Celui-ci apparaît déjà comme fort important à la fin de l'Âge du Bronze et au début de Hallstatt. La région est riche. Dans les forêts qui couvrent les deux rives du Rhin, les tumulus se pressent et il semble bien qu'alors tout le pays soit soumis à une commune culture. Cette civilisation serait, selon M. S., et c'est là quelque chose de nouveau, l'œuvre des Trévires, peuple celtique, mêlé comme tous les groupes celtes, mais établi sur le Rhin bien avant les invasions belges. Cette constatation pose le problème général de la détermination exacte du nom des Germains. Si l'on admet que ce terme ne peut désigner chez César que les populations habitant au delà du cours du Rhin, que les voisins des Trévires aient pu parler un idiome qui ne différât guère du celtique, on se demande, avec une certaine inquiétude, ce qui peut bien rester des différences qu'on se plaît à marquer entre la civilisation de ces groupes et celle des peuples de la Gaule orientale. La partie qui traite de la période romaine est naturellement la plus riche en documents. Pour le Haut et le Bas-Empire, le lecteur trouvera l'inventaire exact de tout ce qui constitue le témoignage de l'occupation à Trêves et dans son territoire : bourgades, villas, cimetières, sanctuaires. L'auteur, à chaque pas, nous invite à méditer sur les modalités de cette appropriation du sol. Mais ce ne sont point que de simples nomenclatures ; il en a tiré les conclusions historiques et archéologiques qui s'imposent. C'est ainsi qu'au II<sup>e</sup> siècle après J.-C., la classe commerçante des villes com-

mence, à côté de l'ancienne aristocratie foncière, à acquérir de grands domaines campagnards. Mais cette aristocratie, dans ses terres, a sans doute pratiqué commerce et élevage. Ce sont de ces villas que provenait probablement la laine nécessaire aux drapiers de Trèves.

Dans ce gros livre, les remarques intéressantes et nouvelles ne sont pas rares. Détachons, parmi bien d'autres, celles qui ont trait aux temps de l'Empire gaulois et du règne de Valentinien (fin du IV<sup>e</sup> siècle); aux villas mosanes qui, au IV<sup>e</sup> siècle, sont reconstruites et agrandies. Ce n'est pas un fait particulier à la vallée de la Moselle. En Rhénanie les grands domaines du IV<sup>e</sup> siècle ne sont souvent que les successeurs des bien modestes fermes du I<sup>er</sup> siècle de notre ère (*Rev. arch.*, 1934, I, p. 261). J'ai déjà signalé dans la *Rev. arch.* (1934, II, p. 198) l'ingénieuse explication proposée par M. S. pour les « longs murs » du pays trévire : il s'agirait de clôtures ayant appartenu à un grand haras impérial.

La partie consacrée aux temps des invasions est moins originale. Bien que l'auteur ait conduit son enquête jusqu'au début du Moyen âge, on n'en retiendra que la partie inventaire.

De pareils travaux apportent à l'histoire et à l'archéologie une contribution des plus précieuses. Puissent-ils un jour, que nous souhaitons proche, susciter dans la Gaule de semblables publications.

R. L.

*Römisch-germanische Kommission d. deuts. Archäolog. Instituts, Röm.-germ. Forschungen, B. 7. Das Fürstengrab von Hassleben, I, Walter Schulz, Das Fürstengrab und das Grabfeld von Hassleben, mit einem Beitrag von Franz Weidenreich. II, Robert Zahn, Die Silberteller von Hassleben und Augst. Berlin, De Gruyter, 1933 ; grand in-4° de 96 p. avec 34 pl. et 6 fig. — En Thuringe, au Nord d'Erfurt, non loin de l'embouchure du Gera dans l'Unstrut, et au Sud d'Hassleben, un important groupe de tombes fut exploré en 1911. Il appartient à un ensemble de sépultures à inhumation échelonnées le long de la vallée de la Saale et de ses affluents jusqu'aux limites de la forêt de Thuringe et du Haz. Toutes sont contemporaines de la première période des Invasions (fin du III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.). A Hassleben, autour d'une tombe princière sont groupées d'autres sépultures. Il est difficile de rapporter la nécropole à l'établissement dont les vestiges, cabanes rondes ou ovales, céramiques, ont été découverts sur une hauteur au Nord-Est. Cependant l'étude des tessons prouve que la station a été habitée depuis la fin de l'époque de La Tène ou le commencement de la période romaine jusqu'au Spätromisch.*

Les mobiliers de la tombe princière sont très riches ; orfèvreries, argenteries, récipients de métal ou de bois, verreries, céramiques. La diversité de ces pièces correspond à celle de leurs origines, témoins de relations commerciales étendues.

Ce n'est pas à dire cependant que l'Allemagne centrale n'ait eu ses ateliers indigènes de métallurgistes et de potiers. Mais certains types de céramiques sont issus de la vallée de l'Elbe, ou des régions

plus lointaines des Siebenbürgen ; les objets d'ambre conduisent à la Prusse orientale ; certaines fibules ont leur centre de fabrication en Scandinavie ; un torques à boucle a son parallèle à Carnuntum. L'importation des régions occidentales (pays rhénans) est caractérisée par la présence de monnaies, bagues, cuillers d'argent, récipients de terre-cuite ou de verre, vaisseaux de bronze, parvenus par la vieille route du commerce et de migrations qui unit la Thuringe à la moyenne vallée du Rhin.

Une seconde partie est consacrée à l'étude de l'assiette d'argent à décor floral au marli. M. Zahn établit d'utiles comparaisons avec un certain nombre d'argenteries recueillies à Saint-Genis, Berthouville, Chaource, etc. Ces productions d'une industrie italo-gauloise me paraissent avoir eu plusieurs centres de fabrication, et l'influence de l'art celtique n'en est pas toujours absente.

R. L.

**Mårten Stenberger**, *Ötand under äldre Järnåldern*. Kungl. vitterhets Historie och Antivitetens Akademien. Stockholm, Akademien Förlag, 1933 ; gr. in-4° de VIII-306 p., avec 3 pl. et 181 fig. (résumé en allemand). — Villages, fermes isolées et sépultures sont particulièrement nombreux aux temps de l'âge du Fer romain et des Vikings. A cette dernière époque, l'île a connu une période de réelle prospérité.

L'ouvrage de M. Stenberger apporte une très importante contribution à l'étude de la maison nordique, de nombreux plans et photographies montrent la variété de ces divers types d'habitations, depuis la demeure à pièce unique jusqu'au complexe de bâtiments qu'offre la ferme de Brostrop vers 500 après J.-C. et aux constructions de pierre revêtues d'une épaisse chappe de terre, type norvégien, importé au Moyen Age jusqu'au Groenland.

La civilisation agricole que représentent ces bâtiments témoigne d'une longue période de paix qui dura jusqu'en 500 après J.-C. Puis ce fut une époque troublée jusqu'au temps des Vikings. Les villages (Ismantorp) s'abritent à l'intérieur de remparts de terre dont certains peuvent avoir une très lointaine origine.

R. L.

Provinciaal Utrechtsch genootschap virn Kunsten en Wetenschappen. *Opgravingen op het Domplein tal Utrecht*. Wetenschappelijke Verlagen. III. **C. W. Vollgraff** et **G. Van Hoorn**, *De opgravingen in Juni en Juli 1934*. Haarlem, H. D. Tjeenk Willink et Zoon, 1936 ; in-fol. paginé 75-129 et pl. XXVI-XXXVI, fig. 39 à 72. — Sur l'emplacement du *Castellum Traiectum*, les fouilles ont amené la découverte d'une chapelle et d'un cimetière d'époque mérovingienne. Quelques sarcophages étaient décorés d'entrelacs, d'ornements en arêtes ; à signaler également la présence d'un coffret reliquaire en bronze avec cabochons de pierrerie et motifs stylisés, l'épithaphe métrique du soldat Ratger (VII<sup>e</sup> siècle).

Les objets d'époque romaine sont nombreux : tuiles portant les marques de la *Coh. II Hisp. ped.*, nombreux tessons de poterie sigillée, monnaies, instruments de bronze (petite pince avec marque du fabricant), masque d'Héros, etc.

R. L.

**Louis Armand Caillat**, *Musée de Chalon. Catalogue des collections lapidaires*. Chalon-sur-Saône, E. Bertrand, 1936 ; in-8° de 36 p., avec pl. — L'auteur avant d'aborder la partie descriptive de son catalogue a tenu, dans une introduction brève et précise, à retracer les vicissitudes du Musée lapidaire de Chalon. C'est l'histoire courante de maints ensembles provinciaux dont la conservation est due principalement au dévouement d'érudits qui n'ont ménagé ni leur temps, ni leurs peines. Leur ténacité a eu parfois raison de l'apathie des autorités locales, trop souvent oubliées de l'histoire de leur cité.

A l'occasion des agrandissements du Musée par les soins de la municipalité, M. L. Armand-Caillat a voulu donner un catalogue des collections lapidaires et des mosaïques. Son travail est loin de faire double emploi avec les grands répertoires déjà publiés, qu'il complète souvent, quant aux provenances notamment. C'est là œuvre utile et il serait à souhaiter que nous possédions d'aussi bons catalogues pour tous nos musées provinciaux.

R. L.

**Lucien Badey**, *Les premières routes des vins de France. Commentaire géographique sur le sens du toponyme « Boutière » au long de la Saône et du Rhône*. Dijon, Bernigaud & Privat, 1935 ; brochure in-8° de 39 p., avec 3 cartes. — Bonne description d'un ensemble de chemins abrupts du Vivarais, du Mâconnais, de la Bourgogne et de la Bresse dont le tracé est jalonné par le toponyme *boutière*. Il s'agit de très anciennes artères de circulation dont le caractère serait précisé par le terme même de *boutière*, le chemin suivi par les muletiers transportant l'huile et le vin, dans les outres (d'où le nom de *boutière*), depuis les marchés et les ports de la vallée jusqu'aux plateaux herbagés et forestiers (p. 9). Les régions desservies par ces sentes présentent une réelle unité géographique et leur antiquité est prouvée par la présence « à proximité, parfois sur leur passage » de monastères et plus encore d'églises et de chapelles. Il reste encore bien des recherches à faire sur le réseau des voies antiques de la Gaule. Le mémoire de M. L. Badey comble heureusement une de ces lacunes.

R. L.

**D<sup>r</sup> J. H. Holwerda**, *Het laat-grieksche en romeinsche Gebruiksaardewerk uit het Middellandsche-Zee Gebied in het Rijksmuseum van Oudheden te Leiden* (mit Anhang in deutscher Sprache). S-Gravenhage, Algemeene Landsdrukkerij, 1936 ; in-fol. de 76 p., avec 12 pl. et 24 fig. — Le Musée archéologique de Leyde conserve une importante collection de céramiques appartenant aux derniers temps de la civilisation grecque et à celle de l'Empire romain, recueillies dans les pays méditerranéens. M. H. étudie successivement les fabrications étrusco-campaniennes, les premiers types de sigillata italienne, provenant surtout de la Russie méridionale, les bols dits mégariens, la poterie à reliefs originaire de Gaule et ses imitations provinciales, en particulier africaine (grands plats à décor de palmettes estampées).

La partie la plus originale de ce catalogue est celle qui traite de la vaisselle courante, amphores, cruches, pots, plats, bols, etc. Sou-

vent cette humble céramique n'a pas suffisamment attiré l'attention des spécialistes. M. Holwerda donne des planches de formes et s'efforce de dater les divers types.

R. L.

**L. A. Matzoulevitch**, *Une sépulture d'un roi barbare en Europe centrale*. Moscou, Éditions de l'État, 1934 ; in-8° de 131 p., avec X pl. et 26 fig. (résumé en français). — Les deux tombes trouvées aux sources de la Soudza appartiennent l'une et l'autre au <sup>ve</sup> siècle de notre ère et à un même groupe de civilisation. La plus riche était peut-être une inhumation dans le lit même de la rivière, ou sur la berge, au bord de l'eau. Parmi les pièces recueillies, phalères à décor de masques humains, en argent, appliques d'or pour le décor des vêtements, apparaît une buire d'argent, de fabrication constantinopolitaine, ornée de reliefs figurant les neuf Muses, des feuilles de vigne avec leurs pampres. La seconde sépulture est caractérisée par la présence d'orfèvreries d'or indigènes : deux bracelets avec têtes de serpent terminales et verroteries, chaîne et torques fermés par une plaque circulaire cloisonnée de verre translucide rouge et vert.

La plus riche de ces deux tombes n'est pas sans offrir de ressemblances avec celle découverte à Concesti (Moldavie), au bord du Prout, et les argenteries qui y ont été recueillies témoignent de relations commerciales avec le Sud de la Mer Noire.

R. L.

**Rajko Ložar**, *Ornamenti noriško panonske kamnoseške industrije*. Extr. de *Casopis za Zgodovino in Nazodopisje*, Maribor, 1934 ; p. 99-147, 24 fig. (résumé en allemand). — On ne peut qu'encourager les études de ce genre, dont l'objet est de rompre les barrières d'un conformisme étroit, qui veut imposer à l'art des provinces pendant l'époque romaine une origine plus ou moins exclusivement classique. Pour ma part, j'ai essayé à plusieurs reprises de montrer tout ce que l'art gallo-romain devait à l'art celtique. Le mémoire de R. Ložar, consacré à l'étude de la volute norique et pannonienne sur les monuments de la sculpture, conduit à de semblables conclusions, quant au caractère indigène de ces ornements. Ce n'est sans doute pas dans les groupes thraco-scythe ou celtique qu'il faut en rechercher les origines, mais dans la renaissance de traditions très anciennes, remontant jusqu'au néolithique de la céramique rubanée, sur une partie de l'ancien territoire de laquelle se développèrent les civilisations norico-pannoniennes.

R. L.

**Siegfried Loeschke**, *Frühchristliche Denkmäler aus Trier*. Extrait de *Rheinischer Verein für Denkmalpflege und Heimatschutz*, 29, 1936 ; p. 91-145, 52 fig. — Écrit à l'occasion de la réorganisation des salles chrétiennes du Musée archéologique de Trèves, le mémoire de M. S. Loeschke retrace l'histoire des origines du christianisme et de l'art chrétien dans la métropole rhénane. La nouvelle religion a coexisté avec les cultes païens jusqu'au milieu du <sup>iv</sup>e siècle. C'est à cette époque, en effet, que se place la destruction volontaire par les

chrétiens des chapelles et temples de l'enceinte patenne sacrée de l'Albachtale.

Les témoins du début du christianisme à Trèves sont nombreux : crypte et chambre funéraire de Saint Mathias et cimetière autour de l'église, nécropole de Saint-Paulin, au Nord et au Sud de la ville. Sur ces emplacements ont été recueillis les sarcophages en pierre à décor paten ou chrétien (sarcophage de Née), ou en plomb à ornementation géométrique, le cercueil de bois avec appliques d'or, d'argent ou de plomb (scènes bibliques, monogrammes du Christ), la coupe en verre gravé avec le sacrifice d'Abraham, motif qu'on retrouve sur la capsula d'ivoire découverte au voisinage de l'ancien théâtre, voisinant avec Daniel dans la fosse aux lions et les Trois jeunes Hébreux dans la fournaise. Bagues, lampes, céramiques à motifs chrétiens rappellent les objets de cette nature recueillis dans les établissements et les cimetières contemporains. À remarquer sur les inscriptions funéraires la fréquence du thème des deux colonnes affrontées de part et d'autre de la croix, du chrisme ou du cantbare.

L'importance et la richesse de quelques-uns de ces monuments montrent que Trèves fut rapidement la métropole chrétienne des pays rhénans. Dans cet art se mêlent les influences méditerranéennes et septentrionales. Sur le médaillon de plomb on est figurée l'adoration des Mages, la Vierge et l'Enfant reproduisent la figure d'une de ces *Matres*, si nombreuses dans l'art gallo-romain. R. L.

Th. Whittemore, *The mosaics of St. Sophia at Istanbul, Second prelim. Report : Work done in 1933 and 1934 : The Mos. & the southern vestibule*. Oxford, Univ. Press, et Paris, 1936 : in-4°, 57 p., XX pl. — La *Revue* avait rendu compte en mai-juin 1934, p. 287-288 (H. E. Del Medico), du premier rapport provisoire consacré aux travaux de M. Whittemore en 1931-1932, et aux mosaïques du *narthex* d'Hagia Sophia : notamment à la figuration où M. Th. Whittemore reconnaissait l'Empereur Léon VI le Sage (886-912), prosterné aux pieds du Christ<sup>1</sup>.

Sur les conditions très prudentes du travail entrepris et sur son progrès méthodique, on se reportera aux indications (I, 2) de M. Del Medico. M. Whittemore a découvert et dégagé, en 1933-4, une seconde grande mosaïque, dans le vestibule au Sud du *narthex* et dans l'axe de celui-ci (au-dessus des portes de bronze). Les frères Fossati avaient peint là aussi, par-dessus un enduit de plâtre, des ornements géométriques analogues à ceux des mosaïques décoratives du vestibule. Le tableau byzantin récupéré mesure plus d'un demi-cercle<sup>2</sup>. Au milieu se tient la Vierge trônant, avec l'Enfant Jésus dans ses bras ; à sa gauche est Constantin le Grand, présentant la ville de Constan-

1. On comparerait utilement les planches américaines avec celles, de colorations si brutales, de l'album de Salzenberg (1864), toujours jusqu'ici reproduites : cf. Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 1926, II, p. 507, fig. 242.

2. Larg. max. 4 m. 94 ; haut. max. 3 m. 02 ; à 6 m. 45 au-dessus du sol.

tinople ; sur la droite, on voit symétriquement Justinien offrant à la Vierge la maquette de son église, Haghia Sophia elle-même. Tous les personnages sont auréolés. Deux monogrammes près de la figure centrale la désignent sous son titre de Mère de Dieu. Deux inscriptions significatives accompagnent les Empereurs défunts :

Κωνσταντῖνος ὁ ἐν ἀγίοις βασιλεὺς.

Ἰουστινιανὸς ὁ ἀοιδίμος βασιλεὺς (βασιλεῖε, dit le texte).

La Vierge et l'enfant sont dans une pose traditionnelle, qu'on retrouve à travers l'art chrétien depuis les iv<sup>e</sup>-v<sup>e</sup> s. La représentation de la Vierge avec deux personnages l'honorant à ses côtés (Ange, Mages, Saints) est très fréquente et dérive des antiques triades. Ici, ce sont deux Empereurs ; et cela rappelle que Justinien orna l'autel de sainte Sophie avec une broderie représentant le même sujet.

La mosaïque semble avoir eu une signification spéciale, et un pouvoir de protection. La Vierge assurait de sa bienveillance les donateurs de l'Eglise et de la Ville, en promettant à celles-ci sa protection. Ceci est corroboré par le fait que les deux Empereurs représentés étaient, à l'époque de l'exécution, morts depuis longtemps (cf. le formulaire des inscriptions, ci-dessus).

En l'absence de documents directs, la considération des inscriptions, de la composition elle-même, le choix du sujet (la protection de la Vierge à la cité venait de se manifester avec évidence dans le dernier quart du x<sup>e</sup> siècle), le fait, d'autre part, que Haghia-Sophia fut embellie et restaurée, donc fermée, pendant les huit années précédant 994, tout permet, semble-t-il, de conclure avec M. Th. W. que la mosaïque date précisément des années 986-994.

Dans l'ensemble, la mosaïque du vestibule montre encore plus d'habileté, dans l'exécution, que la composition de la lunette centrale du *narthex*. Elle est plus proche de l'apogée de l'art byzantin du Moyen âge. Le grand espace qui sépare les personnages, les gestes formalistes, la composition symbolique, d'un art hiératique, évoquent ici le modelé solide et la densité naturelle de la sculpture antique.

La mosaïque est un hymne de louange à la Mère de Dieu. Quant aux Empereurs, leurs fronts tourmentés, leurs joues sillonnées de rides suivent la tradition antique. Ils se tiennent debout avec fermeté dans la grave austérité que leur donnerait la sculpture. Ce sont presque des personnages célestes, comme les Empereurs occidentaux, à Rome, pensaient l'être, à la limite entre le monde spirituel et le monde réel.

L'ouvrage, très soigneusement établi, comporte des notes justificatives détaillées, et à la fin, un *appendice* apportant des renseignements particuliers, très précis, sur les couleurs, les mesures, etc. Les planches sont d'une exécution impeccable<sup>1</sup>.

Ch. P.

Tunisie, *Atlas historique, géographique, économique et touristique*. Paris, Horizons de France, 1936 ; in-4<sup>o</sup> de 107 p. avec cartes et fig.

1. Cf. Ch. PICARD, *L'Architecture*, LI, 15 juin 1938, p. 185 sqq.

en bistre et en couleurs. — La présentation de cet atlas est faite avec beaucoup de goût ; les cartes, à une échelle peut-être un peu réduite, sont bien venues et l'illustration toujours soignée, qu'il s'agisse de reproductions de sites ou de scènes, en couleurs, de la vie indigène ; les textes sobres et précis ont été rédigés par des historiens, des archéologues, des géographes et des ethnologues qui connaissent bien la Tunisie et qui aiment ce pays. L'ouvrage, où les renseignements de toute nature ne sont pas ménagés, est plus qu'un guide : c'est une « invitation au voyage ».

Les fabricants de notices touristiques où foisonnent souvent tant d'erreurs grotesques auront intérêt à consulter les chapitres que le Dr Gaubert consacre à la préhistoire de la Régence, Ch. Saumagne à l'histoire ancienne, G. Marçais à la conquête musulmane, L. Poinssot à la Tunisie romaine, et en collaboration avec A. Merlin, à quelques-uns des chefs-d'œuvre recueillis dans les fouilles sous-marines de Mahdia.

R. L.

**Roger Hinks**, *Carolingian art : Painting and sculpture in Western Europa A. D. 800-900*. Londres, Sidgwick and Jackson, 1935 ; in-8° de x-224 p., avec XXIV pl. — Il y a de grosses lacunes dans l'information de ce livre. L'auteur n'a pas eu connaissance de l'important ouvrage de Mlle F. Henry sur la sculpture irlandaise, dans lequel il aurait trouvé une documentation nouvelle pour le chapitre où il traite des influences nordiques sur l'art médiéval. D'autre part, et de cela nous sommes prévenus, M. R. Hinks ne traite que des manuscrits et des ivoires sortis des ateliers monastiques sous l'influence de la dynastie carolingienne (800-900), et de leurs rapports avec les arts de Rome et de Byzance.

La renaissance carolingienne dans ce domaine est un fait indiscutable ; les influences méditerranéennes s'y mêlent aux motifs venus de l'art celtique par l'intermédiaire de l'Irlande dans l'illustration des manuscrits, bien plus que dans le travail de l'ivoire qui reste classique. Cette renaissance fut sans lendemain.

R. L.

**Joachim Werner**, *Münzdatierte Austrasische Grabfunde*. Römisch-germanische Kommission des Arch. Instituts d. deutschen Reiches, Germanische Denkmäler der Völkerwanderungszeit herausgegeben von **Hans Zeiss**, B. III, Berlin et Leipzig, W. de Gruyter, 1935 ; grand in-4° de ix-157 p., avec 38 et 4 pl. — L'intérêt que présente un pareil ouvrage n'est pas seulement de dater avec une certaine précision tel ou tel groupe de tombes, au temps des Grandes Invasions dans l'Allemagne méridionale et occidentale. La proximité de la route des Alpes a joué un rôle considérable, et explique les relations commerciales des tribus germaniques avec les Ostrogoths et les Lombards de l'Italie du Nord, au début du Moyen âge. Mais ce n'est pas seulement avec l'étranger que ces populations ont commercé. Il y eut également des échanges entre les divers groupes Austrasiens. Ces transactions avec les pays étrangers témoignent, après 591 et

principalement au <sup>vi</sup>e siècle d'une assez longue période de paix. L'archéologie complète ici fort heureusement la carence des textes historiques et fait connaître pour ces régions, et ce ne sont pas certainement les seules, des conditions de vie assez nouvelles. Ainsi s'expliquent également les rapports et les ressemblances archéologiques qu'on peut observer dans les mobiliers funéraires des deux versants alpins. L'orfèvrerie austrasienne a été influencée par l'art italique.

Ces quelques aperçus montrent combien est riche la matière de ce livre dont les nombreuses planches reproduisent le matériel étudié, classé tombe par tombe.

R. L.

**Stephan Borzsak**, *Die Kenntnisse des Altertums über das Karpatenbecken*. Dissertaciones Pannonicæ, ser. I, fasc. 6. Budapest, 1936 ; in-8° de 53 p. — Il est curieux de remarquer combien imprécises et souvent entachées de romantisme — la légende du bon sauvage existait déjà ! — sont les données des géographes anciens sur les territoires qui constituent la Hongrie historique<sup>1</sup>. Amas de légendes chez les auteurs, en particulier les poètes contemporains de la colonisation ionienne, erreurs grossières dans la description du régime fluvial, la bifurcation du Danube, thème qui sera repris par Eratos<sup>2</sup> thème et par Hipparque, telle sera jusqu'à l'époque romaine la connaissance (?) des pays du Nord.

Les poètes de l'époque augustéenne sont aussi imprécis, et il y a peu de renseignements à prendre dans l'œuvre des géographes du 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. Les guerres de Marc-Aurèle n'apportent pas de sensibles précisions à la géographie. Les notations des auteurs contemporains sont celles de Méditerranéens, étonnés par la rigueur du climat et qui l'exagèrent encore. La confusion est complète avec Ammien Marcellin.

R. L.

**Paul Nörlund**, *Viking settlers in Greenland and their descendants during five hundred years*. Londres, Cambridge University Press, et Copenhague, G. E. C. Gads, 1936 ; in-4° de 160 p., avec fig. dans le texte. — Lors de la publication des premiers résultats obtenus par les recherches faites dans les établissements groenlandais du Moyen âge, j'ai signalé dans la *Revue archéologique* (1931, I, p. 121) l'importance de ces découvertes, non pas seulement pour l'histoire de la colonisation danoise du Groenland, mais aussi pour celle du costume au Moyen âge. Le présent volume donne une description plus complète des fermes, des églises, des tombes et des mobiliers recueillis, en particulier des vêtements, robes et chaperons fort bien conservés, et qu'on ne connaissait jusqu'alors que par les peintures des manuscrits ou les sculptures. Cinq siècles durant, du x<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle, les petites communautés agricoles ont poursuivi leur paisible existence jusqu'à

---

1. On ferait la même observation pour la Thrace antique.

ce que de nouvelles conditions climatiques entraînent peu à peu leur disparition.

L'histoire de cette colonisation de l'extrême Nord, de ses rapports avec la Scandinavie et l'Irlande, et aussi avec la Papauté, n'est pas une des pages les moins curieuses dans l'ensemble des mouvements des « hommes du Nord ».

R. L.

**Björn Hougen**, *The Migration Style in Norway*. International Congress of prehistoric and protohistoric Sciences, second session, Oslo, 1936 ; in-4° carré de 43 p., avec 65 fig. hors-texte. — A l'occasion du II<sup>e</sup> Congrès préhistorique, le Musée d'Oslo avait réuni une remarquable série de fibules de l'époque des invasions. Cette exposition temporaire permettait de suivre l'évolution typologique et stylistique de ces orfèvreries. Dans l'introduction du Catalogue qu'il publia alors, M. Björn Hougen en a retracé les diverses phases aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles. D'excellentes planches mettent à la disposition des archéologues un matériel très caractéristique et bien ordonné. La technique montre, de la part de l'orfèvre, une très grande habileté. Quant au style, on peut distinguer deux grandes périodes ; prédominance au v<sup>e</sup> siècle de l'ornement zoomorphique et rapports assez étroits avec la Scanie. La fibule à large plaque rectangulaire domine, mais on rencontre cependant quelques broches circulaires à ornementation animale naturaliste et à masques humains. Au siècle suivant, l'ornementation animale est stylisée à l'extrême, le décor est d'une grande richesse : filigranes, spirales, pierres de couleurs se combinent avec les enroulements compliqués des entrelacs. C'est alors que se forme une province stylistique originale où survivent les influences anglo-saxonnes et nordiques.

R. L.

# TABLES

## DU TOME XI DE LA SIXIÈME SÉRIE

	PAGES
Plutarque, <i>Moralia</i> 409 A-B et le prétendu faubourg delphique de <i>Pylaiia</i> , par Georges DAUX.....	3
Eschyle et la purification d'Oreste, par P. AMANDRY.....	19
La Corse de Ptolémée, par A. BERTHELOT.....	28
Les figurations animales du cimetière alamanique de Villey-Saint-Etienne (M.-et-M.), par E. SALLIN.....	50
<i>Variétés</i> : Découvertes tarentines, par P. WUILLEUMIER. — A propos de quelques châteaux francs de Grèce, par A. BON.....	77
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : William John Woodhouse. — Stephen Langdon. — Le P. Sébastien Ronzevalle. — Le sculpteur Ipoukl à Thèbes (xiv <sup>e</sup> s. av. J.-C.). — Les fouilles de Tell-Agrab. — Les fouilles de Khafaje. — Les fouilles d'Alaca-Höyük. — Les découvertes de Tal-Atchana (Syrie). — Ivoires de Megiddo. — La « Maison sacrée » d'Eleusis. — Le Monoptère sicyonien de Delphes. — Les allées de trépieds apolloniennes. — L'Eleusinion d'Athènes et les trépieds de l'Anthippasia. — Les prétendus « Jardins d'Héphaïstos » à Athènes. — Encore les frises du Porche Nord de l'Erechtheion. — Racisme, ou : les Lucédémoniens, guerriers du Nord. — Tableaux de la vie antique. — Amazones hellénistiques. — Faux antiques et modernes d'A. Dossena (1877-1937). — Revues françaises qui meurent. — Sur nos programmes d'histoire ancienne. — Errata. — Opinions téméraires.....	86
<i>Bibliographie</i> : J. BOÉ et A. NUMMEDAL. — E. PASSEMARD. — R. DE SAINT-PÉRIER. — J. G. D. CLARK. — Abbé Henri BREUIL. — H. KÜHN. — N. VULIČ et M. GRBIĆ. — R. R. SCHMIDT. — Achille ADRIANI. — C. J. GADD. — G. POSENER. — Mélanges Franz CUMONT. — P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE. — J. PAPASTAVROU. — F. CHAPOUTHIER. — D. KRENCKER et M. SCHIEDE. — A. J. FESTUGIÈRE. — P. BOYANCÉ. — Studi Etruschi. — Vincenzo D'AMICO. — F. NOACK et K. LEHMANN-HARTLEBEN. — Romualdo CARDARELLI. — Willy HÜTTL. — Roberto SPADACCINI. — Vasilii SINAISKI. — P. BARRIÈRE. — August OXE. — Mme Alda LEVI. — Gerhart RODENWALDT. — J. H. ILIFFE. — Donald B. HARDEN. — ANDREW ALFÖLDI. — Gabriel MILET et D. TALBOT. — Carnuntum (1885-1935). — Rudolf PAULSEN. — E. T. LEEDS. — Hans ZEISS. — Fritz SAXL. — Madeleine COLANI. — Archaeological Survey of India.....	114
<i>Illustrations</i> : La Corse (p. 30) ; La Corse de Ptolémée (p. 31). — Cheval de Villey-Saint-Etienne (p. 51) ; coupe agrandie du cheval de Villey (p. 51) ; bronze Ossète (p. 53) ; cadenas Bolgaryen (p. 54) ; poisson de Villey-Saint-Etienne (p. 55) ; griffon de Villey-Saint-Etienne (p. 61) ; griffons antithétiques d'Inzing (p. 62) ; fibule en ~ de Villey-Saint-Etienne (p. 63) ; fibule romaine tardive, fibule d'Oland, fibule de Gotland, fibule de Seeland (p. 64) ; dragons en ~ Ordos (p. 66) ; pierres gravées de Mélos (p. 67) ; plaque picarde : cheval et cercles oculés (p. 73). — Char sumérien trouvé à Tell-Agrab, attelé d'ânes (p. 89). — Disque solaire orné de fleurs et d'oiseaux au pourtour (p. 91) ; cerf en cuivre argenté (p. 91) ; ex-voto avec groupe de trois cervidés (p. 91).	
Les fouilles en Asie occidentale (1936-1937), par G. CONTENAU.....	153
Parthénon et Corés, par Paul GRAINDOR.....	193
La basilique d'Arles, par Fernand BENOIT.....	212
Les thermes gallo-romains des Fontaines-Salées, à Saint-Père-sous-Vézelay (Yonne), par René LOUIS.....	233
<i>Variété</i> : L'expansion de l'ordre de Cluny et ses rapports avec l'histoire politique et économique du x <sup>e</sup> au xx <sup>e</sup> siècle, par Simone BERTHELIER.....	319
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Alexandre Moret (1868-1938). — Louis Demaison (1852-1937). — Les maisons du Goldberg. — Fausses nouvelles : le cheval de Troie récupéré ? — Fouilles de Troie. — Cyclopes et volcans d'Italie. — Polygnotos II. — La Stoa basiléios d'Athènes et les « basiliques ». — La Tyché de Xénophon d'Athènes et de Callistonicos. — Un héros macédonien à Philippos ? — Corpus des représentations des Anthesières. — L'exposition du Bimillénaire de la naissance d'Auguste. — L'autel de Rome et d'Auguste à Lyon. — Gaule ou Dacie sur la cuirasse de	

- Primaporta ? — Frises trajanes. — Le marché circulaire de Vesontio. — Remarques à propos de cachets d'oculistes. — Les fédérati germains en Bulgarie. — A propos de la disparition de la « Revue de l'Art ». — Une nouvelle revue archéologique roumaine. — A propos d'une illustration en couleurs. — Musée d'antiquités de Stamboul. — Opinions téméraires. — Erratum 327
- Bibliographie :** Paul BUYSSENS. — L. FRANCHET. — Dr André CHEYNIER. — Hans RECK. — J. HAMAL-NANDRIN, J. SERVAIS et Maria LOUIS. — Oswald MENGHIN and Mustafa AMAR. — L. Ch. WATELIN et S. LANGDON. — J. LAS-SUS. — Michel SOLOMIAC. — Roland HAMPE. — Sylloge Nummorum graecorum. — Gisela M. A. RICHTER. — Y. BÉQUIGNON. — Hans KLUMBACH. — Pericle DUCATI, Mme Olga ELIA. — Waltraut BOHM. — Armand VIRÉ. — Julien GUEY. — Francfort, 24°-25° Bericht. — LAJOS VON MARTON. — J. STEINHAUSEN. — Walter SCHULZ, Franz WEIDENREICH, Robert ZAHN. — Mårten STENBERGER. — C. W. VOLLGRAFF, G. VAN HOORN. — Louis-ARMAND CAILLAT. — Lucien BADEY. — Dr J. H. HOFVERDA. — L. A. MATZOULEVITCH. — Rajko LOŽAR. — Siegfried LOESCHKE. — Th. WHITEMORE. — *Tunisie, Atlas*. — Roger HINKS. — Joachim WERNER. — Stephan BORZSAK. — Paul NÖRLUND. — Björn HOUGEN. 345
- Illustrations :** Arles, double base et chapiteau adossé (p. 216); chapiteau ionique (p. 218); fragment du chapiteau corinthien (p. 219); chapiteau-imposte décoré (p. 221); demi-chapiteau ionique (p. 221); restitution schématique (p. 226). — Carte de la région de Vézelay (p. 234); carte archéologique, *ibid.*, Vézelay (p. 236); plan des fouilles gallo-romaines des Fontaines-Salées (Yonne) (p. 240); tête de femme en marbre blanc (p. 243); plan en 1937 (p. 246); vue d'ensemble par avion en 1937 (p. 247); la piscine des thermes Sud, après dégagement (p. 248); plans et coupe de la piscine (p. 249); moule à pâtisserie en terre cuite (p. 252); *tepidium* présumé des thermes (p. 257); hypocauste à Kumpfmühl, près de Ratisbonne (p. 258); crampons de fer (p. 260); vue aérienne du champ de fouilles le 20 septembre 1936 (p. 262); arc de décharge (p. 264); vestiges d'une piscine du 1<sup>er</sup> siècle (p. 265); *laconicum* des thermes du Nord (p. 267); absidiole du *laconicum* du Nord (p. 268); *caldarium* (piscine rectangulaire chauffée) (p. 270); piscine rectangulaire chauffée après déblaiement complet (p. 270); angle S.-O. de la piscine chauffée après déblaiement complet et restauration partielle (p. 272); fragment d'une *fistula* servant à l'évacuation des eaux (p. 273); hypocauste à canaux rayonnants de l'*apodyterium* (p. 275); hypocauste à canaux rayonnants découvert à Silchester en 1866 (p. 277); *elaeothesium* des thermes du Nord (p. 278); dégagement de la païestre (p. 281); base d'un pilastre (p. 282); le portique (p. 284); types de balsamaires (p. 285); anse et couvercle en bronze d'un aryballe, manche en os d'un canif, petite ampoule à parfum (p. 286); fragments de verre inscrits et décorés (p. 288); développement des scènes de courses de chars représentées sur les verres moulés de Couvin et de Colchester (p. 290); coupelle de terre cuite (p. 294); graffites (p. 295-296); ex-voto en pierre blanche (p. 297); clous de fer (p. 298); fragment d'une statue en pierre tendre (p. 298); foyer double (p. 300); restes d'un four et d'un foyer juxtaposés (p. 300). — Carte des dépendances de Cluny (p. 320-321). — Lutte d'Héraclès contre les Amazones; relief de Tarente (p. 358).

## TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

AMANDRY (P.). — Eschyle et la purification d'Oreste.....	19
BENOIT (F.). — La basilique d'Arles.....	212
BERTHELOT (A.). — La Corse de Ptolémée.....	28
CONTENAU (G.). — Les fouilles en Asie occidentale (1936-1937).....	153
DAUX (G.). — Plutarque, <i>Moralia</i> 409 A-B et le prétendu faubourg delphique de <i>Pylaia</i> .....	3
GRAINDOR (P.). — Parthénon et Corès.....	193
LOUIS (R.). — Les thermes gallo-romains des Fontaines-Salées, à Saint-Père-sous-Vézelay (Yonne).....	233
SALIN (E.). — Les figurations animales du cimetière alamanique de Villey-Saint-Etienne (M.-et-M.).....	50

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

DIRECTEURS

RAYMOND LANTIER      CHARLES PICARD



LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

6<sup>e</sup> SÉRIE. Tome XI

Janvier-Mars 1938

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publication trimestrielle

SIXIÈME SÉRIE — TOME IX

JANVIER-MARS 1938

## SOMMAIRE

	PAGES
Plutarque, Moralia 409 A-B et le prétendu faubourg delphique de <i>Pylala</i> , par Georges DAUX.....	3
Eschyle et la purification d'Oreste, par P. AMANDRY.....	19
La Corse de Ptolémée, par A. BERTHELOT.....	28
Les figurations animales du cimetière alamanique de Villey-Saint-Etienne (M.-et-M.), par E. SALIN.....	50
Variétés : Découvertes tarentines, par P. WUILLEUMIER. — A propos de quelques châteaux francs de Grèce, par A. BON.....	77
Nouvelles archéologiques et Correspondance : William John Woodhouse. — Stephen Langdon. — Le P. Sébastien Ronzevalle. — Le sculpteur Ipouki à Thèbes (XIV <sup>e</sup> s. av. J.-C.). — Les fouilles de Tell-Agrab. — Les fouilles de Khafaje. — Les fouilles d'Alaca-Höyük. — Les découvertes de Tal-Atchana (Syrie). — Ivoires de Megiddo. — La « Maison sacrée » d'Eleusis. — Le Monoptère sicyonien de Delphes. — Les allées de trépieds apolliniennes. — L'Eleusinion d'Athènes et les trépieds de l'Anthippasia. — Les prétendus « Jardins d'Héphaïstos » à Athènes. — Encore les frises du Porche Nord de l'Érechtheion. — Racisme, ou : les Lacédémoniens, guerriers du Nord. — Tableaux de la vie antique. — Amazones hellénistiques. — Faux antiques et modernes d'A. Dossena (1877-1937). — Revues françaises qui meurent. — Sur nos programmes d'histoire ancienne. — Errata. — Opinions téméraires.....	86
Bibliographie : J. BOË et A. NUMMEDAL. — E. PASSEMAR. — R. DE SAINT-PÉRIER. — J. G. D. CLARK. — Abbé Henri BREUIL. — H. KÜHN. — N. VULIĆ et M. GRBIĆ. — R. R. SCHMIDT. — Achille ADRIANI. — C. J. GADD. — G. POSENER. — Mélanges Franz CUMONT. — P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE. — J. PAPASTAVROU. — F. CHAPOUTHIER. — D. KRENCKER et M. SCHEDE. — A. J. FESTUGIÈRE. — P. BOYACÉ. — Studi Etruschi. — Vincenzo D'AMICO. — F. NOACK et K. LEHMANN-HARTLEBEN. — Romualdo CARDARELLI. — Willy HÜTTL. — Roberto SPADACCINI. — Vasilis SINAÏSKI. — P. BARRIÈRE. — August OXE. — Mme Alda LEVI. — Gerhart RODENWALDT. — J. H. ILIFFE. — Donald B. HARDEN. — ANDREW ALFÖLDI. — Gabriel MILLET et D. TALBOT. — Carnuntum (1885-1935). — Rudolf PAULSEN. — E. T. LEEDS. — Hans ZEISS. — Fritz SAXL. — Madeleine COLANI. — Archaeological Survey of India.....	114
Illustrations : La Corse (p. 30) ; La Corse de Ptolémée (p. 31). — Cheval de Villey-Saint-Etienne (p. 51) ; coupe agrandie du cheval de Villey (p. 51) ; bronze Ossète (p. 53) ; cadenas Bolgarien (p. 54) ; poisson de Villey-Saint-Etienne (p. 55) ; griffon de Villey-Saint-Etienne (p. 61) ; griffons antithétiques d'Inzing (p. 62) ; fibule en ~ de Villey-Saint-Etienne (p. 63) ; fibule romaine tardive, fibule d'Oland, fibule de Gotland, fibule de Seeland (p. 64) ; dragons en ~ Ordos (p. 66) ; pierres gravées de Mélos (p. 67) ; plaque picarde : cheval et cercles oculés (p. 73). — Char sumérien trouvé à Tell-Agrab, attelé d'ânes (p. 89). — Disque solaire orné de fleurs et d'oiseaux au pourtour (p. 91) ; cerf en cuivre argenté (p. 91) ; ex-voto avec groupe de trois cervidés (p. 91).	

## RÉDACTION

7, place de la Sorbonne, PARIS (5<sup>e</sup>)  
Le lundi de 15 heures à 16 heures

## ADMINISTRATION

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX  
108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6<sup>e</sup>)  
Compte chèques postaux : PARIS 1024-92

## Abonnements 1938

Un an (à dater de janvier) France..... 130 »  
Étranger : tarif 1, 170 » ; tarif 2, 190 »  
Prix des numéros 1, 2, 3, chacun..... 40 »  
Le n° 4 contenant *L'Année épigraphique*. 50 »

**AVIS IMPORTANT :** Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

DIRECTEURS

RAYMOND LANTIER      CHARLES PICARD



LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

6<sup>e</sup> SÉRIE. Tome XI

Avril-Juin 1938

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publication trimestrielle

SIXIÈME SÉRIE — TOME XI

AVRIL-JUIN 1938

## SOMMAIRE

	PAGES
Les fouilles en Asie occidentale (1936-1937), par G. CONTENAU.....	153
Parthénon et Corès, par Paul GRAINDOR.....	193
La basilique d'Arles, par Fernand BENOIT.....	212
Les thermes gallo-romains des Fontaines-Salées, à Saint-Père-sous-Vézelay (Yonne), par René LOUIS .....	233
<i>Variété</i> : L'expansion de l'ordre de Cluny et ses rapports avec l'histoire politique et économique du x <sup>e</sup> au xx <sup>e</sup> siècle, par Simone BERTHELIER.....	319
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Alexandre Moret (1868-1938). — Louis Demaison (1852-1937). — Les maisons du Goldberg. — Fausses nouvelles : le cheval de Troie récupéré ? — Fouilles de Troie. — Cyclopes et volcans d'Italie. — Polygnotos II. — La Stoa basileios d'Athènes et les « basiliques ». — La Tyché de Xénophon d'Athènes et de Callistonicos. — Un héros macédonien à Philippe ? — Corpus des représentations des Anthestéries. — L'exposition du Bimillénaire de la naissance d'Auguste. — L'autel de Rome et d'Auguste à Lyon. — Gaule ou Dacle sur la cuirasse de Primaporta ? — Frises trajanes. — Le marché circulaire de Vesontio. — Remarques à propos de cachets d'oculistes. — Les fédérati germanains en Bulgarie. — A propos de la disparition de la « Revue de l'Art ». — Une nouvelle revue archéologique roumaine. — A propos d'une illustration en couleurs. — Musée d'antiquités de Stamboul. — Opinions téméraires. — Erratum	327
<i>Bibliographie</i> : Paul BUYSENS. — L. FRANCHET. — D <sup>r</sup> André CHEYNIER. — Hans RECK. — J. HAMAL-NANDRIN, J. SERVAIS et Maria LOUIS. — Oswald MENGHIN et Mustafa AMAR. — L. Ch. WATELIN et S. LANGDON. — J. LAS-SUS. — Michel SOLOMIAC. — Roland HAMPE. — Sylloge Nummorum graecorum. — Gisela M. A. RICHTER. — Y. BÉQUIGNON. — Hans KLUMBACH. — Pericle DUCATI, Mine Olga ELIA. — Waldtraut BOHM. — Armand VIRÉ. — J. GUEY. — 24 <sup>e</sup> -25 <sup>e</sup> Ber. römisch-german. Kommission. — LAJOS VON MARTON. — J. STEINHAUSEN. — Walter SCHULZ, Franz WEIDENREICH, Robert ZAHN. — Mårten STENBERGER. — C. W. VOLLGRAFF, G. VAN HOORN. — Louis-Armand CAILLAT. — Lucien BADEY. — D <sup>r</sup> J. H. HOVERDA. — L. A. MATZOULEVITCH. — Rajko LOŽAR. — Siegfried LOESCHKE. — Th. WHITMORE. — Tunisie, Atlas. — Roger HINKS. — Joachim WERNER. — Stephan BORZSAK. — Paul NÖRLUND. — Björn HOUGEN .....	345
<i>Illustrations</i> : Arles, double base et chapiteau adossé (p. 216) ; chapiteau ionique (p. 218) ; fragment du chapiteau corinthien (p. 219) ; chapiteau-imposte décoré (p. 221) ; demi-chapiteau ionique (p. 221) ; restitution schématique (p. 226). — Carte de la région de Vézelay (p. 234) ; carte archéologique, <i>ibid.</i> , Vézelay (p. 236) ; plan des fouilles gallo-romaines des Fontaines-Salées (Yonne) (p. 240) ; tête de femme en marbre blanc (p. 243) ; plan en 1937 (p. 246) ; vue d'ensemble par avion en 1937 (p. 247) ; la piscine des thermes Sud, après dégagement (p. 248) ; plans et coupe de la piscine (p. 249) ; moule à pâtisserie en terre-cuite (p. 252) ; tepidarium présumé des thermes (p. 257) ; hypocauste à Kumpfmühl, près de Ratisbonne (p. 258) ; crampons de fer (p. 260) ; vue aérienne du champ de fouilles le 20 septembre 1936 (p. 262) ; arc de décharge (p. 264) ; vestiges d'une piscine du I <sup>er</sup> siècle (p. 265) ; laconicum des thermes du Nord (p. 267) ; absidole du laconicum du Nord (p. 268) ; caldarium (piscine rectangulaire chauffée) (p. 270) ; piscine rectangulaire chauffée après déblaiement complet (p. 270) ; angle S.-O. de la piscine chauffée après déblaiement complet et restauration partielle (p. 272) ; fragment d'une fistula servant à l'évacuation des eaux (p. 273) ; hypocauste à canaux rayonnants de l'apodyterium (p. 275) ; hypocauste à canaux rayonnants découvert à Silchester en 1866 (p. 277) ; elaeothesium des thermes du Nord (p. 278) ; dégagement de la palestine (p. 281) ; base d'un pilastre (p. 282) ; le portique (p. 284) ; types de balsamaires (p. 285) ; anse et couvercle en bronze d'un aryballe, manche en os d'un canif, petite ampoule à parfum (p. 286) ; fragments de verre inscrits et décorés (p. 288) ; développement des scènes de courses de chars représentées sur les verres moulés de Couvin et de Colchester (p. 290) ; coupelle de terre cuite (p. 294) ; graffites (p. 295-296) ; ex-voto en pierre blanche (p. 297) ; clous de fer (p. 298) ; fragment d'une statue en pierre tendre (p. 298) ; foyer double (p. 300) ; restes d'un four et d'un foyer juxtaposés (p. 300). — Carte des dépendances de Cluny (p. 320-321). — Lutte d'Héraclès contre les Amazones : relief de Tarente (p. 358).	

### RÉDACTION

7, place de la Sorbonne, PARIS (5<sup>e</sup>)  
Le lundi de 15 heures à 16 heures

### ADMINISTRATION

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX  
108, boul. Saint-Germain, PARIS (6<sup>e</sup>)  
Compte chèques postaux : PARIS 1024-92

### Abonnements 1938

Un an (à dater de janvier) France.....	130 »
Étranger : tarif 1, 170 » ; tarif 2, 180 »	
Prix des numéros 1, 2, 3, chacun.....	40 »
Le n <sup>o</sup> 4 contenant <i>L'Année épigraphique</i> .....	50 »

**AVIS IMPORTANT** : Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

---

# LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

---

V. C. C. COLLUM

## L'ALLÉE COUVERTE DE TRESSÉ

*(Classée monument historique)*

Introduction de Sir Robert L. MOND  
Membre de l'Institut

Un volume in-4°, avec 34 planches hors-texte ..... 100 fr.

---

## DOCUMENTS D'ÉTUDES ORIENTALES

S. REICH

## ÉTUDES SUR LES VILLAGES ARAMÉENS DE L'ANTI-LIBAN

Un volume grand in-4°, avec 32 planches hors-texte et 33 figures ..... 85 fr.

---

## SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

### CATALOGUE GÉNÉRAL DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES DU MUSÉE DU CAIRE

PERCY E. NEWBERRY

## FUNERARY STATUETTES AND MODEL SARCOPHAGI

Deuxième fascicule, un volume grand in-4° ..... 110 fr.

---

LUDWIG BORCHARDT

## DENKMÄLLER DES ALTEN REICHES (AUSSER DEN STATUEN)

Tome I. Un volume grand in-4°, avec 52 planches hors-texte et de nombreux dessins  
dans le texte ..... 640 fr.

---

## DIE ENTSTEHUNG DES GENERALKATALOGS UND SEINE ENTWICKLUNG IN DEN JAHREN (1897-1899)

Un fascicule grand in-4° ..... 24 fr.

---

WALTER B. EMERY

Avec la collaboration de ZAKI YUSEF SAAD

## EXCAVATIONS AT SAQQARA

## THE TOMB' OF HEMAKA

Un volume grand in-4°, avec 42 planches hors-texte ..... 224 fr.

---

---

108, Boulevard Saint-Germain, PARIS

---

---

# LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

---

**PERICLE DUCATI**

*Professeur à l'Université de Bologne*

## LE PROBLÈME ÉTRUSQUE

Un volume in-8° carré, avec 8 planches hors-texte ..... 40 fr.

---

**PIERRE CRUVEILHIER**

## INTRODUCTION

# AU CODE D'HAMMOURABI

Un volume grand in-8°..... 100 fr.

---

## COMMENTAIRE

# DU CODE D'HAMMOURABI

Un fort volume grand in-8° ..... 250 fr.

---

**SOCIÉTÉ ROYALE ÉGYPTIENNE DE PAPYROLOGIE**

## ÉTUDES DE PAPYROLOGIE

Tome quatrième

Un volume in-8°, avec 5 planches hors-texte ..... 90 fr.

SOMMAIRE : A. BATAILLE, Un nouveau dieu à Bacchias. — O. GUÉRAUD, A propos des certificats de naissance du Musée du Caire. — N. HOHLWEIN, Le blé d'Égypte. — A. VOGLIANO, Autour du jardin d'Épicure, etc.

---

## ANNALES

## DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTÉ

Tome XXXVII

Trois fascicules

Trois volumes grand in-8°, avec de nombreuses planches hors-texte, chacun..... 82 fr.

---

**108, Boulevard Saint-Germain, PARIS**

---

IMP. PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE — VIMBLES — PARIS    FRANCE — PRINTED IN FRANCE

AUG 18 1932